

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

---

JUILLET—DÉCEMBRE 1890

*Droits de traduction et de reproduction réservés.*

(REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE)

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM. .

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

<sup>3.</sup>  
TROISIÈME SÉRIE. — TOME XVI

<sup>16</sup>  
JUILLET-DÉCEMBRE 1890

---

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1890



F02.014

83749

BA

d. 2



Va

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

TROISIÈME SÉRIE. — TOME XV/

JUILLET-AOUT 1890

---

PARIS  
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR  
28, RUE BONAPARTE, 28

1890

Tous droits réservés

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

### TEXTE

Les nécropoles préhistoriques du nord de la Perse, par M. J. DE MORGAN. . . . .	1
Contributions à l'épigraphie gallo-romaine de Saintes, par M.-J. ADRIEN BLANCHET . . . . .	16
Inscriptions de la cité des Lingons conservées à Dijon et à Langres ( <i>suite</i> ), par M. R. MOWAT . . . . .	26
Imitation d'anciennes écritures par des scribes du moyen âge, par M. L. DELISLE . . . . .	63
Victoire ailée du Musée de Constantine, par M. AUG. AUDOLLENT. . . . .	66
Sur un passage de Sidoine Apollinaire. — Les prétendus volcans de la France centrale au <sup>ve</sup> siècle, par M. SALOMON REINACH. . . . .	76
Note sur l'emploi des triangles dans la mise en proportion des monuments grecs, par M. C. BABIN. . . . .	82
Restitution d'un « pagus » de l'Aude, par M. GASTON JOURDANNE . . . . .	107
Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions. . . . .	115
Société nationale des Antiquaires de France . . . . .	124
Nouvelles archéologiques et Correspondance. . . . .	127
Bibliographie . . . . .	129
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par M. R. CAGNAT . . . . .	133

### PLANCHES

- X. — Stèle funéraire gallo-romaine.
- XI. — Fragment de stèle funéraire gallo-romaine.
- XII-XIII. — Registre de Saint-Martin de Canigou (Archiv. des Pyrénées-Orientales).
- XIV. — Victoire ailée du Musée de Constantine.

N. B. — Tout ce qui est relatif à la rédaction doit être adressé à M. Alexandre BERTRAND, de l'Institut, au Musée de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), ou à M. G. PERROT, de l'Institut, rue d'Ulm, 45, à Paris.

Les livres dont on désire qu'il soit rendu compte devront être déposés au bureau de la *Revue*, 28, rue Bonaparte, à Paris.

L'administration et le Bureau de la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE* sont à la LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La *Revue Archéologique* paraît par fascicules mensuels de 64 à 80 pages grand in-8, qui forment à la fin de l'année deux volumes ornés de 24 planches et de nombreuses gravures intercalées dans le texte.

#### PRIX :

Pour Paris. Un an.....	30 fr.		Pour les départements. Un an..	32 fr.
Un numéro mensuel.....	3 fr.		Pour l'Étranger. Un an.....	33 fr.

On s'abonne également chez tous les libraires des Départements et de l'Étranger.



LES

## NÉCROPOLES PRÉHISTORIQUES

DU NORD DE LA PERSE

---

Après avoir visité successivement les provinces de Téhéran, d'Astérad, du Mazandéran et du Ghilan, je suis arrivé dans le Linkoran que je parcours depuis deux mois et dans lequel j'opère des fouilles, très productives en documents préhistoriques. L'intérêt de ces découvertes est d'autant plus considérable que j'étudie un pays absolument vierge et dans lequel jusqu'à ce jour aucune recherche archéologique n'a été tentée.

Bien que faisant partie de l'empire de Russie au point de vue politique, le Linkoran est une province iranienne; par sa situation géographique, sa constitution géologique, la nature de ses produits naturels et des éléments ethniques qui l'habitent, ce district est persan. Mais, grâce à l'extrême courtoisie avec laquelle le gouvernement russe favorise mes études, j'ai pu vaincre les superstitions musulmanes et ouvrir des tombeaux.

Il ne faudrait pas croire cependant que les recherches soient, chez les Taliches, aussi faciles que dans les autres parties de la Transcaucasie. Les indigènes sont des chiites fanatiques, fourbes et voleurs, et professent une haine mêlée de dégoût pour tous les étrangers qui ne sont pas musulmans. Ils parlent, il est vrai, presque tous le turc de l'Azerbeïdjan, estropié, mêlé de mots des dialectes iraniens et rejettent toujours sur leur connaissance incomplète de cette langue leurs grossiers mensonges, dont le seul but est de nuire aux travaux d'un chien de chrétien qui déterre les morts. Dans ces conditions, les recherches sont longues, pénibles et souvent infructueuses; cependant je suis parvenu à ouvrir environ 250 sépultures antiques dans les mon-



tagnes du Linkoran-rou, entre la frontière persane et les plaines marécageuses du littoral caspien.

Les localités dans lesquelles j'ai opéré des fouilles sont : Kravéladi (alt. 180 mètres), Djüodji-Kach, Hovil (alt. 640 mètres), Véri (alt. 1,310 mètres), Mistan (alt. 1,915 mètres), Djüonü (alt. 1,730 mètres), Aspa-Hiz près de Tülü (alt. 1,745 mètres), Hivéri (alt. 1,820 mètres), Razgoour (alt. 1,870 mètres), sans parler d'un grand nombre de points où je me suis arrêté un ou deux jours et où mes recherches n'ont pas amené de résultat.

Les sépultures se divisent en quatre classes que je crois pouvoir ranger chronologiquement comme suit :

1° Dolmens de grandes dimensions, renfermant des armes de bronze sans poignée métallique (Kravéladi, Razgoour, Mistan, etc.).

2° Cists ou dolmens plus petits contenant des armes de bronze munies de poignées du même métal et coulées d'un seul jet (Véri, Djüonü).

3° Cists marquant la transition des instruments de bronze à ceux de fer (Djüonü, Hivéri).

4° Cists ne renfermant que des armes de fer (Djüonü, Aspa-Hiz).

Les dolmens les plus anciens, ceux de la première classe, sont répandus sur le sommet des montagnes, isolés ou par groupes de quatre ou de cinq, tandis que les sépultures de la deuxième et de la troisième classes sont généralement par petits groupes et que les tombes les moins anciennes forment de véritables nécropoles renfermant 150 ou 200 cists.

Les sommets les plus élevés (2,750 mètres) supportent des dolmens, tandis que les sépultures postérieures sont plus rapprochées des lieux habitables, du fond des vallées.

Fréquemment les grands dolmens ont été plusieurs fois employés comme sépultures. Souvent aussi les tombes de tous âges ont été spoliées; elles renfermaient des bijoux d'or et d'argent qui ont attiré la cupidité des habitants et plus spécialement celle des derviches et des mollahs, grands chercheurs de trésors qui, dans

tout le nord de la Perse, se livrent à ce genre d'industrie, au mépris des croyances religieuses qu'ils enseignent.

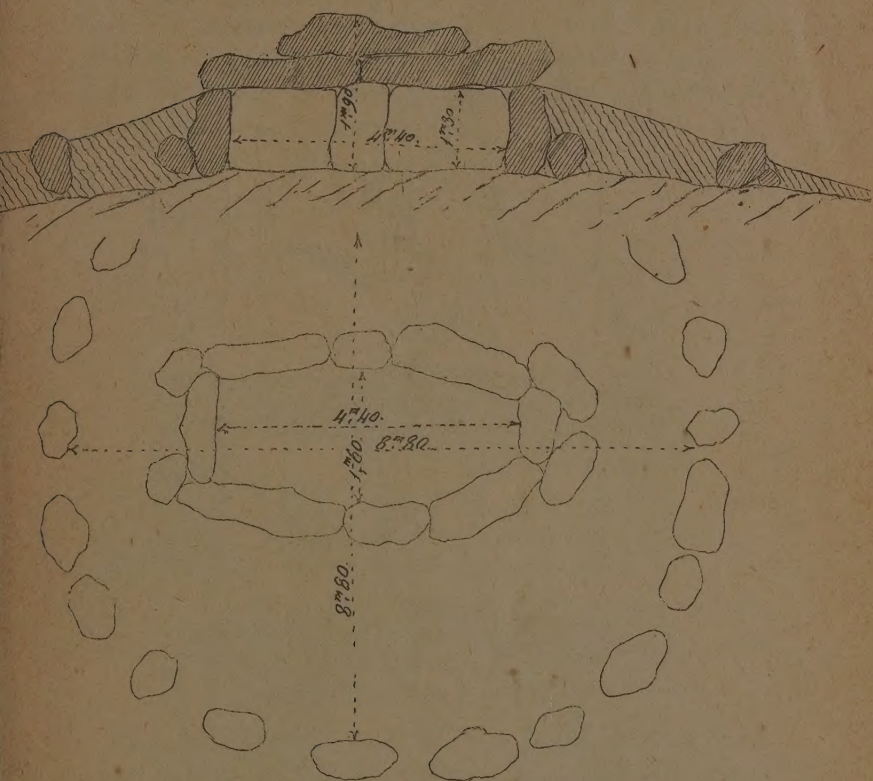


Fig. 1. — Dolmen (première classe), situé sur une montagne entre Djönü et Tülü.

Les dolmens de la première classe sont généralement de grandes dimensions : j'en ai vu présentant 7 et 8 mètres de longueur sur 2 de largeur et 1<sup>m</sup>,20 ou 1<sup>m</sup>,50 de hauteur. Ils sont composés de matériaux énormes ; toutefois, chacune des parois est formée de plusieurs pierres (fig. 1). Souvent ils renferment deux chambres séparées entre elles par une dalle formant cloison,



dans laquelle a été entaillée une ouverture demi circulaire assez large pour que le corps d'un homme puisse y passer (fig. 2).

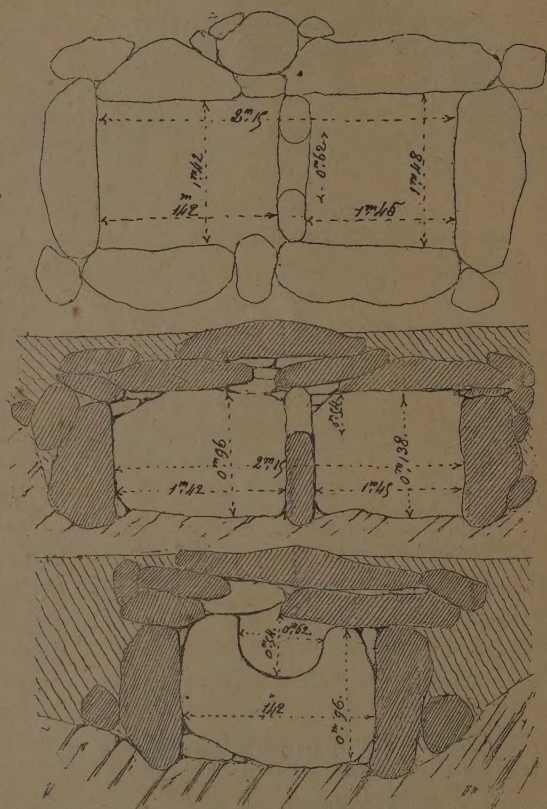


Fig. 2. — Dolmen avec cloison percée (première classe),  
situé à Djünü.

Dans les pays où les matériaux de grande taille sont peu abondants (Mistail), le couvercle seul du dolmen est formé de grandes dalles, les côtés se composent de murailles en pierres



sèches parfaitement construites et dont les matériaux sont bien ajustés (fig. 3).

Les tombes postérieures (2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> classes) sont de simples cists dont les dimensions varient entre  $2^m,50 \times 1^m,20 \times 0^m,80$  et  $1^m,00 \times 0^m,80 \times 0^m,60$ . Ils sont d'autant mieux construits que les matériaux de grandes dimensions sont plus abondants dans le pays.

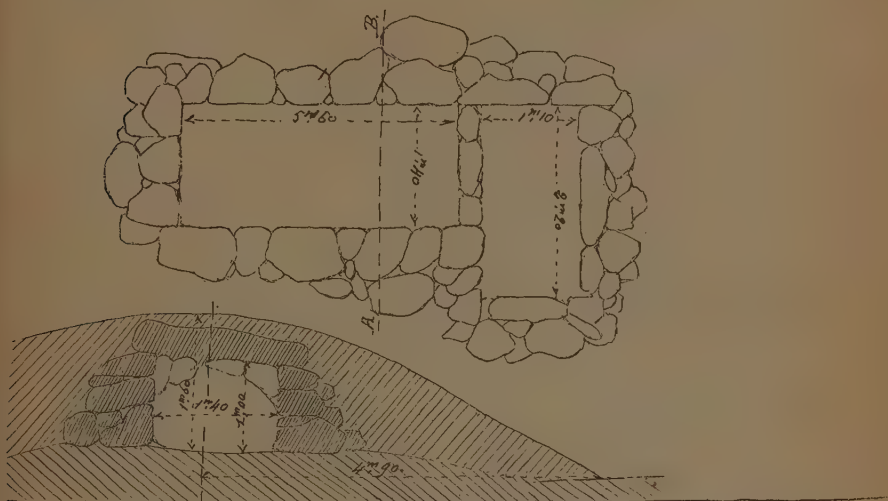


Fig. 3. — Dolmen avec murailles en pierres sèches à Mistaël<sup>1</sup>.

Toutes ces sépultures sont, ou libres dans la terre, ou recouvertes de tumuli de terre ou de pierres. Dans le cas où le tumulus est en terre, il est bordé d'une rangée de gros cailloux entourant sa base.

En dehors de ces monuments funéraires sont d'autres vestiges du travail humain, plus rares, il est vrai, dans les parties hautes du pays, mais assez communs dans les basses vallées. Ce sont des cercles de grosses pierres de 2 à 5 mètres de diamètre environ, entourant trois ou quatre grosses roches placées debout

1. Ce dolmen a servi à plusieurs inhumations. Époque incertaine.

au centre du cercle. J'ai fouillé plusieurs de ces monuments, mais n'y ai jamais rencontré d'ossements ou d'objets (fig. 4).

Comme on le voit, les sépultures, primitivement très vastes, ont conservé, jusque dans les derniers temps de l'inhumation, la forme du dolmen, mais les proportions se sont lentement réduites. Ce fait de la permanence des coutumes se retrouve dans la position même des tombeaux les uns par rapport aux autres. Au début, les sépultures sont isolées; à l'époque de la seconde



Fig. 4. — Monuments de Kravéladi 1.

classe, elles commencent à se grouper et dans les nécropoles de la dernière époque nous retrouvons encore la tendance très marquée vers un groupement par quartiers, affectés probablement à une famille, à un groupe de maisons dans le village.

Aux diverses époques, les tombes sont placées dans une direction quelconque, sans orientation fixe, mais suivant les exigences du terrain. Quant à la position des squelettes dans la

1. A et B, monuments sans tombeaux; C, dolmen ruiné. Le registre supérieur donne les plans, celui du bas la projection verticale.

sépulture, elle est constante à toutes les époques et les cadavres étaient d'autant plus repliés sur eux-mêmes que le cist était moins grand.

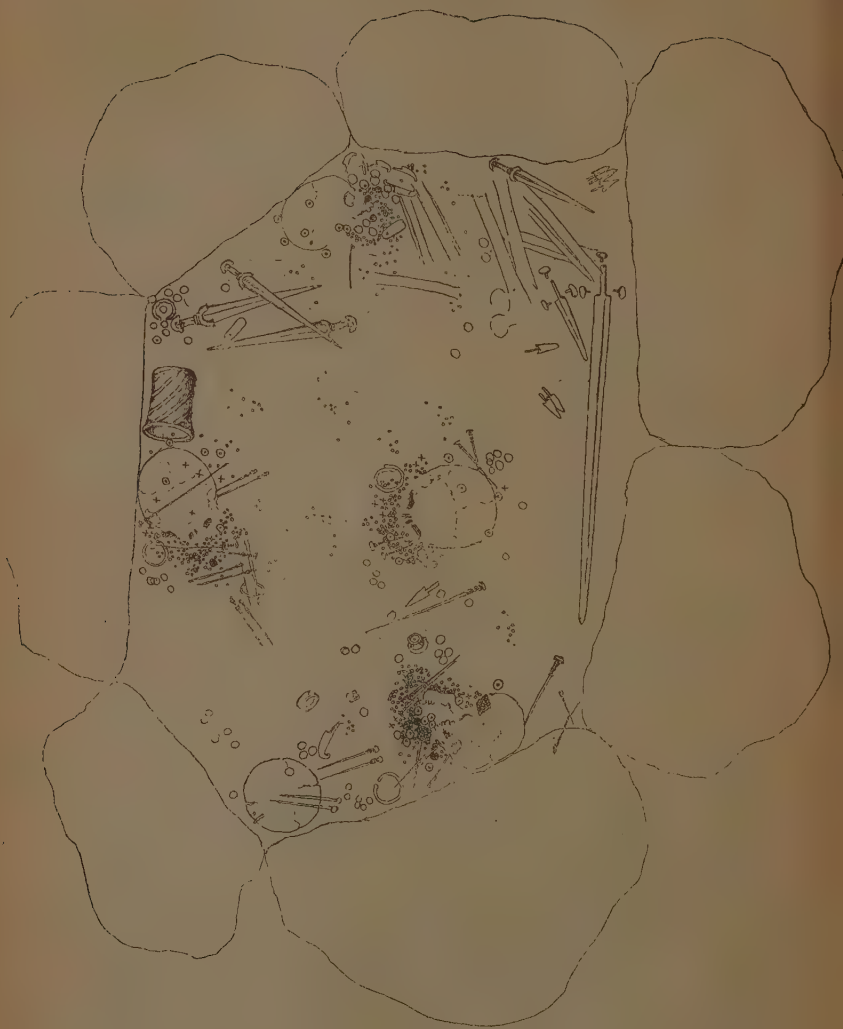
Les tombeaux renferment généralement plusieurs corps, un d'homme, et s'il y en a d'autres ce sont des squelettes de femmes : les armes et les ornements qui accompagnaient chacun ne laissent aucun doute à ce sujet. Frappé de cette singularité et de sa permanence, j'ai fait la supposition suivante. Pour moi, lorsque l'homme mourait, ses femmes étaient tuées sur sa tombe et ensevelies avec lui; aussi trouvons-nous, dans les sépultures vraiment riches, un grand nombre de squelettes féminins et toujours les restes d'un seul homme. D'autre part, j'ai fréquemment rencontré des tombes de moindre importance contenant des restes d'hommes, de femmes et d'enfants. Les hommes étaient probablement morts sans être mariés, ou après toutes leurs femmes et les femmes avant leur mari. Comme je l'ai dit, ce n'est là qu'une supposition, mais jusqu'ici mes découvertes la justifient de plus en plus.

Après avoir passé en revue les monuments funéraires, leur nature et le mode dont l'ensevelissement était pratiqué, je passerai à la description sommaire des mobiliers renfermés dans les tombeaux des quatre classes.

Dans les plus anciens dolmens, toutes les armes sont en bronze; ce sont des épées, longues et à deux tranchants, des poignards formés d'une simple lame sans poignée métallique, des têtes de lances avec ou sans douille, quelques très rares pointes de flèches, quelques haches munies d'un œil elliptique pour l'emmanchement, et d'autres, simples ciseaux dont la queue entrait dans le manche.

Les bijoux sont extrêmement rares, et sauf les colliers de perles de cornaline sanguine et de porcelaine bleue, je n'ai rencontré que divers bracelets et des épingles de bronze. Dans une tombe de Kravéladi, au milieu d'un collier de cornaline, j'ai trouvé une grosse agate bien polie, usée sur l'une de ses faces et portant en intaille la représentation d'un *bos zébu*. Je revien-





1. Les vases se trouvaient placés au-dessus des squelettes et des objets. J'ai dû faire le croquis du tombeau en deux parties, afin d'éviter les confusions. — Signes conventionnels : cercle avec point



drai plus loin sur cette importante découverte, de même que sur les perles de porcelaine bleue qu'on trouve en assez grande abondance dans les dolmens.

La céramique des dolmens les plus anciens est très grossière et ne porte aucune ornementation; elle est faite au tour ou à la main avec de l'argile du pays, est généralement noirâtre ou brunâtre, mal cuite et très fragile.

Autant les mobiliers des dolmens sont pauvres et dénotent un art peu développé, autant ceux des sépultures de la seconde classe sont riches et artistiques; malheureusement les bijoux d'or qu'ils renfermaient ont été, dans la plupart des cas, la cause de leur destruction. Il me suffira de décrire sommairement un tombeau, le plus riche d'ailleurs que j'aie rencontré, pour donner une idée de ce que devaient être les sépultures qui ont été violées.

NÉCROPOLE DE VÉRI (2<sup>e</sup> cl.), *Sépulture n° 8* (fig. 5 et 5 bis). — Longueur 1<sup>m</sup>,22; largeur 0<sup>m</sup>,96; hauteur intérieure 0<sup>m</sup>,62; hauteur totale (avec le couvercle) 0<sup>m</sup>,89. Cist elliptique formé de sept dalles placées verticalement et recouvert d'une large dalle; orientation du grand axe : nord-est-sud-ouest.

*Position des corps.* — Squelette d'homme, replié sur lui-même et placé sur le côté, la face tournée vers le N.-O., les bras placés sur la poitrine; dans le milieu du tombeau, deux crânes de femmes et un autre dans l'angle S.-O.; les os étaient enchevêtrés les uns dans les autres; il était difficile de reconnaître la position exacte de ces corps, qui avaient été placés repliés sur eux-mêmes et les uns par-dessus les autres.

*Céramique.* — La tombe renfermait douze vases de terre grossière, dont cinq plats, quatre cruches ornées de dessins au brunissoir et trois vases de formes diverses.

*Armes.* — Toutes les armes se trouvaient près du squelette de l'homme : l'épée placée près des pieds, un poignard près des genoux; trois autres près de la tête, un couteau près des os des cuisses; huit pointes de flèches et de javelots. A la place qu'occupaient autrefois les poignées de l'épée et du couteau, étaient six gros clous de bronze.



*Bijoux.* — Près de chacune des têtes était un collier de perles de cornaline, et dans la sépulture un grand nombre de perles étaient disséminées; près des crânes de femmes, neuf paires d'épingles de bronze et vers le milieu du tombeau une épingle beaucoup plus longue; cinq bracelets de bronze; soixante-onze bagues et anneaux de bronze, dont plusieurs roulés en spirales; un très gros bouton de porcelaine bleue et blanche; sept perles de terre cuite placées près du cou des squelettes; vingt-sept larges boutons d'or repoussé, placés comme suit : sept près de la tête de l'homme, cinq près de l'une des têtes de femmes, sept près de la seconde et huit près de la tête placée dans l'angle du S.-O.; près de la même tête, une paire de boucles d'oreilles en or; non loin de là un ornement en « X » formé de quatre spirales de bronze et vingt-trois petits bijoux d'or de formes variées.

*Objets divers.* — Deux pierres à aiguiser, un petit vase de terre qui, je crois, a contenu des pommades ou du fard, quatre petits rasoirs de bronze, un miroir de bronze, un vase de bronze.

Malheureusement la nécropole de Véri était peu considérable et elle avait été spoliée jadis par les musulmans.

Les armes de cette époque sont de longues épées de bronze à deux tranchants, sans poignée métallique, des poignards longs de 0<sup>m</sup>,35 à 0<sup>m</sup>,50 fondus d'une seule pièce avec leur poignée, des couteaux de bronze, des têtes de lance avec ou sans douille et enfin de nombreuses pointes de flèche en bronze, sans douille, en obsidienne et en silex, d'une perfection remarquable de taille.

Les bijoux sont des bracelets et des bagues de bronze, souvent enroulés en spirales, de larges boutons d'or et de bronze placés dans la chevelure, des boucles d'oreilles en or, pyramides de perles sphériques, des anneaux et des bagues d'argent, de longues épingles de bronze, des colliers de perles de porcelaine, de verre, de jayet et de cornaline; ajoutons également, comme servant à la toilette, des rasoirs, un miroir de bronze et des pots pour les pommades et le fard.

Les progrès que nous constatons dans l'armement et dans les

bijoux sont aussi sensibles dans la céramique : en effet, aux vases grossiers des dolmens succèdent des formes gracieuses, des coupes avec pied, des poteries fines; mais les caractères les plus remarquables résident dans l'ornementation des vases, dans les ciselures à la pointe et dans les peintures primitives.

Les vases de petite taille, ceux destinés à la toilette, les perles de terre cuite, les fusaïoles portent des dessins géométriques profondément gravés en creux. Les motifs sont très voisins de la grecque; des swastikas remplissent en grand nombre le milieu des ornements.

D'autres vases plus grands sont ornés de grossières peintures rouges sur fond blanc, toutes sont composées de traits géométriques.

Mais ma découverte la plus intéressante dans la céramique de cette époque est, sans contredit, celle que j'ai faite à Djüonü d'un vase de porcelaine blanche revêtu d'une couche de vernis bleu, en tout semblable aux fragments du même genre trouvés à Persépolis, mais d'une fabrication plus grossière. Ce vase est malheureusement brisé. Ajoutons dans la même sépulture de grosses perles de porcelaine blanche et rouge.

Les tombeaux de la transition du bronze au fer contiennent des mobiliers moins riches que ceux de l'époque précédente, ou, tout au moins, les tombes que j'ai eu l'occasion d'ouvrir étaient plus pauvres. Quant aux objets, ce sont les mêmes, sauf quelques dagues et quelques têtes de lance en fer; toutefois nous voyons apparaître quelques bijoux qui peu à peu deviennent caractéristiques des sépultures du fer, tels que des clochettes pendoques et des figures animales en bronze.

Avec l'apparition du fer s'ouvre une ère nouvelle; les armes de bronze disparaissent peu à peu pour faire place à des épées, des poignards et des lances de fer. Les dagues prennent une forme courbe, les têtes de lance jusque-là intactes sont dès lors tordues avant la fermeture du tombeau. Les clochettes et les figurines animales en bronze deviennent nombreuses. Enfin la cérémonie affecte des formes d'oiseaux, de bœufs et de chevaux.

Je rencontre dans une tombe un plat d'argent et les bracelets de bronze se montrent en plus grande abondance que dans les sépultures des trois premières classes.

Je n'entrerai pas dans plus de détails sur les objets que jusqu'à ce jour j'ai rencontrés dans les sépultures du Linkoran. Ils sont au nombre d'environ 1,300. Leur étude me permettra, plus tard, à mon retour en France, d'entrer dans de minutieuses comparaisons entre l'art primitif des Aryens de l'Iran et celui des autres branches de la même famille, tant en Europe qu'en Asie. Je me bornerai à énoncer sommairement les principales conclusions que je puis dès maintenant tirer de mes découvertes.

Malgré le soin avec lequel j'ai exploré la moitié environ du territoire du Linkoran, je n'ai pas rencontré, en dehors des sépultures, d'instruments de pierre taillée. Les pointes de flèches renfermées dans les tombeaux s'y trouvent en même temps que des armes métalliques. Ce fait semblerait prouver que les premiers habitants des pays taliches étaient en possession du bronze au moment où ils pénétrèrent pour la première fois dans ces vallées. Ils avaient encore notion de l'usage des instruments de pierre, mais ne s'en servaient plus que comme armes de jet destinées à être perdues.

Les sépultures les plus anciennes sont des dolmens semblables à ceux qu'on rencontre dans les Indes, dans toute l'Europe et au nord de la grande chaîne du Caucase, dans le Kouban. Ces dolmens auraient donc été construits par des tribus différentes d'une même race ayant les mêmes coutumes pour l'ensevelissement des morts.

Dès l'époque des dolmens, nous rencontrons un curieux spécimen de l'art glyptique, pierre gravée représentant un bœuf indien (*bos zebu*). Il avait donc existé déjà par le commerce ou par migrations des relations entre l'Hindoustan et le nord de la Perse. De plus cette intaille présente dans la manière dont elle est gravée des analogies frappantes avec les plus anciennes pierres taillées de la Grèce.

Dans les sépultures de la seconde classe nous rencontrons un

très grand nombre d'objets portant des spirales, nous voyons le swastika et le travail des vases au burin tel que j'ai eu l'occasion d'en constater l'existence dans les tombeaux de l'Arménie russe et tel qu'on l'a trouvé à Koban. Ce mode d'ornementation qui, au Caucase, est postérieur à l'arrivée des Ossètes, puisqu'ils l'ont apporté avec eux, se serait donc développé dans l'Iran avant que les Ossètes, vers 650 av. J.-C., aient commencé leur exode. Les sépultures du deuxième groupe au Linkoran seraient donc antérieures au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Quant aux peintures grossières que portent les vases, elles n'ont rien d'analogue dans la Transcaucasie et ne peuvent être que le produit artistique d'une race apparentée aux premiers peintres de la Grèce, de l'Asie Mineure et de Chypre. Cette supposition se confirme quand, l'art du potier se développant, nous voyons apparaître des vases présentant des formes animales.

Avec l'arrivée du fer dans le pays, nous voyons de nouveaux bijoux intervenir dans la parure. Ce sont des pendeloques clochettes de bronze absolument semblables à celles de l'Arménie russe et dont aucun essai antérieur ne peut nous faire soupçonner l'apparition. Ce fait semblerait prouver que les Pré-Taliches ont reçu de l'Arménie la connaissance du fer et qu'ils l'ont reçue par le commerce, en même temps que certaines formes de bijoux qu'ils ne connaissaient pas autrefois.

J'ai signalé l'existence dans les tombeaux d'objets (perles) de porcelaine bleue et d'un vase émaillé en bleu. Ce fait prouve que des relations commerciales constantes existaient entre les territoires sauvages du nord de la Perse et les pays civilisés du sud. Ne savons-nous pas qu'au VIII<sup>e</sup> siècle les Mèdes résistaient victorieusement aux armées ninivites? Leurs forces étaient donc déjà considérables et leur civilisation avancée. Il n'est donc pas surprenant de trouver dans les pays du nord de l'Iran des objets fabriqués dans les régions du sud.

Il me serait facile, si j'écrivais dans d'autres conditions, d'avancer un grand nombre de preuves tirées de mes fouilles mêmes, à l'appui des hypothèses que je viens de formuler, mais



je crois en avoir assez dit pour légitimer mon opinion sur les peuples qui, à l'origine de l'histoire, habitaient les régions caspiennes méridionales.

Nous avons vu qu'avant l'arrivée des bâtisseurs de dolmens, le Taliche ne semble pas avoir été habité, nous voyons par les formes artistiques, par la présence de la spirale et des représentations animales que ces tribus étaient très prochainement apparentées aux Ossèthes, qui, comme nous le savons, sont Aryens; que par les peintures grossières qu'on rencontre sur les vases, ils sont voisins des Grecs. Les Pré-Taliches sont donc des Aryens du groupe iranien; ce sont probablement les ancêtres des Taliches actuels et c'est au *Zend-Avesta* que nous devons nous reporter pour connaître les détails de leurs migrations.

Pendant que dans la Grèce les Aryens développaient leur art et le portaient rapidement aux plus hautes sphères de l'esthétique, leurs congénères de l'Iran partaient des mêmes principes artistiques, communs à toute la race, et ne produisaient que des objets relativement grossiers trouvés en Osséthie et qu'aujourd'hui je rencontre au Linkoran. Mais en étudiant les origines de l'art grec, ses formes primitives, on lui trouve de nombreux caractères communs avec l'art primitif de l'Iran, on en détache les principes que possédait la race aryenne, alors qu'elle habitait l'Asie centrale avant son exode.

L'apparition du fer change quelque peu les usages, apporte des formes nouvelles, mais ne modifie pas les caractères généraux d'une manière assez intime pour qu'on soit en droit de supposer un mélange de races. Puis arrive le mazdéisme, et avec lui disparaissent les sépultures; aussi ne trouvons-nous d'autres monuments funéraires postérieurs à ceux de la quatrième classe que des restes de cases d'exposition et des tombes musulmanes.

Tels sont les résultats obtenus dans mes fouilles du Linkoran. J'ai déjà exploré toute la partie méridionale du district, je vais employer la majeure partie de l'été à continuer mes recherches dans les vallées du nord.

J. DE MORGAN.

Aliabad, district du Linkoran, le 14 juin 1890.

## CONTRIBUTIONS

A

### L'ÉPIGRAPHIE GALLO-ROMAINE DE SAINTES<sup>1</sup>

---

M. E. Espérandieu vient de publier sur les inscriptions du Poitou et de la Saintonge un recueil qui résume les travaux antérieurs<sup>2</sup>. Il y aura peu à ajouter à ce travail et peu à en retrancher pour en faire un des chapitres du volume du *Corpus* en préparation.

Nous avons trouvé cependant dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale des indications inédites sur des inscriptions de Saintes qui paraissent perdues et que M. Espérandieu a signalées d'après des auteurs antérieurs. Nous allons transcrire les inscriptions dans l'ordre qu'elles occupent sur les manuscrits<sup>3</sup>.

Le premier de ces recueils est le Ms. FR. 10440 et porte le titre suivant :

« Antiquités et inscriptions recueillies en diverses provinces, par Gabriel Brotier, Souciet et autres<sup>4</sup>. » Au f<sup>o</sup> 18, on trouve les inscriptions suivantes :

« Santon. En la muraille de la ville au dedans pres le chateau en un recoin

M · ROMAE · ET · AVG  
PROVINC · GALLI  
DE · PVBLICO

(1)

1. Cet article était écrit en décembre 1889, c'est-à-dire avant l'apparition du 4<sup>e</sup> trimestre du *Bulletin de la Société des Antiquaires de France* pour 1889 (distribué en juin 1890). — *Note de la Rédaction.*

2. *Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*, Paris-Melle, 1889, in-8, avec 56 planches in-8.

3. Les numéros placés entre parenthèses à côté de chaque copie serviront à désigner les inscriptions quand nous en parlerons dans notre texte.

4. Ce manuscrit n'est pas cité dans le tome XII du *C. I. L.*

« Pres de la

(2)

D  M  
ET MEMORI  
M·ARICIAE

« En la muraille par dehors, environ le mesme endroit, pres de deux effigies.

(3)

D · M · ET  
M E M O R  
C N E I · P O M  
P E I · R E M I


(4)

ARTEMIA  
M A T E R  
P

Le second recueil fait partie de la collection Peiresc; c'est le Ms. LAT. 8958. Au f° 270, on trouve les inscriptions suivantes :

« Au corps de garde du donjeon

(5)

E   
SOLLE  
M N I S · V !  
P O D V A L I S  
D E F V N C  
A N N ·      X X X I

« Au bastion de St-Vivien du costé du levant.

(6)

D V M N O M O T V S  
L O S ! ! T V C A R I  
F

(7)

ET MEMOR  
V R B I C A E  
P V B L Q V I E  
T V S A N C  
S · P ·

« A la muraille de Rigault parmy des masures & fragmens de grandes colonnes & frises corinthiennes de quelque grand temple.

(8)

M ROMAE ET AVG  
PROVINCIAE GALLI  
DE PVBLICO

« A l'antiposte du Dongeon.

(9)

MAGNÆLIAE  
· V · DELVETIA  
CI · F · LVCANVS  
LVCANI · F · MART

L'inscription que nous donnons sous le n° 1 avait été publiée d'abord par Samuel Veyrel<sup>1</sup>, sous la forme suivante :

ROMAE ET AVGV  
TO PROVINTIA  
GALIAE DE PVBLI  
CO

La Sauvagère<sup>2</sup>, Bourignon<sup>3</sup>, Chaudruc de Crazannes<sup>4</sup> éditérent aussi l'inscription probablement toujours d'après Veyrel,

1. *Index du Cabinet de Samuel Veyrel, apothicaire à Saintes*, Bordeaux, 1635, p. 10.

2. *Recherches sur les ruines romaines de Saintes et des environs*, Saintes, 1760, in-8 ; et dans *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, Paris, 1770, p. 43 et 125.

3. *Recherches sur les antiquités gauloises et romaines de la province de Saintonge*, Saintes, an IX, in-4, p. 57.

4. *Notice sur les antiquités de la ville de Saintes*, Paris, 1817, in-8, p. 10-11.

et avec le mot **PROVINCIA** orthographié aussi **PROVINTIA** par La Sauvagère et **PROINCIA** par Bourignon. Chaudruc de Crazannes restituait l'inscription de la manière suivante :

**ROMAE · ET · AVGVSTO · PROVINCIA · GALLIAE**  
*Aquilanicæ* **DE · PVBLICO**

M. Audiat <sup>1</sup> présenta des objections contre les mots **PROVINCIA GALLIAE** et Auguste Bernard <sup>2</sup> proposa la restitution suivante que M. Espérandieu <sup>3</sup> est disposé à considérer comme la meilleure :

*Sacerdoti* · **ROMAE · ET · AVGVSTI**  
*Tres* · **PROVINCIAE · GALLIAE**  
**DE · PVBLICO**

La restitution hypothétique de la deuxième ligne a pour elle le texte du marbre de Thorigny dont l'inscription nous apprend qu'un monument fut élevé en l'honneur de T. Sennius Sollemnis par *tres provinciae Galliae* <sup>4</sup>.

Pour établir cette lecture, il est nécessaire de supposer que les premiers éditeurs de l'inscription ont oublié un **E** après **PROVINCIA**. Effectivement, le Ms. de Peiresc porte **PROVINCIAE** (V. copie n° 8). Mais le Ms. FR. 10440 porte seulement **PROVINC** (n° 1). Le mot, qu'il soit écrit en abrégé ou en entier, paraît toujours désigner un pluriel.

Nous lisons ensuite **GALLI**, sur les deux manuscrits, et l'état incomplet de ce mot indique dans l'inscription une lacune déjà révélée par la fin de la ligne précédente où le nom d'Auguste était probablement écrit en toutes lettres comme celui de Rome. De l'autre côté, l'inscription était également brisée, car le Ms. FR. 10440 montre avant **ROMAE** une lettre cassée que le Ms. de Peiresc donne comme un **M** entier. D'après les textes qui nous

1. *Épigraphie santonne et aunisienne*, Saintes, 1870, in-8, p. 28.

2. *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, Lyon, 1863, in-4, p. 76.

3. *Op. laud.*, p. 154, n° 52.

4. Général Creuly (et A. Héron de Villefosse), *Mém. Soc. Antiquaires de France*, t. XXXVII, 1876, p. 35.



sont fournis par les deux manuscrits, il semble que l'inscription se présentait sous la forme suivante :

.....  
 [Sacerdoti- ou ad ara]m · Romae · et · Augusti  
 [Tres-] provinciae · Galliae  
 de publico

La Sauvagère a donné deux transcriptions différentes de l'inscription et dans sa seconde copie, il supposait une lacune de deux lignes entre la première et la deuxième ligne <sup>1</sup>. M. Espérandieu, admettant ce texte comme possible, l'a pris pour base de la restitution suivante :

..... Sacerdoti  
 ROMAE ET AVGVSTI  
 Ad confluentem  
 tres PROVINCIAE  
 GALLIAE DE PVBLICO

L'expression *ad confluentem* ne nous semble pas pouvoir être séparée du mot *ara*. Du reste, nous croyons que le véritable texte de l'inscription est celui que nous avons donné plus haut d'après les manuscrits.

L'inscription qui vient en second lieu dans le Ms. FR. 10440 (n° 2) est donnée dubitativement par M. Espérandieu comme inscription perdue de Saintes <sup>2</sup>. Bourignon déclare que des inscriptions de Saintes lui ont été communiquées par l'abbé Brotier <sup>3</sup> et les transcrit de la façon suivante :

D · M ET · MEMOR M · ARICIAE
------------------------------------

ARTEMIA M A T E R P
---------------------------

1. On ne sait sur quelles données il se basait pour faire cette supposition.

2. *Op. laud.*, p. 302, n° 126; cf. Bourignon, p. 47; Audiat, p. 8.

3. C'est le personnage dont le nom figure sur le titre du Ms. FR. 10440.

Ces deux fragments, cités aussi séparément par M. Audiat, ont été considérés par M. Espérandieu comme faisant partie d'une même inscription. On voit d'après le Ms. FR. 10440, dont nous avons conservé la disposition (nos 2 et 4), qu'il n'en est pas ainsi. L'indication de lettres cassées à la fin de la deuxième ligne semble indiquer que le mot *memoriae* était écrit en toutes lettres. Enfin la provenance de l'inscription est rendue certaine. Notre copie donne encore entre M et ARICIAE le point qui a été considéré comme fautif ou accidentel, car les femmes ne portent presque jamais de prénom sous l'empire<sup>1</sup>.

Le même Ms. nous fournit ensuite l'építaphe de Cn. Pompeius Remus (n° 3) que Bourignon signale « sur le mur extérieur du jardin de l'hôpital général »<sup>2</sup>.

Il n'y a pas de doute sur le texte qui doit être lu :

*D(is)³ m(anibus) et memor(iae) Cnei Pompei(i) Remi.*

Immédiatement au-dessous et séparée par un trait (n° 4), on trouve l'inscription

ARTEMIA  
MATER  
P

Si ces trois lignes doivent être jointes à une autre inscription, comme c'est possible, il nous paraît donc que c'est plutôt à l'építaphe de Cn. Pompeius Remus. Cependant il faut remarquer que le Ms. signale les inscriptions nos 3 et 4, à côté de deux effigies. Par suite, il est possible que chaque figure fût accompagnée d'une inscription. Le nom Artemia est grec, Ἀρτεμία<sup>4</sup>.

1. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 1889, p. 47. — On connaît le gentile Maricius par Tacite, *Hist.*, II, 61.

2. Bourignon, p. 43; Muratori, *Novus Thesaurus veterum Inscriptionum*, 1739-42, p. mcccxxviii, cl. 23; Audiat, p. 35; Espérandieu, p. 303, n° 127.

3. Nous adoptons la forme dite contracte, parce qu'elle est donnée dans beaucoup d'inscriptions où la formule est écrite en toutes lettres.

4. On le trouve dans d'autres inscriptions. E. Le Blant, *Inscr. chrét. de la Gaule*, t. I, 469; Gruter, 819, 7.

L'inscription n° 5 avait été signalée par Veyrel<sup>1</sup> sous la forme suivante :

D                    M  
S O L E M N I S   V I  
P O D V A L I S   D E F V N  
C T I S

ANNO XXX ou XXXI

La copie du Ms. de Peiresc est meilleure en ce sens que l'orthographe du nom *Sollemnis* est conforme aux exemples que l'on en connaissait déjà<sup>2</sup>.

Vipodualis serait un nom gaulois nouveau<sup>3</sup>.

La terminaison de *Defunc-tis*, donnée par Veyrel et conservée par les autres auteurs, n'existe pas dans le Ms. qui donne ainsi un meilleur texte. Mais d'autre part, le Ms. omet les sigles D · M qui sont remplacés à la première ligne par un E et une lettre indistincte. L'âge du défunt, Sollemnis, fils de Vipodualis, paraît être de trente et un ans, mais le marbre est cassé à un endroit où il y avait peut-être un autre chiffre.

Le texte suivant (n° 6) est probablement l'épithaphe d'un individu dont le nom peut être rapproché, au moins en partie, de noms lus sur des monnaies des anciens Bretons : *Dumnoveros*, *Dumnocoveros*<sup>4</sup>.

Cette inscription a été publiée tout récemment par M. Espérandieu, d'après des indications de M. R. Mowat, en même temps que le fragment suivant :

M A G N  
R O M A N Æ . . .

. . . . .

1. *Op. laud.*, pp. 11 et 12; La Sauvagère, p. 125; Bourignon, p. 64; Audiat, p. 31; Espérandieu, p. 317, n° 140.

2. C. Jullian, *Inscr. rom. de Bordeaux*, t. I, 1887, p. 161 et 230; *Mém. antiq. de France*, 1876, p. 35.

3. Si la troisième lettre était un R, on aurait *Virodualis*, comparable à *Viro-mand*, *Viromarus*, *Virono*, *Virotuti* (Creuly, *Rev. celtique*, III, 1876-78, p. 311). Cf. les monnaies gauloises avec les légendes *Virodu*, *Viro*, *Virot*, *Verotal* (*Rev. numismatique*, 1860, pl. VI; 1869, p. 4). Longpérier, *Rev. num.*, 1856, p. 73.

4. John Evans, *The coins of the ancient Britons*, Londres, 1864, in-8, p. 408-410, pl. XVII, n°s 1 et 2.

« En Saintonge » (Peyresc, Bibl. nat., Ms. LATIN 8957, f° 175, avec la mention : *ex schedis D. Pavilionis*)<sup>1</sup>.

Le texte n° 7 est joint à une autre inscription par Veyrel, La Sauvagère et Bourignon, qui la donnent sous la forme suivante<sup>2</sup>.

ET  
MEMORIAE VRBICE  
PVBLIQVIE · SANT ·  
S. P.

Le Ms. de Peiresc donne une lecture assez différente, mais quoique le mot *quietu* semble se dégager, l'inscription n'en devient pas beaucoup plus claire. Peut-être faut-il y voir un personnage dont le nom aurait été suivi d'un surnom (indiqué par QVI · ET)?

Le texte n° 9 avait été publié par Veyrel<sup>3</sup> ainsi qu'il suit :

D                      M  
M A G N              L I A E  
V O D E L V T E I A C I  
F · L V C A N V S  
L V C A N I · F · M A R I T O  
M A T R I

La Sauvagère et Bourignon introduisirent quelques variantes, mais conservèrent les deux dernières lignes, qui présentent une difficulté d'interprétation. Les auteurs qui ont étudié cette inscription ont lu **MERITO** et ont fait de ce mot un adverbe. En regardant le texte donné par le Ms. de Peiresc, on ne trouve plus la difficulté, mais on voit que plusieurs lettres du dernier mot sont liées. Aussi, nous croyons que Veyrel, embarrassé, écrivit :

M A R I T O (ou seconde version)  
M A T R I

1. *Revue poitevine*, n° 72, 15 décembre 1889, p. 452.

2. Veyrel, p. 12; La Sauvagère, p. 128; Bourignon, p. 63; Audiat, p. 66; Espérandieu, p. 342, n° 135.

3. Veyrel, p. 11; La Sauvagère, p. 127; Bourignon, p. 52; Audiat, p. 64; Espérandieu, p. 313, n° 136.



Les deux mots renferment en effet les mêmes lettres. Mais dans son livre, on a imprimé :

**MARITO  
MATRI**

et les auteurs postérieurs ont transcrit : **MARITO MATRI.**

Nous devons faire remarquer que la copie du Ms. de Peirese se présente comme un fac-similé exécuté avec soin<sup>1</sup>; car l'encadrement limite nettement le texte de l'inscription et il est impossible de trouver la ligne supplémentaire qui, selon les auteurs précités, renfermerait le mot **MATRI.**

Interprétée ainsi, l'inscription ne présente plus d'incertitude. Voici la transcription qu'on en peut donner :

*D(is) M(anibus) Magniliae, Vodeluteiaci f(iliae). Lucanus, Lucani f(ilius), matri.*

Dans la copie du Ms., on voit que dans *Vodeluteiaci*, O et D sont liés. C'est un détail que l'on ne trouve pas dans Veyrel ni dans ceux qui lui ont succédé.

Quoique M. Espérandieu considère le nom *Vodeluteiacus* comme n'étant pas nouveau<sup>2</sup>, nous ne l'avons pas trouvé dans les listes des noms gaulois.

Le Ms. FR. 10440 fournit deux copies des inscriptions de l'arc de triomphe de Saintes (f° 42 du Ms.).

La première nous paraît mériter d'être reproduite, à cause de son ancienneté<sup>3</sup> :

DIVO AVGVSTO CAESARI NEPOTI DI  
VI IVLII PONTIFICI AVGVRI  
C · IVLIVS · C IVLI OTVAÑENNI F RVFVS  
C · IVLI CEDOMONIS (ou GEDOMONIS) NEPOS  
EPOTSORVIDI PRON ·  
SACERDOS ROMAE ET AVGVSTO AD  
ARAM QVAE EST AD CONFLVENTEM  
PRAEFECTVS FABRYM · D ·

1. Il est vrai que les sigles **D · M** ont été oubliées dans cette copie. Mais cela ne peut être un argument contre la fidélité du texte. Les deux lettres devaient être gravées dans la bande supérieure de l'encadrement, comme il arrive dans beaucoup d'inscriptions.

2. *Op. laud.*, p. 314.

3. Le Ms. ne tient pas compte du nombre de lignes que présente le monument.

A la suite, on lit : « Cette inscription est au Pont de Saintes sur la Charente. Elle m'a été donnée en 1727 janv. par l'abbé Savalette conseiller au Grand Conseil. » Cette mention est suivie d'indications bibliographiques (Élie Vinet, *Antiquité de Saintes*; *Histoire de Saintonge*, f° LI, 149, 3; *Mém. Acad. Inscr. et B.-L.*, t. III, 235; Gruter) et d'une autre copie prise dans une publication <sup>1</sup>.

On comprendra que nous ne répétons pas ici ce qui a été dit sur l'inscription de l'arc de Saintes <sup>2</sup>. Nous ferons remarquer seulement que la leçon donnée par le Ms. FR. 10440 devra être consultée pour les formes de noms propres. Ainsi, M. Espérandieu, dans la restitution qu'il propose <sup>3</sup>, lit *Eposterovidî* tandis que beaucoup de copies (celle de notre Ms. en particulier) donnent la leçon *Epotsorovidî*. Les trois lettres qui suivaient *Epo* ne sont plus visibles sur le monument; c'est pourquoi il est bon de tenir compte de toutes les copies anciennes.

Le Ms. FR. 10440 fournit encore un texte du milliaire de Consac, qui est presque identique au texte donné par Bourignon et reproduit par M. Espérandieu <sup>4</sup>.

J.-Adrien BLANCHET.

1. Cette copie est presque complètement semblable à celle donnée par Bourignon.

2. Espérandieu, *op. laud.*, p. 75-94, n° 30.

3. *Op. laud.*, p. 87. C'est le texte donné par Gruter, Orelli et Wilmanns.

4. Bourignon, p. 48; Espérandieu, p. 23, n° 7.

# INSCRIPTIONS

## DE LA CITÉ DES LINGONS

CONSERVÉES

A DIJON ET A LANGRES

(Suite<sup>1</sup>.)

(PLANCHES X ET XI)

---

### MUSÉE DE LANGRES

Le Musée de Langres est doté d'un catalogue sommaire rédigé par le conservateur, M. Brocard, et publié en 1861, d'une part dans les *Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres*, t. I, in-4°, p. x-xx, d'autre part, sous la forme d'un livret in-12, lui-même réédité en 1873 avec quelques additions, sous le titre de : *Catalogue du Musée fondé et administré par la Société historique et archéologique de Langres*. Mes renvois bibliographiques viseront à l'occasion cette dernière édition avec laquelle mon travail ne saurait d'ailleurs faire double emploi, en raison des lectures différentes que j'aurai le plus souvent à présenter ; je la désignerai par l'abréviation *Catal.*

### Monuments sacrés.

Au préalable, je mentionne quatre autels, anépigraphes, il est vrai, mais décorés d'attributs religieux ou mythologiques apparemment destinés à tenir lieu d'inscriptions dédicatoires.

1° Autel cylindrique de marbre blanc, provenant de Saint-Geosmes, près Langres, et orné de trois bucranes auxquels sont suspendues des guirlandes de lierre et de pampres, symboles bachiques.

— Caylus, *Rec. d'antiq.*, III, p. 423, pl. CXVIII, 1 ; *Mém. de la Soc. hist. et arch. de Langres*, II (1862-1867), pl. VI ; *Catal.*, 1.

2° Autel quadrangulaire provenant d'Orbigny-au-Mont, près Langres. Sur chaque face un panneau quadrangulaire en creux

1. Voir les nos de novembre-décembre 1889, mai-juin 1890.

dans lequel est sculpté l'attribut caractéristique de l'une des quatre divinités, Jupiter, Junon, Vénus, Apollon, à savoir un aigle éployé de face, un paon vu de profil à droite becquetant un monceau confus, un Génie ailé ou Amour marchant à droite, une couronne de laurier nouée par deux lemnisques.

— Caylus, *Rec. d'ant.*, III, p. 424, pl. CXVII, 2, 3; *Mém. de la Soc. hist. et arch. de Langres*, II, pl. VIII; *Catal.*, 3.

3° Autel quadrangulaire dont chaque face est ornée d'une figure plus ou moins nue; sur l'une, une femme nue, debout, vue de face, tenant les bras allongés le long du corps; sur la face adjacente à droite, une femme nue se dirigeant à gauche, et présentant le buste de face. Les deux autres sujets n'ont pas été décrits ni figurés dans la gravure publiée par l'éditeur de ce monument dans les ouvrages ci-dessous.

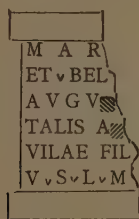
— *Mém. de la Soc. hist. et arch. de Langres*, II, pl. VII, 4; *Catal.*, 4.

4° Autel quadrangulaire à chapiteau, en pierre blanche, découvert en 1819 au faubourg de Louot; la table supérieure, entre deux volutes opposées, est divisée en compartiments; hauteur, 0<sup>m</sup>,77; largeur, 0<sup>m</sup>,22. Sur chaque face, un instrument sacrificatoire, *guttus*, *patera*, *praefericulum*, *acerra*.

— *Mém. de la Soc. hist. et arch. de Langres*, II, pl. VII, 3; *Catal.*, 5.

Quant aux monuments portant une inscription votive, le musée n'en possède que cinq.

1° Petit autel quadrangulaire avec base et corniche, trouvée en 1834, à la ferme de la Croix-d'Arles, à l'ouest de la route de Langres à Dijon. Hauteur, 0<sup>m</sup>,43; largeur, 0<sup>m</sup>,20. L'inscription gravée sur le dé en caractères grossiers a perdu la fin des lignes par la mutilation de tout le côté gauche.





*Mar[ti] et Bel[l]onae*, *Augu[s]talīs*, *A[g]uilae fil(ius)*, *v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*. Les lignes 4 et 5 n'avaient pas encore été déchiffrées.

J'ai précédemment parlé de l'association de Mars et de Bellone dans des inscriptions d'Alise-Sainte-Reine et de Grand-Villars. M. l'abbé Lejay (*op. laud.*, p. 165) l'a également reconnue sur un fragment trouvé à Malain, près de Dijon (*Bibl. de l'École des Chartes*, 3<sup>e</sup> sér., t. IV, 1853, p. 101), qu'il a eu l'heureuse idée de rapprocher des nombreux ex-voto consacrés simultanément à Mars Cicolluis et à Litavis. Il semble dès lors que le couple romain Mars et Bellona équivaut exactement au couple gaulois Cicolluis et Litavis.

— Ma copie; Luquet, *Ant. de Langres*, p. 21; *Mém. de la Soc. des Ant. de Fr.*, XVII, 1844, pl. LII; *Mém. de la Soc. hist. et arch. de Langres*, II, pl. II; *Catal.*, 8.

2<sup>o</sup> Autel quadrangulaire, avec sa base, découvert en 1846 dans la maison n<sup>o</sup> 3 de la rue de l'Homme-Sauvage; l'inscription, gravée sur le dé, a évidemment perdu une première ligne qui devait se lire sur le bandeau de la corniche aujourd'hui absente; hauteur du dé, 0<sup>m</sup>, 50; de la base, 0<sup>m</sup>, 16; largeur, 0<sup>m</sup>, 24.

T	R	A	B
W	T	I	N
M	G	N	I
N	V	S	
P	R	O	L
P	E	R	C
L	A	F	I
V	S	L	M

[*Ma*]trab(us). Vatin(ius) Magninus, pro Luperc(i)lla fil(ia), *v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*. Le gentilice du dédicant, *Vatinius*, est rare en Gaule; il se trouve dans une inscription du Donon que j'ai publiée dans la première série de cette *Revue*, t. XXXI, 1876, p. 262.

— Ma copie; *Catal.*, 98.

3° Autel trouvé à la citadelle en 1886. Une excavation destinée à servir de foyer sacrificatoire est pratiquée dans la partie supérieure. Sur une des faces, on lit un reste d'inscription.

MTRA 

*Matra[bus]*.

Cette inscription et la précédente témoignent du culte des déesses *Matrae* à Langres.

— Ma copie; *Catal.*, 9.

4° Grande tablette découverte en 1831 aux sources de la Marne, lieu-dit La Marnotte, près Balesmes, à 5 kilomètres sud-est de Langres. Hauteur, 0<sup>m</sup>,86; largeur, 0<sup>m</sup>,52; hauteur des lettres décroissant de 0<sup>m</sup>,075 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> lignes), jusqu'à 0<sup>m</sup>,045 (9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> lignes).

S	V	C	C	E	S	S	V	S
N	A	T	A	L	I	S	•	L
M	A	C	E	R	I	E	M	
C	A	E	M	E	N	C	I	M
C	I	R	C	A	•	H	O	C
•	E	M						
P	L	V	M	•	D	E	•	S
V	A	•	P	E				
C	V	N	I	A	•	M	A	T
R	O							
N	A	E	•	E	X	V	O	T
O	S	V	S					
C	E	P	T	O				
V	•	S	•	L	•	M		

*Successus, Natalis l(ibertus), maceriem caementiciam circa hoc templum de sua pecunia Matronae; ex voto suscepto, v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

Cette inscription nous apprend qu'il y avait aux sources de la Marne un temple consacré à la nymphe du lieu; les substructions en ont été mises à découvert en 1805 par le sous-préfet Berthot qui en fit dresser un plan, celui qu'on trouve gravé par Luquet en tête de ses *Antiquités de Langres*; il est intéressant de le comparer à celui du temple de la nymphe de la Seine publié par Baudot dans le mémoire que nous avons si souvent cité.

— Ma copie; Luquet, *Ant. de Langres*, p. 148, fac-similé; *Catal.*, 11.

5° Tablette de pierre blanche extraite en 1641 des fondations

de l'antique enceinte à l'est de la ville, derrière l'évêché. Hauteur, 0<sup>m</sup>,49; largeur, 0<sup>m</sup>,90; hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>,045 à la première ligne, et 0<sup>m</sup>,040 aux suivantes.

IN · H · D · D  
 DEO · MERCVR · OCCO  
 V · ET  
 MATER · I · EX · VOTO

C'est tout ce qui reste d'un texte intéressant que l'on connaît heureusement en son entier par des copies prises sur le monument quand il était encore dans un bel état de conservation et ne différant guère entre elles que par la coupe des lignes : voici la leçon de Delamare rapportée par Reinesius.

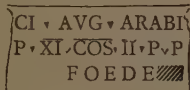
IN · H · D · D  
 DEO · MERCVR · MOCCO  
 L · MASCL · MASCVLVS · ET  
 SEDATIA BLANDVLA  
 MATER · I · EX · VOTO

Le Père Jésuite Jacques Vignier qui avait vu l'inscription peu après sa découverte a reconnu dans ce *Mercurius Moccus* « le dieu du Moche, depuis Môge » (doyenné), lequel aurait eu un temple dont on voit encore les restes au sommet du mont Mercure à Andilly, à 12 kilomètres nord-est de Langres. De son côté, Bimard de la Bastie était arrivé à la même conclusion d'après un document qu'il est bon de remettre en lumière : « *legi enim in veteri quodam catalogo gallice scripto beneficiorum Lingonensis dioecesis, quem vulgo polypticharium nuncupant, esse prope Andematunum Lingonum montem seu collem quem Mont de Moque, aut Mont Merceur vocitant. Non ultra igitur quaerendum est cur Mercurius dictus sit, quum ille mons, Mons Moccus aut Mons Mercurii vocatus fuit, a quo Mercurio cognomen adhaesit.* »

— Ma copie; Reinesius, *Synt. insc. ant.*, 1682, p. 236; Bimard, *apud Muratori, Thes. vet. insc.*, proleg. col. 51; Vignier, *Décade hist. du dioc. de Langres*, f° 136; manuscrit cité par Luquet, *Ant. de Langres*, p. 18; *Catal.*, 10. —

*Monuments publics.*

6° Bloc trouvé en 1846 dans le rempart, à l'est, entre la porte de Sous-Murs et le grand Séminaire. Longueur, 1 mètre; hauteur, 0<sup>m</sup>,50; lettres, 0<sup>m</sup>,08.



[*Imp(eratori) Caes(ar) L(ucio) Septimio Severo Pio Pertina*]ci, [*Aug(usto), Arabi[co, Adiabénico, Parthico Maximo, trib(uni- cia) pot(estate) sextum, im]p(eratori) undecies, co(n)s(uli) ite- rum, p(atr) p(atr)iae*], [*proco(n)s(uli), civitas Lingonum*] *foe- de[rata]*.

Le 11<sup>e</sup> impériorat et le 2<sup>e</sup> consulat inscrits sur ce fragment suffisent pour le dater de la 6<sup>e</sup> année du règne de Septime-Sévère, en 198, et pour justifier, en conséquence, la restitution de tous les noms et autres qualifications de cet empereur. Pline l'Ancien qui écrivait sous Vespasien son *Histoire naturelle* (IV, xviii, 31) dit que les Lingons étaient soumis au régime des peuples *foederati*, de même que les Rèmes. Je rétablis la dernière ligne par analogie avec une inscription de Vienne en Dauphiné où on lit CIVITATIS • REMOR • FOEDER. (*Corp. insc. lat.*, XII, 1855).

— Ma copie; *Mém. de la Soc. arch. de Langres*, I, 1847-1862, p. 44, vignette; *Catal.*, 12.

7° Bloc de pierre blanche trouvé en 1835 dans la maison n° 5, place des Cours, avec d'importants débris d'architecture et de sculpture et portant sur les faces postérieure et antérieure deux inscriptions dont la première a été détruite au moment de l'extraction. L'inscription antérieure était enfermée dans un cartouche soutenu par deux Génies ailés dont un seul a laissé des traces. Longueur, 1<sup>m</sup>,58; hauteur, 0<sup>m</sup>,55; épaisseur, 0<sup>m</sup>,48; de pareilles dimensions donnent nécessairement à supposer que ce bloc faisait partie d'un important édifice public. L'inscription est



gravée en beaux caractères ayant 0<sup>m</sup>,075 aux deux premières lignes, 0<sup>m</sup>,065 à la troisième, et 0<sup>m</sup>,05 à la quatrième.

///I	PACATĪ	F
///ANAE	F	CALI
///VIS	ORNAM	
///P	P L D D D	

..... j*i* Pacati f(i)lius),.. [nomine suo et.....]anae, f(i)liae), cali-  
[dariū cum omnibus s*uis* ornam[entis..... s*ua*)] p(ecunia)  
p(osuit), l(oco) d(ato) d(ecurionum) d(ecreto).

— Ma copie; Luquet, *Antiq. de Langres*, p. 132; *Catal.*, 12.

8<sup>e</sup> Tablette quadrangulaire provenant du rempart, au bas de la ruelle des Dominicaines. Hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>,05.

A I	///	A D I T V
VIA	PRIVAT	VSQ
VIAM	PUBLICAM	
LAT	~ P ~ V	

A[d hort(um)?] aditu, via privat(a) usq(ue) viam publicam; lat(um) p(edibus) quinque. Cette inscription n'est autre chose qu'un écriteau que l'on avait dressé à l'entrée d'un chemin de servitude traversant une propriété particulière et donnant accès au terrain sur lequel était érigé un tombeau, en conformité des prescriptions légales régissant la matière, *legibus namque praediorum vendundorum cavetur, ut ad sepulcra quae in fundis sunt, item itus aditus ambitus funeri faciendi sit* (Pompon., *Dig.* 19, 1, 53, 1).

— Ma copie; *Catal.*, 19.

### Monuments funéraires.

9<sup>e</sup> Épitaphe accostée de deux Génies funéraires, trouvée à la branche de jonction à l'ouest de Blanche-Fontaine, non loin des débris d'une construction antique. Lettres d'une belle gravure ; hauteur décroissant de la première à la troisième lignes.

	T . A B R I V S	
Génie.	C A N D I D V S	Génie.
	V . S . F . H . M . H . N . S	

*T(itus) Abrius Candidus v(ivus) s(ibi) f(ecit). H(oc) m(onumentum) h(aeredem) n(on) s(equitur).*

— Ma copie ; *Catal.*, 76.

10° Inscription provenant du mur de la seconde porte des Moulins dans lequel elle était encastrée sens dessus dessous et remarquée dès 1696. Hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>,06.

ATTIAE DAMMVLAE  
OPTATIVS TERNICVS  
MARITVS ET ATTIVS  
QVINTILIANVS FRA  
TERVPCVRAV

*Attiae Dammulae, Optatius TERNICUS, maritus, et Attius Quintilianus, frater, p(onendum) curav(erunt).* La famille Attia paraît avoir eu une certaine importance dans la cité des Lingons, d'après le nombre des monuments qu'elle a laissés ; outre celui qui fait le sujet du paragraphe suivant, il faut en rappeler deux qui sont perdus aujourd'hui, celui d'Attia Sacrata (Gruter, p. 168, 10) qui dota sa cité d'un *proscenium* et celui du tribun légionnaire Attius Tuticanus (*infra*, 92°).

— Ma copie ; Muratori, p. 1305, 1 ; Luquet, *op. cit.*, p. 53.

11° Fragment découvert en 1845 à la citadelle, dans le voisinage de la porte du Nord. Hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>,055.

ATTIVS VEVHODVS  
VGCOLON

.....*Attius Evhodus*..... [*sevir a*]ug(*ustalis colon(iae)*) [*Lingonum*].

Ce fragment mérite une attention particulière, parce que, conjointement avec d'autres inscriptions qui seront rapportées plus loin aux paragraphes 19° et 65°, il tend à prouver qu'il y a eu sur le territoire de Langres une colonie dont l'existence au sein de la *civitas Lingonum* ne peut guère s'expliquer que comme un établissement de vétérans ayant acquis le droit de cité romaine après avoir servi dans les cohortes auxiliaires recrutées parmi les Lingons et rapatriés, en corps d'une ou plusieurs levées, à leur lieu d'origine ; d'après des témoignages épigraphiques analogues,

il y a eu une *colonia Sequanorum*, une *colonia Morinorum*. Ces colonies du nord-est de la Gaule paraissent avoir été créées pour les vétérans auxiliaires romanisés, à leur sortie du service, comme certaines colonies de la Narbonnaise l'ont été pour les vétérans légionnaires, nécessairement citoyens romains avant leur entrée au service. Il me semble voir là des faits d'une importance considérable qui n'avaient pas encore été soupçonnés et que je me borne à énoncer ici, me réservant d'en faire la démonstration avec les développements qu'elle comporte dans une dissertation spéciale.

Ma restitution des mots *sevir augustalis* se justifie par un fragment d'inscription (*infra*, 81°) qui prouve péremptoirement l'existence d'un collège de sévirs augustaux à Andematunnum.

— Ma copie ; *Catal.*, 18.

12° Fragment trouvé en 1845 au sud de la citadelle avec de nombreux débris d'architecture.

DIS-MANIBVS  
 //ELIO SAB  
 //FRA

*Di(i)s Manibus. [? Aur]elio Sab[ino]....., fra[ter p(onendum) c(uravit)]*. Au lieu de *Aurelio*, on peut suppléer *Cornelio*.

— *Catal.*, 96 et 106 ; pour une raison inexpiquée, l'inscription s'y trouve répétée sous deux rubriques différentes et avec des variantes notables. Le même reproche de négligence s'adresse à cinq autres inscriptions respectivement cataloguées en double aux n°s 64 et 74, 56 et 104, 95 et 102, 39 et 86, 99 et 107.

13° Fragment trouvé aux fortifications.

{ CASSIO CA //  
 DIDO AERA //  
 ABINA VXOR }

*Cassio Ca[n]dido, aera[rio], [S]abina, uxor.*

— Ma copie ; *Catal.*, 53.

14° Provient du cimetière antique découvert en 1845 au sud

de la citadelle. La traverse ordinaire des A est remplacée par un trait vertical intérieur; le G à crochet retombant.

D	S	M
GIAPPA		
CASSIA		
CVRAVIT		

*D(iis) s(acrum) M(anibus). Giappa Cassia curavit.* A remarquer le cognomen *Giappa* précédant le gentilice; à noter aussi l'inter-version des sigles funéraires pour D·M·S, et l'absence de la formule habituelle *viva sibi ponendum* avant *curavit*.

— Ma copie; *Catal.*, 85.

15° Cipse dont le sommet est orné d'un croissant à l'intérieur d'un tympan accosté de deux dauphins; au-dessous de l'inscription, une guirlande, et, plus bas encore, un vase à deux anses.

D . . M  
CASSIAE  
SPINIAE

— Ma copie; *Catal.*, 13<sup>a</sup>.

16° Inscription acéphale et mutilée à droite, sans indication de provenance. Elle ne figure pas au *Catalogue*.

LA V L I N I E
L I N V S · A V E
T I N I · L I B · P I
E T · C L A V D I
P H I A V X S C

... ? *Paul]linus, Ave[n]tini lib(ertus), p(ater), et Claudi[a]* [*So]phia, uxso[r]*. Au lieu de *Sophia* on peut songer à d'autres restitutions, telles que *Elaphia, Paphia, Nymphia*.

— Ma copie. Inédit?

17° Stèle à niche cintrée trouvée au sud de la citadelle, en 1844; au-dessus de la niche une inscription en trois lignes :

DOMITO DORIIFVS PATIIR  
POSVIT

D

Niche cintrée.

M

*Domitio Dorefus, pater, posuit. D(iis) M(anibus).*

Le nom *Dorefus*, que M. Brocard lit *Dorepus*, demande vérification; j'ai en vain cherché cette inscription dans le musée.

— Copie de M. Cournault; *Catal.*, 78.

18° Trouvé à la citadelle en 1863. Au-dessus de l'inscription une rosace à quatre pétales; un point triangulaire à la fin de la quatrième ligne.



+  
D                  M

E	L	I	A	E	L	I
B	E	R	T	A	E	P
A	R	A	R	I	▲	
C	V	S	▲	F	R	A
P	▲					C

*D(iis) M(anibus). Eliae, libertae p(ublicae), Aráricus frat(er) p(onendum) c(uravit).*

— Ma copie; *Catalog.*, 4<sup>a</sup>.

19° Trouvé à la citadelle en 1863.

D                  M  
E R V C I I C O L  
L I N G O   
V R B I C V   
L E S  
D S P D

*D(iis) M(anibus) Eruci(i), l(iberti) col(oniae) Lingo[num], Urbicu[s, m]iles, d(e) s(ua) p(ecunia) d(edit).*

La sixième lettre de la deuxième ligne doit être lue L et non I. Ce texte important révèle l'existence incontestable d'une colonie sur le territoire de Langres; il en a été déjà parlé dans notre paragraphe 44°. Le fait que le tombeau a été érigé par un *miles* à un affranchi de la colonie, son ami, tend à confirmer mon opinion que cette colonie était composée de vétérans d'une *cohors Lingonum*. Cette inscription et la précédente montrent qu'il ne faut pas confondre les affranchis de la cité, *liberti publici*, avec ceux de la colonie, *liberti coloniae Lingonum*.



— *Catal.*, 9<sup>a</sup>.

20<sup>e</sup> Tablette de pierre blanche extraite en 1642 de l'ancienne enceinte, derrière l'évêché, en même temps que l'ex-voto à Mercurius Moccus (*supra*, 5<sup>e</sup>). Hauteur, 0<sup>m</sup>,85; largeur dans le haut, 0<sup>m</sup>,40; dans le bas, 0<sup>m</sup>,53. Hauteur des lettres décroissante de 0<sup>m</sup>,07 à 0<sup>m</sup>,05; plusieurs sont surhaussées, d'autres conjointes. Les *apex* en forme d'accents assignent une haute époque à ce texte.

DIS MĀNI  
BVS L·IVLI  
CHI  
CRESCĒVS  
IŪLIÓRVM  
DISP FIL  
ET  
AVLLINVS  
CRA·SCRBA

*D̄(i)s Mānibus. L(ucii) Iūl̄(i) Ch̄(i), Crescēns, Iūliōrum disp(ensator), fil(ius), et Paullinus, contrascriba.* Au commencement de la huitième ligne, une éraflure n'a laissé subsister que le bras droit de la deuxième lettre qui est certainement un A, et que le jambage vertical de la première lettre à laquelle on n'aperçoit aucune trace de la boucle d'un P, bien que l'éraflure ne s'étende pas sur toute la surface qu'elle aurait occupée; cette dégradation devait présenter le même aspect à l'époque de la découverte de la pierre, car aucun des auteurs qui l'ont copiée alors n'a pu y déchiffrer un P; Luquet même, il y a cinquante ans, y distinguait suffisamment un L pour restituer le nom insolite *Laullinus* plutôt que *Paullinus* auquel il a nécessairement dû songer. Une difficulté du même genre se présente dans la première ligne de l'inscription précédente. Sous ces réserves, je maintiens *Paulinus*.

— Ma copie; Luquet, *op. c.*, p. 97; *Catal.*, 61 et 74.

21<sup>e</sup> Trouvée en 1845 en avant de la porte du Midi, à la cita-

delle. Au-dessus de la première ligne, une rosace à six pétales.



SEX · IVL
IAN
L · P · XVI
L · P · XII

*Sex(to) Iul(io) Ian(uario); l(ongum) p(edibus) sedecim, l(argum) p(edibus) duodecim.*

— Ma copie; *Catal.*, 111.

22° Trouvée en 1845 près de nombreux débris d'architecture amoncelés au sud de la citadelle. Lettres hautes de 0<sup>m</sup>,035; le pied des L et les bras des T sont tellement courts, que ces lettres ressemblent à des I, et qu'il en résulte de l'incertitude dans le déchiffrement; signes séparatifs en forme de triangle. La tête du dernier I, à la troisième ligne, se prolonge, en forme de crochet, particularité qui se rencontre dans une autre inscription, *infra*, 28°.

DIS · MANIBVS  
IVI · S · III · GE  
NAE · P · ONI · C · I · F

*Dis Manibus Iul(iae) Saticogenae (ou Salicogenae), Pontici f(iliae).*

— Ma copie; *Catal.*, 95 et 102.

23° Trouvée à la citadelle en 1843. A la troisième ligne, la lettre G dépourvue de crochet peut être prise pour un C.

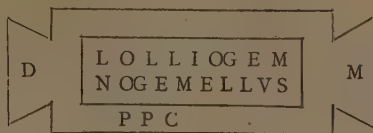
DIS M  
IVLIATA  
NNOCE  
NIFILIA

*Dis M(anibus). Iulia, Tannogeni filia.*

— Ma copie; *Catal.*, 56 et 104.

24° Stèle provenant du faubourg des Franchises. Hauteur, 1<sup>m</sup>,50; largeur, 0<sup>m</sup>,93. Les trois premières lignes de l'inscription sont gravées dans un cartel à queues d'aronde surmontant une niche cintrée sur le bandeau de laquelle la quatrième ligne est

inscrite en arc. La niche contient un bas-relief représentant un jeune homme qui tient de la main droite la laisse d'un chien assis, levant la tête vers son maître.



DERISORI

Niche.

*D(iis) m(anibus). Lollio Gem(i)no Gemellus p(ater) p(onendum) c(uravit), derisori.* A la première et à la deuxième lignes, les lettres O et G sont entrelacées. La famille de ce bouffon, *derisor*, tire probablement son origine d'un affranchi de M. Lollius, légat de Germanie en l'an 16 av. J.-C., ou de Q. Lollius Urbicus, légat de Germanie Inférieure sous Hadrien ou sous Antonin.

— Ma copie; Luquet, *op. c.*, p. 80; *Mém. de la Soc. hist. et arch. de Langres*, I, 1847, pl. XII, 3; *Catal.*, 65.

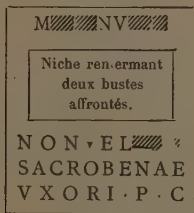
25° Fragment trouvé en 1846 dans le rempart, au bas de la ruelle des Dominicaines; hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>, 10.

MAGVNIA  
T XTE  
TO  
VII M

*Magunia..... ex te]stamen]to...*

— Ma copie; *Catal.*, 20.

26° Stèle ornée de deux bustes en regard dans une niche quadrangulaire; l'un des personnages tient un vase à la main.



*M[on]umentum ?) Non(ius) El[euther ?] Sacrobenae, uxori, p[ro]nendum) c[on]suravit).*

— Ma copie; *Catal.*, 49.

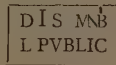
27° Stèle à fronton triangulaire accosté de deux acrotères. Deux miroirs circulaires à manche sont sculptés entre chaque acrotère et la pointe du fronton. Provient du faubourg des Franchises. A la première ligne, ligature de MA.



*Di(is) Manib[us] Placidiae Spectatae.*

— Ma copie; *Catal.*, 83.

28° Fragment supérieur d'un cippe trouvé en 1863 à la citadelle. La tête du premier I se prolonge en forme de crochet dirigé à droite; les cinq lettres du mot *manib* sont conjointes en monogramme.



*Dīs Manib(us) L(ucii) Public(ii)...* Le gentilice *Publicius* indique que le titulaire ou l'un de ses ascendants avait été esclave public de la cité.

— Ma copie; *Catal.*, 12<sup>a</sup>.

29° Partie supérieure d'un cippe de grandes dimensions trouvé en 1863 à la citadelle. Dans le tympan d'un fronton triangulaire accosté de deux acrotères surmontés des bustes d'Apollon radié et de Diane au croissant, on voit le buste du personnage défunt. Au-dessous, est gravée une inscription en quatre lignes réglées

par des rainures. Les sigles funéraires D M ont été ajoutées après coup à gauche de la première ligne.

D M    PV BLICI·SARASI

ET LIBERORVM

EIIV///P.SACROVIRVS

M    P

*D(iis) M(anibus) Pubilici(i) Sarasi et liberorum eiiu[s] p(ater) ou P(ublicius) Sacrovirus m(onumentum) p(osuit). Pubilici est pour Publici, avec insertion d'un i parasite comme dans eiius pour eius, à la ligne suivante, comme dans Cenisorini pour Censorini (infra, 35°). Le donateur du tombeau est un homonyme de l'Éduen Sacrovir immortalisé par Tacite et par le sculpteur des bas-reliefs de l'arc d'Orange. L'épigraphie lingonne fournit un autre exemple du même nom dans l'ex-voto de Beire-le-Châtel, DEAE·IANVARIE| SACROVIRVS. *Sacrovirus* paraît être le corrélatif du féminin *Sacrobena*, § 26°, avec le sens de prêtre, prêtresse; cf. les noms propres *Antistius*, *Flaminius*.*

— Ma copie; *Catal.*, 119.

30° Cippe à fronton triangulaire; au bas, est sculpté un autel portant une pomme de pin, symbole funéraire.

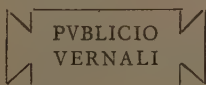


Autel.

*D(iis) M(anibus). Publicius Sattomat(a)e.*

— Ma copie; *Catal.*, 117.

31° Cippe trouvé à la citadelle en 1863.



— Ma copie; *Catal.*, 113.



## 32° Inscription sans indication de provenance.

MONMENT  
VM REBRIE  
SACRO///SO///  
M///VONA///T

*Mon(u)mentum Rebr(i)a)e Sacro.....*

— *Catal.*, 5<sup>a</sup>.

33° Stèle découverte en 1845 dans la tourelle du rempart entre la tour Saint-Ferjeux et la petite tour du Virot. On y voit trois bustes de face, dans une niche cintrée, entre la première et la deuxième lignes de l'épithaphe.

D	M
Trois bustes dans une niche cintrée.	
///T·MEMORIE DE CEMBRIS ALVM NI·ET SOI GELASI·T REGINE VXORI VI VI AEDIFICAVER	

*D(i)s M(anibus) et memoriae Decembr̃is, alumni, et Soi(i) Gelas(i), et Regin(a)e, uxori; vivi aedificaver(unt).* Le gentilice *Soius* n'est pas tout à fait inconnu; il s'en trouve un exemple dans une inscription de Brescia, *C. Soius Severus* (*Corp. insc. lat.*, V, 4728).

— Ma copie; *Catal.*, 93.

34° Inscription trouvée en 1855 près de l'arc de triomphe; très beaux caractères.

P·VISELLIO·COMITI·ET///  
LINIAE·MAMMISSON///  
IVGI·EIVS·ET·P·VISELLIO///  
CIANO·FIL·SENICIANV///  
P C

*P(ublio) Visellio Comiti et [?Paul]liniae Mammisson[ae, con]iugi ēnus, et P(ublio) Visellio [Sen]ciano, fil(io), Senicianu[s] p(onendum) c(uravit).* Cette famille gallo-romaine a probablement em-

prunté son nom à L. Visellius Varro, légat de Germanie Inférieure, en l'an 24, en recevant de lui le droit de cité romaine.

— Ma copie; *Catal.*, 60.

35° Inscription provenant de la citadelle. Elle est surmontée d'une rosace à quatre pétales. La traverse habituelle des A est remplacée par un trait intérieur parallèle au bras gauche.



D	M
ALBINAЕ	
CENISORI	
NI·LIB	
C·V·S·P·C	

*D(iis) M(anibus) Albinae, Cenisorini (servae), lib(erti) c(oloniae); v(iva) s(ibi) p(onendum) c(uravit)*. La première sigle C me paraît signifier *c(oloniae)* plutôt que *c(ivitatis)*, car un affranchi de la cité aurait été dit, non *libertus civitatis*, mais *libertus publicus*. *Cenisorini* pour *Censorini*, avec insertion d'un *i* parasite.

— Ma copie; *Catal.*, 73.

36° Cipse provenant de la citadelle; orné du buste du défunt.

D M  
Buste.

APRILIS
MONIANI
APRILLAN
P·C

*D(iis) M(anibus) Aprilis, Moniani (servi); Aprillan(us), p(onendum) c(uravit)*. Le lapicide a fautivement gravé *Aprillan* avec deux L, au lieu de *Aprilian*; peut-être aussi *Moniani* pour *Montani*.

— Ma copie; *Catal.*, 108.

37° Trouvé à la citadelle.

DIS MANB  
REGALIS FIL  
SVO  
ARISTOIDEN  
TI

*Di(i)s Manib(us). Regalis fil(io) suo Aristoidenti.*

Ma copie ; *Catal.*, 66.

38° Trouvé en 1845 dans le cimetière antique au sud de la citadelle.

B I V I T O  
N I  
B I S S I F I L

*Bivitoni, Bissi fil(io)*, ou *fil(ii)*, suivant que le titulaire s'appelait *Bivito* ou *Bivitonus*.

— *Catal.*, 39 et 86.


39° Trouvé en 1846 au sud de la citadelle.

B	O	N	V	S	S	I
L	A	E	R	E	G	V
L	I		F	I	L	
C	A	N	D	I	D	V
M	A	R	I	T		

*Bonussil(l)ae, Reguli fil(iae), Candidus, marit(us).*

— Ma copie ; *Catal.*, 48.

40° Trouvé à la citadelle. Une rosace à six pétales est sculptée au-dessus de l'épithaphe.

					
D					M
B	O	V	D	O	C
T	V	N	I	F	I
O					

*D(iis) (Manibus). Boudo, Catuni filio.*

— Ma copie ; *Rev. arch.*, X, 1854, p. 764 ; *Catal.*, 69.

41° Trouvé à la citadelle. La traverse des A remplacée par un trait vertical intérieur.

D					M
C	I	N	T	V	S
O					
I	A	N	V	A	R
V	S	F	L	P	
C V					

*D(iis) M(anibus). Cintusmo, Ianuarius, f(i)l(ius), p(onendum) cu(ravit).*

— Ma copie; *Catal.* 59.

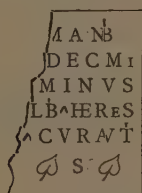
42° Cippe pyramidal découvert en juin 1845 dans la construction de la caserne de la citadelle; il est du même type que les nombreux obélisques découverts aux Poussots, à Dijon.



*Dec(i)mo.* L'épithaphe consiste dans le seul nom du défunt.

— Ma copie; *Catal.*, 37.

43° Trouvé en 1855 à la citadelle; le commencement des lignes a souffert par la dégradation de tout le côté gauche; sigle finale entre deux feuilles de lierre; nombreuses ligatures.



*[D(iis) Manib(us)... Dec(i)mi, [Dec(i)]minus,... lib(ertus), heres... [p(onendum)] curavit [p(ecunia)] s(ua).* Le gentilice du défunt a disparu au commencement de la deuxième ligne.

— Ma copie; *Catal.*, 72.

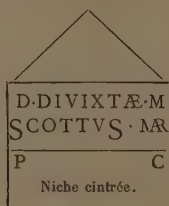
44° Cippe trouvé en 1863 à la citadelle. Au-dessous de l'inscription est sculpté un autel portant une pomme de pin.

D M  
D I O N Y  
S I V S  
Autel.

— *Catal.*, 112.

45° Cippe à fronton triangulaire et à niche cintrée retiré des

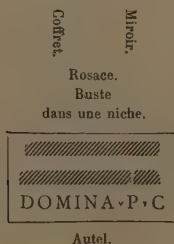
fouilles exécutées en 1834 à la caserne de la ville. Dans la niche, bas-relief d'une femme debout tenant de la main gauche un vase rempli de fruits. Remarquez la disposition affectée par les S dépassant l'alignement inférieur. Sur la face postérieure est grossièrement sculpté un autel surmonté d'une pomme de pin.



*D(iis) M(anibus) Divixtae, Scottus, mar(itus), p(onendum) c(uravit).*

— Ma copie; Luquet, *Antiq. de Langres*, p. 63; *Catal.*, 45.

46° Cippe à fronton triangulaire et à niche bilobée trouvé en 1844 au sud de la citadelle. Le fronton est accosté d'un miroir à droite, et d'un coffret de toilette à gauche; dans le tympan, une rosace à six pétales; dans la niche, un buste de femme. Au-dessous, une inscription en trois lignes dont la dernière seule est lisible. Enfin, dans la partie inférieure, un autel portant une



..., *domina, p(onendum) c(uravit).*

Il n'est pas probable que le mot *domina* soit ici un cognomen.

— Ma copie; *Catal.*, 82.

47° Fragment de colonne; l'épithaphe est gravée dans une aire



creuse quadrangulaire; les lettres L surhaussées; feuilles de lierre.

D	ø	M
ø	GEMELLIN	
	GEMELLVS	ø
ø	PATER	ø
	P	ø
	C	

*Diis M(anibus) Gemellin(i); Gemellus, pater, p(onendum) c(uravit).*

— Ma copie; *Catal.*, 10<sup>a</sup>.

48° Fragment trouvé à la citadelle en 1863.

DIS MAN  
GENTILI  
NORBA  
NI FILIA  
SARENVS

*Di(is) Man(ibus). Gentili, Norbani filia(e), Sarenus.*

— Ma copie; *Catal.*, 2<sup>a</sup>.

49° Cippe.

D M  
GRAECO  
FILI ET FILIE  
P C

*D(iis) M(anibus). Graeco, fili(i) et fili(a) e p(onendum) c(uraverunt).*

— *Catal.*, 14<sup>a</sup>.

50° Cippe.

D M  
HILARIOLE

*D(iis) M(anibus) Hilariol(a)e.*

— Copie de M. Ch. Cournault retrouvée dans les fiches de L. Renier, à la Bibliothèque Mazarine. Je n'ai pas aperçu ce monument au Musée.

51° Fragment trouvé en 1845 au sud de la citadelle.

D M  
IVNTILLE  
AGISTILVS P

*D(iis) M(anibus) Iuntill(a)e, Agistilus, p(ater), ou p(osuit).*

— Copie de M. Cournault; *Catal.*, 87.

52° Cippe découvert en 1845 au sud de la citadelle. Trois bustes dans une niche cintrée au-dessous de la première ligne de l'inscription interrompue par le sommet du cintre.

I V T	V C C I
Trois bustes dans une niche.	
P I X T A C I	
S A M O R I C O S	

*Iutucci, Pixtaci, Samoricos.* « (Tombeau) d'Iutuccus, de Pixtacus, de Samorix. » Notez la désinence gauloise du génitif du troisième nom.

— Ma copie ; *Catal.*, 84.

53° Cippe à fronton triangulaire trouvé en 1843 à l'est de la citadelle. Dans le tympan, deux cercles concentriques (boîte à miroir?). Dans l'intérieur des A, une traverse parallèle au jambage gauche.

D	M
L A X T L A E	M
T I D O N N	· F
M A R I T V S	
E T	F I L I
L · L	H N S

*D(iis) M(anibus). Laxt(u)lae, Matidonnae filiae, maritus et filii(i).*  
*L(ocus) l(ege), ou, l(ibertum) h(eredem) n(on) s(equitur).*

— Ma copie ; *Catal.*, 46.

54° Cippe provenant de la citadelle.

D	M
L I B E R A L I	· I O E
N I L I S	· F I L I O
N A T A L I S	· S O
C E R	· P O N E N
D V M	· C V R A
V I T	

*D(iis) M(anibus). Liberali, Ioenilis filio, Natalis, socer, ponendum curavit.* Notez la forme *Ioenilis* pour *Iuvenilis*.

— Ma copie; *Catal.*, 68.

53° Fragment trouvé dans le rempart, derrière l'hôpital de la Charité.

ET LITAVICCO ET BOV

.... et *Litavikko*, et *Bou[do]*... Le nom *Litaviccus*, avec C redoublé, figure dans une inscription du Musée d'Épinal; avec un seul C, sur une monnaie gauloise et dans les *Commentaires* de César. Pour le nom *Boudus*, voir *supra*, § 40°.

— Ma copie; Luquet, *op. c.*, p. 70; *Catal.*, 53.

56° Cippe.

D M  
LVCANAE  
EVERPALIB  
VERNALIS  
EVTYCHVS F

*D(iis) M(anibus) Lucanae; Euterpa, lib(erta), Vernalis, Euty-chus f(ece)runt.*

— Ma copie; *Catal.*, 118.

57° Cippe trouvé à la citadelle en 1863. L'épithaphe est contenue dans un cartouche à queues d'aronde. Au-dessous est sculpté un autel portant une pomme de pin. Dans l'intérieur des A, un trait vertical remplace la traverse habituelle.

MAGNIANI  
MARISCI  
M P C

Autel.

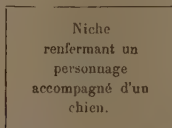
*Magniani, Marisci (servi); m(onumentum) p(onendum) c(ura)vit, (scilicet Mariscus).*

— Ma copie; *Catal.*, 114.

58° Cippe trouvé en 1843 au sud de la citadelle. Entre les deux lignes de l'épithaphe, une niche quadrangulaire renfermant un personnage en tunique drapée et relevée sur le bras droit.

A sa gauche, partie antérieure d'un chien couché à ses pieds et levant la tête vers lui.

## MALLVS FESTI FILIVS



H v S v E

*Mallus, Festi filiu[s], h(ic) s(itus) e(st).*

— Ma copie; *Catal.*, 88.

59° Cippe à fronton triangulaire, trouvé en 1843 au sud de la citadelle, dans le cimetière antique. Dans le fronton, une *ascia* posée sur la tête, le manche dressé verticalement en l'air; cette disposition du symbole est remarquable en raison de son extrême rareté. La traverse intérieure des A parallèle au jambage gauche. La lettre R, primitivement omise, est rétablie en surcharge dans l'interligne.



*Di(is) Ma(nibus). Marcato.* Le nom *Marcatus* est peut-être une forme gauloise diminutive de *Marcus*, comme *Caratus* de *Carus*.

— Ma copie; *Catal.*, 80.

60° Cippe trouvé en 1843 à la citadelle, dans le cimetière antique. Le G, à crochet retombant.

DIS  
MERCVR  
IAL GREC  
FIL

*Di(i)s. Mercurial(i), Gr(a)ec(i) fil(io).* Voir l'építaphe de *Graecus*, *supra*, 49°.

— Ma copie; *Catal.*, 57.

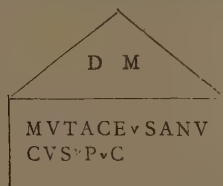
61° Fragment de cippe orné d'un personnage tenant une bourse à la main. Trouvé à la citadelle en 1863.

D M  
MVSICO SODIIS PC

*D(iis) M(anibus). Musico; Sodes p(onendum) c(uravit).*

— Ma copie; *Catal.*, 116.

62° Cippe à fronton triangulaire, trouvé à la citadelle; les sigles funéraires sont gravées dans le tympan.



*D(iis) M(anibus). Mutac(a)e; Sanucus p(onendum) c(uravit).*

— Ma copie; *Catal.*, 105.

63° Fragment de cippe, orné d'un autel sous un arc.

CE  
ARITVS

? *Muta]c(a)e*, .... [*m]aritus*. Il s'agirait d'une *Mutaca*, homonyme de la précédente; cependant la restitution n'est pas obligée; on peut songer à quelque autre nom féminin en *ca*, par exemple *Sanuca*.

— *Catal.*, 15<sup>a</sup>.

64° Cippe pyramidal, en forme de petit obélisque, trouvé à la citadelle. Au-dessous de l'épithaphe, une palme entre deux feuilles de lierre, a été prise pour un symbole chrétien, sans motifs suffisants, puisqu'on la trouve sur des monuments incontestablement païens, par exemple deux palmes au bas d'un milliaire de Postume, à Cadix (*Corp. insc. lat.*, II, 4943).

NIVALI  
SATVR  
NINI FIL

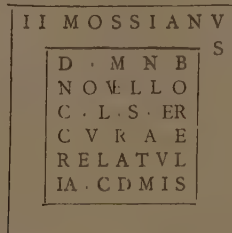
∅  
Palme.  
∅

*Nivali, Saturnini fil(io).*



— Ma copie ; *Catal.*, 38.

65° Cippe trouvé dans l'intérieur de la citadelle, au sud-est. Le corps de l'építaphe a été gravé en six lignes dans un encadrement ; une autre ligne a été ajoutée après coup dans la marge supérieure.

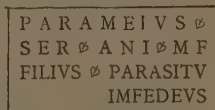


*D(iis) Man(i)b(us). Novello, c(oloniae) L(ingonum) ser(vo), curae Belatulla coniux et Mossianus.*

Dans les lettres CDMIS, grossièrement tracées, je crois reconnaître le mot CONIVX défiguré par le lapicide d'après le texte de commande négligemment écrit qui lui servait de modèle ; le reste est à l'avenant. A la 4<sup>e</sup> ligne, les lettres ER sont conjointes.

— Ma copie ; *Catal.*, 100.

66° Cippe provenant de la citadelle.



Le déchiffrement des trois premières lignes est certain, mais le sens assez obscur ; la dernière ligne est douteuse.

— Ma copie ; *Catal.*, 110.

67° Cippe découvert en 1839 dans la maison n° 8 de la rue Boivin. Au-dessus de l'építaphe, un croissant lunaire.



*D(iis) M(anibus). Peculiari; Coddis, cent(onarius), p(onendum) c(uravit).*

— Ma copie; *Catal.*, 75.

68° Cippe trouvé dans l'intérieur de la citadelle, au sud-est.

D M  
PEREGR  
INI OC  
TA CV  
RAVIT

*D(iis) M(anibus) Peregrini; Octa curavit.*

— Ma copie; *Catal.*, 101.

69° Fragment trouvé en 1845, dans le cimetière antique, à la citadelle.

MANIBVS  
LLINA  
PO NTI  
NI A  
N O

[*D(iis)*] *Manibus ... ? Pau]llina Pontiniano.*

— *Catal.*, 99 et 107.

70° Cippe trouvé en 1845 au saillant du bastion sud-est de la citadelle.

D v M  
PRISCAE  
BITVRIGIS  
I . B

*D(iis) M(anibus) Priscae, Biturigis [l]ib(ertae).*

— Ma copie; *Catal.*, 92.

71° Cippe à fronton triangulaire trouvé à la citadelle en 1863.

Dans le tympan, une rosace au-dessus des sigles funéraires; le reste de l'épitaque, dans un cartouche à queues d'aronde.



*D(iis) M(anibus). Regali, servo pu(b)licio.*

— Ma copie ; *Catal.*, 1<sup>a</sup>.

72° Partie supérieure d'un cippe à demi brisé.

D       M  
 V F V L E R V F I F I L E  
 T V L L V C O C I F I L I V S  
 M A R I T V S

*D(i)s M(anibus). Ruful(a)e, Rufi fili(a)e, Tullu, Coci filius, maritus.*

— Ma copie ; *Catal.*, 115.

73° Fragment de cippe à fronton triangulaire trouvé à la citadelle en 1845. Dans le tympan, une rosace à six pétales.



*Di(i)s M(anibus) Samoci.*

— Ma copie ; *Catal.*, 77.

74° Il est curieux de comparer ce dernier monument à celui qui fut découvert en 1688 dans la muraille de la ville, à l'est, derrière l'ancien jardin du séminaire, et qui est aujourd'hui perdu. Luquet, à la page 81 de ses *Antiquités de Langres*, en donne l'inscription d'après un recueil manuscrit appartenant aux Archives municipales de Langres.

D       M  
 S A M O C I  
 A N O  
 C O M I  
 F I L  
 I A N V A  
 R I V S . F  
 P . C

75° Cippe trouvé à la citadelle.

D M S
S C A P E R
C R A S A R C I
N I . F . P O S I T

*D(i)s M(anibus) s(acrum). Scaper, Crasarcini f(ilius), pos(u)it.*

C'est un tombeau que le défunt s'était fait élever de son vivant.

— Ma copie; *Catal.*, 67.

76° Cippe à fronton triangulaire trouvé en 1846 à l'est de la citadelle. Dans le tympan, les sigles funéraires; au-dessous de l'építaphe, un autel sur lequel est posée une pomme de pin.



Autel.

*D(īs) M(anibus). Thallo, Hedisti ser(vo).*

— Ma copie; *Catal.*, 94.

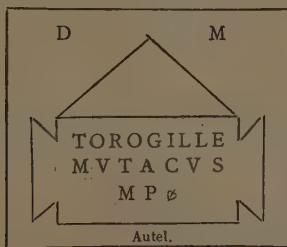
77° Cippe trouvé à la citadelle en 1863.



*Mon(umentum) Tillici, servi publici.*

— Ma copie; *Catal.*, 3<sup>a</sup>.

78° Cippe trouvé en 1844 au sud de la citadelle. Les sigles funéraires sont gravées dans les angles supérieurs, le reste de l'építaphe dans un cartouche à queues d'aronde surmonté d'un fronton triangulaire; au-dessous, un autel sur lequel est posée une pomme de pin. Au lieu de traverse, un point triangulaire dans l'A; le G, en faucille; après la sigle P, une feuille de lierre sans pédoncule, présentant un faux air de ressemblance avec un Q.



*D(iis) M(anibus). Torogill(a)e Mutacus m(onumentum) p(osuit).*  
— Ma copie; *Catal.*, 79.

79° Cippe trouvé au saillant du bastion sud-est de la citadelle

D	M
VAXTVLLA	
BELENI	
CVRA MA	
RITI	

*D(iis) M(anibus). Vaxtulla(e), Beleni (coniugis), cura mariti.*  
— Ma copie; *Catal.*, 47.

80° Fragment trouvé dans le rempart; hauteur des lettres, à la deuxième ligne, 0<sup>m</sup>,08; une fracture a enlevé la partie supérieure de la première ligne, que le rédacteur du *Catalogue* avait cru lire AORI VITAL.S. La véritable lecture est  
... *u]xori, et Vitalis ... [pon]endum cura[verunt].*

~~~~~  
XORI ET VITALIS  
ENDVM CVRA

— Ma copie; *Catal.*, 27.

81° Fragment trouvé dans le rempart, vis-à-vis le grand séminaire. Hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>,15 et 0<sup>m</sup>,10.

/// LIS V IIII VIR  
/// ET V SVIS FECIT

.... *Vitalis, sevir [aug(ustalis) vivus sibi] et suis fecit.*

— Ma copie; *Catal.*, 23.

82. Dans le tympan d'un fronton triangulaire.



— Ma copie. Inédit?

83° Fragment orné du portrait du défunt, vu de face.



Portrait.

— Ma copie. Inédit?

*Terres cuites.*

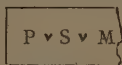
84° Tuile trouvée à Noidant-le-Rocheux et recueillie par le Dr Fargues. Épaisseur, 0<sup>m</sup>,05. Elle porte une estampille circulaire en relief, de 0<sup>m</sup>,075 de diamètre.



*Albana, Iulli lib(erta).*

— Ma copie. Inédit?

85° Anse d'amphore marquée d'une estampille en relief dans un encadrement rectangulaire mutilé à son extrémité.



*P(ublius) S(ulpicius?) Am[andus].*

— Ma copie. Inédit?

*Inscriptions perdues.*

Le Musée de Langres contient encore quelques débris épigraphiques décrits dans le catalogue imprimé, mais trop mutilés ou trop insignifiants pour valoir d'être cités ou rectifiés ici. Il me paraît plus utile, avant de quitter ce sujet, de remettre en mémoire un petit nombre d'inscriptions réellement intéressantes, mais malheureusement perdues.

Avant la découverte relativement récente des deux inscriptions concernant les *Matrae* (§§ 2° et 3°), on n'avait d'autre témoignage de ce culte chez les Lingons que la copie défectueuse d'un



texte communiqué en 1555, à Gruter (p. 92, 2), par Roussat, le célèbre maire de Langres.

H · D · D  
 DEABVS · MATR  
 IVLIVS · REGVLVS · MI  
 LES · LEGIONIS · VI  
 ANTONINIANE A  
 ABSARIVS · EX VO  
 PRO · SE · ET · SVIS  
 V · S · L · M

[In] *h*(onorem) *d*(omus) *d*(ivinae). *Deabus Matr[abus] Iulius Regulus, miles legionis octavae Antoninian(a)e A[ug(ustae)]*, *ursarius, ex vo[to], pro se et suis, v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*.

Les restitutions et l'âge que j'attribue à cette inscription (année 213) me sont fournis par une inscription analogue datée, trouvée à Praumheim (Nassau), aujourd'hui perdue et publiée d'après trois copies par Gruter, p. 208, 1, p. 1017, 8 et p. 1075, 10.

Quant au mot évidemment mal déchiffré ABSARIVS, il me semble que la correction VRSARIVS s'y adapte graphiquement bien mieux que CAPSARIVS, dont le sens n'est rien moins qu'établi, en tant que désignation d'un employé militaire. Tout autrement en est-il de *ursarius*, puisqu'on en possède un exemple de signification indubitable dans une inscription de Xanten où il est question d'un *ursarius leg(ionis) XXX U(lpiae) V(ictricis) S(everianae) A(lexandrianae)* (Brambach, *Corp. insc. rhenan.* 211); on en connaît un autre exemple à Langres dans une inscription découverte en 1675 et publiée par Luquet, p. 36, d'après le registre de l'Hôtel de Ville :

87° OPVS QVADRATARIVM  
 AVGVRIVS CATVLINVS  
 VRSAR·D·S·P

*Opus quadratarium. Augurius Catulinus [mil(es) leg.....], ursarius, d(e) su(a) p(ecunia).*

C'est encore au culte des *Matrae* que j'assigne, moyennant une légère correction, une inscription langroise rapportée par

Luquet, p. 23, d'après le même registre, manuscrit contemporain de la découverte, sous la forme

88°                    Q. SEDVLIVS · FIL  
                          SEDVLI MAIOR  
                          DIS MARIS AC  
                          AVG · ARCVM  
                          STATVAS · IDEM  
                          M · D · D

La locution *Dii maris* est contraire à la latinité, qui, pour signifier « les dieux de la mer », exigerait *Dii marini*, c'est-à-dire l'adjectif dérivé au lieu du génitif construit, comme dans *Dii coelestes*, et non *Dii coeli*. Le mot *maris* provient donc certainement d'une transcription fautive; la régularité reparaît, dès qu'on lit *Dis Matris*, datif pluriel de *Matrae*, comme ailleurs *Deabus Matrabus*.

89° Fragment rapporté par Muratori, p. 820, 6, d'après une copie de Bimard :

IVL/////////TRIBVNVS  
 /////////// CELERV M

*Iul[ius].... tribunus [alae] Celerum*. On ne connaissait jusqu'à présent l'*ala Celerum* que par une inscription du Norique (*Corp. insc. lat.*, III, 4832); son existence se trouve ainsi attestée par un deuxième monument.

90° Fragment rapporté par Gruter, p. 132, 2, d'après une copie de Roussat :

|   |               |
|---|---------------|
|   | AV            |
| { | AE VA · AL    |
|   | EO LEG · XX   |
|   | V · S · L · M |
|   | CLEMENTIN     |
|   | AGRICOLA      |

Il n'est pas possible de restituer le nom de la divinité à la première ligne, ni ceux du dédicant à la deuxième, mais la troisième nous apprend manifestement la profession de ce dernier, *eq(ues) leg(ionis) vigesima*; dans les deux dernières il faut lire le consulat de Sex. Catus Clementinus Priscillianus et de L. Vi-

rius Agricola, en l'an 230; c'est donc un document à utiliser dans l'établissement des fastes consulaires.

91° Fragment rapporté par Gruter, p. 132, 3, d'après une copie de Roussat :

|                 |
|-----------------|
| ERTIVS          |
| MILES · L       |
| STRATO · E      |
| PRO · SE · F    |
| V · S · L       |
| MAX · ET · FILA |

... Prop[ertius ou [T]ertius... miles l[eg(ionis)...], strator [co(n)s(ularis)], pro se e[st suis], v[otum] s[olvit] l[ibens] m[erito]), Maximo et Fila... [co(n)s(ulibus)]. La dernière ligne contient une date consulaire; malheureusement on ne connaît aucun cognomen de consul commençant par *Fila*, si toutefois la copie de Roussat est exacte; il s'agit de consuls suffects à déterminer.

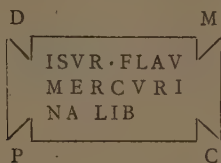
92° Inscription rapportée par Muratori, p. 812, 6. Je la donne d'après une copie dessinée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français, 7169 (= 743), f° 2, intitulé : *Inscriptions, cercueils, et statues qui se sont trouvés es travaux de Langres entre les portes de Longeportes et Soubsmurs en l'année 1673*, et simplement signé des initiales G. B. par son auteur. Il ne paraît avoir été connu d'aucun auteur, pas même de Luquet, si abondant, et si curieux d'informations bibliographiques.

FABIÆ FORTVNÆ  
ATTIVS TVTICANVS  
A TRIBVN̄V LEG II AVG  
CNIVGVN̄VS EXEMPLI

Remarquez la locution *a tribunatu*, équivalente à ἀπὸ χιλιάρχιας, pour signifier *tribunatu functus* (Vell. Paternulus, II, 104). J'ai démontré ailleurs, par des estampilles de tuiles, que la légion II Augusta a été cantonnée dans le dernier tiers du 1<sup>er</sup> siècle, chez les Lingons.

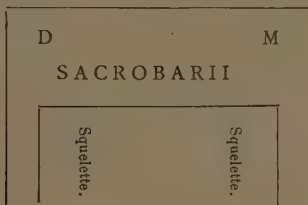
93° Cipse dont la copie dessinée se trouve dans le même ms. 7169, f° 3. Le corps de l'épithaphe est contenu dans un cartel

à queues d'aronde; les sigles initiales et finales sont placées extérieurement, en regard de chacun des coins du cartel. Audessous, un autel surmonté d'une pomme de pin. Inédit?



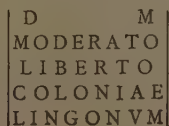
*D(iis) M(anibus). Isur(io) Flav(o), Mercurina, lib(erta), p(onendum) c(uravit).*

94° Sarcophage dont la copie dessinée se trouve dans le même ms. 7169, f° 6. Deux squelettes y sont représentés côte à côte. Sur la marge supérieure, une inscription. Inédit ?



*D(iis) M(anibus). Sacrobar(a)e.*

95° Inscription découverte de 1590 à 1600 et publiée par Gruter, p. 616, d'après une copie du maire Roussat, et par Mahudel, *Hist. de l'Acad. des Insc.*, IX, p. 140, d'après une copie tirée des registres de la ville par l'évêque de Langres. Elle offre par conséquent, toutes les garanties d'une authenticité qu'Adrien de Valois a contestée trop à la légère; il faut donner raison contre lui aux antiquaires langrois Roussat, Gaultherot, Vignier, D' Regel, Luquet.



L'existence d'une *colonia Lingonum* est, dès à présent, établie par quatre témoignages épigraphiques irrécusables; elle va de pair avec la *colonia Sequanorum* prouvée par un document de même nature (*Corp. insc. lat.*, V, 6887). Je démontrerai prochainement que l'une et l'autre doivent leur origine et leur nom au rapatriement des vétérans auxiliaires respectivement tirés de chacune de ces cités.

Je termine en rassemblant les noms présumés gaulois qui se rencontrent en si grande abondance dans les inscriptions étudiées au cours de ce travail.

Agistilus. Agriccos. Alisanu. Apinosa. Araricus. Aristoidens. Avitianomara. Balinis. Belatulla. Belenus. Bellinus. Biracatus. Biturix. Bivito ou Bivitonus. Bodus. Cacudia. Carantinus. Catunus. Cicolluis. Cintusmus. Coddis. Contedoius. Crasarcinus. Dammula. Dannotalus. Divixta. Doiros. Dousonnus. Dribionos. Duspala. Giamillus. Giappa. Grannicus. Iuntilla. Iutucus. Laxtla. Litaviccus. Litavis. Litugenus. Maiumelus. Mammissona. Mandubilus. Marcatus. Mariscus. Matidonnus. Moccus. Mutaca. Mutacus. Octa. Parameius. Pistillus. Pixtacus. Puttus. Sacillus. Sacrobara. Sacrobena. Sacrovirus. Salicogena ou Saticogena. Samocus. Samorix. Sanucus. Sarasus. Sarenus. Sattomata. Saxamus. Saxxamus. Scaper. Scottus. Sodes. Spinia. Suadugenus. Suarica. Tannogenus. Ternicus. Tillicus. Torogilla. Vaxtulla.

Robert MOWAT.

---

### *Corrigenda.*

— Dans le tome XIV de cette *Revue*, aux pages 376, 377 et 378, remplacer partout les mots *Saint-Seine* par *sources de la Seine*.

— Dans le tome XV, page 413, ligne 2, au lieu de *Aurelia Sosistraten* lire *Victoria Sosistraten*.

— Les planches X et XI se rapportent à deux stèles dijonnaises décrites dans le tome XV, p. 420.

---

# IMITATION D'ANCIENNES ÉCRITURES

PAR DES SCRIBES DU MOYEN AGE

---

(PLANCHE XII-XIII.)

En 1889, M. Brutails, alors archiviste du département des Pyrénées-Orientales, aujourd'hui archiviste de la Gironde, communiqua au Comité des travaux historiques un cahier de parchemin qu'il avait remarqué en classant à Perpignan le fonds d'archives de l'abbaye de Saint-Martin de Canigou. Il avait été frappé de l'habileté avec laquelle le scribe qui avait copié ce cahier, à la fin du  $xn^e$  siècle, avait imité les anciennes écritures de la chancellerie romaine.

Pour bien faire comprendre la justesse des observations de M. Brutails, le Comité fit reproduire en héliogravure deux passages du cahier qui venait de lui être signalé par un de ses correspondants les plus actifs et les plus éclairés.

Ce sont les deux mêmes passages sur lesquels nous appelons aujourd'hui l'attention des lecteurs de la *Revue archéologique*, en joignant aux fac-similés quelques remarques qui ne rentraient pas dans le cadre de la communication de M. Brutails.

Le cahier dont il s'agit consiste en huit feuillets de parchemin, hauts de 350 millimètres et larges de 234, sur lesquels ont été transcrits, vers la fin du  $xn^e$  siècle, sept anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Martin de Canigou, savoir :

I. Page 1. — Charte de Guifred, comte de Cerdagne, du 15 juillet 1035. Publiée par Baluze, *Marca Hispanica*, append., col. 1060.

II. Page 5. — Privilège du pape Serge IV, du mois de novembre 1011. Publié plusieurs fois ; voyez *Regesta pontificum Romanorum*, éd. Loewenfeld, t. I, p. 505, n° 3976 (3036 de Jaffé).

III. Page 7. — Privilège souscrit par Guifred, archevêque de Narbonne, et par beaucoup de prélats réunis en concile dans la ville de Narbonne vers l'an-



née 1031. Publié, d'après un exemplaire du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, dans le *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. II, p. 532, n° 1062. Sur cet acte, voyez les observations de M. Ulysse Robert, dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, année 1889, p. 169 et 170.

IV. Page 9. — Requête adressée au pape Alexandre III, entre les années 1162 et 1172, par Alfonse II, roi d'Aragon, par Guillaume, évêque de Barcelone, et par Guillaume, sénéchal de Barcelone, pour se plaindre des procédés des moines de la Grasse, qui avaient voulu s'attribuer le choix de l'abbé du monastère de Saint-Martin de Canigou.

V. Page 11. — Lettre du pape Alexandre III à Géraud, abbé de Canigou, pour assurer au sacristain de cette maison « capellaniam ecclesie Sancti Saturnini de Verneto ». Datée de Tusculum, le 6 janvier [1171, 1172 ou 1181].

VI. Page 11. — Lettre du pape Alexandre III à Pierre, abbé de Canigou, pour interdire aux moines de la Grasse de citer en justice ceux de Canigou ailleurs que devant le Saint-Siège. Datée de Latran, le 22 avril [1166, 1167, 1178 ou 1179].

VII. Page 13. — Privilège accordé par le pape Alexandre III à Raimond, abbé de Saint-Martin de Canigou. La fin de la pièce manque.

La seconde de ces pièces, la bulle de Serge IV, se termine par une date ainsi conçue : « Scriptum per manus Benedicti notarii regionarii et scrini sanctae Romanae ecclesiae, in mense novimber, indictione decima. » Dans cette date plusieurs mots ou plusieurs syllabes sont figurés par des caractères d'un genre particulier, qu'on a souvent appelés lombardiques et que nous trouvons assez fréquemment dans les dates des bulles du <sup>ix</sup><sup>e</sup> au <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle.

Pour peu qu'on soit familier avec les habitudes de la chancellerie pontificale, il suffit de jeter les yeux sur le premier des fac-similés ci-joints pour être convaincu que le copiste a voulu imiter l'écriture d'une ancienne bulle originale, et qu'il a parfaitement réussi dans sa tentative. Mais la preuve de l'imitation peut s'établir de la façon la plus absolue. En effet, la bulle originale de Serge IV, écrite sur papyrus, nous est parvenue ; elle est encadrée dans une salle de la Bibliothèque publique de Perpignan. L'an dernier, M. Paul Dujardin en avait exposé dans la Galerie des arts libéraux une magnifique reproduction, qu'il avait exécutée pour le Ministère de l'Instruction publique. Si nous rapprochons du papyrus original la copie dont il est ici

question, nous constaterons qu'il y a identité dans la forme et le groupement des lettres de plusieurs mots de la date.

Un second exemple de l'habileté du même scribe à imiter les différentes espèces d'écriture, nous est fourni par la copie qu'il a faite d'un privilège d'Alexandre III. Il a tracé les caractères et les signes particuliers du commencement et de la fin de cette pièce avec autant d'aisance et de fermeté que les notaires de la chancellerie d'Alexandre III. On en peut juger par le fac-similé des six premières lignes que nous donnons sur la seconde de nos planches.

Si le scribe dont nous venons de constater le savoir-faire avait employé son habileté à copier des bulles sur des feuillets isolés de parchemin, il serait à peu près impossible de ne pas considérer ces copies comme des actes originaux parfaitement sincères.

Il faut donc admettre qu'au moyen âge certains calligraphes savaient admirablement contrefaire les écritures de différentes chancelleries, et que des hommes de mauvaise foi ont pu mettre à profit l'habileté de tels calligraphes pour se procurer des actes faux.

L. DELISLE.

---

# VICTOIRE AILÉE

## DU MUSÉE DE CONSTANTINE

---

(PLANCHE XIV)

Parmi les nombreux objets de valeur que renferme le Musée de Constantine, il en est un qui attire particulièrement les regards du visiteur. C'est un petit bronze haut de 0<sup>m</sup>,23, représentant une Victoire ailée. Au cours d'un récent voyage en Algérie, il nous a été possible de le voir et de l'étudier<sup>1</sup>.

A dire vrai, cette statue n'est pas tout à fait inédite. Elle a déjà été signalée par M. Cherbonneau dans un article de l'*Annuaire de Constantine*<sup>2</sup>. Après en avoir vanté la grâce et la beauté, « les lésions, ajoute l'auteur, n'empêchent pas de saisir à première vue ce qu'il y a de ravissant et d'aérien dans l'ensemble... ». Il joint à sa très courte description certains renseignements sur lesquels nous reviendrons plus loin. La note se termine par ces mots à l'adresse du dessinateur : « J'aurais voulu, que M. Féraud me le pardonne, un profil plus fin et plus délicat<sup>3</sup>. » Un coup d'œil jeté sur la gravure exécutée d'après le dessin de M. Féraud, comparée aux photographies que nous publions<sup>4</sup>, mettra le lec-

1. Nous ne saurions laisser échapper l'occasion qui s'offre à nous de remercier M. le capitaine Prud'homme, conservateur du Musée de Constantine et bibliothécaire de la ville, pour son obligeance et ses bons offices.

2. L'article est intitulé : « Explication des objets antiques dessinés par M. L. Féraud. » (*Annuaire de Constantine*, 1863, p. 281, pl. XXVII.)

3. M. Féraud a publié de nouveau sur feuille séparée un dessin de grandeur naturelle, avec cette légende : « Victoire ailée en bronze, trouvée sous le sol de la Casba de Constantine, le 15 juin 1858, et offerte au Musée de la ville par MM. Breton et Ribot, colonels du génie. » M. Cherbonneau écrivait : « La statuette... a été donnée à la commune, en 1855, par M. Ribot, colonel du génie. »

4. Ces photographies ont été présentées à la *Société des Antiquaires* dans la séance du 12 février 1890.

teur à même d'apprécier si le vœu de M. Cherbonneau était justifié.

## I

Quoiqu'elle ait été un peu endommagée par suite d'un long séjour dans la terre et que l'oxydation ne l'ait pas épargnée complètement, notre Victoire est néanmoins assez bien conservée pour qu'on puisse, au premier coup d'œil, juger de sa valeur artistique. La déesse est représentée au moment où elle va prendre son essor : les ailes éployées, mais inégalement étendues, s'apprêtent à battre l'air ; le pied droit ne touche plus le sol où le pied gauche, aujourd'hui disparu, devait encore poser ; déjà le bas de la tunique se gonfle au souffle du vent. L'ample vêtement, retenu par une agrafe sur chaque épaule, ne laisse à découvert que le cou et les bras ; il s'applique de très près au corps et dessine les seins et les jambes plutôt qu'il ne les laisse deviner. Une ceinture le retient à la taille et la partie flottante retombe au-dessous en plis nombreux. Nulle gêne, nulle raideur dans la disposition des draperies, mais partout une aisance naturelle et je ne sais quel désordre harmonieux que justifie l'allure vive de la déesse.

La tête pleine de noblesse paraît légèrement inclinée vers la droite et les yeux se fixent sur le but où tend son vol. La chevelure, divisée au milieu de la tête, relevée par derrière, laissant la nuque à découvert, vient se nouer en chignon. Une couronne l'ornait, dont on aperçoit encore plusieurs points d'attache<sup>1</sup>. Les bras se portent en avant et il est visible que les mains ne devaient pas rester vides. Celle de gauche n'existe plus, quoique M. Féraud l'ait représentée. On peut conjecturer que notre Victoire tenait une couronne et une palme, attributs dont on la voit souvent munie. Les exemples abonderaient à l'appui de cette hypothèse, mais ils sont tellement connus qu'il est inutile d'en citer<sup>2</sup>. Pre-

1. M. Féraud a beaucoup exagéré dans son dessin les traces de la couronne.

2. Cf. pour les médailles, Millin, *Galerie mythol.*, nos 163, 164, 167 ; Babelon, *Monnaies de la République*, et Cohen, *Monnaies de l'Empire*, *passim* ; pour les pierres gravées, Chabouillet, *Catal. des camées*, nos 1534, 1538, 1539-1541, et

nous donc le fait pour acquis sans nous y arrêter davantage<sup>1</sup>.

Pour faire une description complète, nous devons ajouter encore un mot à propos des ailes. Maintes fois ont été signalés certains procédés de fabrication employés par les artistes anciens, « têtes détachées et pourvues d'une sorte de piton en terre cuite qui s'ajuste dans un trou laissé entre les deux épaules, bras articulés qu'on attachait avec un fil et qui restaient mobiles, chevaux à roulettes... » etc.<sup>2</sup>. La Victoire du Musée de Constantine nous offre, semble-t-il, un spécimen de ces petites fraudes artistiques. Les ailes ne paraissent pas avoir jamais fait corps avec le reste de la statue. Elles s'adaptent à une fente longitudinale peu profonde ménagée en arrière dans l'épaule. Par quel ingénieux procédé l'artiste les avait-il fait tenir en place? Nous ne saurions le dire. Aujourd'hui le problème a été résolu d'une façon très simple, mais sans le moindre souci de l'élégance, au moyen du lourd support en cuivre qui se voit sur notre planche.

Rappelons à ce propos une autre Victoire en terre cuite de Myrina, dont les ailes mobiles ont été rajustées par MM. Pottier et Reinach, au moyen de petites chevilles de bois<sup>3</sup>. Le mode d'adaptation des ailes était-il le même pour le petit bronze qui nous occupe? Nous ne le savons pas; mais le procédé de fabrication reste identique. Ainsi la difficulté d'exécution est tournée, sans que le charme des deux statues se trouve amoindri.

Il n'est pas besoin d'un examen prolongé pour voir que le type de notre petit bronze est tout grec et que le sculpteur s'est borné

Toelken, *Erklärendes Verzeichniss der antiken Steine*, III<sup>e</sup> partie, 5<sup>e</sup> division, nos 1218-1232; pour les peintures murales, Helbig, *Wandgemälde der Städte Campaniens*, nos 908, 909, 915, 917, 918, 931. — La colonne Trajane (Froehner, *Colonne Trajane*, p. 73) et l'arc de Titus nous offrent ce type de la Victoire; de même plusieurs bronzes du Louvre (de Longpérier, *Notice des bronzes du Louvre*, nos 48, 49, 50).

1. M. S. Reinach a donné dans la *Nécropole de Myrina*, p. 352, note 7, une bibliographie abondante qui nous dispensera de nous étendre sur cette question.

2. Pottier et Reinach, *La Nécropole de Myrina*, p. 131. — Cf. J. Martha, *Catalogues des figurines en terre cuite du Musée d'Athènes*, p. xxii; von Rohden, *Bullett. dell' Inst. archeolog.*, 1877, p. 34.

3. Pottier et Reinach, *op. cit.*, p. 357, pl. XXI.

à reproduire un modèle consacré. Les artistes romains, on le sait, ne se sont pas mis en frais d'imagination pour créer des œuvres originales. Héritière de la religion hellénique et de son panthéon modifié, Rome s'employa surtout à imiter les créations de la Grèce. Aussi M. Kekulé a-t-il pu affirmer en toute vérité, à propos de la Victoire trouvée à Sablon près de Metz, que « la Nikè grecque est l'origine de toutes les Victoires romaines »<sup>1</sup>.

Assez rares dans l'art archaïque, les représentations de la Victoire s'y rencontrent pourtant quelquefois<sup>2</sup>. L'habitude de lui donner des ailes remonte même jusqu'à cette époque<sup>3</sup>. La statue archaïque trouvée à Délos par M. Homolle<sup>4</sup> et des monnaies de Syracuse, d'Élis et de Catane nous en fournissent la preuve<sup>5</sup>. Ce n'est cependant pas avant le v<sup>e</sup> siècle que fut fixé le type de la Victoire ailée s'enlevant dans les airs. Paeonios le consacra avec sa célèbre statue d'Olympie<sup>6</sup>. Dès lors on peut dire que toutes les Victoires sont, à des degrés divers, des répliques de la Victoire de Paeonios. Pourtant les imitateurs ne copièrent pas servilement; ils se donnèrent des libertés parfois assez grandes<sup>7</sup>, et la Victoire de Samothrace est une véritable création<sup>8</sup>.

L'auteur de la Victoire de Constantine fut, lui aussi, un imi-

1. Kekulé, *Victoria aus Sablon bei Metz* (dans la *Westdeutsche Zeitschrift*, 1882, p. 291, pl. VI).

2. Petersen, *Archaische Nikebilder* (dans les *Athen. Mittheilungen*, 1886, p. 372, pl. XI).

3. Le scoliaste d'Aristophane, *Oiseaux*, v. 573, nous dit que l'auteur présumé de la Victoire de Délos, Archermos, fut le premier à donner des ailes à Niké : ...*Ἀρχερμων... πτηνὴν ἐργάσασθαι τὴν Νίκην*...

4. Cf. *Bull. de Corr. hell.*, 1879, p. 393, pl. VI et VII, et 1881, p. 272; Furtwaengler, *Arch. Zeitung*, t. XL, 1882, p. 322.

5. Cf. Petersen, *loc. cit.*, p. 392.

6. Laloux et Monceaux, *Restauration d'Olympie*, p. 67; Pottier et Reinach, *Nécropole de Myrina*, p. 352 et 356, note 2; O. Rayet, *Gazette des Beaux-Arts*, 1<sup>er</sup> févr. 1877; Baumeister, *Denkmäler*, t. II, fig. 1232. — Monceaux, Pottier et Reinach donnent la bibliographie du sujet.

Cf. la Victoire apportée de Mégare à Athènes, Purgold, *Athen. Mittheil.*, 1881, p. 375, pl. X et XI.

7. Sur cette liberté d'imitation, cf. Pottier et Reinach, *op. cit.*, p. 356.

8. Cf. Conze, Hauser, Benndorf, *Neue arch. Untersuch. auf Samothrake*, t. II, pl. LXIV.



tateur. Il suffit d'une très courte confrontation pour voir combien notre statuette ressemble à la statue d'Olympie. La déesse est représentée de part et d'autre pourvue d'ailes et touchant à peine la terre : même allure, même mouvement dans l'ensemble. Ce n'est pas une rencontre fortuite, mais une imitation consciente et voulue d'un type qui s'était perpétué depuis le v<sup>e</sup> siècle. Dans plus d'un détail, néanmoins, le modèle n'a pas été fidèlement suivi. Tandis que le sein gauche est nu, ainsi que l'une des jambes, sur le marbre de Paconios, la tunique sur notre bronze recouvre entièrement le corps. Le jeu des draperies au-dessous de la ceinture diffère aussi. Mais surtout la Victoire d'Olympie prend son vol d'un élan plus fougueux, « son corps est jeté en avant avec une audace vraiment étonnante dans une statue de marbre. Son pied droit presse encore le tronc d'arbre sur lequel elle prend son point d'appui<sup>1</sup> », et la jambe gauche reste comme suspendue dans le vide. La Victoire de Constantine, au contraire, qui se pose sur la jambe gauche avancée, le haut du corps légèrement incliné en arrière de façon à maintenir un complet équilibre, semble entrer dans l'air plutôt qu'elle ne s'y précipite. Et, malgré tout, il n'y a rien d'essentiel en ces divergences ; elles n'empêchent pas que nous n'ayons à Constantine une réplique intéressante de la statue de Paconios.

Or, tandis que bien souvent les reproductions dues aux Romains manquent de charme et sont même plus d'une fois gauches et maladroitement, on sent ici qu'une bonne partie de la grâce hellénique a passé dans le bronze. Il ne trahit pas cette élégance affectée, cette recherche si communes aux Alexandrins. Tout en suivant les grands modèles, les artistes de cette époque se sont appliqués à enjoliver la Victoire, et l'une de leurs principales inventions fut de montrer à nu le haut du corps jusqu'à la ceinture<sup>2</sup>. Au contraire, on retrouve ici la simplicité de la bonne époque. Il y a comme un air de parenté entre la Victoire de Cons-

1. O. Rayet, *l. c.*

2. Cf. Furtwaengler, *Coll. Sabouroff*, t. II, pl. 134 ; Millin, *Gal. mythol.*, 167, pl. XXXIX ; Clarac, *Musée de sculpt.*, pl. 636, n<sup>o</sup> 1442.

tantine et les belles statues issues de l'école de Scopas. L'arrangement de la coiffure ondulée, la souplesse et l'harmonie dans la disposition des plis du vêtement, le naturel de la pose font songer aussitôt aux Néréïdes de Xanthos<sup>1</sup>, aux Niobides de Florence<sup>2</sup>, à la Niobide Chiaramonti<sup>3</sup>, à la Diane Colonna<sup>4</sup>. C'est le même faire, si nous ne nous trompons, et la même sobriété dans les détails. Le bronze de Constantine est en rapport beaucoup plus direct avec ce groupe de statues que la Victoire bien connue du Musée de Naples<sup>5</sup>. Dérivées l'une et l'autre du même type, elles sont le produit d'une conception identique; mais l'exécution de celle-ci rappelle trop la manière un peu tourmentée des Alexandrins, tandis que la première se rattache aux beaux ouvrages de l'art attique.

Suffira-t-il pour rendre compte de ce fait de dire que notre Victoire fut sculptée dans les premiers temps de l'Empire, au plus tard au n° siècle? En l'absence de données certaines sur la date de son exécution, nous pourrions accepter cette solution, mais sans la considérer nullement comme définitive. Ne cherchons pas davantage s'il y avait alors à Cirta des artistes capables d'un travail aussi achevé, ou bien si Rome ou la Grèce en fournit l'auteur. Ce serait entrer dans le domaine des hypothèses, avec bien peu d'espoir d'en sortir.

## II

Après avoir examiné la statue en elle-même et sans prendre garde au lieu où elle a été trouvée, ni aux circonstances qui en ont accompagné la découverte, il nous faut maintenant recueillir ces

1. Michaelis, *Ann. dell' Inst. arch.*, 1874, p. 216; *Monumenti*, t. X, pl. XI et XII.

2. Overbeck, *Gesch. der griech. Plastik*, t. II, p. 51; Stark, *Niobe und die Niobiden*, pl. XV; Müller-Wieseler, *Denk. der alt. Kunst*, t. I, pl. XXXIII, 142 A<sup>1</sup>.

3. Stark, *l. c.*, pl. XII; Fr. Lenormant, *Gaz. arch.*, 1877, p. 140, n. 2, p. 171, pl. XXVII.

4. Schreiber, dans le *Lexicon* de Roscher, v° *Artémis*, col. 605.

5. *Museo Borbonico*, t. VIII, pl. 59.

renseignements. Peut-être en tirerons-nous quelques lumières pour l'histoire de notre bronze. Il est probable, en effet, que cet objet d'un art aussi achevé n'a pas dû se voir relégué dans un endroit obscur. On se plaît à lui supposer une place d'honneur dans un des monuments qui décoraient la ville de Cirta. Cette conjecture est-elle conforme à la réalité?

M. Cherbonneau, dans la note que nous citons au début de ce travail, nous apprend que la Victoire fut trouvée dans l'enceinte de la Kasbah, à la même place qu'une inscription monumentale dont il ne reste que les mots :

ARGENTEVN IN  
KAPITOLIO  
EX H S CCCXII <sup>1</sup>

Par elle-même cette inscription ne nous éclaire pas beaucoup, et l'on ne saisit pas, tout d'abord, quel rapport peut exister entre elle et la Victoire. Mais, fort heureusement, un autre texte plus complet et qui sert de commentaire au précédent a été extrait des décombres du capitol de Cirta. C'est un tableau des statues et autres objets précieux qui ornaient le temple <sup>2</sup>.

### S Y N O P S I S

IOVIS · VICTOR · ARGENTEVS  
IN KAPITOLIO · HABENS · IN CAPITE · CO  
RONAM · ARGENTAM · QVERQVEAM  
FOLIOR·XXX β IN QVA·GLANDES·N·XV·FE  
re]NS · IN MANV · DEXTRA ORBEM ARGEN  
teum] · ET VICTORIA · PALMAM · FERENTEM  
XX · ET CORONAM β FOLIOR · XXXX ·  
s]INISTRA · HASTAM · ARG · TENENS

*Synopsis.* — *Jovis Victor argenteus in Kapitolio, habens in capite coronam argenteam querequeam folior(um) XXX, in qua glandes n(umero) XV, ferens in manu dextra orbem argenteum et victoria(m) palmam ferentem [spinar (um)?] XX et coronam*

1. C. I. L., VIII, 6983.

2. C. I. L., VIII, 6981.

*folior(um) XXXX, [in manu] sinistra hastam arg(enteam) tenens....*

Telle est la transcription presque certaine donnée dans le *Corpus*. On peut croire que le premier fragment transcrit plus haut devait se rapporter à quelque *Synopsis* du même genre. Mais pour nous en tenir à la seconde inscription, qu'y voyons-nous? Qu'il existait au capitol de Cirta un Jupiter d'*argent*, portant sur la tête une couronne de feuilles de chêne en *argent*, tenant dans sa droite un globe d'*argent* qui supportait une Victoire, et dans sa gauche une haste d'*argent*. Nous soulignons à dessein le mot « argent » qui paraît important pour le raisonnement. L'auteur du tableau s'est donné la peine de dire avec clarté de quel métal étaient le Jupiter, la couronne, le globe et la lance. S'il a écrit *Victoriam* sans épithète, nous sommes sans doute en droit de conclure qu'on avait employé pour cette dernière image une matière moins précieuse, peut-être le bronze. La déesse tenait une couronne et une palme; l'inscription ne laisse aucun doute à cet égard. Enfin, quoique notre texte ne s'explique pas à ce sujet, la Victoire devait être, de petite dimension; nous pouvons l'affirmer sans crainte, puisqu'elle se trouvait dans la main de Jupiter. Voilà des caractères bien nettement déterminés. Nous les retrouvons tous dans la petite statue conservée au Musée de Constantine.

Elle est en bronze et n'offre pas trace d'un revêtement quelconque en or ou en argent. M. le capitaine Prud'homme et moi nous l'avons examinée avec soin pour tâcher d'y découvrir l'indice d'un métal précieux; il nous a été impossible d'en soupçonner le moindre vestige. La disposition des bras, nous l'avons dit, donne à penser que la déesse portait un objet dans chaque main, sans doute une couronne à droite et une palme à gauche. Enfin elle mesure exactement 0<sup>m</sup>,23 en hauteur, taille très convenable pour une statuette placée dans la main d'une statue plus grande. Le globe d'*argent* n'existe pas. Est-ce une raison d'affirmer qu'il n'a jamais existé? La matière dont il était fait,

ainsi que le Jupiter et les attributs de ce dieu, a dû tenter les convoitises. Peut-être le bronze dans lequel on l'avait sculptée préserva-t-il notre petite Victoire de toute atteinte. En tous cas, la pose de la déesse paraît bien indiquer qu'elle s'appuyait sur un globe, tout comme la Victoire de Naples dont il a été question. Et si quelqu'un s'étonnait que le bronze fût ainsi allié à l'argent, ce qui d'ailleurs ne répugnait nullement aux habitudes des anciens, sans alléguer à nouveau le texte de la *Synopsis*, nous pourrions dire qu'une œuvre d'art aussi parfaite, quelle qu'en fût la matière, méritait bien d'être mise à une place d'honneur. En dernier lieu, rappelons-nous que la *Synopsis* et la statuette proviennent toutes deux de la Kasbah de Constantine. C'est là une circonstance importante sur laquelle on aurait tort de ne pas insister.

La ressemblance paraît donc assez bien établie entre la Victoire que nous possédons et celle qu'on admirait sous l'empire romain au capitol de Cirta. Cette concordance des caractères essentiels ne semble pas fortuite ; il y a là beaucoup plus qu'une simple coïncidence et l'on est tenté d'admettre l'identité des deux œuvres. Toutefois, en pareille matière, affirmer est chose délicate ; nous ferons prudemment de nous en tenir à une probabilité fondée sur des preuves sérieuses.

Qu'on veuille ou non admettre pour certaine l'identification proposée, le Jupiter d'argent dont parle l'inscription de la Kasbah n'en tenait pas moins une Victoire dans la main droite. Cette posture n'a rien qui doive surprendre ; le nombre est grand des divinités nicéphores dont nous avons les représentations <sup>1</sup>. Notre Jupiter doit être ajouté à cette liste où figure déjà le *Zeus* de Phidias. Sans vouloir tirer de là aucune conclusion sur les qualités artistiques de la statue, nous aimons à penser que la matière

1. Cf. K. Lange, *Die Athena Parthenos* (dans les *Athen. Mittheil.*, 1884, p. 56, pl. I et II) ; id., *Arch. Zeit.*, 1884, p. 129 ; Petersen, *Mittheil.*, 1886, p. 394 ; Schreiber, *Die Athena Parthenos des Phidias*, pl. I ; Millin, *Gal. mythol.*, pl. X, 43 ; pl. XXXVI, 135 ; pl. XXXIX, 161 ; pl. XL, 157 ; Overbeck, *Gesch. der griech. Plastik*, t. II, p. 15, fig. 77.

ne devait pas seule être précieuse. En ce lieu on n'avait pas mis une œuvre secondaire, et la richesse du métal était sans doute surpassée par le fini du travail. Si le Jupiter répondait à la Victoire, Cirta possédait un des plus beaux ouvrages de la statuaire romaine.

Aug. AUDOLLENT.

---



# SUR UN PASSAGE DE SIDOINE APOLLINAIRE

---

## LES PRÉTENDUS VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE

AU V<sup>e</sup> SIÈCLE

Quelques auteurs ont avancé que Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont de 471 à 475, attestait l'activité de volcans en Gaule à cette époque. On a même parlé, à ce propos, des volcans du plateau central et l'on a tiré de là des conclusions de la plus haute importance<sup>1</sup>. Tout cet échafaudage d'erreurs s'écroule quand on examine le texte même de Sidoine et qu'on l'éclaire par la comparaison avec une homélie de saint Avit, relative aux mêmes événements.

Sidoine écrit à saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, pour lui annoncer qu'il vient, à son exemple, d'instituer les Rogations dans son diocèse<sup>2</sup>. Il lui rappelle que la ville de Vienne (*civitas tibi caelitus credita*) était, au moment de cette institution, désolée par des prodiges de tout genre. « Tantôt, en effet, les murs des édifices publics étaient ébranlés par de fréquents tremblements de terre; tantôt des incendies souvent allumés ensevelissaient sous une montagne de cendres les sommets branlants

1. Voir, par exemple, Southall, *The recent origin of man*, 1875, p. 80; l'abbé Hamard, *L'âge de la pierre et l'homme primitif*, 1883, p. 171-172 : « Un mot trop peu remarqué de Sidoine Apollinaire contient, en effet, une allusion évidente, ce semble, à des éruptions volcaniques qui, de son temps, c'est-à-dire au v<sup>e</sup> siècle, eussent désolé la contrée qu'il habitait... Écrivant à saint Mamert, archevêque de Vienne, il range parmi les calamités diverses, telles que les tremblements de terre, qui ont motivé cette mesure « des feux revêtant souvent « l'apparence de flammes qui ensevelissaient les sommets des collines sous une « montagne de cendres. » Il était difficile de s'exprimer plus clairement en langage poétique. Or, il se trouve que la Denise est précisément à peu près à égale distance de Clermont et de Vienne. »

2. Sidoine Apollinaire, éd. Chr. Luetjohann, p. 103; éd. Baret, p. 382; éd. Nisard (traduction Baret), p. 136.

des maisons ; tantôt la gent timide des cerfs, devenus audacieux à notre effroi, établissait sa demeure en plein forum. »

Comme la traduction qui précède s'écarte beaucoup de celle de M. Baret, je transcris ici le texte latin à l'appui de la mienne :

« Nam modo *scaenae* moenium publicorum crebris terrae motibus concutiebantur ; nunc ignes *saepe* flammati caducas culminum cristas superjecto favillarum monte tumulabant ; nunc stupenda foro cubilia collocabat audacium pavenda mansuetudo cervorum. »

Les deux mots de ce texte que j'écris en italique sont donnés par les manuscrits, mais, dans la dernière édition allemande, publiée en 1887, M. Mommsen a proposé d'écrire *pinnae* au lieu de *scaenae* et M. Luetjohann a substitué *sulpure* (pour *sulfure*) à *saepe*. La première correction peut se défendre, car *scaenae* n'a guère de sens, tandis que *pinnae* signifie les extrémités, les créneaux des murs. Quant à la seconde correction, elle est mauvaise. « *Saepe flammati* » fait pendant à « *crebris motibus* » ; il ne me semble pas nécessaire de toucher au texte des manuscrits <sup>1</sup>.

Notre discussion doit porter sur les mots « nunc ignes » jusqu'à « tumulabant » ; c'est, en effet, ce membre de phrase qui a donné naissance à la légende des volcans de la France en activité au v<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., lorsque des traducteurs mal instruits de la langue latine l'interprétaient comme il suit : « Tantôt des flammes jaillissantes ensevelissaient sous une montagne de cendres les crêtes ébranlées des montagnes. »

Je me propose de démontrer que cette traduction est absurde, parce que :

1° « *Ignes saepe flammati* » ne peut signifier que « de fréquents incendies ».

2° « *Caducae culminum cristae* » ne peut signifier que « les faites branlants des maisons ».

1. M. R. Peiper l'avait maintenu en citant ce passage de Sidoine dans les notes de son édition de saint Avit (Berlin, 1883, p. 108). On pourrait cependant songer à écrire : *ignes sponte flammati*. Cicéron écrit (*Senect.*, 19) : *Sponte ignis extinguitur*.

L'examen de passages analogues de saint Avit viendra confirmer notre opinion et l'élever au-dessus de toute controverse.

1° « *Ignes flammati* » n'a jamais signifié « des flammes jaillissantes », car « *flammatus* » veut dire « enflammé » et, même chez un mauvais écrivain comme Sidoine, une « flamme enflammée » signifiant une « flamme jaillissante » serait tout à fait inadmissible. C'est affaire de bon sens, et non de latinité.

« *Ignes* » signifie « des incendies ». Tite Live écrit (XXVI, 27, 5) : « *Pluribus simul locis, et iis diversis, ignes coorti sunt* », c'est-à-dire : « Des incendies s'allumèrent sur plusieurs points différents. »

Lucrèce écrit (*De natura rerum*, II, v. 671) : « *Quaecumque igni flammata cremantur*, « c'est-à-dire : « Tout ce qui brûle *allumé par le feu* » (les corps combustibles).

Donc, dans Sidoine, « *ignes saepe flammati* » signifie « des incendies fréquemment allumés », « de fréquents incendies ».

2° « *Caducae culminum cristae* » ne peut vouloir dire « les crêtes branlantes des montagnes », parce que la scène se passe dans l'intérieur de la ville de Vienne, où Sidoine dit que les cerfs se montrent en plein forum. De plus, l'épithète de *caduca* appliquée au sommet d'une montagne serait vide de sens. Assurément, *culmina* peut signifier des montagnes, mais ce mot désigne au moins aussi souvent des maisons. Un exemple frappant, emprunté à Virgile (*Énéide*, IV, 671), montre précisément le pluriel *culmina*, dans le sens d'« édifices », associé, comme dans Sidoine, à l'idée d'un incendie :

*Flammaeque furentes*

*Culmina perque hominum volvuntur perque deorum.*

« La flamme furieuse enveloppe dans ses tourbillons les demeures des hommes et les temples des dieux. » (Traduction Cabaret-Dupaty.)

Pour *cristae* dans le sens de « crêtes de murs », nous avons un exemple probant de saint Avit, l'évêque qui succéda à saint Mamert sur le siège épiscopal de Vienne en 490<sup>1</sup>. Il est tiré de son

1. Il était fils d'Hesychius, qui fut lui-même évêque de Vienne.

poème *De consolatoria laude castitatis*, v. 237 (éd. Migne, p. 373) :

*Contremuit tellus et nisu moenia magno  
Concussis summo nutabant vertice cristis.*

« La terre trembla et les murailles inclinaient leur faite sous l'effort violent qui l'ébranlait. » Saint Avit, qui était un écrivain très redondant et très incorrect, a employé *vertex* et *cristae* dans deux acceptions si voisines que le traducteur est forcé de rendre seulement un de ces mots pour échapper au galimatias.

L'exemple tiré de saint Avit est bon à retenir, car les lexiques ne le donnent point; en revanche, ils empruntent à saint Cyprien l'expression « *cristae montium* » qui signifie bien « les crêtes des montagnes ». Cela prouve simplement que le mot *crista*, comme notre mot *faîte*, pouvait s'appliquer à la fois aux montagnes et aux édifices.

Puisqu'il s'agit d'incendies dans Sidoine, et non pas d'une éruption volcanique, la « montagne de cendres » sous laquelle sont ensevelis les édifices dont il parle n'a rien de commun avec la lave ni avec les *lapilli* du Vésuve. C'est la cendre résultant d'un incendie qui vient s'amasser en couches épaisses sur les faites des maisons. Si l'auteur dit que ces faites sont branlants, *caducae*, c'est sans doute à cause des tremblements de terre dont il vient de faire mention. Il n'est même pas nécessaire de supposer que Sidoine ait voulu dire, en se servant des mots pour obscurcir sa pensée : « De fréquents incendies ensevelissaient les maisons ébranlées *sous leurs propres cendres*. » Nous croyons, en effet, que les passages de saint Avit, auquel nous nous adresserons en terminant, permettent d'écarter cette interprétation au profit de la première, beaucoup plus voisine du texte latin, que nous avons proposée en commençant.

On a vu que saint Avit avait succédé à saint Mamert comme évêque de Vienne (490). Il était donc bien placé pour savoir ce qui s'était passé dans cette ville au cours de la génération précédente (452). Comme il ne dit pas un mot d'une éruption volcanique, ce silence suffirait à lui seul pour condamner l'interprétation du texte de Sidoine contre laquelle nous nous sommes inscrit en faux.

Il existe dans les œuvres de saint Avit (*Patrologie latine* de Migne, t. LIX)<sup>1</sup> une homélie sur l'institution des Rogations par son prédécesseur, le correspondant de Sidoine. « Je sais, dit-il (p. 289), que beaucoup de nos concitoyens se souviennent des terreurs de cette époque (où les Rogations furent instituées, l'an 452 de l'ère chrétienne). En effet, les incendies fréquents, les tremblements de terre continuels, les bruits nocturnes, semblaient présager un bûcher prodigieux à l'univers expirant<sup>2</sup>. Car les bêtes de la forêt, devenues comme domestiques, se présentaient dans les assemblées nombreuses des hommes... Qui donc, en voyant de fréquents incendies (*in crebris ignibus*), ne craindrait pas les pluies [de flamme] de Sodome? qui donc, au milieu des éléments ébranlés, ne verrait pas suspendue sur sa tête la menace des toits prêts à s'écrouler ou des terres éboulées? »

Je donne le texte latin de cette phrase amphigourique, où l'on voit avec une nouvelle évidence que les *ignes* sont des incendies et les *culmina* les faîtes des maisons :

« Quis enim in crebris *ignibus* imbres sodomiticos non time-ret? quis, trementibus elementis, aut decidua *culminum*, aut disrupta terrarum imminere non crederet? »

Plus loin, saint Avit rappelle (p. 291) que le peuple espérait la fin de ses terreurs à l'occasion de la fête de la Résurrection, dont la célébration était proche. La nuit était arrivée et l'office commencé dans l'église lorsque l'édifice public de Vienne, qui s'élevait sur le point dominant de la ville à une grande hauteur, commença à brûler dans un terrible embrasement<sup>3</sup>. La cérémonie est interrompue : le peuple épouvanté quitte l'église. Ici, il

1. Édition Peiper, Berlin, 1883, p. 108.

2. Cette phrase suffit à prouver que les incendies et les tremblements de terre ne sont pas considérés par saint Avit comme des phénomènes dépendant d'une même cause.

3. « Aedes namque publica, quam praeaelso civitatis vertice sublimitas immensiter fastigiata praetulerat, flammis terribilibus conflagrare crepusculo coepit » (p. 291). Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, II, 34) écrit, en parlant du même incendie : « Palatium regale intramuraneum divino igne succenditur. » Mais « divino igne » est une addition de Grégoire, dont le récit est fondé uniquement sur celui de saint Avit.

faut citer encore le texte de saint Avit : « Omnes namque similem facultatibus vel domibus propriis casum de quadam praeminentis incendii arce metuebant. » « Car tous craignaient un malheur semblable pour leurs biens ou leurs maisons, *vu la situation élevée du théâtre de l'incendie.* » Je souligne ces derniers mots, qui rendent prosaïquement, mais intelligiblement, la pensée de saint Avit : chacun croyait que les étincelles et les cendres de l'édifice public en feu, qui dominait toute la ville, pouvaient, en tombant sur sa maison, y allumer l'incendie.

Et voilà, si je ne me trompe, l'explication de la phrase de Sidoine « ignes saepe flammati caducas culminum cristas superjecto favillarum monte tumulabant. » Ce sont les maisons incendiées dont les cendres viennent couvrir d'une couche épaisse (Sidoine dit : ensevelir sous une montagne) les toits ébranlés des maisons voisines. Les craintes ressenties par les ouailles de saint Mamert expliquent l'hyperbole amphigourique de son correspondant.

Saint Avit raconte ensuite que l'évêque reste à son poste, au milieu de la terreur générale, que l'incendie s'apaise, que la foule revient à l'église et que saint Mamert conçoit alors la pensée des Rogations, procession célébrée depuis pendant les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension.

On le voit : Sidoine et saint Avit ont décrit les mêmes événements, l'un plus brièvement et plus obscurément, l'autre avec plus de détails et de clarté. Parmi les prodiges qui épouvantèrent Vienne en 452, saint Avit mentionne les tremblements de terre, les incendies, l'entrée des cerfs dans la ville. Sidoine, de son côté, mentionne les tremblements de terre, les incendies, l'entrée des cerfs dans la ville. Le parallélisme est complet, la concordance des deux récits absolue et l'on peut conclure hardiment que les éruptions volcaniques du v<sup>e</sup> siècle sont un roman géologique dont Sidoine Apollinaire n'est pas l'auteur.

Salomon REINACH.



# NOTE SUR L'EMPLOI DES TRIANGLES

DANS LA  
MISE EN PROPORTION DES MONUMENTS GRECS

Lorsqu'on applique, selon la doctrine de Vitruve<sup>1</sup>, le système modulaire à l'ordonnance des monuments grecs, c'est-à-dire quand on exprime toutes les parties en fonction du diamètre de la colonne à la base, on s'aperçoit que les nombres obtenus présentent rarement entre eux des rapports simples.

Si, au lieu de prendre pour module le diamètre à la base, on prend, comme l'a indiqué M. Aurès, le diamètre au milieu de la colonne, en ayant soin d'exprimer toutes les dimensions en mesures anciennes, les rapports simples apparaissent clairement en même temps que l'usage des nombres impairs et des puissances<sup>2</sup>.

Quand on compare (en particulier dans les monuments dits périptères) la hauteur des colonnes extérieures et la largeur intérieure de la *cella* on remarque que souvent le rapport de ces deux dimensions est une quantité incommensurable telle que :

$$\frac{1}{\sqrt{3}}, \frac{\sqrt{2}}{\sqrt{3}}, \sqrt{2}.$$

expressions qui se représentent par des constructions géométriques très simples.

1. Liv. 1, chap. II.

2. Voir : *Théorie du module déduite du texte de Vitruve; Mémoire sur le Parthénon; Étude des dimensions du monument choragique de Lysistrate; et surtout : Étude des dimensions du grand temple de Postum.*

M. Choisy, dans ses *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*, a constaté aussi l'emploi des cotes entières et des rapports simples dans l'Arsenal du Pirée.

La première se trouve dans le triangle équilatéral : c'est le rapport de la demi-base à la hauteur. La seconde, dans le triangle dit *égyptien*, section d'une pyramide à base carrée par un plan passant par le sommet et la diagonale de la base, la hauteur de la pyramide étant celle du triangle équilatéral construit sur le côté de la base (fig. 1). La troisième est le rapport de la diagonale au côté du carré.

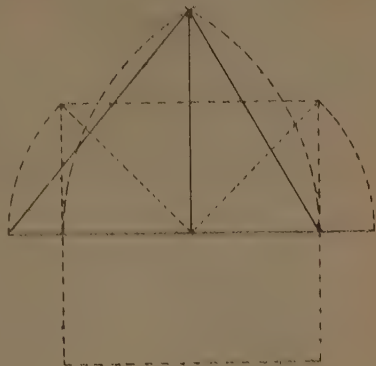
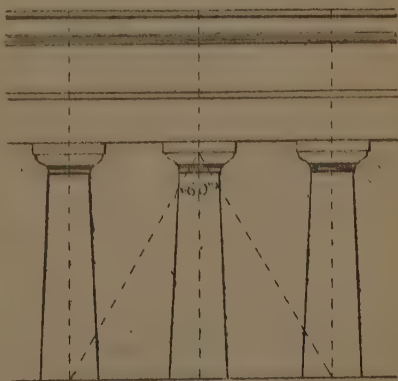


Fig. 1.

Les mêmes rapports se retrouvant pour d'autres dimensions des temples, il semble en résulter que les architectes grecs, comme ceux du moyen âge, se servaient de triangles pour la mise en proportion de leurs édifices. Ils considéraient ces figures comme donnant l'idée d'une stabilité parfaite et cherchaient à rappeler par des points sensibles à l'œil l'inclinaison des côtés de ces triangles.

Fig. 2. — Temple de Corinthe (1/200<sup>e</sup>).

Viollet-le-Duc a déjà signalé l'emploi des triangles pour déter-

1. Ce dernier rapport est indiqué par Vitruve (liv. VI, chap. m) pour la longueur et la largeur des cours.

miner le rapport des pleins aux vides<sup>1</sup>. Ainsi au temple de Corinthe (fig. 2) les lignes à 60° menées par le point où l'axe de la colonne coupe le plan inférieur du tailloir viennent tomber sur les axes des colonnes voisines<sup>2</sup>. Il en est de même au portique de Philippe à Délos<sup>3</sup>.

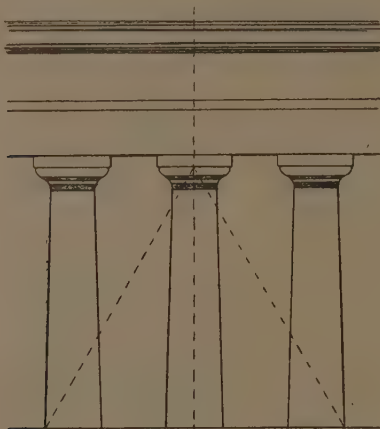


Fig. 3. — Temple C à Sélinonte (1/200°).

Au temple C à Sélinonte (fig. 3) sur les façades latérales, les mêmes lignes rencontrent le pavé du péristyle sur la ligne de fût extérieure des colonnes, à droite et à gauche<sup>4</sup>.

Il en est de même au temple de Némésis à Rhamnus<sup>5</sup>.

1. *Neuvième entretien sur l'architecture*.

2. Expédition de Morée, *Mittheilungen des deutschen archæologischen Institutes* (Dörpfeld) : Entraxe, 4 mètres.  $4\sqrt{3} = 6,928$  et la hauteur de la colonne jusqu'au-dessous du tailloir est 6<sup>m</sup>,90.

3. Stuart et Revett, *Antiquités d'Athènes*.

Hauteur de la colonne jusqu'au-dessous du tailloir,  $h = 18',937$  (pieds anglais)

$\frac{h}{\sqrt{3}} = 10',933$ , au lieu de 10',975. Différence, 0',042 = 13<sup>mm</sup>.

4. Hittorf et Zanth, *Architecture antique de la Sicile*. Entraxe, 3<sup>m</sup>,846; hauteur calculée, 8<sup>m</sup>,20; hauteur mesurée, 8<sup>m</sup>,237 jusqu'au-dessous du tailloir.

5. Stuart et Revett. Entraxe, 4<sup>m</sup>,906; hauteur calculée, 3<sup>m</sup>,935; hauteur mesurée, 3<sup>m</sup>,966.

Au temple D à Sélinonte (fig. 4), pour les colonnes d'angle de

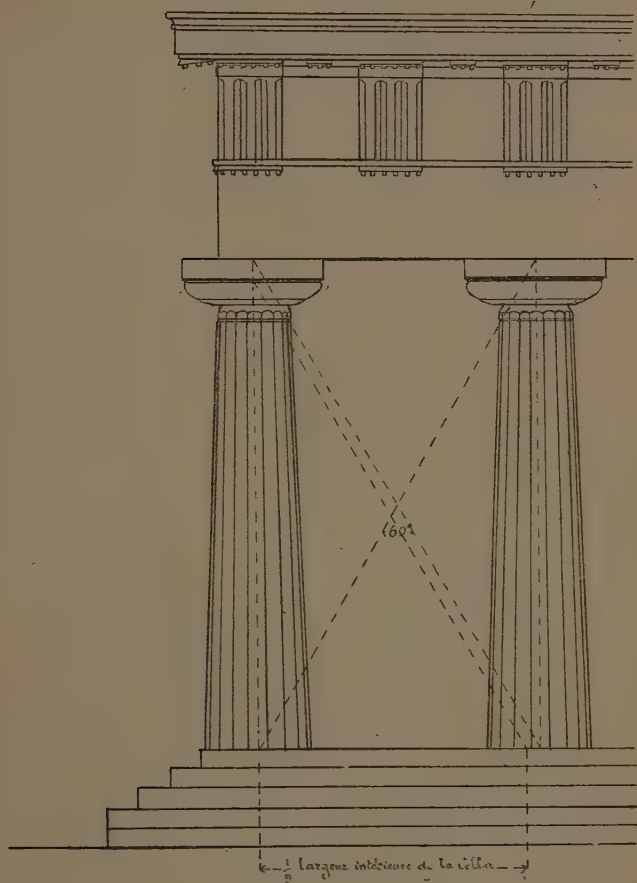


Fig. 4. — Temple D à Sélinonte (1/100<sup>e</sup>)

la façade principale, les diagonales du rectangle construit sur l'entraxe et la hauteur des colonnes sont inclinées à 60 degrés<sup>1</sup>.

1. Entraxe, 4,339. Hauteur calculée, 7,515; hauteur mesurée, 7,512.

Il en est de même dans le monument choragique de Thrasylus (fig. 5)<sup>1</sup>.

Quelquefois on peut inscrire un triangle équilatéral ou un triangle égyptien dans la façade d'un monument. Si on place le sommet du triangle égyptien au sommet du fronton du Parthénon, sa base sur le plan du péristyle est égale à la largeur totale

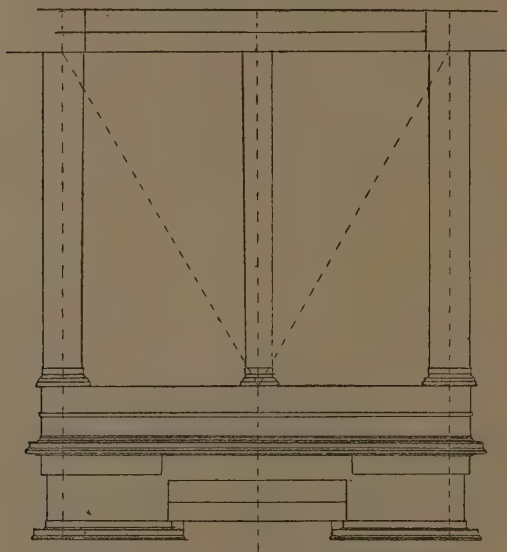


Fig. 5. — Monument choragique de Thrasylus.

du temple mesurée au milieu de la hauteur des colonnes. Les extrémités de la base donnent l'aplomb de l'architrave et les points de rencontre des côtés avec la ligne inférieure de l'architrave donnent les axes des troisièmes colonnes, à droite et à gauche<sup>2</sup>. La hauteur des colonnes est ainsi déterminée.

1. D'après Stuart, *Antiquités d'Athènes*. Entraxe, 11',20. Hauteur calculée, 19',40; hauteur mesurée, 19',50; différence, 0<sup>m</sup>,03.

2. *Neuvième entretien sur l'architecture*, Viollet-le-Duc.

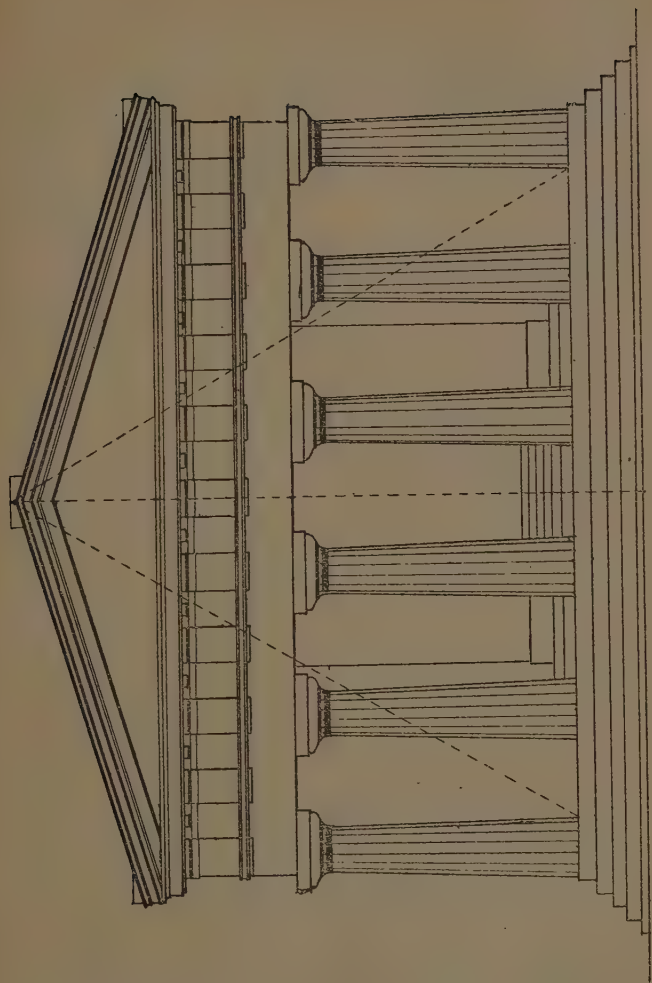


Fig. 6. — Temple C à Sélinonte (1/200<sup>e</sup>).



Au temple C de Sélinonte (fig. 6) les lignes à  $60^\circ$  menées par les

extrémités internes du diamètre des colonnes d'angle passent par le sommet du fronton<sup>1</sup>.

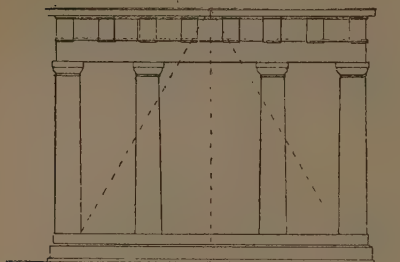


Fig. 7. — Temple à Kourno (1/100<sup>e</sup>).

Dans un petit temple dorique situé près du monastère de Kourno dans le Péloponnèse (fig. 7), si l'on place le sommet du triangle équilatéral au milieu de l'arête supérieure de la corniche, les côtés viennent passer par les arêtes internes des antes<sup>2</sup>.

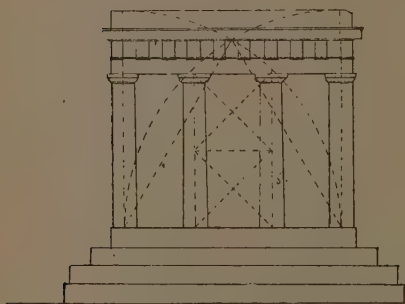


Fig. 8. — Tombeau à Alinda (1/100<sup>e</sup>).

Dans le tombeau d'Alinda en Asie Mineure, le carré construit sur l'entraxe des pilastres d'angles donne la hauteur du couronnement (fig. 8); le sommet du triangle équilatéral posé sur le

côté du carré donne le dessus de la frise, et le rectangle formé par la hauteur des colonnes et l'entraxe central est un double carré<sup>3</sup>.

1. Distance entre les lignes de fût internes des colonnes d'angle, 20<sup>m</sup>,209; hauteur calculée, 17<sup>m</sup>,50; hauteur mesurée, 17<sup>m</sup>,48.

2. Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*. Base, 4<sup>m</sup>,15; hauteur calculée, 3<sup>m</sup>,593; hauteur mesurée, 3<sup>m</sup>,579.

3. Le Bas. Hauteur au-dessus du soubassement, 3<sup>m</sup>,51; largeur mesurée entre les axes des pilastres d'angles, 3<sup>m</sup>,50.

Hauteur du triangle équilatéral, 3,03. Demi-hauteur des colonnes, 1<sup>m</sup>,23.

— mesurée, 3,05. Entraxe central, 1<sup>m</sup>,24.

Au temple de Diane Propylée à Éleusis (fig. 9)<sup>1</sup> la largeur mesurée entre les arêtes extérieures des antes est à la hauteur des colonnes (prise au-dessus de la base des antes) comme 2 est à  $\sqrt{2}$ .

Au propylée de Sunium on retrouve le même rapport, mais la base est prise entre les arêtes internes des antes<sup>2</sup>.

Le triangle dont les côtés sont 3, 4 et 5, « le plus beau de tous », a souvent servi de générateur de proportions ainsi que le triangle

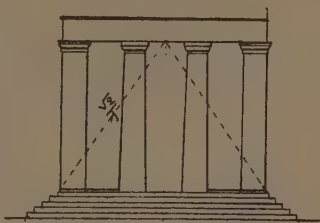


Fig. 9.

Temple de Diane à Éleusis (1/200°).

isocèle dont la base est 4 et la hauteur 2 et demi. Le premier s'inscrit dans la demi-façade de l'Arsenal du Pirée<sup>3</sup>. Il en est de même pour le temple de la Victoire Aptère<sup>4</sup>.

Au temple de Phigalie, le côté 3 est porté sur la verticale, depuis le sommet du fronton jusqu'au niveau du sol, et le côté 4 est représenté par la longueur de l'arête supérieure du soubassement<sup>5</sup>.

Au grand temple de Pæstum (fig. 10) les lignes inclinées à 5 de base pour 4 de hauteur donnent sur le plan du péristyle la longueur de la corniche<sup>6</sup>. Le même triangle s'inscrit exactement dans la façade du temple T à Sélinonte<sup>7</sup> et à l'Érechthéion (fig. 11) il a servi à déterminer le rapport de la hauteur des cariatides à leur écartement<sup>8</sup>.

1. Stuart et Rewett, *Antiquités inédites de l'Attique*. Largeur, 20',46; hauteur calculée, 14',479; hauteur mesurée, 14',495.

2. Stuart et Rewett. Hauteur, 16',85; largeur calculée, 23',80; largeur mesurée, 23',83; différence, 9mm.

3. A. Choisy, *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*.

4. Largeur prise entre les axes des colonnes d'angle, 9m,578; hauteur calculée, 6m,385; hauteur mesurée, 6m,347.

5. Longueur, 14m,71; hauteur calculée, 11m,03; hauteur mesurée, 10m,98.

6. D'après M. Aurès, la longueur de la corniche est de 90 pieds.

<sup>5</sup>/<sub>8</sub> 90° = 56 pieds 3 onces; c'est exactement la hauteur qu'il assigne au monument.

7. Distance des lignes de fût externes des colonnes d'angle, 49m,40; hauteur calculée, 30m,875; hauteur mesurée, 30m,861.

8. Stuart. Distance des axes, 5',43; hauteur calculée, 6',787; hauteur mesurée, 6',83; différence, 12mm.

J'ai annoncé plus haut que souvent la hauteur des colonnes de l'ordre extérieur et la largeur intérieure de la *cella* se dé-

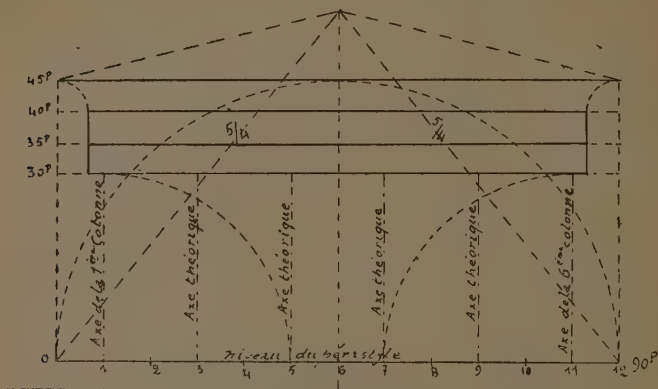


Fig. 10. — Temple de Pæstum.

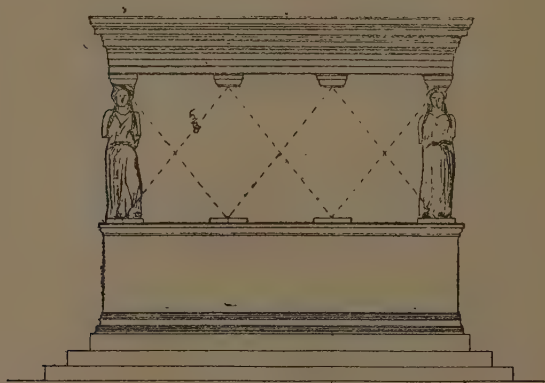
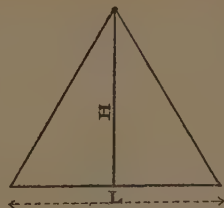


Fig. 11. — Érechtion (1/100e).

duisent l'une de l'autre à l'aide d'un triangle équilatéral ou d'un triangle égyptien. Le tableau suivant contient quatorze monuments qui satisfont à cette condition (V. tableau) :

1. Triangle équilatéral.



$$\frac{L}{2} \sqrt{3} = 3,187$$

au lieu de 3,207  
Différ. 0,02

$$\frac{L}{2} \sqrt{3} = 7,569$$

au lieu de 7,587  
Différ. 0,018

$$\frac{L}{2} \sqrt{3} = 7,461$$

ou lieu de 7,453  
Différ. 0,008

$$\frac{L}{2} \sqrt{3} = 15,622$$

au lieu de 15,615  
Différ. 0,007

$$\frac{L}{2} \sqrt{3} = 10,201$$

au lieu de 10,187  
Différ. 0,014

$$\frac{L}{2} \sqrt{3} = 5,89$$

au lieu de 5,925  
Différ. 0,035

$$\frac{L}{2} \sqrt{3} = 5,369$$

au lieu de 5,350  
Différ. 0,019

b) *Expédition de Morée.*

a) *Hittorf et Zauth, Architecture antique de la Sicile.*

3<sup>m</sup>,207

depuis le pavé du  
péristyle  
jusqu'au-dessous  
du chapiteau

8<sup>m</sup>,743

depuis le pavé du  
péristyle  
jusqu'au-dessous  
du chapiteau

8<sup>m</sup>,27

depuis le pavé du  
péristyle  
jusqu'au-dessous  
du chapiteau

18<sup>m</sup>,04

depuis le pavé du  
péristyle  
jusqu'au-dessous  
du chapiteau

11<sup>m</sup>,78

depuis le pavé du  
péristyle  
jusqu'au-dessous  
du chapiteau

6<sup>m</sup>,80

depuis le pavé du  
péristyle  
jusqu'au-dessous  
du chapiteau

6<sup>m</sup>,21

depuis le pavé du  
péristyle  
jusqu'au-dessous  
du chapiteau

1) Temple B à Sélinonte a. ....

2) Temple C à Sélinonte a. ....  
hexastyle péritère  
construit vers 628-604 av. J.-C.

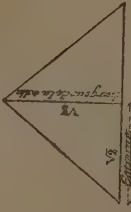


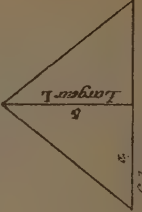
3) Temple D à Sélinonte a. ....  
hexastyle péritère  
construit vers 604.

4) Temple T à Sélinonte a. ....  
pseudo-diptère octostyle  
construit vers 604.

5) Temple R à Sélinonte a. ....  
hexastyle péritère  
construit de 444 à 416 av. J.-C.

6) Temple de Phigalie b. ....  
hexastyle péritère  
construit vers 430.

7) Temple de Thésée .....  
hexastyle péritère  
construit vers 467.

| MONUMENTS                                                                                  | LARGEUR INTÉRIEURE<br>de la cella<br>L | HAUTEUR<br>des colonnes<br>H              | DIMENSIONS<br>calculées                                                                   | DIAGRAMME REPRÉSENTATIF                                                                                          |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------|-------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 8) Temple A à Sélinonte <i>a</i> .....<br>hexastyle périptère<br>construit de 444 à 416.   | environ<br>7m,68                       | 6m,235                                    | $\frac{\sqrt{2}}{L} = 6,278$<br>$\frac{1}{\sqrt{3}}$<br>au lieu de 6,235<br>Différ. 0,043 | II. Triangle égyptien.<br>      |
| 9) Grand temple de Paestum <i>c</i> ...<br>hexastyle périptère<br>construit en 530.        | 40m,895                                | 8m,89                                     | $\frac{\sqrt{2}}{L} = 8,904$<br>$\frac{1}{\sqrt{3}}$<br>au lieu de 8,89<br>Différ. 0,014  | III. Triangle égyptien.<br>     |
| 10) Temple de Jupiter à Égine <i>d</i> ..<br>hexastyle périptère<br>construit vers 480.    | 6m,44                                  | 5m,27                                     | $\frac{\sqrt{2}}{L} = 5,264$<br>$\frac{1}{\sqrt{3}}$<br>au lieu de 2,570<br>Différ. 0,009 |                                                                                                                  |
| 11) Temple S à Sélinonte <i>a</i> .....<br>construit de 628 à 604.                         | 7m,201                                 | 8m,776<br>jusqu'au-dessous<br>du tailloir | $\frac{\sqrt{2}}{L} = 8,814$<br>$\frac{1}{\sqrt{2}}$<br>au lieu de 8,776<br>Différ. 0,038 | IV. Base 4.<br>Hauteur 2,5.<br> |
| 12) Temple d'Héra à Olympie <i>e</i> ...                                                   | 8m,34                                  | 5m,24                                     | $\frac{L}{2} = 5,24$<br>$\frac{H}{4}$                                                     | V. Base 4. Hauteur 2,5.<br>     |
| 13) Temple de Diane à Éphèse <i>f</i> ...                                                  | 21m,236                                | 46m,998                                   | $\frac{5}{7} H = 21,247$<br>$\frac{1}{4}$<br>au lieu de 21,236<br>Différ. 0,011           |                                                                                                                  |
| 14) Temple de la Concorde.....<br>à Agrigente <i>g</i><br>1 <sup>er</sup> siècle av. J.-C. | 7m,40                                  | fût de la colonne<br>5m,93                | $\frac{5}{7} H = 7,41$<br>$\frac{1}{4}$<br>au lieu de 7,40<br>Différ. 0,010               |                                                                                                                  |

a) Hittorf et Zanth, *Architecture antique de la Sicile*.c) Labrousse, *Reconstitution des temples de Paestum*.d) C. Garnier, *Reconstitution du temple d'Égine*.

e) Ausgrabungen zu Olympia.

f) Wood, *Discoveries at Ephesus*.g) Gartner, *Vue des principaux monuments grecs de la Sicile*.

Ainsi pour les monuments contenus dans ce tableau les nombres calculés diffèrent assez peu des dimensions mesurées ; les différences qui ne dépassent que 2 onces ou 2 dactyles sont assez faibles pour être attribuées à un défaut d'exécution ou à une erreur des mesures modernes<sup>1</sup>.

Au VII<sup>e</sup> siècle, c'est le triangle équilatéral qui paraît le plus en usage ; aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, la *cella* prend plus d'importance par rapport à la hauteur des colonnes ; c'est le triangle égyptien qui a servi.

Il y a d'autres monuments périptères comme le Parthénon, les temples de Zeus à Olympie, à Corinthe et de Minerve à Sunium qui ne rentrent dans aucune des catégories indiquées<sup>2</sup>. Est-ce une raison pour nier l'emploi des méthodes géométriques ? Assurément non. L'architecture chez les Grecs n'était point réduite à l'état de formules comme semble le dire Vitruve et il n'y avait point un canon immuable dont on ne pût s'écarter.

C'est surtout dans l'ordonnance intérieure des temples, dans les ordres superposés, qu'on retrouve l'usage des triangles.

Malheureusement il y a peu de monuments que l'on puisse étudier à ce point de vue. Dans la plupart, la façade seule est restée ; comme au Parthénon, les colonnes intérieures ont disparu et les fouilles ne fournissent pas toujours tous les éléments

1. Il n'y a pas lieu de s'étonner des petites différences que l'on observe entre les dimensions mesurées et calculées. Beaucoup de causes peuvent les expliquer. Les épure de construction se faisaient sans doute sur le sol, peut-être même à une échelle réduite. Le tracé des triangles, quoique facile, comporte cependant une erreur. Le triangle construit, l'architecte mesurait les côtés, la hauteur, de là de nouvelles erreurs s'ajoutant à celle du tracé. L'exécution d'un monument n'est jamais exactement conforme au projet primitif. L'implantation des édifices grecs n'est pas toujours parfaite ; les dimensions des matériaux amènent souvent des modifications imprévues.

Enfin, une dernière cause d'erreur, la plus importante peut-être, c'est l'inexactitude de nos relevés modernes, inexactitude due surtout au mauvais état des monuments ; les parements sont dégradés, les arêtes ont disparu.

2. Au temple de Némésis à Rhamnus, c'est la largeur extérieure de la *cella* qui se déduit de la hauteur des colonnes à l'aide d'un triangle équilatéral.

La largeur hors œuvre de la *cella* est égale à la distance des parements externes des 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> colonnes et on a vu plus haut comment l'entre-colonnement se déduisait de la hauteur des colonnes au moyen de lignes à 60°.



d'une restitution exacte. Cependant, parmi les temples à colonnes intérieures, il y en a quatre dont les dimensions sont suffisamment connues. Ce sont ceux de Pæstum, d'Égine, le temple T de Sélinonte, à ordres superposés, et le temple de Phigalie à ordre unique.

Voici pour chacun de ces monuments ce que l'on peut observer.

### I. *Grand temple de Pæstum*<sup>1</sup>.

Prenons la coupe transversale du temple (fig. 12). J'ai montré comment la largeur de la *cella* pouvait se déduire de la hauteur des colonnes à l'aide d'un triangle égyptien. Le triangle équilatéral a servi à déterminer les autres dimensions principales.

1° Si on place le sommet d'un triangle équilatéral en C, dans le plan supérieur des tailloirs du second ordre, ses côtés viennent passer en A et B, par les arêtes inférieures<sup>2</sup>.

2° Les côtés CA et CB passent par l'arête interne de l'architrave inférieure<sup>3</sup>.

3° Le niveau du pavé de la *cella* était fixé en G, les lignes à 60° menées par le milieu H de la hauteur CG donnent les axes KL et MN<sup>4</sup>.

3° Les lignes à 60° menées par K et M donnent par leur rencontre avec les murs de la *cella*, le niveau PQ du tailloir de l'ordre inférieur et par suite le parement E de l'architrave<sup>5</sup>.

5° Les lignes à 60° menées par le point G donnent en S et T les parements externes de l'architrave<sup>6</sup>.

Ces constructions déterminent les hauteurs respectives des deux ordres.

1. Labrousse, *Restitution des temples de Pæstum*; Aurès, *Étude sur les dimensions du grand temple de Pæstum*. M. Aurès a montré que le pied employé comme unité de mesure a pour valeur 0,2947; il se divise en 12 onces.

2.  $CD = 11^m,77$  (40 pieds = 11,788), d'où  $AB = 46^p,2^o$ ; au lieu de  $13,65 = 46^p,4^o$ . Différence, 2 onces.

3.  $CF = 4^m,245 = 14^p,5^o$ , d'où  $EF = 8^p,4^o$ , au lieu de  $2^m,425 = 8^p,3^o$ .

4.  $MN = 10^m,295$  ( $35^p = 10,394$ ), d'où  $LN = 20^p,2^o$ , au lieu de  $5^m,93 = 20^p,1^o,5$ .

5.  $KR = 4^m,245 = 14^p,5^o$ , d'où  $PR = 8^p,4^o$  et  $2^m,455 = 8^p,4^o$ .

6.  $GF = 6^m,05 = 20^p,6^o$ , d'où  $FS = 11^p,10$ , et l'on a précisément  $3,50 = 11^p,10^o$ .

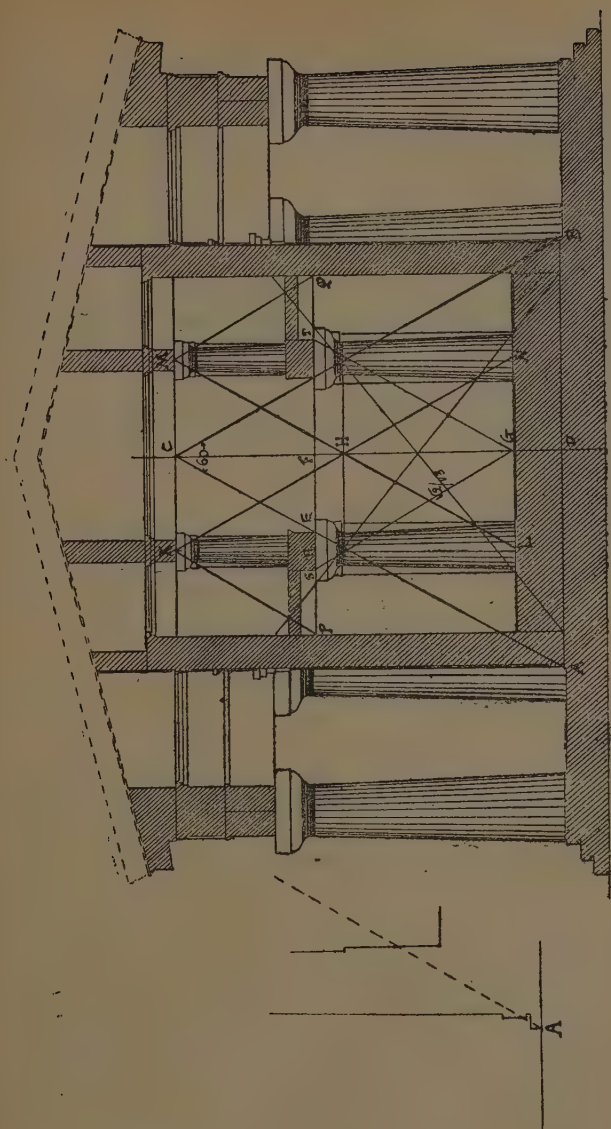


Fig. 12. — Temple de Pæstum.

6° L'écartement des colonnes dans le sens longitudinal s'obtient également à l'aide d'un triangle équilatéral (fig. 13)<sup>1</sup>.

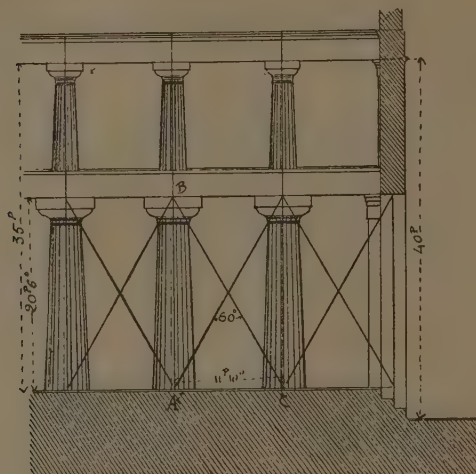


Fig. 13.

## II. Temple d'Égine<sup>2</sup>.

La valeur du pied employé comme unité de mesure est de 0<sup>m</sup>,345 ; ce pied se divise en 4 palmes et 16 dactyles<sup>3</sup>.

La coupe transversale est donnée (fig. 14).

1° Les côtés du triangle équilatéral dont le sommet est placé au niveau du tailloir en C viennent passer par les arêtes supérieures du soubassement de la *cella*<sup>4</sup>.

1.  $AB = 6^m,05 = 20^p,6^s$ , d'où  $AC = 11^p,10$ , ce qui est justement l'entreaxe des colonnes.

2. Cockerell, *The temples of Jupiter Panhellenius*, etc. Les dimensions sont exprimées en pieds anglais (') et fractions décimales du pied. Le pied anglais est d'environ 0<sup>m</sup>,305.

3. *Archæologische Zeitung*, t. XX.

4.  $CD = 23',73$  ( $23^p = 23',75$ ), d'où  $AD = 13^p,1^s$ . La largeur extérieure de la

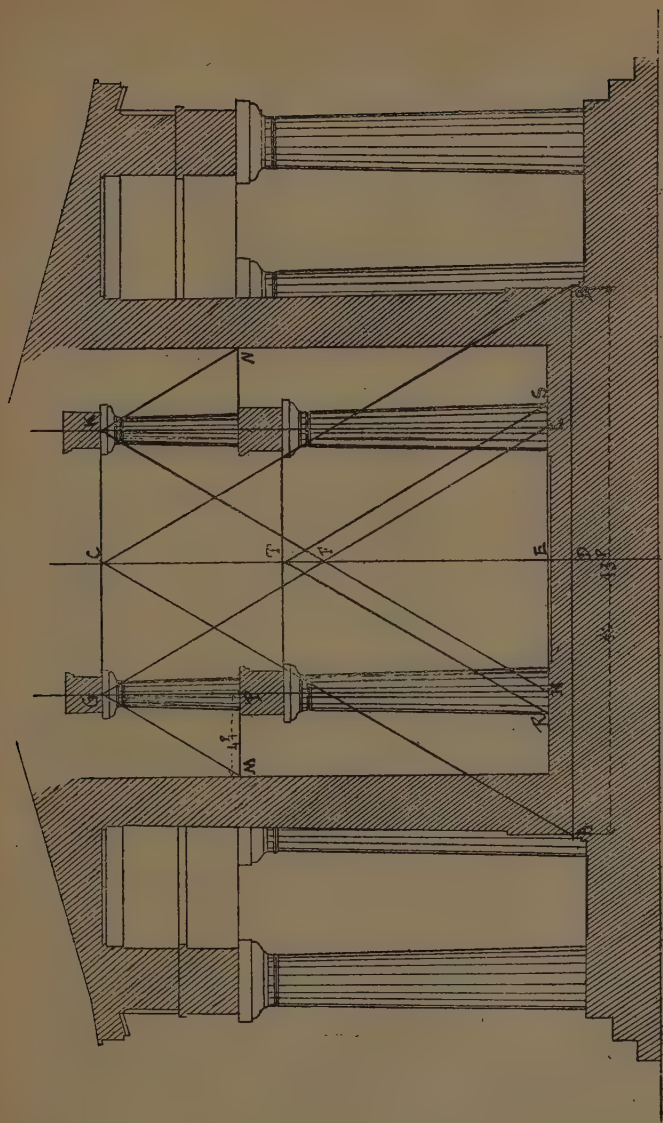


Fig. 14. -- Temple d'Égine (1/100<sup>e</sup>).

2° Le niveau du pavé de la *cella* étant fixé en E, les lignes à 60° menées par le milieu F de CE donnent les axes GH et KL des colonnes<sup>1</sup>.

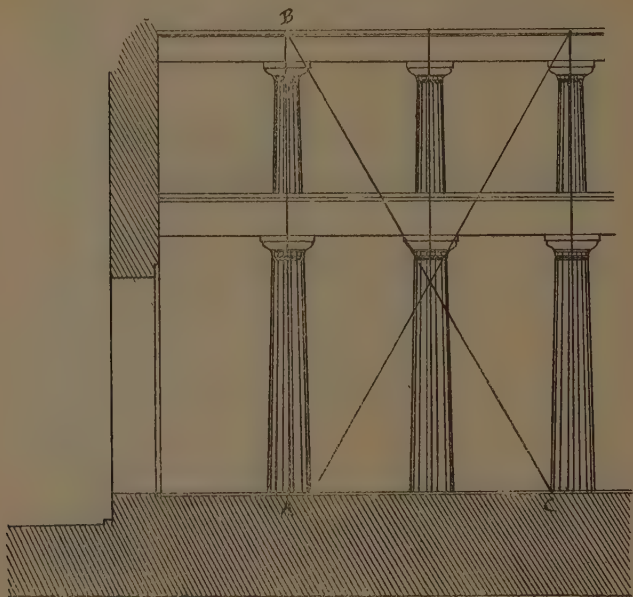


Fig. 15.

3° Les lignes à 60° menées par G et K donnent par leur rencontre avec les murs de la *cella* le niveau supérieur de l'architrave du premier ordre<sup>2</sup>.

4° Les côtés du triangle équilatéral dont le sommet est placé

*cella* est 13',54 (13<sup>r</sup> = 13',43); la largeur mesurée sur l'arête du soubassement n'est pas cotée sur l'ouvrage cité; au compas on trouve 13',75 = 13<sup>r</sup>,4<sup>p</sup>,1<sup>d</sup>.

1. HL = 13' = 2<sup>r</sup>,2<sup>p</sup>,1<sup>d</sup>, d'où KL = 21<sup>r</sup>,3<sup>p</sup>;

et les mesures donnent 22',39 = 21<sup>r</sup>,2<sup>p</sup>,3<sup>d</sup>, soit une différence de 1 dactyle.

2. MP = 4',14 (4<sup>p</sup> = 4',13), d'où PG = 6<sup>r</sup>,3<sup>p</sup>,2<sup>d</sup>;

et les mesures donnent 7',01 = 6<sup>r</sup>,3<sup>p</sup>,1<sup>d</sup>.

en T viennent rencontrer le sol de la *cella* sur les lignes de fût externes des colonnes<sup>1</sup>.

Le triangle équilatéral fournit donc les éléments principaux de la coupe transversale.

5° Dans le sens longitudinal, l'écartement des colonnes est aussi obtenu à l'aide du même triangle (fig. 15)<sup>2</sup>.

La largeur intérieure de la *cella* et la hauteur des colonnes se déduisent l'une de l'autre au moyen d'un triangle égyptien<sup>3</sup>.

### III. Temple T de Sélinonte<sup>4</sup>.

L'unité de mesure est le pied de 0<sup>m</sup>,3068 divisé en 4 palmes et 16 dactyles.

La coupe transversale est représentée (fig. 46).

Le triangle équilatéral construit sur AB a son sommet C dans le plan inférieur du tailloir du premier ordre<sup>5</sup>.

2° Les lignes à 60° menées par EF, dessous du tailloir du deuxième ordre, donnent la largeur extérieure MN de la *cella*<sup>6</sup>.

3° La figure 17 donne la coupe longitudinale; l'écartement des colonnes est encore obtenu à l'aide du triangle équilatéral<sup>7</sup>.

1.  $TE = 13',22 = 12^r,3^p,1^d$ , d'où  $RE = 7^r,4^p,2^d$ ;  
et les mesures donnent  $7',655 = 7^r,1^p,2^d$ .

2.  $AB = 23',89 = 23^r,0^p,2^d$ , d'où  $AC = 13^r,1^p,1^d$ ;  
et les mesures donnent  $13',77 = 13^r,1^p,1^d$ .

3. Voir le tableau, page 6.

4. Hittorf et Zanth, *Architecture antique de la Sicile*.

5.  $AB = 6^m,74$  ( $22^r = 6,748$ ), d'où  $CD = 19^r = 5,829$ ;  
les mesures donnent 5,826.

Ce nombre de 22 pieds est aussi celui que mesure l'entraxe central de la façade.

6.  $AE = 11^m,756 = 38^r,1^p,1^d$ , d'où  $AC = 22^r,0^p,2^d = 6,788$ , au lieu de 6,796. On peut remarquer en outre que les lignes AC, BC prolongées passent sensiblement par les points E et F :  $AB = 22^r,22^p,3 = 38^r,0^p,2^d$ , au lieu de  $38^r,1^p,1^d$ , soit une différence de 3 dactyles avec les mesures. S'il en était ainsi les points A et B diviseraient la largeur hors œuvre en trois parties égales de 22 pieds chacune; on aurait alors  $MN = 66$  pieds et les mesures donnent  $66^r,0^p,3^d$ .

7.  $AB = 11^m,756 = 38^r,1^p,1^d$ , d'où  $AC = 22^r,0^p,2^d = 6,788$ , au lieu de 6,796.



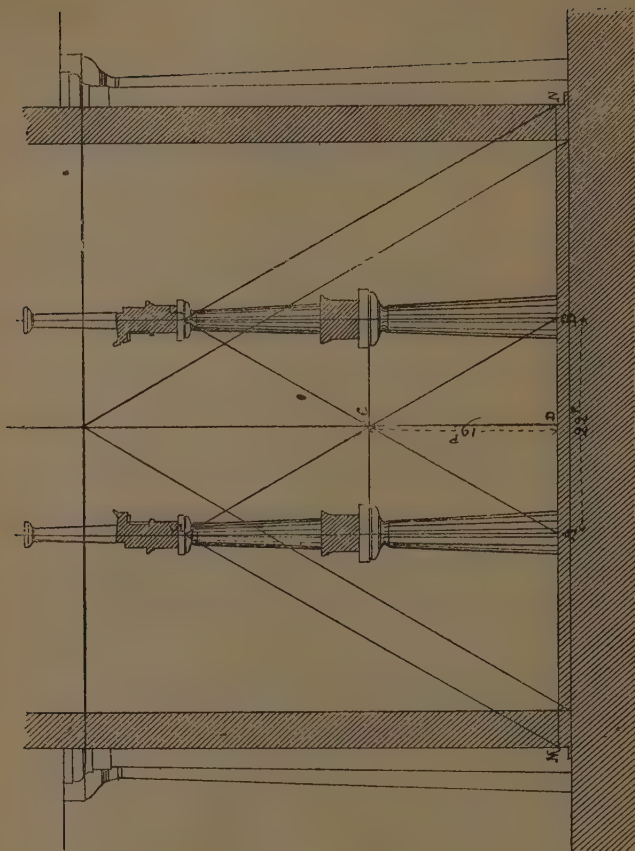


Fig. 16. — Temple T à Sélinonte (1/200<sup>e</sup>).

IV. Temple de Phigalie<sup>1</sup>.

On trouve dans ce monument un exemple de l'emploi du triangle rectangle dont les côtés sont  $1$ ,  $\sqrt{2}$  et  $\sqrt{3}$ , c'est-à-dire les

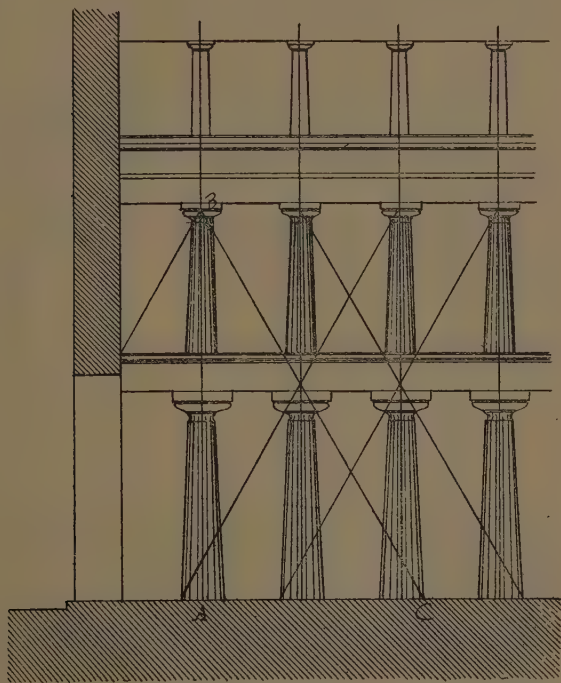


Fig. 17.

racines des trois premiers nombres. Ce triangle s'obtient dans la section du cube par un plan passant par deux arêtes opposées.

La valeur du pied est  $0^m,3145$  divisé en 4 palmes et 16 dactyles. La figure 18 donne la coupe transversale.

1. Cockerell, *The temples of Jupiter Panhellenius*, etc. — *Expédition de Morée*.

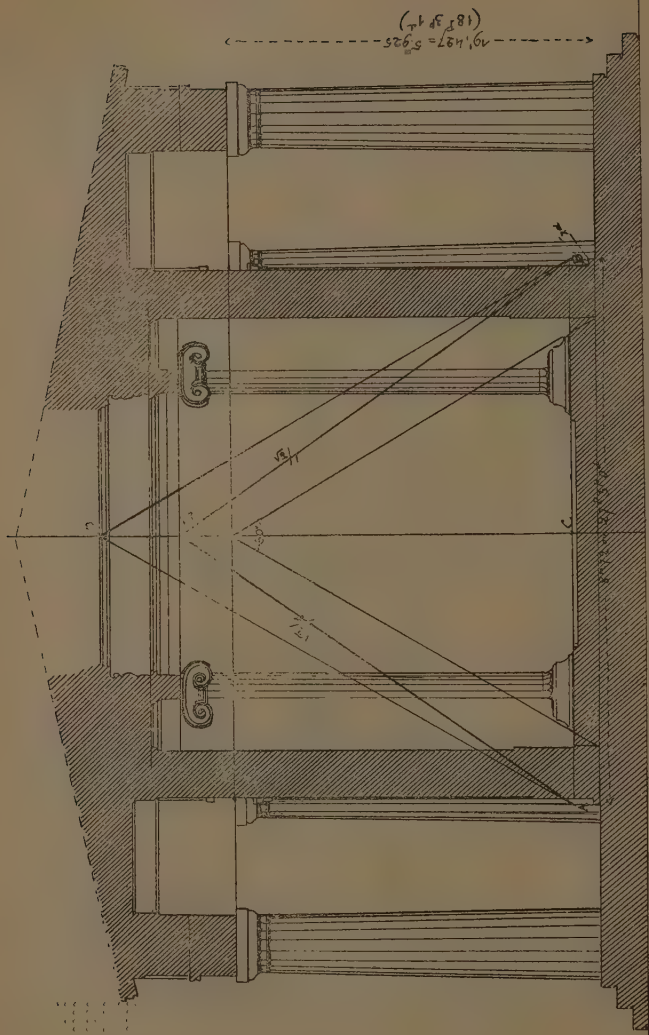


Fig. 18. — Temple d'Apollon à Bassae.

1° Le triangle équilatéral dont la hauteur est CD a pour base la longueur de l'arête du soubassement de la *cella*<sup>6</sup>.

2° En posant sur AC le triangle dont la base est à la hauteur comme 1 est à  $\sqrt{2}$ , son sommet donne sensiblement le niveau inférieur de l'architrave<sup>7</sup>.

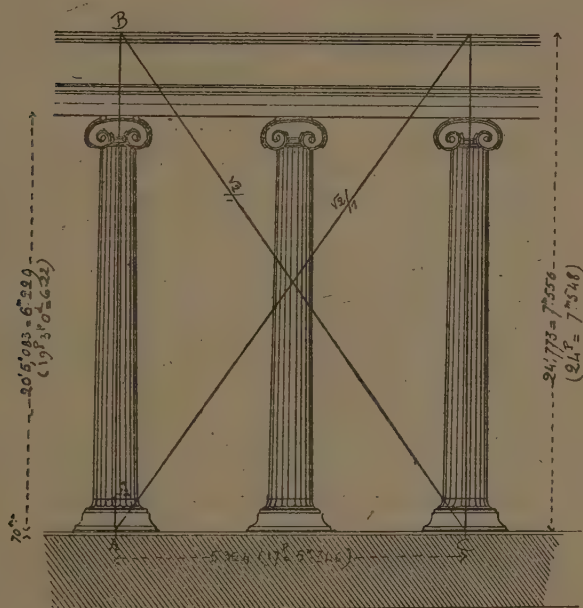


Fig. 19

3° Dans le sens longitudinal (fig. 19), le même triangle donne l'entraxe des colonnes<sup>1</sup>.

6.  $CD = 7^m,556$  ( $24^r = 7,548$ ), d'où  $AB = 27^r,3^p = 8',72$ , c'est précisément la longueur de l'arête du soubassement de la *cella*.

7.  $AC = 13^r,3^p,1^d$ .  $AC\sqrt{2} = 19^r,2^p,2^d$ , tandis qu'on a  $CE = 6^m,22 = 19^r,3^p$ , soit une différence de 2 dactyles.

1.  $AB = 24$  pieds.  $\frac{24^p}{\sqrt{2}} = 17^r = 5,346$ , au lieu de 5,324. Différence, 0,022.

4° Le diamètre à la base des colonnes se déduit de la hauteur de la base à l'aide du même triangle<sup>1</sup>.

5 La largeur intérieure de la *cella* et la hauteur des colonnes extérieures sont entre elles comme la base et la hauteur d'un triangle équilatéral<sup>2</sup>.

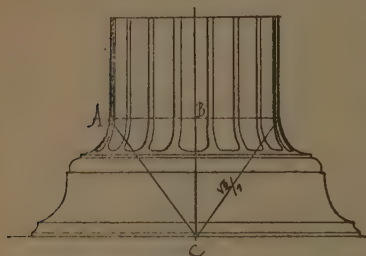


Fig. 20.

Il semble que dans le temple de Phigalie l'architecte se soit donné *a priori* la hauteur intérieure de la *cella* (24 pieds).

A l'aide du triangle équilatéral il en a déduit la longueur de l'arête du soubas-

sement (27<sup>r</sup>,3<sub>p</sub>). Le parement extérieur de la *cella* est en retraite de 7 dactyles sur le soubassement. L'épaisseur du mur est de 42 dactyles, ce qui donne pour la largeur intérieure 21<sup>r</sup>,2<sup>p</sup>,2<sup>d</sup>. La hauteur de la colonne se déduit de cette dernière dimension au moyen d'un triangle équilatéral.

Si l'on compare les figures relatives aux temples de Pæstum, d'Égine, de Sélinonte et de Phigalie, on y reconnaît des constructions analogues pour la détermination des hauteurs et des entraxes des ordres.

Pour les deux premiers, la largeur de la *cella* se déduit de la hauteur des colonnes extérieures à l'aide d'un triangle égyptien, pour les deux autres au moyen d'un triangle équilatéral.

Pour les trois premiers, la même construction donne l'entraxe transversal des colonnes intérieures.

A Pæstum, à Égine et à Phigalie, la largeur du soubassement de la *cella* se déduit de la hauteur intérieure au moyen du

1.  $BC = 0^m,47 = 1^r,5$  ( $\frac{1}{16}$  de la hauteur intérieure, 24 pieds).

$\frac{1^r,5}{\sqrt{2}} = 17$  dactyles =  $0^m,333$ , au lieu de  $0^m,33$ .

2. Voir le tableau page 7.

triangle équilatéral. C'est encore le même triangle qui à Pæstum, à Égine et à Sélinonte sert à régler l'entraxe longitudinal.

## CONCLUSIONS

Ces exemples sont suffisants pour montrer que, dans l'architecture grecque, à côté du système modulaire dans lequel toutes les parties d'un édifice s'expriment en fonction d'une commune mesure, il y avait aussi des méthodes géométriques fondées sur l'emploi des triangles et un particulier du triangle équilatéral. On ne trouve point ici, comme dans l'architecture du moyen âge, l'usage de ces méthodes jusque dans la détermination des détails, des profils par exemple (ou du moins on ne l'a pas encore suffisamment montré)<sup>1</sup>; il y a là néanmoins le principe de ces formules géométriques.

La loi modulaire appliquée aux ordres extérieurs donne quelquefois des rapports fort simples comme à Pæstum, mais, lorsqu'on fait cet essai pour les ordres intérieurs, on n'obtient pas des résultats aussi satisfaisants<sup>2</sup>, tandis que nous venons de montrer que les dimensions intérieures paraissent se déduire les unes des autres à l'aide de triangles. Faut-il en conclure que les tracés géométriques déterminaient les proportions des ordres intérieurs et le système modulaire celles de la façade? Le peu de monuments que nous pouvons étudier ne permet pas de trancher la question. Il est certain que tel système de proportions convenable pour une façade exposée au soleil ne pourra s'appliquer à un intérieur plongé dans l'ombre ou peu éclairé, et Vitruve est dans le vrai quand il conseille d'augmenter le nombre des cannelures des colonnes intérieures.

Si les Grecs ont réellement employé les tracés géométriques on doit en retrouver l'usage chez les peuples dont l'architecture

1. Le triangle dont les côtés sont 3, 4, 5 a servi à déterminer l'inclinaison de l'échine des chapiteaux de Pæstum et du Parthénon. V. Aurès, *Étude des dimensions du temple de Pæstum*.

2. V. Aurès.



dérive de celle des Grecs. Or, l'architecture lapidaire en Perse, à l'époque achéménide, a été empruntée à la Grèce et à l'Égypte. Nous devons donc y retrouver la trace des méthodes grecques, le système modulaire et l'emploi des triangles ; c'est ce que j'essaierai de prouver dans une prochaine note.

C. BABIN,

Ingénieur des Ponts et Chaussées.

---

## RESTITUTION D'UN « PAGUS » DE L'AUDE

Nous n'avons pas à prendre parti dans la difficile question de savoir quels furent les châteaux dont s'empara le roi goth Reccarède en 585 et que Grégoire de Tours désigne sous le nom de *Caput arietis Castra*<sup>1</sup>. Que ces châteaux soient celui de Castelnaudary<sup>2</sup>, ou celui de Lastours à qui on donne quelquefois le nom de *Tours de Cabaret*<sup>3</sup>, ce n'est pas ce que nous avons à rechercher.

Ce qui nous importe, c'est de savoir ce qu'il faut penser de cette légende qui veut que le nom du pays de Carbadès, situé entre l'Aude et les montagnes Noires au nord de Carcassonne<sup>4</sup>, provienne de celui du château de Cabaret. Nous nous proposons d'examiner cette étymologie que les bénédictins ont adoptée<sup>5</sup> et que beaucoup ont répétée après eux.

Constatons d'abord que le nom de *Cabaret* est essentiellement moderne. Il ne figure dans aucun document du moyen âge, tandis que les noms de *Cabardensis*, *Cabardiacus*, *Cabardiacensis*, remontent très haut.

1. « Caput arietis castra obtinuit. » Gregor. Turon. (*Hist. Franc.*, VIII, 30) : « Castra duo nimia hominum multitudine, unum pace, alterum bello occupat. » Joan. Biclari (*Chronicon*, 156 et s.).

2. Suivant : Catel (*Mém. hist. de Languedoc*, p. 345); Hauteserre (*Not. in Gregor. Tur.*); Lafaille (*Annales de Toulouse*, t. I, addit., p. 6); Fauriel (*Hist. Gaul. mérid. sous la domination des conquérants germaniques*, t. II).

3. Bougès (*Hist. ecclésiast. de Carcassonne*, p. 35); Dom Vaissette (*Hist. de Languedoc*, nouvelle édition, t. I, p. 632); Mabul (*Cartulaire de Carcassonne*); Cros. Mayrevieille (*Hist. du comté de Carcassonne*, p. 68); Foncin (*De pago Carcassonnensi*).

4. Vivien de Saint-Martin (*Dict. univ. de géogr. moderne* : Aude).

5. *Hist. de Languedoc* (nouv. édit., t. II, note 77).

## I

Le *Cabardensis* nous apparaît dans un acte du 20 juillet 870. Ce document est très important : c'est celui par lequel Charles le Chauve donne à Oliba<sup>1</sup> l'investiture de certaines portions de territoires situées dans le Carcassez (*in pago Carchasensi*), et lui reconnaît son titre de comte de Carcassonne. Il lui cède, entre autres, le pays compris depuis l'Alzau<sup>2</sup> jusqu'au Cabardès : *de Helesau usque in Cabardense*<sup>3</sup>.

Rappelons ici la règle lumineuse posée par Fustel de Coulanges et Desjardins : « Les témoignages en quelque sorte écrits sur le sol et conservés dans le vocabulaire géographique des fleuves, des vallées, et surtout des champs, qui ne sont nommés que dans les titres de propriété et sur les registres du cadastre (noms qui s'altèrent bien moins, d'ailleurs, dans le cours des siècles que ceux des bourgs et des villes) ont beaucoup plus de valeur que les traditions historiques, souvent défigurées<sup>4</sup>. »

Les chartes du moyen âge sont le cadastre de l'époque, et, lorsqu'une désignation y figure, c'est qu'elle existe depuis longtemps au moment où la charte est rédigée. Donc *Cabardensis* est bien antérieur au temps de Charles le Chauve et d'Oliba. Pour le faire remonter même à l'époque romaine, il suffit de retrouver son analogue. C'est ce que nous ferons.

Mais remarquons à quelles incohérences on arrive avec l'éty-

1. Connu sous le nom d'Oliba II; paraît en 851, avec Frédari, vicomte.

2. Il y aurait lieu d'examiner, pour être tout à fait exact, si l'acte se rapporte à l'Alzau, qui se jette dans la Rougeanne, laquelle est un affluent du Fresquel, ou bien s'il fait allusion à ce qui est aujourd'hui le domaine de l'Alzau, situé sur la Rougeanne, près de son confluent avec le Fresquel. Le domaine d'Alzau, aujourd'hui propriété du marquis de Pins, semble avoir été de tout temps le centre d'une exploitation agricole. En tout cas, les nouveaux éditeurs de l'*Hist. de Languedoc* (t. II, *Index onomast. et géogr.*) traduisent *Helesau* : Alzau, rivière.

3. Baluze (*Chartes des rois*, n° 15), lat. 8837, f° 44).

4. Fustel de Coulanges (*Le domaine rural chez les Romains*, in *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1886); Desjardins (*Géogr. de la Gaule romaine*, t. II, p. 44).

mologie des bénédictins. Nous avons dit que *Cabaret* était un nom moderne. En effet, nous ne le voyons apparaître qu'en 1300, époque où le châtelain de *Cabaret* est couché sur l'état du roi pour un gage de 200 livres par an. (Mahul, *Cartulaire*).

Voici le plus singulier. Pour identifier le *Caput arietis*<sup>1</sup> de Grégoire de Tours avec le château de Cabaret, les bénédictins font venir ce dernier de *Cap*, tête, et *aret*, bélier, étymologie fausse d'ailleurs<sup>2</sup>. Mais, en la supposant exacte, ils sont obligés, pour expliquer le nom de *Cabardès*, antérieur au ix<sup>e</sup> siècle, de faire appel à un idiome nouveau du xiv<sup>e</sup>; et il leur est, de plus, fort difficile d'expliquer par quel travail de transformation *Cabaret* a pu devenir *Cabardès*.

Donc l'étymologie est fausse de tous points : la décomposition du mot n'est pas exacte ; le dérivé *Cabardès* est historiquement bien antérieur au générateur *Cabaret*.

Troisième conclusion, que nous signalons en passant, bien qu'elle sorte de notre sujet. Comme l'étymologie de *Cabaret* est le principal argument dont se-servent les bénédictins pour soutenir que ce château fut celui dont s'empara Reccarède, nous pouvons en déduire qu'il faut chercher ailleurs la forteresse qui tomba, en 585, aux mains du fils de Leuvigilde<sup>3</sup>.

## II

Le cadastre moderne de la ville italienne de Plaisance, l'ancienne *Placentia* romaine, près de laquelle se trouvent les ruines de *Veleia*, porte parmi ses différents fonds de terre le nom du vieux *Cabardicho* (*Cabardicho-vieccho*). Le nom porte en lui-même la marque de son ancienneté; mais nous en avons une autre preuve, c'est qu'il figure dans la Table alimentaire de

1. *Caput*, tête; *arietis*, de bélier.

2. En languedocien, bélier se dit : *marra*.

3. Problème historique qui a son importance si l'on en juge par les divergences que nous avons signalées plus haut.

*Veleia*, conservée au Musée Farnèse, à Parme<sup>1</sup>. Ce document qui date du temps de Trajan (98-117 de notre ère), énumère les fonds de terre de *Veleia*. De même que nous voyons, dans le cadastre italien contemporain, le nom du *Cabardicho-viecho*, de même nous voyons dans la Table de *Veleia* le fonds de *Cabardiacus*, *Cabardiacus fundus*. Celui-ci est incontestablement l'ancêtre de celui-là et, à dix-huit siècles de distance nous voyons le même nom se reproduire pour confirmer la règle que nous avons posée au début<sup>2</sup>.

La similitude du *Cabardiacus* de *Veleia* et du *Cabardensis* des bords de l'Aude est corroborée par le nom de la déesse protectrice du *fundus Cabardiacus*.

Lorsqu'Auguste eut organisé le culte des petites gens, si connu sous le nom de culte des *Lares augusti*, les grandes divinités de l'Olympe, menacées d'être délaissées pour ces petits dieux intimes, descendirent de leurs régions élevées pour devenir les divinités protectrices d'un humble *pagus* ou d'une simple exploitation agricole. C'est ainsi que nous voyons la superbe Minerve se faire la protectrice du *fundus Cabardiacus*, sous le nom de *Minerva Cabardiaca* ou *Cabardiacensis*<sup>3</sup>.

Le souvenir de Minerve n'a pas encore quitté les bords de l'Argent-Double, ce petit cours d'eau qui descend de Lespinassière, pour se jeter dans l'Aude entre Laredorte et Homps. La contrée qu'il traverse porte de nos jours encore le nom de Minervoïs, et les actes du moyen âge donnent à ce pays le nom de *Menerbensis*, *Minerbensis* ou *Minarbensis*.

C'est là, à Rieux-Minervoïs, que s'élève une église dont la forme circulaire décèle un temple antique, dédié à Minerve, tradition qu'on ne saurait contester en présence de la persistance

1. De Lama (*Tavola alim. Velejate*, Parma, 1819); Desjardins (*De tabulis alimentariis*, Paris, 1854).

2. Desjardins (*loc. cit.*). Dans le cadastre moderne de Plaisance on voit les champs : *Fabiano*, *Cagno*, *Metteglia*, *Missano*, *Cornegliano*, qui sont les mêmes que ceux de la table de *Veleia* : *Fabianus*, *Canianus*, *Metellianus*, *Messianus*, *Cornelianus*.

3. Desjardins (*loc. cit.*); Ore. li, 1426.

du nom de la déesse dans cette région<sup>1</sup>. Et le rapprochement entre la Minerve de l'Argent-Double et celle du *fundus Cabardiacus* jaillit irrésistiblement pour démontrer qu'à l'époque romaine le *Cabardensis* et le *Menerbensis* étaient étroitement unis.

D'ailleurs nous nous demandons comment on pourrait le contester lorsque de nos jours la science tire des rapprochements si imprévus et si féconds de la contexture d'un seul nom, alors qu'ici, au lieu d'un nous en avons deux, que ces deux noms se réunissent pour former celui d'une seule divinité et que nous pouvons retrouver le temple de cette dernière.

Le rapprochement s'impose donc d'une façon si absolue que le temple de Rieux aurait-il disparu, comme tant d'autres, ou que lui contesterait-on son origine romaine, on serait obligé de chercher autre part l'emplacement de l'autel de la *Minerva Cabardiaca*, qui présidait aux destinées unies du *vicus Cabardensis* et du *vicus Menerbensis*, dont la réunion formait un seul *pagus*, au moins au point de vue religieux.

### III

Mais la charte d'Oliba place le Cabardès dans le territoire de Carcassonne tandis que les actes du ix<sup>e</sup> siècle, relatifs au Minervois, placent uniformément ce dernier dans le diocèse de Narbonne<sup>2</sup>. Une séparation se produisit donc plus tard. A quelle époque? L'histoire, qui ne descend pas jusqu'aux infiniment petits, ne l'a pas retenu.

Pour retrouver les limites des *cités* romaines on se fonde généralement sur la délimitation des diocèses du moyen âge qui se

1. On a fait à Rieux des découvertes de médailles et de substructions romaines.

2. « Pagus Menerbensis, in suburbio Narbonense », ann. 844 (Baluze, *Chartes des rois*, n° 8; aj. lat. 8837, n° 8). — « In territorio Narbonense, suburbium Minerbense », ann. 836 (*Cartulaire de l'évêché de Narbonne*, lat. 11015, f° 10 a 11 v°).



seraient calqués sur les anciens territoires des cités lorsque l'Église chrétienne commença au iv<sup>e</sup> siècle d'organiser sa hiérarchie. C'est ainsi que, prouvant la séparation du Cabardès et du Minervois au ix<sup>e</sup> siècle, on pourrait essayer de combattre ce que nous disons de leur union spirituelle à l'époque romaine.

Mais s'il est vrai que l'Église plaça un évêque partout où il y avait une cité<sup>1</sup>, il ne s'ensuit pas qu'elle ait rigoureusement donné aux diocèses les anciennes limites de la cité. L'eût-elle fait en général (et elle l'a fait), il a dû nécessairement se produire des exceptions. Dans les pays de l'Aude nous constatons précisément une de ces exceptions.

En effet, lorsqu'on veut essayer d'établir la ligne divisoire des territoires de Carcassonne et de Narbonne on se trouve en présence d'une contradiction absolue entre les deux catégories de documents, les seuls auxquels on puisse recourir. Les chartes carolingiennes et l'ancienne division des diocèses, d'un côté, les inscriptions romaines, de l'autre, se contredisent absolument.

Selon la remarque d'Herzog, la découverte à Rieux-Minervois de l'inscription qui a permis de conclure à l'existence de la *Colonia Julia Carcaso*<sup>2</sup>, et la découverte à Moux de l'inscription dédiée à Larrason où se lit le nom d'*Usulenus Veiento*<sup>3</sup> qui se retrouve dans une inscription de Narbonne<sup>4</sup>, laissent penser que la ligne de démarcation passait entre Moux et Rieux-Minervois. Moux dépendait certainement de Narbonne, tandis que Rieux dépendait probablement de Carcassonne; telles sont les conclusions qu'on peut tirer du rapprochement de ces trois documents.

Or que disent les chartes du moyen âge? Absolument le contraire. Moux y est indiqué comme faisant partie du territoire

1. Desjardins, *Géogr. de la Gaule rom.*, t. III, p. 417.

2. « C. Ciminus, C. f., | Voltinia Bitutioni, | praitori coloniae Juliae Carcasonis. » Herzog, *Gall. narb. prov. rom. hist.*, append. épigr., 266.

3. « .... P. Usulenus, Veientonis l., | ... magistri pagi ex reditu fani | Larrasoni cellas faciundas | curaverunt... » Herzog, *ibid.*, 78.

4. « ... Usuleno Veientioni | Ilviro. » Herzog, *ibid.*, 22.

de Carcassonne<sup>1</sup>, et le Minervois de celui de Narbonne<sup>2</sup>. Et il est impossible d'admettre que Rieux-Minervois ou Mérinville<sup>3</sup>, qui est le centre du Minervois, n'ait pas eu les mêmes destinées que ce pays.

Nous savons que l'autel de la *Minerva Cabardiaca* était le centre d'union du *vicus Cabardensis* ou *Cabardiacensis* et du *vicus Menerbensis*. Or le caractère géographique du Cabardès le rattache indissolublement à Carcassonne ; c'est donc que le Minervois en dépendait aussi. Et c'est ainsi que la restitution du *pagus*, protégé par la *Minerva Cabardiaca*, aide à confirmer les déductions d'Herzog que Rieux (et par conséquent le Minervois) dépendaient de Carcassonne à l'époque romaine.

Et de la grandeur du temple de la déesse, relativement vaste pour cette région où rien ne nous signale l'existence de bourgades importantes durant cette période<sup>4</sup>, nous pouvons tirer une dernière conclusion. C'est que les vallons boisés du Cabardès et ses ruisseaux limpides avaient attiré les Romains qui aimaient le séjour des champs à condition d'y trouver de frais ombrages et des eaux murmurantes<sup>5</sup>. De même aussi de nombreuses villas s'élevèrent sur les bords de l'Argent-Double où l'on essaie

1. Moux (autrefois de *Murso* ou de *Mossio*) n'apparaît pas avant 1110. Vide Mahul (*Cartulaire*, I, 358; II, 241). Foncin (*De pago Carcassonensi*, 16) dit que Moux faisait partie du territoire de Carcassonne, mais non de son diocèse.

2. Vide *supra*.

3. Mérinville est un nom presque contemporain qu'on donne quelquefois à Rieux. La famille de Mérinville y fit construire un château dont les constructions primitives se reconnaissent très exactement, malgré les aménagements modernes qu'y a introduits son propriétaire actuel, M. Louis Rougié.

4. Mais ce pays fut habité dès les temps historiques. On trouve à Cabrespine des ruines qui paraissent gauloises. On y trouve aussi des noms celtiques : *Combe-Bourrel* (de *comb*, bas-breton ; *komb*, irlandais), près Villanière ; *Ardenne*, au-dessus de Caunes (*Ardena*, dans une charte de 1102, est le nom d'un ruisseau. Mahul, *Cart.*, IV, 168).

5. Le Cabardès romain plus réduit que de nos jours devait se cantonner dans les pentes presque immédiates de la montagne Noire. C'est même la seule façon d'expliquer la charte d'Oliba, car si on n'admet pas que le Cabardès s'arrêtait au nord du plateau d'Aragon, on ne comprend pas trop ce qui a pu faire l'objet de la donation. Il est probable que Charles le Chauve donnait à Oliba le plateau d'Aragon et le *Terme d'Azac*.

de reconstituer de nos jours les anciennes forêts qui couvraient ses rivages au temps de la paix romaine<sup>1</sup>.

Gaston JOURDANNE.

Poulhariès par Carcassonne, novembre 1889.

1. Dans le Cabardès, Villarlong, Villarzel, Villanières furent peut-être des villas romaines. Dans le Minervois : Villerambert, Villeneuve-lès-Minervois; le château de Violet, analogue au *Violascensis pagus* des Arvernes (Sid); Laure (*Lauranum*) analogue à *Laurens* (*Liv. Virg.*); le château de Fabas (*Fabianus?*); la Livinière (*Liviana*).

Près d'Azille, dans la direction d'Homps à Rieux, la carte d'État-major signale une ancienne voie romaine. Cette voie secondaire semble spécialement créée pour unir le Minervois et le Cabardès, d'après même le tracé de Fonciu (*De pago Carcassonensi*), qui cependant sépare, dans son livre, le Minervois du Cabardès. Cette voie, partant de Lezignan (*Usuerva*) passait à Jouarre, Azille, Rieux, Villarlong, Villarzel, Villeraze, Villegailhenc, Pennautier, Pezens pour rejoindre à Villeséquelande (*ad Cædros?*) la grande voie de Toulouse à Narbonne.

---

## BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

---

SÉANCE DU 7 MARS 1890.

Le Ministre de l'Instruction publique invite par lettre l'Académie à présenter deux candidats pour la chaire d'épigraphie et d'antiquités sémitiques au Collège de France. L'Assemblée des professeurs du Collège a présenté à l'unanimité M. Clermont-Ganneau en première ligne et M. Philippe Berger en seconde ligne.

L'Académie des sciences transmet à l'Académie des inscriptions un mémoire de M. Ed. Schneider, ingénieur en chef de la province de Scutari d'Albanie, sur des antiquités préhistoriques découvertes dans la province d'Alep et aux environs d'Antioche. Ce mémoire est renvoyé à l'examen de M. Alexandre Bertrand.

M. Hamy signale à l'Académie les grands travaux exécutés récemment pour le déblaiement de quelques-unes des ruines les plus importantes du centre de Java. Les monuments en question peuvent remonter au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère. Ils sont d'une architecture élégante et bizarre, qui s'inspire de celle de l'Inde. Encombrés d'une végétation puissante, disloqués par les tremblements de terre, ils n'avaient pu être étudiés jusqu'ici que très imparfaitement. Le déblaiement qui vient d'en être fait a permis de les photographier. M. Hamy fait passer sous les yeux de ses confrères les vues de quelques-unes de ces belles ruines. Il signale à leur attention des statues, particulièrement remarquables par la finesse du travail et la beauté des types qu'elles reproduisent.

M. H.-M.-P. de la Martinière, chargé d'une mission d'exploration archéologique au Maroc, rend compte des recherches et des fouilles qu'il a faites sur l'emplacement de la ville antique de *Lixus*, dans la Tingitane. Il rapporte de cette première campagne une série de documents divers, tels que photographies, plans de l'acropole et des murailles phéniciennes, etc.

M. le vicomte H.-François Delaborde communique une notice sur la chronique dite du *Religieux de Saint-Denis*. On désigne habituellement sous ce nom un ouvrage latin qui ne comprend que l'histoire du règne de Charles VI. M. Delaborde montre que cet ouvrage n'est que la dernière partie d'une œuvre beaucoup plus étendue, dans laquelle l'auteur avait raconté toute l'histoire du monde chrétien, depuis les origines de la monarchie française. Une grande partie de cette vaste compilation historique est perdue; les fragments conservés sont, d'une part, la chronique de Charles VI; d'autre part, l'histoire des années 769 à 1270, contenue dans les deux manuscrits de la bibliothèque Mazarine, n<sup>os</sup> 553 et 554.

SÉANCE DU 14 MARS 1890.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, donne, par une lettre adressée au président de l'Académie, des détails sur les dernières découvertes

faites à Pompéi. Outre deux nouvelles empreintes de cadavres, dont les moulages en plâtre sont maintenant exposés, on a trouvé l'empreinte d'un arbuste, avec ses branches, ses feuilles et ses fruits. Le moulage a pu en être opéré et on a reconnu un laurier dont les baies ne mûrissent qu'à la fin de l'automne. On doutait jusqu'ici, à cause du désaccord des manuscrits de Pline, si l'éruption du Vésuve avait eu lieu le 24 août ou le 23 novembre : la preuve est maintenant en faveur de cette dernière date.

En terminant, M. Geffroy signale l'importance d'un nouveau recueil, dont la publication vient d'être commencée par l'Académie royale des Lincei, sous le titre de *Monumenti antichi*.

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats à la chaire d'épigraphie et d'antiquités sémitiques au Collège de France.

M. Clermont-Ganneau est présenté en première ligne, M. Philippe Berger en seconde ligne.

M. l'abbé Duchesne lit une notice intitulée : *Une martyre africaine inconnue*. Il appelle l'attention de ses confrères sur un texte hagiographique qui vient d'être publié tout récemment, la Passion de sainte Salsa, martyre à Tipasa, en Maurétanie. Cette sainte, une jeune fille chrétienne de quatorze ans, déroba, dit-on, une idole païenne pendant une fête et la précipita, du haut du promontoire qui domine la ville de Tipasa, dans la mer. Massacrée par les païens et jetée à son tour à la mer, elle fut rencontrée par un navire provençal, dont le capitaine lui donna la sépulture. Un sanctuaire lui fut plus tard consacré sur l'emplacement du temple de l'idole détruite. Ce récit est curieux pour l'histoire et la topographie antique de la côte africaine. On y trouve notamment des détails sur la révolte du prince maurétanien Firmus, au temps de l'empereur Valentinien.

M. de la Martinière, terminant sa communication sur les recherches archéologiques entreprises par lui au Maroc, dans l'ancienne province de Tingitane, met sous les yeux des membres de l'Académie, d'abord les objets recueillis sur l'emplacement de la ville antique de Lixus, puis des plans et levés topographiques et des photographies des diverses enceintes de la ville, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque byzantine. Il communique ensuite une grande photographie de la basilique de Volubilis, autre ville antique où il a recueilli un grand nombre d'inscriptions romaines. M. de la Martinière insiste sur le concours efficace que lui a prêté le représentant de la France à Tanger, M. Patenôtre : c'est grâce à l'intervention de M. Patenôtre qu'ont été obtenues du sultan les autorisations nécessaires pour commencer et poursuivre les fouilles.

M. Théodore Reinach communique une étude sur le temple d'Hadrien à Cyzique, œuvre colossale de l'art gréco-romain, que certains auteurs comptaient au nombre des sept merveilles du monde. L'édifice est aujourd'hui entièrement ruiné ; mais il n'en était pas ainsi au <sup>xv</sup>e siècle. Cyriaque d'Ancone, à cette époque, en vit encore une grande partie debout et en nota avec précision les mesures. Ses notes, retrouvées par M. J.-B. de Rossi et communiquées à M. Th. Reinach par M. Georges Perrot, lui ont fourni tous les éléments nécessaires pour restituer le plan et l'élévation du monument. Les colonnes, au nombre de soixante-

deux, étaient des monolithes de 21 mètres de hauteur, les plus grands qui aient existé. Le fronton était décoré d'une série de statues et d'un buste colossal d'Hadrien. Cyriaque avait copié même une inscription qui donne le nom de l'architecte : il s'appelait Aristénète.

## SÉANCE DU 21 MARS 1890.

M. Théodore Reinach termine sa communication sur le temple d'Hadrien à Cyzique. Il examine l'inscription qui nous a conservé le nom de l'architecte Aristénète; il réussit, en interprétant les indications données par Cyriaque d'Ancône, à en restituer le texte en vers grecs, et il en donne la traduction suivante : « Celui qui m'a fait surgir du sol aux frais de toute l'Asie, à grand renfort de bras, c'est le divin Aristénète. » On constate ici, une fois de plus, que les temples consacrés à la divinité des empereurs étaient élevés, le plus souvent, par l'initiative des provinces et à leurs frais.

M. Flouest signale à l'Académie un pilier de grès, sculpté, à quatre faces, qui vient d'être découvert à Mayence. Chacune des faces porte la figure d'un dieu et celle d'une déesse, sa parèdre. Le plus intéressant de ces quatre groupes est celui qui représente une *Diana venatrix* avec le dieu gaulois connu des savants sous nom de « dieu au maillet ». M. Flouest expose les raisons pour lesquelles il reconnaît dans ce dieu le *Dis pater* que les Druides, au dire de César, donnaient pour père à la race gauloise. Il rattache ce mythe aux traditions des religions primitives de l'Asie, traditions qui étaient parvenues en Gaule, ajoute-t-il, en dehors de toute influence gréco-romaine.

## SÉANCE DU 28 MARS 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'attribution du prix Jean Reynaud.

Deux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivant :

|                               | 1 <sup>er</sup> tour. | 2 <sup>e</sup> tour. |
|-------------------------------|-----------------------|----------------------|
| M. Mistral. . . . .           | 21 voix.              | 27 voix.             |
| M. Dutreuil de Rhins. . . . . | 14 —                  | 14 —                 |
| M. Eugène Müntz. . . . .      | 6 —                   | 2 —                  |
| M. Châtelain. . . . .         | 1 —                   | » —                  |
| Bulletin blanc. . . . .       | 1 —                   | » —                  |
| Votants. . . . .              | 43                    | 43                   |

Le prix Jean Reynaud est décerné, en conséquence, à M. Frédéric Mistral, pour son dictionnaire de la langue provençale, intitulé : *Lou Tresor dou Feli-brige*.

## SÉANCE DU 2 AVRIL 1890.

M. Heuzey donne lecture d'un mémoire intitulé : *Un dieu carthaginois*. Il s'agit d'une divinité que l'art gréco-romain représentait sous la forme d'un



Jupiter-Sérapis ou plutôt d'un Esculape, coiffé de la dépouille d'un coq. Après avoir énuméré les divinités qui, à l'exemple de la déesse égyptienne Maut, coiffée d'un vautour, portent ainsi sur leur tête la peau d'un animal et particulièrement d'un oiseau, il fait remarquer que le coq ne peut avoir été un attribut d'une très haute antiquité. En effet, cet animal ne fut acclimaté dans l'Asie occidentale qu'au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, par les Perses, et n'exista d'abord que dans les bois sacrés des sanctuaires, qui jouèrent souvent dans l'antiquité le rôle de nos jardins d'acclimatation. Sur des cachets néo-babyloniens, le coq est l'emblème du dieu Nergal, le Mars assyrien. C'est, pour les Orientaux, l'oiseau dont le chant matinal chasse le mauvais esprit. Chez les Grecs, il est consacré, comme symbole de l'ardeur guerrière, à Mars, à Hermès ou aux Dioscures; comme chantre du jour, à Apollon et à la Minerve ouvrière; comme vainqueur des influences malignes, à Esculape. Dans les images qui font l'objet du mémoire de M. Heuzey, il faut, pense-t-il, reconnaître Eshmoun, l'Esculape phénicien, dont le temple était le principal sanctuaire de Carthage.

M. Bréal signale, dans une *devotio* récemment découverte à Tunis par M. de la Blanchère, la mention d'un dieu *qui habet arceptorem* (c'est-à-dire *acceptorem*) *super caput*.

M. Maspero fait remarquer que Champollion a signalé des poulets sur des monuments égyptiens de la XII<sup>e</sup> dynastie, à Beni-Hassan. Il semble résulter de là que le poulet fut connu en Égypte beaucoup plus tôt qu'on ne le croit ordinairement.

M. Abel des Michels, professeur à l'École des langues orientales vivantes, lit un mémoire sur le testament d'un roi d'Annam. Ce roi, Têihu-tri, est le fils de Minh-mang, à qui la cruauté de ses persécutions contre les chrétiens a fait donner le surnom de « Néron de l'Annam ». Son testament est en chinois; M. des Michels en communique à l'Académie la traduction complète. Il fait ressortir, dans ce document, le style à la fois archaïque et prétentieux, le soin que prend le roi de recommander à ses successeurs les ministres qui le dominent, son affectation de sollicitude envers son peuple. Thiéu-tri soutint, contre le royaume de Siam, une guerre qui fut toute au détriment de l'Annam; il s'efforce, dans son testament, de présenter son rôle en cette affaire sous le jour le plus favorable. La pièce fournit des renseignements nouveaux qui éclairent plusieurs points de l'histoire de l'Indo-Chine.

M. Marcel Schwob communique des documents tirés des archives de la Côte-d'Or, qui jettent un jour tout nouveau sur l'interprétation des ballades en jargon de François Villon. On doutait si le jargon employé dans ces pièces était un pur langage de fantaisie ou un véritable argot de malfaiteur : la seconde hypothèse est la vraie, et on n'en peut plus douter. M. Schwob a examiné à Dijon les pièces du procès fait aux membres d'une bande de voleurs, les *Compagnons de la Coquille* ou les *Coquillards*, qui furent arrêtés et exécutés en cette ville en 1455. Parmi ces pièces, on trouve un vocabulaire qui fut dicté par l'un des accusés aux magistrats chargés de l'instruction et qui contient un choix des principaux termes du langage secret dont se servaient les affiliés à la bande. Plus de vingt mots de cette liste se retrouvent dans les ballades de Villon, où

l'on n'en comprenait pas toujours bien le sens et où ils deviennent désormais plus clairs. La Coquille était une bande puissante, d'environ mille affiliés, qui dût subsister longtemps après l'arrestation de quelques-uns de ses membres à Dijon. La ballade II du jargon de Villon est expressément adressée aux Coquillards, et deux de ses amis, dont il parle dans ses vers, Regnier de Montigny et Colin de Cayeux, étaient de la compagnie. On peut craindre que Villon n'en ait fait partie lui-même.

#### SÉANCE DU 11 AVRIL 1890.

M. Renan communique à l'Académie une inscription phénicienne, gravée sur un cippe de marbre, de provenance sidonienne, aujourd'hui conservé au Musée du Louvre. Par les soins de M. Heuzey, un moulage du cippe a été apporté dans la salle des séances de l'Académie. L'inscription, selon M. Renan, doit se traduire ainsi :

« Cette offrande a été donnée par Abd-Miskar, fils d'Abd-Lésept, second magistrat, fils de Baal-Sillech. A son seigneur Salman : qu'il bénisse! »

L'offrande dont il s'agit n'était pas le cippe lui-même, mais un *anathéma* posé sur ce cippe, devant l'image du dieu. Le dieu, Salman, se retrouve dans le nom du roi Salmanasar et dans la déesse palmyrénienne Σελαμάνις. Le nom divin de Miskar, inconnu jusqu'ici en Phénicie, se rencontre fréquemment dans les inscriptions de Carthage. Celui de Lésept doit peut-être être rapproché de celui de la divinité syrienne Nésept.

M. Moïse Schwab communique et interprète des inscriptions hébraïques de la première moitié du *xiv<sup>e</sup>* siècle.

Les unes se trouvent à Issoudun (Indre), dans le monument appelé, en souvenir de la reine Blanche de Castille, la tour Blanche. Elles ont été gravées sur les murs par des Juifs emprisonnés dans cette tour. Une d'entre elles porte une date juive qui répond au mois de décembre de l'an 1303.

Les autres sont deux épitaphes découvertes à Senneville, près de Mantes (Seine-et-Oise), sous la roue d'un moulin à eau, par M. Reyboubet, instituteur à Guerville. L'un de ces deux textes est daté du commencement de l'an 1339. Les caractères sont de dimension remarquable : ils ont jusqu'à 0<sup>m</sup>,12 de hauteur.

M. E. Rodocanachi communique une étude sur le *ghetto* de Rome, d'après des documents nouveaux tirés des archives romaines. Jusqu'au *x<sup>e</sup>* siècle, les juifs de Rome avaient habité le Transtévère : c'est à cette date, selon l'auteur de la communication, qu'ils quittèrent ce quartier pour se fixer sur l'autre rive du Tibre, entre le palais des Cenci, le portique d'Octavie et le fleuve. Ils vécurent mêlés aux chrétiens jusqu'au *xvi<sup>e</sup>* siècle : des églises, des palais appartenant à de nobles familles chrétiennes, telles que les Juvenali et les Boccapaduli, s'élevaient au milieu du quartier juif. En 1555 seulement, Paul IV entoura ce quartier de murailles, en rasa les églises, déposséda les propriétaires chrétiens et défendit aux juifs d'habiter ailleurs. M. Rodocanachi décrit les monuments et la physionomie de ce quartier misérable, dont l'édilité romaine poursuit, depuis peu de temps seulement, la transformation,

M. Maurice Prou communique des observations sur un peuple gaulois de l'Aquitaine, les *Antobroges*, qui, selon Plin<sup>e</sup> l'Ancien, étaient voisins des *Ruteni* (habitants du Rouergue). Le nom d'*Antobroges* ne se rencontrant pas ailleurs, les éditeurs de Pline, depuis Scaliger, se sont accordés à le considérer comme une faute de copie et l'ont remplacé par *Nitiobriges*, nom d'un autre peuple aquitain bien connu. Mais trois monnaies mérovingiennes, qui viennent d'entrer à la Bibliothèque nationale, portent la légende : *Antuberix*. Le style de ces monnaies les rattache d'ailleurs à celles du Rouergue. M. Prou en conclut qu'il a réellement existé un peuple des *Antobroges*, distinct des *Nitiobriges*, et dont la capitale s'appelait *Antobriæ* ou, en latin barbare, *Antuberix*. Les futurs éditeurs de Pline feront donc bien de revenir, sur ce point, à la leçon des manuscrits.

#### SÉANCE DU 18 AVRIL 1890.

M. Heuzey commence la lecture d'un mémoire intitulé : *L'Archaïsme gréco-phénicien en Espagne*. L'objet de ce travail est l'étude des sculptures antiques trouvées en 1869, au nord-ouest de Murcie, au lieu appelé « la Colline des Saints », et conservées aujourd'hui à Madrid. Des moulages de plusieurs de ces sculptures ont été exposées à Vienne et à Paris, en 1873 et 1878, mais l'étrangeté de quelques-unes d'entre elles a conduit la plupart des archéologues à se demander si l'on avait pas affaire à des falsifications. Ces doutes, que personne ne s'est efforcé d'éclaircir d'une façon définitive, ont empêché le monde savant d'accorder à la collection l'attention qu'elle méritait.

M. Heuzey, réservant pour un examen ultérieur les morceaux les plus bizarres de la série, met sous les yeux de ses confrères les moulages de quelques sculptures choisies parmi les meilleures et s'attache à établir que celles-ci au moins sont authentiques. Il y reconnaît un art mixte, résultant de l'action du vieux style hellénique sur l'art phénicien. En effet, le point où ont été trouvés ces monuments occupait une situation intermédiaire entre les comptoirs grecs du golfe de Valence et les colonies phéniciennes du golfe de Murcie.

M. Oppert estime qu'il est bien difficile d'admettre l'authenticité de certains fragments de la collection, qu'il a vus à Madrid. — M. Heuzey prie l'Académie de réserver pour un autre moment ce côté de la question et insiste seulement sur l'authenticité des morceaux dont il a parlé. — M. Ravaisson s'étonne que l'authenticité de ces morceaux ait pu être contestée un seul instant. — M. Schlumberger croit utile de faire remarquer que feu M. de Longpérier, qui avait condamné la collection de Madrid, d'après les spécimens apportés à Paris, n'avait pu voir les sculptures présentées aujourd'hui par M. Heuzey.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. Georges Perrot, en ce moment absent de Paris, communique une lettre de M<sup>r</sup> A. Gérard, ministre de France au Monténégro, qui donne des détails sur les fouilles de Douika, l'ancienne *Doclea*. Ces fouilles ont été exécutées, par ordre du prince Nicolas, par un savant russe, M. Paul Rowinsky, qui les a conduites avec autant de méthode que de bonheur. On a mis au jour les restes d'une grande basilique, dont les différentes

parties sont relativement bien conservées, et dont il est facile de reconstituer toute la décoration intérieure. Plusieurs inscriptions mentionnent un personnage du nom de Flavius Balbinus, à qui la ville de Doclea avait décerné les honneurs et, en particulier, une statue équestre après sa mort. Un autre fragment se rapporte à un magistrat municipal, Flavius Fronton, parent du précédent. M. Rowinsky a recueilli plusieurs textes funéraires.

#### SÉANCE DU 25 AVRIL 1890.

M. le baron de Baye signale à l'Académie des parures de bronze émaillées, qui ont été trouvées récemment dans le gouvernement de Kalouga (Russie) et qui ont été exposées à l'occasion du congrès archéologique de Moscou. Cette découverte jette une lumière nouvelle sur l'origine de l'émaillerie dans l'art de l'Europe.

M. Lecoy de la Marche commence une lecture sur un traité du dominicain Humbert de Romans (xiii<sup>e</sup> siècle), relatif à la prédication de la croisade.

Après délibération en comité secret, M. Oppert, vice-président, annonce que le prix Fould est décerné à MM. G. Perrot et Ch. Chipiez, pour leur *Histoire de l'art dans l'antiquité*.

M. René de la Blanchère, directeur des antiquités et des arts en Tunisie, donne des détails sur les travaux d'exploration poursuivis dans la Régence. A Gafsa, M. Pradère a procédé à l'extraction d'une grande mosaïque et fait maintenant des recherches dans les ruines de l'ancienne Thelepte, près de Feriana. A Bulla Regia, M. le D<sup>r</sup> Carton, continuant ses fouilles, étudie une nécropole où se rencontrent des corps couchés dans des cercueils de plomb. A Tabarka, M. Toutain déblaie les tombes du cimetière chrétien, qui renferment de nombreuses mosaïques. A Sousse, M. Doublet a repris l'exploration de l'antique nécropole d'Hadrumète, déjà fouillée par MM. de Lacomble et Hannezo. Au Bardo même, M. de la Blanchère fait extraire des ruines des palais beylicaux de nombreux matériaux artistiques, notamment des faïences tunisiennes anciennes. Enfin, on espère pouvoir commencer prochainement l'examen des ruines de Makter.

M. F. de Mély communique à l'Académie des reproductions de monuments, qui permettent de se rendre compte de la forme de la croix portée par les premiers croisés. Ce sont : les vitraux de Saint-Denis, donnés par Suger ; une miniature d'un manuscrit de Berne, représentant Frédéric I<sup>er</sup>, et un panneau de la chässe de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle.

#### SÉANCE DU 2 MAI 1890.

M. R. de Lasteyrie communique une étude sur un chapiteau roman de l'église Saint-Julien de Brioude, qui représente deux démons emmenant un homme et tenant un livre. L'inscription latine qui accompagne cette sculpture a été gravée avec négligence et a donné lieu aux explications les plus aventureuses. M. de Lasteyrie, comparant le chapiteau de Brioude avec un chapi-

teau analogue de l'église Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand, montre que le sculpteur a voulu faire allusion à une légende du moyen âge suivant laquelle le diable inscrivait les péchés des hommes pour les leur opposer au jour du jugement. L'inscription doit se lire ainsi :

#### MILLEARTIFEX SCRIPSIT TV PERISTI VSSVRA

*Milleartifex* est un des noms du diable. Le damné saisi par les démons est un usurier; le livre est le registre où ont été marqués ses péchés et qui doit servir à le confondre.

M. Lecoy de la Marche termine sa communication sur la prédication et les prédicateurs de la croisade au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, d'après le traité du dominicain Humbert de Romans. Il donne la description de l'office religieux, à la suite duquel se faisait la distribution des croix aux volontaires de la guerre sainte. Il indique les objections que faisaient valoir les adversaires des projets de croisade et les réponses par lesquelles les prédicateurs s'efforçaient de les refuter. Il montre ces prédicateurs, qui sont pour la plupart restés obscurs, jouant en réalité un rôle des plus importants : c'était eux qui prenaient la part la plus active au recrutement et à l'enrôlement des croisés, qui veillaient à leur embarquement, qui souvent même, sur le champ de bataille, les entraînaient au combat contre les infidèles.

M. le comte de Charencey présente des observations sur les noms des métaux chez les populations anciennes de la Nouvelle-Espagne. Depuis les débuts de notre ère, ou peu s'en faut, ces peuples savaient travailler le cuivre, l'or, l'argent et même le bronze; mais ils ignoraient l'emploi du fer. On a prétendu que les Péruviens possédaient un procédé, aujourd'hui perdu, pour tremper le cuivre et lui donner la dureté de l'acier : c'est une tradition que rien ne confirme. La comparaison des noms des métaux, ajoute M. de Charencey, en mexicain d'une part et de l'autre chez les peuples du Chiapa et du Yucatan, attesterait chez ces derniers, en ce qui concerne les progrès de l'industrie métallurgique, une influence d'origine nahuatl. Au contraire, cet art aurait eu un développement beaucoup plus original chez leurs voisins du Guatémala et du Soconusco.

#### SÉANCE DU 9 MAI 1890.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une note de M. le Dr Vercoutre, médecin-major, à Rambervillers (Vosges), sur deux monnaies romaines à l'effigie du soleil. L'une de ces pièces est un denier de Manius Aquillius, l'autre un *aureus* de Publius Clodius. Le revers de chacune porte un groupe d'étoiles. Dans le groupe qui figure sur le denier d'Aquillius, M. Vercoutre reconnaît la constellation de l'Aigle (*Aquila*). Dans celui de l'*aureus* de Clodius, il voit le Taureau (*Taurus*) : or, ce Clodius avait pour *cognomen* Turrinus. M. Vercoutre pense que, dans les deux cas, on a choisi à dessein les constellations dont les noms rappelaient à peu près ceux des monétaires. C'est ainsi encore qu'au revers d'un denier de Lucius Lucretius Trio, on trouve l'image de la Grande-Ourse (l'un des deux *Triones*),

M. Delisle communique deux lettres de M. Lucien Decombe, conservateur du Musée archéologique de Rennes, qui annonce la découverte de douze inscriptions ou fragments d'inscriptions romaines trouvées en cette ville, dans la démolition de l'ancien mur d'enceinte.

M. Héron de Villefosse, à qui sont remises les copies de ces monuments, se réserve d'en faire un examen approfondi : dès à présent, il tient à signaler l'importance de trois d'entre eux, qui sont de nouvelles bornes milliaires aux noms de Victorin et de Tétricus.

M. Gaston Pâris communique une note intitulée : *Robert Courte-Heuse à la première croisade*.

Dans une communication faite il y a peu de temps à l'Académie, M. F. de Mély a signalé des vitraux donnés à l'abbaye de Saint-Denis par l'abbé Suger, au XII<sup>e</sup> siècle, dont l'un représentait le duc Robert de Normandie tuant un chef sarrasin. M. de Mély en a conclu que la *Chanson d'Antioche*, où un incident semblable est rapporté, existait déjà du temps de Suger. M. Gaston Pâris fait observer que nous n'avons plus la *Chanson d'Antioche* primitive : la compilation dont M. Paulin Pâris a extrait un fragment qu'il a publié sous ce titre est certainement postérieure à Suger. L'auteur de cette compilation a mis en œuvre des matériaux bien plus anciens, mais il a laissé de côté, précisément, l'épisode qui paraît avoir été figuré sur le vitrail de Saint-Denis, le combat de Robert Courte-Heuse contre l'émir Corbaran. Ce combat appartenait à une tradition poétique dont Robert était le héros et qui s'effaça plus tard au profit de Godefroi de Bouillon. On en trouve des traces dans Guillaume de Malmesbury (1125), dans Geffrei Gaimar (vers 1150) et dans d'autres auteurs postérieurs. Il est intéressant de voir que Suger connaissait cette tradition ; mais cela ne prouve rien pour l'ancienneté du fragment épique connu sous le nom de *Chanson d'Antioche*.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire intitulé : *les Sentences rendues contre les martyrs*. Il étudie quelle était la forme des jugements rendus contre les premiers chrétiens et recherche si le droit de faire appel des sentences de condamnation leur était reconnu par la loi. Il pense que, même en supposant que ce droit leur fût accordé en théorie, leur dévouement à leur foi et leur soif du martyre suffisaient à les empêcher d'en faire usage.

M. Héron de Villefosse signale à l'Académie un fragment d'inscription romaine très incomplet, conservé au Musée du Mans. On en ignore la provenance : les traditions qui veulent qu'il ait été trouvé, soit à Jublains, soit à Allennes (Sarthe), ne paraissent pas fondées. Il se réduit aux lettres suivantes :

I · ANEX  
EIVS · DEI  
ENTIS · D

On avait cherché inutilement, jusqu'ici, à restituer la première ligne. Une patère de bronze, récemment découverte en Angleterre et conservée au Musée de Newcastle, donne la solution du problème. On y lit :

APOLLINI · ANEXTIOMARO  
M A SAB



Il faut évidemment restituer de même, à la première ligne de l'inscription du Mans : [Apollin]i Anex[tiomaro]. C'est là le nom du dieu, *ejus dei*, à qui il est fait allusion à la seconde ligne.

M. Hauréau ne pense pas que l'inscription ait été trouvée à Allonnes. Il a commencé, dit-il, de sa main et plus tard suivi avec intérêt les fouilles faites dans cette localité, et il n'a jamais entendu dire qu'on y ait trouvé une seule inscription.

M. Amélineau signale un manuscrit copte, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, qui présente un grand intérêt pour l'histoire du concile d'Éphèse et des événements qui l'ont précédé et suivi. C'est la traduction copte d'un ouvrage grec, dû au moine Victor, qui fut chargé par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, d'une mission de confiance auprès de l'empereur Théodose le Jeune.

M. Maspero annonce que le texte en question va être publié par M. Bouriant dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*.

(Revue Critique.)

JULIEN HAVET.

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### SÉANCES DES 26 MARS ET 2 AVRIL 1890.

M. l'abbé Duchesne met sous les yeux des membres de la Société la photographie d'une inscription chrétienne du iv<sup>e</sup> siècle, découverte au Maroc près de Tanger, par M. de La Martinière; c'est l'épithaphe de Crémentia « ancilla Christi », c'est-à-dire qu'elle a consacré sa virginité au Christ. C'est la seule inscription chrétienne connue jusqu'ici, qui ait été trouvée dans l'ancienne Mauritanie Tangitane.

M. Babelon continue la lecture du mémoire de M. de Laigue, consul de France à Cadix, sur le sarcophage phénicien du Musée de Cadix.

M. de Villefosse signale l'intérêt qu'il y aurait à comparer ce sarcophage avec les sarcophages phéniciens du Louvre et autres similaires.

M. Mowat communique l'empreinte d'une bague en or, un anneau de mariage, sans doute, trouvée à Rouen et acquise par le musée de cette ville.

### SÉANCE DU 9 AVRIL.

M. Flouest fait passer sous les yeux de la Société des statuettes de bronze découvertes à Marbieux (Ain); elles sont d'une basse époque, banales et d'une exécution très lâchée; dans le nombre, il y a le dieu au maillet, dieu gaulois, dont M. Flouest avait entretenu la Société dans une séance précédente.

M. le baron de Baye communique plusieurs objets provenant de la nécropole de Mouranka, gouvernement de Simbirsk (Russie), découverte par MM. Polivanoff et de Tolski. Les sépultures sont datées par des monnaies barbares du xiv<sup>e</sup> siècle.

M. Ulysse Robert donne lecture d'un mémoire sur un traité conclu, le 16 juin 1120, entre la cour de Rome, avec l'autorisation du pape Calixte, II et les Génois, au sujet de la consécration des évêques de Corse; il donne, notamment, l'indication des sommes en argent et des petits cadeaux faits aux cardinaux et aux nobles romains.

## SÉANCE DU 16 AVRIL 1890.

M. le Dr Thonion, membre de la Société florimontane d'Annecy, soumet à la Société le produit d'une intéressante découverte d'antiquités gauloises, épées, fibules, fer de lance, bracelets, dents d'ours, etc., faite sous un tumulus construit en pierres sèches, dans le voisinage d'Annecy.

M. Flouest complète les indications fournies par M. le Dr Thonion; cette sépulture se rapporte aux derniers temps de l'indépendance gauloise et à l'invasion de César en Gaule.

M. Heuzey communique à la Société un monument (plateau) de schiste vert, de style oriental, trouvé en Égypte, qui représente une tribu asiatique en expédition.

M. Courajod fait une communication sur un bas-relief en marbre, italien, de la collection Rattier, rapporté en 1846 d'Italie par M. Piot; cette pièce a été attribuée à Léonard de Vinci, elle a été publiée par M. Bardet dans son travail sur Verrocchio. M. Courajod lui attribue un caractère léonardesque.

M. Duruflé communique à la Société un statère de Lampsaque, qui remonte à la fin du v<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Ce statère est probablement unique, la tête représente Actéon. M. Babelon signale un statère de Cyzique imité de celui de Lampsaque.

M. Durrieu présente à la Société un triptyque acquis récemment par le Musée du Louvre. Il expose qu'il est possible que ce tableau soit l'œuvre d'un artiste franco-flamand, plutôt que celle d'un artiste appartenant à la pure école flamande.

## SÉANCES DES 23 AVRIL ET 14 MAI 1890.

M. Chatel fait une communication sur une mosaïque découverte à Tourmont (Jura), en 1754.

M. l'abbé Duchesne présente, au nom de la Société des Bollandistes, une brochure intitulée : *Passiones trium martyrum Africanorum*. Ces trois documents inédits ont un grand intérêt pour l'histoire de l'Église et des institutions romaines en Afrique.

M. Müntz communique de nouveaux renseignements sur une série d'architectes avignonnais du xiv<sup>e</sup> siècle. Guillaume d'Avignon, qui construisit en 1333 un pont à Raudnitz en Bohême; Jean Poisson qui dirigea de 1335 à 1338 la restauration de Saint-Pierre de Rome; Jean de Voubières; et Pierre Obrie, architectes du palais des Papes, et enfin Bernard de Mause et Henri Clusel, architectes des monuments élevés à Montpellier par Urbain V.

M. Collignon défend l'authenticité contestée par quelques auteurs d'un vase

du Musée d'Athènes. Les sujets représentés sont les suivants : en premier lieu deux êtres mixtes à tête humaine et à corps d'animal, affrontés, puis une scène de chasse, où l'on voit un chien poursuivant deux sangliers. M. Collignon, par des considérations tirées des dessins eux-mêmes, maintient son opinion déjà exprimée en faveur de l'authenticité, et indique le milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle comme l'époque probable de la confection de ce vase.

M. Courajod, à l'occasion d'un manuscrit à vignettes du Musée Plantin à Anvers, donne une nouvelle preuve de la coexistence dans les ateliers, à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, d'escouades d'artistes de nationalités différentes. Dans ce manuscrit, on voit entremêlées des miniatures des écoles allemande, franco-flamande et italienne. Le manuscrit n'a pas été terminé; une centaine de feuillets ne portent que des esquisses non gouachées, ce qui permet de juger de la finesse et de la grâce des dessins gothiques.

M. Mowat donne connaissance d'une lettre de M. Decombe, directeur du Musée de Rennes, annonçant la découverte de bornes milliaires ayant servi de matériaux de construction dans les anciens remparts de la ville. On rencontre sur ces monuments le nom des empereurs Septime-Sévère, Maximin, Victorin et Tetricus.

#### SÉANCES DES 21 ET 28 MAI 1890

M. Babelon communique une monnaie d'argent d'Histiæa (Eubée), représentant la nymphe Histiæa, accompagnée de son nom, assise sur une proue de navire. Il fait ensuite une communication ayant pour but d'expliquer le type d'Apollon assis sur l'Omphalos qui paraît sur les monnaies des rois de Syrie.

M. Courajod annonce que les revendications que la Société des Antiquaires de France n'a jamais cessé d'exercer au sujet des objets détournés de l'ancien Musée des monuments français et désaffectés si malheureusement après 1816 commencent à produire leur effet. La Vierge en terre cuite de Germain Pilon, autrefois à la Sainte-Chapelle, égarée longtemps à Saint-Cyr, vient de rentrer au Louvre, ainsi que la Vierge en marbre qui décorait autrefois la chapelle du château d'Écouen et qui était déposée, depuis la Restauration, dans la sacristie de la paroisse Notre-Dame de Versailles. C'est le commencement de la reconstitution du Musée des monuments français.

M. l'abbé Millard envoie une note sur deux bornes situées dans le canton de Montmirail (Marne) et qui portent une figure sculptée de la Vierge avec l'Enfant Jésus, avec l'inscription *Le Val Dieu* en caractères gothiques. Ce sont des bornes de propriété de l'ancien prieuré du Val Dieu situé dans le voisinage et fondé par Blanche de Navarre.

M. Courajod, au moyen de divers rapprochements avec la porte de bronze de la basilique de Saint-Pierre de Rome, et s'appuyant sur d'autres comparaisons, démontre que le bas-relief de bronze conservé dans la salle de Michel-Ange au Musée du Louvre est un ouvrage de Filarète.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

A Monsieur G. Perrot, membre de l'Institut, directeur de la  
Revue archéologique.

Monsieur,

L'article de M. J. de Baye sur la *Nécropole de Mouranka* (Russie), paru dans le dernier fascicule de la *Revue*, signale la découverte, dans une sépulture, aux environs de Sizran, district de Senguilei, qui est situé sur le Volga entre Simbirsk et Samara, de tresses de cheveux très bien conservées, fixées à une tige de bois par de légers liens, le tout retenu par une courroie de cuir non tanné et entièrement recouvert de fil d'argent.

Cet usage funéraire n'avait pas encore été observé en Russie. A la fin de son article, M. de Baye rappelle l'opinion de M. Polivanoff qui attribue cette nécropole aux Tartares.

Je n'ai pas l'intention de me mêler au débat; je me déclare absolument incompetent en ces matières, mais je me permettrai de rappeler ici une coutume kalmouke, qui m'avait étrangement frappé quand j'ai visité les *Kourouls*, bien peu connus, des steppes du Don et du Volga, et dont j'ai parlé précisément dans le *Tour du Monde* (t. XXXV, p. 406).

Les cheveux des femmes pendent en deux longues tresses qui traînent jusqu'à terre : dès qu'elles sont mariées, elles les enferment dans deux longs sacs de velours, pour les dissimuler aux regards des hommes de la tribu. Les juives karaïm de Crimée les coupent le jour de leurs noces; les Kalmoukes se contentent de les cacher, tout en les laissant pendre dans toute leur longueur. N'y aurait-il pas là un rapprochement à faire? Il viendrait confirmer l'opinion de M. Polivanoff, que nous sommes en présence de tombes asiatiques, puisque de nos jours encore, chez une peuplade asiatique que n'a pas atteinte la civilisation, nous retrouvons la tradition des tresses de cheveux *enveloppées*, tradition certainement d'une religion mongolique, pratiquée par les Kalmouks. Ne pourrions-nous pas supposer, car n'ayant assisté à aucun enterrement kalmouk je ne puis faire qu'une hypothèse, que les longues tresses, qui, pendant toute la vie de la femme étaient réservées à l'époux seul, devaient après la mort l'accompagner dans le tombeau? Il y a là, ce me semble, une donnée intéressante, qui pourrait ne pas être négligée dans la découverte présente et qui indiquerait peut-être que la nécropole est d'origine kalmouke ou khirotchise, ce qui se touche de bien près.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

F. DE MÉLY.

— *Mittheilungen des K. d. archæol. Institutes; Athenische Abtheilung*, t. XIV cahier 3 : — E. Reisch, *Les dessins de Cyriaque dans le Codex Barberini de Giuliano di San Gallo*. — H. G. Lolling, *Le sanctuaire d'Artémis, près d'Antioyre* (pl. VII. Temple adossé à une surface de roc taillée à l'outil). — E. Petersen, *Précautions prises par les architectes et les sculpteurs grecs, pour empêcher les oiseaux de gâter les sculptures*. — C. Cichorius, *Inscriptions de l'Asie Mineure* (textes recueillis en Bithynie et à Lesbos). — P. Wolters, *Vases mycéniens provenant de la Grèce du nord* (pl. VIII-XI, important pour montrer sur quelle aire très large s'était répandue, dans la Grèce orientale, la civilisation dite mycénienne. Les vases ici décrits proviennent des environs de Volo, du territoire de Pagasæ). — J. Strykowski, *L'acropole d'Athènes dans les premiers temps de la période byzantine*. — G. Treu, *Sur le fronton oriental du temple d'Olympie*. — *Sur la stèle funéraire de Métrodoros de Chios.* — W. Dörpfeld, *La Chalcothèque et le temple d'Athéna Ergané*. — *Mélanges*. — Mordtmann, *Addition au t. XII, p. 168 et suivantes*. — A. E. Contoléon, *Inscription inédite de Colophon*. — *Inscription de Magnésie sur le Méandre*. — B. Græf, *La peinture de la Niké d'Archerinos* (relève des traces de décoration peinte qui n'avaient pas été observées jusqu'ici). — P. Wolters, *Inscription du théâtre de Dionysos*. — *Bibliographie*. — *Découvertes*.

— 4<sup>e</sup> cahier. A. Scheider, *Vase de Xénoclès et de Kleisophos* (découvert, avec d'autres fragments de la céramique antérieure à la construction du théâtre, dans le sous-sol de cet édifice, pl. XIII-XIV). — A. Michaelis, *La date de la reconstruction du temple d'Athéné Polias à Athènes*. — W. Judeich, *Olymos en Carie*. — A. Brueckner, *Un monument des cavaliers athéniens contemporains de la guerre du Péloponèse* (pl. XII). — *Mélanges* : — H. Schliemann, *Inscriptions d'Ilion*. — N. Novossadsky, *Supplément au Corpus inscr. attic.*, I, 1. — Arc. Sp. Diamandaras, *Inscription funéraire à Myra de Lycie*. — *Découvertes*. — *Procès-verbaux des séances*. — *Nominations*.

— *Bulletin de la Commission archéologique municipale de Rome*, 17<sup>e</sup> année, novembre : — Gherardo Ghirardini, *L'Apollon du Belvédère et la critique moderne*. — G. Gatti, *D'un nouveau monument épigraphique relatif à la basilique de Saint-Clément*. — G. Gatti, *Découvertes relatives à la topographie et à l'épigraphie de Rome*. — C. L. Visconti, *Les plus récentes découvertes*. — L. Cantarelli, *Bibliographie* (Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, deuxième édition).

— Décembre : — G. Gatti, *Découvertes relatives à la topographie et à l'épigraphie de Rome*. — *Liste des objets d'art antique découverts par les soins de la Commission archéologique municipale du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre 1889 et conservés au Capitole ou dans les magasins communaux*. — *Actes de la Commission et dons reçus*. — *Table des matières du tome dix-septième*.

— *Bulletin de la Commission archéologique municipale de Rome*, 18<sup>e</sup> année, janvier, fascicule I<sup>er</sup> : — Luigi Borsari, *Notes topographiques relatives à la région transtibérine ou région XIV*. — G. Gatti, *Découvertes relatives à la topographie de Rome*. — C. L. Visconti, *Découvertes d'objets d'art et d'antiquité figurée* (pl. I et II).

## BIBLIOGRAPHIE

---

Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou, par M. JOS. BERTHELÉ.  
Melle, éd. Lacuve, 1889, in-8° de 498 pages.

Le livre de M. Berthelé comprend deux parties. Dans la première, il réunit cinq mémoires déjà publiés dans des recueils archéologiques; en agissant ainsi, il a fait une excellente chose; d'abord, parce que ces études, très importantes, avaient le grand tort d'être dispersées, et, par conséquent, peu faciles à consulter; ensuite, parce qu'il n'a pas hésité à les compléter, à les améliorer encore. J'admire toujours les auteurs qui ont le courage de rééditer leurs travaux en les revisant : pour moi, ce labeur représente une peine plus grande que la première rédaction. Ces cinq mémoires sont relatifs : 1° à la crypte de Saint-Léger de Saint-Maixent, dont il attribue certaines parties à la fin du vi<sup>e</sup> siècle; 2° à l'église de Gourgé, édifice en grande partie du xii<sup>e</sup> siècle, maladroitement réparé de nos jours, où il a retrouvé un chevet antérieur au xi<sup>e</sup> et probablement carolingien; 3° à l'église d'Airvault dont le système de voûtes est, aujourd'hui, avec Saint-Jouin-lès-Marnes et Saint-Germain-sur-Vienne, un des rares souvenirs des voûtes de Toussaint d'Angers, construites au xiii<sup>e</sup> siècle dans le style Plantagenet; 4°, 5° et 6°, aux influences auvergnates, limousines, périgourdines, angoumoises et champenoises constatées dans les églises du Poitou et de la Saintonge; 7° à l'architecture Plantagenet, combinaison de la coupole byzantine et de la croisée d'ogives de l'Île-de-France, dont on trouve ici une étude complète depuis son origine, au milieu du xii<sup>e</sup> siècle, jusqu'au xvii<sup>e</sup>. Nous recommandons particulièrement la lecture attentive de cette véritable monographie d'un système d'architecture qui, né en France, inspira les constructeurs de nombreux monuments dans nos provinces occidentales et eut une grande influence au delà de la Manche. Nous exprimerons un seul regret, c'est que, à l'appui des thèses proposées, M. Berthelé n'ait pas annexé quelques croquis et quelques plans qui auraient retracé aux yeux ce que son texte expose si bien; quelques traits de crayon gravent bien mieux dans la mémoire les détails architectoniques que les définitions les plus minutieuses et, sur le terrain, ces souvenirs sont précieux.

La seconde partie du livre, intitulée *Mobilier*, après avoir énuméré un certain nombre de reliquaires, les uns disparus, les autres existant encore, dans les églises poitevines, sous forme de chefs, de bras, puis les calices, les ciboires, les suspensions eucharistiques, les monstrances auxquelles succèdent les ostensoirs, M. Berthelé s'occupe tout spécialement des cloches; celles-ci fournissent la matière de plus de la moitié du volume. C'est une statistique très intéressante de l'archéologie campanaire en Poitou; on y trouve de nombreux renseignements sur l'art de fonder les cloches, sur les *saintiers* qui les faisaient, sur les détails de la fabrication. Ces recherches considérables seront très utiles à ceux qui voudront, un jour, faire un travail d'ensemble sur les cloches en France; tel que les présente M. Berthelé, il était parfaitement préparé pour



rédiger un *Corpus* consacré aux cloches de l'ancien diocèse de Poitiers; il est à regretter qu'un scrupule honorable l'ait empêché de parler de cloches « relevées en vue de publication » par quelques personnes. Chacun de ces articles ne formera qu'une communication un peu maigre, tandis que données à l'auteur de l'*Histoire des arts*, elles eussent contribué à compléter sa monographie. J'ai toujours pensé, et je crois avoir prêché d'exemple, que lorsqu'une personne compétente tente de faire un ouvrage d'ensemble, c'est un devoir, pour chacun, de lui apporter les matériaux recueillis.

On peut regretter l'absence d'une table des noms de lieux et d'hommes; cette lacune, qui rendrait les recherches plus faciles, n'empêche pas que le livre de M. Berthélé ne soit digne d'être signalé particulièrement, non seulement aux Poitevins, mais aussi aux archéologues de tout pays.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

---

J.-Adrien BLANCHET, *Nouveau Manuel de numismatique du moyen âge et moderne*, deux tomes en trois volumes in-18, avec atlas de 14 planches. Paris, Roret, 1890.

Il n'est pas besoin de refaire une fois de plus ici l'éloge du *Manuel de numismatique* de M. A. de Barthélemy. Depuis tantôt quarante années, cet ouvrage a été l'indispensable bréviaire de tous les numismatistes, d'une foule d'archéologues, de tous ceux qui, de près ou de loin, ont touché à l'étude des monnaies antiques ou du moyen âge.

Les immenses progrès réalisés depuis un quart de siècle dans toutes les branches de la science numismatique rendaient nécessaire la publication d'une édition nouvelle de l'œuvre si utile de M. de Barthélemy. L'auteur s'est en personne acquitté de ce soin pour la partie antique et M. G. Perrot a tout récemment présenté aux lecteurs de la *Revue archéologique* le petit volume si savamment rédigé par son confrère.

Pour le moyen âge, M. de Barthélemy s'est adressé à M. J.-Adrien Blanchet. Ce jeune érudit, déjà connu dans cette *Revue* même par de très bons mémoires numismatiques, était préparé à ce grand travail par une étude assidue de toutes les branches de l'histoire de la monnaie.

M. Blanchet s'est parfaitement acquitté de la tâche difficile qui lui avait été confiée. Il nous donne aujourd'hui une édition entièrement refondue du *Manuel de numismatique du moyen âge et moderne* de 1851, édition très augmentée et très notablement améliorée. Le volume unique de M. de Barthélemy est devenu un ouvrage en deux tomes formant trois volumes. Plus que jamais ce petit *Manuel* ainsi modifié va demeurer l'auxiliaire nécessaire de tous les archéologues.

M. Blanchet a modifié considérablement le plan de l'ouvrage, pensant ainsi le rendre plus commode à ceux qui ont l'habitude de trouver dans des ouvrages spéciaux divers articles à une place déterminée. Dans le premier volume, consacré à la numismatique de la France, il a parfois tenu à conserver le texte même de l'ancien *Manuel*, jugeant qu'il n'y avait pas mieux à dire; ces citations, presque

toujours indiquées, s'élèvent à une vingtaine de pages. La liste des légendes des monnaies mérovingiennes a été dressée d'après les indications de M. de Barthélemy. Partout ailleurs, la rédaction primitive a été profondément remaniée, mise, en un mot, au courant de la science. Tous ceux qui ont suivi avec attention l'énorme progrès réalisé depuis 1850 par des centaines, presque des milliers de travailleurs dans toutes les branches de la numismatique, comprendront à quel travail considérable et minutieux M. Blanchet a dû se livrer pour atteindre ce résultat.

Dans le second volume, même transformation. Celui-ci est consacré à la numismatique étrangère, aux médailles, aux jetons, aux poids. Plusieurs chapitres, notamment ceux des monnaies allemandes et italiennes, n'ont jamais été traités d'une façon aussi complète en renseignements de toute sorte. Mais la portion entièrement neuve et originale est toute celle qui concerne les médailles, les jetons, les poids, et ces chapitres compteront certainement parmi les plus utiles de l'œuvre de M. Blanchet. Les archéologues, les amateurs y trouveront sur tous ces intéressants petits monuments, sur leur classification, leur destination, les renseignements les plus précis qu'ils chercheraient vainement ailleurs. Ceci est vrai surtout pour les jetons et les poids.

Malgré l'énorme quantité de matières à traiter, M. Blanchet a tenu à donner le plus grand nombre de renseignements bibliographiques. Certainement, son travail peut prêter à diverses observations de détail, mais on y trouve de si nombreuses et si précieuses indications que je ne puis faire autrement que de lui décerner les éloges qu'il mérite. Je me borne à présenter ainsi cet utile *Manuel* aux lecteurs de la *Revue*. Pour en faire la critique vraiment sérieuse, il faudrait commencer par étudier soi-même la matière durant des mois, sinon des années.

Gustave SCHLUMBERGER.

---

*Ephemeris epigraphica*, t. VII (*Addimenta ad Corpus*, vol. VII).

Ce qui caractérise le nouveau fascicule de l'*Ephemeris epigraphica*, qui vient de paraître, c'est qu'il contient un supplément aux inscriptions de la Bretagne romaine rédigé par un Anglais, M. le prof. Haverfield, dont le nom est aujourd'hui très connu dans les études d'antiquités romaines : il y a là un symptôme auquel ne peuvent rester indifférents ceux qui veulent, avec raison, voir chaque pays se réserver la publication de ses textes épigraphiques. L'essai que M. Haverfield a tenté est fait pour donner courage à des imitateurs. La sûreté des lectures, la précision et la sobriété des commentaires sont les qualités principales du travail. Trois des inscriptions qui y figurent méritent d'être signalées aux archéologues gaulois ou africains. Le n° 846 est un ex-voto offert par un soldat de la légion *II Augusta* qui avait reçu son congé de l'empereur, pendant qu'il se trouvait à Orange; malheureusement il n'est pas dit à quelle occasion ce soldat était venu en Narbonnaise. Le n° 889 fournit la première mention de l'*ascia* en Bretagne : c'est l'épithète d'un centurion de la légion XX<sup>e</sup> ;

le monument est fait par la femme du défunt; elle ou son mari pouvait être originaire de Gaule. Sur la tombe qui porte le n° 1002, on lit le nom d'un Maure esclave d'un cavalier de l'aile des Astures, qui, affranchi par lui, *plantissime prosequutus est*. Ajoutons que la majorité des textes du recueil sont relatifs à des légionnaires ou à des auxiliaires; on y puisera avec fruit pour l'histoire ou l'organisation des troupes romaines.

R. C.

---

**Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France** (époques celtique et romaine), par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, avec la collaboration de G. DORRIN. — Paris, Thorin, 1890, in-8°, xxxii-703 pages.

Suivant l'auteur, dans la Gaule barbare au temps de César, il n'y avait de gaulois que l'aristocratie, environ soixante mille âmes sur une population, qui, d'après les statisticiens les plus compétents, n'arrivait pas à quatre millions, ou pouvait peut-être atteindre six millions.

L'immense majorité de cette population descendait des vaincus asservis par les Gaulois conquérants. L'aristocratie gauloise jouissait du sol à titre précaire; chaque cité avait le domaine éminent. Auguste, en établissant le cens, supprima tacitement le domaine éminent de la cité gauloise. De là l'origine de la propriété foncière rurale en France. Un témoignage de cette transformation, ce sont les noms de lieux habités, les uns dérivés de gentilices romains, ou de *cognomina* usités sous l'empire romain, les autres identiques soit à des gentilices, soit à des *cognomina*.

Ainsi, les noms en *-iacus* si nombreux en France dérivent de gentilices romains à l'aide du suffixe gaulois *-aco-s*; l'*i* qui précède *-acus* est un débris du suffixe *-ius* si souvent employé comme finale des gentilices romains. Les Vitry si fréquents sont d'anciens *funlus Victoriacus*, propriétés de certains Victorius qui appartenaient probablement par leur naissance à l'aristocratie gauloise et qui étaient devenus citoyens romains. En France les noms de lieux habités qui remontent à une origine antérieure à la conquête franque sont encore très nombreux. Dans la plupart on doit reconnaître des monuments de la domination romaine. Ce sont des noms de *funli* inscrits aux registres du cens sous l'empire romain. Ils tirent leur origine de noms d'hommes usités sous l'empire romain. Ils sont, comme notre langue, un résultat de la conquête romaine. Les noms de lieu d'origine gauloise paraissent une exception et une rareté.

Telle est la doctrine de M. d'Arbois de Jubainville. Nous l'énonçons sans y faire d'objection. Elle est plutôt du domaine des juriconsultes et des linguistes que de la compétence des archéologues. Elle sera probablement discutée: nous attendrons le résultat de la critique pour prendre parti pour ou contre.

X.

# REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

---

**Avril-Juin**

---

# 1° PÉRIODIQUES

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, 1889.

P. 438 et suiv. Rolfe et Tarbell. | Nouveau fragment de l'édit de Dioclétien (préambule) découvert à Platées.

- (66) *Fortunam reipublicae nostrae, cui juxta immortales deos bellorum memoria quae feliciter gessimus GRATULARI LICET TRANQUILLI ORBI STATU ET IN Gremio altissimae pacis IOCATO, etiam pacis bonis, propter QUAM SUDORE LARGO LABORATUM EST disponi fideliter atque ornari decet* ET, honestum publicum ET ROMANA DIGNITAS MAIESTASQUE DESIDERAT UT NO S qui benigno favore numinum astantes de PRÆTERITO RAPINAS GENTium BARBARarum IPSarum CLADE compressimus in aeternum (sic) FUNDATam QUIETEM DIBITUM IUSTICIAE MUNIMENTIS SAEPIAMUS. Etenim si ea quibus nullo si (sic) BIFINAE PROPOSITO ARDATA AUARITIA DESAEUENS QUI SINE RESPECTO GENIris humani, non amnis modo UEL MENSIBUS AUT DIEBUS SED PAEN HORIS IPSISQUE MOMENTIS Ad incrementa sui et augmenta festinat ALIQUA EONTINENTIAE RATIO FRENARET UEL SI FORTUNAE communes aequo animo perpeti possent hanc de (sic) BACCANI DILIGENTIAM QUA PESSIME IN DIES EIUSMODI SURTAE ACERANTur; dissimulandi forsitan atque reticendi DE RELICTUS LOCUS UIDERETUR CUM DETESTANDAM immanitatem condicionemque miserandam communis ANIMORUM PATIENTIA TEMPERARET SED QUILA una est cupido furoris indomiti nullam communis NECESSITUDINIS AHBERE DILECTUM ET GLICENTIS ABARITINE ac rapidis aestuantis ardoribus reul quaedam RELIGIO APUD INPROBUS ET INMODESTUS EXISTIMATUR in lacerandis fortunis omnium necessitate potius qu (sic) AMUOLUNTATE DESTITUIT AD QUAE ULTRA QUONIUERE NON possunt quod ad sensum miserrimae conditionis egestatis EXTRAEMA TRAXERUNT CUNUEIT PROSPICIENTIBUS Nobis qui parentes sumus generis humani, arbitram rebus in TERUENIRE IUSTITIAM UT QUOD SPERATUM DIU HUMANITAS ipsa praestare non potuit, ad commune omnium temperAMENTUM REMEDIIS PROMISIONIS NUSTRAET CONFERATUR. Et huius quidem causae, quantum communis OMNIUM CONSCIENTIAM RECOGNOSCIT ET IPSARUM Rerum fides clamat, paene sera prospectio est, dum ha (sic) CONSILIA MOLIMUR AUT REMEDIA INUENTA COHIBEMUS, ut quod expectandum fuit per jura naturalia in grav (sic) ISSIMIS DEPRAEHNSA DILICTIS IPSA SE EMENDARET humanitas; longe melius existimantes non ferend (sic) ARE DIREPTIONIS NOTAS A COMMUNIBUS IUDICIIS ipsorum sensu adque arbitrio submoveri, quos cottidi (sic) E IN PEIORA PRAECIPITES ET IN PUALICUM NEFAS QUALAM animorum caecitate vergentes inimicos sing (sic) GULES ET HUNIUERS REOS ATROCISIMAE INHUMANITATIS grauis noxa dederat. Ad remedia igitur i (sic) AMDIO RERUM NECESSITATE DESIDERATA PRORUMPIMUS et securi quidem querellarum, ne ut interpesti (sic) BO AUT SUPERILLOU MEDILLAE NUSTRAE INTERUENTUS vel apud improbos lenior existimare

(*sic*) TUR QUI TOT ANNORUM RETICENTIAM NUSTRAM Praeceptionem modestiae sentientes sequi tamen no-  
(*sic*) LUERUNT QUIS ENIM ADEO OATUMSI<sup>1</sup> PECTORIS et a sensu humanitatis extorris est, qui ignorare  
(*sic*) POSSIT INMO NO<sup>2</sup> SENSERIT INUENALIBUS REBUS quae vel in mercionis aguntur vel diurna urbium  
CONUERSATIONEM TRACTANTUR IN TANTUM SE licentiam diffuisse pretiorum ut effrenata livido  
RAPIENDI Nec RERUM COPIA NEC ANNORUM UERTATIBUS<sup>3</sup> mitigaretur? ut plane ejusmodi honores quos hae  
OFFICIA EXERCITUS<sup>4</sup> HABENT DUBIUM NON SIT Semper pendere animis, etiam de siderum motibus aures ip-  
(*sic*) SAS CENPESTATIS QUAE CAPIARE NEQUE INIQUITATI SUA perpeti posse ad spem frugum futurarum inundari  
(*sic*) SUPERIS INDRIBUS ARUA FELICIA UT QUI DETRIMENTUM sui existiment caeli ipsius temperamenti abun-  
35 DANTIAM REBUS PROUENIRE ET QUIBUS SENPER STUDIUM est in questum trahere etiam beneficia divina, ac  
(*sic*) PUALICAE FELICITATIS FLUENTIAM STRINGERE TURSUSQUE<sup>10</sup> anni sterilitate de seminum jactibus adqu-  
E INSTITUTORUM OFFICIS NONDINARI QUI SINGULI MAXIMIS diuitiis diffuentes, quae etiam populos adfa-  
(*sic*) TIM EXPLERE POTUISSENT CONSENTENTUR PECULIA et laceratrices centensimas persequantur; co-  
(*sic*) RUM ADARITIAE MODUM SCATII PROBINCIALES NUSTRI communis humanitatis ratio persuadet.  
40 (*sic*) SED IAMETIAM IPSAS CAOSAS QUARUM NECESSITAS TAMDEM projicere nimis diu prolatum patientium compulsi expli  
(*sic*) CARE DEBEMUS OT QUAMBIS DPSID<sup>10</sup> POACOTO ORBAE<sup>11</sup> avaritiam saevientem speciali argumento vel  
(*sic*) FACTO POTIUS DROTOELARI<sup>12</sup> IUSTIOR TAMEN INTEPLEGATUR remedit constitutio, cum intempera-  
(*sic*) TISSIMI HOMINES MENTIONI<sup>13</sup> SUARUM INDOMITAS CUPIDINES designatione quidam et notis cogere-  
(*sic*) TUR ACNOSDEBE<sup>14</sup> QUIS ERGO NESCIAT UTILITATIBUS publicis insidiutricem audaciam, quacumque  
45 (*sic*) EXERCITUS NOSTROS IDIRIGI COMMUNIS OMNIUM SALUS postulat, non per vios modo aut oppida, sed in o-  
(*sic*) MNI ITENERE ANIMO SECTIONI OCCURRERE PRAETIA UENALium rerum non quadruplo aut octuplo sed i-  
(*sic*) TA EXTORQUERE UT NOMINA ESTIMONIS<sup>15</sup> ET FACTI EXPHICARE humanae linguae ratio non possit? denique  
(*sic*) INTERDAM DISTRACTIONE HUNUS REI DONATHU MILITEM stipendique privari et omnem totius orbis ad sus-  
TINENDOS EXERCITUS COLLATIONE DETESTANDIS quaslibus diripentium cedere? ut universam me-  
50 (*sic*) SSEM MILITIAE SUAE ET EMCRITUS LAORES MILITES NOSTRI SECORIOUS<sup>16</sup> OMNIUM conferre videntur, quo  
I DEPRAEDATORES IPSIUS REIPUBLICAE TANTUM IN DIES RAPIANT QUANTUM HABERE statuit.  
HIS OMNIBUS QUAE SUPRA CONPREHENSAS SUNT IUSTIAC MERITO PERMOTICUM IAM IPSA HUMUNITAS deprecari vi-  
DERETUR NON PRETIA UENALium rerum NEQUE ENIM FIERI ID IUSTUM PUTATOR CUM PLURIMAE interarum pro-  
BINCIAE FELICITATAE OPTATAE UILITATIS ET UELUT QUODAM AFLUENTIAE PRIVILEGIO gloriantur sed  
55 MODUM STATUENDUM ESSE CENSUAMUS UT CUM UIS ALIQUA CARITATIS EMERGERET quod dii omen averterent....

1. andel avaritia. — 2. sorte. — 3. nostrae conferantur. — 4. spe. — 5. publicum. — 6. superfluo. — 7. optumsi. — 8. immo non. — 9. ubertutibus. — 10. rursusque. — 11. difficile sit toto orbe. — 12. relevari. — 13. mentum. — 14. agnoscere. — 15. sermonis. — 16. secloribus.



Ainsi qu'on le voit, ce texte est plein de fautes dues à la maladresse du graveur. Les exemplaires qu'on en possède déjà (*C. I. L.*, III, p. 824 et 825) permettent de rectifier ces incorrections.

ANNALEN DES VEREINS FÜR NASSAUISCHE ALTERTHUMSKUNDE, 1889.

P. 12 et suiv. Cf. pl. III.

Différentes marques de tuiles ou d'autres objets portant les unes :

67) LEG XXII PR P F

les autres :

68) LEG XIII G M V

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1889.

P. 292. Inscription de Reims. Communication de M. l'abbé Trihidez.

69)           D           M  
AGATHEPHORIS  
AVGT·LIB·ANNIO  
BACCHYLO·CON·  
IVGI·DVL·CISSIMO  
MEMORIAE·CAV  
SA   FE   CIT  
VIXIT·ANNIS·XXXX

1. 3. *Aug(us)t(i) lib(erta)*.

P. 361 et suiv. R. Cagnat. Inscriptions nouvelles d'Afrique.

P. 362-364. Inscriptions de Mactar découvertes par M. le cap. Bordier.

Les plus importantes sont les suivantes :




                  D           N  
70) FLAVIO VALERIO  
CONSTANTINO  
NOB·CAES·NVMINI  
MAIESTATI·QVE·EO  
RVM·COL·AELIA·A  
RELIA·AVG·MACT·  
                  D   D   P   P

Remarquer le nom de la colonie : *Aelia Aurelia Augusta Mactaris* qui paraît en entier pour la première fois.

71) F L C L A V D I O  
I V L I A N O · P ·  
F E L I C I · S E M P ·  
· A · V · G ·  
F A V S T V S · F L · P P ·  
C V R · R E I · P · V N A  
C V M · S P L · O R D I  
N E · N · M · Q · E · S · D I C ·

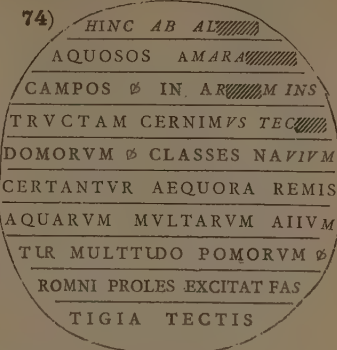




Le monument est consacré à l'empereur Julien. Les sigles de la deuxième ligne signifient : *n(umini) m(ajestati) q(ue) e(jus) s(emper) d(icatus)*. Le dédicant est *fl(amen) p(er)p(etuus) cur(ator) rei p(ublicae)*.

72)           D           N  
FL VALENTINIANO  
·PIO FELICI SEMP·  
· A · · V · G ·  
· Q · I V L · M O D E R A T V S  
· F L P P · C V R · R E I P ·  
V N A C V M · S P L E N  
D I D I S S I M O O R D I  
N E · N · M · Q · E I V S  
                  D   I   C

73)  D N  
 FL · GRATIANO P · F ·  
 SENPER AVG  (sic)  
 NVMINI · M · EIVS  
 L · POPILIVS HONORATVS  
 FL · PP CVR · RP · VNA  
 CVM SPENDIDISSIMO  
 ORDINE POSVIT ET DEDI  
 CAVIT 

P. 368. Mosaique de Tenès découverte par M. Pacquetau. Les lettres

en italiques sont aujourd'hui disparu.

74)   
 HINC AB AL   
 AQUOSOS AMARA   
 CAMPOS Ø IN AF  M INS  
 TRVCTAM CERNIMVS TEC   
 DOMORVM Ø CLASSES NAVIVM  
 CERTANTVR AEQUORA REMIS  
 AQUARVM MVLTVARVM AIIVM  
 TIR MULTTUDO POMORVM Ø  
 ROMNI PROLES EXCITAT FAS  
 TIGIA TECTIS

*Hinc ab al. . aquosos amara campos .  
 In ar[ce]m? instructam cernimus tec[ta] domorum.  
 Classes navium certantur aequora remis.  
 Aquarum multarum altum tur? multitudo pomorum.  
 Romani proles excitat fastigia tectis.*

Le sens de ces lignes est fort obscur.

P. 373. De La Blanchère. Inscription de Testour déjà connue.

P. 375 et suiv. Héron de Villefosse. Inscriptions de Timgad et de Lambèse.

P. 375, n° 1.

75) *mp·caes·divi·hadriani·filio·divi·traiani PAR THICI NEPOII DIVI NERVAE PRONepoti  
 t·aelio·hadriano·antonino· AVG PIO P P IMP II PON TIF MAX TRIB POT XII COS III  
 l·novius·crispinus·leg·aug·pr·pr·cos·DESIGN PATRONVS COL DEDICAVIT D D P P*

1. 3. [*L. Novius Crispinus leg(atus) Aug(usti); pr(o) pr(aetore) co(n)s(ul)*] *design(atus), patronus col(oniae) dedicavit. D(ecreto) d(ecurionum), pe(cunia) p(ublica).* (an. 149.)

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HEL-  
 LÉNIQUE, 1890.

P. 244 et suiv. G. Radet. Inscriptions de la vallée du Méandre.

P. 231 à Sare-Sou.

76) *Ο ΔΗΜΟΣ ΚΑΙ Η ΒΟΥΛΗ  
 ΠΟΛΙΤΩΝ ΔΙΚΙΝΙΩΝ  
 ΠΟΛΙΤΩΝ ΚΡΑΣΣΕΩΝ  
 ΙΟΥΝΙΑΝΩΝ ΤΟΝ ΕΑΥΤΩ (sic)  
 ΣΩΤΗΡΑ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ  
 ΚΑΙ ΠΑΤΡΩΝΑ ΔΙΑΤΗΝ ΕΨ  
 ΨΟΦΟΝ ΑΥΤΟΥ ΑΡΕΤΗΝ  
 ΚΑΙ ΤΑΣ ΕΙΣ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ  
 ΕΥΕΡΓΕΣΙΑΣ*

P. Licinius Crassus Junianus est

un contemporain de Cicéron bien connu (*Ad Quint. fr.*, III, 8; *Plut., Cat.*, 70.)

P. 233. Ak-Seheir (Cf. *Bull. de corr. hellén.*, X, p. 20).

77)

ΑΥΡΗΛΙΑΝΟΥ  
ΑΠΕΛΑΝΝ  
ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ  
ΑΕΓΙΩΝΟΣΤΡΙ  
ΤΗΣΚΥΡΗΝΑΙΚΗΣ  
ΤΟΝΕΑΥΤΟΥ  
ΠΑΤΕΡΑ  
ΚΑΤΑΔΙΠΟΝΤΑΤΗ  
ΙΕΡΩΤΑΤΗΒΟΥΛΗ  
ΕΙΣΚΑΗΡΟΥΣΕΑΥΤΟΥΚΑΙ  
ΤΟΥΥΙΟΥΑΠΕΛΛΑΧΙΖ

BULLETIN MONUMENTAL, 1889.

P. 515 et suiv. Héron de Villefosse. Le marbre de Thorigny. Conférence faite à la Société des Antiquaires de Normandie.

P. 583 et suiv. Inscription du Mans.

78)

*deo apollini · ANEX  
tiomaro..... signum EIVS DEI  
cum omnibus ornamentis · D*

BULETINO DELLA COMMISSIONE ARCHEOLOGICA COMUNALE DI ROMA, 1890.

P. 27 et suiv.; p. 79 et suiv. Cantarelli. Fastes des préfets de la ville.

P. 73. Gatti. Trouvailles récentes faites à Rome. (Les compléments appartiennent à M. Gatti.)

79)

M · AGrippa l. f.  
AEDilis  
IMP · CAesar consul  
II IVIR · R. p. c. iter  
— CI · SALV —

P. 103 et suiv. Tomassetti. Inscriptions nouvelles; l'une d'elles a déjà été rapportée plus haut.

BULETINO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DALMATA, 1890.

P. 49. Fouilles faites sur l'emplacement de l'antique Saloniae. Tombe avec l'inscription

80)

† HIC IACIT IOHANNES  
PECCATVR ET IN  
DIGNVS PRESBITER &  
EXPLETO ANNORVM CIR  
CVLO QVINTO HVNC  
SIBI SEPVLCRVM IO  
HANNIS CONDERE IVSSIT  
MARCELLINO SVO PRO CON  
SVLE NATO GERMANO PRAE  
SENTE SIMVL CUNCTOSQVE  
NEPOTES ORNAVIT TVMOLVM  
MENTE FIDELI DEFVNCTVS ACCES  
SIT OBSIS VNA CVM CONIVGE NATIS  
ANASTASII SERVANS REVERENDA  
LIMINAS ANTIERTIO POST DECIMVM  
AVGVSTI NVMERO MENSIS IND E PRAE  
FINIVIT SAECVLI DIEM

A l'avant-dernière ligne le chiffre des indictions est II ou VI.

Ce Joannes « peccator et indignus presbiter », contemporain du

proconsul de Dalmatie Marcellinus (en 598 et années suivantes), était gardien de la châsse de saint Anastase.

DELTON, 1889.

P. 133, n° 14.

81)

Τὸν λαμπρότατον ἀνθύπατον  
Κλαύδιον Ἰλλυρίον ἑγγονόν Λεον-  
τίου τοῦ ἀνθυπατεύσαντος,  
παῖδα Τηβεντος τοῦ τῆν ἐπώ[νυ]  
μον ἀρχὴν ἀρξάντο[ς τὸν]  
ἀνθύπατον καὶ Ἀρέο[παγει]  
τῆν καὶ εὐεργέτ[η]ν ἢ [πόλις]  
ἐπιμελουμ[ένου] Μάρκου Ἰουνί-  
ου Μ[ε]νο[κ]ιανού[ς]

Ce texte serait du III<sup>e</sup> siècle d'après M. Mommsen.

JOURNAL DES SAVANTS, 1890.

P. 373 et suiv. Article de M. Boissier sur les *Inscriptions romaines de Bordeaux* publiées par M. C. Jullian. (Voir plus bas.)

KORRESPONDENZBLATT DER WEST-DEUTSCHEN ZEITSCHRIFT, 1890.

P. 9. Von Domaszewski. Inscription d'Alt-Ofen. (Le texte est donné en italiques, ainsi qu'il suit) :

82)

*G. Jul(ius) Sept(imius) Castinus*  
*co(n)s(ul) desig(natus) leg(atus)*  
*Aug(ustorum trium) [AVG GG sur*  
*la pierre] pr(o) pr(aetore) P(an-*  
*noniae) I(nferioris), leg(atus) le-*  
*g(ionis) I M(inerviae) ex prae-*

*cepto) dom(inorum) n(ostrorum)*  
[DOM NNN, sur la pierre], *dux*  
*vexil(lationum)* IIII Germ(ani-  
carum) VIII Aug(ustae) XXII  
*Pr(imigeniae) I Min(erviae) XXX*  
*Ulp(iae) advers(us) defectores et*  
*rebelles, proco(n)s(ul) Cretae et*  
*Cyr(enarum), jurid(icus) per Apu-*  
*(liam) Cal(abriam) Luc(aniam)*  
*Brutt(ios), cur(ator) viae Sal(a-*  
*riae), cur(ator) Ae[c]lanensium,*  
*praet(or) tutel(arius), tr(ibunus)*  
*pl(ebis), quaest(or), tr(ibunus) mil-*  
*(itum) leg(ionis) I Adj(utricis)*  
*item V Mac(edonicae).*

Les *defectores* et les *rebelles* de l'inscription sont Pescennius Niger et Clodius Albinus. Le personnage auquel cette inscription est dédiée, est déjà connu.

NÉOLOGOS de Constantinople,  
1890.

Numéro du 10/22 mai. — Inscription trouvée à Limboni, près Aidonat (l'ancienne Paramythia, Épire). Copie de M. Panayiotidès qui m'a été signalée par M. A. Leval.

83)

SEX POMPEIO  
SPESO · SABIN  
PRAEFA · ET · AVR  
PROC · AVG · EPIRI  
DO  
PHOTIC · EX PECVNIA  
VIRITIM CONLAT  
OB MERITA

Ce texte est trop incertain pour

que l'on puisse hasarder une lecture.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ, 1890.

P. 33. Dans le lit du Tibre.

84)

M·C·POMPLIO·NO  
DEDRON F  
HERCOLE

*M. (et) C. Pomp(i)liu(s), No(vi) f(i)liū, ded(e)run(t) Herculi.*

85)

AISCOLAPIO·DONO//  
L·ALBANIVS·K·F·DEDIT

*Aiscolapio dono[m] L. Albanus, K(aesonis) f(i)lius, dedit.*

P. 36. Cf. plus haut, n° 35.

P. 44 à Pompéi.

86)

A·A·P·R·D·D·  
GRATVS·CAESAR  
L·MINIST·IVSSV  
Q·COTRI·D·V·I·D  
C·ANNI·MARVLI  
D·ALFIDI·HYPSAI  
D·V·V·A·S·P·P  
M·SERVILIO·L·AELIO  
COS

An 3 ap. J.-C.

*A. a. p. r. d. d.? Gratus, Caesar(is) libertus, minist(er) jussu Q. Cotri(i) d(uum)v(i)ri j(ure) d(i)cundo, C. Anni(i) Maruli D. Alfidi(i) Hypsai d(uum)v(i)rorum v(i)s ae(d)ibus s(acris) p(ublicis) p(rocurandis); M. Servilio, L. Aelio co(n)su(libus).*

P. 49. Près de Buonanaro (Sardaigne).

87)

M P XXXIII ✱  
IMP·CAES m  
*Julius philip*

*pus* PIVS·FELIX·AVG

PONT·MAX·TRIB·POT·P·P·COS  
PROC *Et m·iul·philippus*  
NOBILISSIMO·CAES·PRIN  
CIP I·V·VENTVTIS·VIAM  
QVE·DVCIT·a TVRRE·VSQVE  
KARALIS·VETVSTATEM  
CORRVPTAM·RESTITVIT  
CVRANTE·P·AELIO  
V A L E N T E  
PROCVRATORE  
S V O  
E Ø V

88)

M P XXXIII  
IMP·CAES·M·AVRELIO  
CLAVDIO·MAXIMO pio  
FELICI·INVICTO·AVG pont  
MAX·IMP·II·CON Sule  
P·P·PROCONSule  
CVRANTE L·SEPTIMIO  
LEONHICO E·V·PROC·prov  
SARDIniae

P. 82 et suiv. Suite de bornes destinées à indiquer la largeur et la direction du Tibre; trouvées sur la rive droite du fleuve. — Elles sont au nombre de 13; cinq sont anépigraphes, et huit portent une inscription. Parmi ces dernières sept sont au nom de l'empereur Auguste; elles sont d'un intérêt

tout à fait local, en ce qu'elles permettent de déterminer nettement le tracé de la rive du fleuve sur ce point (voir le croquis annexép. 83). La huitième qui date de Trajan offre la partie inférieure d'une inscription semblable à celles qui portent au *Corpus* (t. VI), les nos 1239 et suiv.

REVISTA ARCHAEOLOGICA (de Lisbonne), 1890.

P. 73 et suiv. Villa Anul y Castro. Travail sur Lugo à l'époque romaine. — Diverses inscriptions. La plus importante est une dédicace à Diane.

89) DIANE  
VENAT  
RICI·AR  
PO·VR  
EF·FVS  
TAVS  
EX·PR  
VICTOR  
S·pro·S  
A·SVA·

L. 3 et suiv. Arpo, [T]ure[i] f(i-  
lius) Faustanus ex pr(aecepto)  
Victor[i]s.

P. 83 et suiv. Borges de Figueiredo. Inscriptions diverses.

P. 83. D'après la *Collecção de Inscrições* de Moreira. Vient de Perosello.

90)  
C·AEMIL·VALENS·EQ·AL·FL  
CIV·R MAR·I MAGN VICT  
VS l M

...eq(ues) al(ae) Fl(aviae) [c]i-  
v(ium) Romanorum, Mar[t]i ma-  
[g]no vi[ct]ori] v(otum) s(olvit)  
l(ibens)] m(erito).

P. 85. D'après le même ouvrage.  
Vient de Roqueiro.

91) CICERO  
MANCI  
NABIAE  
L·V·S

Cicero, Manc(i filius), Nabiae  
l(ibens) v(otum) (solvit).

REVUE AFRICAINE, 1889.

P. 246, la planche annexée, fig.  
3. Inscription de Grimidi, à 35  
kil. d'Aumale, sur le même méridien, dans le Dj. Naga.

Le texte a été donné par M. Papier (*Bull. d'Hippone*, 1887, n° 23). Le dessin est dû à M. le lieutenant Deschamps.

REVUE CRITIQUE, 2 juin 1890.

P. 439. Inscriptions relevées à Aïn-Kebira par MM. Audollent et Letaille.

92) Chrisme.  
NOME MRTV  
RIS CALENDIONI  
S AIVTE·S QVI BOT  
VM COMPLEBERV  
T

Chrisme.

Nome(n) mart(y)ris Calendonis  
ajutes (= adjuves) qui (v)otum  
co(m)ple(b)eru(n)t.



93)

IC REC VIEBII BONE  
MEMORIE FORTVNA  
TA ANICVLA IN PACE  
DEPOSITA VII KLS IVLIAS

(H)ic re(q)uie(b)i[t b]on(a)e me-  
mori(a)e Fortunata Anicula in pace,  
deposita septimum k(a)l(end)a[s]  
Julias.

REVUE DE PHILOGIE, 1890.

P. 130. Inscription de Forum  
Clodii (*Année épigr.*, 1880, n°  
100). M. Mommsen la restitue  
ainsi : « avec hésitation » :

94)

Cn. Pullio ... f(ilio) Pollioni  
feti[ali, X viro] stlit(ibus) jud(ican-  
dis) ex s(enatus) c(onsulto), tr(ibu-  
no) pl(ebi), prae[tori...] proco(n)-  
s(uli) [pr]ovinciae Narb(onensis),  
[leg(ato) imp. Caes(aris)] Augus[ti  
i]n Gallia Coma[ta itemque] in  
Aquitania : Athena[s ivit ab imp.  
Caes(are)] August[o] legatus in  
[Achaia] : II vir(o) quinquenna-  
[li iterum?], Claudie[nses].

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES,  
1890.

P. 48 et suiv. Inscriptions di-  
verses d'Asie Mineure recueillies  
par le général Callier et publiées  
par M. S. Reinach. Nombreuses  
corrections à des textes déjà connus,  
soit grecs, soit latins.

REVUE DES PYRÉNÉES, 1890.

P. 17 et suiv. Suite des inscrip-

tions antiques des Pyrénées, d'a-  
près le manuscrit laissé par Sa-  
caze. A noter p. 36 et suiv. des la-  
melles d'e plomb trouvées dans la  
source thermale d'Amélie-les-Bains  
(*C. I. L.*, XII, 5367). Sacaze y voit  
avec probabilité des inscriptions  
latines et non des textes gaulois.

REVUE ÉPIGRAPHIQUE DU MIDI DE  
LA FRANCE, 1890.

P. 3. Fragment de marbre au  
Musée de Vienne. M. Allmer lit et  
restitue ainsi :

95)

qui vixit annos  
IIII OBIIT p. c. constan  
TINI AVG..... resur  
GET IN christo

l. 2. p(ost) c(onsulatum). Ce Con-  
stantin serait l'usurpateur Con-  
stantin III, reconnu Auguste par  
Honorius en 408.

P. 7. A Marignac, canton de  
Saint-Béat, où il y avait des car-  
rières de marbre blanc.

96)

SILVANO DEO ET  
MONTIBVS NVMIDIC  
C·IVL·IVLANVS·ET·PVBLICI  
VS·CRESCENTINVS·QVI·PRI  
MI·HINC COLVMNAS·VICE  
NARIAS·CELAVERVNT  
ET·EXPORTAVERVNT  
V·S·L·M

REVUE NUMISMATIQUE, 1890.

P. 65. Article de M. Mowat, qu  
tend à prouver que le gentile de

l'empereur Victorin est *Piavonius* et non *Avonius*.

RHEINISCHES MUSEUM FÜR PHILOGOLOGIE, 1890.

P. 1 et suiv. C. p. 303 et suiv. Commentaires de certaines inscriptions du *Corpus*, relatives à l'administration de la Mésie, de l'Espagne et de la Pannonie inférieure.

P. 158. Joh. Schmidt. Fragment nouveau de la *lex dedicationis* de Mactar. (*Année épigr.*, 1889, n° 184.) Cf. *Bulletin archéologique du Comité*, 1889, p. 365.

RÖMISCHE QUARTALSCHRIFT FÜR CHRISTL. ALTERTHUMSKUNDE, 1890.

P. 151. Inscription trouvée à Rome, dans le cimetière de Saint-Valentin par M. Marucchi.

97)

..... *locus pascas* II  
..... VI QUI NOMEN ABVIT IVDA  
..... IDVS SEPTembres

C'est la tombe d'un juif converti qui quitta au baptême le nom de Judas.

(Cf. *Comptes rendus de l'Acad.*, 1890, p. 55.)

## 2° TRAVAUX RELATIFS A L'ÉPIGRAPHIE

EPHEMERIS EPIGRAPHICA. Vol. VII.

Supplément aux inscriptions de Bretagne et du Latium. — Plaque de bronze trouvée à Italica et contenant un sénatus-consulte « *de sumptibus ludorum gladiatoriorum minuendis* », datée par les noms de Marc-Aurèle et de Commode (probablement entre 716 et le mois d'août 718). Commentaire de M. Mommsen.

DIZIONARIO EPIGRAFICO DI ANTICITÀ ROMANE.

Fasc. 18. Suite de la lettre A.

— Long article sur l'administration des eaux à Rome et dans le monde romain. — Liste des localités qui portent un nom commençant par *Aqua* ou *Aquae*.

C. Jullian. INSCRIPTIONS ROMAINES DE BORDEAUX, t. II.

Ce second volume qui couronne dignement l'œuvre de M. Jullian contient :

- 1° Les inscriptions chrétiennes de Bordeaux;
- 2° les légendes des monnaies mérovingiennes ;

3° les inscriptions du département de la Gironde ;

4° les inscriptions fausses ;

5° une étude très détaillée des inscriptions de Bordeaux sous le rapport de leur histoire, de leur paléographie, de leur rédaction et enfin des renseignements historiques qu'elles contiennent. A signaler surtout l'étude si consciencieuse sur la paléographie épigraphique des textes bordelais. De bonnes tables terminent le volume.

Lanckoronski, Niemann et Petersen. STÄDTE PAMPHYLIENS UND PISIDIENS, Vienne. 1890, in-4°. Magnifique publication qui contient un grand nombre de dessins, de levés d'architecture et de planches. On y lit (p. 153 et suiv.) un grand nombre d'inscriptions dont la majorité est inédite. Les seules qui intéressent vraiment les antiquités romaines sont les deux suivantes :

P. 168. A l'erge.

98)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ  
ΚΑΙΣΑΡΑ  
Μ ΑΝΤΩΝΙΟΝ  
ΓΟΡΔΙΑΝΟΝ  
ΣΕΜΠΡΩΝΙΑΝΟΝ  
ΡΩΜΑΝΟΝ ΑΦΡΙ  
ΚΑΝΟΝ ΠΑΤΕΡΑ

99)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ  
ΚΑΙΣΑΡΑ  
Μ. ΑΝΤΩΝΙΟΝ  
ΓΟΡΔΙΑΝΟΝ  
ΣΕΜΠΡΩΝΙΑΝΟΝ  
ΡΩΜΑΝΟΝ ΑΦΡΙ  
ΚΑΝΟΝ ΤΙΟΝ  
ΕΥΣΕΒΗ ΕΥΤΥΧΗ  
ΣΕΒΑΣΤΟΝ Σωτήρα  
ΤΗΣ ΟΙΚΟΥΜΕΝΗΣ  
Η ΓΕΡΕΣΟΡΙΑ

Par là est décidée la question qui était soulevée depuis quelque temps relativement aux noms de Gordien l'Ancien. Il se nommait M. Antonius Gordianus Sempronianus Romanus Africanus. Gordien II portait les mêmes noms :

R. CAGNAT.

# LA VÉNUS DE MILO

---

(PLANCHE XV)

M. Salomon Reinach a publié dans la *Gazette des Beaux-Arts*<sup>1</sup> une notice sur la Vénus de Milo, où il a rendu compte des tentatives nombreuses qui ont été faites sans succès pour expliquer la célèbre statue. Il a bien voulu y rappeler les recherches que j'avais publiées sur le même sujet en 1871 et exprimer le désir que je fisse connaître les idées auxquelles il croyait savoir que m'avait conduit une nouvelle étude du monument. Je venais en effet d'achever une restitution, au moyen de moulages, de la composition dont je crois que la Vénus de Milo faisait partie, et un mémoire à l'appui. J'ai donné lecture, à l'Académie des inscriptions, dans plusieurs de ses dernières séances, de ce mémoire, et je viens en offrir aux lecteurs de la *Revue archéologique* un résumé.

En dépit des fables qui ont été répandues sur l'état où était la Vénus de Milo quand elle a été trouvée, il est aujourd'hui démontré par des documents irréfutables que la célèbre statue, lorsqu'elle fut découverte par un paysan de l'île, était mutilée et séparée en deux blocs ; qu'on ne trouva d'abord qu'un seul de ces blocs ; qu'on trouva ensuite l'autre, ainsi que la partie supérieure d'un bras gauche et une main gauche fruste tenant une pomme, ces deux morceaux de même marbre et de mêmes proportions que les deux blocs. Lorsque ces fragments arrivèrent au Musée du Louvre, on se partagea aussitôt sur la question de savoir comment ils pouvaient être assemblés et complétés.

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1<sup>er</sup> mai 1890.

L'usage était alors de ne placer dans les musées aucun monument qu'après l'avoir entièrement restauré, et, pour le dire ici en passant, quantité d'œuvres précieuses sont devenues ainsi méconnaissables. Les fragments attendaient en magasin qu'on les mît en état de paraître en public. J'ai fait cesser au Louvre cet usage, et tiré des magasins, pour les placer dans les galeries, quantité de morceaux importants quoique endommagés. Lorsque la Vénus de Milo arriva au Louvre, on s'y demanda de quelle manière on la restaurerait. L'opinion dominante, qui se fondait principalement sur la présence de la main tenant une pomme, était que la Vénus avait dû élever cette pomme en signe de triomphe après la sentence rendue en sa faveur par Pâris. Sur quoi l'on peut s'étonner, pour le dire en passant, qu'on n'ait pas réfléchi, en adoptant une pareille hypothèse, qu'elle prêtait à la déesse de la beauté et de la grâce un geste tout à fait disgracieux. Jamais, dit Quintilien, il ne réussira à personne de gesticuler de la main gauche.

Remarquant qu'il existait plusieurs groupes antiques où une figure très semblable à la Vénus de Milo était associée à un Mars, remarquant encore que la statue n'était travaillée avec soin que d'un côté, qui, par conséquent, avait dû être seul en vue, et, enfin, que de la configuration de la plinthe il résultait qu'il y avait été joint une seconde plinthe destinée à porter un second objet, Quatremère de Quincy émit l'opinion que cette statue avait fait partie de quelque groupe analogue. Dès lors, ne possédant rien du second personnage, on ne pouvait, disait-il, songer à la restaurer. L'autorité de Quatremère de Quincy était grande : il fut décidé que la Vénus de Milo serait placée dans le Musée sans subir de restauration, sauf en quelques détails jugés de peu d'importance. Au moins fallait-il bien assembler les morceaux dont la statue se composait, la dresser, l'orienter. C'est ce qu'on fit sous l'influence de l'opinion qu'avait combattue Quatremère de Quincy et d'après laquelle la figure avait toujours été seule, montrant un emblème de victoire. Aussi plaça-t-on sur son piédestal l'inscription, empruntée à des médailles romaines :

*Venus victrix*. En conséquence, sans s'arrêter aux remarques de Quatremère de Quincy sur les négligences du travail d'un côté, négligences d'où il résultait que la statue n'avait pas été faite pour être regardée par ce côté, ni même, par suite, pour l'être de face, c'est-à-dire sous un aspect où il devait encore être en vue, on la disposa sur son piédestal, après avoir modifié en conséquence l'aspect de la plinthe, pour qu'elle s'offrit de face aux spectateurs.

Cependant, indépendamment des imperfections du côté gauche, si l'on étudie la nature de l'exécution dans les différentes parties, comparées entre elles, de la statue, on doit reconnaître qu'elle est une de ces œuvres faites pour une situation et un aspect déterminés, dans lesquelles l'artiste se réglait pour son travail sur l'effet qui devait résulter finalement de la combinaison des formes géométrales et des déformations perspectives. La statue ayant été destinée à être considérée par son côté droit, elle eût paru, avec l'attitude que lui donnait l'artiste, et trop mince et trop droite, s'il n'en eût accusé avec un certain excès, pour qui la regarde en face, et les formes et les mouvements. En conséquence, vue de face, la Vénus de Milo offre une apparence de force et de fierté hautaine qui ne s'accorde pas avec la finesse de son profil et la douceur de son expression. Or, c'est ainsi qu'elle s'est toujours présentée aux yeux sur son piédestal du Musée, et dans toutes les reproductions qu'on en a faites, avec des caractères qu'on a souvent célébrés et d'où la critique a souvent tiré des conséquences générales qui sont devenues des maximes dominantes du goût.

Qu'on regarde la Vénus de Milo par son côté droit, c'est-à-dire du point de vue pour lequel elle a été faite, aussitôt, en même temps qu'on n'y rencontre plus les imperfections que mettent en évidence les autres aspects, il n'apparaît dans toute la figure qu'élégance et grâce. On peut alors remarquer également qu'au lieu de se redresser et même de se renverser en arrière<sup>1</sup>, comme

1. Je découvris en 1871, comme je l'ai raconté dans la notice que je publiai



elle semble le faire quand on la regarde en face, elle se penche légèrement de la partie supérieure de son corps en avançant un peu la tête, d'un mouvement doux qui s'accorde avec l'expression de ses traits, comme si elle s'adressait, avec une sorte de sollicitude bienveillante, à quelqu'un qui fût debout à sa gauche.

Si maintenant on examine de près le bras et la main gauches, on reconnaît, en premier lieu, que l'avant-bras devait être fléchi sur le bras et, de plus, supporté; en second lieu, que la main, à partir du support, devait pendre, libre, en avant. Aussitôt disparaît l'objection qu'avait opposée Quatremère de Quincy lui-même à ce que la main gauche appartint à la statue, à savoir une certaine imperfection relative de l'exécution; car on voit alors que la partie de la main où se remarque cette imperfection n'était pas destinée à être en vue, et il apparaît que ce qui peut le mieux expliquer à tous égards et le bras et la main, c'est l'hypothèse, à laquelle rien d'ailleurs ne s'oppose, que la main posait par le poignet sur quelque objet placé à la hauteur de l'épaule gauche de la Vénus. Si, enfin, après avoir tiré, comme je l'ai fait, la plinthe antique de la fausse plinthe moderne où on l'avait encastrée, on l'examine aussi avec attention, on y observe des particularités desquelles il résulte qu'il y avait été appliqué jadis, comme l'avait avancé Quatremère de Quincy, une plinthe supplémentaire indubitablement destinée à porter l'objet sur lequel s'appuyait la main gauche de la Vénus.

Quel était cet objet? Indubitablement aussi une personne. Car c'est, encore une fois, ce qu'indiquent et l'attitude de la déesse, et surtout son regard et son sourire.

Il existe un bon nombre de groupes antiques en ronde bosse ou en bas-relief dans lesquels à une Vénus semblable à celle de Milo est associé un Mars auquel on voit que s'adressent sa parole et

alors sur la Vénus de Milo, que l'on avait, de plus, interposé entre les deux moitiés de la statue, du côté gauche, des cales en bois qui rejetaient vers la droite le torse et la tête. Ce défaut, qu'on avait dissimulé avec du plâtre, n'existe plus. J'ai fait retirer les cales, et le bloc supérieur porte maintenant d'aplomb sur l'inférieur.

son geste, sur l'épaule duquel s'appuie sa main gauche, vers lequel s'élève sa droite.

Rien de plus naturel, comme l'avait dit Quatremère de Quincy, que d'en inférer qu'au lieu d'être seule, dans une attitude de triomphe, la Vénus de Milo avait fait partie d'un groupe analogue. On ne peut expliquer la statue, surtout si l'on prend en considération les fragments que négligeait à tort Quatremère lui-même, par aucune autre supposition, et cette supposition l'explique tout entière.

A ce point s'arrête la restitution proposée par Quatremère de Quincy. J'ai cru possible d'aller plus loin.

Dans la plupart des groupes connus de Vénus et Mars, où la Vénus ressemble à celle de Milo, le Mars ressemble à la statue venue de la collection Borghèse au Louvre, qui y a porté longtemps la dénomination d'Achille, changée, lorsque j'étais conservateur des Antiques, en celle de Mars. Ces groupes sont ceux en ronde bosse du Louvre et du Capitole, deux bas-reliefs placés sur des sarcophages dont l'un est gravé dans l'ancienne collection Mattei et l'autre se trouve au Campo Santo de Pise, et enfin un troisième bas-relief qui a été découvert récemment à Sidé, en Asie Mineure. On en peut conclure avec toute vraisemblance que le Mars groupé avec la Vénus de Milo offrait le même type.

Et, en effet, qu'on place auprès d'un plâtre de la Vénus de Milo et à gauche, un plâtre du Mars Borghèse, qu'on rétablisse le bras et la main gauches de la Vénus, avec des moulages de ces fragments, dans les situations qu'indiquent les vestiges du tenon qui rattachait le bras gauche à l'épaule, ainsi que la forme du biceps; qu'on restaure, en outre, le bras droit d'après la direction indiquée soit par le trou creusé dans le flanc, où s'ajustait le tenon qui le soutenait, soit par la composition de la plupart des groupes connus de Vénus et Mars; qu'enfin, comme y autorisent ces mêmes groupes, on mette au bras gauche du Mars un bouclier, à sa main droite une épée, toutes les conditions qu'imposent à une restitution conforme à l'hypothèse de Quatremère de Quincy les particularités qu'offre la Vénus de Milo sont parfaitement

remplies. En même temps, de la combinaison des deux figures il résulte un si juste ensemble qu'il paraît impossible de se refuser à y reconnaître l'ouvrage réfléchi d'un artiste.

Les deux figures ne se touchent pas seulement par plusieurs points, mais se croisent aussi en plusieurs endroits, sans s'empêcher nulle part, d'une manière qui ne peut être que le résultat d'un dessein. Et surtout il se trouve entre les attitudes, les airs de tête, les gestes et les expressions une correspondance qui témoigne du plus savant calcul.

Le groupe ainsi constitué, tel que le représente la planche XV, deux statues qui, jusqu'à présent, étaient restées des énigmes, car on n'avait pas mieux réussi à expliquer le prétendu Achille Borghèse que la Vénus de Milo, prennent immédiatement, en se complétant, pour ainsi dire, l'une l'autre, une signification d'une parfaite clarté.

Le guerrier allait, armé, au combat, lorsque la déesse, posant familièrement sur son épaule sa main gauche, où se laisse voir le symbole le plus ordinaire du bonheur et de la libéralité, et avançant la main droite comme pour le désarmer, lui adresse des paroles de paix. Le guerrier, la tête inclinée, le bras abaissé, semble hésiter, incertain s'il répondra à la déesse en déposant son épée.

Dans cette composition on reconnaît l'idée que représentent de nombreux monuments figurés, que Lucrèce exprime dans le commencement de son poème où il célèbre la puissance de Vénus, et que fait exprimer par Vénus elle-même l'épigramme où elle dit :

*Martem sine Marte subegi.*

Dans l'ancien art comme dans l'ancienne mythologie, Mars et Vénus étaient deux époux. C'est à ce titre que les associait, entre autres monuments, un des bas-reliefs de l'antique coffre nuptial de Cypsélus. J'ajoute que, comme je l'ai exposé dans le mémoire lu à l'Académie des inscriptions, que je ne puis ici que résumer, plusieurs circonstances donnent lieu de croire que la déesse, telle que la représente la statue de Milo, est figurée sortant du bain, par allusion vraisemblablement au rite de purification et de

renovation qui était le préliminaire de toutes les initiations, et tout particulièrement du mariage, dont les mystères d'ailleurs contenaient généralement l'idée. J'ajoute enfin que de certaines particularités il résulte aussi, si je ne me trompe, que la scène se passe ici dans la région élyséenne, ou divine, dont la Vénus des anciens temps, qu'on appelait la Céleste, était la souveraine. Le groupe ainsi compris est donc une figure de *l'ερὸς γάμος* qui tint tant de place dans les vieilles religions.

Cependant, si je ne me trompe, cette explication n'est pas encore le dernier mot du problème à résoudre; elle n'est qu'un acheminement à la véritable et complète solution de ce problème.

Que le personnage que représente la statue qui portait dans la collection Borghèse le nom d'Achille soit bien le dieu de la guerre, la preuve en résulte, encore une fois, de ce que, dans nombre de monuments antiques une figure plus ou moins semblable, avec l'aspect qu'on donne ordinairement à Mars, est groupée avec une déesse semblable à la statue de Milo et qui est incontestablement Vénus.

Pourtant le personnage que représente la statue de la collection Borghèse offre certains traits qui conviennent mal à Mars. Mars est toujours représenté et doit toujours l'être avec les signes les plus caractéristiques de la force et de la résolution viriles, des cheveux courts et droits comme ceux d'Hercule, une barbe épaisse, des traits énergiques. Le Mars Borghèse n'a pas de barbe, mais seulement des favoris naissants. Sa chevelure est longue. Il a un aspect plus juvénile que viril, un grand air de douceur.

D'un autre côté, la droite étant toujours la place principale, dans tous les groupes où sont figurés comme époux un dieu et une déesse, c'est toujours à la droite qu'est le dieu. Il suffit de citer à cet égard la base triangulaire de candélabre du Musée du Louvre, monument d'ancien style où, dans les groupes conjugaux de Jupiter et de Junon, de Neptune et d'Amphitrite, de Mars et de Vénus, l'époux occupe la droite, l'épouse la gauche. Dans le groupe qui nous occupe, c'est Vénus qui occupe la droite.

N'est-ce pas une preuve qu'on a voulu l'y représenter comme étant d'un rang supérieur, et, dès lors, que ce n'est pas avec un dieu qu'elle est en rapport, mais bien avec un simple héros?

Remarquons d'ailleurs que la manière dont elle pose le pied gauche sur une élévation est, comme d'autres l'ont déjà dit, un signe, dont il existe beaucoup d'exemples, de domination. Cela étant, si l'on se rappelle que Vénus, comme l'a montré Gerhard, était souvent identifiée avec Proserpine, et c'est ce qu'atteste, entre autres textes, un passage d'un écrit attribué à Aristote, si l'on se rappelle d'autre part, que la pomme que Vénus tient ici à demi cachée dans sa main gauche, avant de devenir, comme elle le devint dans une fable d'un temps de décadence, le prix de beauté proposé par la Discorde et décerné par Pâris, était le symbole de la félicité et de la libéralité, semblable en cela à la grenade qu'une légende faisait goûter par Proserpine aux Enfers, et que Polyclète mit dans la main de la Junon de Mycènes, quoi de plus naturel que de voir, dans la Vénus de notre groupe, la souveraine du séjour divin qui accueille dans ce séjour, en l'y élevant au rang de son époux, un héros dont elle couronne ainsi la carrière? Ce serait alors une composition analogue à celle de ces vases peints de style archaïque où Pallas accueille Hercule, après ses travaux, en lui offrant une fleur.

Ce héros qui est, dans notre groupe, à la gauche de Vénus, quel est-il? Plusieurs circonstances donnent lieu de croire qu'il faut voir en lui celui que l'art grec dut représenter le plus souvent après Hercule, le « second Hercule » qui fut Thésée. Thésée, qu'on représenta souvent, il est vrai, avec des traits comme avec des attributs herculéens, figure, sur des vases peints d'ancienne époque, avec des cheveux longs et des traits juvéniles. Sur un bas-relief du Louvre, où est inscrit son nom, ses formes sveltes sont celles d'un jeune homme.

Il n'est d'ailleurs aucun héros auquel convienne aussi bien qu'à Thésée l'air de douceur du Mars Borghèse. La Grèce prétendait, avant tout, établir le règne de la douceur sur la férocité barbare; c'était, par excellence, la prétention d'Athènes, et le personnage,

historique et mythologique à la fois, en qui elle personnifiait cette idée, était Thésée. Fondateur de la démocratie, il avait érigé dans la place publique d'Athènes un autel à la Pitié, où trouvaient asile tous les misérables. Sophocle le peint accueillant avec bonté, dans le séjour délicieux de Colone, le malheureux Œdipe, et mettant ainsi fin à ses peines comme met fin à celles d'Oreste, dans Eschyle, en l'arrachant à la persécution des Euménides, l'intervention des deux divinités plus douces sous le patronage spécial desquelles était placée Athènes, c'est-à-dire Apollon et Minerve.

Thésée, dans la légende athénienne, est l'ami des humbles et des infortunés. Comme Hercule, il est le patron des esclaves, et la prison publique s'appelle le Théséion. Sur des vases peints, il a pour costume la tunique courte, sans manches, qui était le vêtement du petit peuple, et, sur le bas-relief du Musée du Louvre, sa coiffure est le bonnet pointu qui était celle des esclaves.

Enfin, ce qui fournit une preuve décisive, ce semble, que dans le Mars Borghèse il faut reconnaître Thésée, c'est un attribut qu'il porte et qui complète, par un trait expressif, le caractère que lui prêtait la légende attique. Je veux parler d'un anneau qui enserre le bas de sa jambe droite. Cet anneau est creusé d'un trou rond où il se trouve encore du plomb qui ne peut avoir servi qu'à y sceller une cheville de fer ou de bronze. Il paraît difficile de ne pas reconnaître dans cet anneau celui dont on attachait les captifs pour les empêcher de s'échapper, et dans le trou de scellement l'endroit où était fixée la chaîne. Or, Thésée avait dû être captif, et captif volontaire, dans la prison souterraine qui était le labyrinthe de Crète, cette prison où il était spontanément descendu afin d'en tirer, en tuant le Minotaure, ses concitoyens, les victimes désignées du monstre. Sur deux vases peints, qui montrent, quoiqu'on les ait interprétés autrement, Thésée accueilli dans l'empire divin par ses parents, Neptune et Amphitrite, il a un lien à la jambe droite. Le lien est évidemment, dans ces deux peintures, l'équivalent de ce qu'est l'anneau dans la statue.



Dans la statue comme dans les tableaux le signe, de l'esclavage passé sert à faire ressortir d'autant mieux, par contraste, la glorification présente, et l'esclavage ayant été volontaire, le signe en explique et en justifie la récompense décernée par la divinité à la magnanimité du héros.

La religion athénienne établissait, d'ailleurs, entre Thésée et Vénus, une relation étroite. C'était lui, disait-on, qui avait fondé à Athènes le culte de cette déesse.

Où est-il le plus naturel de croire que fut imaginée une telle composition? Évidemment à Athènes, qui honorait dans Thésée son fondateur et son patron. Et enfin il y avait un endroit de cette cité où la place en était marquée. C'était celui qui était spécialement consacré à la glorification et même à la divinisation de l'héroïsme; je veux dire le Céramique, où se trouvaient les tombeaux de ceux qui avaient succombé dans les combats livrés pour la patrie, tombeaux sur lesquels ils devaient être représentés vivant, comme des dieux, dans l'éternel repos. N'oublions pas, non plus, qu'une partie du Céramique était l'enclos appelé l'Académie où se faisait, où s'achevait, du moins, l'éducation de la jeunesse. On l'élevait ainsi comme en la présence des ancêtres sur lesquels elle devait se modeler. Quoi de plus propre que le groupe de Vénus Proserpine et de Thésée Mars à lui rappeler incessamment et le chemin qu'il fallait suivre et le but où il menait?

Ce groupe était ainsi une expression typique de l'idée que proclament ou que suggèrent, je me suis, du moins, efforcé ailleurs de le prouver, presque tous les monuments funéraires de l'antiquité, et l'on pourrait aller jusqu'à dire presque tous ses monuments, de quelque nature qu'ils soient : l'idée d'une vie supérieure à la vie terrestre, à laquelle on arrivait, en traversant la mort, par l'apothéose.

Un témoignage historique peut servir et à justifier cette conjecture et à la compléter.

La région qu'occupaient le Céramique et l'Académie, en dehors et à l'occident d'Athènes, était appelée les Jardins, parce que, arrosée par le Céphise, elle était, comme elle l'est encore,

toute plantée d'arbres tels que des oliviers, des orangers, des myrtes, et remplie de fleurs de toute espèce. Vraisemblablement on y voyait l'image des jardins élyséens qu'habitait Proserpine. Vénus était la déesse des jardins.

Or, nous savons, par plusieurs auteurs, qu'on admirait, à Athènes « dans les Jardins » une Vénus qui avait été commencée par Alcamène et terminée par Phidias. Tout semble autoriser à reconnaître dans cette Vénus celle que reproduit, plus ou moins modifiée, la statue de Milo.

Si Phidias termina l'ouvrage d'Alcamène, c'est peut-être qu'il en avait donné le premier dessein ; c'est, en tout cas, qu'il l'appréciait. En l'achevant, il le fit sien ; la Vénus des Jardins peut donc être comptée parmi les ouvrages du grand sculpteur, et, en outre, parmi ceux de ses ouvrages auxquels il attachait le plus de prix. La Vénus des Jardins, nous dit-on encore, était, comme celle que Phidias exécuta pour la ville d'Élis, une Vénus céleste. C'était donc cette déesse considérée, conformément aux plus vieilles traditions, comme la reine de l'univers, et, surtout, de l'empire divin. Pour quelles raisons Phidias dut-il, alors, la destiner aux Jardins d'Athènes, plutôt que pour représenter en elle, dans cette région consacrée aux héros nationaux, la grande déesse accueillant auprès d'elle l'héroïsme ? Et dès lors, comment ne pas reconnaître pour infiniment vraisemblable qu'elle était le personnage principal d'un groupe semblable à celui que je viens d'essayer de reconstituer, et l'original, sans doute cent fois imité, que reproduit la Vénus de Milo ?

Le style du Mars Borghèse, bien que mélangé, appartient par ses principaux traits au siècle de Phidias. Il m'a fallu, en le joignant à la Vénus de Milo dans le groupe d'essai que reproduit la planche XV, ajouter quelque chose à la longueur de ses jambes, très courtes relativement au reste, suivant un des usages du style archaïque. La Vénus de Milo, d'aspect moins antique et exécutée, probablement, vers le temps de Lysippe, rappelle, par certaines de ses proportions et surtout par la grandeur simple de ses lignes, le siècle de Phidias. Il y a donc lieu de

croire que les deux statues sont des reproductions, différentes en date, des deux parties d'un groupe primitif exécuté au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

A cette époque ancienne on ne représentait aucune déesse qu'entièrement vêtue. Dans le groupe original la Vénus ne devait donc pas être demi-nue, comme l'est la Vénus de Milo ; elle devait avoir, outre le manteau qui enveloppe la partie inférieure du corps, une tunique longue, d'une étoffe plus fine. Ainsi sont costumées les deux variantes de la statue de Milo dont on voit l'une au Vatican, dans le jardin dit de la Pigna, et l'autre dans le Musée royal de Madrid. Elles pourraient donc servir, avec une tête que j'ai retrouvée dans les magasins du Louvre, malheureusement très fruste, mais qui paraît être une variante, plus ancienne que la Vénus de Milo, du type qu'offre cette statue, elles pourraient servir, dis-je, avec cette tête, à la constitution d'une figure qui, assemblée avec le Mars Borghèse, donnerait une idée plus approchée que l'essai de restitution représenté dans la planche XV de ce que dut être la composition primitive.

En résumé, si mes conjectures sont fondées, la composition primitive, à des reproductions différentes de laquelle appartenaient la Vénus de Milo et le Mars Borghèse, était un monument de la plus haute idée à laquelle soit parvenue la civilisation antique, exécutée pour la nécropole la plus vénérée d'Athènes, au plus grand siècle de la religion et de l'art helléniques, par le plus grand sculpteur qui ait jamais été. Depuis, le groupe de Vénus Proserpine et Mars Thésée fut souvent reproduit avec des altérations successives, à mesure que changeaient la religion et l'art. Proserpine et Thésée en disparurent. Il resta Vénus et Mars, considérés souvent d'un point de vue moins élevé, qui fut celui auquel se plaça ensuite volontiers pour l'interprétation des monuments antiques, sans en distinguer assez les différentes époques, l'archéologie moderne. Lorsque la Vénus de Milo fut retrouvée, dans un état de ruine qui permettait toutes les conjectures, on la jugea, généralement, et, sans la restaurer, on en

prépara la restauration et l'interprétation, d'après les traditions des temps de décadence. L'histoire religieuse et même l'esthétique ne furent pas sans en ressentir un fâcheux effet. Le moment paraît venu, où remontant, d'après les indices que fournissent soit la statue elle-même, soit les monuments similaires, à la conception d'après laquelle dut être créée l'œuvre dont elle dérive, on peut essayer de lui rendre son caractère et sa signification méconnus. C'est là une entreprise qui, si elle était réussie, ne devrait être sans utilité ni pour l'intelligence de la pensée hellénique en sa plus belle période, ni pour celle de l'art qui en fut l'expression.

F. RAVAISON.

---

# VOIE ROMAINE

DANS LES

DÉPARTEMENTS DE LA MANCHE ET DE L'ILLE-ET-VILAINE

---

Du n<sup>e</sup> au v<sup>e</sup> siècle plusieurs voies romaines furent tracées dans les départements de la Manche et de l'Ille-et-Vilaine. Elles rayonnaient autour des capitales des « pagi » Coutances, Avranches et Rennes qui devinrent des préfectures militaires. Ces routes se trouvent indiquées dans les chartes du moyen âge, ou se révèlent de temps en temps par des fouilles et des noms significatifs. Mais de toutes ces routes, la plus importante, celle dont nous voulons exclusivement parler, est celle que mentionnent l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger.

L'Itinéraire d'Antonin cite, en effet, dans le département de la Manche et de l'Ille-et-Vilaine, un tronçon de route qui ne se relie pas avec le grand réseau des voies de l'empire. Il apparaît seul au sein de la Bretagne et de la Basse-Normandie, qui ne possèdent encore que cette voie. Peut-être l'avait-on commencée dans cette partie extrême du monde romain comme on établit de nos jours, dans un pays riche et industriel, certains chemins de fer qui restent temporairement isolés. Cette ligne partant d'Alauna pour se terminer à Condате, passe par Cosediae, Fanum Martis et Ad Fines.

Les distances, en milles romains de 1,484 mètres chacun, sont ainsi représentées, avec des variantes, dans différents manuscrits des ix<sup>e</sup>, x<sup>e</sup>, xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>.

1. Voir, pour ces variantes, l'édition de Parthey et de Pinder.

*Iter ab Alaunio Condate.*

|                | Manuscrit |                         |                        |                         |                          | Valeur des milles |      |        |
|----------------|-----------|-------------------------|------------------------|-------------------------|--------------------------|-------------------|------|--------|
|                | de Paris, | ix <sup>e</sup> siècle. | x <sup>e</sup> siècle. | xi <sup>e</sup> siècle. | xii <sup>e</sup> siècle. | en kilomètres.    |      |        |
| Alauna.        | m. p.     |                         |                        |                         |                          | m. p.             | kil. | m.     |
| Cosediae...    | 20        | 20                      | 20                     | 20                      | 20                       | 20                | ou   | 29,620 |
| Fanum-Martis,, | 32        | 30                      | 32                     | 32                      | 32                       | 30                | ou   | 44,430 |
| Ad Fines. .... | 27        | 7                       | 27                     | 17                      | 27                       | 27                | ou   | 39,987 |
| Condate., .... | 29        | 17                      | 18                     | 19                      | 19                       | 19                | ou   | 28     |

La Table de Peutinger, postérieure à l'Itinéraire, offre une route plus étendue que la précédente. Le tronçon, séparé des autres voies antonines, est prolongé au nord-jusqu'à la mer et se rattache à l'est et au midi avec les autres routes impériales. Les distances, en milles gaulois de 2,222 mètres, sont ainsi marquées.

*Table de Peutinger.*

|                   | m. p. | kil. m. |
|-------------------|-------|---------|
| Coriallo.         |       |         |
| Cosedia. . . . .  | 29 ou | 64,438  |
| Legedia. . . . .  | 19 ou | 42,218  |
| Condate . . . . . | 49 ou | 108,878 |

La route indiquée dans la Table de Peutinger, plus longue que celle de l'Itinéraire, bien qu'elle ait deux stations en moins, est celle qu'on a généralement reconnue pour la voie stratégique desservant Coutances et Avranches. L'Itinéraire d'Antonin, avec ses deux localités de « Fanum-Martis » et de « Ad Fines », a présenté plus de difficultés. Plusieurs écrivains, ne pouvant reconnaître Avranches, « Legedia » ou « Ingena », dans Fanum-Martis, ont supposé deux routes parallèles et ont placé, sur ces voies, Cosediae, Fanum-Martis et Ad Fines, selon leurs mesures approximatives ou les analogies de noms qu'ils rencontraient sur leur tracé.

Avant de donner nos preuves sur la direction que nous croyons la vraie et qui a dû être suivie par les deux Itinéraires, qu'on nous permette de rappeler les principaux systèmes qui ont été tentés, depuis plus de deux siècles.

1° Le géographe Sanson, en 1627, fut le premier qui supposa deux routes pour aller de Coriallo (Cherbourg) à Condate



(Rennes). La première passe par Cosediae (Coutances) et Legedia sive Ingena (Avranches). La seconde se dirige d'Alauna (Valognes) par Cosediae (Coutances), Fanum-Martis (Mortain) et Fines, sur le Couesnon, près de Pontorson<sup>1</sup>. Cette seconde voie, beaucoup plus longue que la distance réelle, donne ainsi raison des mesures indiquées dans l'Itinéraire. Cependant ce tracé présente un parcours invraisemblable, et traverse des localités qui n'ont conservé aucun souvenir ancien.

2° D'Anville, en 1760, n'admet qu'une seule voie pour les deux Itinéraires et, afin de répondre à toutes les mesures, il échelonne ainsi les différentes stations. Coriallo est placé à l'extrémité de la pointe de la Hague, au havre de Goury, commune d'Anderville, où aucun débris romain n'a été signalé. Alauna est aux Motiers d'Alonne qui ne rappellent rien d'antique. Cosediae est Coutances, Fanum-Martis est indiqué à Mont-Martin où on n'a pas trouvé une seule médaille romaine; Legedia, au havre de Lingreville, aussi pauvre de souvenirs, enfin Ad Fines à Huynes, canton de Pontorson, parce que Huynes se prononce *Ines* et que cette appellation a une certaine analogie avec Fines<sup>2</sup>.

Ces tracés faits par deux géographes éminents n'ont satisfait personne.

3° L'abbé Lefranc, supérieur du grand Séminaire de Coutances, en 1788, publia, en 1792, une carte singulière, portant ce titre : *Tabula topographica antiqua pagi Abrincatuorum et Venellorum*. Sur cette carte il indique deux routes; l'une par Cosediae (Coutances) et Abrincae (Avranches) qui, pour lui, ne représente pas Legedia; l'autre part de Coriallum (Cherbourg), arrive à Alauna (Valognes), passe au delà de l'embouchure de la rivière de l'Ay, s'élance à 4 ou 5 kilomètres en mer, et longe ensuite le rivage. En face de Pirou est placé Legedia; en face de Saint-Pair,

1. Nicolas Sanson, *Gaule ancienne*, et carte de la Gaule, à la Bibliothèque nationale.

2. J.-B. Bourguignon d'Anville, *Géographie ancienne* et sa carte à la Bibliothèque nationale.

Fanum-Martis; la route traverse ensuite toute la baie du mont Saint-Michel, à 25 kilomètres d'Avranches, puis la bourgade de Feins et arrive à Rennes<sup>1</sup>.

4° En 1838, dans son travail sur les voies romaines du département de la Manche, M. de Gerville suit M. Lefranc dans ses routes parallèles<sup>2</sup>. La première, qui rappelle la Table de Peutinger, est celle du géographe Sanson. Elle va de Cherbourg à Rennes en passant par Valognes, Coutances et Avranches. La seconde, ou celle de l'Itinéraire, est empruntée à M. Lefranc. Il lui prend ses stations de Saint-Pair et de Feins, mais il y ajoute quelques modifications. La voie vient de Valognes à Coutances; de là elle se dirige sur Saint-Pair pour gagner Feins, après avoir traversé la baie du Mont-Saint-Michel. M. de Gerville, qui avoue n'avoir pu étudier suffisamment le midi du département de la Manche, croit encore, comme M. Lefranc, à une forêt exagérée dans la baie du Mont-Saint-Michel et à sa destruction, en 709. Ce sont là des légendes qu'il eût abandonnées promptement après un travail plus approfondi. Il a existé, en effet, une petite forêt au midi du Mont-Saint-Michel. Elle fut détruite peu à peu « paulatim »<sup>3</sup> vers le commencement du vi<sup>e</sup> siècle et longtemps avant la dédicace de l'église du Mont-Saint-Michel, en 709<sup>4</sup>. On la retrouve encore ensevelie dans les marais de Huynes, d'Ardevon, de Beauvoir et même de Bas-Courtils<sup>5</sup>. Cette forêt avait, d'après Guillaume de Saint-Pair<sup>6</sup>, 20 à 25 kilomètres de circonférence. Le reste de la baie était alors, à peu près, ce qu'il a toujours été. Au vi<sup>e</sup> siècle, les ascètes du diocèse de Coutances et les évêques d'Avranches et de Dol s'embarquaient à Saint-

1. Voir sa carte, gravée par Dalencour à la Bibliothèque nationale, et son manuscrit à la Bibliothèque de Coutances.

2. *Des villes et voies romaines en Basse-Normandie et Études géographiques et historiques sur le département de la Manche.*

3. Mabillon, *Acta SS. Ordin. Benedict.*, sæcul. III, p. 85.

4. *Ibidem.*

5. *Les fouilles faites dans les marais d'Ardevon, de Beauvoir, de Huynes et de Bas-Courtils, de 1880 à 1882.* — *Le diocèse d'Avranches et sa topographie*, page 58. — *Journaux d'Avranches*, années 1880, 1881, 1882.

6. Guillaume de Saint-Pair, moine du Mont-Saint-Michel, vers 437-440.

Pair<sup>1</sup>, à Genets<sup>2</sup>, au Vivier<sup>3</sup> pour aller évangéliser les îles de la Manche. Le Mont-Saint-Michel est appelé lui-même le Port d'Hercule, dans la Vie de saint Anastase<sup>4</sup>. Une voie romaine au sein de la baie est donc une hypothèse purement chimérique.

5° M. le baron de Walckenaër<sup>5</sup>, vers 1840, reconnaît avec d'Anville, que l'Itinéraire et la Table ne désignent qu'une seule et même voie, mais il la jalonne bien différemment. Coriallo est Cherbourg, Alauna, Valognes, Cosedia le village de la Cousinière, près de Periers, et Legedia est placé à Lezeau, autre village situé dans la commune de Villebaudon. La Cousinière et Lezeau n'ont conservé aucun souvenir romain, mais ils ont, avec les noms latins, une certaine analogie qui a séduit l'auteur. Quant à Fanum-Martis et Ad Fines, il ne sait trop où les placer.

6° M. baron de Rostaing, en 1860<sup>6</sup>, admet de nouveau deux voies. La première, celle de l'Itinéraire, est calquée, en partie, sur M. de Gerville.

Alauna est Valognes, le camp de Montcastre, à 22 kilomètres au sud de Valognes, est Cosediae qui devrait être, selon le guide romain, à 30 kilomètres d'Alauna. Fanum-Martis est Granville. La route passe ensuite par le bourg de Genets, traverse la baie du Mont-Saint-Michel et se dirige sur Feins pour arriver à Rennes.

La seconde voie prend, comme celle de d'Anville, son point de départ dans l'extrémité de la Hague, dans l'anse de Saint-Martin. C'est là que M. de Rostaing place non Coriallo, mais Corbilo que Strabon<sup>7</sup> localise sur la Loire et que M. le baron assimile à Coriallo.

1. *Vita sancti Senerii vel Sanatoris episc. Abrincensis*, mense septembris, dans les *Acta Sanctorum*, lectio octava.

2. *Vita sancti Hilerii*, apud Bolland., *Acta Sanctorum*.

3. *Vita sancti Maglorii et sancti Samsonis*, *Acta Sanctorum*.

4. *Vita sancti Anastasii*, auctore Galterio apud Mabillon, *Acta Sanctorum*, sæculum vi, pars secunda, p. 487.

5. Walckenaër, *La Gaule ancienne*.

6. *Ports celtiques*, *Etude géographique et hydrographique sur les ports de Coriallo, Corbilo et Iktin*, etc.

7. *Strabonis Geographia*, liber quartus, p. 115, édition de Cologne, en 1602.

Cosediae est à Montcastre qui devrait se trouver à 65 kilomètres et qui n'est qu'à 56 kilomètres. De ce camp la voie pénètre dans l'intérieur du pays et, de Gavray, qui pour M. le baron représente Legedia, elle gagne Rennes par Villedieu, Brecey, Ducey et la Croix-Avranchin, route complètement inconnue et sans souvenirs.

7° M. le capitaine Tauxier<sup>1</sup> revient à une seule et unique voie, comme d'Anville; il a vu l'impossibilité d'en tracer une dans la baie du Mont-Saint-Michel et même à l'est de Coutances et d'Avranches. Sa route part de Coriallo (Cherbourg), passe par Alauna et par le camp de Montcastre qu'il identifie avec Cosediae comme l'avait fait avant lui le baron de Rostaing. Legedia et Fanum-Martis sont placés aux environs d'Équilly, à une petite distance de la gare de Folligny, et Ad Fines se trouve au midi de Pontorson, sur le Couesnon.

8° M. Ernest Desjardins<sup>2</sup> a essayé de résumer tous ces systèmes mais n'a pu les concilier. Il pense avec M. de Rostaing que Corbilo peut être assimilé avec Coriallo et le place, comme lui, dans l'anse de Saint-Martin, mais il se trompe quand il assure que ce lieu n'est qu'à 65 kilomètres de Coutances, quand il en est éloigné de plus de 80 kilomètres.

Quant à Fanum-Martis il ne sait où le placer, et si Avranches représente pour lui Legedia ou Ingena, il n'ose y localiser Fanum-Martis<sup>3</sup>.

Tels sont les systèmes qui ont été émis pour expliquer les Itinéraires d'Antonin et de la Table. Dans plusieurs on a évité la ligne droite; les stations ont été placées selon que les auteurs étaient attirés par des analogies de noms qui semblaient répondre aux mesures indiquées; les capitales de « pagi », les préfectures

1. *Mémoires de la Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche*. Saint-Lô, 1886.

2. *La Table de Peutinger, d'après l'original conservé à Vienne*, par Ernest Desjardins, n° 77, année 1869.

3. Il ajoute cependant qu'on a trouvé des antiquités à Saint-Pair (voir sa carte). On n'a rien trouvé de romain, si ce n'est peut-être quelques tuiles à rebord; les antiquités sont mérovingiennes plutôt que romaines.

romaines ont été abandonnées et, cette route tracée surtout pour les *legiones*, les *nuntii*, les *cursores* se trouverait ainsi avoir été faite non pour desservir les villes principales, mais, le plus souvent de simples villages sans importances et sans souvenirs. Était-ce là le génie romain? D'un autre côté, la supposition de deux voies parallèles pour se rendre au même lieu ne paraît guère admissible, quand on n'en voit même pas d'exemple dans la campagne romaine.

Puisqu'une voie romaine, au sein de la baie du Mont-Saint-Michel n'a pu exister, qu'on n'en retrouve aucune trace et qu'elle est matériellement impossible pour quiconque connaît les estuaires dangereux, les nombreux cours d'eau, les sables mouvants et la hauteur des marées, dans ce petit golfe; puisqu'une route à l'est de Coutances et d'Avranches n'est guère plus admissible, n'est-on pas en droit de conclure que les Itinéraires ne désignent qu'une seule et même voie suivant une ligne directe et desservant des localités romaines et importantes? Or, en descendant du nord du département de la Manche, vers la capitale bretonne, dans la direction la plus droite possible, il existe des stations qui s'imposent d'elles-mêmes par leur importance et leur antiquité, une voie romaine qui a laissé d'impérissables souvenirs et qu'on ne peut méconnaître.

Ces stations sont :

1° Cherbourg, l'antique « *emporium* », qui s'est révélé dans une partie de son enceinte et dans les dunes qui l'avoisinent par des substructions nombreuses, des médailles romaines, des statuettes en bronze, des tombeaux et des vases en terre de Samos<sup>1</sup>.

2° Valognes ou mieux Alleaume, la seconde paroisse de cette ville, l'« *Alleauma* » des chartes et des dyptiques diocésains, qui offre encore les plus belles ruines romaines du département de

1. *Voies romaines du département de la Manche, Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, années 1829, 1830. — *Études sur le département de la Manche*, par M. de Gerville, article CHERBOURG. — M. Asselin, *Notice sur les découvertes faites à Cherbourg*, 1832.

la Manche : des thermes, des restes d'amphithéâtres, d'un temple à la Victoire, et une quantité de débris gallo-romains<sup>1</sup>.

3° Coutances, la cité des « Unelli » où on a mis au jour des substructions romaines, une multitude de médailles, des statuettes, des débris de vases en terre de Samos rouge et noire, et un camée d'une grande finesse<sup>2</sup>.

4° Avranches, la capitale des « Abrincatui » d'après Ptolémée, qui possède des substructions romaines importantes, les restes d'un temple dont une des colonnes du péristyle rappelle le siècle d'Auguste, une piscine des thermes, un aqueduc souterrain, de nombreuses médailles gauloises et romaines, des vases et des statuettes en bronze parmi lesquelles nous citerons une prêtresse, un dieu Mars et une Victoire volante<sup>3</sup>.

5° Romazy, sur le Couesnon, a donné plusieurs médailles romaines et possède encore un encaissement romain d'une grande étendue<sup>4</sup>.

### *Voie romaine.*

La route qui traverse ces localités est aussi la seule qu'on puisse citer comme rappelant les vainqueurs de la Gaule.

Au nord du Cotentin elle se nomme le chemin Perray, au midi du même pays et dans l'Avranchin on la connaît sous le nom de chemin Chaussé; dans le département de l'Ille-et-Vilaine elle prend la même appellation; plusieurs paroisses semblent avoir reçu leur nom de cet encaissement célèbre : Saussemesnil, Saussey, *Saussemenillum*, *Sausseium*<sup>5</sup>.

1. *Journal des Savants*, 1695, page 449. — *Recueil des antiquités de Caylus*, Supplément de D. Montfaucon. — De Gerville, *Ouvrages déjà cités*.

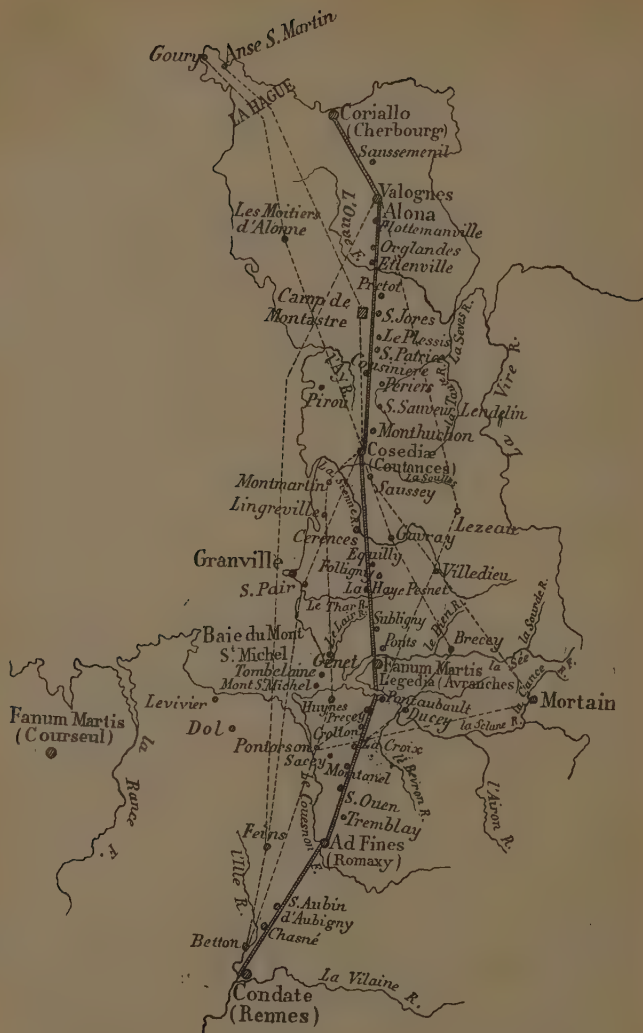
2. L'abbé Piton-Desprez, *Étrennes coutançaises*, 1832 et 1833. — Léopold Quénauld, *Recherches archéologiques sur Coutances*.

3. *Mémoires de la Société archéologique d'Avranches*, 3<sup>e</sup> volume. — *Histoire du Mont-Saint-Michel et d'Avranches*, par M. Blondel, 1829. — *Le diocèse d'Avranches*, supplément ou *Origines d'Avranches et de son diocèse*.

4. *Histoire archéologique de l'époque gallo-romaine de la ville de Rennes*, et *l'Étude des voies romaines*, par A. Toulmouche.

5. *Livre Noir du diocèse de Coutances* ms. du xiii<sup>e</sup> siècle.





VOIE ROMAINE  
DANS LA MANCHE ET L'ILLE-ET-VILAINE

De Cherbourg à Valognes cette voie passe par Saussemenil et est encore tout imprégnée de souvenirs romains. On y a trouvé des substructions, des tuiles à rebord et des médailles.

De Valognes à Coutances elle se dirige en ligne droite par la Croix-Millière, Flottemanville, Orglandes, le marais d'Étienville où l'on a mis au jour une partie de son encaissement, 620 mètres de pilotis, et plusieurs médailles romaines dans le radier d'un pont sur l'Ouve<sup>1</sup>. Elle passe ensuite par Prétot où elle prend le nom de chemin Perray jusqu'à Coutances, en traversant Saint-Jores, le Plessis, Saint-Patrice, Periers, Saint-Sauveur-Lendelin et Monthuchon.

De Coutances elle gagne Avranches par Saussey, Cérences où elle prend le nom de chemin Chaussé<sup>2</sup>, Équilly, Folligny, La Haye-Pesnel, Subligny et Ponts-sous-Avranches. Des médailles, des débris de pavé ancien ont été découverts : à Cérences, à Ponts où, avec des monnaies de l'Empire, on a trouvé une médaille grecque en or de Philippe de Macédoine<sup>3</sup>.

D'Avranches à Romazy, elle franchit la Sélune au Pontaubault, où on a recueilli, dans le gué du fleuve, plus de 300 médailles romaines en billon, en argent et en or<sup>4</sup>; elle se dirigeait ensuite par Précèy, Crollon où l'on a découvert une partie de sa chaussée, la Croix-Avranchin, le village de Frilouse, en Montanel où l'on a mis au jour des substructions, des débris de vases antiques et des médailles romaines<sup>5</sup>. Une charte du prieuré de Sacey l'appelle, en cet endroit, *cheminum calciatum*, chemin chaussé, ainsi que différents actes particuliers du moyen âge<sup>6</sup>. Elle entre dans l'Ille-et-Vilaine en traversant les communes de

1. De Gerville, *Les Voies romaines*.

2. Cartulaire de l'abbaye de la Lucerne, p. 147 et 148.

3. *Le diocèse d'Avranches*, Supplément, *Antiquités romaines*.

4. *Avranchin monumental*, t. I, article PONTAUBAULT. — *Diocèse d'Avranches*, t. II.

5. *Ibidem*.

6. Desroches, *Histoire du Mont-Saint-Michel et de l'ancien diocèse d'Avranches*, t. I.

Saint-Ouen et de Tremblay et arrive à Romazy où l'encaissement a été retrouvé dans une grande longueur<sup>1</sup>.

De Romazy, l'encaissement reparait à Saint-Aubin d'Aubigny, à Chasné où il prend, comme dans l'Avranchin, le nom de chemin Chaussé<sup>2</sup>. A Betton, la route présente encore 5<sup>m</sup>,10 de largeur; des tuiles et des médailles ont été recueillies sur le parcours. Aux abords de Rennes la chaussée a été découverte deux fois, en 1755 dans la rue d'Antrain et au-dessous de l'Hôtel-Dieu (ancien enclos des Capucins), et, en 1847, dans la rue de Saint-Malo et près de la Manutention (ancien couvent des Jacobins), en creusant, à 4<sup>m</sup>,50, les fondations de nouveaux hôtels. L'encaissement se composait de trois ou quatre couches. La plus basse ou le *statumen* était formée d'une marne très dure; au-dessus apparaissait le *rudera*, composé de grandes pierres schisteuses et bleuâtres; le *nuculus* n'était représenté que par une couche argilo-sablonneuse, et le *sumum dorsum* ou *summa crusta* par des cailloux roulés, noyés dans le mortier argileux. Ces quatre couches formaient une épaisseur de 0<sup>m</sup>,70 ou 0<sup>m</sup>,75<sup>3</sup>.

Telle était la voie romaine de Rennes à Cherbourg que M. de Caumont regardait comme étant la seule indiquée par l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger.

#### *Mesures itinéraires.*

Les villes romaines et gallo-romaines que nous avons mentionnées sur cette route pourront être identifiées avec les stations des Itinéraires, si les distances sont les mêmes. De l'aveu de tous les géographes, les deux guides anciens sont souvent fautifs. Le moine du xiii<sup>e</sup> siècle qui copia la Table ne put lire exactement l'original déjà bien effacé et parfois incomplet. Les variantes des différents manuscrits de l'Itinéraire d'Antonin prouvent que leurs auteurs n'ont pas été moins perplexes. Mais en tenant

1. *Histoire archéologique de l'époque gallo-romaine de la ville de Rennes*, par Toulmouche, *Voie d'Ingena*.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

compte de ces variantes et en comparant les deux routiers on obtient des chiffres à peu près exacts.

1° De Valognes à Coutances, il y a en tout 52 kilomètres. L'Itinéraire indique 20,000 pas ou 30 kilomètres, qui conduisent à peine aux deux tiers de la distance, c'est-à-dire à Saint-Patrice. Si nous partons de Cherbourg, à 15 ou 16 kilomètres au nord de Valognes, la Table indique 29,000 pas gaulois ou 65 kilomètres. Or, Cherbourg en ligne droite, est à 65 ou 66 kilomètres de Coutances. Donc l'Itinéraire est en défaut et la Table parfaitement exacte. Cherbourg représenterait donc Coriallo et Coutances Cosediae.

2° De Coutances à Avranches il y a 42 kilomètres. L'Itinéraire marque 30 ou 32,000 pas c'est-à-dire 44 ou 46 kilomètres de Cosediae à Fanum-Martis. Cette mesure se trouvant en harmonie avec la distance qui existe entre Coutances et Avranches, il en résulte qu'Avranches serait le véritable Fanum-Martis. C'est en effet dans cette localité qu'on a trouvé une statuette du dieu Mars et les débris d'un temple important exhumés à quelques pas de la piscine des thermes, auprès de vestiges de palais et d'un arc triomphal<sup>1</sup>. Ce temple devait donc s'élever dans le forum de la cité, représenté aujourd'hui par les places du Promenoir et de l'Hôtel de ville.

C'est ce temple, dédié à Mars, comme la statuette semble l'indiquer, qui aura donné son nom à la ville d'Avranches en lui faisant abandonner son appellation d'*Ingena Abrincatuorum* qu'elle portait primitivement.

« Les Romains, dit Bergier, et après lui l'ingénieur Gautier, changèrent souvent le nom des villes gauloises dont l'appellation leur paraissent barbare et leur en donnèrent parfois de nouveaux qui avaient rapport à leurs dieux ou aux monuments remarquables qui s'y trouvaient<sup>2</sup>. »

1. *Le diocèse d'Avranches et sa topographie*. Supplément, *Origines de l'Avranchin*. — Musée lapidaire d'Avranches.

2. *Histoire des grands chemins de l'empire romain*. — Gautier, ingénieur et inspecteur des grands chemins, *Traité de la construction des chemins*.

Ce nom de Fanum-Martis appliqué à Avranches fut-il de longue durée? Nous ne le croyons pas, et nous en avons la preuve dans le texte de la Table de Peutinger. Cette carte indique 49,000 pas gaulois entre Cosediae et Legedia, c'est-à-dire 43 kilomètres. Or, cette distance est encore celle qui existe entre Coutances et Avranches. Donc Avranches avait laissé son nom de Fanum-Martis pour reprendre celui de Legedia, regardé, par la majorité des géographes, comme une mauvaise leçon d'Ingena<sup>1</sup>.

Les noms des temples appliqués aux villes gallo-romaines furent assez éphémères. Fanum-Martis en Bretagne, Fanum-Minervae en Belgique, Fanum-Volturnae en Italie, disparurent promptement. A Avranches cette appellation dut encore avoir une plus courte durée quand une ville, relativement voisine, Courseul, dans le département des Côtes-du-Nord, prit aussi le nom de Fanum-Martis<sup>2</sup>.

Mais continuons l'examen des distances. D'Avranches à Romazy il y a 39 kilomètres. Trois manuscrits sur cinq marquent 27,000 pas ou 39 kilomètres de Fanum-Martis à Ad Fines. Cette mesure est exactement semblable à celle d'Avranches à Romazy; donc Ad Fines représente cette dernière station.

De Romazy à Rennes la distance est de 28 kilomètres. De Ad Fines à Condate l'Itinéraire indique 47, 48 ou 49,000 pas, c'est-à-dire 28 kilomètres et demi. C'est encore la distance exacte entre Romazy et Rennes.

La Table de Peutinger, qui ne mentionne pas la station Ad Fines, indique 49,000 pas gaulois entre Legedia et Condate, c'est-à-dire 108 kilomètres; comme il n'y a que 68 kilomètres entre Avranches et Rennes, la majeure partie des géographes ont vu là une erreur matérielle en chiffres romains et ont proposé de lire LXVII ou LXVIII. La Table est donc ici en défaut de même que l'Itinéraire l'est lui-même au début de la voie.

Mais de tout ce qui précède, il nous semble qu'on est en droit

1. Ernest Desjardins, *Ouvrage déjà cité*.

2. On croit posséder encore les ruines de ce temple, de forme octogonale, près des ruines de Courseul.

de conclure que la route, que nous avons suivie de Cherbourg à Rennes, est la seule voie romaine qu'on puisse citer entre ces deux villes, et que les stations de l'Itinéraire et de la Table, Coriallo, Alauna, Cosediae ou Cosedia, Fanum-Martis ou Legedia, Ad Fines et Condate sont représentées aujourd'hui par Cherbourg, Valognes, Coutances, Avranches, Romazy et Rennes.

E.-A. PIGEON,

Membre de la Société académique du Cotentin,  
à Coutances.

---



LES

## PREMIÈRES FOUILLES DE DÉLOS

---

Quand on croit devoir réclamer contre un déni de justice, on prie un ami de défendre votre cause ou bien on la porte soi-même devant le public. Persuadé que l'on méconnaît les services que j'ai rendus à Délos, je viens, sans hésitation, présenter un court plaidoyer « pro domo mea ».

On lit (p. 134) dans le livre de M. Charles Diehl intitulé : *Excursions archéologiques en Grèce* :

« (A Délos) il n'était point aisé de savoir où donner le premier coup de pioche. C'est à M. Lebègue qu'en revinrent, en 1873, l'honneur et la charge. Ses recherches le portèrent sur le sommet du Cynthe ; il y découvrit un curieux sanctuaire primitif et deux temples : mais absorbé par l'étude et le déblaiement de cet étroit plateau, égaré par les hypothèses astronomiques de M. Burnouf, il n'eut ni le loisir ni l'argent nécessaires pour s'occuper des édifices voisins du port. Après son départ, la Société archéologique acheva ses fouilles : elle découvrit, en outre, au flanc de la montagne, le sanctuaire de certaines divinités étrangères, Séraphis, Isis et Anubis » (disons, entre parenthèses, que j'ai signalé cet emplacement à feu Stamatakis que j'avais précédé à Délos). « Toutefois, c'est en 1877 seulement que commencèrent les grandes et fructueuses recherches, lorsque Albert Dumont eut l'idée de reprendre l'exploration de l'île, et en confia le soin à M. Homolle. »

Tout d'abord, je rends cette justice à M. Diehl que son ouvrage, d'ailleurs très sincère et très solide, est écrit sans aucune mal-

veillance : il traduit avec modération, sur mon rôle à Délos, ce qu'en pense l'opinion publique. Voici ce qu'elle dirait, sans ambages : M. Lebègue est allé perdre son temps, ou peu s'en faut, au sommet du Cynthe ; les recherches sérieuses ont commencé après lui, sans qu'il y fût pour rien. Le débat que j'engage passe donc au-dessus de la tête de M. Diehl, et ce sont les erreurs dont il est l'interprète que je dois réfuter.

Ai-je été « égaré par les hypothèses astronomiques de M. Burnouf ? » Nous avons tous deux le droit, pour des raisons diverses, de protester contre cette affirmation. Il est certain que les Grecs, à une époque très reculée, ont eu souci de l'astronomie ; beaucoup de leurs temples étaient orientés ; les plus anciens regardaient l'occident ; on observait la lune et le soleil et ces préoccupations astronomiques servaient à déterminer les époques des fêtes ; beaucoup de vieux sanctuaires étaient hypètres et les rayons du soleil y pénétraient. M. Burnouf, préoccupé de ces questions, a rencontré un texte qui mentionnait à Délos ou à Syra : « une caverne solaire par laquelle (ou à travers laquelle) on observait les révolutions du soleil. » Il a eu l'idée de rechercher cette caverne. Que faut-il penser de ce texte et des faits certains que je viens d'exposer ? Comme je n'entends rien à l'astronomie, voici la conclusion qui doit me suffire : on trouve, surtout en Asie Mineure, beaucoup de vieilles grottes et de vieux sanctuaires ; il conviendrait de les étudier et de savoir s'ils sont orientés, s'ils sont hypètres, etc. Auparavant, il serait imprudent de conclure, et surtout par des condamnations sans appel.

Quand M. Burnouf m'a signalé la caverne solaire du Cynthe, j'ai décliné l'honneur de faire cette recherche qui n'était pas de ma compétence. Ensuite, j'ai étudié sur la planche de l'« Expédition de Morée » le dessin de cette grotte qui m'a paru être un *adyton* ; j'ai approfondi les textes relatifs à l'oracle de Délos, et il m'a semblé qu'ils le plaçaient dans le Cynthe ; j'ai alors demandé à M. Burnouf la mission que j'avais tout d'abord déclinée. C'est donc l'espoir de trouver un oracle qui m'a décidé, et c'est en effet un oracle que j'ai découvert. Je ne le discuterai pas ici ; je

rappellerai seulement que M. Bouché-Leclercq, le seul homme de France qui connaisse à fond l'histoire des oracles, n'a pas hésité à reconnaître, dans le sanctuaire de Cynthe, un oracle d'Apollon. Sur un point seulement nous avons différé d'avis : il pensait que ce vieil *adyton* n'était devenu prophétique qu'à la fin du paganisme ; j'estimais, au contraire, qu'il avait toujours possédé cette vertu, et que seuls les appareils divinatoires avaient été renouvelés. L'inscription récemment découverte qui mentionne le *pythion* délien deux siècles avant J.-C. fortifie beaucoup ma théorie.

Quoi qu'il en soit, je ne puis reconnaître que « j'aie été égaré par les hypothèses astronomiques de M. Burnouf ». Elles ont eu le mérite de suggérer à leur auteur la pensée de la fouille ; elles ont donc été utiles et fécondes, mais ce ne sont pas elles qui m'ont déterminé ; c'est l'hypothèse que je me suis faite et que je crois avoir ensuite démontrée d'un oracle cynthien.

On ajoute que j'ai été « absorbé par l'étude de cet étroit plateau » (il faudrait dire : du Cynthe tout entier) et que « je ne me suis point occupé des édifices voisins du port ». — On m'avait remis 2,000 francs que j'avais dépensés en partie à fouiller l'*adyton*. Pouvais-je m'attaquer à toute une ville de sanctuaires et d'édifices ? Il aurait fallu et des fonds très considérables et un temps dont je ne pouvais disposer. J'ai fouillé le temple de Zeus Cynthien, voisin de la grotte, parce que j'étais sûr d'arriver très vite à un résultat utile. — On aurait pu tout au moins citer la mosaïque de la piscine que j'ai découverte et l'inscription relative aux mystères de Délos. — Mais il s'est formé une légende que M. Diehl reproduit en l'adoucissant, je le reconnais : j'ai été tellement occupé à divaguer sur le Cynthe que je n'ai même pas vu quel trésor de découvertes attendait dans la plaine un archéologue plus avisé : sans aucun doute l'astronomie m'avait rendu aveugle.

Voici les faits. Mes convenances me rappelant en France, j'ai quitté les fouilles et composé un livre sur Délos. Avec l'aide de M. Terrier j'ai dressé et publié dans ce livre le plan des ruines

dont l'île est couverte ; j'ai indiqué sommairement quels édifices on trouverait et à quelles places. J'ai marqué sur ce plan, qu'il est facile de consulter, celles du grand temple d'Apollon et des annexes. En même temps j'ai travaillé de toutes mes forces à démontrer que Délos était à découvrir, que des fouilles y obtiendraient un succès assuré et considérable, et que cette tâche revenait de droit à l'École d'Athènes. J'ai fait sur Délos une conférence à la Société centrale des architectes, j'ai longuement parlé, devant un très nombreux auditoire, de cette ville de temples à peine enfouie sous un sol facile à déblayer, et j'ai été assez heureux pour récolter d'une quête aussitôt faite, 1,400 francs versés à l'Institut et remis ensuite à l'École d'Athènes. C'est avec cette somme que M. Homolle a donné ses premiers coups de pioche.

Mon rôle se termine ici. Ensuite les fouilles ont été fort habilement préparées et conduites ; on leur doit de très nombreuses découvertes et de très beaux ouvrages. Alors même que l'équité ne me ferait pas un devoir et la camaraderie un plaisir de le déclarer, mon intérêt, il me semble, m'inviterait à le proclamer avec les meilleurs juges : n'est-ce pas grâce à mes efforts que ces fouilles dont s'honorent l'École d'Athènes et l'érudition française ont été inaugurées, puis de nouveau signalées et conseillées, puis reprises avec l'argent que je leur ai fait destiner ?

Cependant l'opinion est persuadée qu'hypnotisé par l'astronomie — ce qui est faux — j'ai tourné le dos aux vraies découvertes dont mes successeurs auraient eu l'idée et l'initiative. Si malgré mes explications et les faits indiscutables que j'apporte, cette opinion persistait, cela ne s'appellerait plus une injustice, mais une iniquité.

Albert LEBÉGUE.

## NOTE

SUR LES

### NÉCROPOLES PRÉHISTORIQUES DE L'ARMÉNIE RUSSE

---

Chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique de recherches archéologiques dans la Transcaucasie, j'ai soigneusement exploré les nécropoles préhistoriques des montagnes de l'Arménie russe et plus spécialement celles situées dans le massif du Lelwar, près des mines de cuivre bien connues dans le pays d'Akthala, Allahverdi, Tchamlouq, Privolnick, etc.

En examinant avec soin les environs des gîtes de cuivre, j'espérais rencontrer des nécropoles antérieures à l'époque où le fer fit son apparition dans ces régions, mais mon attente fut déçue, et, dans ces pays où la nature favorisait le développement de l'industrie du bronze, je n'ai rencontré que des sépultures renfermant des armes de fer.

Je dois cependant signaler une tombe qui se trouvait isolée dans le fond d'une vallée près du monastère d'Akthala; elle ne contenait que des vases, trois *nuclei* d'obsidienne de l'Allah-gheuz et un couteau de bronze (fig. 1). Mais ce fait isolé ne saurait entrer en compte avec les centaines de sépultures que j'ai eu l'heureuse chance de pouvoir ouvrir, qui toutes renfermaient des objets de fer et se trouvaient mas-



Fig. 1.

Couteau de bronze trouvé dans une sépulture isolée (Akthala). 3/8 gr. nat.

sées à la sortie des vallons où les gisements de cuivre sont encore exploités de nos jours.

Avant d'entrer dans la description des nécropoles, avant d'exposer les résultats de mes recherches, il est utile, je crois, de rappeler en quelques mots les principaux traits de la géographie et de la géologie du pays. On se rendra mieux compte des conditions d'habitat dans lesquelles se trouvaient les tribus pré-arméniennes, alors que les Aryens n'avaient pas encore envahi ces pays, que les Arméniens et les Kourdes n'avaient pas chassé de leurs montagnes ces peuplades, dont les descendants sont les Géorgiens de nos jours, tribus auxquelles le Dr Prichard a donné le nom de blancs Allophyles.

Le massif du Lelwar, pays extrêmement accidenté, est coupé en tous sens de vallées et de ravins; de grandes rivières le sillonnent et la principale d'entre elles, le Dêbéda-tchaï, court du sud au nord pour se jeter dans la rivière Khram, affluent de la Koura, le Cyrus de l'antiquité classique. Le Dêbéda-tchaï reçoit de tous côtés des torrents et des ruisseaux sortant de toutes les collines, d'où ils descendent en bondissant au travers des forêts qui, comme un vaste tapis, couvrent de leur verdure tous les pays environnants.

Le principal sommet est le Lelwar, ancien volcan, éteint à l'époque tertiaire. Sa pointe s'élève sur le méridien de Tiflis, entre cette ville et l'Allah-gheuz. Pendant huit mois chaque année il est couvert de neige, mais en été sa cime se découvre pour recevoir les innombrables troupeaux des Tatares à demi nomades de la plaine qui, fuyant la sécheresse, viennent planter leur *kibitka* dans les gras pâturages de la montagne.

Lorsqu'on descend du Lelwar dans la plaine, on rencontre successivement tous les arbres des pays tempérés et les vallées les plus basses abritent la vigne, le figuier et le grenadier. Les plateaux fournissent en abondance le blé et l'orge; les forêts regorgent de gibier; l'ours, le cerf, le chamois, le chevreuil y vivent en compagnie dans ces solitudes où de rares sentiers permettent au voyageur de gagner de loin en loin un village.



Au point de vue géologique, le sous-sol est granitique, puis quelques assises sédimentaires se succèdent, se terminant par des couches du terrain crétacé inférieur, fréquemment divisées par des épanchements éruptifs et recouvertes par d'épais bancs de basalte, qui, découpés plus tard par les érosions, forment aujourd'hui des falaises à pic bordant de profondes vallées comparables aux cañons si connus du Colorado.

Pendant que le Lelwar était encore un volcan animé, il se forma, sur son pourtour, des lacs où les sources thermales vinrent épancher leurs eaux et leurs limons chargés de sulfures métalliques, puis une coulée de lave vint recouvrir les sédiments lacustres, les lacs disparurent, le sol fut disloqué par d'effroyables secousses et les minerais de cuivre de plomb et d'argent se présentèrent à flanc de coteau.

Plus tard, sous l'influence des agents atmosphériques, les sulfures des métaux se transformèrent en oxydes et en carbonates et les mines offrirent alors aux métallurgistes de l'antiquité des minerais d'un traitement aisé, tandis que les forêts du voisinage leur fournissaient le combustible en abondance.

Tel était l'aspect de ce pays privilégié dans lequel vécurent et se développèrent les tribus pré-arméniennes; protégées vers le sud par leurs propres montagnes, vers le nord par l'infranchissable muraille du grand Caucase, elles étaient comblées de tous les biens par la nature. On comprend aisément que pendant bien des siècles elles soient restées en dehors des grands mouvements du monde et que l'influence des races plus civilisées qu'elles ne se soit fait sentir dans leurs montagnes que très tardivement.

Jusqu'à ce jour, 14 nécropoles ont été découvertes dans l'Arménie russe et dans les environs de Tiflis. Quelques-unes ont été à peine explorées; d'autres au contraire ont été fouillées avec le plus grand soin.

J'ai cru devoir établir, provisoirement du moins, quatre divisions dans les sépultures que renfermaient ces 14 nécropoles; le tableau ci-joint contient, suivant ce classement, le nombre des tombeaux qui se sont rencontrés dans chacun des cimetières.

| GROUPES                                     | I   | II  | III | IV  |
|---------------------------------------------|-----|-----|-----|-----|
| Mariensfeld . . . . .                       | —   | ?   | ?   | ?   |
| Sartatchalo . . . . .                       | —   | ?   | ?   | ?   |
| Redkine-lager . . . . .                     | 75  | —   | —   | —   |
| * Cheïthan-thagh. . . . .                   | —   | 96  | 10  | —   |
| * Akthala . . . . .                         | —   | 118 | 91  | 1   |
| * Utch-kilissa . . . . .                    | —   | 28  | —   | —   |
| * Mouçi-yéri . . . . .                      | —   | 128 | 212 | 242 |
| * Sadakhlo. . . . .                         | —   | ?   | 18  | —   |
| Tchamlouq . . . . .                         | —   | ?   | ?   | ?   |
| Ouzounlar . . . . .                         | —   | ?   | ?   | ?   |
| Sanain . . . . .                            | —   | ?   | ?   | ?   |
| Chinik. . . . .                             | —   | ?   | ?   | ?   |
| Kara-thagh . . . . .                        | ?   | ?   | ?   | ?   |
| Djalall-oghle . . . . .                     | 2 ? | —   | —   | —   |
| TOTAUX. . . . .                             | 77  | 370 | 361 | 243 |
| * Nécropoles fouillées par M. J. de Morgan. |     |     |     |     |
| 1051                                        |     |     |     |     |

Les sépultures appartenant aux classes I, II et III présentent tous les caractères d'une industrie locale se développant peu à peu sans le concours d'influences étrangères; c'est à peine si la classe III renferme quelques objets de nature à faire pressentir la transformation qui s'opère à l'époque de la classe IV. On voit en effet quelques formes assyriennes se mélanger au style indigène en même temps qu'un art spécial semble s'introduire dans le pays.

A l'époque caractérisée par les sépultures du IV<sup>e</sup> groupe, les usages des Pré-Arméniens semblent avoir été complètement modifiés : les figures animales et humaines font leur apparition, en même temps que la spirale et ses dérivés viennent remplacer l'ornement géométrique des sépultures antérieures; la gravure au burin prend un caractère de finesse extraordinaire et les sépultures elles-mêmes ne présentent plus d'analogie avec le dolmen, forme caractéristique des tombes des premiers âges.

Afin de mieux faire ressortir les différences entre les deux styles de sépultures, je décrirai en détail une tombe de chaque forme en prenant mes exemples dans la même nécropole, dans celle d'Akthala.

Groupe III. — Nécropole d'Akthala, sépulture n° 47 (fig. 2). — Profondeur 4<sup>m</sup>,20, longueur 0<sup>m</sup>,92, largeur 0<sup>m</sup>,70, hauteur 0<sup>m</sup>,63, direction nord-sud. Ce tombeau se composait d'un cist rectangulaire formé de dalles énormes simplement dégrossies et ne portant aucune trace de travail au moyen d'un outil métallique; elle était recouverte par une dalle beaucoup plus grande qui débordait de la caisse de 0<sup>m</sup>,30 à 0<sup>m</sup>,40 de chaque côté; le mort avait été placé sur le flanc gauche, les genoux repliés sur la poitrine, les deux mains en avant de la face. Dans l'angle du nord-ouest était un fer de lance, dans celui du nord-est un plat de terre renfermant une cruche; entre les deux, les restes du crâne au milieu des débris duquel se trouvaient, sur la poitrine, une fibule de bronze garnie d'une aiguille de fer et 48 perles de verre et de cornaline ayant jadis fait partie d'un collier.

Les deux poignets étaient ornés de bracelets de bronze, et, entre les avant-bras, à la hauteur de l'estomac, était une épingle de bronze, la plus grosse que nous ayons rencontrée dans cette nécropole.

Au milieu du tombeau était une ceinture de bronze, feuille de tôle épaisse, absolument lisse et sans ornements. Au près d'elle se trouvait une pierre à aiguiser et un couteau de fer.

Dans l'angle du sud-ouest on avait placé un plat de terre et plus loin, parallèlement à la face occidentale, un poignard de fer.

Les deux pieds, garnis de forts bracelets en bronze, reposaient sur les restes parfaitement conservés d'un *tribulum*, instrument en bois garni de fragments de basalte et destiné à extraire des épis de blé les grains qu'ils renferment. Une partie seulement du *tribulum* était conservée, mais la sépulture entière était couverte de cailloux de basalte, polis d'un côté par l'usage, et qui avaient autrefois armé l'instrument. Ces débris se trouvaient

placés sous les ossements ; leur position prouve que le cadavre avait été posé sur le *tribulum*, mis lui-même à plat au fond du tombeau.



Fig. 2. — Sépulture n° 47. — Akthala.

Cette sépulture était absolument vide et ne renfermait qu'une mince couche de poussière dans laquelle les ossements étaient mêlés aux objets divers. La surface de cette couche de débris

était entièrement recouverte de fragments d'étoffes dans un état parfait de conservation ; un de ces débris reposait sur le col d'un vase. Un fait curieux à constater dans cette tombe, qui renfermait des objets en bois et des tissus parfaitement conservés, est que les ossements et les instruments de fer étaient absolument détruits.

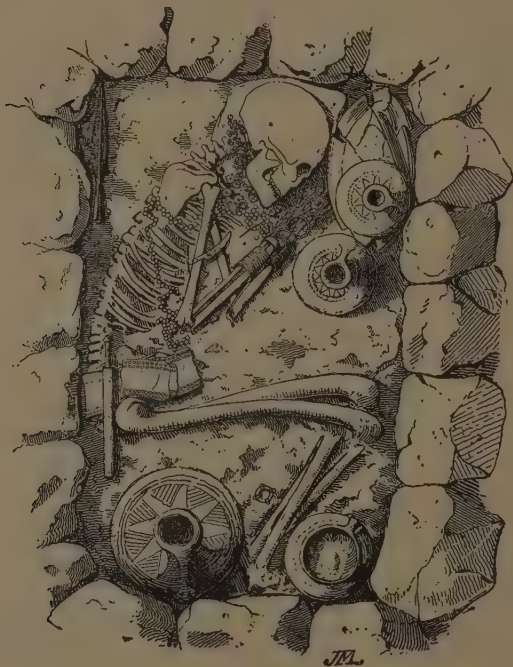


Fig. 3. — Sépulture n° 9 (Akthala).

Près de la tête, au milieu des débris du crâne, nous avons rencontré une tresse de cheveux noirs.

Groupe IV. — Nécropole d'Akthala, sépulture n° 9 (fig. 2). — Profondeur 1<sup>m</sup>,60, longueur 0<sup>m</sup>,95, largeur 0<sup>m</sup>,65. Cette tombe était placée suivant la pente du terrain, la tête étant au nord. Comme dans la sépulture précédemment décrite, le cadavre avait

été couché sur le flanc gauche, les bras et les jambes repliés. Dans l'angle du nord-ouest était un fer de lance, dans celui du nord-est un large plat de terre dans lequel une cruche était posée à côté d'une autre placée en dehors du plat. Le crâne, en débris, se trouvait vers le milieu du côté nord du tombeau. Vers la face occidentale, nous avons rencontré un poignard en fer garni d'une gaine de bronze; près du cou un collier de 62 perles de verre et de cornaline, six boutons de bronze affectant la forme d'étoiles et une fibule. Vers le milieu de la sépulture une large ceinture en bronze ciselé et repoussé, pièce des plus remarquables par les ornements qu'elle porte, mais malheureusement fort brisée par l'éboulement des matériaux du tombeau.

Aux angles du sud et du sud-ouest se trouvaient deux vases écrasés et entre les deux un petit anneau de bronze fondu.

Les avant-bras qui avaient été repliés sur la poitrine portaient chacun 11 bracelets de bronze, la plupart d'une grande simplicité, mais quelques-uns très ornés.

Depuis la ceinture jusqu'à la tête, cette sépulture renfermait une ligne non interrompue de 212 boutons de bronze, qui semblent avoir jadis orné un manteau. Deux clochettes de bronze étaient placées près des genoux.

Cette sépulture n'était pas, comme celles des groupes I, II et III, formée de larges dalles, mais bien de moellons de tailles diverses; une voûte avait été construite par-dessus le cadavre et s'était écroulée peu de temps après l'inhumation.

Comme on le voit, ces tombes diffèrent sensiblement entre elles par leur mode de construction. Dans celles des premiers groupes, les matériaux sont énormes et forment de véritables dolmens souterrains, les pierres ont été posées avec tant de soin que dans la plupart des cas les cists sont restés vides. Dans le groupe IV<sup>e</sup>, au contraire, le tombeau n'est qu'un assemblage de moellons sans consistance, et s'est effondré peu après l'inhumation. Il n'y a d'ailleurs pas à supposer que la sépulture n° 9 n'était qu'un cas particulier, car si dans nos fouilles nous avons rencontré 364 tombeaux du III<sup>e</sup> groupe, nous en avons également trouvé



243 de la IV<sup>e</sup> classe. Il est à remarquer que le mode d'inhumation n<sup>o</sup> IV présente une plus grande fréquence dans la nécropole de Mouçi-yéri près d'Allah-verdi, que dans les autres cimetières où il est très rare.

Mais les différences que nous venons de constater dans la forme du tombeau deviennent plus concluantes quand on exa-

mine les mobiliers funéraires. Je passerai successivement en revue les divers objets de ces deux groupes, en faisant ressortir les analogies et les différences et en étendant mes comparaisons aux pays voisins du Caucase.

Dans les sépultures les plus anciennes I et II, les épées sont fort rares, elles sont généralement remplacées par de courts poignards à lame triangulaire présentant encore toutes les formes des armes de bronze. Ce n'est que plus tard (III<sup>e</sup> groupe) que les épées font leur



Fig. 4.  
Poignée d'épée en bronze  
(Mouçi-yéri). 8/15 gr. nat.



Fig. 5.  
La même restaurée.  
8/15 gr. nat.

apparition; leur usage se continue pendant la période suivante (IV<sup>e</sup> groupe) où il semble être devenu général. Il est donc naturel d'admettre que, dans les premiers temps, les épées n'entraient pas dans l'armement indigène et que, plus tard seulement, sous l'influence des races du midi, elles furent adoptées par les Pré-Arméniens.

Épées et poignards sont munis d'une poignée courte, sans garde, à pommeau sphérique, présentant plus d'analogies avec les armes assyriennes qu'avec celles des sépultures de l'Osséthie (fig. 4 et 5).

L'influence qui présida aux formes des épées semble avoir été plutôt sémitique qu'iranienne; aussi voyons-nous fréquemment ces armes dans les tombes du III<sup>e</sup> groupe, c'est-à-dire dans celui qui probablement fut le contemporain des grandes campagnes ninivites dans l'Arménie, de la destruction du royaume d'Ourartou et de la soumission de tous les blancs Allophyles aux armées d'Ashshour.

Les lances ne présentent pas de caractères particuliers : elles sont isolées dans les tombeaux des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> groupes, par paire dans ceux du III<sup>e</sup>, et enfin isolées encore dans les sépultures de la IV<sup>e</sup> époque. Elles sont en bronze à Redkiné-lager, en fer dans les autres nécropoles.

Leshaches, toutes en fer, sont rares dans les tombeaux du Lelwar, elles ne présentent aucune analogie de forme avec celles de l'Osséthie et de l'Europe.

Sans contredit l'arme la plus intéressante, et celle sur laquelle nous possédons le plus de documents, est l'arc avec la flèche. Nous le trouvons gravé sur les admirables ceintures de la IV<sup>e</sup> époque, et les tombes des divers groupes nous ont fourni des pointes de flèches en obsidienne, en bronze et en fer.

L'arc était haut d'environ 1<sup>m</sup>,50 à 2 mètres (plus que la taille d'un homme. Il se composait de deux parties peu courbées et

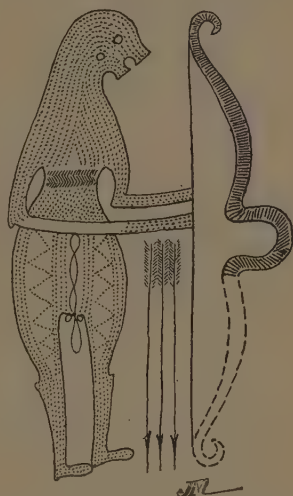


Fig. 6.  
Représentation d'un archer d'après  
une ceinture en bronze gravé  
(Akthala). 3/4 gr. nat.

d'une autre médiane dont la courbure est très forte et dirigée dans le même sens que celle des côtés (fig. 6).

Les pointes de flèche affectent des formes diverses : les unes sont plates et armées de fortes barbelures, les autres sont triangulaires et parfois munies d'un long crochet recourbé; d'autres enfin sont en obsidienne et présentent soit une pointe aiguë, soit un tranchant.

Les mêmes sépultures renfermaient à la fois des pointes de toute nature. Il serait inutile de rechercher dans la matière dont elles sont composées une indication sur l'antiquité relative des tombeaux. Il en est autrement de leur forme, car les pointes triangulaires ne se rencontrent que dans les sépultures des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> groupes et ne se trouvent jamais dans les autres.

En dehors des armes dont il vient d'être question, nous n'avons jamais rencontré de formes spéciales, telles que sabres courbes, boucliers, casques et cuirasses. Les armes défensives semblent, si elles ont existé, avoir été composées de matières qui n'ont pas laissé de traces.

Les sépultures du III<sup>e</sup> groupe qui, grâce à la perfection de l'arrangement des matériaux, étaient restées vides nous ont permis de retrouver de nombreux fragments d'étoffe de laine, parfaitement conservés et possédant encore la souplesse d'autrefois. Ce sont des tissus épais, lisses ou garnis de côtes, bien tissés et composés de fils réguliers et bien tordus. Ces étoffes présentent de grandes analogies avec celles que fabriquent encore de nos jours les femmes tatares et arméniennes au moyen de leurs petits métiers à bras.

Parmi les bijoux, les boucles d'oreilles et de cheveux, les bagues, les *torques* et les bracelets, les clochettes, sont semblables entre eux dans les tombeaux des divers groupes. Ils sont faits de bronze, de plomb et d'argent. Mais si les formes des bracelets sont peu intéressantes, par contre leur poids nous fournit de précieuses indications sur leur usage.

Il y a deux sortes de bracelets : les uns, ornés de ciselures, sont

de véritables bijoux; les autres, simples anneaux grossièrement formés, sont des monnaies.

Le nombre considérable de bracelets que renfermaient certaines sépultures avait, dès les débuts des fouilles, attiré mon attention; mais ce n'est que plus tard, lorsque j'ai eu entre les mains un nombre important de ces anneaux, que j'ai pu me livrer à leur étude (fig. 7 et 7 bis) et constater qu'ils présentaient des relations pondérales remarquables avec le sicle assyrien (voir *Revue archéol.*, 1889, II, p. 177).

Cette découverte prouve que depuis les temps les plus reculés l'Assyrie était en rapport avec le petit Caucase. Doit-on en conclure que les blancs Allophyles reçurent des Sémites l'étalon pondéral? Je ne le pense pas; je crois au contraire que ce sont les Pré-Arméniens qui transmirent aux Assyriens leurs poids en même temps que les métaux de leurs mines.



Fig. 7.  
Anneaux-monnaies  
en bronze  
(Mouçi-yéri). 1/4 gr. nat.



Fig. 7 bis. — Bracelets de bronze pesant chacun une mine assyrienne  
(504 gr.) de 60 sicles (8 gr. 4) (Mouçi-yéri). 1/3 gr. nat.

On sait en effet que l'Assyrie et la Chaldée sont d'une extrême pauvreté en gîtes miniers. Les données historiques contenues dans les inscriptions cunéiformes sont d'accord avec la géologie sur ce point, car elles nous montrent les monarques ninivites

dirigeant sans cesse leurs armées vers le nord, vers le pays des mines, et prélevant en tribut du fer, du bronze et de l'argent.

En dehors de ces expéditions de pillage dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, il est certain que les Assyriens entrete-



Fig. 8. — Épingles de bronze du type le plus ancien (Mouçî-yéri, Akthala). 1/2 gr. n.

naient des relations commerciales très suivies avec les peuples du nord, car c'est d'eux seuls qu'ils pouvaient obtenir tous les métaux nécessaires à leurs armées, à la construction de leurs temples et de leurs palais. Or il serait irrationnel d'admettre que les métallurgistes du *Lelwar* eussent adopté les poids des Assyriens alors qu'ils n'étaient pas en relations directes avec eux et dans le seul but de faciliter les transactions à leurs intermédiaires. Il est bien plus naturel de penser que les habitants de la plaine reçurent les métaux en lingots de poids déterminé et qu'ils acceptèrent, en même temps que les marchandises, l'étalon pondéral des blancs *Allophyles*.<sup>1</sup>

En dehors des objets dont il vient d'être question et qui conservent leurs caractères pen-

dant toute la durée des quatre périodes, sont d'autres bijoux qui se modifient d'âge en âge, subissent l'influence étrangère et se transforment à tel point que dans bien des cas il serait difficile de reconnaître, dans les formes du I<sup>er</sup> groupe, les origines de celles du IV<sup>e</sup>.

Parmi ces bijoux, les plus caractéristiques sont les épingles que chaque mort portait avec lui dans la tombe.

Les plus anciennes épingles sont à section carrée (fig. 8). formant une pyramide très allongée de 0<sup>m</sup>,15 à 0<sup>m</sup>,25 de lon-

Fig. 9.

Fig. 9 bis.

Fig. 10.

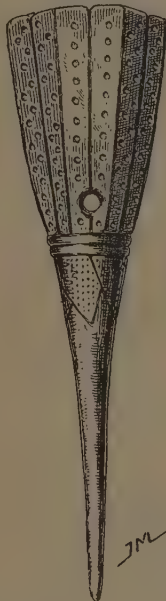


Fig. 10 bis.



Fig. 9. — Épingle de bronze à tête conique (Cheïthan-thagh), gr. nat., 3<sup>e</sup> groupe de sépultures.

Fig. 9 bis. id. (Utch-kilissa), gr. nat., ibid.

Fig. 10. — Épingle de bronze à tête prismatique (Cheïthan-thagh), gr. nat., 4<sup>e</sup> groupe de sép.

Fig. 10 bis. id. (Mouçi-yéri), gr. nat. ibid.

gueur et de 0<sup>m</sup>,01 environ de section dans la partie la plus large; en leur milieu elles sont percées d'un trou par lequel passait un cordon reliant le bijou aux étoffes des vêtements.

Dans les sépultures des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> groupes, la tête prend des dimensions considérables par rapport à la longueur; elle n'est plus alors carrée comme dans le groupe précédent, mais bien



ronde, couverte de fines ciselures (fig. 9), et parfois, sur la partie plate de sa base, de swastikas et de croix (III<sup>e</sup> groupe).

Dans la dernière période, les dimensions de la tête s'accroissent encore ; elle est octogonale ou hexagonale, couverte de ciselures et porte également des croix et des swastikas (fig. 10).

Ces transformations successives par lesquelles sont passées les épingles de bronze m'ont fréquemment permis de classer certaines sépultures mal caractérisées, mais appartenant aux groupes II et III, et sur l'époque desquelles je restais dans l'hésitation.

Il est à remarquer que ces bijoux, même ceux de la dernière période, ne ressemblent en rien à ceux de même nature trouvés dans le grand Caucase et dans toute l'Europe. Les épingles de Koban sont plates, très grandes et très légères ; celles d'Arménie sont au contraire massives, épaisses et généralement courtes. Je ne connais jusqu'ici d'objet analogue qu'à Hissarlik, où M. Schliemann a découvert (1<sup>re</sup> cité) un moule de schiste ayant servi à fondre de semblables épingles<sup>1</sup> qu'il prend à tort pour des pointes de flèches ; erreur d'autant plus excusable que jusqu'à ces dernières années aucun objet de ce genre n'avait été rencontré. Le moule publié par le Dr Schliemann montre que la coulée s'opérait par la base de l'épingle ; c'est justement à cette place que, dans les nombreux spécimens que fournirent les nécropoles du Lelwar, se trouvent les restes du bouton de coulée.

Nous avons vu que les tombes de toutes les classes renfermaient des *torques* ; mais elles contenaient aussi des colliers de perles, la plupart en cornaline, beaucoup en verre et quelques-unes en plomb. Il est très intéressant de signaler que, dans l'Arménie, nous n'avons jamais rencontré la moindre trace d'ambre et de jayet.

On a prétendu qu'il se trouvait naturellement de l'ambre au Caucase ; c'est une erreur, ou du moins jusqu'ici aucune découverte de ce genre n'est parvenue à ma connaissance. Quant au jayet, il est abondant dans la vallée de la Kwirila, en Min-

H. Schliemann, *Ilios*, édit. française, p. 311, fig. 119.

grélie, où les indigènes l'exploitent pour la fabrication de menus objets.

Dans les tombeaux du III<sup>e</sup> groupe nous avons rencontré des colliers ornés de pendeloques de plomb ; ces objets très oxydés sont devenus très fragiles et c'est à peine s'il est possible de les sortir entiers des sépultures. C'est également à la même époque qu'apparaît l'argent sous forme d'anneaux d'oreilles.

Quelques auteurs ont affirmé l'existence de l'antimoine dans les tombeaux du Caucase et de l'Arménie ; je ne saurais attaquer cette assertion ; mais je puis certifier n'avoir jamais rencontré dans mes fouilles la moindre trace de ce métal ; j'ai soigneusement analysé moi-même les diverses substances sur lesquelles j'avais des hésitations et je me suis assuré de leur nature.



Fig. 11. — Fibule de bronze d'une seule pièce (Chelthan-thagh), type du premier groupe. 3/4 gr. nat.



Fig. 12. — Fibule de bronze avec ardillon de bronze (Mouçi-yéri), type du 2<sup>e</sup> et du 3<sup>e</sup> groupe. 3/4 gr. nat.

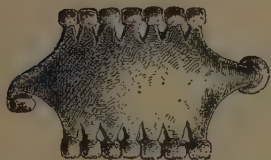


Fig. 13. — Fibules de bronze avec ardillon de fer Mouçi-yéri, type du quatrième groupe. 3/4 gr. nat.

Les fibules, très simples dans l'origine et composées d'une simple aiguille enroulée (fig. 11), prennent, dès l'époque des sépultures du II<sup>e</sup> groupe, des formes spéciales ; elles se composent

d'une partie courbe en bronze, élargie en son milieu, et d'une aiguille de bronze ou de fer simplement enroulée autour d'un boulon et ne formant pas ressort (fig. 12). Dans les tombes de la IV<sup>e</sup> période, l'élargissement de la pièce de bronze devient considérable; mais l'aiguille n'est pas plus que dans les tombeaux des âges précédents munie d'un ressort (fig. 13).

Les objets qui sans contredit présentent le plus d'intérêt sont les ceintures; elles apparaissent avec les tombes de la II<sup>e</sup> période, dans lesquelles elles se composent uniquement d'une épaisse feuille de bronze lisse, sans gravures et ne portant aucun ornement.

Dès l'époque du III<sup>e</sup> groupe, les ceintures subissent quelques modifications; elles deviennent plus minces, plus larges et portent des ornements géométriques au repoussé (fig. 14). Mais les caractères généraux de ces objets n'indiquent pas de grands changements dans les goûts artistiques de ces tribus.

Au contraire, dans les sépultures du IV<sup>e</sup> groupe, les ceintures présentent un aspect tout spécial; elles sont très larges, très minces et couvertes de fines ciselures.

L'ornementation des ceintures de ce groupe se compose toujours de deux parties: l'une, la bordure, composée de traits, de spirales adroitement enroulées ou de perles en reliefs; l'autre, le champ, dans lequel le graveur a ciselé des scènes de chasse, des animaux, des hommes et des chars (fig. 15).

Le travail de gravure que portent ces objets est d'une extrême finesse, d'une hardiesse de main surprenante. Les enroulements des spires, les contours des représentations humaines et animales sont d'une précision, d'une sûreté d'exécution qui dénotent de la part des artistes des connaissances déjà très avancées dans l'art du dessin.

Or, les tombeaux des trois premiers groupes ne renferment aucun objet portant des gravures aussi parfaites; ils ne contiennent aucune image de l'homme et des animaux, quelque grossière qu'elle fût; ils ne montrent jamais que des ornements géométriques très simples et qui ne font pas pressentir qu'à la période suivante

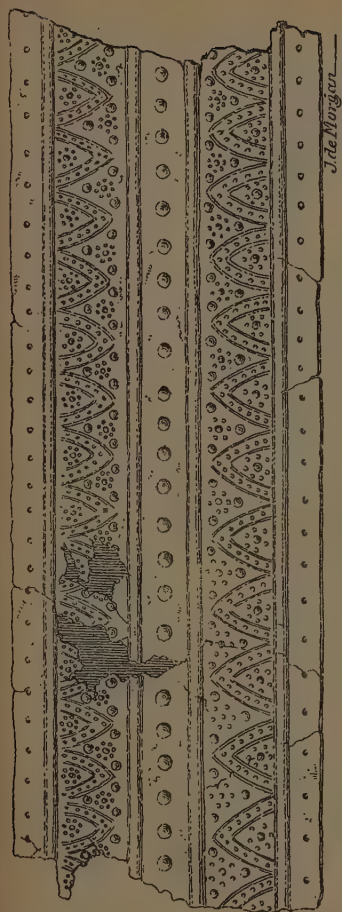


Fig. 14.  
Ceinture de bronze ornée de dessins  
au repoussé  
(Mouçi-yéri). 1/2 gr. nat.,  
troisième classe de sépultures.



Fig. 15.  
Scène de chasse d'après une ceinture  
en bronze gravé  
(Akthala). 1/2 gr. nat.,  
quatrième classe de sépultures.

ces tribus feront de la spirale le principal motif de leur ornementation.

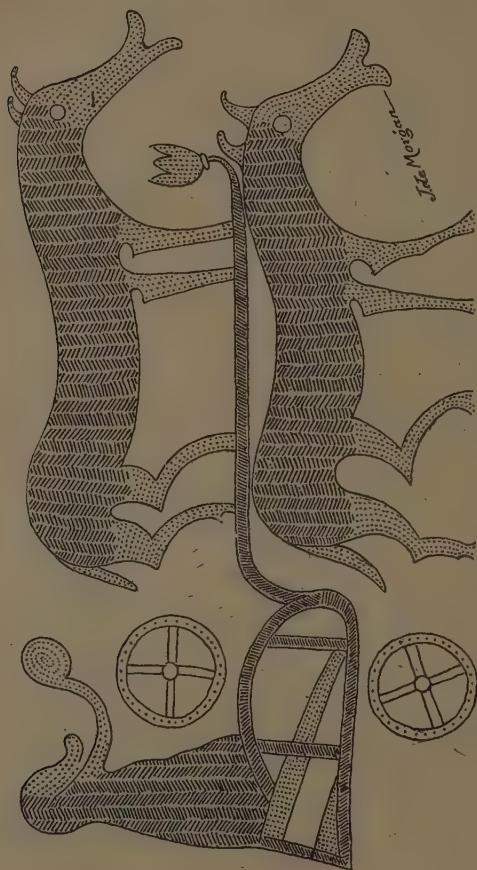


Fig. 16. — Char attelé de deux chevaux, d'après une ceinture en bronze gravé (Akthale), gr. nat., quatrième classe de sépultures.

Il y a donc là des traces évidentes d'une influence étrangère très prononcée, de celle d'un art ayant ses caractères propres et



parvenu à une perfection que rien dans les tombeaux précédents ne pouvait faire deviner.

Ce progrès artistique coïncide avec des modifications importantes dans la forme des tombeaux. Nous avons vu précédemment que, jusqu'au III<sup>e</sup> groupe inclusivement, les tombes conservent dans toute leur pureté la forme des dolmens et qu'à la IV<sup>e</sup> époque les gros matériaux étant remplacés par des pierres de petite taille, les sépultures ne sont plus qu'un amas informe de moellons.

Il serait impossible de nier devant d'aussi grandes transformations que les Pré-Arméniens subirent à cette époque l'influence de races absolument étrangères au pays qu'ils habitaient. Mais à quel peuple, à quelles migrations doit-on attribuer ces progrès ? Telle est la question que je chercherai à résoudre dans la suite de cette notice.

J'ai parlé d'une migration, de la venue dans le Caucase d'un peuple nouveau. Je n'ai pas admis l'hypothèse d'une influence commerciale pacifique et de proche en proche ; c'est que les nécropoles nous montrent le progrès arrivant subitement, les usages se modifiant tout à coup et sans les transitions qui accompagnent toujours l'introduction, par les voies pacifiques, de mœurs et d'usage nouveaux dans un pays.

Si nous en jugeons par les tombeaux des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> groupes, l'élément étranger modifia les arts et le costume des Pré-Arméniens sans toutefois faire entièrement disparaître les anciens usages, car nous rencontrons encore les épingles si caractéristiques des âges précédents ; les morts sont toujours ensevelis placés sur le côté, repliés sur eux-mêmes et les bracelets-monnaies présentent les mêmes données pondérales que par le passé.

Je ne parlerai pas des objets sans caractères définis comme les peignes, pinces à épiler, ornements de coiffure, etc... qui ne présentent que peu d'intérêt, et je passerai de suite à la céramique.

L'une des particularités les plus remarquables des plus anciens tombeaux de l'Arménie est l'extrême abondance des vases placés dans chaque tombe. Les trois premiers groupes présentent à ce



point de vue de grandes analogies, non seulement en ce qui concerne le nombre et la nature des vases renfermés dans les tombeaux, mais aussi par rapport à l'art du potier, tandis qu'au contraire, dans le IV<sup>e</sup> groupe, les poteries sont moins fréquentes et dénotent de la part des ouvriers des connaissances plus avancées.

Les vases les plus anciens sont faits à la main et au tour. Ils sont lisses, souvent enduits de bioxyde de manganèse, minéral

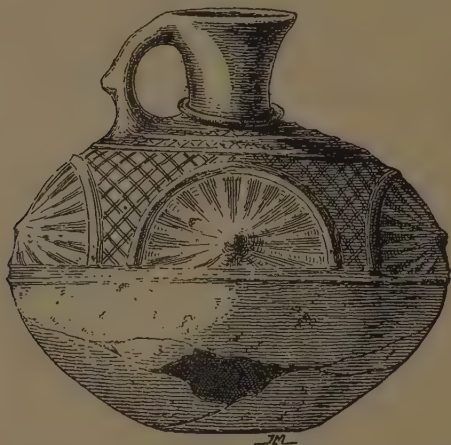


Fig. 17. — Œnochoë ornée de cercles en relief et de traits au brunissoir et portant au col un anneau de bronze. 1/4 gr. nat., troisième groupe de sépultures.

abondant dans la Transcaucasie, et ne présentent que des ornements obtenus à l'aide du brunissoir sur l'argile encore crue et quelques cercles dessinés en relief dans la pâte molle. Ce sont des plats, des passoirs, des urnes, des cruches rappelant les formes des œnochoës (fig. 17).

Dans la IV<sup>e</sup> période, au contraire, la céramique, devenue plus rare, affecte des formes irrégulières, copie les animaux, orne les anses des vases de grossières images de cerfs et emploie, en

même temps que le travail au brunissoir, la gravure au couteau profonde et faite d'une main habile (fig. 18).

Il est à remarquer que dans les nécropoles du Lelwar il n'a jamais été rencontré de vases métalliques ni de vases de verre. Les monnaies y font aussi totalement défaut.

Comme on le voit par ce court parallèle entre la céramique antique et celle des temps postérieurs, les différences entre les premiers groupes et le quatrième sont très notables et indiquent qu'entre les deux époques, des procédés et des goûts nouveaux sont venus accroître les connaissances artistiques des tribus du Lelwar.



Fig. 18. — Vase de terre noire gravé au couteau et dont l'anse représente la partie antérieure du corps d'un cerf (Mouçi-yéri). 1/2 gr. nat., quatrième groupe de sépultures.

Le fait de l'introduction dans le pays d'une influence étrangère très marquée avant l'époque des tombes du IV<sup>e</sup> groupe est suffisamment démontré, je pense, pour qu'il soit utile d'entrer dans plus de détails. Recherchons maintenant à quel peuple nous devons attribuer ces innovations.

Les peuples avec lesquels les habitants de l'Arménie purent entrer en relations vers la fin de leur âge du fer sont les suivants : 1<sup>o</sup> les Assyriens encore très puissants ; 2<sup>o</sup> les Arméniens qui lentement s'avançaient vers l'Ararat ; 3<sup>o</sup> les Grecs qui peuplaient les colonies du Pont ; 4<sup>o</sup> les Scythes et 5<sup>o</sup> les Iraniens.

Nous avons vu que, dès le III<sup>e</sup> groupe de tombeaux, l'influence assyrienne semble avoir pénétré dans le bassin de la Koura ; nous savons aussi que dès la plus haute antiquité Ninive possédait le même système pondéral que les blancs Allophyles ; mais dans les nombreux restes artistiques de l'Assyrie nous ne retrouvons pas de formes analogues à celles du IV<sup>e</sup> groupe de nos tombeaux. L'hypothèse de l'influence assyrienne inspirant les modifications profondes dans les mœurs et les arts doit donc être écartée.

Quant aux Grecs et aux Arméniens, ils étaient encore trop éloignés du Lelwar pour que leur influence pût pénétrer dans ces montagnes, et, fût-elle parvenue de proche en proche, ce n'eût été que lentement. Ses effets ne se seraient pas fait sentir avec la rapidité que nous avons constatée ; d'ailleurs, les formes antiques du IV<sup>e</sup> groupe ne présentent que de bien faibles analogies avec l'ornementation archaïque grecque.

Les Scythes passèrent avec leur innombrable cavalerie par les portes Caspiennes, s'arrêtèrent un instant dans la Sacassène et de là fondirent sur l'Asie antérieure. Ils ne s'avancèrent probablement pas dans la montagne, et l'eussent-ils fait qu'ils n'auraient pas, dans un passage aussi rapide, transformé les mœurs des vaincus.

Restent les Iraniens, dont les colonies vinrent à cette époque peupler le grand Caucase ; les hordes des Irans, mèdes d'origine, refoulées ou entraînées par les Scythes, montèrent vers le nord,

occupèrent toute la vallée de la Koura et peu à peu se retirèrent dans les montagnes de l'Osséthie où ils vivent encore aujourd'hui.

Cette migration couvrit la majeure partie de l'Arménie russe, puis elle s'arrêta à 150 kilomètres environ au nord du Lelwar, dans le voisinage du Dariall, et s'y fixa.

Par la proximité des nouveaux arrivés, par leur établissement au milieu des tribus allophyles, nous sommes autorisé à penser que leur influence s'exerça largement sur les peuplades voisines moins civilisées qu'elles.

L'origine iranienne des Ossèthes n'est plus, quoi qu'en puissent dire certains auteurs, un fait discutable aujourd'hui. Dans mon *Mémoire sur les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe*, j'ai toutefois repris les principales données ethnographiques, linguistiques, archéologiques et historiques à l'aide desquelles ce peuple se trouve classé parmi les Aryens de l'Iran, afin d'éviter au lecteur la peine de se reporter aux ouvrages spéciaux d'une lecture parfois très pénible ; mais je ne crois pas devoir insister ici sur ce fait aujourd'hui accepté par le plus grand nombre des ethnologistes.

L'influence iranienne, que je viens de signaler en m'appuyant uniquement sur des probabilités, devient un fait réel quand nous entrons dans les comparaisons archéologiques.

De même que nous ne rencontrons pas de traces d'un art analogue à celui de notre IV<sup>e</sup> groupe de tombeaux dans les pays voisins de l'Arménie, si nous en excluons le grand Caucase, de même nous trouvons en Osséthie, dans la nécropole de Koban, le type complet et pur de cet art dont nous ne constatons que l'influence dans l'Arménie russe.

Parmi les traits les plus caractéristiques et les plus sûrs que nous puissions citer est la gravure au burin, très répandue dans l'Osséthie sous forme de représentations animales, et que nous trouvons employée avec une si rare perfection sur les ceintures du Lelwar. Il suffira comme preuve de ce que j'avance de mettre en regard des dessins gravés de l'une et de l'autre de ces régions (fig. 19). Les procédés sont les mêmes, la gravure est identique.

Il semblerait même que ces ceintures d'Arménie ne puissent être le produit du travail indigène, qu'elles furent faites en Osséthie

et de là transportées par le commerce chez les tribus voisines.

Ce que je viens de dire pour la gravure est également vrai pour la céramique qui, à Koban comme dans les sépultures de la IV<sup>e</sup> classe du Lelwar, sont identiques de formes, d'ornementation, de mode d'exécution. Il suffira pour s'en convaincre de comparer le vase (fig. 20) à ceux des musées de Vienne, de Lyon et de Saint-Germain qui furent trouvés en Osséthie.

Il serait facile de citer encore bien d'autres points de comparaison entre l'art kobanien et celui de l'Arménie dans les sépultures du IV<sup>e</sup> groupe, mais je crois en avoir assez dit en rapprochant, comme je l'ai fait, les objets les plus artistiques.

Il est cependant de la plus haute importance de faire observer que les Irons n'exercèrent sur l'Arménie qu'une influence très relative et que beau-

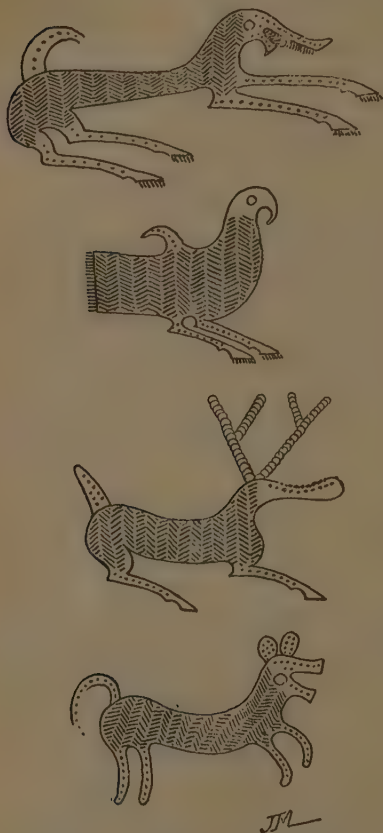


Fig. 19. — Représentations animales d'après une ceinture en bronze gravé (Mouçi-yéri), gr. nat., quatrième groupe de sépultures.



coup des anciens usages furent conservés, sans quoi on serait en droit de croire à une invasion complète des pays arméniens par les Iraniens et non à une simple influence commerciale d'autant plus intense que les Ossèthes étaient plus près voisins. Nous retrouvons en effet, avec des formes modifiées, les objets d'usage courant des Pré-Arméniens de l'antiquité et, dans bien des cas, ils ont repoussé certaines innovations qui probablement ne répondaient pas à leurs mœurs et à leurs croyances religieuses. C'est ainsi que tout en acceptant la représentation de l'homme et de l'animal, ils refusent les traits de la figure humaine, qu'ils ne semblent pas avoir incrusté les métaux l'un dans l'autre, qu'ils ne portent pas de larges épingles, etc... Bien d'autres différences encore viennent prouver que tout en adoptant le progrès des Iraniens, les blancs Allophytes conservent leurs usages.

Je n'entrerais pas dans l'étude comparative de l'art kobanien avec les arts des Aryens de l'Europe; M. E. Chantre a traité ce sujet d'une manière très savante dans ses *Recherches anthropologiques dans le Caucase*. Cette étude sortirait de mon sujet.

Je me bornerai donc à formuler mes conclusions en disant que :

1° Dans les débuts, les arts se sont développés chez les blancs Allophytes du Caucase sans qu'il y ait jusqu'ici trace d'influence extérieure (I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> groupe).

2° Les peuples du Lelwar furent en relations commerciales avec les Assyriens (II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> groupe).

3° Les Ossèthes apportèrent, dans leur migration de l'Iran au Caucase, des arts nouveaux qui eurent une influence consi-



Fig. 20.  
Représentations animales  
gravées sur les objets de bronze  
de la nécropole de  
Koban-le-haut. 1/2 gr. nat.



dérable sur les tendances artistiques des blancs Allophyles (IV<sup>e</sup> groupe).

4<sup>o</sup> Les sépultures les plus récentes du Lelwar sont postérieures à l'arrivée des Ossètes au Caucase (vin<sup>e</sup> ou vn<sup>e</sup> siècle) et antérieures à la conquête perse (v<sup>e</sup> siècle), époque où se répandit la religion mazdéenne et où les morts cessèrent d'être inhumés.

Telles sont les conclusions principales auxquelles je crois devoir m'arrêter dans cette courte notice, en priant le lecteur désireux de connaître mes études dans tous leurs détails de se reporter à mes deux mémoires : 1<sup>o</sup> *Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe* ; 2<sup>o</sup> *Recherches sur les origines des peuples du Caucase*.

En écrivant ces travaux, comme en rédigeant la présente notice, je me suis donné pour but non pas de fournir une solution définitive à ces questions si difficiles et compliquées des origines de l'art au Caucase — on serait en droit de me contester toute la compétence nécessaire — mais de faire connaître les résultats de mes recherches, de mes études et les conclusions que je crois pouvoir me permettre d'en tirer. Je m'estimerai très heureux si je puis faire accomplir à la science un pas en avant de plus.

J. DE MORGAN.

---

## LES VILLES DE LA PAMPHYLIE'

---

L'Asie Mineure est, depuis quelques années, l'objet de grandes publications archéologiques. Sans parler de la Troade et du volume déjà ancien de Schliemann sur Ilion, la Mysie et Pergame ont été explorées par les Allemands qui commencent à faire connaître le résultat de leurs trouvailles dans la cité des Attales. Plus au sud, en Éolide, l'École française d'Athènes a envoyé trois de ses membres, MM. Pottier, Reinach et Veyries, fouiller la nécropole de Myrina; leur mission a enrichi le Louvre d'une superbe collection de terres cuites et la science d'un magnifique ouvrage. Quant à la partie méridionale de la péninsule, elle est devenue le monopole des Autrichiens. Une première expédition, dirigée par Benndorf, a visité, étudié et décrit la Carie, la Lycie, la Milyade et la Cibyratide. Une seconde, continuant vers l'est l'œuvre de la précédente, s'est occupée des ruines de la Pamphylie et de la Pisidie.

Cette seconde expédition est due à l'initiative individuelle : un riche particulier, admirateur intelligent et passionné de l'antiquité classique, le comte Charles Lanckoronski, en a pris tous les frais à sa charge. C'est lui qui l'a conçue, préparée, organisée et conduite. Après s'être rendu à deux reprises sur les lieux mêmes (automne 1882 et printemps 1883), il jugea que ce merveilleux pays, où les débris du passé se dressent de toutes parts en groupes immenses, méritait autre chose qu'un examen superficiel et rapide. Il s'assura donc du concours d'érudits et de savants, archéologues, médecins, peintres, dessinateurs, cartographes, architectes, et en septembre 1884, à la tête d'une caravane qui comptait dans ses rangs Niemann et Petersen, les professeurs Sokolowski et Hartel, le peintre Malczewski et le docteur Luschan, il entreprenait l'exploration méthodique des villes anciennes qui subsistent dans la plaine de Pamphylie et dans les monts pisidiens. Une quatrième et dernière expédition, à laquelle prirent part, outre Petersen et Niemann, le docteur Heyder et le lieutenant Hausner, les architectes Rausch et Maurice Hartel, quitta Vienne pour Adalia en juillet 1885.

A la suite de ces campagnes, les explorateurs autrichiens consacrèrent plusieurs années à l'élaboration des matériaux qu'ils avaient recueillis. Ils en commencent aujourd'hui la publication. Des deux parties dont se compose leur

1. *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, ouvrage publié avec le concours de G. Niemann et E. Petersen par le comte Charles Lanckoronski, t. 1, *La Pamphylie*, 1 vol. in-4° de 202 pages, avec 2 cartes, 2 plans en couleur, 31 héliogravures et 114 illustrations de texte. Paris, 1890, Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, 56, rue Jacob

œuvre, la première, celle qui se rapporte aux villes de la Pamphylie, vient de paraître. Le comte Lanckoronski la donne en triple édition : édition française, édition allemande, édition polonaise. L'édition française a été traduite de l'édition allemande, sous la surveillance de M. Georges Perrot, membre de l'Institut, par M. Colardeau, membre de notre Ecole d'Athènes. C'est de cette édition que je vais rendre compte.

Disons tout de suite qu'elle est un chef-d'œuvre typographique, une merveille de luxe, d'élégance et de goût. Savants et artistes ont rivalisé de zèle; les gravures et les planches sont dignes du texte qu'elles illustrent. Ce texte est dû à trois plumes différentes : le comte Lanckoronski a composé l'introduction qui ouvre le volume, ainsi que le recueil épigraphique par lequel il se termine; Petersen s'est chargé de l'histoire et de la topographie des villes; la description des monuments et les commentaires d'architecture ont été rédigés par Niemann.

Afin de présenter dans un ordre méthodique les faits nouveaux que cette collaboration nous apporte sur des contrées jusqu'ici mal connues, je diviserai mon étude en deux parties : 1° géographie et topographie; 2° histoire.

### *I. Géographie et topographie.*

La carte au 1/300000, annexée à l'ouvrage du comte Lanckoronski, comprend les pays lyciens, pamphyliens, ciliciens, pisidiens et phrygiens situés, en longitude, entre les 27° 48' et 29° 21' à l'est du méridien de Paris, en latitude, entre les 36° 44' 30" et 38° 3' 30" de l'hémisphère nord. Elle a été dressée par H. Kiepert. Il suffit de la comparer à celles qui existaient antérieurement pour voir combien elle les complète, les rectifie ou les coordonne, soit qu'elle établisse le réseau des localités modernes, soit qu'elle détermine l'emplacement des cités antiques.

Je n'ai à étudier aujourd'hui qu'une faible portion de cette carte, celle où est représentée la plaine de Pamphylie.

Cette plaine, bornée par le Taurus au nord et par la mer au sud, par les massifs lyciens à l'ouest et par les massifs ciliciens à l'est, se développe sur une longueur d'environ 100 kilomètres et sur une largeur qui varie entre une dizaine de kilomètres au-dessous d'Aspendos et une trentaine au-dessus de Sillyon. Elle présente un relief très spécial : trois gradins la constituent, trois terrasses qui se succèdent et se superposent régulièrement d'est en ouest. La terrasse supérieure, adossée aux monts de Termessos, finit aux abords d'Attaléa. La terrasse médiane, en contre-bas de 50 mètres sur la précédente, commence à l'ouest d'Attaléa et se termine à l'est de Pergé, sur les bords du Kestros. C'est un grand plateau de travertin, pierreux et boisé, coupé de ravins sauvages, hérissé de mornes à pans abrupts et à sommets ras. La terrasse inférieure, en contre-bas de 30 mètres sur la seconde et de 80 sur la première, s'étend de la rive droite du Kestros à la rive gauche du Mélas. C'est une nappe d'alluvions, frangée de dunes, couverte de maquis et semée de marécages. Dans leur ensemble les trois terrasses forment un vaste plan incliné dont le bord

septentrional se rattache à l'immense corniche du Taurus et dont le côté méridional, tombant ici en falaises calcaires, s'abaisse là en plages sablonneuses. Du haut des falaises, le Cataractès (Douden) se précipite dans la mer en une infinité de cascades. A travers les sables, le Kestros (Ak-sou), l'Eurymédon (Keupru-sou) et le Mélas (Manavgat-tchai) se frayent obliquement un passage.

Anciennement, la plaine de Pamphylie comptait cinq grandes villes : deux sur la côte, Attaléa et Sidé; trois dans l'intérieur : Pergé, Sillyon et Aspendos. Elles sont géométriquement disposées en triangle. Le sommet du triangle, marqué par Sillyon, s'appuie au Taurus; les côtés traversent l'un Aspendos et l'autre Pergé; la base, parallèle à la mer, est limitée à l'est par Sidé, à l'ouest par Attaléa.

L'antique Attaléa doit être identifiée avec la moderne Adalia. C'est ce que démontrent : 1° la ressemblance des noms; 2° les données fournies par Strabon et les autres géographes; 3° les inscriptions.

Il faut distinguer cette Attaléa pamphylienne d'une autre Attaléa, située en Lydie et dont j'ai fixé l'emplacement au pied de la petite acropole byzantine de Gurduk-Kaleh, à quelques kilomètres au nord de Thyatire, sur la rive droite du Lycus <sup>1</sup>. L'ethnique de l'Attaléa lydienne est Ἀτταλαίων <sup>2</sup>; l'ethnique de l'Attaléa pamphylienne est Ἀτταλίων <sup>3</sup>. Des textes épigraphiques et des légendes monétaires, il résulte que l'orthographe officielle est, pour l'une et l'autre ville, *Attaléa*. Mais les formes *Attalia* et *Attaleia* se rencontrent dans les auteurs et même dans les inscriptions <sup>4</sup>.

Depuis les anses rocheuses et les anfractuosités de la côte lycienne jusqu'au promontoire d'Alaya en Cilicie, c'est-à-dire sur un parcours d'environ 150 kilomètres, il n'y a qu'un port et qu'une ville : Adalia. Elle est l'entrepôt et le débouché de cette immense région et de tout l'arrière-pays qui l'enveloppe. Les marchandises qu'on y débarque sont transportées jusqu'à Iconium. De là son importance. Elle compte 25,000 habitants, dont 7,000 grecs, 250 juifs et 50 arméniens <sup>5</sup>. Les autres, qui sont musulmans, se divisent en deux catégories : 1° les indigènes, qui descendent des Turcs seldjoukides; 2° les immigrés

1. Schuchhardt (*Mittheil. Athen.*, t. XIII, p. 13), et après lui von Diest (*Mittheil. de Petermann, Ergänzungsheft* n° 94, p. 19), placent Attaléa de Lydie un peu plus au nord. « D'après une suite d'inscriptions portant le nom de la ville », ils l'identifient avec le village de Seldjikli. La suite d'inscriptions de Schuchhardt n'a tout l'air d'être celle que j'ai publiée dans le *B. C. H.*, t. XI, p. 173, p. 399 sqq., et qui provient, non pas de Seldjikli, mais d'une fontaine de Yénidjé-Keul et d'un cimetière situé entre Seldjikli et Gueuktché-Ahmed. En tout cas, Schuchhardt n'a pas encore publié d'inscriptions provenant de Seldjikli même et portant le nom d'Attaléa. J'ai visité Seldjikli; j'y ai copié deux inscriptions (*B. C. H.*, t. XI, p. 476); elles sont insignifiantes et aucune d'elles ne porte le nom d'une ville. Les ruines que Schuchhardt a vues à Seldjikli pourraient être celles de Lycide que mentionne Pline (*Hist. nat.*, V, 33, 3), et dont j'ai retrouvé le nom à Thyatire, dans une inscription (*B. C. H.*, t. XI, p. 461).

2. Barclay V. Head, *Hist. num.*, p. 548; Radet, *B. C. H.*, t. XI, p. 173 et 400.

3. Barclay V. Head, *Hist. num.*, p. 583; Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, n° 1224; Ramsay, *B. C. H.*, t. VII, p. 260.

4. Forbiger, *All. Geogr.*, t. II<sup>e</sup>, p. 192 et 268; Radet, *B. C. H.*, t. XI, p. 399; Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 166, n° 14.

5. Ces chiffres, qui sont ceux du comte Lanckoronski, concordent avec ceux que m'avait fournis en 1885 M. Léonidas Lattray, consul de France à Adalia.

(mohadjirs), venus, soit d'Égypte pendant les campagnes de Bonaparte, soit de Syrie au moment de celles d'Ibrahim-pacha, soit de Morée à la suite des guerres de l'indépendance hellénique. Adalia est la résidence d'un moutessarif (préfet) qui dépend du vali (gouverneur) de Koniah.

Le comte Lanckoronski a conservé pour la capitale moderne de la Pamphylie un souvenir enthousiaste. Je partage son admiration. Il n'y a rien, dans tout l'Orient, d'aussi enchanteur que ce coin de golfe, rien d'aussi original et d'aussi frais. Le climat y est d'une beauté, la flore y est d'une puissance et d'une richesse incomparables. L'oranger, le citronnier et le figuier y prospèrent comme à Smyrne, l'olivier comme dans la vallée du Méandre, le grenadier et le palmier comme à Rhodes, la canne à sucre comme à Mersina, le caroubier comme à Chypre. Les eaux courantes qui sillonnent la ville et la campagne, imprégnant le sol, le transformant en une sorte d'éponge perpétuellement humide, communiquent à ces opulentes végétations du midi une sève, un éclat, un vernis magiques. Nulle part, si ce n'est à Damas et à Tarse, je n'ai vu de plus magnifiques jardins qu'à Adalia.

A travers le fouillis des plantes et des arbres se dresse un amas confus de constructions, les unes antiques, les autres modernes, monuments et débris remontant à tous les âges, laissés là par tous les peuples, Macédoniens, Romains, Byzantins, Seldjoukides. L'effet que produit cet entassement d'édifices est extraordinaire. Je n'oublierai jamais la sensation de fraîcheur, d'étonnement et de poésie que me donna l'apparition de ce passé en ruines, de toute cette vétusté pittoresque et disparate, émergeant du sein d'une nature jeune, plantureuse et triomphale.

C'était le 10 avril 1885, à l'aube. Le paquebot venait de jeter l'ancre devant Adalia. En face de nous s'échancrait le port, un petit port, clos et dominé par une haute ligne de fortifications; deux pans de murailles en obstruaient l'entrée, deux masses énormes, penchées et croulantes, restes des môles qui le fermaient jadis. Derrière les remparts, que revêtaient, par larges nappes, des flots de plantes grimpantes, au sommet de la falaise rocheuse qui tombait à pic sur la mer, la ville s'étalait, blanche et coquette, jolie et gaie, profilant sur le ciel pâle et doré du matin la dentelure de ses crêneaux, les rectangles lourds et trapus de ses tours, les fûts minces et pointus de ses minarets, la calotte hémisphérique de ses mosquées, les toits bizarres de ses maisons, de ses chalets en bois, aux façades grillagées et trébuchantes. Partout, entre ces bâtisses, ondoyait un océan de feuillages, luisaient et frémissaient des vagues de verdure. Les orangers en fleurs répandaient un arôme doux et pénétrant, une odeur capiteuse et subtile qui envahissait l'atmosphère, flottait dans les rues, les cours et les chambres, emplissait la vasque du golfe, s'en allait, poussée par le vent, très loin, vers le large, tandis qu'à terre les cascades du Douden, se précipitant du haut de la côte, exhalaient au soleil le chant frais, monotone et continu de leurs eaux.

Du port, nous montâmes à la ville par des ruelles en escalier, ombrées et tortueuses. Nous longions de vieux remparts; nous traversions de vieilles portes; nous marchions sous des abris naturels de feuilles et de fleurs, sous les auvents



mobiles et légers que les plantes suspendaient et balançaient aux flancs des ruines; nous ne cessions de respirer le parfum enivrant des orangers et de percevoir le bruissement des ruisseaux, des fontaines, des cascades, le glapisement d'une infinité d'ondes claires et rapides qui jaillissaient du sol, dégingolant des roches, couraient dans le creux des chaussées, entreles parois des biefs.

Gagnait-on le sommet d'une tour? Un panorama splendide s'offrait aux yeux. Au sud, la mer étalait son immense horizon d'azur, sa nappe illimitée et miroitante où les coups de rame, pendant les nuits tièdes, remuent de singulières phosphorescences, agitent et font luire des myriades de brillants, de saphirs et d'émeraudes parmi des fourmillements d'étincelles. A l'est, la côte fuyait, abrupte et rectiligne; à l'ouest, elle se recourbait en croissant, allait rejoindre les massifs de Lycie, dont les formes bleuâtres et vaporeuses se noyaient dans les profondeurs du ciel. Autour de la ville, en dehors des remparts, se déroulait une zone de cimetières, de ces admirables cimetières turcs qui ressemblent à des coins de forêt vierge. La végétation y était si charmante, si fougueuse et si drue qu'on n'y éprouvait pas l'angoisse de la mort, mais seulement une mélancolie sereine et délicieuse, une résignation pacifique aux lois naturelles, un désir nonchalant de se laisser vivre à la manière des plantes et des bêtes, à la manière des chevaux et des vaches qui paissaient librement parmi les tombes à stèles peintes, tandis que des tourbillons d'insectes assiégeaient les corolles des coquelicots, des marguerites et des iris, que les oiseaux volaient à travers les viornes et les treilles ou chantaient dans les mûriers et les myrtes, que les cigognes, debout sur une patte au bord de leurs nids, présidaient, du haut des platanes, à l'immense joie qui s'élevait, en bourdonnant, de ces nécropoles bruyantes et ensoleillées. Par delà ces parcs funéraires s'étendait une ceinture de jardins. Puis commençait la plaine de Pamphylie, la brousse inculte et inhabitée où l'on chemine pendant des heures à travers des halliers impénétrables sans rencontrer d'autres hommes que des pâtres, des nomades, des *Yourouks*, vivant de la vie errante des patriarches et dressant tour à tour dans tous les coins de leur désert les loques noires de leurs tentes en poil de chameau. A l'ombre de ces maquis silencieux et sauvages coulent paisiblement de grands fleuves, de belles rivières qui arrosent des villes détruites, des acropoles abandonnées, des cités sans citoyens, muettes et mystérieuses, mais conservant leurs édifices d'autrefois, les constructions qui faisaient, en des siècles plus prospères, leur orgueil et leur gloire. Au nord, encadrant ce magnifique paysage, cet ensemble grandiose de villes et de monuments, le Taurus développait son écran gigantesque, ses forêts de pins et de cèdres, ses neiges éblouissantes, baignées d'une lumière chaude, dorée et vibrante, déjà syrienne.

Entre Attaléa et Pergé, la distance est de 15 kilomètres. Au sortir d'Adalia on traverse les marais du Douden, sur une affreuse chaussée moderne, pavée de cailloux pointus, défoncée par intervalles et semée de trous pleins d'eau jaune. C'est moins une route qu'un chapelet de barricades et de fondrières. Quand on a, pendant une heure, tour à tour escaladé ces tas de pierres et plongé dans ces flaques de boue, on finit par atteindre la terre ferme; on laisse der-



rière soit la mer de fange et de roseaux; on s'enfonce dans un grand maquis de chênes verts, de pins et de lauriers-roses; puis on débouche dans une vallée que dominent trois escarpements et que recouvre une immense jonchée de ruines. Ces ruines qui s'étalent depuis le hameau de Mourtana jusqu'aux huttes de Matzoun sont celles de Pergé. Le nom de la ville, ὁ δῆμος ὁ Περγαίων, se trouve en effet deux fois dans les inscriptions qu'on y a copiées<sup>1</sup>:

La topographie de Pergé est plus intéressante que celle d'Attaléa. Il subsiste dans la métropole antique de la Pamphylie plus de monuments grecs, romains ou byzantins que dans le chef-lieu moderne. Et ces monuments sont plus considérables, mieux conservés, mieux dégagés aussi, parce qu'aucune cité nouvelle ne s'est juxtaposée à l'ancienne. La vieille capitale est debout, imposante et déserte.

Comme la plupart des centres helléniques, Pergé se composait de deux villes : la ville haute et la ville basse. La haute ville occupait l'escarpement qui barre la vallée au nord. Sur le plateau qui couronne la hauteur se voient encore quelques décombres, notamment les restes d'un édifice à colonnes, une construction qui paraît avoir été une chapelle et des clôtures qui semblent avoir appartenu à des propylées. Il est de toute vraisemblance que l'Artémision, le temple consacré à la grande divinité indigène, Artémis de Pergé, était bâti en quelque point de l'acropole, soit, comme le pense Hirschfeld, sur l'emplacement de l'édifice à colonnes, soit, comme le conjecture Petersen, sur celui de l'église<sup>2</sup>.

De la citadelle, on descendait à la basse ville par une porte qui s'ouvrait juste au milieu du bord méridional de la terrasse. Au sortir de la porte, un escalier, pratiqué en lacet sur les flancs de la colline, aboutissait en face de la grande rue qui traversait Pergé du nord au sud. Une autre rue, orientée d'ouest en est, coupait la première à angle droit. Ces deux rues partageaient la ville en quatre quartiers, clos, sur trois faces, par une enceinte de remparts, et, sur la dernière, par les rampes de l'acropole. La grande rue avait une largeur d'environ 30 mètres. Elle était bordée, à droite et à gauche, par une galerie couverte à colonnes où se trouvaient des boutiques; en son milieu elle était sillonnée par un canal que franchissaient des passerelles<sup>3</sup>.

Les édifices dont on peut retrouver la nature et la destination sont, dans le quartier nord-ouest, la palestine de Julius Cornutus; dans le quartier sud-est, un marché dont les échoppes donnaient sur un portique entourant une cour intérieure; dans le quartier sud-ouest, une basilique et des thermes. Le stade et le théâtre étaient situés en dehors des fortifications, au pied de la hauteur qui domine au sud-ouest la vallée. De cette même hauteur se détachait un système d'aqueducs qui alimentait la ville. Les fossés étaient remplis par des ruisseaux tributaires du Kestros.

Tel est l'aspect général de Pergé.

A vol d'oiseau, la distance entre Pergé et Sillyon est de 17 kilomètres;

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 171, n° 30; p. 173, n° 34.

2. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 38-39.

3. *Ibid.*, p. 44.

en réalité, elle est de 20, car pour se rendre d'un point à l'autre il faut faire un crochet vers le sud, jusqu'à un bac établi sur le Kestros. Quand on a franchi cette rivière, que les Turcs appellent Ak-sou (l'Eau-blanche), à cause des limons qu'elle charrie, on remonte vers le nord jusqu'à Hassar-Keuï, le hameau qui occupe la place de l'antique Sillyon. Sillyon et Pergé sont assez éloignées de Kestros : la première en est à 2 lieues vers l'est, la seconde à 2 lieues vers l'ouest.

Il n'est pas douteux que les ruines accumulées sur la montagne d'Hassar-Keuï ne soient celles de Sillyon. Tous les voyageurs qui les ont explorées en conviennent et leurs hypothèses, appuyées sur l'étude des géographes anciens, sont confirmées par l'épigraphie<sup>1</sup>.

Mais il y a lieu de distinguer Sillyon d'autres villes homonymes situées ailleurs. Ainsi, Polybe et Tite-Live nous apprennent qu'une ville appelée par l'un Σάλλιον, par l'autre Syleum, était au pouvoir de Moagète, tyran de Cibyra<sup>2</sup>. Le dynaste était un mince principicule qui se lamentait devant Cn. Manlius sur la modicité de ses ressources. Il est impossible qu'il ait occupé, à plus de 100 kilomètres de Cibyra (Khorsoum), en plein cœur d'une autre province, une citadelle aussi formidable que celle de Sillyon. La place qu'il tenait sous sa dépendance n'était évidemment pas la forteresse pamphylienne, mais quelque dème lycien situé dans la banlieue de sa capitale.

D'autre part, Étienne de Byzance cite une ville de Σάλλος en Ionie, près de Smyrne<sup>3</sup>. Le même compilateur signale encore une ville de Σάλειον qui se trouve, dit-il, en Phrygie selon les uns, en Pamphylie selon les autres<sup>4</sup>. Il semble ici qu'à son ordinaire Étienne de Byzance ait mal utilisé ses sources. Quelques auteurs parlant d'une ville de Σάλειον en Phrygie, quelques autres mentionnant une ville homonyme en Pamphylie, il aura cru qu'il s'agissait d'une seule et même ville et il les aura confondues. De là son incertitude sur leur emplacement. En conséquence, il faut peut-être admettre en Phrygie l'existence d'une ville appelée Σάλειον. Il n'est pas impossible enfin qu'il y ait eu en Pisidie une cinquième et dernière localité revêtue d'un nom analogue. C'est du moins l'hypothèse à laquelle pourrait conduire une inscription que nous avons copiée, mon collègue Paris et moi, dans la vallée moyenne de l'Eurymédon, entre les villages de Kiesmé et de Khodja-Keuï, au lieu dit Hassar, sur un escarpement couvert de ruines considérables<sup>5</sup>. Ce texte épigraphique est un décret rendu par le δῆμος Σαλλείων en l'honneur d'un certain Cléon qui avait été le bienfaiteur de la ville. Le piédestal où figure le décret ne provient certainement pas des ruines d'Hassar-Keuï en Pamphylie : il n'y a pas d'apparence qu'une masse semblable ait été transportée accidentellement des rives du Kestros dans le bassin de l'Eurymédon, à travers 60 kilomètres de montagnes. C'est au lieu même où nous l'avons découverte que l'inscription

1. Lanckoronski. *Les villes*, t. I, p. 70 : p. 179, n° 54, l. 1 et 3.

2. Polybe, XXII, 47, 44; Tite-Live, XXXVIII, 44.

3. Étienne de Byzance, s. v.

4. Id., s. v.; cf. Eustathe, *Comment. sur Denys le Périég.*, v. 815.

5. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. X, p. 500.

a été gravée. Faut-il en conclure que l'ethnique Σιλλυέων, fourni par la ligne 1, donne le nom des habitants qui occupaient cette acropole pisidienne? Je n'oserais l'affirmer. Mais alors, si le décret voté par ce δῆμος Σιλλυέων n'émane pas d'une cité pisidienne, il émane de Sillyon en Pamphylie? Cette seconde hypothèse soulève une autre difficulté. Il serait bizarre que Cléon eût été honoré en Pisidie pour services rendus à une ville pamphylienne. C'est généralement dans la ville où il fait sentir ses bienfaits que le bienfaiteur est honoré. Mais, après tout, la supposition n'est pas inadmissible. Il se peut que Cléon, d'origine pisidienne, ait immigré à Sillyon de Pamphylie, qu'il y soit devenu populaire et qu'il ait tenu à faire ériger dans sa ville natale la statue que lui décerna sa patrie d'adoption.

De toute manière, que l'on compte cinq, quatre, ou seulement trois villes homonymes, le fait certain c'est qu'il y eut plusieurs localités dont les noms s'écrivaient à peu près de même. Le témoignage des monnaies est d'accord sur ce point avec celui des auteurs. Il existe quatre séries de légendes monétaires, **ΣΙΛΛΙΕΩΝ**, **ΣΙΛΛΥΕΩΝ**, **ΣΥΛΛΙΕΩΝ**, **ΣΥΛΛΥΕΩΝ**, que l'on attribue en bloc à Sillyon de Pamphylie<sup>1</sup>. Mais la différence des orthographes indique, à ce qu'il semble, une diversité d'origine. Aussi faudrait-il examiner avec soin, non seulement les légendes, mais encore les types de ces monnaies et voir s'il ne conviendrait pas d'établir des groupes qu'on pût attribuer à des villes distinctes<sup>2</sup>. La nécessité d'un pareil classement a été entrevue par Eckhel<sup>3</sup>; mais le travail reste toujours à faire. Il n'est pas inutile de le signaler à l'attention des numismates.

J'ai cru devoir distinguer Sillyon des localités homonymes. Il y avait là, en effet, un problème géographique intéressant à poser. Un second point, qui a également son importance, c'est de savoir quelle orthographe on doit adopter pour le nom de la ville. Ce nom, dans les auteurs, est écrit de neuf manières différentes :

1. Σιλλιον. (Arrien, *Anab.* I, 26, 5; Suidas, s. v.; Table de Peutinger, éd. Desjardins, pl. IX.)

2. Σιλλειον. (Scylax, *Périple*, 101, dans les *Geogr. graec. min.*, éd. Didot t. I, p. 75; Eustathe, *Comment. sur Denys le Périég.*, 815, *ibid.*, t. II, p. 361.

3. Σιλλεον. (Labbe, *Sacrosanct. concil.*, t. VII, 1410 d; 1075 e).

4. Σιλλαιον. (Hiérocès, *Synecd.*, éd. Parthey, 679, 3, p. 28; cf. même recueil, *Ordo metropolit.*, IX, 415, p. 195.)

5. Σιλαιον. (Eustathe, *Comment. sur Denys le Périég.*, 815; Labbe, *Sacrosanct. concil.*, t. VIII, 686 c; Constantin Porphyrogénète, *Les thèmes*, éd. de Bonn, t. III, p. 37; Ephraemius, *De patriarch.*, v. 1779, 9916, 9990; Léon le

1. Rasche, *Lexic. rei numar.*, t. IV, col. 1014.

2. Sur ces monnaies, leurs légendes, leurs types et notamment sur le dieu Mên, v. Eckhel, *Doctrin. num.*, t. III, p. 17; Mazzoleni, *Mus. Pisan.*, t. I, p. 187; Sestini, *Lett. di continuaz.*, t. VIII, p. 88; Welz von Wellenheim, *Verzeichn. der Münz.*, n° 6455; Waddington, *Rev. numism.*, 1853, p. 37; Friedländer, *Zeitschr. f. Num.*, t. IV, p. 298; Boutrowski, *Dict. num.*, col. 1474; Barclay V. Head, *Hist. num.*, p. 587.

3. Eckhel, *Doctr. num.*, t. III, p. 18.

Philosophe, *Ordo patriarch.*, ap. Hiéroclès-Parthey, I, 32 et 437, p. 57 et 71; cf. même recueil, II, 28, p. 96; III, 390, p. 116; IV, 27, p. 133; VIII, 504, p. 179; IX, 397, p. 194; X, 28, p. 198; Andronic Paléologue, *Exposit.*, XI, 33, p. 228; XII, 33, p. 238; Nilus, *Notit. patriarch.*, 256, p. 299; 335, p. 303.)

6. Σελειον. (Étienne de Byzance, s. v.; Eustathe, I, c.)

7. Σελειον. (Constantin Porphyrogénète, *Cérémonies*, éd. de Bonn, t. I, p. 797; Hiéroclès-Parthey, VII, 227, p. 159.)

8. Σελειον. (*Ibid.*, VI, 32, p. 147.)

9. Σηλουον. (Ptolémée, *Géogr.*, V, 5, 7.)

Aucune de ces neuf formes n'est acceptable; aucune d'elles ne nous fournit l'orthographe vraie, telle qu'il nous est possible de la déterminer à l'aide de l'épigraphie et de la numismatique. Sur les monnaies et dans une inscription<sup>1</sup>, l'ethnique est, en dialecte pamphylien, ΣΕΛΥΜΙΥΣ, c'est-à-dire Selywiys, si l'on donne, avec Ramsay, au signe Μ la valeur W, ou Selysiys, si on lui donne, avec Bergk, la valeur S<sup>2</sup>. De cet adjectif indigène dérive le substantif grec Σέλυν. Selyon est le nom primitif de la ville. Si l'on admet que le décret du δήμος Σιλλυέων, mentionné plus haut, et que les monnaies portant la légende ΚΙΑΛΥΕΩΝ émanent de la cité pamphylienne, il en résulte que la forme originelle Selyon devint dans la suite Sillyon. Si, au contraire, on rapporte à l'acropole voisine de Kiesmé le décret relatif à Cléon et les monnaies ayant l'ethnique ΚΙΑΛΥΕΩΝ, on est conduit à croire que la ville de Pamphylie garda son nom primitif et officiel de Selyon.

En résumé, il se peut qu'il ait existé en Asie Mineure cinq villes homonymes : Selyon de Pamphylie, Syllion de Lycie, Sillyon de Pisidie, Syleion de Phrygie, Sillyos d'Ionie. Cette hypothèse est sans doute bien chancelante. Mais j'ai tenu à poser le problème. L'épigraphie et la numismatique nous en apporteront peut-être un jour la solution. Jusqu'à plus ample informé, conservons pour la cité pamphylienne l'orthographe de Sillyon adoptée par le comte Lanckoronski et ses collaborateurs.

Une dernière remarque.

Nous avons découvert, mon collègue Paris et moi, en Pisidie, près du bourg de Kiesmé, dont j'ai parlé plus haut, à une lieue du village, vers le nord-ouest, en un lieu que les Turcs nous ont dit se nommer *Sarinch*, des inscriptions et des ruines. J'ignore si ce lieu de Sarinch est le même qui est appelé *Tchirismen* dans la carte de Kiepert annexée à l'ouvrage du comte Lanckoronski<sup>3</sup>. Mais les membres de l'expédition autrichienne, qui ont exploré ce district, pourront aisément reconnaître l'endroit dont je parle, d'après la description que j'en vais faire.

C'est un plateau largement ondulé où se voient les restes d'une ancienne place. Des citernes sont creusées en différents points et le sol est jonché de

1. Barclay V. Head, *Hist. num.*, p. 587; Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 179, n° 54, l. 1 et 3.

2. Ramsay, *Journ. hell. Stud.*, t. I, p. 242; Bergk, *Zeitschr. f. Num.*, t. XI, p. 334.

3. Sarinch est peut-être une corruption d'Hassar-indjé, c'est-à-dire « le château étroit ».

débris, colonnes, chapiteaux, entablements, bas-reliefs, cuissous à rosaces, briques, sarcophages. Un tombeau d'aspect monumental subsiste encore, à peu près intact, au milieu de ces décombres informes. Ce mausolée, long de 6<sup>m</sup>,50 et haut de 4 mètres, se dresse sur un parvis où l'on monte par plusieurs marches. Le toit de la chambre git à terre, brisé. Près de là, dans la direction du nord, un immense réservoir carré, qui sert à recueillir les eaux de pluie, est entouré d'une balustrade construite avec des matériaux antiques. Parmi les dalles qui forment cette enceinte, il y en a deux qui portent des inscriptions<sup>1</sup>. L'un de ces textes, gravé sur un piédestal à moulure qui se trouve encastré dans le revêtement intérieur du réservoir, fait connaître le nom de la ville qui existait là. C'est un décret rendu par le *δῆμος Μουλασσέων* en l'honneur de Septime-Sévère. De l'éthnique *Μουλασσέων* se déduit le substantif *Μούλασσα* ou *Μούλασσοι*.

Mulassa ou Mulassos est un vocable géographique nouveau : ni dans les auteurs anciens, ni dans les notices ecclésiastiques, ni dans les catalogues d'évêchés, ni dans les actes des conciles, il n'est question d'une localité ayant ce nom ou un nom semblable. Le seul nom qu'on puisse rapprocher de *Μουλασσέων* nous est fourni par la numismatique. Une monnaie de Conana en Pisidie porte la légende suivante : **MINACCΕΩΝ ΚΑΙ ΚΟΝΑΝΕΩΝ ΟΜΟΝΟΙΑ**<sup>2</sup>. Il résulte de cette légende monétaire qu'il y avait, dans la contrée qui nous occupe, une ville appelée Minassa ou Minassos. Comme la pierre où figure le décret relatif à Septime-Sévère est très mutilée, comme la lecture **ΜΟΥΛΑΣΣΕΩΝ** n'est pas absolument sûre, comme il existe une grande analogie entre ce terme et celui de **MINACCΕΩΝ**, je me suis demandé si le texte numismatique et le texte épigraphique n'avaient pas trait à une seule et même ville. Il faut, je crois, renoncer à cette hypothèse. D'abord, la lecture *Μουλασσέων*, quoique offrant de l'incertitude, est malgré tout probable. Ensuite, je vois dans la carte dressée par Kiepert pour l'ouvrage du comte Lanckoronski, que les explorateurs autrichiens ont identifié Minassos, soit par raison d'homonymie, soit par tout autre motif, avec le village de Minasoun situé dans la haute vallée du Kestros, à une lieue d'Isbartah, vers le sud-est. Je conclus donc à l'existence d'une ville pisidienne de Mulassos, sise dans la vallée de l'Eurymédon, sur l'emplacement des ruines de Sarineh. Si je suis entré dans ces détails, c'est parce que Petersen fait de Mulassos un dème panphylien dépendant de Sillyon<sup>3</sup>, et c'est afin de permettre aux archéologues viennois d'utiliser ces observations pour leur second volume.

J'arrive maintenant à la topographie de Sillyon.

Ici, les ruines, au lieu d'être, comme à Pergé, répandues presque exclusivement dans la ville basse, sont au contraire accumulées sur l'acropole, les unes sur les terrasses d'en haut, les autres sur les rampes qui s'abaissent vers la plaine, au sud-ouest.

1. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. X, p. 501, nos 2 et 3.

2. Barclay V. Head, *Hist. num.*, p. 890.

3. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 6; p. 70, n. 3; p. 180, n. 2.



Cette acropole, qui offre l'aspect d'un cône tronqué, est formidable. A son point culminant, dans la partie nord-ouest, elle compte 230 mètres d'altitude; (celle d'Athènes n'en a que 156). Elle se compose de trois terrasses. La terrasse supérieure forme un plan incliné qui descend d'abord en pente douce, vers le sud-ouest; puis le terrain s'infléchit brusquement et tombe, par un talus de 45 mètres, sur une seconde terrasse; celle-ci à son tour en domine une troisième dont elle est séparée par un raidillon de 50 mètres. La descente, à partir de là, se modère et se régularise.

Les ruines de la terrasse supérieure sont ensevelies sous d'épais fourrés de ronees et de cognassiers. Malgré l'inextricable fouillis d'arbustes épineux, on distingue encore le tracé de quelques rues, les creux de nombreuses citernes, les restes d'une infinité d'édifices, temples, maisons, portiques. Dans le rebord méridional du plateau, du côté de la mer, sont creusés deux hémicycles contigus, dont l'un, le plus grand, est le théâtre, dont l'autre, le plus petit, devait être un odéon.

C'est à la seconde terrasse qu'aboutit la route fortifiée qui s'élève en lacet depuis la ville basse; c'est là que se trouve l'unique entrée de la citadelle, entrée que défend un donjon. Un autre donjon protège la terrasse inférieure. Les pentes qui descendent de celle-ci sont enveloppées d'une ligne de remparts. Le stade s'étend en dehors de cette dernière enceinte et peut être considéré comme formant le gradin terminal de l'acropole au-dessus de la plaine.

L'impression qui se dégage de cet aperçu topographique, c'est que Sillyon était essentiellement une place de guerre, beaucoup plus qu'une ville de commerce, de plaisance ou d'administration.

Tout autre était Aspendos (Estvedys, en dialecte pamphylien), située à 18 kilomètres de la précédente, vers l'E.-S.-E., sur la rive droite de l'Eury-médon, près du hameau de Balkiz. Bien qu'aucune des inscriptions copiées à Balkiz ne mentionne le nom d'Aspendos, il n'en est pas moins certain que le village occupe l'emplacement de la cité. Les données que les anciens nous ont transmises sur la position d'Aspendos le prouvent jusqu'à l'évidence<sup>1</sup>.

Les masures de Balkiz sont disséminées à l'angle sud-est d'un grand marécage que délimitent, au nord, les dernières pentes du Taurus; au sud, un cha-pelet de collines basses; à l'orient, le Keupru-sou; à l'occident, un maquis de pommiers et de pruniers sauvages, de myrtes et de chênes-verts. Au milieu des huttes se dresse une vaste enceinte de rochers, une sorte de bastion naturel dont le sommet, coupé en deux tronçons inégaux par un affaissement de terrain, est aplani en terrasse, et dont les flancs, hauts de 10 mètres, reposent sur un soubassement qui en a 15 ou 20. Cette éminence est l'acropole d'Aspendos.

Elle est aussi forte que la citadelle de Sillyon et infiniment plus accessible. Son altitude n'est que de 62 mètres, tandis que le rocher de Sillyon s'élève jusqu'à 230 mètres au-dessus du niveau de la mer. On ne pénètre pas dans l'acropole d'Aspendos, comme dans celle de Sillyon, par une seule et unique entrée, mais par quatre portes qui s'ouvrent aux quatre points cardinaux. Enfin,

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 93.



au lieu d'être comme Sillyon, à 2 lieues du fleuve qui arrose son district, Aspendos n'en est qu'à 500 mètres.

Une situation militaire et commerciale si heureusement choisie valut à cette ville une prospérité dont témoignent aujourd'hui encore les belles monnaies d'argent et les superbes édifices qui nous restent d'elle. Il n'y a pas de ruines qui, mieux que les siennes, donnent l'impression de ce qu'était, vers le <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, une cité asiatique.

Son forum est le type d'une place de petite ville à l'époque romaine. Il est orienté de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O., comme l'acropole elle-même dont il occupe le centre. Sa forme est celle d'un rectangle, et il est, sur ses quatre faces, ceint de monuments. Le côté occidental a pour clôture un marché couvert que précédait un portique. A l'angle ouest, du côté nord, s'élève un odéon, et à l'angle est, un péristyle carré servant de vestibule à une basilique dont la nef borde toute la partie orientale du forum. Au sud, court en biais une ligne de décombres auxquels on ne saurait assigner de destination certaine. L'intérieur de la place est, vers le haut, barré par un mur à deux étages, long de 35 mètres, qui semble avoir été la façade d'un nymphéum. Ce château d'eau était alimenté par le magnifique aqueduc qui dresse çà et là, entre l'acropole et les montagnes du nord, à travers la plaine nue, ses arches, ses réservoirs et ses tours d'une masse si grandiose et d'un aspect si imposant.

Au pied de l'acropole, du côté qui regarde l'Eurymédon, subsistent plusieurs édifices : vers le sud, des thermes ; au nord, le stade ; au centre, le théâtre. Le théâtre d'Aspendos est un des plus beaux qui nous soient parvenus de l'antiquité. Sa façade, qu'on aperçoit de très loin, est d'un puissant effet décoratif. L'extraordinaire état de conservation où se trouve le monument tout entier, lui assigne une place à part dans l'histoire de l'architecture<sup>1</sup>.

La distance qui sépare Aspendos de Sidé, aujourd'hui Eski-Adalia, est de 25 kilomètres. Sidé, comme les autres villes pamphyliennes, est bâtie sur une élévation de terrain. Les Grecs ont toujours choisi, pour y fonder leurs établissements, un sol dont le relief se prêtait à la création d'une acropole. Le fait est général. Depuis les falaises du Catarractès jusqu'aux premiers caps de la Cilicie Trachée, sur une longueur de 70 kilomètres, il n'y a qu'une saillie de roches qui rompt la monotomie d'une côte uniformément basse, rectiligne et sablonneuse : c'est la péninsule d'Eski-Adalia. Sur ce promontoire, des colons éoliens bâtirent Sidé.

Sidé fut, à l'époque classique, un port riche et actif. Ce n'est plus, à l'heure présente, qu'une plage déserte, une solitude poétique et pestilentielle. Son territoire manque de rivières. L'aqueduc qui lui apportait les eaux de la montagne est ruiné depuis des siècles. Les habitants ont fui ce séjour de la sécheresse et de la fièvre. Les monuments sont tombés en ruines. Les uns, submergés par les sables que soulèvent les vents du sud, dorment, invisibles, au sein des dunes ; les autres, recouverts par des fourrés de myrtes et de lauriers-roses, apparaissent vaguement à travers des maquis sombres où l'air ne circule pas, où luisent

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 108.

des flaques stagnantes et croupies, où s'échauffent des exhalaisons malsaines et des miasmes putrides.

La ville antique se composait de deux quartiers : le quartier continental et le quartier maritime. Un rempart intérieur, construit sur l'isthme qui joint la presqu'île à la terre ferme, les sépare l'un de l'autre; un rempart extérieur les enveloppe et les réunit. La zone de fortifications qui regarde la campagne, est trouée, dans sa partie nord, par une grande porte qui s'ouvre, en dehors, sur un nymphéum, en dedans, sur une place, un rond-point, d'où bifurquent deux rues. Ces rues, larges d'environ 9 mètres, étaient bordées de portiques. L'une se dirige en droite ligne vers le midi; l'autre court d'abord dans la direction de l'O.-S.-O.; puis, arrivée au rempart de l'isthme, elle oblique plus nettement vers le sud, traverse en diagonale le quartier maritime et se termine à une esplanade en bas de laquelle s'échancre une crique.

Quand on suit d'un bout à l'autre cette voie, depuis la crique jusqu'à la grande porte, on rencontre trois groupes de constructions, le premier autour de l'esplanade, le second sur l'isthme, le dernier hors des murs.

Signalons, dans le premier groupe : 1° en face de l'artère principale, un temple que Petersen regarde, avec beaucoup de vraisemblance, comme celui d'Athéna, mentionné par Strabon <sup>1</sup>; 2° à l'est de l'esplanade, un sanctuaire qui semble avoir été consacré à Mén, la grande divinité indigène du pays <sup>2</sup>; 3° à l'ouest, une basilique et des thermes.

Sur l'isthme, notons, vers le sud, un gymnase; vers le nord, un théâtre dont le mur de scène donne sur une cour entourée de portiques. Au milieu de cette cour s'élève un monument circulaire qui rappelle la Tour des Vents d'Athènes et qui servait probablement, comme celle-ci, d'horloge et de cadran solaire <sup>3</sup>.

En dehors des murs, devant la grande porte, se dresse une muraille large de 50 mètres, creusée de trois niches et précédée d'un bassin. C'est le nymphéum, l'un des plus beaux édifices de Sidé, l'un de ceux dont la décoration était la plus riche et la plus brillante. Il est désigné dans une inscription par la périphrase poétique de *temple des Nymphes*, *νῆος Νυμφῶν* <sup>4</sup>. Ce château d'eau est décrit avec soin par Niemann et Petersen <sup>5</sup>. Leur étude est précieuse, car c'est peut-être Sidé qui nous offre le type le plus parfait et le mieux conservé d'un genre de monuments qu'on n'avait guère étudiés encore <sup>6</sup>. Le nymphéum de Sidé rappelle celui de Lambèse, en Afrique, et le septizonium de Septime-Sévère à Rome. Il se composait de deux parties essentielles : une façade et un bassin <sup>7</sup>. La façade où s'élevaient trois niches circulaires à voussures, était

1. Strabon, XIV, 4, 2; Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 137.

2. *Ibid.*, p. 138.

3. *Ibid.*, p. 143.

4. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 149-150; p. 192, n° 107.

5. *Ibid.*, p. 145-152 (Petersen); p. 156-158 (Niemann).

6. *Ibid.*, p. 145.

7. Le mot *septizonium* paraît s'appliquer spécialement à la façade et le mot *nymphéum* au bassin. Mais on employait l'un et l'autre terme pour désigner l'ensemble de l'édifice. Toutefois, le mot *septizonium* convenait à toute espèce de fontaine, tandis que le mot *nymphéum* ne pouvait convenir qu'à une fontaine monumentale. (*Ibid.*, p. 150.)

ornée d'une colonnade. Chaque niche était percée de trois bouches par où les eaux de la fontaine se déversaient dans le bassin. Ce bassin, qui avait environ 500 mètres carrés de surface, était entouré d'une balustrade haute de plus d'un mètre et formée par une suite de bas-reliefs alternant avec des amphores.

Le nymphéum était alimenté par un aqueduc dont Hirschfeld a retrouvé les restes — une quarantaine d'arches — en deux endroits, d'abord sur un affluent occidental du Mélas, puis dans une vallée, à cinq heures d'Eski-Adalia, vers le nord-est<sup>1</sup>.

Telle est la topographie des cinq villes pamphyliennes.

## II. Histoire.

La disposition de ces villes nous étant connue, essayons d'apprécier leur rôle, de préciser leur caractère, d'esquisser les traits de leur physionomie.

Pergé était le centre religieux de la province. C'était là que se trouvait le vieux sanctuaire national de l'Artémis indigène, *souveraine de Pergé* (Vanassa Preia)<sup>2</sup>, qu'on adorait à l'origine sous la forme d'une pierre conique. Le temple de la célèbre déesse pamphylienne était bâti, comme on l'a vu, sur l'acropole. On y venait chaque année en pèlerinage<sup>3</sup>. A ces époques de panégyrie, il y avait à Pergé une énorme affluence de visiteurs, et les fabricants d'argenterie, dont on a retrouvé les boutiques et les enseignes sous les galeries voûtées du stade, vendaient sans doute aux fidèles, comme leurs confrères d'Éphèse, toutes sortes d'objets de piété, statuettes ou chapelles, représentant l'image ou la demeure de la grande divinité protectrice<sup>4</sup>.

Tandis que Pergé était une ville de sacerdoce, Sillyon paraît avoir été une ville de garnison. Quand Alexandre marcha contre elle, il y trouva un corps de mercenaires, établi là, au nom du roi de Perse, par quelque satrape<sup>5</sup>. La formidable structure de ce rocher le prédestinait à être surtout une citadelle, un lieu de surveillance et d'observation, un poste militaire.

Aspendos et Sidé furent des villes de commerce, des ports; celle-ci un port maritime, celle-là un port fluvial. Sidé exportait au dehors les produits de la province et y importait les marchandises étrangères. Aspendos était un entrepôt et une manufacture<sup>6</sup>; elle répartissait autour d'elle les marchandises importées et elle fabriquait pour l'exportation. Les courtiers et les armateurs de Sidé vivaient en mauvaise intelligence avec les négociants et les industriels d'Aspendos. Nous savons du moins par Polybe qu'une inimitié régnait entre les

1. Hirschfeld, *Sitzungsber. der Berl. Akad.*, 1876, t. II, p. 420.

2. La légende **ΜΑΝΑΨΑΣ ΠΡΕΙΑΣ**, que portent certaines monnaies de la ville, équivalant au grec *φανόσας η γραιας*, reine pergéenne. (Barclay V. Head, *Hist. num.*, p. 585.) Cf. une inscription (Budet et Paris, *B. C. H.*, t. X, p. 459), où l'Artémis de Pergé est à peu près qualifiée de même : « Προσιυόσης της πόλεως ἡμῶν θεᾶς Ἀρτέμιδος. »

3. Strabon, XIV, 4, 2.

4. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 80.

5. Arrien, *Anab.*, I, 26, 5.

6. Les carreaux à enlaid bleu qui, au théâtre, décoraient le mur de scène (Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 122) révèlent une industrie habile et savante.

deux villes et cette haine provenait sans doute d'une rivalité commerciale<sup>1</sup>. Le port était en concurrence avec son avant-port, comme Rouen l'est avec le Havre et Nantes avec Saint-Nazaire.

Les villes dont je viens de définir le rôle étaient de vieux établissements indigènes, occupés et transformés, à une époque très lointaine, par des immigrants venus de la Grèce européenne ou asiatique. Aspendos était une fondation des Argiens<sup>2</sup>. Les habitants de Sillyon et de Pergé avaient la même origine que ceux d'Aspendos; ils parlaient la même langue et célébraient les mêmes cultes<sup>3</sup>. Quant à Sidé, elle reconnaissait pour métropole Cymé en Éolide<sup>4</sup>. Des traditions faisaient remonter le peuplement de ces contrées à l'époque homérique<sup>5</sup>.

Attaléa est au contraire une colonie récente : elle date de la période macédonienne et fut fondée dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>6</sup>. Comme toutes les colonies d'Alexandre ou de ses successeurs, elle ne tarda pas à eclipser les colonies de l'âge héroïque. Des cinq villes de la Pamphylie, elle est la seule qui subsiste et qui prospère. En somme, on peut dire qu'Attaléa fut en Pamphylie la grande cité moderne, active et remuante; Sidé, le port de mer ancien, orgueilleux et jaloux; Aspendos, le comptoir fluvial, opulent et fastueux; Sillyon, le château fort, rude et aristocratique; Pergé, la capitale religieuse, vénérande et solennelle.

Quelle fut maintenant, à travers les siècles, la condition de ces villes?

Sur les âges qui précèdent Alexandre, l'ouvrage du comte Lanckoronski renferme peu de renseignements nouveaux. Il est plus riche en documents sur l'époque hellénistique et surtout sur l'époque romaine.

Parmi les restes de l'époque hellénistique, signalons une partie des murailles d'Attaléa<sup>7</sup>, quelques tours à Pergé, dans la ville basse<sup>8</sup>, des maisons à Sillyon, sur l'Aéropole<sup>9</sup>, peut-être les substructions d'un temple à Sidé<sup>10</sup>. Aspendos n'a guère de monuments qu'on puisse rattacher à cette période<sup>11</sup>.

Le chapitre relatif à Attaléa est précieux pour l'histoire de la colonisation hellénistique. Attaléa eut pour fondateur Attale II Philadelphe. Ce prince était venu dans la contrée en 189 comme lieutenant de son frère Eumène. Ce fut sans doute alors qu'il rêva d'établir, à l'angle nord-ouest du golfe pamphylien, une ville qui assurerait aux rois de Pergame la possession du pays. L'abaissement d'Antiochus après Magnésie et l'entente d'Attale avec Rome lui permirent de réaliser ce projet.

1. Polybe, V, 73, 4; Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 91.

2. Strabon, XIV, 4, 2; Pomponius Méla, I, 14.

3. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 37 et 69.

4. Arrien, *Anab.*, I, 20, 4; Strabon, XIV, 4, 2.

5. Hérodote, VII, 91; Strabon, XIV, 4, 3.

6. Strabon, XIV, 4, 1.

7. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 13.

8. *Ibid.*, p. 64.

9. *Ibid.*, p. 82.

10. *Ibid.*, p. 134 et 137.

11. *Ibid.*, p. 96.

Il semble bien que cette colonie attalide ne fit que succéder à une colonie séleucide. C'est du moins ce qu'on peut conclure du passage équivoque et obscur où Strabon parle d'Attaléa<sup>1</sup>. Jamais les princes hellénistiques n'ont créé de toutes pièces leurs colonies. Quand ils fondaient un établissement, ils choisissaient un lieu favorable, déjà occupé, y envoyaient des hommes à eux, groupaient en cité les bourgades avoisinantes et assignaient à la πολιτεία nouvelle, avec un nouveau nom, de nouveaux cultes.

C'est ce qui se fit à Attaléa. Attale, trouvant sur la côte une colonie antérieure, fonda la sienne au bourg de Korycos, qui était proche (οἰκίσαντος εἰς Κώρυκον, πολίχνην ὁμορον, ἄλλην κατοικίαν<sup>2</sup>); puis, agrandissant l'enceinte existante (μείζω περίβολον περιθέντος), il réunit en un seul organisme politique l'ancien et le nouvel établissement, donna son nom à la ville ainsi créée et y répandit les cultes en honneur à Pergame. Nous retrouvons en effet dans les inscriptions et sur les monnaies d'Attaléa les divinités pergaméniennes : Zeus Soter, Zeus Tropaios, Athèna Poliade, Athèna Nicéphore, Dionysios Kathégémon, Apollon Archégète<sup>3</sup>. La province s'hellénisa rapidement. Avant Alexandre, les Pamphyliens parlaient un dialecte barbare; à Sidé, les habitants avaient désappris l'éolien<sup>4</sup>. Après Alexandre, les idiomes indigènes firent place, comme en témoignent la numismatique et l'épigraphie, à la langue grecque commune. La série des inscriptions funéraires d'Aspendos nous fait assister au passage de l'une à l'autre<sup>5</sup>.

Si nous quittons l'époque hellénistique pour l'époque romaine, l'ouvrage du comte Lanckoronski devient inépuisable en matériaux. La plupart des monuments archéologiques ou épigraphiques reproduits dans le volume se rapportent aux deux premiers siècles de notre ère. Le II<sup>e</sup> siècle surtout, le siècle d'Hadrien et d'Antonin, a été pour la Pamphylie, comme pour les autres provinces de l'empire, un âge de prospérité fabuleuse. Il a existé, à ce moment-là, même dans les régions les moins accessibles, les plus reculées, les plus excentriques, une vie municipale extraordinairement active, comparable en intensité, sinon en délicatesse et en raffinement, à celles que menèrent, du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècles, les cités italiennes. Il suffit de jeter les yeux sur les villes dont nous avons parlé, sur leurs inscriptions, leurs monnaies et leurs ruines, pour se convaincre que la *paix romaine* n'a pas été un vain mot.

Cette merveilleuse prospérité commence au règne de Claude. Ce fut cet empereur qui organisa la province. A Attaléa, il fit exécuter, en l'an 50, de grands travaux de voirie<sup>6</sup>; des statues lui furent érigées<sup>7</sup>. A Pergé, Julius

1. Strabon, XIV, 4, 1; Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 15.

2. Strabon, XIV, 4, 1. Petersen met en doute l'existence, en cet endroit, d'une ville de Korycos (Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 15, n. 4). Strabon dit pourtant ailleurs (XIV, 3, 8), que cette partie du littoral s'appelait la plage ou côte de Korycos. Ce nom de côte doit provenir d'un nom de ville.

3. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 16-17.

4. Arrien, *Anab.*, I, 26, 4.

5. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 101; cf. p. 3 et 132.

6. Ramsay, *B. C. H.*, t. VII, p. 258 sqq. : « Per M. A[rr]untium | Aqu[il]am, procur(atorem) suum, | vias refecit. »

7. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 159, n° 1; p. 160, n° 2.



Cornutus lui consacra sa palestra <sup>1</sup>; la ville lui édifia un arc de triomphe avec cette dédicace : « Le peuple de Pergé à Tibère Claude César, Auguste, Père de la Patrie <sup>2</sup>. » Du même temps date la construction du magnifique aqueduc d'Aspendos <sup>3</sup>.

Un siècle après Claude, sous les Antonins, s'ouvre une nouvelle ère de production architecturale. Attaléa élève alors l'arc de triomphe connu sous le nom de porte d'Hadrien, du nom de celui auquel il fut dédié <sup>4</sup>. Ce fut sans doute à l'occasion de son entrée dans la ville, en 130, que le monument fut construit. La tour qui le flanque au sud et qu'on appelle tour Julia Sancta remonte aux environs de cette même année 130 <sup>5</sup>. Le théâtre d'Aspendos est d'une date postérieure; il se rattache au temps d'Antonin <sup>6</sup>. Presque tous les édifices de la contrée appartiennent à ce règne ou au précédent <sup>7</sup>. Aussi voyons-nous les deux princes honorés particulièrement dans le pays : Hadrien et sa sœur Pauline eurent des statues à Attaléa <sup>8</sup>; Antonin en eut à Attaléa et à Sidé <sup>9</sup>.

Essayons de nous représenter ce qu'était, vers le milieu de ce II<sup>e</sup> siècle après J.-C., la vie municipale en Pamphylie. Il nous est possible de l'entrevoir, non d'après les auteurs qui sont muets sur ces districts écartés, mais d'après les monuments. Quand on évoque la physionomie de ces villes, le premier trait qui frappe c'est le luxe inouï, le faste prodigieux qui régnait chez elles. Pas une qui ne possédât, outre ses établissements d'utilité publique, temples, marchés, thermes, rues à portiques, galeries à échoppes, horloges, palestres, gymnases, citernes, aqueducs, châteaux d'eau, une infinité d'édifices qui ne servaient qu'à l'apparat ou au plaisir, arcs de triomphe, salles de spectacle, théâtres, odéons, stades, hippodromes. Pour donner une idée de la grandeur qu'avaient ces constructions, il suffira de dire que le théâtre d'Aspendos contenait 7,500 places, celui de Pergé 12,000, celui de Sidé 13,000 <sup>10</sup>.

Le théâtre d'Aspendos était d'une rare magnificence. Le mur de scène se composait de deux étages qui comptaient chacun une rangée de dix balustres à deux colonnes. A l'étage supérieur, les deux balustres du milieu supportaient un fronton au centre duquel se détachait en relief un Dionysios entouré de rinceaux. Le tympan situé au-dessous était probablement orné de peintures. Sur la corniche qui séparait les deux étages, une inscription latine mentionnait les noms des particuliers qui avaient construit à leurs frais ce corps de bâtisse. Entre les balustres s'ouvraient des niches où se dressaient des statues, et derrière chaque balustre, le rectangle délimité par le soubassement, la corniche et les pilastres, était couvert d'un revêtement de plaques cuites à émail bleu <sup>11</sup>.

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 47; p. 171, n° 32.

2. *Ibid.*, p. 43; p. 171, n° 30.

3. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. X, p. 160, n° 8; Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 98-99; p. 186, n° 64 h.

4. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 14-15; p. 160, sqq., nos 4 et 5.

5. *Ibid.*, p. 15.

6. Henzen, *Annal. dell' Instit.*, 1852, p. 164.

7. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 97.

8. Le Bas et Waddington, *I. A. M.*, nos 1359 et 1360.

9. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. X, p. 155, n° 2; *C. I. G.*, 4344.

10. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 108; p. 58; p. 156.

11. *Ibid.*, p. 122.



Dans le haut de la scène régnaient des consoles où se plantaient les mâts destinés à soutenir le vélarium<sup>1</sup>. Tous les détails de cette façade intérieure, caissons, larmiers, architraves, étaient décorés avec une richesse un peu lourde, mais imposante.

Il est à observer que ces grands travaux de l'époque romaine, travaux utiles ou travaux d'art, sont presque tous dus à la munificence privée. Ainsi, à Aspendos, une partie du théâtre (probablement la scène entière), fut construite, en vertu du testament d'A. Curtius Crispinus, par A. Curtius Crispinus Arruntianus et A. Curtius Auspicatus Titinnianus qui le consacèrent aux dieux de la patrie et à la maison des Augustes<sup>2</sup>. L'architecte, un appelé Zénon, contribua aux dépenses, sinon de la scène, au moins du reste, et il fit don à la ville de jardins situés près de l'hippodrome<sup>3</sup>. Un autre citoyen d'Aspendos, Tib. Cl. Erymneus, versa des sommes considérables pour l'édification de l'aqueduc<sup>4</sup>. De même, à Sidé, ce fut un habitant de la ville, Bryonianos Lollianios, qui prit à sa charge l'érection de l'aqueduc et peut-être celle du nymphéum<sup>5</sup>. Ailleurs, d'autres firent des donations analogues. Citons, à Attaléa, Julia Sancta qui bâtit la tour à laquelle reste attaché son nom<sup>6</sup>; à Pergé, Tib. Cl. Apollonios Elaibabès qui fit construire le bouleutérion et réparer la stoa du temple d'Artémis<sup>7</sup>; à Syllion, Ménodora, qui éleva un temple à la Tyché, avec tous les accessoires, portiques, plafonds en bois sculpté, table d'argent, statue à placage d'or et à extrémités d'ivoire, idoles ou emblèmes sur piédestal<sup>8</sup>.

Les auteurs de ces fondations se signalaient encore par d'autres largesses. C'est ainsi qu'à Pergé, en temps de famine, Apollonios Elaibabès se procure des blés et offre des banquets publics<sup>9</sup>. A Syllion, Mégacès, le fils de Ménodora, pendant sa démiurgie, fait des distributions de numéraire à toutes les classes de la population : chaque bouleute reçoit 20 deniers; chaque géronte 18; chaque ecclésiaste 18; chaque citoyen 2; chaque affranchi 1; chaque étranger domicilié 1. En outre, il donne, au nom de sa mère, 300,000 deniers pour la subsistance ou l'éducation des enfants de la ville<sup>10</sup>. Ménodora fait également des distributions d'argent et de blé auxquelles les femmes même participent<sup>11</sup>. Elle donne, au nom de son fils, 300,000 deniers pour la subsistance

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 113.

2. *Ibid.*, p. 185, nos 64 b, c, d.

3. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 185, nos 64 e, f, g.

4. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. X, p. 160, n° 8.

5. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 149; p. 192, n° 107.

6. *Ibid.*, p. 13.

7. *Ibid.*, p. 172, n° 33, l. 26 sqq.; l. 16 sqq.

8. *Ibid.*, p. 181, n° 58; Radet et Paris, *B. C. H.*, t. XIII, p. 492.

9. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 172, n° 33, l. 19 sqq.

10. *Ibid.*, p. 181, n° 58.

11. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 182, n° 59; p. 183, n° 60. Cf. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. XIII, p. 484, n° 1; p. 687, n° 2. — Dans Lanckoronski, n° 59, les lignes 1-3 ont été omises; à la ligne 13, nous lisons ΠΓ au lieu de ΠΓ. Dans le n° 60, l. 20, nous lisons A tout court, sans voir le jambage / qui nécessite la restitution [α']; l. 21, nous lisons ΠΑ au lieu de ΠΛ qui nécessite la restitution π[δ']; l. 22, nous lisons A au lieu de Λ; l. 23, même lecture; l. 24, là où nous restituons [δ'], il faut adopter, avec Lanckoronski, la lecture Γ. Comme il s'agit

ou l'éducation des enfants de la ville; trois des objets sacrés qu'elle place dans le temple de la Tyché, bâti par elle, ont une valeur de 304,000 deniers <sup>1</sup>. Si tous ces chiffres sont exacts et si les 300,000 deniers de Ménodora ne sont pas identiques aux 300,000 de Mégaclês, la mère et le fils, sans compter les distributions qu'ils font par tête d'habitant, consacrent une somme ronde de 900,000 deniers à des dotations pieuses ou à des institutions de bienfaisance. A Aspendos, Tib. Cl. Erymneus fournit, si notre restitution est exacte, 2 millions de deniers pour la construction de l'aqueduc <sup>2</sup>.

De pareilles libéralités supposent des fortunes colossales. Il y avait en de certaines mains une énorme accumulation de richesses. Mais les familles opulentes faisaient un généreux emploi de leurs ressources; elles les sacrifiaient au profit de la communauté, en constructions, en dotations, en distributions. Elles recherchaient les fonctions municipales qui étaient infiniment onéreuses, mais qui leur valaient, en retour, des honneurs, des statues, des inscriptions commémoratives. De là, entre les citoyens, une entente cordiale; aucune haine de classes, les pauvres se contentant d'avoir *le pain et les jeux*, les riches se réjouissant d'être considérés, de lire leur nom sur les monuments, de voir leur image debout sur les piédestaux, d'entendre leur éloge célébré par les poètes.

Un échantillon de cette poésie municipale nous est parvenu. Il s'agit de Bryonianos Lollianos qui avait fait construire l'aqueduc de Sidé. Une tribu de la ville, celle des Mégalopolitains, lui érigea, près du nymphéum, une statue pour laquelle fut composée cette dédicace en distiques :

« Les chefs de la Grande Porte firent élever ton image, ô fondateur, près du temple des Nymphes, où te charment les flots du fleuve aérien et le bruit de l'eau intarissable, car généreusement tu fis conduire à tes frais jusqu'ici, depuis sa source, cet aqueduc immense <sup>3</sup>. »

Ces vers, qui ne manquent pas de saveur, ont un accent vrai. Ils expriment avec force un sentiment qui est resté bien oriental : l'amour des eaux vives, la douceur qu'éprouve l'homme, dans les climats chauds, à se reposer près d'une fontaine, à voir une nappe claire ruisseler sans fin dans une vasque, à rester là des heures, l'oreille bercée par un chant humide et monotone, le corps délicieusement noyé dans l'impalpable buée qui remue et miroite au soleil. Lollianos et ses compatriotes paraissent avoir été d'aimables épicuriens, épris de sensations douces et voluptueuses. Les bas-reliefs de leur nymphéum en sont la preuve : ils représentent la plupart des dieux dans leurs aventures d'amour <sup>4</sup>. Si le choix du sujet, en matière d'art, trahit les habitudes et les goûts d'une

de chiffres qui ont leur importance, il y aurait intérêt à être fixé sur les lectures qu'il convient définitivement d'adopter. En examinant à nouveau leurs estampages, les savants autrichiens pourront sans doute trancher la question.

1. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. XIII, p. 488, n° 3, l. 16. — Au lieu de  $\Lambda\text{KAI}\text{X}\text{I}\Delta$  (304,000), Lanckoronski (*Les villes*, t. I, p. 181, n° 58, l. 16) — lit  $\Lambda\text{KAI}\text{X}\text{X}\text{X}$  et restitue  $\alpha' \text{ καὶ } (\delta\eta\upsilon\alpha\pi\iota\omicron\nu) [α]$  (11,000).

2. Radet et Paris, *B. C. H.*, t. X, p. 161, l. 13.

3. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 149; p. 192, n° 407.

4. *Ibid.*, p. 149.

époque, nous avons là, ce semble, l'indice d'une vie molle, la révélation de mœurs relâchées et faciles, tournées vers les jouissances matérielles.

D'autres indices, comme la présence à Pergé, aux deux côtés d'une porte, sur les montants, d'un signe symbolique en forme d'if ou de sapin<sup>1</sup>, décèlent une certaine religiosité naïve et des tendances à la superstition.

En résumé, si nous cherchons à nous figurer ce qu'était, vers le <sup>III</sup>e siècle de notre ère, la société pamphylienne, voici par quels traits nous la définissons : amour du confort, du luxe et du plaisir ; vie municipale très active et très brillante ; civilisation plus somptueuse que raffinée et plus sensuelle qu'artistique ; bonhomie provinciale, empreinte de douceur, d'insouciance et de crédulité.

Dans les siècles qui suivirent l'âge des Antonins, toute prospérité ne disparut pas de la Pamphylie. Mais la province ne retrouva jamais la tranquillité, l'indépendance, le bien-être qu'elle avait connus alors. A l'époque byzantine, l'initiative privée, si énergique aux environs de l'année 150, fait absolument défaut. L'intervention de l'État se substitue à l'action individuelle ou communale. Tous les travaux exécutés le sont par ordre de l'empereur et par l'intermédiaire de ses agents. Aussi, quand, vers 912, Léon VI le Philosophe et son fils Constantin Porphyrogénète complètent les fortifications d'Attaléa, nous font-ils la déclaration suivante :

« Le premier auteur de cet ouvrage est le monarque, dispensateur et distributeur de tout bien, et c'est Euphémios, le secrétaire impérial, qui en a dirigé la construction avec zèle et habileté<sup>2</sup>. »

Un dernier problème reste à résoudre. Comment toute cette contrée, si florissante pendant des siècles, a-t-elle été resaisie par la solitude, la forêt vierge et le désert ?

« Lorsqu'on aperçoit, dit Texier, au milieu de la plaine, cette longue enceinte des murailles de Perga, flanquées de tours élevées et défendues par un fleuve profond, on s'étonne de ne pas entendre le bruit qui annonce l'approche d'une grande ville. Tout est silencieux ; on avance ; on franchit les portes, et ce n'est qu'avec peine qu'on renonce à son illusion. Perga est déserte depuis des siècles. Quelle puissance a pu forcer les habitants à quitter une ville si forte et si magnifiquement ornée, le théâtre, le stade, le forum arrosé par un canal de marbre, les bains et les portiques qui sont encore debout ? Ce n'est pas la famine, car les plaines des environs sont fertiles ; le Cestrus n'a pas détourné son cours et les sources d'eau pure coulent encore à la naissance des aqueducs. Perga n'est pas une ville morte de langueur comme ces vieilles cités dont les

1. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 49.

2. Lanckoronski, *Les villes*, t. I, p. 10 ; p. 165, n° 12. La construction est achevée en 916, grâce à la continuelle prévoyance de Constantin et de sa mère Zoé, par les soins d'un commandant impérial. (*Ibid.*, p. 165, n° 13.) Quelques années auparavant, en 908, un drongaire, Stéphane, avait déjà entrepris des constructions. (*Ibid.*, p. 166, n° 14.) A une autre date, un comte, Thomas, avait réparé la porte d'Hadrien (Ramsay, *B. C. H.*, t. VII, p. 161, n° 3). D'autre part, nous savons qu'à Pergé, Justinien avait fait construire un hôpital. (Procopé, *Edifices*, éd. de Bonn, t. III, p. 329).

édifices, s'écroulant pièce à pièce, ont fait place à des chaumières. Cette solidité n'est pas la suite d'un siège, car ses murailles sont hautes et solides ; le même jour a-t-il donc vu enlever ou mourir tous les citoyens <sup>1</sup>. »

Plusieurs causes expliquent cet abandon. D'abord, le banditisme :

« Les Isauriens, dit Zosime, pillaient les villes de Lycie et de Pamphylie. Mais comme ils n'étaient pas assez forts pour s'emparer des remparts, ils ravageaient tout ce qui se trouvait en rase campagne <sup>2</sup>. »

Aux Isauriens se joignaient les Pisidiens, aussi pillards qu'eux, mais avec plus d'intelligence. Ils organisèrent un brigandage savant et systématique. Périodiquement, ils descendaient de la montagne et levaient une dime forcée sur les gens de la plaine, avec une régularité de collecteurs d'impôts. Les empereurs de Constantinople envoyaient bien des troupes pour réprimer ces excès ; mais ces troupes, composées généralement d'auxiliaires barbares, trouvaient moins dangereux et plus lucratif de laisser en paix les bandits et de pressurer les populations qu'elles devaient défendre <sup>3</sup>. Leurs généraux se faisaient chefs de partisans et la Pamphylie était sillonnée de bandes innombrables, trop faibles pour assiéger, forcer et détruire les grandes places fortes de Pergé, d'Aspendos, de Sillyon, mais assez puissantes pour exterminer la population des campagnes.

Cette anarchie, continue sous les empereurs byzantins, se perpétua sous les sultans seldjoukides <sup>4</sup> et dura jusqu'à l'affermissement de la monarchie ottomane. Au temps de Bayazid, le district de Pergé était encore la proie d'aventuriers turcs indépendants <sup>5</sup>.

Si à ces guerres et à ces ravages sans fin on ajoute les calamités naturelles, comme les tremblements de terre, les pestes, si meurtrières alors et si fréquentes <sup>6</sup>, on comprendra comment les populations se sont éteintes, tandis que les villes, à l'écart du grand courant des invasions, et traquées souvent par des bandes, jamais par des armées, restaient debout, presque intactes, mais vides de citoyens.

Faut-il se lamenter sur cette désolation ? Faut-il désirer que la vie revienne dans ce désert ? Un moraliste répondra oui :

« Par les fils télégraphiques et les chemins de fer, s'écrie le comte Lanckoronski, notre civilisation moderne se fait jour lentement à travers la fange croupissante de la décadence ottomane. »

J'avoue que cette conquête économique de l'Orient par l'Occident me chagrine. J'aime la Turquie telle qu'elle est, avec son désordre et sa barbarie, avec son administration rudimentaire, ses mœurs primitives, ses races multiples et bariolées, ses solitudes et ses ruines au sein desquelles on retrouve, si complète et si intense, la vision des siècles disparus. Je ne tiens pas à voir la péninsule sillonnée par les rails du Transcontinental des Indes.

1. Texier, *Descript. de l'Asie Mineure*, introduction, p. v.

2. Zosime, IV, 20. Cf. Renan, *Saint Paul*, p. 43, n. 1.

3. Zosime, V, 17.

4. Anne Comnène, éd. de Bonn, t. II, p. 249.

5. Ducas, *Hist. byzant.*, éd. de Bonn, p. 48.

6. Procope, *Hist. secrète*, éd. de Bonn, t. III, p. 112.

Les constructions de voies ferrées ont été plus fatales aux restes du passé que les invasions de Gengis ou de Timour. Que de monuments ont été anéantis dans les vallées de l'Hermus, du Méandre et du Sarus, lorsqu'on a entrepris les lignes de Smyrne à Ala-Scheïr, de Smyrne à Sara-Keuï, de Mersina à Adana ! Souhaitons pour la Pamphylie que les Yourouks restent longtemps encore, eux et leurs troupeaux, les seuls hôtes, nomades et intermittents, de ses grandes cités mortes. Si par malheur la province, au lieu de retourner à l'état sauvage, s'était européanisée, nous n'aurions pas aujourd'hui le magnifique ouvrage que le comte Lanckoronski élève à la gloire du monde antique.

Georges RADET.

---

# CHRONIQUE D'ORIENT

(N° XXIII)

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE. — Le premier fascicule du recueil des bas-reliefs funéraires, publié par M. Conze<sup>1</sup>, et le premier volume du *Corpus* des sarcophages, publié par M. C. Robert<sup>2</sup>, ont paru à Berlin dans le premier semestre de l'année courante. Si les planches du second de ces ouvrages prêtent à la critique, et si l'on peut trouver qu'ils sont tous les deux beaucoup trop chers, il faut remercier sans réserves les deux savants éditeurs du soin et de la patience avec lesquelles ils ont réuni, classé et commenté une pareille masse de matériaux encore dispersés ou inédits. Souhaitons qu'ils puissent l'un et l'autre mener leur grande entreprise à bonne fin<sup>3</sup>!

— M. E. Pottier a terminé la publication du second volume des *Céramiques de la Grèce propre*, ouvrage commencé par MM. Dumont et Chaplain<sup>4</sup>. Ce volume contient la réimpression d'un certain nombre d'articles d'Albert Dumont, plus une notice rédigée par M. Pottier sur des terres cuites, bronzes et marbres trouvés en Grèce, que Dumont y avait fait dessiner pendant ses divers séjours à Athènes. Parmi les nombreuses et excellentes additions dues à M. Pottier, je signalerai surtout la liste des miroirs avec gravures ou reliefs (p. 243-254), qui annule tous les catalogues précédents. M. Pottier élève des doutes sur l'authenticité d'un grand nombre de miroirs qui affluent, depuis quelques années, sur les marchés de l'Europe occidentale.

— Le quatrième fascicule des *Antike Denkmäler*, portant le millésime de 1890, contient plusieurs planches qui intéressent directement l'archéologie du monde hellénique : une nouvelle série de sarcophages en terre cuite peinte découverts à Glazomènes (pl. 44-46) ; des fragments d'architecture polychrome trouvés à Athènes, très bien reproduits en couleurs (pl. 38) ; une admirable reproduction en photochromie d'un torse féminin archaïque de l'Acropole d'Athènes (pl. 39) ; une réplique, découverte à Tralles (?), de la tête de l'Aphrodite de Cnide, actuellement dans la collection von Kaufmann à Berlin (pl. 41).

1. Conze, *Die attischen Grabreliefs*, fasc. I, Berlin, 1890 (25 pl., 16 p., 60 mark 11).

2. C. Robert, *Die antiken Sarkophag-Reliefs*, t. II (le premier paru), *Mythologische Cyklen*, Berlin, 1890, avec 65 planches et nombreuses vignettes (225 mark 11).

3. Les élèves et amis de M. Carl Robert viennent de lui offrir un volume d'essais en souvenir de son enseignement à Berlin ; il est intitulé *Aus der Anomia* (pourquoi ?) et contient trois planches.

4. A. Dumont et J. Chaplain, *Les céramiques de la Grèce propre*. Seconde partie. *Mélanges archéologiques*. In-4. Paris, Didot, 1890.



— Le volume publié par le *Sylloge* de Constantinople, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa fondation (1861-1886), porte le millésime de 1888, mais n'a été distribué qu'au cours de l'été de 1890. Nous indiquons en note les titres des principaux articles d'archéologie et de philologie qu'il contient<sup>1</sup>.

— Le livre de M. Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce*<sup>2</sup>, promène agréablement ses lecteurs à travers les emplacements des fouilles récentes, Mycènes, Délos, Athènes, Olympie, Éleusis, Épidaure, Dodone, Tirynthe, Acræphæa, Tanagre. C'est un ouvrage qui manquait à notre littérature archéologique et qui, bien que s'adressant surtout aux amateurs et aux touristes, sera consulté avec une égale reconnaissance par les savants. M. Diehl connaît et cite nos *Chroniques d'Orient*, ce dont nous le remercions; peut-être aurait-il pu se montrer moins avare de guillemets, ces *dicux termes* de la propriété littéraire<sup>3</sup>.

— M. Schuchhardt nous a donné un très bon livre de vulgarisation sur les fouilles de Troie, de Tirynthe, de Mycènes, d'Orchomène et d'Ithaque<sup>4</sup>; on y trouve toute la partie utile des volumineuses publications de M. Schliemann, sans les redites et les contradictions qui en rendent parfois la lecture si difficile. L'auteur n'admet pas la théorie de M. Boetticher sur la *Feuernesopole* d'Hisarlik et attribue aux Achéens d'Homère, entre 1500 et 1000 av. J.-C., la civilisation mycénienne que d'autres ont revendiquée pour les Cariens.

— Au réquisitoire de M. Kalkmann (*Pausanias der Perieget*, Berlin, 1886)<sup>5</sup>, M. Gurlitt a opposé un plaidoyer très serré et nourri de science (*Ueber Pausanias*, Graz, 1890)<sup>6</sup>. Ces deux livres ensemble remplissent 790 pages in-8 de petit texte. La réponse de M. Gurlitt paraît décisive : Pausanias n'était pas le géographe en chambre qu'on a voulu faire de lui. Le volume de M. Gurlitt est désormais indispensable à ceux qui étudient la géographie de la Grèce et l'auteur qui nous l'a surtout fait connaître<sup>7</sup>.

1. L. Bachelin, *La légende de Daphnis* (p. 63-80); Rangabé, *L'Eleusinion d'Athènes* (p. 80-83); R. Dareste, *Ἰστορία τοῦ ἑλληνισμοῦ* dans l'empire romain (p. 95-97); Erbitsianos, *Mss. des bibliothèques de Roumanie* (p. 97-102); Harkavy, *Ce que les Arabes ont dit de Thulé* (p. 171-180); S. Reinach, *La description de Constantinople par Bonaldmonte* (p. 181-187); D. Chabiaras, *Kazareia en Carie* (avec inscriptions); Papageorgios, *Conjectures sur Sophocle* (p. 293-307); L. Schwabe, *L'Aurige de Tumbique, statuette de bronze* (p. 387-389); Psichari, *Questions d'histoire et de linguistique* (p. 441-497); Sittl, *La vie des Grecs au temps d'Hésiode* (p. 498-504); E. Zomarisidis, *Opinions diverses sur Homère et la poésie homérique* (p. 505-574, très utile résumé); F. Susemihl, *Le Phédre de Platon et le discours d'Isocrate contre les sophistes* (p. 575-591); Ch.-Em. Ruelle, *Bibliographie des écrits inédits de Pselus, suivie de trois morceaux inédits* (p. 591-614); A. Leval, *Variétés archéologiques* (p. 615-620, inscriptions byzantines de Prinkipo et de la collection Millingen).

2. Paris, Colin, 1890, avec 8 plans.

3. Cf. par exemple *Excursions* p. 323-325 et *Rev. archéol.*, 1884, I, p. 79-81. M. Diehl est d'autant plus excusable que son livre était, à l'origine, un cours de Faculté et qu'on peut très bien, en rédigeant une leçon, faire des emprunts textuels à l'auteur qu'on consulte. Je désire seulement qu'on ne m'accuse point un jour de l'avoir copié, lorsque les présentes *Chroniques* auront été réimprimées en volumes portant le millésime de 1897.

4. C. Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, Leipzig, 1890, avec 6 plans, 2 portraits (M. et Mme Schliemann) et 290 gravures.

5. Cf. Hauvette, *Revue critique*, 1887, II, p. 193.

6. Cf. Hauvette, *Revue critique*, 1890, I, p. 202.

7. Cf. Gurlitt, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 842, où l'auteur insiste sur l'inscription Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1884, p. 166, et donne ses raisons pour la consi-

— L'Association pour l'encouragement des Etudes grecques a décerné un prix de 1,000 francs à l'ouvrage de M. Miliarakis, *Νεοελληνική γεωγραφική φιλολογία*, qui est un catalogue des livres et articles sur la géographie publiés par les Grecs de 1800 à 1889. M. G. Hirschfeld a consacré à cet ouvrage deux intéressants comptes rendus, où il a donné une précieuse esquisse de l'histoire de la géographie chez les Grecs modernes<sup>1</sup>.

— Le même savant a publié, dans le t. XIV du *Geographisches Jahrbuch*, un troisième compte rendu des progrès de la géographie antique, plus court que les deux précédents (t. VII et t. XII), mais non moins rempli d'observations judicieuses et de renseignements choisis avec goût. L'auteur marque d'un astérisque les ouvrages qu'il cite sans les avoir vus lui-même; dans le nombre, il y a quelques brochures à mettre au panier, mais c'est là un inconvénient inévitable des bibliographies. En revanche, les lacunes sont bien peu nombreuses; je citerai cependant, comme ayant échappé à M. Hirschfeld, l'ouvrage de MM. Tolstoï et Kondakoff sur les *Antiquités de la Russie* (en russe), dont je prépare une édition française qui paraîtra en 1891.

— Plus de cent photographies, prises récemment en Grèce par M. de Stillfried, ont été mises dans le commerce par la maison E. Quaas. Ce sont des vues d'Olympie, d'Athènes, de Corinthe, Argos, Tirynthe, Mycènes, Épidaure, l'Arcadie, la Messénie, la Laconie, Delphes, etc.<sup>2</sup>.

— D'excellentes héliogravures forment le principal attrait du *Voyage en Grèce* de M. E. Cabrol<sup>3</sup>, un amateur qui sait bien employer ses loisirs et qui a le sentiment de l'art antique.

— Les épigraphistes trouveront d'utiles collections d'exemples et quelques résultats nouveaux dans la *dissertatio inauguralis* d'un élève de M. Hirschfeld, M. Ed. Loch (*De titulis graecis sepulcralibus*, Koenigsberg, 1890)<sup>4</sup>.

— Nous devons à M. Hussey deux intelligents travaux de statistique, qui lui assurent la reconnaissance des archéologues. Le premier concerne la distribution des temples helléniques, tant de chaque divinité, tant dans chaque ville<sup>5</sup>; il est intéressant de voir qu'Apollon et Artémis tiennent la tête, distançant Athéna, Zeus et Aphrodite. Celui des dieux inférieurs qui a le plus de sanctuaires est Esculape. Le second travail du même auteur<sup>6</sup> concerne les couronnes sculptées sur les bas-reliefs grecs et les inscriptions qui les accompagnent; les principaux types sont figurés sur deux planches et donnent lieu à une classification très instructive<sup>7</sup>.

— MM. Schultz et Barnsley s'occupent à lever le plan des églises byzantines

déranger comme postérieure à l'empire. Cette inscription mentionne des travaux publics faits au Pirée et contredit l'assertion de M. Kalkmann, d'après lequel le Pirée de Pausanias serait *vorsullanisch*.

1. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 288, 322.

2. *Arch. Anzeiger*, 1890, p. 54.

3. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1890.

4. Cf. H. Gutscher, *Die attischen Grabschriften*, Leoben, 1890.

5. *American Journal of archaeology*, 1890, p. 59-64.

6. *Ibid.*, p. 69-95, pl. XII, XIII.

7. M. Hussey a montré que la couronne pendante resta exclusivement en usage jusque vers l'époque de Trajan.

subsistant en Grèce; ils projetaient de poursuivre leurs travaux au mont Athos pendant l'été de 1890<sup>1</sup>.

ATHÈNES. BULLETIN DE L'ÉPHORIE<sup>2</sup>. — DÉCEMBRE 1889. — *Antiquités transportées au Musée Central*. — Le Musée a reçu d'autres antiquités découvertes à Erétrie sur les terrains Nostrakis; il y a dans le nombre des lécythes ornés de peintures fort intéressantes (Amphiaraios sur son char; Hermès devant un char sur lequel monte Artémis, avec Apollon lyricine auprès d'elle; une femme assise sur un trône, à laquelle un jeune homme tend une lettre dans une enveloppe (*sic*); plusieurs lécythes blancs à sujets funéraires). — M. Philémon a cédé au Musée deux inscriptions, dont l'une archaïque et comptant dix-sept lignes, qui ont été découvertes à Athènes. — Fragment de l'édit de Dioclétien découvert à Platées (*Amer. Journ.*, 1889, p. 428) et inscription d'Eleusis (*Bull.*, 1889, p. 433). — Inscriptions découvertes à Haghia Triada, dont deux chrétiennes (κυμητήριον "Ερωτος καὶ "Αναστασίας; κυμητ. "Ερωτος). — Vingt-sept épitaphes découvertes dans la maison Banca près de la place de la Concorde<sup>3</sup>. — Les deux statues qui ont été achetées à Paris par la légation hellénique (*cf. Rev. arch.*, 1889, II, p. 100); je crois que M. Cavvadias a tort d'en suspecter l'authenticité (*Δελτίον*, 1889, p. 252). — 461 monnaies d'Asie Mineure données par un anonyme.

JANVIER 1890. — *Antiquités transportées au Musée Central*. — Objets provenant de Velanidéza (*cf. Rev. archéol.*, 1890, I, p. 265), à savoir des vases de bon style, quelques bronzes et deux figurines en terre cuite, dont l'une représente un acteur comique, l'autre un Silène assis. — Objets provenant de Vourva (*cf. Rev. archéol.*, 1890, I, p. 265) : grande amphore à figures noires, décorée de Sirènes et d'animaux divers; plusieurs autres vases avec figures analogues, de style archaïque; scyphos à figures noires avec scène de banquet, etc. — Sept figurines de plomb, dont deux représentent l'Artémis dite persique et les cinq autres des guerriers et des animaux, provenant de Therapnai.

Le Musée a encore reçu en don 429 monnaies, 9 pierres gravées du type des îles, une bague en or portant un buste d'Artémis, etc.

On a transporté au Musée les fragments des sculptures de Damophon découverts à Lycosura (*cf. Rev. archéol.*, 1890, I, p. 268).

FÉVRIER, MARS, AVRIL 1890. — *Antiquités transportées au Musée Central*. — Objets provenant des fouilles faites dans le Céramique extérieur (*cf. plus bas*, p. 234.) — Tête de femme de grandeur naturelle (type d'Hygie), découverte près d'Aegion. — Statue archaïque de femme (type de Milet), découverte près de Tripolitza. — Vases d'Erétrie, parmi lesquels des pièces de premier ordre, entre autres une amphore haute de 0<sup>m</sup>,90 sur laquelle on voit Dionysos conduisant un char à quatre chevaux, avec Ariane auprès de lui, au milieu d'une procession de femmes couronnées. — Un vase en argent trouvé au Laurium. — Bas-reliefs, marbres, inscriptions, vases et bronzes, le tout formant une série de 38 pièces, achetée par l'Éphorie au prix de 7,650 drachmes à M. Alexandre Meletopoulos, le collectionneur bien connu du Pirée.

ATHÈNES. — Après un long intervalle de près de vingt ans, M. Wachsmuth a commencé la publication du second volume de son grand ouvrage sur Athènes.

1. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 215.

2. *Cf. Revue archéol.*, 1886, II, p. 79; 1887, I, p. 63; 1887, II, p. 71; 1888, I, p. 399; II, p. 216; 1889, II, p. 81; 1890, I, p. 255. Le *Δελτίον* de 1889 forme un volume de 275 pages, avec de bons index. Il est regrettable qu'on ne réimprime pas, comme on avait promis de le faire, le début de cette utile publication, qui a paru en feuilles volantes de format inégal.

3. Publiées dans le *Δελτίον*, 1890, p. 45-48. Nos 24, 25 : ὄρος μνήματος. N° 27 : ὄρος σήματος.

La première partie de ce volume, qui comprend 527 pages, traite des ports, des murs, des rues et de l'agora<sup>1</sup>.

— Deux doctes anglaises, M<sup>mes</sup> Jane Harrison et Margaret Verrall, se sont réunies pour publier un livre à l'usage du grand public : *Mythology and Monuments of ancient Athens*<sup>2</sup>. On y trouve une traduction des passages de Pausanias relatifs à Athènes, d'amples développements sur les légendes de l'Attique et une riche collection de gravures. Cet ouvrage, au courant des dernières découvertes, témoigne d'une solidité d'érudition que l'on louerait chez des hommes et qui semble tout à fait digne d'admiration chez des *authoresses*. J'ajoute expressément que ce n'est pas une simple compilation et que les aimables antiquaires ont des vues personnelles, bien qu'elles s'inspirent volontiers (et avec raison) des écrits et de l'enseignement de M. Doerpfeld.

— Les *Πρακτικά* de la Société archéologique d'Athènes pour 1888, publiés en 1889, contiennent des rapports sur les fouilles entreprises au nord du péribole de l'Olympieion (p. 15-23), à Eleusis (p. 23-27), à Mycènes (p. 28-29). On y trouve aussi une liste d'antiquités diverses données à la Société ou achetées par elle (p. 60-72). Le fascicule se termine par un plan des thermes découverts près de l'Olympieion<sup>3</sup>.

— M. Collignon a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1890, un article d'ensemble sur les fouilles de l'Acropole d'Athènes. Comme on pouvait s'y attendre, c'est un exposé à la fois très attachant et exact. L'auteur pense (p. 551) que l'attitude agenouillée de la Niké de Délos est destinée à représenter le mouvement d'un vol rapide : je croyais avoir montré qu'il s'agit de la représentation du saut (*Rev. archéol.*, 1887, I, p. 107).

— Nous apprenons avec le plus grand plaisir que M. Jean Svoronos vient d'être mis à la tête du Cabinet numismatique d'Athènes<sup>4</sup>. Aucun juge impartial et bien informé n'a jamais mis en doute sa parfaite innocence dans la regrettable affaire dont nous avons entretenu nos lecteurs<sup>5</sup>. M. Svoronos n'avait donc pas besoin d'une réhabilitation, mais il avait droit à une réparation et l'on ne peut que féliciter le gouvernement grec de la lui avoir accordée. M. Tricoupis, président du conseil, en recevant M. Svoronos, lui a exprimé tous ses regrets de ce qui s'était passé et son entière confiance dans l'avenir de la collection que M. Svoronos est chargé de réorganiser. Le bâtiment où elle a été conservée jusqu'à présent ne présentant pas toutes les garanties de sécurité désirable, il est question de la transporter dans une des ailes du Musée Central. Malgré le vol commis par Raftopoulos, elle est encore extrêmement riche et l'on doit être heureux pour la science que le classement en soit confié à M. Svoronos<sup>6</sup>.

— Il y a eu cinquante ans, le 1<sup>er</sup> août dernier, qu'Otfried Müller rendit le

1. C. Wachsmuth, *Die Stadt Athen im Alterthum*, zweiter Band, erste Abtheilung. Leipzig, Teubner, 1890.

2. Londres, Macmillan, 1890. Cf. Talfourd Ely, *The Academy*, 1890, I, p. 431.

3. Cf. Sp. Lambros, *The Athenaeum*, 1890, I, p. 218-219.

4. *Αρχαίολογ.* 21 juin (v. s.) 1890.

5. *Rev. archéol.*, 1883, I, p. 366; 1883, II, p. 214; 1889, II, p. 101.

6. M. Svoronos a publié récemment la première partie de sa *Numismatique de la Grèce ancienne* (Athènes, Beck, 1890) et un supplément à ce travail dans *Ἑλληνικὴ ἀρχαιολογική*, 1890, p. 194, pl. XI-XIII.

dernier soupir à Athènes, au retour de sa fatale excursion à Delphes. A l'occasion de ce triste anniversaire, le gouvernement hellénique a fait nettoyer le monument de Colone, où les archéologues allemands ont suspendu des couronnes et des bandelettes, semblables à celles que l'on voit sur les lécythes funéraires. MM. Rangabé, Koumanoudis et Cavvadias ont assisté, avec d'autres savants grecs, à cette cérémonie touchante et M. Koumanoudis, qui a connu O. Müller chez Thiersch à Munich, a pris la parole au nom de la Société archéologique. Le nom d'O. Müller est de celui qui n'appartient pas à une nation, mais à l'humanité tout entière; nous nous associons de grand cœur à l'hommage public qui vient d'être rendu à sa mémoire.

— M. Ch. Normand, de passage à Athènes, a étudié avec soin les ruines de l'ancien Parthénon (?) et y a découvert, sur la marche inférieure, un revêtement en stuc portant des traces certaines de polychromie<sup>1</sup>.

— Le *pyrgos* du temple d'Athéna Niké est l'œuvre de Cimon, mais le temple actuel n'a été construit qu'après les Propylées; telles sont les conclusions d'un article de M. Wolters inséré dans les *Bonner Studien*, volume d'études dédié à M. R. Kekulé<sup>2</sup>.

— Au nord-est de la porte dite de Beulé, on a découvert en place un autel de poros<sup>3</sup>.

— M. Doerpfeld a eu l'occasion de développer ses idées sur la construction des théâtres antiques, en particulier de celui de Dionysos à Athènes, dans un long compte rendu du livre récent de A.-E. Huigh, *The Attic Theatre* (Oxford, 1889)<sup>4</sup>. Le même système a été exposé par M. Kawerau dans l'article *Theaterwesen des Denkmäler* de Baumeister. M. Doerpfeld a aussi critiqué l'ouvrage de M. K. Dumon (Hollandais), intitulé *Le théâtre de Polyclète, reconstruction d'après un module* (1889), dont l'auteur a essayé de montrer que toutes les dimensions du théâtre d'Épidaure, attribué par lui à Polyclète l'ancien, reposent sur le module 3<sup>m</sup>,416 qui serait égal à 11 pieds grecs de 0<sup>m</sup>,310<sup>5</sup>.

— La revue anglaise *The Builder* a publié un article sur les églises byzantines d'Athènes (n° 2443, p. 379-383).

— Éclairé par les avis d'un sculpteur, M. W. Goscombe John, M. E.-A. Gardner a écrit un très bon mémoire sur les procédés techniques de la sculpture grecque, tels qu'on peut les reconnaître par l'étude de statues inachevées, con-

1. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 489-490.

2. Wolters, *Bonner Studien*, 1890, p. 92-101. Cf. Curtius, *Berl. Philol. Woch.*, 1890, p. 904.

3. *Δελτιον*, 1889, p. 243.

4. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 461. M. Haigh a répondu à M. Doerpfeld, *Classical Review*, 1890, p. 277. La question de la scène attique au temps d'Eschyle a été traitée, après M. de Wilamowitz (*Hermès*, t. XXI, p. 597), par MM. B. Todd (*Philologus*, 1889, p. 505), Weil (*Journal des Savants*, 1890, 52 p.), Verrall (*Classical Review*, 1890, p. 225). M. Oehmichen a donné un travail d'ensemble sur le théâtre grec et romain dans le 5<sup>e</sup> volume du *Handbuch der Alterthumswissenschaft* d'I. Müller, p. 181-304. Je ne connais pas le récent livre de R. Opitz, *Schauspiel und Theaterwesen der Griechen und Römer*, Leipzig, 1889 (328 p. avec gravures); M. Oehmichen assure (*Berl. Philol. Woch.*, 1890, p. 540) que ce n'est qu'une habile compilation.

5. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 733. Voir, dans le même sens, Kawerau, *Deutsche Literaturzeitung*, 1890, p. 787.



servées dans les collections athéniennes<sup>1</sup>. Son article renferme aussi d'intéressantes observations concernant les ξόανα et l'influence de la sculpture en bois sur le travail du marbre.

— Comme pendant au fronton représentant la lutte de Zeus contre Typhon et d'Héraklès contre Echidna<sup>2</sup>, M. Brueckner a fait connaître la restitution d'un autre fronton en tuf qui appartenait sans doute au même temple<sup>3</sup>. On y voit Héraklès terrassant Triton à gauche; l'angle de droite est occupé par une



figure anguipède, peut-être Cécrops<sup>4</sup>, qui tenait un aigle sur sa main droite. La main, l'oiseau et une partie de la queue de serpent sont tout ce qui reste de cette figure; les têtes d'Héraklès et de Triton ont également disparu. Comme tous ces fragments portent des traces vives de polychromie, il est à souhaiter qu'on les publie en couleurs.

— M. Lechat a continué ses élégantes et ingénieuses études sur les statues archaïques d'Athènes<sup>5</sup>. L'admirable figure dont il a publié l'ensemble et la tête sur les planches VI et VI bis du *Bulletin* est peut-être la plus intéressante de toute la série; la tête présente une analogie tout à fait frappante avec certains chefs-d'œuvre de la sculpture française du temps de saint Louis. M. Lechat est à la fois très érudit et très artiste; même pour de simples dilettantes, la lecture de ce qu'il écrit est pleine de charme. Les pages que je signale comptent parmi les meilleures qui aient jamais été publiées dans notre langue sur l'archaïsme grec. L'auteur a successivement étudié le costume, la chaussure, la coiffure, les bijoux et ornements divers, le *μνίσκος* ou parasol protecteur, le travail du marbre de ces statues; sur tous ces points, il a présenté des observations originales, fondées sur une connaissance minutieuse des originaux. M. Lechat, comme M. Sophoulis<sup>6</sup>, attribue à l'art samien les statues publiées 'Εφημ. ἀρχαιολ., 1888, pl. VI et *Musées d'Athènes*, pl. IX et les rapproche de celle que M. P. Girard a rapportée de Samos (*Bull. Corr. Hellén.*, t. IV, pl. XIII-XIV); il admet aussi que les particularités de style de ces deux statues s'expliquent par l'influence de la technique du métal et par celle de modèles égyptiens, que les sculpteurs samiens du vie siècle ont dû connaître. Il est intéressant de constater que MM. Lechat et

1. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 129-142, avec photogravures (p. 130, statue archaïque de Naxos, Ross, *Inselreisen* t. I, p. 41; p. 136, statue de Rhénée; p. 141, réplique du Jason au Musée de l'Acropole).

2. Cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 258.

3. Brueckner, *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 84-125, pl. II.

4. La présence de Cécrops prouverait que la lutte d'Héraklès et de Triton a eu pour théâtre une partie de l'Attique; cette opinion n'est pas partagée par J. Escher, *Triton und seine Bekämpfung durch Herakles*, Leipz. 1890.

5. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIV, p. 121-154, pl. VI et VI bis; p. 301-362.

6. Cf. *Rev. archéol.*, 1889, II, p. 96.



Sophoulis sont arrivés indépendamment et simultanément aux mêmes conclusions.

Le dernier article de M. Lechat sur les statues archaïques de l'Acropole<sup>1</sup> est consacré à l'étude de deux questions difficiles : la polychromie et l'interprétation des sujets. Sur le premier point, l'auteur est affirmatif : il distingue nettement la polychromie *intransigeante* des sculptures en tuf, de la polychromie plus discrète des ouvrages en marbre ; il n'admet pas que, dans ces dernières, les parties nues fussent colorées comme le veut M. Treu ; il insiste sur le caractère conventionnel et décoratif de la polychromie, qui ne vise nullement à l'illusion. Peut-être n'a-t-il pas tenu assez compte des phénomènes chimiques qui ont altéré les couleurs, ou même fait disparaître les teintes supérieures pour ne respecter que les gros badigeonnages formant *dessous*<sup>2</sup>. Pour l'interprétation des statues, M. Lechat est plus réservé : il expose les différents systèmes, en montre les difficultés et ne conclut pas. Je persiste à croire que le moins *objectionnable* est celui qui reconnaît des Athénas dans les statues féminines de l'Acropole.

— Dans un travail très important, mais qui n'est pas facile à lire<sup>3</sup>, M. Botho Graef a essayé d'établir les points suivants : 1° le groupe des Tyrannicides n'est pas d'Anténor, mais de Critios ; 2° ce groupe est sorti d'une école péloponnésienne dont les œuvres se rencontrent dans le Péloponnèse, en Sicile, ainsi qu'en Attique et en Béotie ; elle attribue aux têtes des proportions caractéristiques que l'auteur appelle le *canon olympien*. L'expression sévère et presque triste qui les distingue est une réaction contre le maniérisme de l'école de Chios ; 3° cette école est peut-être d'origine argivo-sicyonienne ; son influence sur l'art attique indigène donna naissance au style de Phidias.

Pourquoi M. Graef et ses confrères ne donnent-ils pas eux-mêmes, à la suite de leurs articles, des résumés analogues à celui-ci ? Craignent-ils que le résumé empêche les paresseux de lire le mémoire ? Mais ce serait plutôt un moyen de leur en donner envie.

— Tout ce que M. Graef dit d'Anténor se fonde sur l'hypothèse de M. Studniczka (*Jahrb. d. Inst.*, t. II, p. 135), d'après lequel la base portant le nom d'Anténor serait celle d'une des statues archaïques trouvées sur l'Acropole. On sait que cette hypothèse a été fortement contestée par M. E. Gardner (cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 262). La question a été examinée sur place par une commission composée de MM. Gardner, Wolters et Heberdey. Ce dernier a publié dans les *Mittheilungen* (t. XV, p. 126-132) un article où, après avoir discuté les arguments de M. Gardner, il conclut à la *grande vraisemblance*, sinon à la *certitude*, de l'hypothèse due à M. Studniczka. M. Gardner a répondu dans le *Journal of Hellenic Studies* (t. XI, p. 215) ; il y maintient énergiquement son opposition. Pour lui, la restitution de M. Studniczka est *possible*, mais il est à peine permis de la qualifier de *probable*. Je dois dire que, sans avoir vu l'ori-

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 552-586.

2. M. Lechat critique quelques-unes des planches en couleurs publiées dans les *Antike Denkmäler* ; ses observations, fruit d'une étude très prolongée, sont dignes d'attention, mais paraissent sévères.

3. *Athen. Mittheilungen*, t. XIV, p. 1-39.

ginal, je conserve, de la lecture des pièces du procès, une impression favorable à la réserve toute scientifique de M. Gardner.

— Nous avons déjà résumé (*Rev. archéol.*, 1890, I, p. 258) les idées de M. Puchstein sur les sculptures du Parthénon, qu'il *abjuge* sans hésiter à Phidias. On trouvera dans le *Jahrbuch des deutschen Instituts* (1890, p. 79-117) le développement de cette partie négative de sa thèse, qui mérite d'être sérieusement examinée. L'article tout entier est de la plus haute valeur.

— L'étude des débris de la frise de l'Érechthéion et des inscriptions qui la concernent fait penser à M. C. Robert que cette frise comprenait au moins deux épisodes, le départ d'Érechthée marchant contre Eumolpos et une scène d'oracle indéterminée <sup>1</sup>.

— M. Schultz, membre de l'École anglaise d'Athènes, soutient dans *The Builder* (22 mars 1890) que la grande porte du portique nord de l'Érechthéion est tout entière postérieure à l'époque de la construction du temple. Il compte développer sa démonstration dans le *Journal of Hellenic Studies* <sup>2</sup>.

— M. Michaelis a étudié <sup>3</sup> les nouveaux fragments épigraphiques relatifs au fronton de l'Érechthéion; il pense que les travaux de reconstruction du temple prirent fin dans l'été de 408, après une interruption de quatre ans à la suite des désastres de Sicile. Reprenant la thèse soutenue en 1869 par M. Kekulé, M. Michaelis attribue à la même époque la balustrade du temple d'Athéna Niké, dont les Victoires feraient allusion aux succès d'Alcibiade dans l'Hellespont.

— M. Percy Gardner, qui s'est déjà occupé des courses nautiques chez les Grecs (*Journ. Hell. Stud.*, t. II, p. 90 et 315), publie une stèle athénienne ornée de deux bas-reliefs dont l'un représente un personnage couronné par un autre et le second une barque avec huit rameurs <sup>4</sup>. L'interprétation du premier groupe est très obscure; M. Gardner y reconnaît le *κελευστής* couronnant le *λειτούργος*, en présence d'un rameur qui se couronne lui-même. La barque figurée, dont les formes sont assez lourdes, est peut-être un *ὀπηρετικόν*.

— M. Fowler a publié un bronze archaïque, autrefois acquis à Athènes par M. Stillman et entré, depuis, au Musée de Boston <sup>5</sup>. C'est une figure du type d'Apollon, portant deux lions accroupis sur ses épaules et qui a évidemment servi de poignée à un vase. L'éditeur la rapporte à la première moitié du vie siècle.

— Une charmante statuette en bronze de Dionysos, découverte, dit-on, sur l'Acropole d'Athènes, a passé récemment de la collection Photiades dans celle d'un antiquaire italien, M. Jules Sambon. M. Milani, qui l'a publiée <sup>6</sup>, y reconnaît une réplique du Dionysos en bronze de Praxitèle, décrit avec tant d'emphase par Callistrate. Dans le même travail, rempli d'observations intéressantes, M. Milani a repris l'étude du texte controversé de Pline (XXXIV, 69): *Fecit ex aere Praxiteles et Liberum patrem Ebrietatem nobilemque una Satyrum quem Graeci periboeton cognominant.* » Au lieu d'*Ebrietatem*, il écrit *ebriolatum*,

1. C. Robert, *Hermes*, 1890, p. 431-445.

2. *American Journal*, 1890, p. 200.

3. Michaelis, *Athenische Mittheilungen*, t. XIV, p. 349-366.

4. *Journ. Hell. Stud.*, t. XI, p. 146-150.

5. Fowler, *Bonner Studien*, 1890, p. 176-178.

6. *Museo Italiano*, t. III, p. 782-789 et pl. VII.

épithète de *Liberum patrem* et propose d'appliquer la désignation de *periboëtos* non pas, comme on le fait généralement, à une statue de Satyre, mais au groupe formé d'un Satyre et de Dionysos ivre. Les répliques de ce groupe sont assez nombreuses et l'on en a découvert une à Athènes même ('Ερμ. ἀρχαϊολ., III, pl. I, p. 67).

— M. Lechat a fait connaître deux mors de bronze<sup>1</sup>, l'un recueilli sur l'Acropole, l'autre de provenance inconnue et appartenant à M. Carapanos. Le second mors présente des dispositions singulières qui en font, une sorte de « mors torturant », applicable exclusivement, sans doute, aux chevaux d'un caractère très vicieux.

— On a découvert en 1888, dans un tombeau du Céramique extérieur, une statuette en terre cuite représentant une femme qui porte sur sa tête un escabeau couvert d'un coussin. M. Waldstein, qui l'a publiée, la rapproche d'une figure féminine de la frise du Parthénon (Michaelis, pl. XIV, n° 31), où Mrs. Harri-son (*Class. Rev.*, 1889, p. 378) a proposé de reconnaître Τραπεζώ, ἱερειά τις Ἀθήνησιν (Hésychius). Voilà tout ce que j'ai pu comprendre à son article<sup>2</sup>, écrit dans une langue dont je ne possède pas la clef.

— Le vase de Xénoklès et Kleisophos<sup>3</sup> a été publié par M. Schneider<sup>4</sup>. La peinture est une scène de banquet traitée avec un mépris tout aristophanesque du décorum. Les œuvres de Xénoklès que l'on connaît jusqu'à présent offrent un tout autre caractère : l'originalité de celle-ci est attribuée par l'éditeur à Kleisophos. Le style des figures noires qui le composent est celui des plus anciens vases à figures rouges, où l'on trouve aussi plus d'un motif analogue.

— L'Éphorie a fouillé, dans le Céramique extérieur, dix tombeaux de la bonne époque grecque; on y a recueilli de beaux vases, entre autres une grande amphore à figures noires où l'on voit quatre Gorgones et Héraklès tuant Nessos; ce vase était en dehors des tombes, brisé en de nombreux fragments qu'on a pu rajuster<sup>5</sup>.

— M. Jan Six a fait connaître deux beaux lécythes blancs conservés à Bonn<sup>6</sup>. L'un d'eux est particulièrement intéressant, puisqu'on y voit représentée une stèle surmontée de la statue d'un éphèbe; c'est un des rares exemples certains de l'emploi de statues funéraires au v<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Le même article est accompagné d'une bonne gravure en couleurs d'après un lécythe blanc récemment découvert à Érétrie, où l'on voit une femme assise devant laquelle se tient un jeune homme armé<sup>8</sup>; je connais peu de peintures attiques d'un style plus exquis.

— Sur un autre lécythe d'Érétrie<sup>9</sup>, M. Weisshäupl signale une stèle surmontée d'une pyramide à degrés qui lui rappelle le Mausolée d'Halicarnasse. Ce

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 385-388.

2. Waldstein, *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 143-145.

3. Cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 261.

4. A. Schneider, *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 329, pl. XIII XIV.

5. *Δελτίον*, 1890, p. 4-5.

6. Six, *Bonner Studien*, 1890, p. 154-157, pl. X, XI.

7. Cf. Furtwaengler, *Sammlung Saburoff*, I, p. 50.

8. *Bonner Studien*, p. 157, pl. XII.

9. Weisshäupl, *Athen. Mittheilungen*, t. XV, p. 40-63, pl. I.

type architectural, où l'on a reconnu des influences asiatiques, était donc répandu en Attique dès le milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C.

— M. Stechoukareff a acquis à Athènes et conserve aujourd'hui à Saint-Petersbourg un nouveau fragment d'un des plus anciens décrets attiques (*Corp. inscr. attic.*, I, 1, = IV, 1), dont la partie principale est au British Museum. Le morceau inédit a été publié avec une notice en latin par M. Novossadsky<sup>1</sup>.

— Un nouveau venu, M. A. Wilhem, a complété, au moyen d'un fragment inédit, un décret attique de 332 (*Ἀθήναιον*, II, p. 131) en l'honneur du poète comique Amphis<sup>2</sup>.

— Au nord-est d'Athènes, à l'endroit dit Ἀμπελόκηποι, on a découvert une stèle carrée portant une inscription archaïque très intéressante : *Ἡερὸν Διὸς Μελιχίου* (*sic*) Ἀθηναίας<sup>3</sup>. Il y avait donc là un temple commun à Zeus Melichios et Athéna. Les lettres *αἷς*, gravées à la place de *καί*, sont un détail curieux; il faut signaler encore la présence de l'H dans Ἀθηναίας, alors que l'inscription est bien antérieure à Euclide.

M. Foucart avait autrefois exprimé l'avis (*Bull. Corr. Hellén.*, 1883, p. 506) que le culte de Zeus Melichios était celui de quelque Moloch oriental grécisé. Cette opinion, fondée sur la découverte de nombreux ex-voto à Zeus Melichios au Pirée, peut encore être maintenue après la découverte que nous rapportons<sup>4</sup>; une forme grecque et une forme orientale, distinctes à l'origine, ont été confondues par le même syncrétisme qui a assimilé Héraklès à l'Hercule latin.

— Un curieux fragment d'un décret attique du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, découvert dans l'église d'Ἅγιος Ἀνδρέας, a pour objet d'éloigner de l'Acropole les esclaves fugitifs et les *λωποδύται* ou voleurs de vêtements. La construction qui doit être élevée à cet effet (peut-être un corps de garde), est confiée à l'architecte Calligratès; les entrepreneurs doivent la terminer en soixante jours<sup>5</sup>. M. Lolling, qui a publié ce texte après M. Foucart, pense que l'architecte Callicratès est celui auquel on doit le Parthénon et les Longs Murs<sup>6</sup>.

— M. Lolling a complété, au moyen de nouveaux fragments, l'inscription *C. I. A.*, I, 52, 53<sup>7</sup>; c'est un traité entre les Athéniens et les Bottiéens de Macédoine, vers 420 av. J.-C. Le même savant a restitué l'inscription *C. I. A.*, IV, n° 373,90, qui est probablement une dédicace du célèbre Théodore de Samos<sup>8</sup>.

— Pausanias a vu dans l'Altis un autel à Zeus *καταιβάτης*. Un autel portant la dédicace [Δ]ιὸς [κ]αταιβάτου a été découvert au cours des fouilles près de l'Olympieion d'Athènes<sup>9</sup>. Au même endroit on a trouvé une base carrée avec l'inscription : Ἱταλικὸς ξένῳ Ἀσκληπιῷ. Cette épithète se rencontre pour la première fois associée au nom d'Asclépios<sup>10</sup>.

1. *Athen. Mittheilungen*, t. XIV, p. 410.

2. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 219-222.

3. Koumanoudis, *Ἐφημ. ἀρχαιολ.*, 1889, p. 53 (fascicule distribué en juin 1890).

4. Sur l'ancienneté du culte de Zeus Melichios, à Athènes, cf. Thucyd., I, 126, texte rappelé par M. Koumanoudis.

5. Foucart, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 177-180.

6. *Δελτίον*, 1889, p. 254. Cf. *Jahrb. d. Instit.*, 1890, p. 80, n. 5.

7. *Δελτίον*, 1890, p. 37.

8. *Ibid.*, p. 42.

9. *Ἐφημ. ἀρχαιολ.*, 1890, p. 61 (Koumanoudis).

10. M. Lambros parle, dans l'*Athenaeum* du 12 juillet 1890 (p. 70), d'une dédicace

— De nouveaux fragments sont venus s'ajouter aux textes épigraphiques qui rappellent la dédicace de phiales d'argent par des esclaves affranchis ou des métèques, ayant échappé à une accusation ἀπροστασίῳ ou ἀποστασίῳ (C. I. A., II, n<sup>os</sup> 768 et suiv.)<sup>4</sup>.

— M. Foucart a déchiffré, sur un marbre palimpseste, les signatures de deux sculpteurs inconnus du iv<sup>e</sup> siècle, Xanthias et Ariston<sup>5</sup>.

— Deux spécimens de *dirae*, analogues à celles qui ont été publiées dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1889, p. 79), sont entrés au Musée Britannique et ont été l'objet d'une notice de M. Murray<sup>6</sup>.

— Une inscription du Pirée, publiée par M. Bérard, révèle l'existence d'un Asclépieion à Munychie<sup>7</sup>.

DAPHNI. — M. Lampakis, dont on connaît le zèle pour les antiquités byzantines de la Grèce, a publié une monographie accompagnée de nombreuses figures sur le couvent de Daphni<sup>8</sup>.

ÉLEUSIS. — M. Brueckner a publié un bas-relief du v<sup>e</sup> siècle, découvert à Éleusis, dont les deux registres représentent des combats entre cavaliers et fantassins. Avec M. de Wilamowitz, M. Brueckner restitue ainsi l'inscription : [Πυθόδωρος ἑπιζήλο(ν) ἱππαρχέ[σας τοῖν θεοῖν]. Ce Pythodoros, fils d'Épizelos, est connu (C. I. A., II, 3, 1250; Diog. Laert., IX, 8, 54). Le style du bas-relief s'éloigne de celui des sculptures du Parthénon et rappelle la frise du temple d'Athéna Niké<sup>9</sup>.

— M. Philios a fait connaître une charmante statuette féminine du vi<sup>e</sup> siècle et deux têtes archaïques découvertes à Éleusis<sup>7</sup>. Le contraste entre le style des deux têtes est extrêmement frappant; l'une se rattache à la tradition des sculptures en tuf de l'Acropole, l'autre à ce qu'on est convenu d'appeler l'école de Chios. La première (pl. V) présente une certaine analogie avec la tête archaïque de la collection Rampin<sup>8</sup>.

Le même archéologue a publié une relation de ses fouilles dans les tombeaux archaïques d'Éleusis<sup>9</sup>.

— M. Winter a appelé l'attention sur une tête en marbre du Vatican, sculptée dans le style du v<sup>e</sup> siècle, où il reconnaît le dieu éleusinien Iacchos et qu'il considère comme un des prototypes de l'*Eubouleus* découvert à Éleusis. Il serait disposé à voir dans cette tête une réplique de celle du dieu Iacchos, qui faisait partie du groupe signalé par Pausanias (I, 2, 4) et généralement attribué,

à Zeus *Krataibates* découverte par M. Kophiniotis près d'Argos; le même marbre est orné d'un bas-relief qui représente Jupiter lançant la foudre. Voir aussi *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 233, où l'inscription est reproduite.

1. Δελτίον, 1890, p. 58-64; Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 60.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 515-516; cf. Lolling, *Δελτίον*, 1890, p. 44.

3. *Classical Review*, 1890, p. 187.

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 649-650.

5. Γ. Λαμπάκης, Χριστιανική ἀρχαιολογία τῆς Μονῆς Δαφνίου, Athènes, 1889.

6. *Athenische Mittheilungen*, t. XIV, p. 398-408, pl. XII.

7. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 447, pl. III-VI.

8. Rayet, *Monuments de l'art antique*, pl. XVIII.

9. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 471.



depuis un travail de M. Benndorf, à Praxitèle l'ancien, grand-père du célèbre sculpteur d'Athènes <sup>1</sup>.

ICARIE <sup>2</sup>. — M. Buck a publié les morceaux de sculpture découverts par l'École américaine à Icarie. Ce sont : une tête virile colossale, de travail archaïque (*Am. Journ.*, 1889, p. 463, fig. 43) ; les fragments d'une statue colossale assise, également archaïque, appartenant peut-être à une figure de Dionysos tenant un canthare, dont le numéro précédent serait la tête ; torse archaïque de la série dite de Ténéa ; fragment d'une stèle funéraire représentant un vieillard tenant un bâton, travail du v<sup>e</sup> siècle (pl. XI, 2) ; femme assise, très beau relief du v<sup>e</sup> siècle, dans le style de la frise du Parthénon (pl. XIII) ; Héraklès et les Muses, relief du iv<sup>e</sup> siècle (fig. 48) ; Apollon sur l'omphalos entre deux figures, relief du iv<sup>e</sup> siècle (pl. XI, 3) ; Apollon sur l'omphalos jouant de la lyre, suivi de deux Muses, même époque (pl. XI, 1). Parmi les autres sculptures, appartenant à l'époque gréco-romaine, il y a plusieurs morceaux intéressants qui auraient mérité de meilleures images. Signalons encore (p. 475, fig. 55) une belle figure féminine tenant un sceptre, gravée au trait dans le style du v<sup>e</sup> siècle sur un ex-voto de bronze.

VELANIDÉZA <sup>3</sup>. — M. Staïs a publié dans le *Δελτίον* (1890, p. 16-28), un rapport détaillé, accompagné de deux planches, sur les fouilles qu'il a dirigées à Velanideza. Les fragments d'inscriptions qu'il y a recueillis appartiennent à des épitaphes antérieures aux guerres médiques.

PETREZA. — Dans une sépulture du tumulus à Petreza <sup>4</sup>, on a découvert un fragment de vase à figures noires portant cette intéressante inscription de la fin du vi<sup>e</sup> siècle : Μνεσ[ικλε]ιδες : εδοκεν : Φοκι : Κεαλτες : εγραψεν <sup>5</sup>.

MARATHON. — La Société archéologique a fait fouiller le grand tumulus de Marathon ; on y a découvert une quantité d'ossements incinérés, qui sont certainement ceux des 192 soldats athéniens morts en 490. Avec les ossements, on a trouvé de petits vases et des lécythes communs à figures noires, qui appartiennent sans aucun doute au v<sup>e</sup> siècle <sup>6</sup>.

RHAMNUS. — M. Rossbach a donné une photogravure du fragment de tête colossale autrefois découvert à Rhamnus et que l'on rapporte avec vraisemblance à la *Némésis* d'Agoracrite <sup>7</sup>. La restitution de l'ensemble de la statue est encore très incertaine, malgré les prétendues copies qu'on en a signalées sur les monnaies de Chypre.

1. Winter, *Bonner Studien*, 1890, p. 143-153.

2. *American Journal of archaeology*, 1889, p. 460, pl. XI, XIII ; cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 265.

3. Cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 265.

4. Cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 265.

5. *Δελτίον*, 1890, p. 49.

6. Sp. Lambros, *The Athenaeum*, 1890, II, p. 70 ; *Δελτίον*, 1890, p. 65-71 ; *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 186-187 ; *Athenische Mittheilungen*, t. XV, p. 233-234. Le même tumulus avait été fouillé sans succès en 1884 par M. Schliemann, qui n'avait pas poussé assez profondément ses tranchées d'essai.

7. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 64. Voir aussi, sur le temple de Rhamnus, H. Posnansky, *Nemesis und Adrasteia*, p. 92 et suivantes.



OROPE<sup>1</sup>. — Les nouvelles inscriptions de l'Amphiaréion que M. Leonardos a publiées dans l'Ἐφημερίς<sup>2</sup> sont, pour la plupart, des décrets de proxénie en l'honneur de bienfaiteurs d'Orope (Hermogène de Myrina, p. 22; Κλεόνικος ὁ τραχωδός, p. 47); mais il y a aussi un très intéressant catalogue d'objets en argent appartenant au sanctuaire (p. 7), et deux signatures des sculpteurs Thoinias de Sicione et Strombichos d'Athènes (p. 1). Cette dernière est gravée sur un Hermès acéphale découvert dans l'orchestre du théâtre; les caractères appartiennent à la première moitié du v<sup>e</sup> siècle.

ATTIQUE. — M. Washington a conduit des fouilles sur l'emplacement d'une église ruinée à Stamata, entre Kephisia et Marathon; il y a découvert un torse de statue féminine en marbre pentélique, un torse d'éphèbe et plusieurs fragments<sup>3</sup>. Le premier torse, qui est d'un beau travail archaïque, a été excellemment reproduit par M. Dujardin (pl. XII); il mérite autre chose que les lignes insignifiantes qui lui ont été consacrées dans le *Journal*, où M. Waldstein se demande si c'est une sculpture archaïque ou archaisante, comme si la science n'avait pas fait un pas depuis quinze ans!

— M. Koumanoudis a publié<sup>4</sup> un curieux fragment d'un décret de δημόται, trouvé dans une région non indiquée de l'Attique, où il est question d'une attaque nocturne repoussée à main armée par la garde nationale de l'endroit. Les caractères sont du iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

ANTHÉDON. — Les inscriptions découvertes par l'École américaine d'Athènes à Anthédon ont été publiées par MM. Buck et Tarbell<sup>5</sup>. La plupart sont funéraires, mais il y a aussi un catalogue de conscrits (p. 443), deux dédicaces à Arthémis Eileithuia (p. 445, 447) et une liste de magistrats (p. 448). Une inscription archaïque donne le Θ carré, forme nouvelle en Béotie. Signalons enfin deux inscriptions bilingues, dont l'une présente l'ellipse rare du mot ἀπελευθερος.

PLATÉES. — Le fragment de l'édit de Dioclétien (texte latin), découvert par l'École américaine à Platées, a été publié par MM. Rolfe et Tarbell avec une traduction et un commentaire<sup>6</sup>. A la suite vient un court rapport de M. Waldstein sur l'histoire des fouilles. Les autres inscriptions sont peu importantes<sup>7</sup>; la plus curieuse, trouvée dans une église, porte Ὑς (sic) τὸν [τῶν] κανκέλων κόσμον<sup>8</sup>. Les éditeurs croient qu'elle n'est pas antérieure au ix<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

1. Cf. Dürrbach, *De Orope et Amphiarai sacro*, Paris, 1890, avec 2 pl.

2. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 1-50 (fascicule distribué en juin 1890).

3. *American Journal of archaeology*, 1889, p. 423-425 et pl. XII.

4. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 57.

5. *American Journal of archaeology*, 1889, p. 443-460. L'histoire et les plans des fouilles ont été publiés dans le même journal, 1890, p. 96-107 (J. Rolfe). Notons (p. 100) un σάκωμα en tuf et (pl. XV) une curieuse collection d'instruments en bronze, découverts dans les ruines d'un atelier ou d'un magasin de bronzier.

6. *American Journal of archaeology*, 1889, p. 428-439.

7. *Ibid.*, 1890, p. 108-111.

8. Cf. l'inscription africaine *Virginum cancellus* (*Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1889, p. 417). Pour un spécimen de *cancellus*, voir Bosio, *Rom. sotterr.*, pl. 429.

9. M. Allen s'est montré de nouveau excellent helléniste en restituant avec beaucoup d'esprit et d'élégance une épithaphe métrique de Platées (*ibid.*, p. 110.)

— Dans ses fouilles subséquentes, l'École américaine a découvert un nouveau fragment, cette fois en grec, de l'édit de Dioclétien<sup>1</sup>; il contient une colonne et demie de prix qui n'était encore représentée par aucun exemplaire<sup>2</sup>.

AKRAEPHIAE. — M. Holleaux a publié une nouvelle série d'inscriptions découvertes au cours de ses fouilles sur l'emplacement du temple d'Apollon Ptoos<sup>3</sup>. Dans les mêmes articles, il a donné une très intéressante étude sur la constitution de la ville d'Akraephia d'après l'épigraphie et prouvé qu'il ne fallait pas conclure de la phrase de Pausanias (IX, 23, 6) à l'abandon du sanctuaire du Ptoion après la destruction de Thèbes par Alexandre.

THESPIES. — Parmi les objets découverts par M. Jamot près du temple des Muses à Thespies, figure une stèle votive très singulière : on y voit le buste en relief d'un vieillard aux cheveux hérissés et, tout autour, des inscriptions malaisées à lire où il est question d'Hésiode et de son père Dios. Le vieillard aux cheveux hérissés est-il Pan, Thamyras, Hésiode lui-même ? Il est d'autant plus difficile de se prononcer que cette sculpture est, jusqu'à présent, unique en son genre<sup>4</sup>.

THÈBES. — M. E. Fabricius a montré que l'enceinte de Thèbes s'étendait beaucoup plus vers l'ouest que ne l'ont admis Ulrichs et Forchhammer; la découverte de fragments de tuiles faîtières lui a permis de suivre presque entièrement le tracé de l'ancienne enceinte. Il a pu aussi établir que le mur de la Cadmée, loin d'être enveloppé par celui de la ville, se confondait avec celui-ci au sud et venait s'y appuyer<sup>5</sup>.

— M. O. Kern a donné dans l'*Hermès* (1890, p. 1-16) un article développé sur le sanctuaire des Cabires découvert près de Thèbes par l'Institut allemand (cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 277).

THISBÉ. — M. J.-C. Rolfe a publié une relation des sondages pratiqués à Thisbé par l'École américaine; cette notice est suivie d'un certain nombre d'inscriptions dont l'une, déjà connue en partie (*Ἐργμ. ἀρχ.*, n° 3061), paraît très intéressante<sup>6</sup>.

TANAGRA. — Les fragments *Περὶ τῶν ἐν Ἑλλάδι πολέων* publiés par C. Müller (*F. H. G.*, II, p. 254), qui contiennent une description souvent citée de Tanagra,

1. *Δελτίον*, 1890, p. 29. Voir, sur les exemplaires découverts depuis la publication du *Corp. inscr. lat.*, t. III, l'article de M. Mommsen dans l'*Hermès*, 1890, p. 17-35.

2. Waldstein, *The Academy*, 1890, I, p. 317; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 578; *The Nation*, 8 mai 1890.

3. *Bull. Corr. Hellén.*, t. XIV, p. 1-64, p. 181-203 (dédicace de la ville de Thespies, p. 2; signature de Simalos, p. 6; décret du conseil amphictionique de Delphes, p. 21; décret d'Akraephia en l'honneur d'arbitres envoyés par la ville thessalienne de Larissa, p. 36; décret des villes béotiques en réponse à des théories venues d'Akraephia pour les inviter à prendre part aux jeux Ptoia, p. 52 et suivantes; reddition de comptes par un fonctionnaire du temple, p. 182; inscriptions agonistiques, p. 189, 191, 192).

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 546-551, pl. IX et X.

5. E. Fabricius, *Theben*, Fribourg, 1890, avec une carte en couleurs. Cf. *Rev. crit.*, 1889, II, p. 41.

6. *American Journal of archaeology*, 1890, p. 112-120.

doivent être attribués non à *Dicéarque* mais à *Héraclide le Critique*, mentionné par Apollonius (Westermann, *Παραδοξογράφοι*, p. 109, 3), comme l'auteur d'un livre du même titre. Après Wachsmuth, Unger et Wilamowitz, M. Fabricius a essayé de fixer la date de cet écrivain : il s'arrête à l'époque comprise entre 260 et 247 av. J.-C. <sup>1</sup>.

— Deux terres cuites archaïques de Tanagre, représentant l'une un cavalier et l'autre une divinité féminine émergeant d'une gaine peinte, ont été publiées et longuement étudiées par M. Jamot, qui s'est efforcé de leur assigner un rang chronologique dans la série des statuettes analogues <sup>2</sup>. Plusieurs figurines marquant les diverses étapes dans l'histoire de ces types ont été reproduites par la zincogravure au cours de son article (p. 208, 210, 213-215, 218-220).

DELPHES. — M. Pomtow croit qu'il y avait à Delphes une réplique de l'exvoto placé par les Messéniens à Olympie. On connaît aujourd'hui 16 fragments de la base en marbre triangulaire qui le portait; ce qui reste des inscriptions se rapporte aux Messéniens et aux Naupactiens. Les deux monuments appartiendraient à la période comprise entre 430 et 421 av. J.-C. <sup>3</sup>.

CORINTHE. — Le beau lécythe protocorinthien donné par feu Malcolm Macmillan au Musée Britannique a été publié une seconde fois, mais en couleurs, dans le *Journal of Hellenic Studies*, aux frais de la famille du défunt <sup>4</sup>.

PATRAS. — On annonce la découverte d'un sarcophage en marbre, sur lequel est figurée la chasse de Calydon <sup>5</sup>. C'est un beau travail gréco-romain.

TIRYNTHÉ. — M. G. Perrot a consacré, dans le *Journal des Savants*, trois articles aux monuments de Tirynthe, qu'il a récemment eu l'occasion de visiter <sup>6</sup>. M. Puchstein a institué une comparaison entre le palais de Tirynthe et les constructions de l'acropole d'Hissarlik <sup>7</sup>; il est disposé à considérer ces dernières comme le résultat d'un emprunt fait par l'Asie à la civilisation mycénienne.

— Une gemme en hématite, récemment acquise par le Musée Britannique, offre le dessin archaïque de deux figures saisissant un taureau par les cornes. Un des hommes est représenté couché dans l'espace au-dessus du taureau, preuve nouvelle que, dans la peinture de Tirynthe, il ne s'agit pas d'un acrobate <sup>8</sup>. Un argument dans le même sens avait déjà été fourni par la découverte de Vaphio <sup>9</sup>.

TRÉZÈNE. — M. Legrand, fouillant au nom de l'École française, a découvert

1. Fabricius, *Bonner Studien*, 1890, p. 58-66.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 204-223, pl. XIII et XIV.

3. *Société archéologique de Berlin*, juillet 1890.

4. C. Smith, *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 167-180, pl. I et II. Cf. *Rev. archéol.*, 1889, I, p. 105; 1890, I, p. 275. Les nouvelles planches sont admirablement exécutées.

5. *Δελτίον*, 1889, p. 5; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 251.

6. *Journal des Savants*, 1890, p. 105, 233, 335.

7. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 870, 902 (*Société archéologique de Berlin*).

8. La gemme en question est gravée dans l'*Archaeologischer Anzeiger*, 1890, p. 69.

9. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 274. Une pierre gravée analogue a été publiée par Heydemann, *Archaeologischer Anzeiger*, 1889, p. 190.

un monument d'ancien style, que M. Ch. Normand considère comme un autel, une statue de Mercure de grandeur naturelle et un édifice qui est peut-être un gymnase<sup>1</sup>.

ÉPIDAURE. — M. Foucart a établi<sup>2</sup> : 1° que les frontons du temple d'Asclépios sont de Timothée, un des sculpteurs qui travaillèrent au Mausolée, résultat d'une importance capitale pour l'histoire de l'art ; 2° que la *tholos* est bien de Polyclète le jeune et fut construite après le temple, vers 360 av. J.-C. M. Lechat, collaborant avec un architecte, M. Defrasse, a donné de bonnes raisons pour faire admettre que la *tholos* abritait la source sacrée d'Asclépios, et que l'autel du dieu se trouvait au sud du temple, où subsiste une plate-forme de grandes dimensions<sup>3</sup>.

— M. Jean Baunack a publié, sous le titre *Aus Epidauros* (Leipzig, 1890), un programme contenant de nombreuses observations critiques sur les inscriptions découvertes à Épidaure, entre autres les *stèles des guérisons*, que M. Baunack a récemment collationnées. M. A. Ludwig a proposé des corrections au texte de l'inscription métrique d'Isyllos<sup>4</sup>.

— Dans la revue hebdomadaire intitulée : *La Médecine moderne*, j'ai donné la première traduction française de l'inscription d'Épidaure relative à la guérison de Julius Apellas<sup>5</sup>.

M. Charles Normand a publié, dans l'*Ami des Monuments*, un article d'ensemble illustré sur les ruines d'Épidaure<sup>6</sup>.

LYCOSURA. — Les trouvailles faites sur ce point<sup>7</sup> ont été transportées en partie à Mégalopolis, où il est question de construire un musée<sup>8</sup>, en partie au Musée Central d'Athènes. M. Leonardos a publié dans le *Δελτίον* cinq inscriptions de cette provenance<sup>9</sup>, entre autres un long texte en l'honneur de Nicasippe et de sa femme Timasistrata. Nicasippe avait accepté le sacerdoce de Despoina à un moment où personne ne voulait s'en charger et avait fait preuve d'une grande libéralité envers la ville.

Dans une correspondance adressée à l'*Athenaeum*, M. Waldstein vante la beauté des fragments de statues découverts à Lycosura et n'hésite pas à y reconnaître celles de Damophon de Messène, signalées à Lycosura par Pausanias<sup>10</sup>.

MANTINÉE. — M. Fougères a commencé, dans le *Bulletin*, la publication de son rapport général sur les fouilles de Mantinée (1887-1888), accompagné d'un plan de la ville antique dressé par M. Félix de Billi, de plans du théâtre et de l'agora dressés par M. Bérard et par lui-même<sup>11</sup>. Les monuments qu'il a décrits sont

1. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 184.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 589.

3. *Ibid.*, p. 631-642.

4. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 419, 449.

5. *La Médecine moderne*, 1890, p. 127.

6. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 140-157.

7. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 268.

8. *Δελτίον*, 1889, p. 252.

9. *Ibid.*, 1890, p. 43.

10. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 377.

11. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 65-90, pl. I ; p. 245-274, pl. XVII, XVIII.

l'enceinte (p. 66), le théâtre (p. 248) et les édifices voisins (p. 252), le Bouleutérion (p. 256, avec plan), l'agora (p. 261), les rues (p. 269). C'est la première monographie de ce genre publiée par le *Bulletin*; elle mérite de servir de modèle à tous ceux qui auront l'occasion de poursuivre des fouilles étendues parmi les ruines d'une ville antique.

— Le même archéologue a fait connaître une statuette de Télésphore<sup>1</sup>, découverte par lui à Mantinée, qui vient s'ajouter à la liste des monuments énumérés récemment par M. Schenk<sup>2</sup>.

— M. Fougères a répondu, avec une vivacité spirituelle<sup>3</sup>, aux attaques inconsidérées de M. Schliemann, dont il a déjà été question ici<sup>4</sup>. Le *Journal des Débats* du 13 mai 1890 s'est associé à cette légitime protestation. L'incident doit être considéré comme clos.

**É. TÉGÉE.** — La statue archaïque d'Hagiorgitica près de Tégée, dont nous avons annoncé la découverte<sup>5</sup>, a été publiée par M. Bérard<sup>6</sup>, qui l'a rapprochée d'une figure analogue trouvée autrefois à Franko-Vrysi, non loin de Tégée (*Ἐφημ. ἀρχαιολ.*, 1874, pl. 71). Cette dernière est en marbre, tandis que celle d'Hagiorgitika est en tuf. M. Bérard y reconnaît une œuvre de l'école d'Argos, que la tradition met en rapport avec l'Égypte (Hérod., II, 171).

— Un bas-relief de Tégée, représentant une lionne<sup>7</sup>, paraît à M. Fougères l'œuvre d'un animalier de second ordre qui se sera inspiré du bas-relief représentant un lion qu'il a attribué à l'école de Scopas<sup>8</sup>.

— M. R. Meister a réédité avec un commentaire l'importante inscription arcadienne découverte par M. Bérard dans le temple d'Athéna Aléa (*Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 281)<sup>9</sup>. La même inscription a été l'objet d'un travail de M. O.-A. Danielsson<sup>10</sup>.

**MÉGALOPOLIS.** — L'École anglaise a commencé des fouilles à Mégalopolis. Partant de l'emplacement de l'agora, on a découvert un grand portique qui la longe au nord; puis on a travaillé au théâtre, dont la scène a été retrouvée en bonne condition. Il y a des inscriptions (noms de tribus, etc.) gravées sur les sièges des rangées inférieures. Derrière la scène s'élève un portique carré, dans les envi-

Voir aussi, dans *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 158-162, une notice anonyme sur les fouilles de Mantinée.

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 595-601, pl. VIII. Sur la pl. VII est figurée une tête de femme de même provenance, qui paraît être un portrait.

2. Schenk, *De Telesphoro deo*, diss. inaug., Göttingen, 1888. Voilà une de ces thèses courtes et précises comme on devrait en présenter à nos Facultés des lettres, au lieu des énormes volumes qu'elles ont le tort de solliciter!

3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1890, p. 271. Au moment où cette réponse a été imprimée à Athènes, M. Fougères ignorait la rétractation de M. Schliemann que j'ai publiée dans ma dernière *Chronique* (*Rev. archéol.*, 1890, I, p. 271).

4. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 271-272.

5. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 271.

6. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 382-384, pl. XI.

7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 512-515, pl. XII.

8. *Ibid.*, t. XIII, p. 477, pl. VI.

9. R. Meister, *Tempelrecht von Alea* (extrait des *Berichte der königl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*, 1889, p. 71-98). Cf. Larfeld, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 735.

10. O.-A. Danielsson, *Epigraphica*, Upsala, 1890 (cf. *Rev. crit.*, 1890, II, p. 42).



rons duquel on a trouvé deux autels. Les fouilles ont aussi porté sur un tumulus à l'est de la ville qui contenait de nombreuses sépultures, la plupart de basse époque. Le travail a été exécuté sous la direction de MM. Loring, Richards et Woodhouse; l'éphore délégué était M. Castromenos<sup>1</sup>.

VAPHIO. — Quels chefs-d'œuvre que ces deux vases en or découverts dans le tumulus de Vaphio\*! Maintenant que nous pouvons en apprécier toute l'importance, grâce aux admirables gravures publiées dans l'*Ἐφημερίς*<sup>2</sup>, nous n'hésitons pas à les mettre bien au-dessus de tous les objets d'art achéen découverts dans les tombes royales de Mycènes. Paul Potter et Brascassat n'ont jamais dessiné des taureaux d'un galbe plus pur, d'une allure plus fière. Mais tous les éloges seraient superflus : regardez la planche de l'*Ἐφημερίς*, si vous n'êtes pas assez heureux pour pouvoir aller admirer les originaux.

— M. Winter a signalé<sup>3</sup> les analogies que présentent les découvertes de Vaphio avec les bas-reliefs hittites de Sindjirli d'une part, les monuments égyptiens de l'autre. Il croit que la civilisation mycénienne est originaire de Syrie et admet qu'elle a fleuri entre 1600 et 1200 av. J.-C. Je ne vois pas pourquoi les mêmes influences n'auraient pas pu s'exercer sur une civilisation ayant son centre en Crète, d'autant plus qu'il y a trace d'anciens rapports entre cette île et la côte syrienne. Le mémoire de M. Winter contient des observations très intéressantes; ainsi il rapporte à l'art mycénien un vase gravé de Chypre considéré à tort comme phénicien (Perrot et Chipiez, t. III, p. 794) et explique les figures fantastiques qu'on trouve à la fois sur cet objet, sur des gemmes insulaires et sur un fragment de peinture murale de Tirynthe comme des imitations de la divinité égyptienne Thueris (l'hippopotame).

OLYMPIE. — M. Furtwaengler publiera prochainement un ouvrage avec gravures sur les bronzes découverts par l'expédition allemande à Olympie<sup>4</sup>.

— M. Treu<sup>5</sup>, contrairement à M. Six, n'admet pas la restitution d'un autel aux pieds de Zeus dans le fronton oriental; en revanche, il donne raison à MM. Laloux et Monceaux, qui ont reconnu les traces d'une cuirasse en bronze sur le torse de Pélops (*Restauration d'Olympie*, p. 87), bien qu'il ne s'accorde

1. *Journal of Hellen. Studies*, t. XI, p. 215; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 507, 538, 807; *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 183-184; Loring, *British school at Athens, report of the committee*, 1890, p. 13-19; *Δελτίον*, 1890, p. 80, avec les inscriptions gravées sur les sièges. Je regarde comme indiscrète la publication de ces textes par l'éphore Castromenos, alors que les auteurs des fouilles n'en avaient encore rien fait connaître.

2. Cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 272. Voir aussi une lettre de M. Stillman dans l'*Athenaeum*, 1890, I, p. 777.

3. Tsountas, *Ἐφημ. ἀρχαιολ.*, 1889 (distribué en juin 1890), p. 129-172, pl. VII (poignard, vase mycénien, bagues, poisson); pl. VIII (objets divers en métal); pl. IX (les deux vases en or). A la p. 136 sont donnés un plan et une coupe du tumulus. Les gemmes de style insulaire découvertes à Vaphio sont reproduites en phototypie sur la pl. X; il y en a d'admirables, du même style que les reliefs des vases aux taureaux.

4. *Société archéologique de Berlin*, juillet 1890.

5. *Berl. Philol. Wochenschrift*, 1890, p. 455.

6. *Jahrbuch des Instituts*, 1889, p. 264-311, avec gravures (voir surtout p. 304 et suiv.); *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 710. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 266.



pas avec eux sur la restitution de cette cuirasse. Le sculpteur Possenti a retrouvé une partie de la main gauche de l'homme assis à terre (L), qui doit avoir tenu les rênes de l'attelage d'Oenomaüs, alors que M. Six le représente appuyant sa main élevée contre sa joue. Guidé par des considérations techniques, M. Treu n'admet pas non plus, comme l'a fait M. Six, la disposition des chevaux sur deux rangées. Ayant donné précédemment un croquis du projet de M. Six, nous reproduisons ici, à titre de comparaison, celui qui a été proposé par M. Treu (*Jahrb. d. Inst.*, 1889, pl. 8-9, n° 1).<sup>1</sup>



On a retrouvé, sur les indications du sculpteur Hartmann, la main gauche du vieillard assis qui fait partie du fronton oriental; cette main avait été jusqu'ici attribuée à tort à la figure d'Oenomaüs. Comme cette main est percée d'un trou, il s'ensuit que le vieillard s'appuyait sur un bâton et non pas, comme on le croyait, directement sur le sol.<sup>2</sup>

— M. Weizsäcker propose d'expliquer comme il suit la métope d'Héraklès et Atlas<sup>3</sup>. Ce n'est point Héraklès qui s'est chargé de la voûte du ciel, tandis qu'Atlas lui apporte les pommes des Hespérides; c'est Héraklès qui s'est emparé des pommes et qui prend ironiquement congé d'Atlas, écrasé sous son fardeau. La jeune fille présente à la scène serait une fille d'Atlas<sup>4</sup>. Cette explication ne me semble pas admissible.

— Un beau torse viril découvert à Olympie en 1878<sup>5</sup> serait, suivant M. Treu<sup>6</sup>, celui d'un Esculape, œuvre de quelque artiste attique du v<sup>e</sup> siècle. Peut-être faut-il y reconnaître une réplique de l'Esculape d'Alcamène<sup>7</sup>; en tous les cas, M. Treu voit dans cette statue une confirmation nouvelle de la théorie de M. Overbeck, d'après lequel le type classique d'Asklépios est sorti de l'école de Phidias.

GYTHIUM. — La Société archéologique d'Athènes a acquis un autel provenant de cette ville, qui porte une dédicace Ἀσκληπιῷ Ὑπηρέτῳ.

ALOS. — M. Giannopoulos a publié une inscription d'Alos en Thessalie, décret de proxénie en l'honneur d'un citoyen de Larissa, qui nous donne pour la première fois quelques renseignements sur la constitution de cette ville<sup>8</sup>.

— M. Carapanos a fait connaître<sup>9</sup> une nouvelle série d'inscriptions de l'oracle

1. Treu, *Société archéologique de Berlin*, juillet 1890.

2. Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 280.

3. *Korrespondenzblatt für die württembergische Schulen*, t. XXXVI, p. 427 (*Berl. Philol. Woch.*, 1890, p. 772).

4. *Ausgrabungen zu Olympia*, t. III, p. 17 b 2.

5. *Soc. archéol. de Berlin*, juillet 1890.

6. Pausanias, IX, 9, 1.

7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 240-244.

8. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 155-161, pl. IV et V. L'ensemble des inscriptions dialectales de Dodone se trouve aujourd'hui dans la *Sammlung der*

de Dodone et six statuettes en bronze de même provenance, dont la plus intéressante est un Héraklès, assez semblable à celui de l'ancienne collection Oppermann (aujourd'hui au Cabinet des Médailles.)

— Plusieurs bas-reliefs archaïques, découverts en Thessalie, ont été publiés et étudiés par M. Heberdey<sup>1</sup>. Il conclut, avec M. Brunn, à l'existence d'une école de sculpture thessalienne, ayant ses traditions et son individualité propre.

SALONIQUE. — D'après une inscription récemment découverte à Salonique, l'empereur Alexandre aurait régné en même temps que son frère Léon le Philosophe de 886-912<sup>2</sup>. On savait seulement qu'Alexandre avait succédé à Léon en 912 et régné jusqu'en 913, époque de sa mort.

CONSTANTINOPLE. — M. Pélopidas Kouppa, un des plus savants architectes de l'Orient, qui avait récemment dirigé la restauration de la mosquée dite *Kahrieh Djamisi*, vient de mourir à Constantinople, victime d'un accident. Il laisse une description de la mosquée et une histoire de l'architecture byzantine<sup>3</sup>.

BELGRADE. — MM. Kalinka et Swoboda ont décrit, dans les *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich* (t. XIII, p. 29-43), les antiquités conservées à Belgrade et ont donné (pl. I) la photogravure d'une statue iconique de femme conservée au musée de cette ville. Un sarcophage chrétien du même musée, découvert en 1885, présente l'histoire du prophète Jonas, symbole de la résurrection.

ARCHIPEL. — Le livre du Rév. F. Tozer intitulé *The islands of the Aegean* (Oxford, 1890) est très agréable à lire, mais ne donne pas ce que le titre promet<sup>4</sup>. La vieille compilation de Lacroix reste indispensable, non moins que les *Reisen* de Ross. Nous n'en attendons qu'avec plus d'impatience la suite de la nouvelle édition du *Guide Joanne*.

EUBÉE. — La démolition de la forteresse de Chalcis a mis au jour une vieille église byzantine, dont les murs sont ornés de peintures bien conservées représentant des saints<sup>5</sup>.

THASOS. — M. Michaelis a proposé une restitution du petit sanctuaire que décoraient les bas-reliefs découverts par M. Miller à Thasos; il admet que deux blocs ont été perdus et que l'ensemble formait une niche, ornée de sculptures au fond et sur les deux petits côtés intérieurs<sup>6</sup>.

— M. le docteur Christidis m'a adressé l'estampage d'une inscription archaïque qui se trouve dans une maison récemment construite à Liménas. Les

*griechischen Dialekt-Inschriften* (11<sup>e</sup> vol., 2<sup>e</sup> fascicule, publié par M. O. Hoffmann, Goettingen, 1890).

1. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 199-216, pl. IV-VII.

2. Sp. Lambros, *Eortiz*, 1890, p. 305-308.

3. *The Athenaeum*, 1890, II, p. 106.

4. Nous en avons parlé dans la *Revue critique*, 1890, I, p. 251. Il y a des observations de détail intéressantes dans un compte rendu sévère de cet ouvrage publié par la *Nation* de New-York, 22 mai 1890, p. 417.

5. *The Athenaeum*, 1890, II, p. 73.

6. *American Journal of archaeology*, 1889, p. 417-422 et fig. 41.

caractères de ce texte sont identiques à ceux du fragment que j'ai publié dans la *Revue* de 1887 (t. II, p. 82). Je reproduis le nouveau fragment en fac-similé.

ΗΚΑΓΩΝΤΩΜΝΗΜΑ  
ΤΗΡΕΣΤΗΕΘΑΝΩΣ·  
ΓΕΑΡΕΤΗ·ΙΩΥΛΑΡ  
ΙΙΟΞΑΝΕΞΩΦΞΩΜ

Une autre inscription de même provenance, dont je n'ai reçu qu'une copie, porte simplement :

ΑΘΗΝΑΙΣ  
ΔΗΜΗΤΡΙ(ΟΥ)

— M. Szanto a repris l'étude de l'inscription thasienne publiée ici même (*Rev. archéol.*, 1887, II, p. 82) et par M. Hicks dans le *Journal of Hellenic Studies* (t. VIII, p. 401). Il est entré à cette occasion dans d'intéressants détails sur la constitution et l'histoire de l'île au v<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>.

LESBOS. — M. Démosthènes Baltazzi a recueilli dans cette île un certain nombre d'antiquités que l'autorité locale avait saisies : ce sont des stèles funéraires (un chien, un cavalier avec l'arbre et le serpent), deux têtes, un étalon pour les mesures liquides (Eressos), des inscriptions, des vases et des figurines en terre cuite. Les statuettes sont très nombreuses à Mételin, mais on ne les trouve guère que brisées.

La monographie de R. Koldewey sur les anciens monuments de Lesbos, accompagnée de 29 planches et de deux cartes de M. Kiepert, a paru en 1890 sous le patronage de l'Institut allemand <sup>2</sup>.

CHIOS. — M. Latyschew a publié, d'après des copies de M. Papadopoulos-Kerameus, quelques inscriptions inédites de Chios dans les *Mémoires de la Société impériale d'archéologie russe* (1889). Le même auteur a donné, dans le même recueil, des additions et corrections au premier volume de ses *Inscriptiones orae septentrionalis Ponti Euxini*. Ces articles, écrits en russe, sont malheureusement lettre close pour moi.

D'intéressantes inscriptions découvertes à Chios ont été publiées ou rééditées par M. Haussoullier dans la *Revue des Études grecques* (1890, p. 206-213). Il y a dans le nombre un catalogue d'Argonautes, qui est un document unique en son genre. Je le considérerais volontiers comme ayant eu une destination scolaire, à la façon des tables iliaques.

SAMOS. — Dans l'*Annuaire de Samos* (Ἐπετηρίς) publié par M. Stamatiadis

1. Szanto, *Zur Geschichte von Thasos*, dans les *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 72-83. Que M. Szanto écrit donc mal!

2. R. Koldewey, *Die antiken Baureste der Insel Lesbos*, Berlin, Reimer, 1890. In-fol. (1) avec 90 p. de texte. On vend à part les itinéraires dans l'île de Lesbos, rédigés par MM. Kiepert et Koldewey.

(1889), on trouve l'indication des trouvailles archéologiques de l'année; la plus importante est un grand bas-relief funéraire des environs de Chora<sup>1</sup>.

DÉLOS. — M. Homolle a reproduit en héliogravure, transcrit et commenté une des plus longues inscriptions grecques que l'on connaisse, les comptes et inventaires des temples déliens en l'année 279 av. J.-C.<sup>2</sup>. Ce travail, dont la première partie seule a paru, suffirait à la gloire d'un épigraphiste. On trouvera là les renseignements les plus curieux sur les propriétés d'Apollon, sur la manière dont on les gérât, sur l'emploi qu'on faisait de leurs revenus pour les travaux publics, les cérémonies du culte, etc. Je n'insiste pas, car tous ceux qui s'intéressent à l'étude de l'antiquité liront ce beau commentaire. Nous étions loin de penser que les textes inédits de Délos eussent encore tant de choses à nous apprendre<sup>3</sup>.

— M. C. Robert restitue ainsi l'inscription de la base de la statue d'Archerinos<sup>4</sup>:

Μικκιάδῃ τὸδ' ἄγαλμα καλόν, εἰργασμένον υἱὸς  
Ἀρχέρμου σοφίῃσιν, ἐκηβόλῃ δέξαι ἄνασσα  
τῷ Χίῳ, Μέλανος πατρῷον ἄστὺ λιπόντι.

Pour l'emploi du datif, il rappelle l'inscription *Inscr. graec. antiquiss.*, 412 : Παι Διός, Ἐκφάντῳ δέξαι τὸδ' ἀμενφὲς ἄγαλμα. Ainsi la statue (que M. Robert persiste à considérer comme une Artémis et non comme une Victoire) aurait été sculptée par Archermos et vouée par Mikkiadès, interprétation qui s'accorde avec les témoignages littéraires (Schol. Aristoph., *Av.* 574; Pline, XXXVI, 11). Cette restitution est assurément préférable à celle de M. Lolling, et surtout à celle de M. Six. On en imaginera encore d'autres.

— M. Wolters n'admet pas que la base avec la signature d'Agasias appartienne à la statue de guerrier découverte à Délos (*Bull. Corr. Hell.*, 1889, p. 113). Il croit que ce guerrier est bien un Galate et le met en relations avec une inscription publiée dans les *Monuments Grecs* (I, 8, p. 44); cette inscription mentionne le sculpteur Nikératos comme auteur de « belles œuvres », ἐκκρίτα ἔργα, relatives aux victoires d'Eumène II sur les Galates<sup>5</sup>.

— M. Conze<sup>6</sup> a eu la patience de faire un petit *Corpus* des appliques de réchauds grecs (type Le Bas, *Mon. Fig.*, pl. 151), dont feu A. Dumont s'était occupé ici même<sup>7</sup>. L'auteur renonce à la désignation d'ἔσχαρα, qu'il avait proposée en 1865 pour les récipients que décorent ces reliefs, et adopte, avec M. Diels, celle de πύραυρος (Pollux, VI, 88). La classification qu'il a donnée

1. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 226.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 389-511, pl. XV, XVI. Le commentaire sera continué dans le prochain volume du *Bulletin*.

3. Mention de τεττίγια πολεμικά, qui semblent être des monnaies (p. 420); tableau des cérémonies et des fêtes distribuées entre les mois du calendrier délien (p. 492); recette pour la toilette des statues, κόσμησις ἀγαλμάτων (p. 493), etc.

4. Robert, *Hermes*, 1890, p. 445-450. Cf. *Rev. archéol.*, 1886, II, p. 84; 1887, II, p. 71; 1889, II, p. 87, 118; 1890, I, p. 256.

5. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 188-198.

6. *Jahrbuch. d. Institutes*, 1880, p. 118-141.

7. Dumont, *Rev. archéol.*, 1869, II, p. 430.

de ces petits monuments montre une fois de plus l'utilité des *séries* pour l'éclaircissement des problèmes archéologiques. Il est remarquable qu'on en a découvert plus de cent exemplaires à Délos, alors que Pergame, par exemple, n'en a pas fourni un seul. M. Conze serait disposé à attribuer l'ensemble de ces réchauds à un atelier unique, peut-être situé à Délos, qui aurait répandu ses produits sur la côte de la Méditerranée et jusqu'à Carthage, dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

MÉLOS. — M. Hæberlin, auteur d'une nouvelle brochure sur la Vénus de Milo<sup>1</sup>, pense que le bras gauche levé (comme celui d'Auguste dans la statue de Prima Porta) tenait une pomme et le bras droit un sceptre; il admet comme prouvée l'appartenance de l'inscription à la base et place le tout vers 150 av. J.-C. Je ne partage point ces diverses opinions, mais je rends hommage à la science de l'auteur et à la clarté de son exposition.

— En augmentant d'un numéro la longue série des articles que la Vénus de Milo a provoqués<sup>2</sup>, je me suis surtout proposé de réunir et de rendre accessibles les principaux essais de restitution dont elle a été l'objet (Wittig, Tarral, Hasse, Veit Valentin, Zur Strassen). Je ne dis rien de l'héliogravure qui accompagne mon travail, parce qu'elle est malheureusement fort médiocre. Mes conclusions sont, pour la plupart, négatives; bien qu'inclinant vers la restitution de Millingen exécutée par Wittig (la Vénus au bouclier), je ne puis me décider en sa faveur tant qu'on n'aura pas résolu la question du fragment de main tenant la pomme qui est conservé au Louvre. Sur deux points seulement, je me suis permis d'être affirmatif: 1<sup>o</sup> la Vénus n'a pas été trouvée dans une cachette pratiquée par quelque païen, ami des arts, mais dans un ancien tombeau converti en magasin par un chausfournier; 2<sup>o</sup> la Vénus n'appartient pas au IV<sup>e</sup> siècle ou à l'époque alexandrine, mais à la fin du V<sup>e</sup> siècle et à l'école de Phidias. M. Kalkmann, qui travaille depuis plusieurs années à mesurer les proportions de statues antiques, me dit qu'il partage tout à fait mon opinion sur cette question de date; je dois dire cependant qu'elle est vivement contestée d'autre part, et cela par des archéologues de premier ordre comme M. Conze. L'avenir prononcera.

A la suite de la publication de mon article, M. Ravaisson a exposé, dans le vestibule de l'Institut, sa restitution en plâtre du groupe de Vénus et Mars et a commencé la lecture d'un mémoire d'ensemble sur ce sujet. M. Ravaisson pense que la main gauche de la Vénus tenant la pomme était appuyée sur l'épaule droite de Mars (le Mars Borghèse). L'hypothèse du groupement admise, il faut reconnaître que le modèle qu'il propose se recommande par de très grandes qualités et que les deux statues ne paraissent pas étonnées d'être réunies. Une héliogravure en est publiée dans ce numéro même de la *Revue*<sup>3</sup>.

Pendant que M. Ravaisson lisait son mémoire à l'Institut, les journaux s'en

1. C. Hæberlin, *Studien zur Aphrodite von Melos*, Göttingen, 1889.

2. S. Reinach, *La Vénus de Milo*, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1<sup>er</sup> mai 1890, p. 376-394.

3. *Revue archéol.*, 1891, II, pl. XV, p. 145-157.

sont occupés à diverses reprises. L'*Éclair* du 1<sup>er</sup> juillet a publié en *premier-Paris* un article tout à fait ridicule, où le *document Matterer* (exhumé par M. Aicard) est opposé à M. Ravaissou comme la loi et les prophètes. Il serait cependant grand temps de faire le silence sur cette mystification, ainsi que sur les imaginations de M. Brest père, complaisamment éditées par M. Doussault. Un article du *Monde illustré* (28 juin 1890, p. 412) est accompagné d'une page de gravures d'après la Vénus (?) Falerone, la Muse drapée de Madrid, la Victoire de Brescia (dont il est dit que l'original est au Louvre !) et le groupe restitué par M. Ravaissou. Ce groupe a été aussi gravé, fort maladroitement d'ailleurs, dans le *Bulletin des Musées*<sup>1</sup>.

— Dans son bel ouvrage sur la Pamphyliie (cf. plus bas, p. 262), M. le comte Lanckoronski a publié un croquis d'après un bas-relief du nymphéum de Sidé<sup>2</sup>; on y voit Vénus, dans l'attitude et le costume de la Vénus de Milo, groupée avec Mars qui tient un grand bouclier. Derrière Vénus paraît Éros, debout sur un petit soubassement. Le bras gauche de Vénus est appuyé sur l'épaule droite de Mars; le bras droit de la déesse est brisé.



Bas-relief de Sidé.

— Il est curieux de rapprocher le bas-relief de Sidé d'une composition analogue, qui orne le petit côté d'un sarcophage découvert à Aquincum (?) et conservé aujourd'hui à Pest. M. J. Ziehen y a reconnu Ménélas et Hélène<sup>3</sup>, explication certainement fort ingénieuse. Une composition analogue, encore inédite, se voit sur un miroir à relief découvert en Tunisie.



Bas-relief d'Aquincum.

ANTIPAROS. — Plusieurs vases, dont six en terre cuite et cinq en *lychnites*, ont été trouvés dans des tombes très anciennes à Antiparos et acquis par le Musée Britannique<sup>4</sup>.

NAXOS. — M. E. Szanto a fait connaître quelques inscriptions de cette provenance, entre autres une dédicace aux Muses et un ὄρος avec le démotique de la ville de Tragia, dans les *Archäologisch-epigraphische Mittheilungen* d'Autriche (1890, p. 178-179).

AMORGOS. — Un nouveau fragment relatif à des emprunts d'Arcésiné a été publié par M. Koumanoudis<sup>5</sup>.

COS. — M. Pantelidis a donné un curieux commentaire épigraphique de la

1. *Bulletin des Musées*, 1890, p. 247, avec un court article, p. 245-248.

2. Lanckoronski, *Les villes de la Pamphyliie et de la Pisidie*, t. I, p. 147, fig. 102.

3. *Archäol. Epigr. Mittheil.*, t. XII, p. 65 et fig. 19.

4. *Classical Review*, 1890, p. 135, nos 2 et 5.

5. *Ἐφημ. ἀρχαιολ.*, 1890, p. 64; cf. Dareste, *Bull. Corr. Hellén.*, t. VII, p. 362.



VII<sup>e</sup> idylle de Théocrite, dont la scène se place, comme on sait, dans l'île de Cos<sup>1</sup>. Deux inscriptions récemment découvertes, mentionnant le dème d'Ἀλιεῖς (Théocr., VII, 4) et celui de Φύλα (Πύλα, *ibid.*, 130), permettent ainsi de réfuter d'une manière définitive l'opinion de God. Hermann, déjà combattue par Meineke et Rayet, d'après laquelle la scène de cette idylle serait non pas à Cos, mais en Lucanie.

NISYROS. — M. Contoléon a réédité<sup>2</sup> une curieuse inscription de cette île, en l'honneur d'un nommé Gnomagoras, στρατευσάμενος ἐν τριημιολίᾳ ᾧ ὄνομα « Εὐανδρία Σεβαστά », qui avait déjà reçu des couronnes de plusieurs corporations religieuses : στεφανωθέντα ὑπὸ Ἑρμαιζόντων... καὶ ὑπὸ Ἀφροδισιαστῶν Σύρων καὶ ὑπὸ Διοσμυλγιαστῶν καὶ... ὑπὸ Ἀφροδισιαστῶν Κυρηναίων τῶν σύν... Des textes de cette importance ne devraient pas être publiés sans une ligne de commentaire.

CHALKI. — Dans l'île de ce nom, située près de Rhodes, les autorités turques ont confisqué une poterie grecque vernissée et deux figurines en terre cuite, l'une de style archaïque, l'autre du genre des Hermaphrodites appuyés sur une colonne qui sont assez fréquents à Myrina<sup>3</sup>. La coloration de ces statuettes est très vive et l'argile en est d'une grande finesse.

RHODES. — On doit à M. Paton la publication de deux inscriptions de Rhodes<sup>4</sup>, l'une en vers, qui fait connaître le nom du sculpteur Simos d'Olynthe, l'autre comprenant une très longue liste de noms dont l'éditeur a donné un index alphabétique; ce sont des citoyens qui se sont associés pour rendre hommage à un individu dont le nom est mutilé.

CRÈTE. — M. Trendelenburg a lu à la Société archéologique de Berlin un mémoire sur les bronzes archaïques découverts dans la grotte de Zeus sur l'Ida<sup>5</sup>.

— Sous le titre d'*Iscrizioni Cretesi*, M. F. Halbherr a publié dans le *Museo Italiano* (t. III, p. 1-190) une quantité d'inscriptions non archaïques qu'il a découvertes au cours de ses voyages en Crète, de 1884 à 1887. Les provenances de ces textes sont Itanos (inscription analogue à celle de Dreros), Praesos, Hierapytna, Malla, Oleros, Istron, Minoa, Lato, Olus, Dreros (nouvelle copie de l'inscription connue, conservée au Musée de Tchinyli-Kiosk), Lyttos, Chersonesos, Knossos, Tylissos, Hagios Thomas, Gortyne, Pyloros (?), Lebena, Phaestos, Sulia (?), Oaxos, Eleutherna, Lappa, Elyros. En tout 215 textes, un vrai *Corpus* ! Le dernier, épitaphe d'un nommé Ménécraès, est gravé sur une bien curieuse stèle dont l'éditeur a publié un croquis : dans le fronton, deux coqs affrontés; au-dessous, deux guerriers ou chasseurs munis d'un carquois, d'un

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 292-300.

2. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 134. Cette inscription avait déjà paru dans l'*Ἀ-μύθεια*, 1887, n° 3950; la *Κωνσταντινούπολις*, 1887, n° 19; le *Πλάτων*, 1888, p. 361; autant dire qu'elle était restée inconnue en Occident.

3. Cf. *Nécropole de Myrina*, p. 312, fig. 42.

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 275-291.

5. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 358; *Archäologischer Anzeiger*, 1890, p. 22.

arc et d'une flèche, qui se serrent la main. Je ne connais pas de représentation analogue.

— Une nouvelle édition de la loi de Gortyne, avec un commentaire par M. A. Gemoll, a paru en 1889 à Striegau<sup>1</sup>.

CHYPRE. — Je ne connais que le titre d'une monographie sur l'île de Chypre publiée à Athènes par M. G.-S. Frankoudis<sup>2</sup>.

SALAMIS DE CHYPRE<sup>3</sup>. — Les fouilles de l'École anglaise à Salamis ont commencé le 16 janvier 1890. Les découvertes les plus importantes sont celles d'une dédicace en latin du sénat de Salamine à Tibère, d'un chapiteau colossal en marbre orné d'une protomé de taureau ailé et d'une caryatide, d'un double portique décorant le forum de la ville, d'une statue d'Hadès assis avec Cerbère à côté de lui, en marbre d'un bleu sombre, de deux statues colossales en marbre, l'une et l'autre acéphales, de style romain. Les recherches dans la nécropole n'ont pas donné de résultats, toutes les tombes ayant été antérieurement violées.

TAMASSOS. — Une partie de la nécropole de Tamassos a été explorée par M. Ohnefalsch-Richter pour le compte du Musée de Berlin<sup>4</sup>. Dans les plus anciennes tombes, il n'y avait que des vases fabriqués sans l'aide du tour et des objets en bronze, sans mélange de fer; dans d'autres plus récentes, on a trouvé de grandes épées de fer avec des poignées ornées d'ivoire. Les pointes de lance sont d'une longueur extraordinaire et munies de barbelures. Deux magnifiques sépultures, appartenant à la première moitié du vi<sup>e</sup> siècle, présentent une façade monumentale d'un style très curieux. Les tombes de l'époque grecque ont donné d'assez nombreux bijoux en or, notamment des bracelets. M. Furtwaengler signale encore un casque de bronze d'un modèle nouveau<sup>5</sup>.

Les fouilles ont aussi porté sur deux sanctuaires, où M. Richter a trouvé de nombreux ex-voto, entre autres un quadriges en calcaire avec son conducteur (gr. demi-nature) et deux statuettes archaïques en bronze.

— De nouvelles inscriptions en caractères chypriotes ont été publiées par MM. Deecke et Meister, d'après des copies de M. Ohnefalsch-Richter<sup>6</sup>.

ARSINOË. — On doit à MM. Munro et Tubbs un long rapport sur les fouilles exécutées en 1889 par l'École anglaise d'Athènes à Polis tis Chrysokhou et à Limniti<sup>7</sup>. Bien que les explorateurs n'aient guère pu que glaner sur des emplacements

1. Voir l'article de M. R. Meister, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 184. Quelques corrections au texte ont été proposées par M. A. Ludwig, *ibid.*, p. 363, 376.

2. Γ. Σ. Φραγκούδης, Κύπρις. Ἡ Κύπρος τῆς σήμερον. Ἱστορία τῆς Κύπρου... Τοπογραφία Κύπρου. Athènes, 1890, 516 p. avec carte.

3. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 250 (J. A. R. Munro); cf. *ibid.*, p. 346, 776; II, p. 39.

4. Les frais des travaux ont été supportés pour la plus grande partie par un amateur de Francfort-sur-le-Mein, M. von Harder.

5. Cf. *Frankfurter Zeitung*, 19 mars 1890 (d'après le *Leipziger Tageblatt*); Furtwaengler, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 616.

6. *Berliner Philol. Wochenschrift*, 1890, p. 618.

7. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 1-99, pl. III-V (plan des environs de Polis; lécythe polychrome; bijoux).

déjà connus, ils ont fait quelques découvertes intéressantes : la partie supérieure d'une stèle funéraire en marbre, avec le buste d'un homme barbu drapé dans un himation, sculpture d'un style remarquable (p. 14, fig. 2) ; des *vases à figurines* (p. 39) ; des vases à figures noires et à figures rouges, notamment un très beau lécythe à figures rouges et rebauts blancs (pl. IV) ; un très grand nombre de statuettes en terre cuite (p. 51) ; une série d'inscriptions et de graffites dans l'alphabet chypriote (p. 60 et suiv.) ; des verres et des bijoux, entre autres une bague de bronze dont le chaton est orné d'une figure de roi, assis sur un trône décoré d'un sphinx, en face d'un candélabre (p. 54, fig. 1). Dans le sanctuaire de Limniti (p. 82 et suiv.) la récolte a été moins abondante que dans les nécropoles de Polis ; cette localité avait été ravagée par les paysans pendant l'hiver de 1886<sup>1</sup>. On trouvera dans le mémoire que nous résumons des plans de tombes (p. 20 et suiv.), avec des observations très précises sur leur disposition et leur contenu ; ces observations contredisent souvent les assertions de M. Herrmann dans le *programme* dont nous avons déjà parlé<sup>2</sup>. Il faut aussi signaler (p. 73) un utile tableau des formes du syllabaire chypriote telles qu'on les trouve dans les inscriptions de Polis. En somme, sans enregistrer de découvertes de premier ordre, ce rapport témoigne que les deniers du *Cyprus exploration fund* ont été remis en de bonnes mains et sont judicieusement employés<sup>3</sup>.

— Dans le dernier fascicule paru de la *Gazette archéologique*, M. Heuzey a décrit et publié en héliogravure de beaux *vases à figurines* découverts à Polis tis Chrysokhou et acquis par le Musée du Louvre<sup>4</sup>.

— Un *calathos* en pierre, objet jusqu'à présent unique, a été découvert dans une tombe de Polis tis Chrysokhou. M. A. Tubbs, qui l'a signalé, voit là « en dépit de la chronologie, un précurseur, une suggestion de la forme inventée par Callimaque ». L'absence d'un croquis rend cette opinion peu intelligible pour le lecteur<sup>5</sup>.

PAPHOS. — Revenant sur la jolie tête d'enfant découverte à Paphos (*Journ. Hell. Stud.*, t. IX, pl. X), M. E.-A. Gardner la rapproche d'une tête analogue en haut relief qui figure sur une stèle funéraire du Musée d'Argos<sup>6</sup> ; les caractères de l'inscription, ΚΗΦΙΣΟΔΟΤΟΣ, prouvent que cette sculpture appartient au IV<sup>e</sup> siècle. C'est donc à tort que M. C. Smith aurait attribué la tête de Paphos à l'époque hellénistique ou gréco-romaine<sup>7</sup>.

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1888, I, p. 81.

2. *Rev. archéol.*, 1889, II, p. 122 ; 1890, I, p. 288.

3. Je comprends que MM. Munro et Tubbs regrettent d'avoir été précédés par M. Obnefalsch-Richter sur les divers théâtres de leurs fouilles ; ce que je comprends moins, c'est qu'ils ne perdent pas une occasion de lui chercher chicane, sans jamais rendre hommage aux services incontestables qu'il a rendus (p. 6, 12, 97, 98). M. Richter a certainement eu tort, comme le fait observer M. Tubbs (p. 97), d'identifier Limniti à la *Limenia* de Strabon (*Rev. archéol.*, 1888, I, p. 84), mais il est puéril de prodiguer à ce sujet les ! d'indignation lorsqu'on est loin d'être soi-même infailible.

4. *Gaz. archéol.*, 1889, p. 1-10, p. I et II.

5. *Classical Review*, 1890, p. 70. L'auteur cite comme il suit l'ouvrage bien connu de C. Ceccaldi : « *Mons Ante du Chypre* » (p. 70, n. 5).

6. Gardner, *Two fourth century children's heads*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 100-108.

7. Cf. *Rev. archéol.*, 1889, II, p. 120.

— M. Paton a proposé une restitution nouvelle des deux lettres du roi Antiochus (Antiochus IX?), découvertes à Paphos et déjà publiées dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. IX, p. 225<sup>1</sup>.

— Le Musée Britannique a acquis un scarabée monté en argent où est gravée une figure d'Athéné tenant l'*acrostolion* d'un navire. Suivant M. Murray, c'est le monument d'une victoire navale des Chypriotes au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>2</sup>. Le type est celui de la *Parthénos* de Phidias et reparait sur une monnaie de Chypre attribuée au roi de Citium Demonicos (400-368 av. J.-C.).

ASIE MINEURE. — M. Kiepert a commencé la publication de sa grande carte de la partie occidentale de l'Asie Mineure, qui doit comprendre 15 feuilles. Une préface, distribuée avec les cinq premières, indique les sources de ce gigantesque travail; les itinéraires de M. de Tchihatcheff<sup>3</sup> y sont jugés assez sévèrement. M. Kiepert a pu disposer d'une quantité de matériaux inédits, en partie recueillis par lui-même au cours de ces quatre voyages, en 1841-1842, 1870, 1886 et 1888.

— On trouvera de nombreuses descriptions de « paysages asiatiques » dans le *Nicéphore Phocas* de M. Schlumberger et dans le *Mithridate Eupator* de M. Th. Reinach<sup>4</sup>. Le premier de ces ouvrages est orné de bonnes gravures reproduisant des sites historiques de l'Anatolie<sup>5</sup> et des monuments byzantins de Constantinople, de Salonique, etc. La plupart des dessins ont été exécutés d'après des photographies.

— Camille Callier, mort général de division en 1889, parcourut l'Asie Mineure et la Syrie de 1830 à 1834. Les carnets où il avait copié les textes épigraphiques qu'il rencontra au cours de son long voyage m'ont été obligeamment communiqués par sa veuve; j'ai pu en extraire un assez grand nombre d'inscriptions inédites, parmi lesquelles il en est d'importantes<sup>6</sup>. L'une nous fait connaître une *Ἀλιανὸν κατοικία*, située dans le bassin du Rhyndacus; d'autres m'ont permis d'établir que Temenothyrae-Flaviopolis est identique à Oushak. Je crois avoir montré aussi que le nom de *Temenothyrae* est une corruption par étymologie populaire de *Temeno-teira*, composé dans lequel *teira*, identique au nom de la ville de Τεῖρα en Lydie, doit avoir eu en lydien le même sens que *καστρό* en grec moderne (cf. *Grimenothyrae*, ville voisine de Temenothyrae).

— M. Mordtmann a réédité l'inscription de Poemanenum (*Rev. archéol.*, 1877, II, p. 106) et donné, à propos d'une inscription phrygienne, une liste de formes comme *ἱστοργή* = *στοργή*, analogues au bas latin *istatua* et au français vulgaire *estatue*<sup>7</sup>.

1. *Classical Review*, 1890, p. 283.

2. *Classical Review*, 1890, p. 71, 132; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 155.

3. « Un savant bien renommé pour la part qu'il est censé d'avoir pris dans l'exploration de l'Asie Mineure », suivant le français barbare de la préface.

4. Paris, Didot, 1890.

5. Alep, p. 123, 225; Ourfa, p. 137; Marasch, p. 141; *Pylae Ciliciae*, p. 165; Lampron, p. 167; Adana, p. 193, 481; Anazarbe, p. 195; Sis, p. 203; Bagras, p. 207; Hamah, p. 213, 697; Homs, p. 217, 221; les couvents de l'Athos, p. 321, 325; la cataracte du Cydnus, p. 485; Tarse, p. 487; Antioche, p. 701, 705, 709, 713, 717.

6. S. Reinach, *Inscriptions inédites d'Asie Mineure et de Syrie*, dans la *Revue des Études grecques*, 1890, p. 48-85.

7. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 156-161.

TERRES CUITES D'ASIE MINEURE (ci-devant dites d'). — Le *Century Magazine* du mois de février 1890 ayant publié quelques groupes dits d'Asie Mineure, accompagnés d'un boniment enthousiaste, M. Stillman a écrit à la *Nation* que ces groupes étaient faux; il a ajouté qu'ils étaient fabriqués à Smyrne, assertion que j'ai contestée dans une lettre au même journal et que M. Stillman a sub-séquemment retirée. La vieille guerre a recommencé alors au delà de l'Atlantique<sup>1</sup> : *nec renovatum dicas, sed integrum bellum*, comme dit Florus. Personne n'a produit d'arguments nouveaux, si ce n'est le *Studio*, revue hebdomadaire de New-York, qui a publié en phototypie un grand groupe intitulé *The marketplace*<sup>2</sup>; ce groupe seul suffirait à trancher la question d'authenticité soulevée par les produits de même farine.

— L'*Archäologischer Anzeiger* (1889, p. 192) a signalé la publication des « vases grecs en forme de personnages groupés » dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ici (*Rev. archéol.*, 1890, I, p. 292); la transcription du titre est suivie de cette laconique appréciation : *Unseres Erachtens Fälschungen*. M. Koepp a exprimé la même opinion dans la *Berliner Philologische Wochenschrift* (1890, p. 603).

CYZIQUE. — Cyriaque d'Arcône, au xv<sup>e</sup> siècle, vit le temple d'Hadrien à Cyzique et le mesura. Ses notes, communiquées par M. De Rossi à M. Perrot et par ce dernier à mon frère Théodore, ont permis de restituer le plan et l'élévation du monument, dont les colonnes, au nombre de 62, avaient 21 mètres de hauteur. Une inscription copiée par Cyriaque donne le nom de l'architecte du temple, Aristénète<sup>3</sup>.

— Le Musée Britannique s'est enrichi d'un camée trouvé à Cyzique, dont le relief représente une main droite tenant une oreille entre le pouce et l'index; tout autour on lit l'inscription Μνημόνευέ μου τῆς φιλίας ὅπου ποτέ... M. Murray propose d'ajouter : γῆς πορεύεις<sup>4</sup>.

TROIE. — Dans la *Berliner Philologische Wochenschrift* du 25 janvier 1890, M. Belger, examinant la discussion pendante entre MM. Schliemann et Boetticher, concluait qu'Hissarlik avait sans doute été un lieu d'habitation, mais que cette colline avait dû certainement aussi, pendant un nombre d'années indéterminé, servir de nécropole. M. Schuchhardt a fait une concession analogue dans l'ouvrage dont il a été question plus haut<sup>5</sup>. Mais M. Boetticher ne se contente pas de concessions : dans un travail intitulé *Hissarlik wie es ist*<sup>6</sup>, et dont il a bien voulu nous adresser les épreuves, il maintient, après comme avant sa vi-

1. Gaston Feuardent, *The Studio*, 15 mars 1890; S. Reinach, *ibid.*, 26 avril 1890; A. Cartault, *ibid.*, 26 avril 1890; Gaston Feuardent, *ibid.*, 3 mai 1890; Stillman, *ibid.*, 31 mai 1890; Stillman, *The Nation*, 20 février et 1<sup>er</sup> mai 1890; S. Reinach, *ibid.*, 27 mars 1890.

2. *The Studio*, 3 mai 1890 (planche non numérotée).

3. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 14 mars 1890; *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. XIV, p. 547-548.

4. *Classical Review*, 1890, p. 282.

5. Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, p. 93.

6. E. Boetticher, *Hissarlik wie es ist*, Berlin, 1890, chez l'auteur. Cf. *Berliner Boersen-Courier*, 24 août 1890.



site à Hissarlik, le caractère exclusivement funéraire du monticule exploré par M. Schliemann. L'étude des débris de constructions ne suffit pas à résoudre le problème<sup>1</sup> et M. Boetticher a raison d'attacher de l'importance aux petits objets, vases à visages, fusaïoles, etc., qui, découverts en foule dans un endroit où les armes font défaut, constituent un des arguments les plus sérieux à l'appui de sa thèse. On trouvera dans son nouvel ouvrage une discussion minutieuse, accompagnée de gravures, des plans et des coupes donnés dans les livres de M. Schliemann; une étude comparative des vases à visages et des canopes funéraires de l'Égypte; beaucoup de polémique sur les trois *Congrès* de 1889 et de 1890; le compte rendu d'expériences établissant que les vases poreux trouvés à Hissarlik, en particulier les *pithoi*, sont impropres à la conservation des liquides, résultat qui a été admis par M. Virchow (p. 91, 94); enfin, une réimpression corrigée d'un article de la *Gazette de Cologne*, où M. Boetticher a comparé Hissarlik aux nécropoles découvertes par M. Koldewey en Babylonie.

— M. Virchow, de son côté, est intransigeant: il affirme qu'il n'y a jamais eu d'ensevelissement ni d'incinération à Hissarlik<sup>2</sup>. La découverte de la nécropole, qu'on doit supposer voisine de la citadelle, mettrait fin au débat, mais elle est restée jusqu'à présent aussi introuvable que la ville proprement dite, la fameuse *Unterstadt*. Du moins les dernières fouilles ont-elles eu pour résultat de compléter très heureusement notre connaissance de l'acropole; sans la question soulevée par M. Boetticher, bien des années se seraient peut-être écoulées sans qu'on donnât un nouveau coup de pioche à Hissarlik.

— Au mois de mars 1890, de nouvelles fouilles ont eu lieu à Hissarlik en présence de MM. Babin, Calvert, von Duhn, Grempler, Hamdi bey, Humann, Virchow et Waldstein, sous la direction de MM. Schliemann et Doerpfeld. Le *Congrès* ainsi réuni a publié une déclaration à l'appui des opinions professées par MM. Schliemann et Doerpfeld et contraire à la thèse de M. le capitaine Boetticher<sup>3</sup>. Les travaux ont continué sans relâche au sud et à l'ouest pendant le printemps et l'été de 1890; M. Schliemann en a communiqué les résultats au public en différents articles insérés dans la *Nouvelle Presse* de Vienne et reproduits par d'autres journaux<sup>4</sup>. On a trouvé des terres cuites peintes de

1. Cependant M. Boetticher insiste sur la singularité de cette acropole, qui, d'après les découvertes récentes, n'aurait pas eu moins de quatre portes ou entrées (p. 12, 92).

2. *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1890, p. 130.

3. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 310-312. Cf. Niemann, *Kampf um Troja*, dans la *Kunstchronik* de Lützow, 20 février 1890 et *Hissarlik-Ilion*, dans les *Mittheilungen der anthropol. Gesellschaft in Wien*, 1890, p. 1-10; [Schliemann], *Hissarlik-Ilion*, Leipzig, Brockhaus, 1890; Emile de Munck, *Documents nouveaux sur la question troyenne*, avec annotations de M. le Dr Schliemann, Bruxelles, Vromant, 1890 (extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. III et IV); von Duhn, *Deutsches Wochenblatt*, 26 juin et 3 juillet 1890; M. Hönes, *Nord und Süd*, juin 1890. M. Perrot a présenté à l'Académie des inscriptions, dans sa séance du 18 juillet 1890, le rapport de M. Babin sur le *Congrès* du mois de mars dernier auquel cet ingénieur a pris part.

4. *Neue Freie Presse*, 11 juin 1890; *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 809; cf. *Frankfurter Zeitung*, 12 juin 1890. Je dois ici des remerciements à MM. Schliemann et Doerpfeld, qui ont bien voulu me tenir au courant de leurs découvertes.



style grec archaïque et, dans la quatrième ville (à partir du sommet), une quantité de poteries à couverte grise monochrome, que M. Schliemann considère maintenant comme sorties d'une fabrique locale. M. Doerpfeld a reconnu l'existence d'un très ancien mur d'enceinte de la seconde ville (la ville brûlée); le mur désigné par les lettres BC sur le plan VII d'*Ilkos* n'est pas un mur, mais une rampe, comme l'avait deviné M. Boetticher. A l'angle nord-est de l'acropole on a mis au jour un petit théâtre bien conservé, avec deux statues en marbre de grandeur naturelle, dont l'une représente probablement l'empereur Claude. Une inscription grecque de même provenance est contemporaine de Tibère.

— Dans une lettre datée du 22 juillet et adressée au prince de Bismarck, M. Schliemann expose brièvement les résultats de sa campagne d'été<sup>1</sup>. « Les murs de la Pergamos ont été dégagés dans toute leur étendue, sauf au nord; ils consistaient en un étage inférieur de pierres unies avec de l'argile, qui, en vue de l'établissement du niveau, atteignait à l'O. et au S. une hauteur de 10 mètres et était pourvu de nombreuses tours faisant saillie. Sur le premier étage s'élevait le mur supérieur construit en briques crues, encore conservé dans toute sa longueur, jusqu'à une hauteur de 4 mètres, vers l'est. Ce mur a 4 mètres d'épaisseur et doit avoir eu 8 mètres de haut; comme les murailles de Thémistocle à Athènes, il doit avoir été pourvu d'une galerie couverte haute de 2<sup>m</sup>,50. Mur et galerie ensemble s'élevaient ainsi à 20 mètres et devaient offrir un coup d'œil très imposant... Dans ce mur nous avons découvert quatre grandes portes; celles de l'O. et du S. appartiennent à la première période de la seconde ville et devaient être déjà détruites depuis longtemps lors de la prise de Troie par les Grecs. A cette époque, les portes du S.-E. et du N.-O. subsistaient encore; une rue large de 7<sup>m</sup>,50, pavée de grandes dalles, conduit de cette dernière à la ville inférieure (*Unterstadt*). Jusqu'à présent, bien que travaillant avec 70 hommes et trois voies ferrées, nous n'avons pu découvrir que très peu de chose de cette ville, car l'amas des décombres y atteint 16-20 mètres d'épaisseur et contient des fondations de maisons appartenant aux différentes périodes qui doivent toujours être soigneusement explorées et photographiées, avant d'être enlevées pour que l'on pénètre plus bas. Je suis obligé d'interrompre les travaux le 1<sup>er</sup> août, mais si le Ciel me prête vie, je compte les reprendre avec toute l'énergie dont je suis capable le 1<sup>er</sup> mars 1891. »

M. Schliemann ajoute que l'Odéon découvert par lui au S.-E. de l'acropole contenait des statues de Tibère, de Caligula, et probablement de la jeune Agrippine ou de Poppée, ainsi que plusieurs inscriptions en l'honneur de Tibère<sup>2</sup>. Cet Odéon pouvait contenir 200 spectateurs. Il termine en disant qu'il compte pouvoir enrichir de très beaux objets la collection troienne de Berlin qui, sur l'ordre de l'empereur, doit être transférée dans le nouveau musée en construction.

PERGAMÉ. — Le tome VIII des *Alterthümer von Pergamon*, contenant les ins-

1. Cf. Doerpfeld, *Athenische Mittheilungen*, t. XV, p. 226.

2. Publiées *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 217.

criptions jusqu'à la fin de l'époque royale, vient d'être publié par M. M. Fraenkel, avec la collaboration de MM. E. Fabricius et C. Schuchhardt<sup>1</sup>.

— Je ne peux que signaler en passant un mémoire de M. Farnell, où sont décrits et classés un grand nombre de monuments de sculpture qui se rattachent à l'école de Pergame. L'auteur a défini, avec un vif sentiment des choses d'art, les caractères qui constituent l'unité et l'originalité de cette école<sup>2</sup>.

ÆGÆE. — J'ai reçu de M. D. Baltazzi et communiqué à l'Académie des inscriptions<sup>3</sup> l'estampage d'un bien curieux document découvert à Iénidjé-Keui, à 9 kil. au N.-E. de Nimroud-Kalessi. Ce texte contient des stipulations relatives au passage des troupeaux du territoire d'Ægæe dans celui des Ὀλυπηνοί. Il établit définitivement l'identité de Nimroud-Kalessi et d'Ægæe, ainsi que l'extension considérable du territoire qui dépendait de cette ville. Quant aux Ὀλυπηνοί, je ne sais où les placer : ceux de la Bithynie, de l'Ida et de l'Ionie sont beaucoup trop loin. Il existait sans doute quelque Olympie inconnue des géographes dans le district montagneux du Gun-Dagh.

MYRINA. — M. D. Baltazzi a découvert près de Tsatli-déré, entre Myrina et Grynium, une nécropole composée de tombeaux taillés dans le tufet recouverts de plaques en dos d'âne ; quelques-uns sont construits en briques. A l'intérieur et à l'extérieur des tombes, il a recueilli des fragments de terre cuite. Le mélange d'objets d'époques diverses fait penser à M. Baltazzi que les sépultures anciennes ont été violées pour recevoir d'autres corps.

CYMÉ. — M. Dém. Baltazzi m'annonce la découverte de deux statuettes en marbre, l'une et l'autre inachevées, qui reproduisent le type de l'*Apoxomène* de Lysippe. On a trouvé au même endroit une stèle funéraire en marbre blanc, haute de 0<sup>m</sup>,62, et large de 0<sup>m</sup>,30, qui est surmontée d'un fronton et d'acrotères peints en rouge, avec l'inscription

### ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟΥ

Sous l'inscription se trouvent des peintures d'un grand intérêt que M. Baltazzi décrit ainsi : « Sur la paroi est dessiné un homme en tunique courte ; ses genoux et ses bras sont nus. Au milieu de la stèle est une table à trois pieds, et à côté d'elle un objet indistinct, peint comme la table en couleur ocre. Le personnage est polychrome ; les parties nues ont la couleur de la chair. Entre l'inscription et les peintures il y a une large raie rouge et au-dessus un autre objet indistinct rouge également. Le fond du tableau est d'un blanc tirant sur le gris. »

PHOCÉE. — M. Bazin avait cru reconnaître l'Artémis Dictynna des Phocéens dans une statue du Musée Calvet qui a été découverte en 1838 à Marseille<sup>4</sup> ;

1. Berlin, Spemann, 1890 (xx et 176 p. in-4).

2. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 181-209. A la page 201, M. Farnell commet une erreur au sujet du bas-relief de Cyzique ; je n'ai jamais dit qu'il représentât une bataille entre Gaulois et Grecs. Cf. d'ailleurs l'interprétation meilleure qu'en a proposée M. Lechat, *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 280.

3. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 23 mai 1890.

4. *Rev. archéol.*, 1886, II, pl. XXVI, p. 257.

M. Wolters vient de prouver sans réplique qu'il faut y voir un *Jupiter Heliopolitanus*, analogue à celui qui a été trouvé à Nîmes en 1752<sup>1</sup>.

SMYRNE. — Au mois de mai 1890 est mort à Smyrne l'excellent docteur Lattry, un des membres les plus actifs et les plus savants de la Société évangélique. Aucun archéologue européen ayant passé quelque temps à Smyrne n'apprendra sans un profond regret la disparition de cet homme de cœur.

CLAZOMÈNES. — On connaît les sarcophages peints de Clazomènes qui sont entrés au Musée de Constantinople (*Rev. archéol.*, 1883, I, p. 248) et ceux qui ont été publiés récemment dans les *Antike Denkmäler* (1890, pl. 44-46). Des fragments de même provenance, acquis par le Musée du Louvre, ont fourni à M. Pottier la matière d'une intéressante étude<sup>2</sup>, où il a retracé l'histoire de l'*engobe blanc*, technique très ancienne dans la céramique grecque et dont les lécythes funéraires d'Athènes sont la dernière expression. Il y a eu comme une longue « joute industrielle » entre ce procédé-là et celui qui consiste à peindre sur l'épiderme même du vase soigneusement poli ou lustré.

CNIDE. — M. Paton m'écrit que les fragments de *pithoi* à reliefs récemment envoyés à Smyrne<sup>3</sup> ont été découverts à Datcha, près de Cnide; quelques morceaux sont conservés dans le musée de l'Ἀναγνωστήριον à Symi. M. Paton avait acquis à Datcha un *pithos* entier du même type, avec des ornements géométriques et sans figures; ne pouvant l'exporter, il l'a laissé dans le village où il doit être encore.

ÉPHÈSE. — M. Weber a publié dans l'Ἡμερολόγιον καὶ ὁδηγὸς τῆς Σμύρνης (1890) une statue colossale de barbare découverte à Éphèse (Wood, *Discoveries*, p. 103). Le même recueil contient une notice de M. Contolèon sur la collection de l'École évangélique de Smyrne.

SÉBASTE. — On nous signale à Sedjikler (Sébaste), dans les environs d'Oushak, une nécropole assez considérable découverte vers 1887, qui, d'après le contenu des tombes, appartiendrait à l'époque romaine.

APHRODISIAS. — M. O. Liermann a réuni et commenté les inscriptions de cette provenance qui se rapportent à la célébration des jeux, en les éclairant par de nombreux rapprochements avec des textes analogues<sup>4</sup>. J'indique en note quelques-uns des termes dont il a précisé le sens et l'emploi au moyen des riches *collectanea* dont il dispose<sup>5</sup>.

1. *American Journal of archaeology*, 1890, p. 65-68.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, pl. II, p. 376-382 (à suivre). Cf. Studniczka, *Zum klazomenischen Dolonsarkophag*, dans le *Jahrbuch des deutschen Institutes*, 1890, p. 142-148.

3. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 293.

4. O. Liermann, *Analecta epigraphica et agonistica*, dans les *Dissertationes Halenses*, t. X, p. 241, avec d'excellents index.

5. P. 13, στεφανηφόροι; p. 16, εἰκὼν γραπτή, προεδρία; p. 18, πρὸ πόλεως; p. 21, πρῶται, δευτέρα, τιμαί; p. 26, φιλία μονομάχων; p. 27, *excursus* sur les taurocathapsies; p. 37, indication des inscriptions d'Asie Mineure où il est question de gladiateurs; p. 39, ὑπὸς πόλεως et *similia*; p. 42, inscriptions où il est question de themes; p. 52, εἰκὼν ἐν ὄπλῳ; p. 57, αἰώνιοι κληροί, διανομαί; p. 59, ἀγωνοθέτης δι' αἰῶνος, διὰ βίου; p. 62, πρῶτος ἀρχων; p. 66, γένος γυμνασιαρχικόν; p. 68,

TRALLES. — M. D. Baltazzi m'annonce la découverte de la jambe gauche de la statue juvénile dont la tête a été publiée ici même par M. Collignon (*Rev. archéol.*, 1888, pl. XIV<sup>1</sup>).

CARIE. — Plus on en trouve, plus il en reste! La Carie est la terre bénie des épigraphistes. MM. Doublet et Deschamps viennent de publier encore trente-six inscriptions de cette province<sup>2</sup>, parmi lesquelles quelques textes intéressants. Signalons une dédicace chrétienne de Mylasa, qui fait connaître un évêque Basile inconnu de Le Quien, et des fragments concernant la reconnaissance du droit d'asile de Mylasa par des villes de Crète<sup>3</sup>. Mais la perle de cette série est une courte dédicace de même provenance, où paraît le nom de Publius Cornelius Tacitus l'historien (p. 621). Nous apprenons par là qu'il fut proconsul d'Asie et que son prénom, sur lequel on avait des doutes, était bien *Publius*.

— Pendant un court séjour qu'il a fait à Lagina, M. Foucart a fait retourner quelques blocs dans le temple d'Hécate et y a copié neuf textes inédits<sup>4</sup>. L'un d'eux est une liste de villes s'ajoutant à celles qui sont énumérées à la fin du sénatus-consulte de 81 (*Bull. de Corresp. Hellén.*, t. IX, p. 450, 471); on y trouve pour la première fois Apamée Kibotos appelée *Apamée du Méandre* et Séleucie dite *Séleucie sur le golfe d'Issus*. Une autre inscription est une dédicace Διὶ Ἀρδυσῇ, où Ἀρδυσεύς est une épithète nouvelle. Dans le texte n° 6 (p. 366), on lit, à la suite du nom d'un prêtre, le mot ΑΒΕΡΣΙ dont la lecture est certaine; M. Foucart renonce à en deviner le sens. Signalons encore (p. 369) une mention curieuse des mystères de Dionysos. M. Foucart, au cours du même voyage, a copié quelques nouvelles inscriptions à Panamara (p. 369) et près de Kourbet-Keuï, entre Baïaca et Mylasa (p. 372). Là s'élevait un temple d'Artémis (de Coraza), que M. Foucart propose d'identifier à l'Artémis Κωράζων mentionnée dans une dédicace de Panamara (*Bull.*, t. XII, p. 267). Enfin, à Kara-Kharoup (Pédasa?), M. Foucart a copié une signature de l'artiste athénien Philistidès, encore inconnu; les caractères sont du IV<sup>e</sup> siècle et Philistidès peut avoir appartenu au groupe d'artistes qui furent chargés de la décoration du Mausolée.

IASOS. — De jolis croquis des murs d'Iasos et une carte des ruines (pl. III) accompagnent l'article que M. Judeich a consacré à cette ville et qui se termine par un petit nombre d'inscriptions<sup>5</sup>.

in scr. relatives à la γερουσία; p. 77, pluralité des gymnases dans une même ville; p. 79, mentions dans les inscr. des différentes parties des gymnases; p. 80, δρακτὸς; p. 82, ἑλκίων πιδέναι; p. 87, νεωποιδά; p. 96, ἑυσταρχία; p. 103, λουτήρ νύκτος τε καὶ ἡμέρας (distributions d'huile); p. 105, θυμηλικοί, σκηνηικοί ἀγῶνες; p. 111, εἰσχωρ- sus sur les différents genres d'ἀγῶνες (ἀργυροῖται, θεματικοί, etc.); p. 126, jeux fondés par des particuliers; p. 127, λογισταί; p. 134, calendrier d'Aphrodisias; p. 162, φωνασικός; p. 165, ἀγων ἱερός; p. 176, διὰ πάντων. Bien que ces listes soient loin d'être complètes et prêtent à plus d'une critique de détail, il y a là une besogne ennuyeuse courageusement faite et qui doit profiter aux épigraphistes.

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1889, II, p. 132.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 603-630. Provenances : une ville inconnue à Yat-keui; Aphrodisias; Iasos; Mylasa; Stratonicee de Carie; Tabac, etc.

3. Cf. Waddington-Le Bas, nos 380-382, 384; *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XII, p. 9.

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 363-376.

5. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 137-155.

MAGNÉSIE DU MÉANDRE. — M. D. Baltazzi a découvert la nécropole de Magnésie du Méandre, composée de sarcophages en pierre calcaire et de tombes en briques. Beaucoup de sépultures ont été anciennement violées par des chercheurs de trésors, mais M. Baltazzi a pu recueillir un certain nombre de fragments de statuettes en terre cuite qui, d'après ce qu'il m'écrit, sont d'un style analogue à celles de Smyrne. Sur l'emplacement du théâtre, notre savant ami a trouvé une statue acéphale d'Apollon d'un quart plus petit que nature, une tête de femme, dont les prunelles sont peintes, un bras d'homme, un pied chaussé, deux mains, un chapiteau orné de deux griffons, etc.

— J'ai communiqué à l'Académie des inscriptions, dans sa séance du 1<sup>er</sup> août 1890, un texte des plus curieux estampé par M. D. Baltazzi au cours de ses fouilles<sup>1</sup>. Un coup de vent ayant, dit le texte, fendu un platane auprès de la ville, on trouva une image de Dionysos à l'intérieur de l'arbre. Les habitants de Magnésie, qui entretenaient des rapports suivis avec le sanctuaire de Delphes, envoyèrent une députation pour le consulter. La Pythie rendit un oracle, en quatorze vers hexamètres, que l'inscription nous a conservés : elle ordonna aux Magnètes d'élever un temple à Dionysos et de s'adresser à Thèbes pour recruter les prêtresses du nouveau culte. Les ambassadeurs ramenèrent trois prêtresses ou Ménades thébaines, Cosco, Baubo et Thettalé, qui organisèrent à Magnésie trois thiasos ou collèges dionysiaques. Après leur mort, elles furent l'objet d'honneurs publics et reçurent la sépulture sur trois points différents du territoire de Magnésie, que l'inscription désigne par leurs noms ; l'une d'entre elles fut enterrée auprès du théâtre.

— J'ai encore reçu de M. Baltazzi une riche collection d'estampages pris sur des inscriptions de Magnésie du Méandre et de Tralles ; j'espère les faire connaître très prochainement.

— M. Radet a publié diverses inscriptions découvertes par lui dans la vallée du Méandre, à Nysa (*Salabakli*), sur la route de Nysa à Aphrodisias et à Attuda (*Hassar*). Un texte mentionne le sanctuaire d'Acharaca, écrit Ἀχάρακα, dont il est question dans Strabon (XIV, 1, 44).

OLYMOS. — Cette localité, voisine de Mylasa, est connue par les inscriptions qu'y a découvertes Le Bas et qu'il a rapportées au Louvre (*Voy. archéol.*, n<sup>os</sup> 323-

1. Une copie incomplète du même texte a été publiée par M. Contoléon dans le journal quotidien *Néa Σμύρνη*, 18 juillet 1890. Je dois au même savant la communication de nombreux journaux anatoliens où il a publié des textes épigraphiques. En attendant que je puisse y revenir, je me contente de signaler ici ces articles, qui sont déposés à la Bibliothèque du Musée de Saint-Germain (*Néa Σμύρνη*, 5 juin 1889, Magnésie du Méandre ; 10 juin 1889, *Kilbianon pédon*, Smyrne, environs de Kolbé, Mylasa ; 24 juillet 1889, Smyrne, Iasos, Priène, Tralles ; 30 août 1889, Amathonte de Chypre ; 28 novembre 1889, Celaenae ; 26 janvier 1890, Cymé ; 7 février 1890, environs de Myrina ; 28 mars 1890, monnaies de Gryniou acquises sur place ; 4 juin 1890, Smyrne, Lydie ; 6 juin 1890, Tralles ; 11 juin 1890, Magnésie du Méandre, Mylasa ; 13 juin 1890, Koula, Guzel-Hissar ; 15 juin 1890, Magnésie ; 18 juillet 1890, Magnésie ; 23 juillet 1890, Magnésie ; Ἀυλίθει, 24 juillet 1890, Koula (dont le nom ancien serait Ὀλύπος ou Ὀλυρία ; art. de Tsakuroglou). M. Contoléon prend aisément pour des inscriptions inédites des textes qui ont été imprimés jusqu'à dix fois, mais cette erreur, que commettent les plus experts, ne lui sera reprochée sévèrement par personne tant que le *Corpus* asiatique n'aura point paru.



338). MM. Winter et Judeich y ont recueilli en 1887 quelques textes nouveaux qui complètent ceux que Le Bas a publiés. Ce sont des fragments de contrats de vente et de louage relatifs aux biens-fonds des temples d'Apollon et d'Artemis<sup>1</sup>.

HALICARNASSE. — On doit à MM. Cousin et Diehl la publication d'une série d'inscriptions d'Halicarnasse<sup>2</sup> et de la presqu'île de Myndos<sup>3</sup>. Dans le nombre, il y a un catalogue de jeunes gens entrant dans la classe des ἀνδρες (p. 104), où la lettre α placée à la suite des noms propres paraît avoir le même sens que β dans les inscriptions analogues; une signature d'un sculpteur nommé Dédale (p. 107); un fragment latin de l'édit de Dioclétien (p. 108); une inscription chrétienne Νίκη Νικολάου (p. 114), où les éditeurs reconnaissent avec raison l'emploi de νίκη dans le sens de tombeau. A Tchifout-Kalessi (château des Juifs), dans la presqu'île de Myndos, MM. Cousin et Diehl disent avoir trouvé une inscription juive ornée du chandelier à sept branches (p. 120), mais ils ne l'ont pas encore fait connaître.

CERAMOS. — M. Hicks a publié, avec sa conscience habituelle, une série d'inscriptions découvertes par M. W.-R. Paton à Ceramos (*Keramo*), sur le golfe de Cos<sup>4</sup>. Ces textes épigraphiques sont précédés d'une description de la localité et de quelques renseignements sur son histoire. L'éditeur a réimprimé à la suite quelques inscriptions de même provenance découvertes par Spratt et enterrées autrefois par Babington dans le X<sup>e</sup> volume des *Transactions of the Royal Society of Literature*.

LYCIE. — M. G. Hirschfeld a publié dans la *Berliner Philologische Wochenschrift* (1890, p. 685, 717) deux articles pleins d'intérêt sur le second volume des *Reisen in Lykien*, dont il a déjà été question dans cette *Chronique*<sup>5</sup>.

— On doit à MM. Bérard et Colardeau la découverte d'une inscription de Phasélis, qui fait connaître le *cursus honorum* du consul Voconius Saxa, gouverneur de Lycie et Pamphylie de 142 à 149 av. J.-C.<sup>6</sup>.

— Parmi les inscriptions de Telmessos découverte à Makri par MM. Bérard et Fougères<sup>7</sup>, il faut signaler un décret en l'honneur de Ptolémée, fils de Lysimaque, gouverneur de Telmessos, qui avait diminué les impôts de la ville et en avait régularisé la perception. Citons encore un double décret du *κοινόν* des

1. Judeich, *Athen. Mittheilungen*, t. XIV, p. 367-397.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 90-118. M. Trendelenburg a lu à la Société archéologique de Berlin un travail sur la restitution du Mausolée (*Berl. Phil. Woch.*, 1890, p. 1126).

3. *Ibid.*, p. 118-121.

4. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 109-128 (p. 114, fragment d'un long décret honorifique du n<sup>e</sup> siècle av. J.-C., où il est question des factions rivales de Ceramos et de la *συνπολιτεία* des cités cariennes; p. 120, statues élevées par une femme avec l'autorisation de son *κύριος*; p. 122, statue élevée à un citoyen qui avait légué un bien-fonds à la ville, avec une somme dite *πρόδομα* que le locataire de ce bien-fonds paye à l'avance).

5. *Rev. archéol.*, 1889, II, p. 132.

6. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 643-645.

7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 162-176.



Lyciens (p. 171) et une inscription (p. 173) qui donne à Telmessos le titre de *μητρόπολις τοῦ Λυκίων ἔθνους*.

— Une nouvelle inscription funéraire de Myra a été publiée par M. Diamantaras<sup>1</sup>. On y trouve le mot *χιθαροφόρος*, désignant les monnaies à l'effigie de la cithare que présente la numismatique de Myra et d'autres villes lyciennes.

XANTHOS. — M. Arkwright a découvert le nom d'Hiéraménès (Xénoph., *Hellén.*, II, 1, 9) à la douzième ligne de l'obélisque de Xanthos (ERIAMONA); M. Deecke avait déjà retrouvé dans le même texte les noms de Pharnabaze, de Pharnace, de Tissapherne, et M. Imbert celui d'Amorgès<sup>2</sup>.

PAMPHYLIE. — Le premier volume du grand ouvrage de M. le comte Charles Lanckoronski, *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, a paru simultanément en allemand et en français au printemps de 1890<sup>3</sup>. L'exécution matérielle de ce livre est vraiment admirable et je ne sais si l'on a jamais fait mieux depuis les grands in-folios de l'Expédition de Morée. Les vues, plans et croquis, dus à la plume habile de M. Niemann, sont de vrais modèles d'élégance et de finesse; il y a aussi de très belles héliogravures d'après les lavis du même artiste. Le texte, écrit avec sobriété et précision, s'ouvre par une introduction générale de M. le comte Lanckoronski (p. i-xvii); puis on trouve des descriptions approfondies de la plaine pamphylienne, d'Adalia (p. 8), de Pergé (p. 35), de Sillyon (p. 69), d'Aspendos (p. 90), de Sidé (p. 131). Les pages 159-193 sont occupées par des textes épigraphiques, parmi lesquels nous signalerons un fac-similé de la grande inscription de Sillyon (p. 179; Roehl, *I. G. A.* p. 141) et une série de textes de même provenance en l'honneur de Ménodora et de ses enfants (p. 181-183). M. le comte Lanckoronski n'a perdu ni son temps ni son argent en dirigeant ce grand travail et en assurant sa publication; la science n'oubliera pas ce qu'elle lui doit et inscrira son nom parmi ceux des trop rares Mécènes qui s'inspirent aujourd'hui des exemples de Choiseul-Gouffier et du duc de Luynes.

CILICIE. — M. Th. Bent croit avoir retrouvé le site de la ville d'Olba, près d'Ayash, où il a découvert une dédicace ΔΙΙ ΟΑΒΙΩΙ. M. Cecil Smith pense que la localité explorée par M. Bent était seulement dans la *toparchie* d'Olba et que l'emplacement de cette ville elle-même reste à découvrir<sup>4</sup>.

— Sur différents blocs employés à des constructions près du même site, en Cilicie Trachée, M. Th. Bent a copié une série de signes qui ont été publiés dans la *Classical Review*<sup>5</sup>. On y distingue le triscèle, le caducée, la massue, la

1. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 412.

2. J. Imbert, *Pharnabazus and Tissaphernes mentioned on the great stela of Xanthus*, dans le *Babylonian and oriental Record*, 1890, p. 153-163. Voir aussi la lettre de M. Arkwright dans l'*Academy* (1890, p. 104), en réponse à la théorie iranienne du major Conder.

3. *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, ouvrage publié avec le concours de MM. G. Niemann et E. Petersen par le comte Charles Lanckoronski. Volume premier : *La Pamphylie*, avec 2 cartes et 2 plans en couleur, 31 héliogravures et 114 illustrations dans le texte. Paris, 1890, librairie Firmin-Didot. La traduction française est due à M. Colardeau; elle est très lisible.

4. *Classical Review*, 1890, p. 185; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 443.

5. *Classical Review*, 1890, p. 321.

grappe de raisin, les *pilei* des Dioscures et d'autres symboles dont l'explication est difficile. Il faudrait en avoir des photographies.

— A Boudroun, au nord-est de la plaine cilicienne, M. Bent a exploré les ruines importantes d'Hiéropolis-Castabala, près du Pyramus; il y a découvert plusieurs inscriptions, dont l'une révèle le nom d'un poète inconnu, Onésiclès fils de Diodore<sup>1</sup>.

— MM. Radet et Paris ont acquis à Mersina et transporté à l'École française d'Athènes une dédicace de Ptolémée, fils de Thraseas, à Hermès, à Héraklès et au grand roi Antiochus. Ce Ptolémée paraît avoir passé du service des Lagides à celui des Séleucides; l'inscription le qualifie de *στρατηγός και ἀρχιερέυς Συρίας Κοίλας και Φοινίκας*<sup>2</sup>.

APAMÉE. — M. Ramsay a enfoui dans les *Transactions of the Aberdeen ecclesiological Society* une intéressante notice sur une basilique chrétienne d'Apamée, dont il a donné le plan. C'est une des plus curieuses églises qui existent en Asie Mineure; une vieille tradition veut qu'elle ait été élevée à l'endroit où l'arche de Noé s'arrêta, M. Ramsay pense qu'elle a remplacé, vers le IV<sup>e</sup> siècle, un temple de Ζεύς Κελενεύς.

LYCAONIE. — Sous le titre de *Notes in Phrygia Paroreus and Lycaonia*, M. Hogarth a publié les résultats d'un voyage fait par M. H.-A. Brown et lui en 1887, des frontières de Galatie à la côte cilicienne. Trois des textes inédits qu'il a fait connaître contiennent plusieurs lignes en dialecte phrygien ou lycæonien (p. 158-159). Notons encore des dédicaces à Ζεύς Πεταρεύς (p. 160), à Βά υιῆτῆρ (p. 164) et le nom propre Σούσου (p. 163, 166).

COROPISSOS<sup>3</sup>. — On connaît des monnaies d'une ville de Coropissos (Κοροπισσός dans Strabon) avec l'épigraphie ΚΟΡΟΠΙΣΣΕΩΝ ΤΗΣ ΚΗΤΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ (Head, *Hist. num.*, p. 601<sup>4</sup>). Une dédicace à Hadrien découverte près de l'Olympieion mentionne le sénat et le peuple de cette ville, Κοροπισσέων τῆς Κιητῶν μητροπόλεως. Il faut donc lire, sur les monnaies, Κιητῶν<sup>5</sup> au lieu de Κητῶν, mais l'emplacement de la ville ainsi désignée reste à découvrir.

SYRIE. — L'important ouvrage de MM. Humann et Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien* (Berlin, Reimer, 1890), comprend un volume de texte orné de 69 gravures et un album de 53 planches avec d'admirables cartes de M. Kiepert<sup>6</sup>. Le texte se compose de trois chapitres : 1<sup>o</sup> un voyage à Angora

1. *The Athenaeum*, 1890, II, p. 405.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 587-589.

3. Koumanoudis, *Ἐφημ. ἀρχαιολ.*, 1890, p. 63; Svoronos, *ibid.*, p. 67.

4. M. Head n'a pas connu le texte de Strabon rappelé par M. Koumanoudis, et M. Koumanoudis n'a pas connu la légende monétaire rapportée par M. Head. Cf. Waddington, *Revue numism.*, 1883, p. 31.

5. Κιητῶν se lit en effet sur une monnaie de Koropissos récemment publiée par M. de Sallet (*Zeitschrift f. Numism.*, 1885, p. 74). ΚΗΤΩΝ est une graphie abrégée (cf. *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1889, p. 212).

6. Cf. le compte rendu de cet ouvrage publié par M. Koepp dans la *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 1133, et un excellent article anonyme dans la *Nation* de New-York, 18 septembre 1890, p. 231.

et à Boghaz-Keui (1882), relaté par M. Humann ; 2° l'exploration de Nemrud-Dagh en Commagène (1882-1883), par MM. Humann et Puchstein ; 3° la description, par M. Puchstein, des monuments de Nemrud-Dagh, de Sakschê-Gözü, de Sindjirli, Marasch, Samsat, etc. Parmi les planches, exécutées pour la plupart en photogravure, nous signalerons notamment des vues d'Angora, d'Eyouk (Ujûk), de Jasili-Kaya (Boghaz-Keui), un plan des ruines de Pteria, les colonnes de Kara-Kurch, un plan et des vues du tombeau de Nemrud-Dagh, le pont romain de Kiakhta, quelques reliefs hittites de Sindjirli, de Sakschê-Gözü et de Marasch, des vues de Samsat, Gerger et Kiakhta.

— La *Nation* du 3 avril 1890 a publié une intéressante lettre de M. John P. Peters, sur la contrée comprise entre Palmyre et Deir. Les ruines de Zenobia (Halebiyeh) ont beaucoup souffert depuis l'époque de Chesney. A Palmyre, les Arabes se livrent à des fouilles clandestines, dont ils vendent les produits aux touristes européens. A Ereç ou Rakka (Arrakka), on a découvert deux monnaies d'argent de Charles VIII de France et de Maurice de Saxe, fait curieux que M. Peters a eu raison de noter. Pour toute cette région, les cartes de Chesney et de Kiepert sont très défectueuses ; l'auteur ne dit pas s'il a recueilli les matériaux nécessaires pour les rectifier.

— M. Ed. Schneider, ingénieur en chef du vilayet de Scutari, a envoyé à l'Académie des sciences une notice sur différents tumulus qu'il a étudiés dans la plaine d'El Amouk près d'Antioche. A côté d'objets grecs et gréco-romains qu'il y a découverts (entre autres une statuette en bronze représentant une Muse qui tient un *volumen* et une belle intaille avec un buste viril diadémé), M. Schneider signale « une espèce de cachet breloque en schiste verdâtre » portant la représentation très grossière d'un animal et un objet carré dont les deux faces latérales offrent des lignes enchevêtrées assez étranges. Il serait désirable que ces deux dernières trouvailles fussent envoyées en Europe pour y être étudiées ; les empreintes à la cire que nous avons sous les yeux ne suffisent pas.

— Un juge de Chypre, M. Chr. Papadopoulos, a publié dans le *Σωτήρ* un article sur la bibliothèque arabe de Damas. Parmi les manuscrits grecs conservés dans ce dépôt, il signale un texte en onciales de l'Ancien Testament (version des Septante incomplète), suivi du Nouveau Testament, de l'Épître à Barnabé et d'une grande partie du Pasteur d'Hermas<sup>1</sup>. M. Bliss, s'étant rendu exprès à Damas, chercha vainement ce manuscrit ; l'archevêque syrien de Damas affirma qu'il n'existait point ; finalement, M. Papadopoulos écrivit à M. Lambros qu'il l'avait vu à Damas du temps que Midhat était vali de Syrie et qu'il en avait signalé l'importance à ce personnage. Donc, de deux choses l'une : ou bien quelque fanatique musulman aura détruit le manuscrit qui intéressait trop un *giaour*, ou bien le gardien de la bibliothèque l'aura vendu à un voyageur. M. Lambros croit tout à fait inadmissible l'hypothèse d'une mystification tentée par M. Papadopoulos.

— M. Flinders Petrie a été chargé par le *Palestine exploration fund* d'ex-

1. Sp. Lambros, *The Athenaeum*, 1890, I, p. 149, 405 ; E.-J. Bliss, *ibid.*, p. 372 ; Neubauer, *The Times*, 12 février 1890 (lettre de l'archevêque syrien de Damas).

plorer le monticule de Tel el-Hesy (Lachisch), où il a découvert une construction qu'il croit appartenir à l'époque de Salomon, avec des pilastres ornés de volutes de type proto-ionique<sup>1</sup>. Les fragments de poterie recueillis sont très nombreux; M. Petrie les divise en trois groupes, amorite (de 1500-1100 av. J.-C.), phénicien et grec.

— Dans la *Contemporary Review* (septembre 1890), M. Sayce a raconté les explorations conduites par M. Flinders Petrie à Tel el-Hesy. « Nous avons exhumé Homère et Hérodate, conclut-il, nous allons maintenant exhumer la Bible. » *Inchallah!*

— On ne peut accueillir qu'avec méfiance les renseignements donnés par M. Durighello sur une vaste nécropole phénicienne qu'il aurait découverte à trois heures de Saint-Jean-d'Acre, au lieu dit El-Zib<sup>2</sup>. Parmi les objets qu'il signale, il y a de grands groupes en terre cuite représentant des scènes de métiers, des bijoux, des scarabées, etc. Tout cela est possible, mais aurait grand besoin d'être vérifié.

LES HITTITES. — Les idées courantes sur l'empire et sur l'art hittite viennent d'être critiquées à nouveau par M. O. Puchstein<sup>3</sup>. Il conteste que les monuments dits hittites remontent au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. La scène de chasse découverte à Saksché-Gözu doit être contemporaine de Sargon, qui conquiert la Commagène en 708, et appartenir à la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Les reliefs de Sindjirli ne sont guère plus anciens et M. Puchstein (contredit par M. Winter) croit reconnaître l'influence de l'art grec primitif dans le type des griffons de cette provenance. Quelques reliefs plus archaïques découverts à Sindjirli et transportés au Musée de Constantinople peuvent être attribués au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Les hiéroglyphes hittites seraient tous postérieurs au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle. Quant aux œuvres de la sculpture dite hittite qu'on a signalées dans d'autres régions d'Asie Mineure, M. Puchstein croit qu'elles se rattachent à celles de la Syrie du nord et en conclut que les reliefs d'Eyouk et de Boghaz-Keui sont les uns du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, les autres plus récents encore. Les figures rupestres de Nymphio seraient l'œuvre d'un roi lydien, peut-être d'un des premiers Mermnades. Ainsi tout cet ensemble de monuments n'a rien de commun avec les Chêta des textes égyptiens. M. Puchstein propose de les attribuer aux Muschkaja (Mosques), qui envahirent la Commagène vers 1170. « Les sculptures d'Eyouk et de Boghaz-Keui, conclut-il, se rapportent à la religion des Cappadociens, qui habitaient encore la même région à l'époque des Grecs et des Romains. Par suite, l'art auquel appartiennent ces sculptures n'est pas celui des mystérieux Hittites du <sup>ii</sup><sup>e</sup> millénium av. J.-C.; c'est un étonnant témoignage de la civilisation autrefois très développée des populations anatoliennes et commagénienes, entre l'an 1000 et l'an 600 avant notre ère. »

— M. d'Orcet, déjà nommé (*Rev. archéol.*, 1889, II, p. 122), a publié dans la *Revue Britannique* un article critique (!) sur le récent ouvrage de M. Lavis-

1. *The Academy*, 1890, II, p. 76.

2. *Courrier de l'Art*, 31 janvier 1890.

3. Puchstein, *Pseudohethitische Kunst, ein Vortrag*. Berlin, juin 1890, sans nom d'éditeur (22 p.).

*Vue générale de l'histoire politique de l'Europe.* M. Lavissé a eu, paraît-il, un très grand tort : il n'a pas fait la place assez grande aux Khétas. Ces Khétas ou Hittites ne sont autres que les Gètes, Gésates, Cattes, etc. ; leur nom signifie *chevelus*. Clovis était un Hittite, puisqu'il était chevelu ; César aussi était hittite, bien qu'à peu près chauve, puisque *caesaries* signifie chevelure. Il n'y a pas jusqu'à Charlemagne, saint Louis, Louis XIV et Napoléon qui n'aient été des Hittites-Cattes. On oublie de nous dire si cette leçon d'ethnographie a été professée aux Petites-Maisons ou au Chat-Noir.

GOLFE PERSIQUE. — Le Musée Britannique s'est enrichi de la précieuse collection d'objets découverts par M. et M<sup>me</sup> Bent dans l'île de Bahreïn<sup>1</sup>.

ÉGYPTE. — Les plaintes sur les ravages causés en Égypte par le vandalisme se sont multipliées dans ces derniers temps<sup>2</sup> et ont abouti à la fondation d'une société pour la protection des monuments de ce pays<sup>3</sup>. M. Sayce a, d'autre part, exprimé son admiration pour l'habileté et le goût dont a fait preuve la direction du Musée de Boulag dans le transfert des précieuses collections de cet édifice au nouveau Musée de Gizeh<sup>4</sup>.

— Le double n° 29-30 de la *Berliner Philologische Wochenschrift* du 19 juillet 1890 est presque exclusivement consacré à l'archéologie gréco-égyptienne. On y trouve un compte-rendu par M. Hirschfeld des publications de MM. Flinders Petrie et E.-A. Gardner sur Naucratis (p. 909-916) ; un compte rendu par M. Furtwaengler de la seconde partie de l'ouvrage de M. F. Petrie sur Tanis (p. 917-924) ; puis des résumés par MM. Erman, Magnus et Winckler des ouvrages suivants : F. Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe* (p. 921-924)<sup>5</sup> ; H. Marrucchi, *Monumenta papyracea Aegyptia bibliothecae Vaticanae* (p. 924) ; J. Hirschberg, *Aegypten* [études d'oculistique] (p. 925-926). Le fascicule se continue (p. 953-964) par un tableau très détaillé, dû à M. A. Erman, des résultats obtenus par l'*Egypt exploration fund* dans ses fouilles du Delta, notamment à Tanis, Tell Nebesheh, Tell el-Maskutah et Saft el-Henneh. Cette *Chronique d'Égypte* est accompagnée d'indications bibliographiques nombreuses et d'une petite carte du Delta. L'article se termine par l'annonce d'une grande entreprise projetée par M. Griffith, l'*Archaeological Survey of Egypt*, à laquelle on ne peut que souhaiter bonne chance et surtout beaucoup d'argent.

— Au cours du voyage qu'il a fait l'hiver dernier en Égypte, M. Sayce a découvert au nord du Djebel Abou-Feda quelques tombeaux grecs, une inscription en caractères chypriotes et un court texte carien<sup>6</sup>. Le même savant signale, à Abydos et à Kournab, la trouvaille de vases de style mycénien, analogues

1. *Classical Review*, 1890, p. 135. Cf. *Proceedings of the royal geographical Society*, janvier 1890, et *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 299.

2. *The Academy*, 1890, I, p. 107, 156, 273 ; II, p. 137, 157 ; *The Times*, 21 février 1890 ; *American Journal*, 1890, p. 157.

3. *The Academy*, 1890, I, p. 212.

4. *Ibid.*, p. 273. Cf. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 178-182 (notice sur le nouveau Musée de Gizeh) ; *American Journal*, 1890, p. 123.

5. Cf. l'intéressant compte rendu de ce livre publié par M. Maspero dans la *Revue critique*, 1890, I, p. 144.

6. *The Academy*, 1890, I, p. 157.



à ceux que M. F. Petrie a recueillis à Tel el-Gorob<sup>1</sup>. Dans les environs de Silsilis, M. Sayce a copié de nombreuses inscriptions de pèlerins grecs et six inscriptions phéniciennes; il a aussi signalé des gravures rupestres, des *cairns* et des cromlechs qu'il attribue à l'époque préhistorique<sup>2</sup>. A Karnak, il a acheté un *ostrakon* portant l'inscription suivante: « O mon seigneur Isidore, viens m'apporter les commentaires (ἀδείας) du premier livre de l'*Iliade* que je t'ai demandés<sup>3</sup>. » Des scènes de l'*Iliade*, peintes en noir, ont été découvertes par M. Sayce dans des carrières au sud du Djebel Sheikh Heridi<sup>4</sup>.

— MM. Sayce et Th. Reinach ont publié dans la *Revue des Études grecques* (1890, p. 131-144), deux contrats grecs du Fayoum, dont la loquacité est bien amusante. Le bavardage n'est pas une invention des notaires modernes!

— La grande publication des papyrus de l'archiduc Rénier en est aujourd'hui à son cinquième volume. Nos lecteurs savent que nous n'insistons pas sur des ouvrages de ce genre, où les matériaux de la science sont emmagasinés à titre définitif. Nous nous contentons donc de signaler ce précieux recueil aux bibliothèques qui ne le posséderaient pas encore; ajoutons que le prix n'en est pas extravagant, malgré le luxe de l'exécution matérielle<sup>5</sup>.

— MM. Sayce et Mahaffy font savoir que parmi les papyrus rapportés d'Égypte par M. Flinders Petrie se trouvent des fragments inédits de l'*Antiope* d'Euripide et d'un discours sur les devoirs de l'amitié, fondé sur l'exemple d'Achille et de Patrocle. Cette précieuse collection comprend encore des fragments du *Phédon*, des testaments, des lettres particulières, etc.<sup>6</sup>

— On annonce la découverte, au Caire, d'un manuscrit copte qui répand une lumière nouvelle sur le fameux concile tenu à Éphèse en 431. Il renferme une série de lettres écrites d'Éphèse par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, à son agent à la cour de Théodose II, ainsi qu'un rapport de cet agent sur les négociations dont il était chargé<sup>7</sup>.

— Il faut signaler aux archéologues le travail de M. Al. Gayet sur les monuments coptes du Musée de Boulaq<sup>8</sup>, accompagné d'un très grand nombre de

1. *Ibid.*, p. 158; cf. F. Petrie, *ibid.*, p. 243.

2. *Ibid.*, p. 195.

3. *Ibid.* Cf., sur d'autres *ostraka* de même provenance, Sayce, *ibid.*, p. 273, et l'article du même intitulé: *Jewish Tax-gatherers at Thebes in the age of the Ptolemies*, dans le *Jewish Quarterly Review*, juillet 1890, p. 400.

4. *Ibid.*, p. 227.

5. *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, Wien, Hof- und Staatsdruckerei (V<sup>e</sup> vol., fasc. 1 et 2, 1889). Voici l'indication des articles qui peuvent intéresser particulièrement la philologie classique: I, p. 53, fragment d'un évangile non canonique; p. 73, fragment d'Hésiode; p. 84, fragment relatif au dithyrambe; II-III, p. 1, dates de papyrus grecs d'époque romaine; p. 74, fragments d'Isocrate, de Platon (*Gorgias*), de Théocrite, d'un discours polémique contre Isocrate; p. 87 sq., 179 sq., IV, 75 sq., histoire du papier d'après des recherches microscopiques et historiques (travail capital où il est prouvé que les prétendus *bombycini* sont du papier de chanvre); IV, 1, fragment de la formule Fabiana; 136, Isocr. *πρὸς Νικοχλέα*; 144, monnaies ptolémaïques au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.; V, 1, fragment de comédie grecque en dialecte dorien; 11, tablettes de bois avec textes grecs.

6. *The Academy*, 1890, II, p. 201.

7. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 802.

8. *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, t. III, 3<sup>e</sup> fascicule.



vignettes et de planches. Cet art copte est un curieux mélange de traditions romaines, byzantines et indigènes; parfois ces dernières semblent prévaloir et l'on trouve des sculptures, comme l'orante de la pl. XXIX, fig. 34, qui ont toute la grossièreté naïve des sculptures berbères du Maghreb. Les momies byzantines reproduites en couleurs (pl. A et B) sont du plus grand intérêt<sup>1</sup>.

NAUCRATIS. — Miss Amelia B. Edwards a signalé au Musée de New-York une inscription grecque en l'honneur d'un Ptolémée surnommé νικήτορος et dédiée à Isis, Sérapis et Apollon par un certain Komon, οἰκονόμος τῶν κατὰ Ναύκρατιν<sup>2</sup>.

TEL EL-AMARNA. — On a eu la chance de découvrir à Tel el-Amarna le tombeau et la momie d'Aménophis IV, le « roi hérétique ». La momie royale a malheureusement été détruite et les objets trouvés avec elle dispersés par les marchands<sup>3</sup>.

M. Sayce s'est assuré qu'il faut bien lire le nom d'*Urusalim*, Jérusalem, sur une des tablettes de Tel el-Amarna<sup>4</sup>. Ainsi la ville des villes existait déjà sous son nom au xv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et avait alors une garnison de soldats égyptiens.

La langue des *Su*, mentionnée dans les lexiques assyriens, serait, suivant M. Sayce, identique à celle de Mitanni (Nahrina, Aram-Naharaim), représentée par une lettre du roi Dusratta dans la collection des tablettes de Tel el-Amarna. Cette langue offre des analogies avec celle des textes de Van et n'a rien de commun avec les idiomes sémitiques<sup>5</sup>.

ACQUISITIONS DES MUSÉES ET VENTES PUBLIQUES. — Le *Bulletin des Musées*, revue mensuelle dont le premier numéro a paru le 15 février 1890, nous apporte des renseignements utiles sur les acquisitions récentes du Louvre. Bien qu'hostile en principe à toute création de périodique nouveau, je me plais à reconnaître que le *Bulletin* de MM. E. Garnier et L. Benedite est fort bien conçu et que la modicité du prix d'abonnement (12 francs) achève de le rendre recommandable<sup>6</sup>. Voici les principales acquisitions dont il nous a donné la nouvelle :

*Bronzes*. — Une boîte à miroir représentant deux femmes au bain et un groupe de Dionysos avec une panthère, ce dernier très remarquable parce que l'attitude et les proportions de la figure principale rappellent le *Diadumène* de Polyclète. Ces deux objets ont été décrits par M. de Villefosse et médiocrement reproduits aux pages 21 et 185.

1. Les autres mémoires publiés dans le même recueil sont tout à fait en dehors de notre cadre.

2. *The Academy*, 1890, I, p. 291.

3. Sayce, *The Academy*, 1890, I, p. 195.

4. *Ibid.*, p. 273. On trouve peut-être *Jaourishalama* sur la liste de Karnak (Maspero, *La liste de Sheshonq*, p. 31).

5. *Ibid.*, p. 305. Le nom de Mitanni (Maten) s'est rencontré dans une liste géographique à Karnak, *Recueil de Travaux*, XI, 3, 4, p. 156. — Voir encore, sur les tablettes de Tel el-Amarna, un travail critique de M. J. Halévy, *Revue des Etudes juives*, 1890, p. 197.

6. Les éditeurs feront bien de surveiller la rédaction des notices bibliographiques (voir p. 280).

*Terres cuites.* — Satyre de style archaïque (Élatée).

*Vases.* — Riche série de vases peints légués par M. le baron J. de Witte; M. E. Pottier les a décrits en détail (p. 106-112) et a publié deux croquis d'après l'un d'eux (cf. Chabouillet, *Collection Fould*, n° 1387). Comme les marbres récemment acquis sont, pour la plupart, originaires de Carthage (collection Marchand), nous ne pouvons pas y insister dans cette *Chronique*, dont le domaine est borné à l'ouest par l'*Adria*.

— Le même *Bulletin des Musées* a publié une virulente philippique contre l'art grec et l'art romain, despotes gênants que veut précipiter de leur trône un apôtre aussi enthousiaste qu'érudit de l'art du Nord<sup>1</sup>. Ceux qui répètent avec orgueil *siamo Romani*, — même lorsqu'ils ont vu le jour sur les bords de l'Èbre ou de la Seine, — sont des « Grecs et Romains de contrebande », des « pédants inconscients » et même des « cuistres involontaires ». C'est un peu exagéré. Goethe, un septentrional pourtant, voyait mieux les choses lorsqu'il écrivait : « Mais comment Jean van Eyck peut-il seulement se mesurer avec Phidias ? Oubliez, c'est mon avis, oubliez d'abord l'un pour l'autre. Car si vous étiez demeuré toujours auprès d'une seule femme, comment pourriez-vous aimer encore ? Il en est ainsi de l'art, ainsi du monde : une chose nous plaît après l'autre<sup>2</sup>. » Voilà l'éclectisme qui est le fruit mûr de la sagesse. J'entends celui qui goûte, tour à tour, Phidias et van Eyck, car de juger l'autre, ce n'est pas ici le lieu.

— Le Musée Britannique a acquis le célèbre vase de Python, de la collection de Castle Howard, qui représente Alcmène sur le bûcher<sup>3</sup>. On annonce que le même musée va aussi entrer en possession de la riche collection de pierres gravées conservées jadis à Castle Howard, collection connue, ou plutôt mal connue, sous le nom de *Carlisle gems*. Il n'y a pas moins de 166 pierres grecques et romaines, parmi lesquelles de magnifiques pièces signées de Dioscoride, Heios, Sosos et Sostratos. Cette collection avait été formée au siècle dernier par le cardinal Ottoboni, qui la vendit à l'ancêtre de l'earl of Carlisle actuel<sup>4</sup>.

— L'*Archäologischer Anzeiger* (1889, p. 156; 1890, p. 1) a continué la publication des rapports illustrés sur les acquisitions archéologiques des musées allemands<sup>5</sup>.

*Dresde* (acquisitions depuis 1882). — Terres cuites archaïques, entre autres un homme couché sur un lit avec une femme jouant de la lyre assise à ses côtés; Europe sur le taureau; bacchante dansant. — Terres cuites de beau style, indiquées avec doute comme provenant de Tanagre. — Terres cuites de Myrina, entre autres une danseuse signée **NIKOC**( $\tau\rho\alpha$ ) **TOY**, une femme assise sur un rocher, une réplique de l'Aphrodite de Cnide, une figurine planant et un Éros signés **APTEMONOC**. — Riche série de lampes de provenance italique. — Vases peints, bijoux, intailles; un beau canée représentant l'empereur Claude. — Figurines de

1. Courajod, *Bulletin des Musées*, 1890, p. 146-153.

2. Traduction donnée par M. Lichtenberger, *Étude sur les poésies lyriques de Goethe*, p. 114.

3. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 313, 505. (Klein, *Meistersignaturen*, p. 210.)

4. *Ibid.*, 1890, I, p. 806-807.

5. Cf. *Rev. archéol.*, 1890, I, p. 301.

plomb provenant de Rome, entre autres une réplique de l'Aphrodite de Syracuse et un éléphant avec son cornac (déjà signalé *Rev. archéol.*, 1887, I, p. 103).

*Stuttgart.* — Une réplique en bronze de l'Apollon du Belvédère, d'authenticité douteuse, ayant fait partie de la collection du colonel de Wundt (provenance indiquée : Narenta en Dalmatie).

*Hanovre.* — M. H. Kestner (mort en 1890) a donné ses collections à la ville elles comprennent des vases peints, des reliefs en terre cuite trouvés en Italie, plus de 300 lampes, des bronzes, des bijoux, des tessères, des monnaies, des pierres gravées, etc.

*Cassel.* — Quelques vases grecs; fragments d'une cuirasse en bronze.

*Carlsruhe.* — Vases peints, terres cuites, marbres. Une belle figure de géant blessé (gravée *Arch. Anz.*, 1890, p. 3) présente une analogie remarquable avec le Laocoon. Une Vénus en marbre (*ibid.*, p. 5) rappelle encore le type de la célèbre statue syracusaine (découverte à Tusculum). — Bronzes et bijoux de provenance italique; bande de cuir ornée d'animaux gravés en creux, provenant d'un tombeau étrusque.

*Brunswick.* — Grand cratère corinthien; amphore de Nola avec Jupiter foudroyant un géant; fragment d'architecture en terre cuite (Pouzzoles).

*Bonn.* — Vases et terres cuites (cf. *Rev. archéol.*, 1887, I, p. 101). Depuis le départ de M. Kekulé pour Berlin, la collection de l'Université est confiée aux soins de M. Loeschcke.

*Göttingen* (catalogue par M. G. Huho, 1887). — Vases, gemmes, bronzes, etc.

*Marbourg.* — Gemmes, entre autres une réplique d'une statue analogue au *Doryphore* de Polyclète.

*Würzburg* (catalogues par L. Urlichs, 1865-72). — Vases, terres cuites, bronzes, ces derniers provenant de la collection Castellani (1883); torse d'Hercule avec les dépouilles de l'Hydre, acheté à Rome<sup>1</sup>.

Les autres collections de l'Allemagne de l'ouest ont surtout acquis des objets romains ou de provenance locale.

M. O. Roszbach a publié une notice sur les antiquités grecques du Musée universitaire de Breslau<sup>2</sup>. Ce musée a reçu en 1888 quatre-vingt-deux vases grecs de la collection Fontana, de Trieste, acquise par le gouvernement prussien et partagée entre les musées de Berlin, Breslau, Bonn et Göttingen.

— M. R. von Schneider a publié, dans le *Jahrbuch der k. k. Sammlungen* d'Autriche, une série de statuettes de bronze très intéressantes qui font partie des collections impériales<sup>3</sup>.

— Le Musée de Boston compte aujourd'hui 777 moulages. Sa collection de marbres antiques originaux s'est accrue d'une tête ailée d'Hermès, d'une tête d'Athéna, de deux bustes de Domitien, d'un buste de Maximin et d'une tête colossale d'Apollon trouvée à Rome, ayant appartenu à Lasalle et à Hans de Bülow. Le même musée a acquis de nombreuses terres cuites découvertes au Transtévère et une collection de 23 vases peints, dont une description a été publiée par M. E. Robinson<sup>4</sup>.

— La vente de la collection des monnaies grecques de Photiadès-Pacha

1. Wieseler, *Nachrichten der Gesellsch. der Wissenschaften zu Göttingen*, 1888, p. 423; Urlichs, *Verhandlungen der 40 Philologenversammlung*, p. 312.

2. *Griechische Antiken des arch. Museums in Breslau*, 1889, avec 2 pl. (I, terres cuites, parmi lesquelles deux plaques dites de Milo; II, bronzes, entre autres un pied de miroir archaïque et un Triton analogue à l'un des Satyres de Dodone).

3. *Jahrbuch*, 1890, p. 69-83 (Athéna archaïque, Coré, Artémis, Atalante).

4. *Museum of fine arts, fourteenth annual report*, 1890, p. 7-16; *Archäol. Anzeiger*, 1890, p. 51; un de ces vases a été publié par Gerhard, *A. V.*, IV, pl. 282.

(19-22 mai 1890) a été un événement dans le monde des numismates. Le catalogue, rédigé par M. Froehner, est orné de 8 planches en phototypie qui reproduisent les pièces les plus rares. L'une d'elles, une monnaie archaïque d'Olympie (n° 1031, pl. V), a été achetée 5,900 francs par le Musée de Berlin<sup>1</sup>. La collection des monnaies byzantines, dont M. Froehner a également publié le catalogue avec 2 planches, a été acquise en bloc par le Musée de Saint-Petersbourg au prix de 70,000 francs.

— Le catalogue des antiquités de la collection Eugène Piot, vendue à Paris le 27 mai 1890 et les jours suivants, contient 19 phototypies et 43 vignettes, toutes d'une exécution assez médiocre, mais précieuses par les motifs qu'elles représentent. Nous signalerons le n° 14 (pl. I), tête d'éphèbe de style archaïque ayant appartenu à Péretié, acquise au prix de 13,000 francs pour le Musée de Copenhague; le n° 44 (pl. III), magnifique statuette en bronze de Vénus acquise par M. de Clercq; le n° 248 (pl. IV), partie supérieure d'une femme voilée, figurine chypriote du plus beau style, achetée par le Louvre; le n° 272 (pl. VI), Vénus du type dit *monocnème*, figurine dorée provenant de Smyrne, acquise par M<sup>me</sup> Darthès; le n° 274 (pl. VII), Éros sur un dauphin, figurine dorée de Smyrne; le n° 320 (pl. IX), plaque estampée de Melos (?) déjà publiée par Rayet dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1879, pl. XIII; les n°s 324 et 325 (pl. XI), déesse portant un enfant et Thétis luttant contre Pélée, plaques de même provenance; les n°s 357 (pl. XV), 359 (pl. XVI), 360, 369, 373 (pl. XVII), 363 (pl. XVIII), figurines de Tanagre. Le n° 339, acquis par le Louvre, est un moule d'un groupe en terre cuite avec la signature ΦΕΙΣ.

Dans la préface de ce catalogue, M. Froehner écrit (p. vi) que M. Piot « n'a jamais douté un instant de l'origine antique des terres cuites d'Asie Mineure ». Cela est exact et j'en sais quelque chose, ayant eu avec lui une discussion fort vive sur ce point. Mais il n'est pas mauvais d'ajouter qu'Eugène Piot, comme en témoigne son catalogue, n'a jamais acquis un seul des groupes dont il affirmait l'authenticité. Il les croyait bons, mais dans les vitrines d'autrui.

— Deux autres ventes d'antiquités ont eu lieu dans le courant de l'hiver, le 20 mars (collection Hoffmann, avec nombreuses terres cuites) et le 31 mars 1890 (collection Sabatier, antiquités égyptiennes, grecques et romaines). Le catalogue de cette dernière collection a été rédigé par M. G. Legrain. Les objets égyptiens les plus importants ont été acquis par le Musée de Copenhague<sup>2</sup>; quelques-uns sont entrés au Louvre<sup>4</sup>.

L'ARCHÉOLOGIE ET LES AMATEURS. — Un docteur ès lettres, qui publie dans un grand journal de fort intéressantes lettres d'Algérie, raconte, à la date du 22 avril 1890, que le comité des fêtes d'Alger a offert au public le spectacle d'un simulacre de

1. Voir la liste des prix dans la *Revue numismatique*, 1890, p. 261 et suiv. Le total de la vente a produit 124,000 francs, chiffre assez faible si l'on considère l'excellence de la collection; mais les pièces d'une rareté moyenne ont été — comme cela arrive toujours — sacrifiées.

2. Les acquisitions faites à cette vente par le Musée du Louvre sont énumérées dans le *Bulletin des Musées*, 1890, p. 254-257 (sans les prix),

3. *Bulletin des Musées*, 1890, p. 234.

4. *Ibid.*, 1890, p. 133.

bataille, où les gours d'Aumale et de Boghar se sont distingués. « Je me disais qu'il serait beau de voir ainsi les épisodes épiques de notre histoire, jusqu'à nos glorieuses défaites, représentées, comme les *Perses* d'Eschyle ou les mystères du moyen âge, par des centaines d'acteurs. » Les *Perses* représentés par des centaines d'acteurs ! Et qu'aurait dit Aristote ? L'auteur de cette tirade a peut-être confondu les *Perses* d'Eschyle avec *Marceau ou les enfants de la République*, de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson.

— Mais ce n'est là qu'une vétille en comparaison de la nouvelle suivante, empruntée à l'*Éclair* du 19 juin 1890 :

#### LES FOUILLES DE MARATHON

(Par service spécial.)

ATHÈNES, 17 juin. — Les fouilles entreprises à Marathon ont fait découvrir, sous un tumulus, une fosse longue de 26 mètres, large de 6, et formée d'une couche de cendres et d'ossements épaisse de 13 mètres.

Une grande quantité de petits vases se trouvent au milieu des ossements.

On suppose qu'on est en présence de la sépulture des Ottomans tombés sous Miltiade, en 490 avant Jésus-Christ.

Les Ottomans tombés sous Miltiade ! Déjà ?

A rapprocher de l'extrait que voici, emprunté au *Matin* du 29 juin 1890 :

On va ouvrir à Constantinople un nouveau musée archéologique. Parmi les objets qui y ont été installés en dernier lieu se trouvent des sarcophages recouverts de mosaïques peintes. Ces sarcophages, trouvés à Beyrouth, sont au nombre de cinq. Quatre seulement resteront à Constantinople ; le cinquième est destiné au Musée du Louvre.

Les « mosaïques peintes » sont une trouvaille. Inutile de dire que l'histoire du sarcophage « destiné au Louvre » est une invention.

— Dans le charmant livre de M. Guy de Maupassant, *La Vie Errante*<sup>1</sup>, il y a une description enthousiaste de la Sicile, où l'archéologie n'est pas oubliée. Arrivé au Musée de Syracuse, l'auteur tombe en extase devant la Vénus acéphale découverte dans l'Achradine en 1804 par Saverio Landolina<sup>2</sup> et la célèbre à la manière de Callicratidas dans le dialogue des *Amours*. Puis il ajoute : « Ce torse admirable, en marbre de Paros, est, dit-on, la Vénus Callipyge<sup>3</sup> décrite par Athénée et Lampride et qui fut donnée par Héliogabale aux Syracusains » (p. 124).

1. Paris, Ollendorff, 1890.

2. Serradifalco, *Antichità della Sicilia*, t. IV, pl. XXX, 2 a, p. 154 ; C. Grass, *Sicilische Reise*, 1815, t. II, p. 356 ; Parthey, *Wanderungen durch Sicilien*, 1834, t. I, p. 177 ; Politi, *Sul simulacro di Venere trovato in Siracusa*, Palerme, 1826 ; Clarac, *Musée de sculpture*, t. IV, pl. 608, n° 1344 ; Bernoulli, *Aphrodite*, p. 255 ; Friedrichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 1469 ; Cavallari, *Monumenti della Sicilia*, I, pl. XIX ; Cavallari, *La statua e le terrecotte di Venere del Museo nazionale di Siracusa*, dans la *Sicilia artistica ed archeologica*, 1889, t. III, fasc. 1 et II, pl. 1 ; Lupus, *Die Stadt Syrakus im Alterthum*, 1887, p. 7, 27, 247, 327 ; Durny, *Histoire des Romains*, t. I, p. 607 (bonne gravure). Voir de nouvelles répliques du même type gravées dans l'*Archaeologischer Anzeiger*, 1889, p. 174 ; 1890, p. 5, 42.

3. Toujours *callipyge* ! On dirait que ce mot résume pour les gens du monde tout l'art grec, toute l'esthétique du paganisme. Or, sait-on combien de fois il se rencontre dans la littérature antique ? Trois fois — dont une douteuse.

Après avoir vainement relu la biographie de l'empereur syrien par Lampride, à la recherche de ce renseignement nouveau pour moi, j'écrivis à M. Paolo Orsi, à Syracuse, pour lui confier mon embarras. Il m'apprit qu'un nommé Capodieci, dans un ouvrage publié en 1813 (*Antichi monumenti di Siracusa*, t. I, p. 98), dit, en parlant de la Vénus, qu'elle fut « *descritta da Lampridio ed Eliogabalo* ». Quelque *cicerone* aura tiré de cette sottise le renseignement que M. de Mau-passant a consigné dans un livre durable. Et voilà comment se forment encore aujourd'hui les légendes archéologiques ! Qu'était-ce donc au siècle de Pausanias ?

Mi-septembre 1890.

Salomon REINACH.



## BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 9 MAI 1890.

M. Wallon donne lecture d'une note de M. le D<sup>r</sup> Vercoutre, médecin-major, à Rambervillers (Vosges), sur deux monnaies romaines à l'effigie du Soleil. L'une de ces pièces est un denier de Manius Aquillius, l'autre un *aureus* de Publius Clodius. Le revers de chacune porte un groupe d'étoiles. Dans le groupe qui figure sur le denier d'Aquillius, M. Vercoutre reconnaît la constellation de l'Aigle (*Aquila*). Dans celui de l'*aureus* de Clodius, il voit le Taureau (*Taurus*) or, ce Clodius avait pour *cognomen* Turrinus. M. Vercoutre pense que, dans les deux cas, on a choisi à dessein les constellations dont les noms rappelaient à peu près ceux des monétaires. C'est ainsi encore qu'au revers d'un denier de Lucius Lucretius Trio, on trouve l'image de la Grande-Ourse (l'un des deux *Triones*).

M. Delisle communique deux lettres de M. Lucien Decombe, conservateur du Musée archéologique de Rennes, qui annonce la découverte de douze inscriptions ou fragments d'inscriptions romaines trouvées en cette ville, dans la démolition de l'ancien mur d'enceinte.

M. Héron de Villefosse, à qui sont remises les copies de ces monuments, se réserve d'en faire un examen approfondi : dès à présent, il tient à signaler l'importance de trois d'entre eux, qui sont de nouvelles bornes milliaires aux noms de Victorin et de Tétricus.

M. Gaston Paris communique une note intitulée : *Robert Courte-Heuse à la première croisade*.

Dans une communication faite il y a peu de temps à l'Académie, M. F. de Mély a signalé des vitraux donnés à l'abbaye de Saint-Denis par l'abbé Suger, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, dont l'un représentait le duc Robert de Normandie tuant un chef sarrasin. M. de Mély en a conclu que la *Chanson d'Antioche*, où un incident semblable est rapporté, existait déjà du temps de Suger. M. Gaston Paris fait observer que nous n'avons plus la *Chanson d'Antioche* primitive : la compilation dont M. Paulin Paris a extrait un fragment qu'il a publié sous ce titre, est certainement postérieure à Suger. L'auteur de cette compilation a mis en œuvre des matériaux bien plus anciens, mais il a laissé de côté, précisément, l'épisode qui paraît avoir été figuré sur le vitrail de Saint-Denis, le combat de Robert Courte-Heuse contre l'émir Corbaran. Ce combat appartenait à une tradition poétique dont Robert était le héros et qui s'effaça plus tard au profit de Godefroi de Bouillon. On en trouve les traces dans Guillaume de Malmesbury (1125), dans Geffrei Gaimar (vers 1150) et dans d'autres auteurs postérieurs. Il est intéressant de voir que Suger connaissait cette tradition, mais cela ne prouve rien pour l'ancienneté du fragment épique, connu sous le nom de *Chanson d'Antioche*.

M. Edmont Le Blant lit un mémoire intitulé : *Les Sentences rendues contre les*

*martyrs*. Il étudie quelle était la forme des jugements rendus contre les premiers chrétiens et recherche si le droit de faire appel des sentences de condamnation leur était reconnu par la loi. Il pense que, même en supposant que ce droit leur fût accordé en théorie, leur dévouement à leur foi et leur soif du martyre suffisaient à les empêcher d'en faire usage.

M. Héron de Villefosse signale à l'Académie un fragment d'inscription romaine, très incomplet, conservé au Musée du Mans. On en ignore la provenance : les traditions qui veulent qu'il ait été trouvé, soit à Jublains, soit à Allonnes (Sarthe), ne paraissent pas fondées. Il se réduit aux lettres suivantes :

I · ANEX

EIVS · DEI

ENTIS · D

On avait cherché inutilement, jusqu'ici, à restituer la première ligne. Une patère de bronze, récemment découverte en Angleterre et conservée au Musée de Newcastle, donne la solution du problème. On y lit :

APOLLINI · ANEXTIOMARO

M A SAB

Il faut évidemment restituer de même, à la première ligne de l'inscription du Mans : [Apollin]i Ane[xti]omaro]. C'est là le nom du dieu, *ejus dei*, à qui il est fait allusion à la seconde ligne.

M. Hauréau ne pense pas que l'inscription ait été trouvée à Allonnes. Il a commencé, dit-il, de sa main et plus tard suivi avec intérêt les fouilles faites dans cette localité, et il n'a jamais entendu dire qu'on y ait trouvé une seule inscription.

M. Amélineau signale un manuscrit copte, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, qui présente un grand intérêt pour l'histoire du concile d'Éphèse et des événements qui l'ont précédé et suivi. C'est la traduction copte d'un ouvrage grec, dû au moine Victor, qui fut chargé par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, d'une mission de confiance auprès de l'empereur Théodose le Jeune.

M. Maspero annonce que le texte en question va être publié par M. Bouriant dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*.

#### SÉANCE DU 16 MAI 1890.

M. d'Arbois de Jubainville lit une notice sur *les Celtes d'Espagne*.

La plupart des savants qui, en ce siècle, dit M. d'Arbois de Jubainville, se sont occupés de l'établissement des Celtes en Espagne ont attaché une importance trop exclusive à la forme des noms de lieu et n'ont pas tenu un compte suffisant des textes des historiens. Ils ont admis à tort que les Celtes n'avaient pas pénétré en Andalousie et ne s'étaient pas emparés, en partie au moins, des mines d'argent de l'Espagne. Ce qui est vrai, ajoute l'auteur de la communication, c'est qu'ils se sont tenus à distance des côtes : au sud, ils n'ont pu en déposséder les colons phéniciens ; au nord, ils ont respecté les colonies grecques.

Ils ont montré le même respect, en Gaule, à l'égard des colonies marseillaises. En effet, la politique constante des Celtes, depuis environ l'an 500 jusqu'à l'an 300 avant notre ère, a été de s'appuyer sur les Grecs contre les Phéniciens. Au IV<sup>e</sup> siècle seulement, dit M. d'Arbois de Jubainville, l'unité politique cessa dans le monde celtique, et la désorganisation amena d'abord les conquêtes désordonnées, puis la défaite.

M. l'abbé Duchesne lit une note sur le mot *solo* ou *solon*, qui figure dans un document martyrologique africain, en langue latine, de l'année 259. On a pris jusqu'ici ce mot pour un nom propre, qui serait celui d'un fonctionnaire appelé *fiscalis* : on lit, en effet, à deux reprises, *ad solonem fiscalem*. M. Duchesne montre que, d'après l'ensemble des passages où il figure, ce mot ne peut désigner qu'un aliment solide, grossier et malsain, qui constituait, dans les prisons romaines d'Afrique, la nourriture ordinaire et officielle (*fiscalis*) des détenus.

M. le président annonce que l'Académie a décidé d'attribuer une somme de 15,000 francs, sur les fonds du legs Garnier, à M. Dutreuil de Rhins, chargé d'une exploration dans l'Asie centrale.

Le prix Duchalais (numismatique du moyen âge) est décerné à MM. Engel et Serrure, pour leur *Répertoire des sources imprimées de la numismatique française*.

#### SÉANCE DU 23 MAI 1890.

Le Ministre de l'Instruction publique prie l'Académie de présenter deux candidats à la chaire de droit civil et canonique du moyen âge, vacante à l'École des chartes, par suite du décès de M. Ad. Tardif. L'assemblée des membres du conseil de perfectionnement et des professeurs de l'École des chartes a déjà présenté, pour cette chaire, en première ligne M. Paul Viollet, en seconde ligne M. E.-J. Tardif.

La désignation de deux candidats est mise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, donne par lettre des détails sur diverses découvertes et communications faites récemment en Italie. A cette lettre est jointe la copie des inscriptions relevées à Aïn-Kébira (Afrique), par MM. Audollent et Letaille.

M. l'abbé Duchesne présente des observations sur deux points touchés incidemment dans cette lettre :

1<sup>o</sup> L'inscription de Tixter, trouvée par M. Audollent et précédemment communiquée à l'Académie, dans laquelle sont mentionnées en 359 des reliques de la vraie croix, ne nous apprend aucun fait nouveau et ne saurait être alléguée comme une confirmation des récits relatifs à la découverte de cette relique par l'impératrice sainte Hélène ;

2<sup>o</sup> Le manuscrit 7172 du Vatican, cité par M. Geffroy, d'après un travail de M. Paul Guiraud, comme remontant au IX<sup>e</sup> siècle, ne saurait être plus ancien que le XI<sup>e</sup> siècle.

Sur la proposition de la Commission des Écoles d'Athènes et de Rome, M. Lechat, membre de l'École française d'Athènes, est désigné au choix de la

Société centrale des architectes, pour la grande médaille que cette société donne tous les ans à l'auteur d'un travail archéologique. M. Lechat s'est distingué par les fouilles qu'il a dirigées à Corfou et par ses études sur les sculptures archaïques de l'Acropole d'Athènes.

M. Héron de Villefosse communique diverses inscriptions relevées en Syrie par des Pères missionnaires de la Compagnie de Jésus, savoir :

1° Une inscription latine votive, de l'époque des Antonins, trouvée à Mazy (Anti-Liban), entre Baalbeck et Chalcis, par le P. Jullien;

2° Une inscription grecque trouvée par le même religieux à Talanissus, aujourd'hui Deir-Séman, entre Alep et Antioche : elle est écrite en petits dés noirs au sommet d'une belle mosaïque qui recouvre entièrement le sol d'une ancienne chapelle chrétienne; elle mentionne un *périodeute*, sorte de dignitaire ecclésiastique, du nom de Jean;

3° Une dédicace à Hérode, commandant des cavaliers chalcites, découverte par le P. Kersauté à Sour, dans le Ledja, où se trouvait autrefois la caserne de ces cavaliers.

M. Héron de Villefosse, à propos de la seconde de ces découvertes, signale les inscriptions analogues de la grande mosaïque de Sour-Bahar et des basiliques chrétiennes d'Orléansville et de Tipasa de Maurétanie.

M. le marquis de Vogüé dit que la découverte du P. Jullien confirme une loi générale qu'il avait lui-même soupçonnée, sans se trouver en mesure de la vérifier : toutes les basiliques chrétiennes de l'Orient et de l'Afrique, au iv<sup>e</sup>, au v<sup>e</sup> et au vi<sup>e</sup> siècle, étaient pavées de mosaïques de marbre, avec inscriptions commémoratives.

M. Clermont-Ganneau signale des mosaïques et des inscriptions de ce genre, avec des noms d'évêques ou de dignitaires ecclésiastiques, sur plusieurs points de la Palestine et de la Syrie, notamment à Emmaüs (Nicompolis), et de l'autre côté de la mer Morte, à Madeba.

M. l'abbé Duchesne insiste sur l'intérêt spécial que présente la mention du *périodeute*. On appelait ainsi, vers le v<sup>e</sup> siècle, le chef du clergé d'une localité non pourvue de siège épiscopal. On peut donc tirer, des textes qui le nomment, des renseignements précis pour la géographie ecclésiastique de cette époque.

M. Le Blant lit une étude sur le traité talmudique *Aboda Zara*, contenu dans le tome XI du *Talmud de Jérusalem*, traduit par M. Moïse Schwab. On trouve dans ce traité des prescriptions très minutieuses sur la façon dont les juifs devaient se comporter au milieu de la société païenne. M. Le Blant insiste sur l'analogie que présente la condition et l'attitude des juifs, telles qu'elles sont décrites dans cet ouvrage, avec celles des premiers chrétiens, dans l'empire romain, au temps du paganisme.

M. Salomon Reinach communique une curieuse inscription en dialecte éolien, remontant à la fin du iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui a été découverte, récemment, à 10 kilomètres au nord de la ville d'*Aegae*, en Eolide. La partie du texte dont la lecture est certaine ne fournit pas moins de cinq mots ou formes qui manquent à tous les lexiques.

## SÉANCE DU 30 MAI 1890.

M. Oppert, vice-président, annonce que le prix Delalande-Guérineau n'est pas décerné, mais qu'une somme de 800 francs est accordée, à titre d'encouragement, à M. Amélineau, pour un travail sur saint Pacôme.

Pour le prix Bordin, l'Académie avait mis au concours une *Étude sur la géographie de l'Égypte*. La commission a jugé le mémoire n° 1 digne de recevoir le prix. Le pli cacheté qui contient le nom de l'auteur étant ouvert, on y trouve également le nom de M. Amélineau. En conséquence le prix Bordin lui est décerné.

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats à la chaire de droit du moyen âge à l'École des chartes, vacante par la mort de M. Ad. Tardif. M. Viollet est présenté en première ligne et M. E.-Joseph Tardif en seconde ligne.

M. Anatole de Barthélemy fait une communication sur quelques monuments relatifs à la monnaie des sires de Beaufremont. Une monnaie attribuée jusqu'ici à Gautier de Beaufremont, mort dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, doit être rendue aux seigneurs de Vauvillers (Franche-Comté) du commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Deux prétendus diplômes de l'empereur Frédéric 1<sup>er</sup>, de 1168, relatifs aux droits de monnayage des sires de Beaufremont et des évêques de Toul, doivent être rejetés comme apocryphes. Enfin, M. de Barthélemy signale l'existence d'un atelier de faux monnayeurs qui fonctionnait dans le château de Beaufremont en 1444.

M. Joachim Menant communique des observations sur une pierre, portant une inscription hétéenne ou hittite, dont le moulage a été présenté à l'Académie, en 1889, de la part de Hamdi bey, conservateur du musée impérial de Tchinkiosk (Constantinople), par M. Georges Perrot.

M. Heuzey signale la ressemblance qu'offre cette pierre, de forme ovoïde, avec les anciens *bétyles*, dont l'usage, très répandu en Asie, remonte, dit-il, aux origines de la religion chaldéenne. Ces objets, couverts le plus souvent d'inscriptions dédicatoires, sont d'ordinaire des galets roulés et façonnés par les eaux, mais conservant parfois, comme celui-ci, une face aplatie et une face convexe.

M. Georges Perrot communique une note de M. le D<sup>r</sup> Vercoutre, médecin-major à Rambervilliers (Vosges), sur un denier à l'effigie de Cérès, frappé vers l'an 90 avant notre ère par Lucius Cassius Cæcianus. On y voit un attelage de bœufs. Selon M. Vercoutre, ce sont les bœufs d'Hercule, dérobés par Cacus, dont le nom primitif était Cæcius : l'auteur de ce denier a donc fait une sorte de jeu de mots sur les noms de Cæcius et de Cæcianus.

M. Louis Blancard lit une note sur la monnaie romaine au m<sup>e</sup> siècle. Il maintient, contre l'opinion exprimée récemment par M. Mommsen dans la *Revue Hermes*, les conclusions développées par lui dans un mémoire soumis à l'Académie en 1885. A la division de l'*aureus* en fraction de 1/6000, au denier de 16/6000 d'*aureus* (le denier de l'édit de Dioclétien, figuré par le signe X), ainsi qu'au sesterce de ce denier, il ajoute le millarés de 1000/6000, créé par Constantin, et réduit, sous Héraclius, à 500/6000. Il estime que M. Mommsen a pris à tort le prix *maximum* de l'or, fixé dans l'édit de Dioclétien, pour un prix normal et moyen.



## SÉANCE DU 6 JUIN 1890.

M. le lieutenant Espérandieu adresse à l'Académie la copie de plusieurs inscriptions inédites, relevées en Tunisie par M. le sous-lieutenant Denis, du 3<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

M. l'abbé Duchesne lit, au nom de M. Félix Robiou, correspondant de l'Académie, une note sur *la Question de l'avènement de Sargon*. M. Robiou compare les divers textes, bibliques et assyriens, relatifs à la prise de Samarie : il arrive à cette conclusion qu'il faut distinguer deux rois différents, Salmanasar et Sargon, dont le premier commença les travaux du siège et le second prit la ville.

M. Oppert présente quelques observations sur cette lecture. Le livre de Tobie ne saurait être cité comme une source historique. Personne, ajoute-il, ne saurait plus soutenir l'identité de Salmanasar et de Sargon : une inscription historique, dont M. Oppert a lui-même donné la traduction, nous apprend que Sargon monta sur le trône deux mois après la mort de Salmanasar. On sait aussi, par le même document, que Samarie fut prise par Salmanasar et non par Sargon, et que ce dernier fut, en réalité, vaincu dans plusieurs batailles où il prétendait avoir remporté la victoire.

M. Maspero annonce que la commission chargée de juger le concours Stanislas Julien a décerné le prix à M. Abel des Michels, professeur à l'École des langues orientales vivantes, pour ses *Annales impériales de l'Annam*. Les nombreux travaux du savant professeur et l'activité dont ils témoignent donnent l'espoir qu'il saura mener à bonne fin cette œuvre importante.

M. Menant lit une note sur le nom de la ville de Kar-Kemis, capitale de l'empire hétéen. Il explique ce nom comme un composé de deux termes :

1<sup>o</sup> *Kar*, qui signifie « forteresse » et qu'on retrouve dans le nom de plusieurs villes d'Asie, Kar-Nabu, Kar-Sin, Kar-Istar, etc. ;

2<sup>o</sup> *Kamos*, nom d'un dieu dont le culte était répandu en Syrie et en Asie Mineure.

Cette étymologie est confirmée par une inscription découverte à Jérablus, c'est-à-dire sur l'emplacement même de Kar-Kemis.

## SÉANCE DU 13 JUIN 1890.

MM. Croiset et A. de Barthélemy sont élus membres de la commission chargée de vérifier les comptes de l'Académie.

M. Ravaisson commence la lecture d'un mémoire destiné à justifier la restitution qu'il propose de la Vénus de Milo, ainsi qu'à déterminer l'âge de la composition dont elle fait partie, l'auteur de cette composition, le lieu où il l'avait placée, la destination qu'il lui donnait.

M. le marquis de Vogüé dit qu'il a visité à Milo, en 1875, le lieu où la Vénus passa pour avoir été trouvée. C'est une terrasse étroite, au pied d'un mur hellénique qui paraît être l'enceinte de la ville antique. Il est difficile qu'il y ait eu jamais là un monument ayant un caractère public, que la statue de la déesse y ait été exposée aux regards ou aux hommages religieux de ses adorateurs.



M. Siméon Luce annonce que la Commission des antiquités de la France décerne les récompenses suivantes :

1<sup>re</sup> médaille : REINACH (Salomon), *Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye*;

2<sup>e</sup> médaille : BLANCHARD, *Lettres et mandements de Jean V, duc de Bretagne*;

3<sup>e</sup> médaille : BERTHELÉ, *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*;

1<sup>re</sup> mention honorable : CHÉNON (Émile), *Histoire des alleux et Histoire de Sainte-Sévère-en-Berry*;

2<sup>e</sup> mention : ROBERT (Ulysse), *Les signes d'infamie au moyen âge*;

3<sup>e</sup> mention : FONTENAY (Harold DE) et DE CHARMASSE, *Autun et ses monuments*;

4<sup>e</sup> mention : PERRET (Michel), *Louis Malet, sire de Graville*;

5<sup>e</sup> mention : *Mémoires d'Olivier de la Marche*, publiés par BEAUNE et D'ARBAUMONT;

6<sup>e</sup> mention : PANISSE-PASSIS (le comte DE), *Les comtes de Tende*.

En outre, la Commission signale avec éloge :

1<sup>o</sup> Les catalogues d'incunables rédigés par M<sup>lle</sup> PELLECHET;

2<sup>o</sup> L'édition des *Quatre Ages de l'homme* de Philippe de Novarre, par M. Marcel DE FRÉVILLE;

3<sup>o</sup> ESPÉRANDIEU, *Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*;

ERNAULT, *Marbode, évêque de Rennes, sa vie et ses œuvres*.

M. Deloche continue sa lecture sur le jour civil en Gaule. Il établit les principes suivants :

Sous les Gaulois, les délais légaux se comptaient par nuits;

Après la conquête de la Gaule, les Romains substituèrent à ce système celui du calcul par jours;

A la suite de l'invasion des barbares, les Francs rétablirent le calcul par nuits; mais le calcul romain par jours resta en usage pour les Gallo-Romains, les clercs, les Burgondes et les Visigoths; cette distinction dura tant que se maintint en Gaule le principe de la liberté des lois.

#### SÉANCE DU 14 JUIN 1890

M. Ravaisson informe l'Académie qu'il a fait apporter et exposer dans le vestibule de l'Institut le goupe en plâtre représentant, par des moulages complétés sur ses indications, la composition à laquelle appartenait, suivant lui, la Vénus de Milo. Ces moulages reproduisent, l'un la Vénus, l'autre la statue du Louvre connue improprement sous le nom d'Achille. M. Ravaisson lira dans la prochaine séance une notice contenant la justification de la restitution qu'il propose.

M. le marquis de Vogüé communique une lettre de M. Bénédite, chargé d'une mission épigraphique au Sinaï. Cette lettre est datée de l'ouady Feiran, le 17 mai 1898. M. Bénédite a déjà relevé plus de mille inscriptions entre l'oued Nasb, la région de Magharat, le Moqatteb et les ouadys du Feiran. Il craint que la région où il va entrer ne soit un peu moins riche en textes épi-

graphiques, mais il ne négligera rien pour en recueillir le plus grand nombre possible.

M. de Vogüé insiste sur l'importance des résultats qu'a déjà produits la mission de M. Bénédite.

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire sur le jour civil ou légal aux différentes époques de notre histoire. Le point de départ du jour, considéré comme une durée de vingt-quatre heures, au point de vue de la supputation des délais légaux, a varié suivant les temps et les lieux. Chez les Gaulois, le jour se comptait de la tombée de la nuit à la tombée de la nuit suivante. Les Romains comptaient de minuit à minuit, et cette supputation se substitua à celle des Gaulois à la suite de la conquête romaine de la Gaule. Dans la suite du mémoire, M. Deloche se propose d'étudier la même question pour les temps qui ont suivi l'invasion des barbares.

M. Léon Gautier, au nom de la commission du prix de La Grange, annonce que le prix est décerné cette année à M. Ernest Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lille, pour son volume intitulé : *Le Couronnement Loos* (publication de la Société des anciens textes français.)

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur un gentilice romain d'origine gauloise, conservé dans un nom de lieu de la France. Le nom de Ligugé (Vienne), à l'époque mérovingienne *Locoteiacus*, représente une forme plus ancienne, *Lucoteiacus*, dérivé d'un gentilice *Lucoteius*, qui vient lui-même d'un nom d'homme gaulois, *Lucotos*. Ce dernier nom signifie « la Souris » ; il répond au breton moderne *logod*, plus anciennement *locot*, et à l'irlandais *luch*. Le nom d'un chef appelé *Lucotignos* a été déchiffré sur une monnaie des Longostalètes, près de Marseille : on peut le traduire par « Fils de la Souris ». A ce nom d'animal appliqué à un homme, M. d'Arbois de Jubainville en compare un autre que fournit également la numismatique gauloise, celui de *Cattos*, « le Chat », gravé sur une monnaie de Lisieux : de Lisieux à Marseille, ajoute-t-il, il y avait assez loin pour mettre le « Fils de la Souris » à l'abri des griffes du « Chat ».

M. Gaston Paris fait observer que, selon une opinion aujourd'hui établie sur des preuves péremptoires, le chat domestique n'a fait son apparition dans l'Europe occidentale que vers le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Avant cette date, le chat n'était connu dans nos pays qu'à l'état sauvage : en Égypte seulement, il était domestique. Le mot *cattus* ou des formes équivalentes se rencontrent, à partir seulement de cette époque, dans diverses langues, pour désigner le chat domestique, inconnu jusqu'alors. L'existence du même mot dans la langue gauloise, avant la conquête romaine, serait un fait tout à fait digne de remarque et qui demande à être vérifié de près.

M. Maspero dit que le chat de l'Égypte ancienne, à en juger d'après les momies de cet animal, qui se retrouvent aujourd'hui par milliers, paraît avoir appartenu à une espèce tout autre que notre chat domestique : l'origine de celui-ci doit donc être cherchée ailleurs. Il ajoute que le chat n'était pas, à proprement parler, domestique chez les Égyptiens : il vivait captif, tout au plus à demi-approivoisé, comme les animaux conservés aujourd'hui dans nos ménageries.

M. Saglio cite une peinture étrusque sur laquelle le chat paraît représenté dans un état de domesticité complète.

M. Saglio présente ensuite des observations sur une monnaie romaine qui lui paraît avoir été imparfaitement expliquée. C'est le denier connu d'Hostilius Saserna, monétaire de Jules César, qui porte à la face la tête de *Pavor* ou de *Pallor* et au revers la figure debout de Diane. On a reconnu dans les types de la face la personnification de la Peur et de la Pâleur, à qui le roi Tullius Hostilius avait voué des temples. Hostilius Saserna, en rappelant ses fondations, voulait rappeler le roi dont il tirait son origine. Mais c'est à tort, pense M. Saglio, qu'on a cru reconnaître dans la figure du revers la Diane d'Éphèse. La divinité figurée sur le denier d'Hostilius Saserna est une Diane chasserresse, qui n'a de commun avec les idoles de la déesse asiatique qu'une certaine raideur propre aux figures archaïques. La religion de Diane est très ancienne en Italie; elle a servi de lien aux peuples du Latium. Les temples de Diane, ses bois sacrés étaient pour les confédérés des lieux de réunion. Tusculum et la région qui l'entoure, ajoute M. Saglio, paraissent être l'antique foyer de ce culte, et c'est de là qu'il fut porté à Rome par Tullus Hostilius, qui personnifie dans l'histoire légendaire des rois de Rome les *Tusci* ou Etrusco-Latins. C'est lui qui les établit sur le mont Cœlius et qui y bâtit le premier temple de Diane. Hostilius Saserna, qui avait gravé sur sa monnaie la tête de *Pallor* ou de *Pavor*, en souvenir du roi dont il prétendait descendre, se rattachait encore à lui en y représentant l'antique déesse du Latium.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux des membres de l'Académie une plaque de bronze portant une inscription romaine relative à un décret de patronage. Cette inscription, découverte à Bénévent au commencement de ce siècle, a été publiée par l'antiquaire Carlo Fea; mais, depuis 1810, on croyait l'original perdu. M. Léon Palustre vient de le retrouver au château de Valençay, chez M. le duc de Valençay, petit-neveu de Talleyrand, prince de Bénévent. Elle avait été sans doute offerte par des habitants de Bénévent à leur prince. L'examen de la plaque originale permet de corriger quelques erreurs de transcription commises par M. Fea.

#### SÉANCE DU 27 JUIN 1890

L'Académie désigne M. Ravaisson pour lire, à la séance publique annuelle des cinq Académies, au mois d'octobre, un extrait de son mémoire sur *la Vénus de Milo*.

M. Ravaisson, continuant la lecture de ce mémoire, expose les circonstances de l'acquisition de la statue par l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Rivière. Il réfute les récits légendaires d'après lesquels la Vénus, encore entière au moment de la découverte, aurait été brisée dans une lutte entre les marins français et les habitants de l'île; il n'est pas douteux, dit-il, que la statue n'ait été découverte dans le même état où elle est arrivée au Louvre, c'est-à-dire en morceaux et sans bras. Déposée au Musée, elle fut transportée à l'atelier de restauration; on en assembla les morceaux, non sans commettre dans ce

travail quelques fautes qui ont toujours nui depuis à l'intelligence du monument. M. Ravaisson s'élève à ce propos contre « cet usage si général des restaurations, presque toujours très nuisibles aux œuvres d'art des temps passés ».

M. Jules Girard annonce que la Commission du prix Bordin a décerné le prix au mémoire unique déposé sur cette question : *Examen de la Géographie de Strabon*. L'auteur de ce mémoire est M. Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur le jour civil et le calcul des délais légaux en Gaule.

Après la période franque, sous les derniers Carolingiens, le principe de la personnalité des rois disparaît partout, et avec lui l'usage de compter différemment les délais légaux selon la nationalité des parties. Mais il reste deux classes d'hommes soumises à deux lois différentes : les clercs, pour qui les délais sont comptés par jours, selon le mode romain ; les laïques, pour qui on compte par nuits, à la façon germanique. Cette distinction est établie par un texte de l'abbé Geoffroi de Vendôme, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Mais, précisément vers cette époque, l'intervention de plus en plus fréquente des clercs et des lettrés dans les actes, notamment dans la rédaction des chartes de coutumes et de commune, provoque une réaction, et l'on remarque une tendance à revenir dans tous les cas à la supputation romaine par jours.

#### SÉANCE DU 4 JUILLET 1890

L'Académie procède au scrutin pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert.

La Commission a proposé, pour le premier prix, M. Coville, auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Cabochiens et l'ordonnance de 1413*; pour le second prix, M. Julien Havet, éditeur des *Lettres de Gerbert*. M. Luchaire avait envoyé au même concours son livre intitulé : *Louis VI le Gros*.

Le scrutin donne les résultats suivants :

| Premier prix :            | 1 <sup>er</sup> tour | 2 <sup>e</sup> tour |
|---------------------------|----------------------|---------------------|
| M. Coville. . . . .       | 16 voix.             | 19 voix.            |
| M. Luchaire . . . . .     | 14 —                 | 17 —                |
| M. Julien Havet. . . . .  | 7 —                  | 1 —                 |
|                           | <hr/> 37             | <hr/> 37            |
| Second prix :             |                      |                     |
| M. Julien Havet. . . . .  | 27 voix.             |                     |
| M. Luchaire. . . . .      | 2 —                  |                     |
| Bulletins blancs. . . . . | 2 —                  |                     |
|                           | <hr/> 31             |                     |

En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Coville et le second prix à M. Julien Havet.

## SEANCE DU 11 JUILLET 1890.

M. d'Arbois de Jubainville annonce que la commission du prix La Fons-Mélicocq a décidé de ne pas décerner le prix et d'en distribuer le montant (1,800 fr.) ainsi : 1,200 francs à M. Abel Lefranc, pour son *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle*, et 600 francs à M. Alcuis Ledieu, pour l'ensemble de ses publications relatives à la Picardie.

M. Alexandre Bertrand entretient l'Académie des fouilles que dirige, pour le Ministère de l'Instruction publique, M. J. de Morgan, dans le Linkoran (nord de la Perse, littoral de la Caspienne).

Ces fouilles ont donné les plus heureux résultats. M. de Morgan a constaté, dans la contrée explorée par lui, l'existence d'un grand nombre de sépultures en forme de dolmen. Mais ces dolmens, au lieu de renfermer, comme ceux des pays scandinaves, un mobilier funéraire de pierres polies, appartiennent, les plus anciens à l'âge du bronze pur, les plus récents à l'âge du fer. M. de Morgan croit pouvoir affirmer que le pays était inoccupé quand les constructeurs de ces monuments (qu'il croit être des Aryens) sont venus s'y établir. L'âge de la pierre aurait été inconnu dans le Linkoran.

Plus de treize cents objets ont été recueillis au cours de ces fouilles. Plusieurs caisses, destinées au ministère, sont déjà en route. La vue des objets qu'elles renferment permettra de se faire une idée plus exacte de l'industrie de ces populations primitives des montagnes septentrionales de la Perse.

M. Saglio, reprenant la question de l'existence du chat domestique chez les anciens, débattue dans une précédente séance, met sous les yeux de ses confrères les reproductions de divers monuments où il reconnaît l'image de cet animal, savoir :

1<sup>o</sup> Des peintures de tombeaux étrusques, où l'on voit des chats dans l'intérieur des habitations, notamment un chat qui, pendant un repas, joue, sous les lits où sont couchés les convives, avec un poulet et une perdrix privée;

2<sup>o</sup> Deux hydries du Musée britannique, du v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dont les peintures représentent des chats familiers dans l'intérieur d'une école de musique : l'un est tenu en laisse, un autre est debout sur un escabeau et un jeune homme lui offre un gâteau;

3<sup>o</sup> Un couvercle peint, du Musée de Berlin, qui représente des souris chassées à la fois par des hommes armés de bâtons et par des chats : ceux-ci, rencontrant des jattes, se précipitent pour y boire;

4<sup>o</sup> Un bas-relief du Musée du Capitole (celui-ci moins ancien que les monuments précédents), où est figuré un chat dressé à danser au son de la lyre

M. Wallon secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Ravaisson, continuant la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo, donne des détails sur la façon dont se pratiquaient autrefois dans nos musées les restaurations qui ont défiguré tant de monuments précieux et dont il a enfin fait cesser l'usage au Louvre. En ce qui concerne la Vénus, on n'osa pas la restaurer entièrement, à cause des divergences d'opinion qui s'étaient produites



sur la façon d'entendre cette restauration : mais, par des travaux en apparence peu considérables, on la prépara en vue d'un système préconçu de restitution et on en altéra l'aspect assez gravement pour retarder de longtemps la véritable interprétation du monument.

(*Revue Critique.*)

JULIEN HAVET.

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

---

### SÉANCES DES 28 MAI ET 12 JUIN 1890

M. Vadrintzoff, directeur de la *Revue orientale* d'Ishoutok (Sibérie), expose les résultats de son exploration archéologique dans la Mongolie occidentale, au sud du lac Baikal et aux sources de l'Orkhon. Le but principal de ce voyage était de rechercher l'emplacement de Karakoroum, l'ancienne capitale de l'empire mongol. C'est à Khara-Balgoussam, sur la rive gauche de l'Orkhon, au confluent de l'Ourtantamir, que se trouvent les ruines de cette ville. L'explorateur a retrouvé, tant dans cet endroit que dans les pays circonvoisins, une grande quantité d'inscriptions. Les unes sont faites dans un caractère dont l'aspect rappelle les inscriptions runiques, les autres sont tracées en caractères chinois. Ces découvertes confirment l'opinion d'Abel de Rémusat sur l'emplacement de Karakoroum.

M. Adrien Blanchet fait une communication au sujet de l'amputation de la main dans les anciennes lois monétaires, peine qui a pu avoir une influence sur certains types monétaires.

M. Babelon parle du missorium d'argent acquis par le Cabinet des médailles à la vente de la collection Piot. Il signale également quelques-unes des pièces acquises à la vente de Photiadès-Pacha.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. Lalance, membre de la Société d'émulation de Montbéliard, lit une notice sur un taureau à trois cornes en bronze trouvé à Mandeure au mois de juin 1889.

MM. Flouest et Babelon présentent quelques observations au sujet de cette communication.

M. Héron de Villefosse communique un certain nombre de pièces en terre cuite trouvées à Alcilea (Espagne), et acquises par M. Engel. Deux de ces terres cuites portent des graffites curieux.

M. Chatel signale une mosaïque, anciennement découverte à Tourment (Jura), et aujourd'hui de nouveau enfouie sous terre.

M. Mowat présente, au nom de M. Paillard, à Deneuvre (Vosges), les débris d'une patène dont le manche porte une série d'estampilles toutes différentes, sans doute les essais d'un fabricant de poinçons.



## SÉANCE DU 11 JUIN 1890

M. de Geymüller fait hommage d'une importante étude tendant à établir que le projet accepté pour la nouvelle façade de la cathédrale de Milan ne répond pas aux intentions de ses fondateurs.

M. l'abbé Thédénat présente un estampage de M. Cagnat démontrant la fausseté de l'inscription votive à *Mercurius Negotiator*, jadis publiée par Boissard.

Il communique ensuite une bague antique en or, de la collection du baron Pichon, portant en intaille sur saphir une tête laurée.

M. Courajod explique l'erreur qui a fait désigner un *Thomas de Somoelvico*, qui n'a jamais existé, comme ayant travaillé à la Mayor de Marseille. Le personnage signalé n'est autre que le célèbre *Thomaso Malvito da Como*.

M. Babelon, en raison de l'importance de la colonie juive qui a constitué la première population d'Apamée de Phrygie, rattache aux seules traditions bibliques la figuration de l'arche et l'allusion au déluge remarquées sur les monnaies de cette ville.

M. le baron de Baye montre des reproductions de curieuses parures découvertes à Kalouga en Russie. On les suppose remonter au vi<sup>e</sup> ou au vu<sup>e</sup> siècle.

## SÉANCE DU 18 JUIN 1890

Une communication de M. de Laigue, consul général de France à Cadix, signale, avec photographie à l'appui, la possibilité de légères erreurs dans la reproduction de deux inscriptions romaines conservées aujourd'hui dans le Musée de cette ville.

M. Homolle complète, à l'aide de documents nouveaux, une précédente communication sur l'emploi de la polychromie par les statuaires grecs de toutes les époques, afin de procurer à leurs œuvres l'effet qu'ils estimaient le plus favorable.

M. Courajod rappelle que la peinture des statues au moyen âge, d'abord contestée, est aujourd'hui bien reconnue.

Un avis de M. Cagnat signale la découverte en Thrace, par M. Level, de deux inscriptions romaines.

## SÉANCE DU 25 JUIN 1890

La Société reçoit de M<sup>me</sup> la comtesse Ouvaroff, par l'intermédiaire de M. le baron de Baye, une importante collection d'ouvrages archéologiques concernant la Russie.

M. Guidoz, rappelant la récente communication de M. Homolle sur la peinture des statues antiques, explique pourquoi le minium y était si largement employé à l'origine et à quelle préoccupation ritualiste il correspondait.

M. Flouest présente le moulage d'un monument antique qui a quelque célébrité à Marseille et se trouve encastré dans la façade d'une maison de la place Lenche.

Il établit que ce monument est probablement composé d'éléments originaire-

ment étrangers les uns aux autres et que le bas-relief supérieur se rattache, ainsi qu'en témoignent nombre de monuments similaires, au culte du dieu gaulois au maillet.

#### SÉANCE DU 23 JUILLET 1890.

M. Gaidoz fait une communication sur la trépanation préhistorique et en conclut que les crânes trépanés, trouvés dans la terre, ne doivent pas *ipso facto* être attribués à l'époque préhistorique.

M. Ulysse Robert lit de la part de M. Lex, archiviste du département de Saône-et-Loire, une note sur un registre de comptes d'un curé de Givry (Saône-et-Loire) dans lequel il inscrivait les décès et les mariages qui eurent lieu dans sa paroisse de 1335 à 1350; ce registre peut être considéré, au point de vue des mariages et des décès, comme un véritable registre paroissial.

M. Babelon fait une communication sur le type monétaire de Tarse généralement désigné sous le nom de Tombeau de Sardanapale. Il s'agit d'un dieu assyrien, probablement Sandan, représenté ailé et debout sur un quadrupède fantastique. Ce dieu est celui qui fut connu dans le monde romain sous le nom de Zeus Dolichaos et Jupiter Dolichenus. Il est encore représenté sous le règne de Gordien le Pieux.

M. Letaille annonce à la Société que la collection carthaginoise léguée par le commandant Marchand est arrivée au Musée du Louvre et va être installée. M. Durrieu termine sa communication sur le miniaturiste flamand Alexandre Bening et signale le rapport qui existe entre ses miniatures et celles du fameux bréviaire Grimani de Venise.

M. Ravaisson Mollien achève de démontrer que Léonard de Vinci a du venir en France sous Louis XII, en 1510, d'après ses manuscrits et d'anciennes biographies.

---

### NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

Deux jeunes archéologues sévillans, MM. José Cascalès et Félicien Candau, viennent de découvrir près de Guillena un dolmen à corridor, le seul du genre connu jusqu'à présent en Andalousie, dit le *Posibilista*. Les parois de cette construction, dont la coupe est trapézoïde, sont formées d'énormes pierres brutes de 1<sup>m</sup>,25 de hauteur; elles ne sont pas reliées par du ciment. Le plafond est constitué par des dalles très larges, dont les dimensions atteignent 2<sup>m</sup>,15 sur 1<sup>m</sup>,15. — Nous félicitons ces messieurs de leur heureuse initiative; nous savons que l'un d'eux, M. Candau, a déjà fait près du Coronil (province de Séville) des fouilles fructueuses qui ont fourni des objets de bronze, et sur lesquelles nous serions heureux d'obtenir plus de détails.

— *Bulletin de la Commission archéologique municipale de Rome*. 18<sup>e</sup> année,

février et mars, cahiers 2, 3. — Prof. Luigi Cantarelli, *La série des vicarii urbis Romæ*. — Von Duhn, *La Vénus de l'Esquilin* (pl. III et IV; y reconnaît une Atalante, qui attachait ses cheveux pour se préparer à la course; la rattache à l'école de Pasitélès). — D. Marchetti, *Des découvertes qui ont eu lieu sur la place de San-Crisogono, dans le Transtévère* (pl. V et VI). — G. Gatti, *Découvertes relatives à la topographie et à l'épigraphie de Rome*. — C. L. Visconti, *Découvertes d'objets d'art et d'antiquité figurée*.

— Avril, cahier 4 : — L. Cantarelli, *La série des vicarii urbis Romæ* (suite). — R. Lanciani, *la Cloacæ maxima* (pl. VII et VIII). — G. Tomassetti, *Nouvelles épigraphiques*. — C. L. Visconti, *Découvertes d'objets d'art et d'antiquité figurée*.

— *Revue des études grecques*, t. II, n° 8, octobre-décembre : — Partie administrative. — Documents administratifs. — Croiset, *Discours prononcé aux obsèques du marquis de Queux de Saint-Hilaire*. — Partie littéraire : — R. Dareste, *Du droit de repréailles, principalement chez les anciens Grecs*. — H. Weil, *Observations sur les fragments d'Euripide*. — Dr G. Costomiris, *Les écrits inédits des anciens médecins grecs* (première série). — Notes et documents. — Th. Reinach, *Noms mécomus* (suite) : *Babyrtas*. — Ch. Em. Ruelle, *Note additionnelle sur le chant des voyelles grecques*. — Variétés : — Salomon Reinach, *Lettre inédite de Bœckh à Raoul Rochette, au sujet de la peinture murale chez les anciens*. — Chronique. — *Bulletin archéologique* (T. R.). — *Bulletin épigraphique* (B. Haussoullier). — *Correspondance grecque* (D. B.). — *Nouvelles diverses*. — *Actes de l'association, ouvrages offerts*. — *Bibliographie* : *Bibliographie annuelle des études grecques*, par le bibliothécaire de l'association, C.-E. Ruelle. — *Table des matières du t. II*.

— Nous avons reçu le second et dernier volume des *Inscriptions romaines de Bordeaux*, par Camille Jullian. Le jeune et savant professeur de la Faculté des lettres a achevé la tâche qui lui avait été confiée par le conseil municipal de Bordeaux et qui lui a coûté six ans de travail. On trouve dans ce volume toutes les qualités de science étendue et précise qui avaient déjà été signalées dans le premier volume. La table des matières, que nous reproduisons, suffit à montrer tout ce que le livre renferme de renseignements intéressants, non seulement sur l'épigraphie proprement dite, mais aussi sur toute l'histoire ancienne de la ville et de la région dont elle est depuis si longtemps la capitale. — Partie IV. *Inscriptions chrétiennes* (300-750). — Partie V. *Inscriptions du département de la Gironde*. — Partie VI. *Annexes*. 1. *Inscriptions fausses*. 2. *Inscriptions étrangères au département*. — Partie VII. *Histoire et examen des inscriptions romaines de Bordeaux*. 1. Les destinées des monuments épigraphiques. 2. Les inscriptions étudiées en elle-même (la paléographie; la langue; la rédaction). 3. *Bordeaux romain d'après les inscriptions*. — *Second supplément* : 1. *Inscriptions nouvelles*. 2. *Additions et corrections*. — Index. L'exécution de l'ouvrage, imprimé chez Gounouilhon, est des plus soignées. Treize planches sont jointes au volume; celui-ci fait, à tous égards, honneur à l'auteur, à ceux qui ont été associés à sa tâche, et à la grande cité qui a fait si libéralement les frais de cette publication et qui se montre ainsi noblement soucieuse de son passé. — G. P.

— M. Otto Benndorf, professeur d'archéologie à l'Université de Vienne, vient de publier le cahier annuel de planches qui est destiné à faciliter les études des jeunes gens qui suivent le *Séminaire* dont il est le directeur (*Wiener Vorgeblätter für archæologische Uebungen*, 1889, in-8°, Alfred Hölder). Ce fascicule renferme douze planches, qui se partagent ainsi : les sept premières reproduisent des vases signés par leurs auteurs ; les quatre suivantes sont consacrées aux monuments de diverse nature où est mis en scène le mythe d'OEdipe ; enfin, la douzième représente la *cista Ficoroni* et quelques monuments de la céramique, qui en éclaircissent le sujet. Les potiers ou peintres céramistes, dont les noms se rencontrent dans la première partie du recueil et qui y sont représentés par leurs œuvres, sont Ménaidas, Cholchos, Xénoklès, Kleisophos, Glaukytès, Archiklès, Sophilos, Amasis, Taleidès, Timagoras, Tychios, Karithaios, Nikosthenès et Anaklès. Dans le choix comme dans l'exécution des planches, on trouve partout ici la marque de la science et du goût qui distinguent toutes les publications du savant professeur de Vienne. — G. P.

— *Bulletin de correspondance hellénique*. Quatorzième année, janvier-février 1890 : — M. Holleaux, *Fouilles au temple d'Apollon Ptoos. Inscriptions*. — G. Fougères, *Fouilles de Mantinée* (1887-1888). *L'enceinte et ses environs* (pl. I). — G. Cousin et Ch. Diehl, *Inscriptions d'Halicarnasse*. — H. Lechat, *Statues archaïques d'Athènes* (pl. VI et VI bis. Étude des plus intéressantes sur l'une des plus récemment trouvées et des plus originales parmi les figures de cette série). — C. Carapanos, *Dodone. Inscriptions de l'oracle et statuettes* (pl. IV et V). — V. Bérard, *Inscriptions de Telmessos*. — P. Foucart, *Décret athénien du v<sup>e</sup> siècle*.

Mars-avril : M. Holleaux, *Fouilles au temple d'Apollon Ptoos. Inscriptions*. — P. Jamot, *Terres cuites archaïques de Tanagre* (pl. XIII-XIV et figures dans le texte. Les types décrits par M. Jamot étaient connus pour la plupart ; mais l'avantage est que les figures sur lesquelles porte son étude sont de provenance certaine). — G. Radet, *Inscriptions de la région du Méandre*. — Ἐπιγραφαὶ τῆς ἐπαρχίας Ἀλμύρου, ὑπὸ Ν. Ι. Γιαννοπούλου. — G. Fougères, *Fouilles de Mantinée* (1887-1888) ; réponse à M. Schliemann (pl. XVII-XVIII). — R. Paton, *Inscriptions de Rhodes*. — Θεοκρίτου ἐαρινὴ ὁδοιπορία, βεβαιωμένη ἐξ ἐπιγραφῶν ἀνεκδότων, ὑπὸ Σταματίου Κ. Παντελίδου. — H. Lechat, *Observations sur les statues archaïques de type féminin du Musée de l'Acropole* (M. Lechat, qui a fait un examen si approfondi de toutes les figures de cette série, étudie ici successivement le costume, la chaussure, la coiffure, les bijoux et ornements divers, le μνίσκος, le travail du marbre. On trouvera ici, sur tous ces points, des renseignements très précis et des observations très fines). — P. Foucart, *Inscriptions de la Carie*. Lagina, Panamara, Temple d'Artémis (Κωράων ?), Pédasa (?). — E. Pottier, *Fragments de sarcophages en terre cuite trouvés à Clazomène* (pl. II, à rapprocher de la publication faite dans le dernier numéro des *Denkmäler* de l'Institut germanique). — V. Bérard, *Statue archaïque de Tégée* (pl. XI. Figure féminine assise, malheureusement très fruste). — H. Lechat, *Mors antiques en bronze* (figurés dans le texte).

— École française de Rome, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, IX<sup>e</sup> année, fascicules III-V, décembre 1889. — 1. Aug. Audollent, *Les Veredarii, émissaires impériaux sous le Bas-Empire*. — 2. Et. Michon, *Notes sur des fouilles faites à Porto San Stefano* (pl. VIII-IX, dans le texte). — 3. A. Baudrillart, *Coupees signées de Popilius* (pl. VII). — 4. P. Fabre, *Registrum curiæ patrimonii beati Petri in Tuscia*. — 5. Ed. Jordan, *Monuments byzantins de Calabre* (pl. X et XI, dans le texte). — 6. A. Baudrillart, *Statuette en bronze de Zeus, lançant la foudre* (pl. XII, dans le texte). — 7. René de la Blanchère, *Inscription de Terracine*. — 8. L. Duchesne, *Notes sur la topographie de Rome au moyen âge*, IV et V. Le forum de Mervæ et ses environs. Le nom d'Anacleto II au palais de Latran. — 9. Ch. Lécirvain, *De quelques institutions du Bas-Empire*. Les *Principales* dans le régime municipal romain. Les *Tribuni* des milices municipales. La juridiction criminelle du prêteur sous l'Empire. — 10. L. Péliissier, *Un inventaire des manuscrits de la bibliothèque Corsini à Rome, dressé par la Porte du Theil*. — 11. Edm. le Blant et Paul Fournier, *Bibliographie*. — 12. Nécrologie : Léon Cadier.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

HELBIG (J.). — *La sculpture et les arts plastiques au pays de Liège et sur les bords de la Meuse* (Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brower et C<sup>ie</sup>, 1890), in-4<sup>o</sup> de v-212 p., 26 pl., 63 grav.

Pendant tout le moyen âge, les Flandres, la Belgique et les Pays-Bas ont été un foyer d'art des plus intenses. Mais il me semble que l'individualité des différentes écoles qui s'y sont développées n'a pas été assez dégagée et que certains maîtres désignent trop facilement par le nom synthétique d'*École du Nord* un ensemble qui demande tout au contraire une analyse des plus sévères. Les expositions de Lille, de Liège, de Bruxelles ont démontré la nécessité d'une classification artistique que Ch. de Linas, que M<sup>gr</sup> Dehaisnes, que M. J. Helbig ont nettement délimitée. Mais ce n'est pas en quelques années d'un travail rapide que peut se faire pareille sélection. L'entreprise est de longue haleine; elle n'est pas, cependant, pour effrayer les érudits du Nord, et je sais que depuis plus de quinze ans, M. Helbig travaille au volume qu'il nous donne aujourd'hui, après avoir reçu de la *Société d'émulation de Liège* la récompense qu'il méritait.

Le titre du volume nous apprend les limites dans lesquelles l'auteur entend se renfermer : elles sont précises. L'école wallonne de la Meuse a un caractère particulier dans le domaine des arts plastiques, comme dans celui de la peinture; on peut y constater parfois les traces d'une influence germanique ou néerlandaise, mais elle reste toujours personnelle. Au moment de la Renaissance, elle résiste plus longtemps que l'école française, et il faut attendre le retour d'Italie à Liège de Lambert Lombard, pour voir s'infiltrer le sentiment



italien : l'architecture même résiste plus longtemps encore, et l'art national mosan ne disparaît complètement qu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le but du livre de M. H. est donc de déterminer les caractères de l'école wallonne, de faire valoir les chefs-d'œuvre qu'elle nous a laissés, de mettre en lumière enfin, en le dégageant, un art qui malgré une existence personnelle, indépendante, de quatre siècles, reste encore trop souvent confondu avec ses voisins.

Les princes de l'église, les abbayes sont les grands initiateurs artistiques de tout le moyen âge, dans le pays de la Meuse comme partout ailleurs. Aix-la-Chapelle, Maëstricht, Liège, et toutes les anciennes cités de ces diocèses ont de fréquents rapports, et les liens réciproques entre ces villes expliquent la présence, dans chacune d'elles, de monuments d'orfèvrerie d'une même école, mais dont il est impossible de déterminer nominativement l'atelier. Avec la plus grande prudence, que nous retrouverons d'ailleurs dans tout l'ouvrage, M. H. examine les monuments antérieurs au xii<sup>e</sup> siècle, conservés dans le pays. Faut-il voir des traces de l'art national, faut-il au contraire les considérer comme de provenance étrangère? Question non résolue; mais il n'en reste pas moins la certitude que, même d'importation étrangère, ces pièces auront eu sur le développement intellectuel une réelle influence. L'auteur nous donne comme exemples le diptyque de Tongres, le diptyque de Genoels-Elderen, et le diptyque de Darmstadt, antérieurs au xi<sup>e</sup> siècle et d'une facture assez barbare. Il n'en va pas de même de la plaque du crucifiement de Tongres, sur laquelle on ne saurait trop admirer l'*Eglise victorieuse*, dans sa démarche d'une grâce parfaite<sup>1</sup>. La figure est encadrée d'un élégant *velum*; le long vêtement tombe en plis onduleux, j'y trouve un problème véritable. Ce n'est certes pas du x<sup>e</sup> siècle, du xii<sup>e</sup> non plus; reste donc forcément le xi<sup>e</sup>; mais quel artiste de cette époque a pu exécuter ce chef-d'œuvre? Il faut reconnaître qu'après avoir examiné, avec l'attention qu'elle mérite, la cuve baptismale, fondue en 1112 par Lambert Patras (pl. VII-VIII), conservée actuellement à Saint-Barthélemy de Liège, l'art wallon semble devoir nous réserver bien des surprises.

Le xii<sup>e</sup> siècle est des plus intéressants à suivre dans le livre de M. H. L'artiste qui a sculpté le tympan d'une porte à Liège (pl. V), était singulièrement savant : la gravure, d'après une photographie, nous montre la sûreté de ciseau avec laquelle il traite ses personnages : l'*Honneur*, le *Travail*, la *Sollicitude*.

Après les ivoires, après la sculpture, voici l'orfèvrerie, l'émaillerie, avec leurs richesses; le travail de M. Ch. de Linas<sup>2</sup> nous en avait déjà signalé les beautés; mais ici ce sont des phototypies qui nous mettent les objets mêmes sous les yeux aussi, est-il permis d'admirer, en discutant jusqu'aux moindres détails la chasse de Saint-Hadelin, à Visé, la chasse de Saint-Servais, à Maëstricht, le reliquaire de Saint-Candide, toutes pièces du xii<sup>e</sup> siècle, de l'art le plus pur comme de la conservation la plus parfaite. Le retable de Stavelot n'existe plus, mais M. H.

1. La reproduction donnée par les PP. Cahier et Martin, dans les *Mélanges d'archéologie* (t. II, pl. VI), est loin de faire comprendre l'exquise délicatesse de cette plaque d'ivoire. La gravure du reste a retourné le sujet.

2. Linas (Ch. de), *L'Art et l'Industrie d'autrefois dans les régions de la Meuse belge*. Paris, Klincksieck, 1882, in-8°.

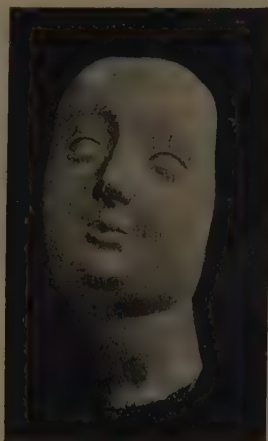


peut, grâce à un document des Archives de l'État, à Liège, nous en donner un dessin. Bien qu'il faille écarter les modifications involontaires apportées par un artiste du xvii<sup>e</sup> siècle à un monument du xii<sup>e</sup> siècle, nous pouvons aujourd'hui reconstituer un des plus riches retables du moyen âge.

Frère Hugo, que les expositions du Nord nous ont, pour ainsi dire, révélé comme un artiste de premier ordre, ne pouvait être oublié. M. H. consacre à son œuvre, dont il donne plusieurs reproductions, quelques pages qui résument tout ce qu'on sait jusqu'à présent de cet orfèvre habile.



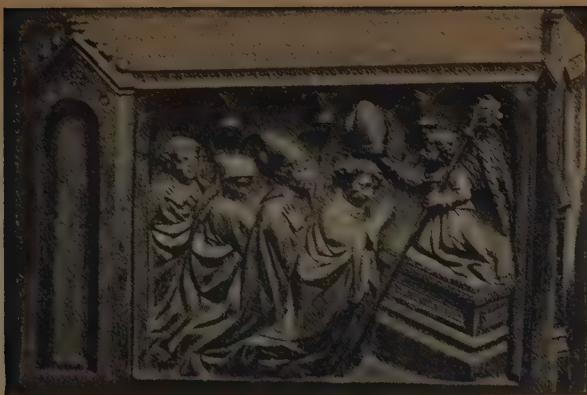
VIERGE DE SAINT-SERVAIS



VIERGE DE N.-D. DE MAESTRICHT

Si la Vierge de Saint-Jean de Liège date du xiii<sup>e</sup> siècle, c'est incontestablement des premières années; si la Vierge du Val-des-Écoliers est aussi du xiii<sup>e</sup>, il faut la placer certainement à la frontière du xiv<sup>e</sup> siècle. Toutes deux sont d'admirables spécimens d'archéologie. Dans l'iconographie de la Vierge, la statue de Liège peut suivre celle de Darville (arrondissement de Roanne). Elle nous révèle aussi que les statuaires du xiii<sup>e</sup> siècle usaient, en plus de la polychromie, de tous les stratagèmes pour rendre leurs statues vivantes. Si l'école auvergnate simulait la peau par une application de vélin, l'école liégeoise mettait à ses statues des yeux de verre. Est-il rien de plus gracieux que cette tête de Vierge de Saint-Servais? Je ne puis résister davantage au désir de donner la reproduction de ce masque de Vierge de Notre-Dame de Maestricht, qui n'est peut-être pas aussi éloigné qu'on pourrait le supposer de certains masques de marbre dont il a été question naguère aux Antiquaires de France.

La légende qui voulait que celui qui avait vu la statue de saint Christophe ne pût mourir subitement dans la journée contribua singulièrement à



PLAQUES D'ARGENT REPOUSSE (XV<sup>e</sup> SIÈCLE)

Provenant d'une châsse de Saint-Servais.

la multiplication des images du saint; c'est réellement le Roland de l'Allemagne et de la Belgique : nous en avons ici plusieurs reproductions.

Parmi les sceaux, celui du chapitre de Saint-Lambert de Liège mérite d'être signalé; pendant à une charte de 1271, le contre-scel porte cependant l'aigle à deux têtes. Pourtant Longpérier, dans cette *Revue* (t. II [1845], p. 76), a bien démontré que l'aigle éployé, bicéphale, n'avait fait son apparition en Allemagne que sur les monnaies de Louis V de Bavière (1314-1347); il y a donc là une question à approfondir.



SCEAU DE SAINT-LAMBERT DE LIÈGE

Après le lutrin-aigle de Jean de Hamal, nous quittons le moyen âge. Le passage, sur le trône épiscopal de Liège, d'Érard de la Mark (1506-1538) est pour l'art mosan une fort belle époque. Le buste reliquaire de Saint-Lambert (pl. XXI) ne nous montre pas seulement les dépenses somptueuses qu'il fit pour l'ornementation de sa cathédrale, mais ce buste nous donne la forme exacte du rational et du surhuméral, souvenir du rational et de la *barme* impériale, que les évêques de Liège avaient le droit de porter. Le P. Cahier ne les a pas donnés dans ses reproductions, qui accompagnent l'ornement d'Eischardt.

A ce moment l'art wallon personnel disparaît, mais M. H. donne, sur les artistes du pays, une foule de renseignements que les écrivains d'art auront tout intérêt à consulter.

En terminant, je tiens à signaler l'heureuse économie du livre que je viens de parcourir. Il faut être absolument maître de son sujet pour ne pas dépasser ou quitter les limites assignées. Mais j'adresserai en même temps un reproche à son auteur, c'est de n'avoir pas accompagné un ouvrage aussi sérieux d'une table *très détaillée*, qui aurait permis aux travailleurs de puiser à pleines mains dans l'œuvre qu'il vient d'éditer. Est-il trop tard pour la demander? Les souscripteurs ne pourraient-ils l'obtenir?

F. DE MÉLY.

---

G. SCHLUMBERGER. — **Un empereur byzantin au dixième siècle; Nicéphore Phocas.** Paris, Firmin Didot, 1890, 780 p., gr. in-8°, 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures.

M. Schlumberger raconte, en 780 pages, les dix années de l'histoire byzantine qui s'étendent de la mort de Constantin XII Porphyrogénète (novembre 959) et l'avènement au trône de Jean Tzimiscès (décembre 969), c'est-à-dire les quarante mois de règne de Romain II, la régence de Théophano, et le règne de Nicéphore Phocas.

Le récit minutieux, anecdotique et pittoresque des guerres de Nicéphore Phocas, qui inaugure la série des grands empereurs militaires d'Orient, remplit l'ouvrage. La nature même de ces événements nombreux et compliqués, d'une importance secondaire, et d'un intérêt historique parfois médiocre, explique et justifie l'accumulation des détails qui fait le charme captivant du livre. Si l'auteur eût voulu faire œuvre strictement et rigoureusement historique, on pourrait lui demander plus de sévérité critique dans l'emploi des sources, plus de choix entre des pièces souvent disparates, entre des versions parfois inconciliables, moins d'amplifications un peu arbitraires, et riches de fantaisie plus que de précision. Il s'est proposé autre chose : il a voulu faire revivre une époque singulièrement agitée et dramatique en conteur passionnément épris de son héros ; il a voulu que son récit donnât l'impression précise et complète d'une civilisation peu connue, et qu'il connaît mieux que personne ; il a voulu que le livre fût également agréable à lire et aimable à voir, et il en a enrichi le texte d'un choix abondant et heureux de gravures inédites rares qui en font une collection unique et précieuse. L'ouvrage fait également honneur à l'éditeur et à l'auteur.

H.

---

Dr MORIZ HOERNES, *Die Gräberfelder an der Wallburg von St. Michael bei Adelsberg in Krain.* — Vienne, 1888, in-4°, 33 p. et 4 pl. (Tirage à part des *Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XVIII.)

Près Adelsberg, en Carniole, des fouilles ont été exécutées à Saint-Michel, en 1885 et 1886. M. Hoernes en donne la relation soignée et précise. Essayons seulement d'indiquer la nature des trouvailles qui ont été faites dans ces tombes à incinération. Dans la plupart des cas, les objets en bronze devaient être déjà brisés avant d'être placés dans les tombes. On a trouvé : 19 vases de deux formes (1° le col rejoint la panse du vase à moitié de la hauteur totale ; 2° col étroit et panse diminuant de largeur vers la base) ; 26 coupes (terre très fragile). En bronze : des fibules à lunettes, fibules en arc, une en demi-lune avec bord percé de trous dans lesquels sont passés de petits anneaux ; des fibules du type de *La Certosa* (l'une d'elle mesure 0<sup>m</sup>,233), des fibules serpentiformes ; des colliers ou fragments de colliers à extrémités en spirale, des colliers à torsade ; des bracelets avec extrémités en S et en spirale ; des bagues, des épingles, partie à tête ronde ou plate, partie à sommet enroulé ; des pendeloques dont certaines sont triangulaires ; une chaîne de fer brisée. En fer : des fibules en arc, du type de la Tène fortement modifié ; bagues ; colliers ; épingles avec extrémités enroulées ; épées droites (longueur de la lame 0<sup>m</sup>,73, largeur de 0<sup>m</sup>,05 à 0<sup>m</sup>,06) ; fourreau formé de deux bandes de métal dont l'une est rabattue sur l'autre ; épées plus courtes dont la poignée forme un angle obtus avec la lame (analogues à des épées de Hallstatt, Tolentino, Preneste, Almedinilla dans la prov. de Cordoue et se rapprochant des sabres figurés sur certains vases grecs ; cf. Cartailhac, *Âges préhist. de l'Espagne et du Portugal*, p. 250) ; lances et pointes ; haches d'armes ; couteaux ; petits disques percés d'un trou central.

On a trouvé également des perles de verre de couleurs différentes (bleues ou jaunes avec des taches bleues ou blanches, bleues avec des zigzags jaunes, verdâtres, bleu foncé avec zigzags blancs). Il nous reste à signaler une bague en bronze à chaton gravé représentant une tête d'homme et une tête de femme en regard. Cette bague, qui appartient certainement à l'époque impériale, nous paraît, d'après la coiffure de la femme, devoir être placée vers le second siècle.

Quant aux conclusions, M. Hoernes hésite à en formuler ; il ne sait s'il s'agit d'une population celtique ou illyrienne et si le lieu des trouvailles peut être identifié avec l'antique Okra.

J.-Adrien BLANCHET.



# TÊTE EN BRONZE DE DIEU CORNU

DÉCOUVERTE A LEZOUX (PUY-DE-DÔME)

ET APPARTENANT AU MUSÉE DE SAINT-GERMAIN

---

(PLANCHE XVI)

Le bourg de Lezoux, situé à 15 kilomètres au sud-ouest de Thiers, paraît, dans les documents du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, sous le nom de *Ledusus vicus*<sup>1</sup>. Celui qu'il portait au temps des Romains nous est inconnu, mais il n'en est pas de même des produits de son industrie à cette époque. L'excellente argile qui se trouve en abondance dans la plaine de Lezoux et qui sert encore aujourd'hui à la fabrication de poteries estimées avait attiré là, vers la fin du <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle ap. J.-C., toute une colonie de céramistes, dont les établissements, épars sur une étendue de plus de 12 kilomètres, subsistèrent jusque vers 270. Lezoux fut alors soudainement et complètement détruite par les Barbares, mais les fouilles qu'on n'a pas cessé d'y pratiquer depuis un siècle<sup>2</sup>, et surtout les explo-

1. *Ledoso* [*vico*] sur un tiers de sou mérovingien, conservé à la Bibliothèque nationale; le nom est plus ou moins altéré sur d'autres pièces (renseignements communiqués par M. Prou).

2. Dès 1784, l'abbé de Blanval soumit à l'Académie un travail manuscrit sur un temple d'Apollon, dont les ruines (aujourd'hui disparues) existaient alors à Lezoux. Legrand d'Aussy, dans son *Voyage en Auvergne*, signala la découverte, près de Lezoux, de plus de quatre-vingts fours de potiers encore garnis de poteries terminées et préparées pour la cuisson (cf. Plicque, *Gazette archéologique*, 1882, p. 17). Un amateur, M. Constancias, exploitait les débris céramiques de Lezoux pendant près d'un demi-siècle; malheureusement, il ne tint aucun registre de ses découvertes. Quelques objets trouvés par lui sont au Musée de Clermont, entre autres une épée romaine en fer (n° 93 du *Catalogue* de 1861), des moules de vases et des vases à reliefs (*ibid.*,



rations commencées en 1879 par M. le docteur Plicque, nous ont révélé l'activité prodigieuse et le grand nombre des ateliers auxquels elle avait dû sa splendeur. Ces ateliers, dont les produits s'exportaient en Gaule, en Bretagne et dans la vallée du Rhin, appartenaient à des potiers dont les noms ont été, pour la plupart, retrouvés par M. Plicque; grâce à la présence de monnaies à fleur de coin, qu'il a recueillies dans les fours ruinés, il a pu les classer chronologiquement et jeter ainsi les fondations solides d'une histoire de la céramique arverne. On attend avec impatience la publication d'ensemble où ce zélé archéologue, auquel on doit déjà quelques notices très intéressantes<sup>1</sup>, traitera avec l'ampleur nécessaire le sujet qu'il connaît aujourd'hui mieux que personne.

Une partie de la collection de M. Plicque, consistant surtout en moules de vases et en poteries à reliefs, figurait dans la section de l'Histoire du travail à l'Exposition de 1889. On y remarquait aussi plusieurs objets en bronze de même provenance, dont un surtout, celui qui nous occupe aujourd'hui, faisait l'admiration des archéologues. Il est décrit ainsi dans le *Catalogue général officiel* : « Merveilleux bronze représentant une tête d'homme barbu à cornes de taureau (type ordinaire du fleuve Achéloüs). » Cinq autres petits bronzes, découverts à Lezoux, ornaient la même vitrine : ils représentent Jupiter lançant la foudre, Silène à demi

n<sup>os</sup> 111 et 113); beaucoup d'autres sont conservés à Lezoux chez une de ses parentes, M<sup>me</sup> Monteloy. Le Musée de Saint-Germain possède deux grands fragments de balustrades en terre cuite, avec bustes et personnages à reliefs, qui proviennent de Lezoux (*Catalogue sommaire*, p. 33 et 35).

1. Plicque, *Gazette archéologique*, 1881, pl. III et IV, p. 17-22. L'auteur a publié dans cet article un vase à couverte blanche, d'une technique dont on a rencontré des spécimens à Bibracte et dont l'origine remonte probablement à la céramique ionienne du vi<sup>e</sup> siècle (cf. *Revue archéologique*, 1890, II, p. 258). — Du même, *Étude sur la céramique arverno-romaine*, Caen, 1887 (extrait des *Comptes rendus du Congrès archéologique de France*, session de 1885 à Montbrison). Ce très important travail contient l'esquisse d'une classification des poteries de Lezoux. — Du même, *Un talisman gallo-romain*, Clermont-Ferrand, 1885 (extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences de Clermont*).

2. *Catalogue général officiel de l'Exposition rétrospective du travail et des sciences anthropologiques*, section I (Lille, Danel, 1889), p. 152.

couché, Éros, la partie antérieure d'un Triton et une main droite tenant une douille.

La tête cornue a été découverte en 1888. Voici comment M. le docteur Plicque s'exprime à ce sujet, dans une lettre en date du 3 mai 1890 : « J'ai trouvé ce bronze en mars 1888, à 80 mètres environ de l'officine de Borillus, datant des règnes de Marc Aurèle et de Commode, dans une annexe de mon jardin à Lezoux. Je l'ai aperçu dans les déblais de trous et fossés d'exploration, pratiqués la veille par les ouvriers, pour sonder le terrain jusqu'à la couche non remaniée. Il était dans la terre noire des vestiges gallo-romains et souillé de boue : il avait l'apparence peu engageante d'un fond de bouteille. Le point de la trouvaille est à 300 mètres environ de l'enceinte fortifiée, bâtie, comme ses pareilles, au milieu du <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle. Il est probable que l'objet est resté longtemps aux mains des vivants et qu'il s'est perdu au moment du terrible bouleversement qui anéantit notre glorieuse industrie. »

M. de Villefosse, informé de la découverte de M. Plicque, en fit part à l'Académie des inscriptions dans la séance du 20 juillet 1888<sup>1</sup>. Le savant archéologue présenta deux observations importantes : la première, c'est que les cornes qui surmontent la tête sont celles d'un *jeune* taureau ; la seconde, c'est que la tête est munie à sa partie postérieure d'un grand clou en bronze, « destiné sans doute à la fixer sur un meuble où elle servait d'ornement »<sup>2</sup>.

Au printemps de 1890, le Musée de Saint-Germain acquit cette belle applique, en même temps qu'une petite partie de la collection céramique du même explorateur, comprenant surtout des moules de vases d'une remarquable conservation. La tête a été placée dans une des vitrines de la nouvelle salle XVII, au premier étage du château, salle organisée en 1890 et consacrée exclusivement aux bronzes de provenance gallo-romaine.

1. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1888, p. 308.

2. Ce clou n'est, à la vérité, qu'une saillie de 0<sup>m</sup>,002, qui se détache au milieu de la concavité du revers. Mais il n'est pas douteux que cette saillie n'ait servi à fixer l'objet.

Ce qui frappe tout d'abord dans le bronze de Lezoux, c'est la merveilleuse finesse de l'exécution<sup>1</sup>. On peut dire, en empruntant une expression à la numismatique, qu'il est à *fleur de coin*. Le travail de retouche au burin, d'une habileté surprenante et d'une précision qui touche à la sécheresse, a laissé partout des traces, en particulier dans la barbe et dans les cheveux. La nature du terrain où cet objet a été découvert explique sans doute l'absence complète d'oxydation : le bronze est d'une belle couleur vert clair et paraît être sorti la veille des mains de l'artiste qui l'a ciselé.

L'observation de M. de Villefosse, que nous avons rapportée plus haut, prouve que cette pièce a servi d'applique, mais on ne peut faire que des conjectures gratuites sur la nature du meuble ou du vase qu'elle décorait.

La présence d'un pareil objet dans un atelier de céramiste n'a rien qui doive surprendre. On a reconnu depuis longtemps l'influence des modèles métalliques, des reliefs en argent et en bronze de travail alexandrin, sur les poteries de la fabrique d'Arretium et leurs congénères ; il n'est pas moins certain aujourd'hui que cette céramique à reliefs, où l'on avait voulu voir une industrie essentiellement romaine, est d'origine hellénique, comme tout ce qui s'est fait de vraiment beau dans le monde ancien. Les céramistes de Lezoux avaient donc besoin d'objets d'art de style grec, tout comme nos industriels du XIX<sup>e</sup> siècle, et l'on doit même s'étonner qu'on n'en ait pas rencontré un plus grand nombre au milieu des ruines de leurs ateliers. C'est sans doute à la rapacité des envahisseurs germaniques du III<sup>e</sup> siècle qu'est due la rareté des objets métalliques à Lezoux.

En attribuant à l'art grec la tête de bronze que nous publions, nous n'entendons pas nier qu'elle puisse avoir été fabriquée en Gaule. Le docteur Plicque a naturellement songé au célèbre fondeur Zénodore, qui, sous le règne de Néron, travailla pendant

1. Hauteur *maxima* : 0<sup>m</sup>,082.

dix ans à la statue colossale du Mercure arverne et dont les anciens ont aussi vanté les ciselures. Mais Zénodore, comme son nom l'indique, était grec d'origine, peut-être marseillais; les artistes qui l'entouraient étaient, sinon grecs de naissance, du moins formés dans des ateliers helléniques, et tout ce que nous savons des produits de l'art gaulois à l'époque romaine ne nous autorise pas à lui faire honneur d'une œuvre aussi distinguée que celle-ci.

A quelle époque remonte ce travail? Par son inspiration, par son motif, il est certainement alexandrin; mais l'art alexandrin a survécu aux Ptolémées et ses produits se sont perpétués par l'imitation jusqu'à l'époque de la décadence de l'Empire. On se tromperait toutefois en considérant la fabrication de notre bronze comme contemporaine de l'officine de Borillus, où il a été exhumé; sous le règne de Marc Aurèle, dont les monnaies ont été découvertes dans cet atelier, les continuateurs de l'art alexandrin ne travaillaient plus avec autant de finesse. Sans rien affirmer au sujet des relations qui peuvent exister entre ce bronze et l'école de Zénodore, parce qu'en vérité nous n'en savons rien, nous pouvons dire cependant que l'époque de ce sculpteur est bien voisine de celle où des considérations archéologiques nous conduiraient à placer le bronze de Lezoux.

Les Grecs, en particulier les Alexandrins, ont figuré avec des cornes de taureau les divinités fluviales et Dionysos. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un vieux type tauromorphe (Achéloüs<sup>1</sup> et Διόνυσος Βουγένης)<sup>2</sup>, où l'aversion de l'art grec pour le zoomorphisme oriental a peu à peu réduit à leur expression la plus simple et la plus noble les attributs de la nature animale. En présence d'un objet d'art qui représente un dieu cornu, l'hésitation est toujours permise entre un dieu fluvial, comme Achéloüs, et Dionysos aux cornes de taureau, le ταυρόκερως θεός d'Euripide<sup>3</sup>. Ici comme ailleurs, nous n'avons aucun motif probant d'adopter l'une de

1. Homère compare déjà le Scamandre à un taureau, *Iliade*, XXI, 237.

2. Cf. le *Lexikon* de Roscher, t. I, p. 1057, 1149.

3. Euripide, *Bacchantes*, 99.

ces interprétations plutôt que l'autre. Les têtes analogues à celle de Lezoux, généralement des appliques de vases, ne sont pas rares dans les collections<sup>1</sup>, où on les désigne le plus souvent comme des têtes d'Achéloüs. Il est, en effet, vraisemblable que ce fleuve a été représenté anciennement sous la forme d'un taureau, mais ce serait une erreur d'interpréter le vers de Virgile<sup>2</sup> :

*Poculaque inventis Acheloia miscuit uvis*

comme si le poète avait voulu désigner, sous le nom de *pocula Acheloia*, des vases ornés de têtes cornues figurant Achéloüs. Le vers en question a été longuement commenté non seulement par Servius, mais par Macrobe<sup>3</sup>; ce dernier, un des savants les plus exacts de l'antiquité, dit formellement que *pocula Acheloia* n'est qu'une périphrase élégante pour signifier *de l'eau*, parce que les auteurs grecs de l'époque classique, dont Virgile était l'élève, avaient employé le nom d'Achéloüs dans ce sens<sup>4</sup>; suivant Akusilaos, cité par Macrobe, Achéloüs était le plus ancien des fleuves, l'aîné des trois mille fleuves qui naquirent d'Océan et de Téthys.

On a pensé que là où la nature animale était accusée avec quelque insistance, par exemple lorsque les oreilles affectent la forme de celles du taureau, le nom d'un dieu fluvial convenait mieux que celui de Dionysos Taurokéros. Ce critérium est assurément peu précis, puisqu'il fait abstraction de la différence d'époque qui peut exister entre les objets que l'on compare; si l'on

1. Longpérier, *Notice des bronzes antiques du Louvre*, n°s 381, 382; Chabouillet, *Catalogue des camées*, n° 3030; Sacken, *Die antiken Bronzen in Wien*, pl. XXVI, n° 6; XXIX, n° 12 (Brunn, *Archäol. Zeit.*, 1874, p. 112); Schneider, *Jahrbuch der Kunstsammlungen* (d'Autriche), t. II, p. 44; Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n°s 169, 1780; Friederichs, *Kleinere Kunst und Industrie*, n° 1558 a, 1; *Synopsis of the contents of the British Museum, bronze room* (édition de 1871), p. 53; Froehner, *Bronzes antiques de la collection Gréau*, n° 165; *Collection Castellani* (1884), n° 273. Ces représentations sont fréquentes sur les monnaies; cf. le *Lexikon* de Roscher, t. I, p. 1150, 1491; Gardner, *Types of Greek coins*, p. 196.

2. *Géorgiques*, I, 9.

3. Macrobe, *Saturnales*, V, 18.

4. Le nom d'Achéloüs paraît contenir la racine *Ax* = *aqua*; c'est un nom générique qui s'est plus tard localisé.

veut cependant lui attribuer quelque importance, on sera plutôt porté à reconnaître un dieu fluvial dans le bronze du Musée de Saint-Germain. N'oublions pas, d'ailleurs, en présence de types figurés transmis par la grande sculpture aux arts décoratifs et industriels, qu'on court le risque d'abuser de l'exégèse, d'en prétendre savoir plus long que l'artiste lui-même, quand on désigne sous un nom mythologique précis ce qui n'était souvent plus, à ses yeux, qu'un motif ornemental.

Salomon REINACH.



# EXPLORATION DU TUMULUS DE CRUGUEL

COMMUNE DE GUIDEL (MORBIHAN)

---

(PLANCHE XVII)

A 200 mètres au sud du hameau de Cruguel<sup>1</sup>, sur le bord d'un plateau qui domine d'une trentaine de mètres l'embouchure de la Laita, s'élève une butte conique d'un fort relief, couronnée d'un épais fourré de ronces et d'ajoncs épineux.

Vers le milieu de sa hauteur et sur tout son pourtour, excepté dans un court secteur du nord-nord-ouest au nord-nord-est, cette butte est découpée par une entaille verticale de 0<sup>m</sup>,60 à laquelle, mais seulement au sud-ouest, succèdent deux entailles semblables.

Les déblais de ces sections, étendus sur la partie inférieure du cône, en ont adouci les pentes, sauf celle du secteur nord. De ce

1. Nom très caractéristique. Le sens de Cruguel (prononcez Crughel) est *monceau, amas de terre ou d'autres choses, butte, colline, petite éminence*. (Dictionnaire de dom Le Pelletier.) Ce mot est un diminutif de *Cruc*, terme vieux-breton encore employé dans le pays de Galles et que Davies traduit par *cippus, tumulus*. Dans une charte du cartulaire de Redon (ix<sup>e</sup> siècle) se lit, pour *ad acervum*, la glose *id est cruc*. Une autre charte du même cartulaire et de la même époque donne à la butte de Tumiach, en Arzon, le nom de *Cruc Ardon*. Les habitants de Guidel et de Plœmeur ne connaissent plus la signification de Cruguel.

La prononciation locale est C'hruhgel; cf. la forme Telchruc (= vis-à-vis du tumulus, aujourd'hui Telgruc, Finistère), dans le cartulaire de Landevennec (x<sup>e</sup> ou xi<sup>e</sup> siècle).

Cruc, plus ou moins altéré, se retrouve en composition dans les noms de plusieurs sépultures préhistoriques et de très nombreuses localités bretonnes près desquelles existent ou ont existé des tumulus. Qu'il nous suffise de citer Crucuni, Crumuni, Crubelz, Crugou, Cromanac'h, Crocalan, Crozon, Criguen, Courconneau, Courdiec, Clouarnac, Coacro, le Coscro, etc., et même Crux-Motten, le Grognon, Kergourognon, Cravial, etc. En Bretagne bretonnante le nom de Cruguel est porté par huit villages et par une commune.

côté la base de la butte plonge un peu sous un mur de clôture, ce qui exagère un contraste déjà frappant entre les inclinaisons des génératrices au nord et au sud.

Le développement de la trace, à peu près circulaire, de la base du tumulus est de 90 mètres, longueur qui correspond à un diamètre de 28<sup>m</sup>,50 ; mais en tenant compte des déplacements de terre ci-dessus mentionnés, et en nous rapportant aux mensurations prises dans la tranchée après l'achèvement des fouilles, nous croyons ne pas nous écarter sensiblement de la vérité en assignant au diamètre primitif de la base la dimension de 26 mètres.

Le sommet est régulièrement et très légèrement arrondi ; la pente nord n'est pas déformée, sa courbure se raccorde bien avec celle du sommet.

La hauteur est de 5<sup>m</sup>,30, profondeur à laquelle a été rencontré le sol naturel.

Plan au nord, à l'est et à l'ouest, le terrain plonge vers le sud-sud-est dès la trace méridionale de la base du tumulus, la pente, d'abord très douce, s'accroissant progressivement jusqu'à devenir abrupte au-dessus d'un mince ruisseau affluent de la Laita. A l'endroit où la déclivité commence à se prononcer franchement, à 90 mètres dans le sud-13°-est du centre de la butte, se voit, couché nord-sud et à demi enfoui, un menhir long de 2<sup>m</sup>,70, large de 2<sup>m</sup>,10 un peu au-dessus de sa base, de 0<sup>m</sup>,70 près de sa tête et d'une épaisseur maximum de 1<sup>m</sup>,05. En le déchaussant pour mesurer ses dimensions, nous avons rencontré ses pierres de calage à l'extrémité nord. A 0<sup>m</sup>,30 de son extrémité sud, nous avons recueilli, à mi-hauteur d'une couche de 0<sup>m</sup>,30 d'humus, un fragment de poterie dolménique ainsi qu'une molette en quartz qui a été employée comme percuteur, car si elle est presque polie par frottement sur une portion notable de sa surface cylindrique, elle est étoilée par choc sur la portion diamétralement opposée.

Ce mégalithe n'est pas isolé. Près de lui, à 8 mètres dans l'est, gît un second menhir renversé de 1<sup>m</sup>,10 de long et de

0<sup>m</sup>,70 de large. A 50 mètres dans le sud-sud-est du centre du tumulus est un fragment d'un troisième menhir qui a été vu entier; enfin, à 45 mètres à l'est du même point, une dalle mesurant 1<sup>m</sup>,10 de l'est à l'ouest, et 1<sup>m</sup>,40 du nord au sud forme seuil dans un chemin d'exploitation. Au dire des habitants de Cruguel, d'autres grosses pierres qui « tenaient de la place » dans le voisinage ont été brisées et enlevées. Les positions de deux d'entre elles m'ont été indiquées approximativement. L'une était de 50 à 60 mètres vers le sud-est, l'autre à la même distance vers l'ouest-sud-ouest du centre du tumulus. Au nord de la ligne est-ouest passant par la butte le sol est sous culture; sensiblement surélevé par les fumures successives, il recouvre peut-être quelques autres menhirs couchés.

A Cruguel, la roche sous-jacente est le micaschiste. Le granite ne se trouve, au plus près, qu'à 1800 mètres au nord-est, à Saint-Fiacre, où il affleure puissamment. Or, les six menhirs que nous venons de citer sont en granite. De granite également sont de nombreux blocs, ayant l'apparence de menhirs, lesquels se remarquent encastés dans les muretins environnants ou couchés le long des maisons de Cruguel et de Villeneuve-Ellé, maisons et muretins construits avec de petites dalles de micaschiste.

Il semble possible que le tumulus ait été entouré d'un cromlech à éléments espacés; au moins est-il très probable qu'un demi-cercle de pierres debout se déployait sur le terrain en pente au sud de la butte.

Quant au mégalithe de 2<sup>m</sup>,70 qui présentait sa face la plus large à la sépulture, il est bien dans la direction et dans la position voulues pour remplir le rôle de menhir indicateur.

Il y a quelques années, en examinant les coupes de terrain dont il a été parlé plus haut, je reconnus que la surface en était parsemée de menues parcelles de charbon de bois, et je relevai un fragment de poterie dolménique bien caractérisée. La destination funéraire de la butte devenait dès lors incontestable. L'exploration de la sépulture de Cruguel fut aussitôt résolue; mais elle n'a été entreprise que l'été dernier.

Les travaux ont commencé le 17 juin 1890 à la première heure. M. Gaillard (de Plouharnel), dont l'expérience en matière de fouilles a acquis une notoriété qui s'étend en dehors de notre région, avait bien voulu m'offrir son assistance; je l'accueillis avec empressement.

Le tumulus a été attaqué à la moitié de sa hauteur. Afin de rechercher si le menhir de 2<sup>m</sup>,70, considéré comme menhir indicateur de la sépulture, précisait l'orientation d'une chambre, d'une galerie, d'une entrée, etc., j'avais tracé les limites de la tranchée de chaque côté d'un plan passant par ce mégalithe et par l'axe de la butte; mais les ouvriers, tout en se dirigeant vers les points repérés sur le sommet, amorcèrent la fouille un peu à l'est des marques, de sorte qu'au lieu de marcher au nord-43°-ouest, ils s'avancèrent vers le nord-25°-ouest. Cette erreur produisit un résultat aussi heureux qu'inattendu; elle nous fit aborder le bord sud-est de la table normalement à sa direction générale, et, si nous avions prolongé la tranchée au delà du point où nous l'avons arrêtée, sa paroi est aurait passé par le sommet A de l'angle sud-est de la table (pl. A, fig. 3).

*Procès-verbal de la fouille.* — Sous une couche insignifiante d'humus, — 0<sup>m</sup>,02 à 0<sup>m</sup>,03, — les premiers coups de bêche nous montrent une terre lourde A (pl. A, fig. 2), très tassée, zébrée de très minces strates discontinues d'argile et contenant avec des fragments anguleux de quartz et de micaschiste, une grande quantité de parcelles de charbon ainsi que des tessons de poterie. Après avoir abattu 0<sup>m</sup>,70 de cette terre, traversé 0<sup>m</sup>,40 d'argile grisâtre B et une nouvelle zone A' de terre identique à la zone A, nous déplaçons une pierre (1), longue de 0<sup>m</sup>,90, large de 0<sup>m</sup>,55, épaisse de 0<sup>m</sup>,40, posée à plat perpendiculairement à l'axe de la tranchée et dont la surface supérieure est à 0<sup>m</sup>,90 au-dessous de celle du sommet du tumulus. Le centre de 1 se trouvait à environ 0<sup>m</sup>,80 dans le sud-ouest d'un point que nous avons approximativement déterminé et repéré comme appartenant à l'axe de la butte.

Au milieu de l'empreinte que ce bloc a laissée sur la terre A, nous voyons, après avoir écarté une couche de sable qui la recouvrait d'une épaisseur inférieure à un demi-centimètre, apparaître le sommet d'une seconde pierre (2), sommet ayant la forme d'un carré de 0<sup>m</sup>,40 de côté.

En dégageant la pierre 2, nous atteignons, à 0<sup>m</sup>,40 au-dessous de son arête supérieure, une zone très perméable de sable C, gneiss ou granite désagrégé, semblable à celui que nous venons de voir entre 1 et 2. Épaisse de 0<sup>m</sup>,20 le long des faces de 2, cette couche s'amincit rapidement au point de ne plus avoir que 0<sup>m</sup>,03 à 0<sup>m</sup>,07 de hauteur à quelques décimètres de la pierre. Ne peut-on pas supposer qu'elle a primitivement revêtu le sommet de 2, sur lequel elle a laissé un témoin, et qu'elle s'est affaissée pendant l'apport des terres A' et de la pierre 1?

Sous le sable C, les lourds outils des ouvriers, vigoureusement maniés, ne pénètrent plus, à chaque coup, que de 0<sup>m</sup>,03 à 0<sup>m</sup>,04, dans une argile grise D d'une dureté extrême, contenant comme A et A' des fragments anguleux de quartz et de micaschiste avec des tessons de poterie et une grande quantité de parcelles de charbon. La surface supérieure de cette zone est à 1<sup>m</sup>,60 au-dessous du sommet de la butte.

Bientôt se présente, pierre par pierre, un curieux amoncellement pyramidal de menhirs englobés dans l'argile dure D.

Le premier de ces menhirs, 2, affecte la forme d'une grossière pyramide quadrangulaire dont la plus longue arête est de 1<sup>m</sup>,15, la hauteur 1 mètre, la largeur 0<sup>m</sup>,60 et l'épaisseur 0<sup>m</sup>,40. Des saillies arrondies et des nervures se remarquent sur ses faces et sur ses arêtes. En quelques rares places elle semble avoir été épannelée, mais il est évident que les accidents en relief qui lui donnent une apparence singulière ne sont dus qu'à son exposition à la surface du sol pendant une longue série de siècles, avant qu'elle ne fût placée sur l'axe du tumulus. Telle est, en effet, sa position, car nous remarquons qu'autour de sa tête comme centre, la surface supérieure de la zone d'argile dure D plonge dans toutes les directions avec une pente égale.

Le menhir 2 mérite d'être étudié avec soin, aussi l'exposons-nous dans un endroit où nous pouvons l'examiner dans tous les sens ; mais malgré nos efforts d'imagination, nous ne parvenons pas à lui trouver le moindre rapport avec la représentation d'une figure humaine ni d'un objet quelconque. C'est simplement une pierre choisie à cause de son aspect étrange.

À la constatation de la coïncidence de l'axe de ce menhir avec celui du tumulus, joignons celle de la position de son pied (à 0<sup>m</sup>,05 près) à mi-hauteur entre le sommet du tumulus et la surface supérieure de la table. Nous n'avons reconnu cette particularité qu'après avoir dessiné la figure 2 de la planche A.

Derrière et contre 2 est un second menhir (3), long de 0<sup>m</sup>,85, large de 0<sup>m</sup>,35, épais de 0<sup>m</sup>,40, dont la face présentée à la tranchée est plane et le sommet de forme ogivale. Toute section horizontale prise dans le quart supérieur de sa hauteur découpe également une ogive, l'arête tranchante tournée en arrière. Tandis que la tête de 2 est à 1<sup>m</sup>,30 au-dessous du sommet de la butte, celle de 3 en est à 1<sup>m</sup>,50.

2 et 3 ont leur assiette assurée par quelques pierres de calage et sont supportés par cinq menhirs (4, 5, 6, 7, 8), longs d'environ 0<sup>m</sup>,70, épais de 0<sup>m</sup>,40 et de largeurs variables. Seul, le menhir 4, à tête ogivale, est à peu près vertical ; les quatre autres sont inclinés en faisceau. Plus incliné encore et appuyé sur 7 est un huitième menhir (9). Enfin, un neuvième (10), long de 0<sup>m</sup>,90 et large de 0<sup>m</sup>,50, est couché sud-est—nord-ouest.

Les dix mégalithes de l'intérieur du tumulus et leurs pierres de calage sont tous en granite, ainsi qu'une pierre insignifiante de 0<sup>m</sup>,25 environ de grosseur et de forme irrégulière que nous avons trouvée noyée dans la terre A, vers la profondeur de 0<sup>m</sup>,60 et vers 1<sup>m</sup>,20 dans le sud-ouest de la pierre 1.

L'espace compris entre les menhirs en faisceau 4, 5, 6, 7, 8 n'est pas complètement rempli par l'argile dure D. De l'interstice central nous retirons une petite masse (à peu près du volume des deux poings), d'argile pure, très humide, très platisque et d'une belle couleur jaune. L'ayant découpée, malaxée, en quelque sorte



fouillée, nous la trouvons parfaitement homogène, sans un grain de sable, sans parcelles de charbons ni d'os et sans aucune trace visible de cendres.

Dès que la tranchée atteint le niveau des pierres de calage des menhirs 1 et 2, nous entreprenons un puits à gradins dont nous traçons le bord sur la ligne où la surface supérieure de la couche D vient couper le sol de la tranchée. Notons que cette surface de D plonge beaucoup plus rapidement que celle du tumulus.

La zone d'argile dure, de couleur claire, cesse brusquement à la base de l'amoncellement de menhirs, en atteignant l'épaisseur de 1<sup>m</sup>,30 ; reparait alors en A'', avec sa couleur relativement foncée, la terre lourde AA', toujours zébrée de minces lentilles d'argile, et peut-être, cette fois, de cendres, contenant encore des fragments anguleux de la roche sous-jacente, mais avec très peu de charbon et sans poterie. Le charbon ne recommence à devenir abondant et les poteries à se montrer que 0<sup>m</sup>,60 plus bas.

À la fin de la troisième journée des fouilles, le fond du puits est à la profondeur de 3<sup>m</sup>,70. Un coup de sonde de 0<sup>m</sup>,50 nous fait alors rencontrer une matière résistante, mais moins dure que le granite, car nous sentons qu'elle se brise sous le choc violent de la barre de mine.

Le quatrième jour, quelques instants après la reprise du travail, nous arrivons à la fin de la couche A'', épaisse de 1<sup>m</sup>,30, comme la couche D, et, à 4<sup>m</sup>,20 en contre-bas du sommet du tumulus, nous mettons à nu la surface légèrement bombée d'un amas de pierres plates, schistes bleus et schistes micacés.

Ces dalles sont enlevées une par une, avec précaution, les ouvriers et moi nous souvenant que l'année précédente, nous avions, par trop de précipitation, provoqué la chute partielle d'un semblable amas, dans la chambre d'une sépulture que nous explorions.

Déjà apparaît le granite d'un dolmen, lorsque tout à coup quelques pierres s'effondrent sous nos pieds et démasquent une cavité limitée, au nord, par la tranche d'une table épaisse de 0<sup>m</sup>,48.

L'ouverture de la cavité est élargie, M. Gaillard s'y glisse, en extrait les quelques pierres que nous avons fait tomber, et parmi celles-ci, la pierre à une cupule représentée par la figure 4 de la planche A.

La sépulture est une fosse rectangulaire en partie recouverte par une table de granite que supportent des dalles de schiste micacé posées à plat sur le sol naturel. Le plus grand de ces blocs, celui de l'angle sud-est, atteint à peine la longueur de 0<sup>m</sup>,40. En dedans des dalles-supports, sur presque tout le pourtour de la fosse, règne une berme un peu inclinée, de largeur variable, mais ne dépassant pas 0<sup>m</sup>,20 aux points où elle est le plus développée.

A partir de la berme, les parois descendent en un assez raide éboulis qui s'étend jusqu'à la partie centrale de la cavité; c'est naturellement à ce point que les terres à déblayer ont une épaisseur minimum, 0<sup>m</sup>,10 environ.

Sur la surface de l'éboulis, à 0<sup>m</sup>,45 ou 0<sup>m</sup>,50 au-dessous de la table, se voient, parallèles aux longs côtés et larges de 0<sup>m</sup>,03 à 0<sup>m</sup>,04, deux lignes noires continues, *gg'*, *gg'*, de bois presque réduit en poussière. Des lignes semblables se remarquent sur les éboulis des faces nord-ouest et sud-est.

Le dessous de la table est lisse, sans cupules ni signes gravés.

La sépulture est orientée nord-ouest—sud-est; le menhir de 2<sup>m</sup>,70, qui est au sud-13°-est du centre du tumulus, ne précise donc pas l'orientation de la chambre.

L'effondrement, de date ancienne, des parois de la fosse, a déchaussé le bout intérieur de plusieurs des dalles-supports, surtout du côté nord-est; le bloc de l'angle sud-est A est d'une assiette plus que douteuse; la recherche du mobilier funéraire doit, en conséquence, se faire avec prudence, en commençant les travaux par la partie centrale.

Une pierre posée de champ, M, affleure à la surface de l'éboulis: c'est un fragment de mortier à concasser le blé. Un peu au sud du mortier est recueillie une dalle de micaschiste S, creusée de six cupules; elle n'est pas entière; un fragment portant une

cupule m'est apporté parmi les déblais ; il se raccorde exactement avec la cassure de la pierre à six cupules (pl. A, fig. 5).

Beaucoup de bois, assez bien conservé, est facilement séparé des terres qui l'englobent.

Enfin, entre deux planches horizontales, sur le fond de la sépulture, se découvrent successivement (pl. A, fig. 3), trois poignards,  $P_1$ ,  $P_2$ ,  $P_3$ , et une hache H en bronze, ainsi que quelques fragments  $P^4$ , de bronze également, qui, à première vue, nous paraissent être les débris de deux pointes de javelot et d'une pointe de lance.

Les poignards étaient posés à plat, parallèlement aux longs côtés de la sépulture, la pointe tournée au sud-est. La hache était placée sur champ, le tranchant au nord-est. Ces objets, représentés par la planche B, occupaient une longueur de 0<sup>m</sup>,70 environ dans le quartier sud-est de la fosse.

Afin de pouvoir continuer la fouille sans provoquer un éboulement, nous épontillons la table à l'aide de deux forts madriers en chêne dont les pieds s'appuient sur un sol argileux très résistant.

Ce travail achevé, je prends la place de M. Gaillard. Bientôt, d'une sorte de nid de bois pourri, F, situé sur le sol contre la paroi nord-est de la sépulture et très peu en dedans de la tranche sud de la table, je retire, une par une, quatorze merveilleuses pointes de flèche en silex, à pédoncule et à ailerons, très finement retaillées sur les bords (planche XVII).

La fin de la journée est employée à terminer l'exploration de la moitié méridionale de la sépulture et à constater les faits qui suivent.

Un plancher s'étend sur toute la largeur, 4<sup>m</sup>,40, du fond de la fosse. Les revêtements en bois du côté sud-est et des extrémités sud des longs côtés, sont encore entiers sur une hauteur de 0<sup>m</sup>,70 ; celui du sud-est est resté vertical, les deux autres sont légèrement inclinés en dedans. A 0<sup>m</sup>,25 de l'angle sud-ouest du coffrage s'élève verticalement une cloison en bois, parallèle aux longs côtés, s'appuyant d'une part sur la paroi sud-est et, d'autre part, se perdant parmi les terres ébouées.

La distance du dessous du plancher à la surface inférieure de la table est de 1<sup>m</sup>,15 à l'extrémité sud-est et de 1<sup>m</sup>,32 à l'extrémité nord-ouest. Entre les extrémités intérieures des dalles-suppôts la distance transversale est, en moyenne, de 1<sup>m</sup>,50.

Voulant me rendre compte de la nature du sol près de la fosse, je prolonge celle-ci de 0<sup>m</sup>,25 vers le sud. Pendant cette opération, au point O (pl. A, fig. 3), situé en dehors du coffrage, à 0<sup>m</sup>,40 environ de sa paroi sud-est et à 0<sup>m</sup>,20 au-dessus du niveau du plancher, je relève un très petit fragment d'os non brûlé. Aucun autre fragment d'os n'est trouvé dans le voisinage.

Cependant la table s'est un peu affaissée du côté du sud-est, et deux minces fissures verticales se dessinent sur toute la hauteur des parois latérales du puits, à l'aplomb de l'ouverture de la fosse. En présence de ces menaces d'éboulement, je fais placer de nouvelles épontilles et me décide à décharger la table du poids des terres qui la recouvrent encore sur les deux tiers de sa surface.

L'entrée de la sépulture est masquée par des planches sur lesquelles sont abattus quelques mètres cubes de déblais; puis, sachant mes ouvriers assez soigneux pour ne pas manquer de recueillir les éclats de silex, les fragments de poterie, etc. qu'ils rencontreront dans le cours de leurs travaux, assez avisés pour me renseigner suffisamment sur les particularités qu'ils pourront remarquer, je les laisse creuser, en mon absence, un puits assez large pour dégager complètement le dessus de la table.

Quelques jours plus tard, je reviens à Cruguel pour achever les fouilles.

La table est à nu; sa surface supérieure, moins lisse que l'inférieure, est légèrement inclinée vers l'ouest; son épaisseur, à l'extrémité nord, en D (pl. A, fig. 3), n'est que de 0<sup>m</sup>,07; sa forme est à peu près celle d'un pentagone irrégulier dont un côté, CE, est très déchiqueté; le côté AB, orienté nord-50°-ouest, est sensiblement parallèle à l'axe de la sépulture; il est très rapproché du bord de la fosse, tandis que le côté EN en est à 0<sup>m</sup>,90.

La paroi ouest du puits, laquelle tangente le bord ouest de la

table, montre une coupe du galgal, encore épais de 0<sup>m</sup>,20 en E et de 0<sup>m</sup>,35 en D.

Sur cette même paroi ouest affleure un bloc de granite (13), reposant sur la souche A" et englobé dans la couche D (pl. A, fig. 2). En dedans de ce bloc et à le toucher, à l'aplomb du coin sud-ouest de la table, les ouvriers ont eu à déplacer un second bloc de granite (11) long et large de 0<sup>m</sup>,50, épais de 0<sup>m</sup>,30. Au nord-est de l'amoncellement de menhirs, ils ont rencontré une autre pierre (12), posée debout, comme 11, sur la couche A", un peu en dehors de la verticale de l'angle sud-est, A, de la table, et mesurant 0<sup>m</sup>,70 de hauteur; 0<sup>m</sup>,35 de largeur; 0<sup>m</sup>,40 d'épaisseur. Je n'ai pas vu les blocs 11 et 12 en place, leur position sur la figure 2 n'est donc qu'approximative; celle de 11 doit être exacte, mais 12 pourrait s'être trouvée un peu plus à droite que ne l'indique le plan. Les pierres 11, 12 et 13 sont de granite.

Nous apprenons aussi que les plus fortes dalles du galgal étaient placées au centre de la table.

L'exploration de la moitié septentrionale de la sépulture ne donne lieu à aucune nouvelle découverte de mobilier funéraire. On constate qu'un plancher s'étend sur toute la largeur de cette partie de la fosse; que le boisage, à peu près vertical, est continu sur les parois nord-ouest, nord-est et sud-ouest où il a pu être suivi jusqu'à la surface de l'éboulis, sur une hauteur de 0<sup>m</sup>,80; qu'il n'existait pas de plancher au centre de la sépulture; enfin que la longueur du coffrage, hors bois, est de 2<sup>m</sup>,55.

La fosse est complètement déblayée, toutefois la fouille n'est pas achevée, car certains indices me font supposer que la butte de Cruguel abrite peut-être plus d'une sépulture. En outre, il importe de visiter les alentours du point O où a été recueilli un fragment d'os non brûlé. Les travaux seront sans doute repris l'été prochain.

*Description des objets recueillis dans la fosse et dans la masse du tumulus.*

1° *Pierres à cupules* (pl. A, fig. 3, 4 et 5). — (Les chiffres inscrits dans les cupules et dans les canaux en indiquent les profondeurs en millimètres.)

Ces deux pierres, dalles brutes de micaschiste, ont grossièrement la forme d'un cartouche. Elles peuvent être mises debout sur la tranche opposée à leur sommet, et seulement sur cette tranche qui est plane par clivage, tandis que les autres sont déchiquetées.

La pierre à une cupule appartenait à la partie sud du galgal. Nous ne savons ni si elle occupait une place déterminée, ni si elle était couchée ou debout. Les dimensions en sont : longueur, 0<sup>m</sup>,24 ; largeur maximum, 0<sup>m</sup>,20 ; épaisseur moyenne, 0<sup>m</sup>,05. Diamètre et profondeur de la cupule, 0<sup>m</sup>,085 et 0<sup>m</sup>,020.

La pierre à sept cupules est en deux morceaux qui se raccordent exactement. Elle est incomplète. Il y a place pour une cupule sur chacun des deux fragments qui manquent. Rencontrée à plat au point S (pl. A, fig. 3), elle était noyée dans l'éboulis, ce qui fait supposer qu'elle n'a pas été posée intentionnellement dans la fosse et qu'elle a glissé de la berme sud-ouest, avec quelques dalles-suppôts, lors de l'effondrement des parois. La cupule centrale est reliée par des canaux à la supérieure et à deux autres diamétralement opposées. Dimensions : longueur, 0<sup>m</sup>,28 ; largeur maximum, 0<sup>m</sup>,25 ; épaisseur moyenne, 0<sup>m</sup>,06. Diamètre et profondeur de la cupule centrale, 0<sup>m</sup>,065 et 0<sup>m</sup>,021. Les cupules extérieures, plus petites que la centrale, sont de dimensions variables.

De ce que ces dalles ont à peu près la forme d'un cartouche sur la base duquel elles peuvent être mises debout, et de ce que l'on voit souvent des cupules sur des menhirs, sur les supports ainsi que sous les tables des dolmens, et même sur des rochers appartenant au sol naturel, devons-nous conclure que nos deux



pierres soient tout autre chose que des objets d'un usage vulgaire<sup>1</sup> ?

2° *Mortier*. — Fragment constituant les deux tiers d'un mortier à concasser le blé. En granite, à peu près circulaire, à bords arrondis. Bien poli en dedans, en dehors et sur les bords. Il était debout dans l'éboulis, et peut, comme la pierre à sept cupules, être tombé de la berme sud-ouest. Dimensions : diamètre, 0<sup>m</sup>,31 ; épaisseur au fond, 0<sup>m</sup>,05 ; épaisseur maximum sur les bords, 0<sup>m</sup>,08.

3° *Objets en bronze* (planches A et B). — La planche B représente ces objets ; la figure 3 de la planche A indique comment ils étaient rangés dans le quartier sud-est de la fosse.

Comme les pointes de flèche en silex, les objets en bronze ont été trouvés recouverts de planches. Celles-ci avaient-elles été placées intentionnellement pour les abriter<sup>2</sup> ? Provenaient-elles de la chute d'un couvercle ? de la chute de la partie supérieure du coffrage ? Nous rejetons la première hypothèse, parce que, parmi les débris de planches venus avec le poignard 2 nous avons remarqué un morceau d'os écrasé entre deux fragments de bois et faisant presque corps avec eux. Des données manquent pour répondre aux deux autres questions.

Les poignards 1 et 2 se sont présentés sous l'aspect de masses très épaisses d'hydrocarbonate de cuivre à l'état pâteux, sur la surface desquelles se voyaient les débris des fourreaux. Au bout de quarante-huit heures, le vert-de-gris avait séché, mais il était devenu pulvérulent. Le transport des objets n'a cependant pas occasionné une perte notable de substance.

1. Il y a quelques jours (septembre 1890), j'ai trouvé à Kervaugam (commune de Plœmeur, Morbihan), dans un monument bouleversé, deux blocs de granite portant chacun une cupule profonde et bien caractérisée. Le premier, gros et de forme irrégulière, ne peut être posé ni à plat, ni debout, sans être calé. Le second, de petite taille, également de forme irrégulière, peut être mis soit debout sur une de ses cassures, soit sur sa face postérieure.

2. Ainsi que dans les sépultures de Kerhué-Bras (en Plounéour-Lanvern, Finistère), de Kergourognon (en Prat, Côtes-du-Nord), de Porz-an-Saoz (en Trémel, Côtes-du-Nord), et probablement du Gorillac'h (en Plounevez-Lochrist, Finistère).

Le poignard 3 et la hache n'étaient pas revêtus de cette matière croulante ; la patine du premier, très belle, est d'un vert éclatant ; celle de la hache est verte et bleue.

L'oxydation de ces deux armes a suivi une marche singulière. Sur les bords du poignard 3, excepté sous l'emmanchement, sur les côtés longitudinaux et sur le tranchant de la hache, l'attaque s'est faite suivant un plan parallèle aux deux faces, de telle sorte que le vide produit par la disparition du métal a, pour section normale à ces faces, un triangle dont le sommet est dirigé vers l'axe de l'objet. En un mot, l'effet de l'oxydation peut être comparé à l'entaille qu'aurait faite un coin enfoncé suivant les arêtes. Sur les fragments de l'instrument reconstitué dit poignard 4, les deux coins se sont rencontrés par leurs sommets sur l'axe de chacune des pièces qui se sont ainsi trouvées partagées en deux feuilletts.

La raison de ce phénomène nous paraît devoir être attribuée à la nature de l'alliage. Si celui-ci était très liquaté, on s'explique facilement comment les couches superficielles, plus chargées d'étain que les couches intérieures, ont mieux résisté que ces dernières. Les arêtes, il est vrai, devaient être d'une attaque difficile, puisque, faisant partie de la surface, elles devaient être couvertes d'étain ou constituées par un alliage très chargé de ce métal, mais les arêtes, les tranchants des deux armes, ainsi que les côtés de la hache ont été affûtés ou retouchés, et les couches intérieures ont été mises à nu. La même distribution d'alliages inégalement résistants explique aussi l'apparence de rebroussement vers l'extérieur des lèvres de ces curieuses entailles <sup>1</sup>.

1. Les objets préhistoriques en bronze très liquaté, sont loin d'être rares. Evans (*L'Age de bronze*, pages 59 et 60) cite des armes brutes de fonte qui « semblent avoir reçu une légère couche d'étain ». Il explique la présence de ce métal par une hypothèse aussi inadmissible que celle de MM. Smith et Mac-Adam (p. 60).

Nous possédons 166 haches à douille quadrangulaire et à anneau provenant de la cachette du fondeur de Kervénou-Pouldu (en Clohars-Carnoët, Finistère, juin 1889, 203 haches). Elles peuvent, bien qu'il y ait des nuances intermédiaires, être partagées en deux classes, d'après la couleur de leurs alliages : les rouges (Cu = 634, Pb = 280, Sn = 63), qui contiennent 6 pour 100 d'étain, et les

A. *Poignard* 1. — Lame à renflement central, ornée de trois filets en creux. Manche en bois, à cintre, orné de petits clous d'or, maintenu par six rivets. Fourreau en bois revêtu de son écorce, à chape et à battes, sans bouterolle.

Dimensions actuelles : longueur totale (le manche manque), 0<sup>m</sup>,254 ; largeur maximum (à l'emmanchement), 0<sup>m</sup>,078 ; épaisseur hors fourreau (y compris celle de la couche de vert-de-gris pulvérulent qui séparait le fourreau de la lame), 0<sup>m</sup>,032. Poids (avec les rivets, la chape du fourreau, le peu de bois qui reste de l'emmanchement ; sans le manche, sans le fourreau, sans le vert-de-gris pulvérulent) : 277 grammes.

*Lame.* — Le renflement central naît, en forme d'hémisphère très aplatie, à l'aplomb du cintre du manche ; il se rétrécit en descendant jusqu'à la pointe. Sous la chape et à la toucher, sa largeur est de 0<sup>m</sup>,022, son épaisseur de 0<sup>m</sup>,009. A la même hauteur, l'épaisseur de la lame est de 0<sup>m</sup>,0036 au pied du renflement, et de 0<sup>m</sup>,001 sur les bords actuels. L'épaisseur actuelle à la pointe es de 0<sup>m</sup>,0026.

Les trois filets en creux ne sont pas visibles sur toute leur étendue. Sous la chape et à la toucher, le plus intérieur est à 0<sup>m</sup>,041 du pied du renflement, les deux extrêmes sont écartés de 0<sup>m</sup>,0045. A mesure qu'ils s'avancent vers la pointe, ils se rapprochent du pied du renflement et leur écartement diminue<sup>1</sup>. Nous ne savons pas comment ils se terminaient à la pointe.

Les rivets, pleins et cylindriques, sont groupés trois par trois,

jaunes (Cu = 710, Pb = 157, Sn = 129), qui en contiennent deux fois plus. (Analyses faites sur des échantillons découpés dans deux haches choisies à cause de l'homogénéité apparente de leur alliage.) Or, les rouges, en petite minorité dans la trouvaille, sont très attaquées par l'oxydation ; quelques-unes d'entre elles ne sont plus qu'une masse d'oxyde rouge et de vert-de-gris. Les jaunes, au contraire, sont d'une conservation remarquable. La plupart de ces dernières présentent à leur surface les caractères incontestables d'un alliage très liquaté ; beaucoup semblent étamées sur leurs bourrelets, leurs anneaux, leurs arêtes et leurs tranchants ; quelques-unes sont même entièrement couvertes d'étain qui a gardé son éclat métallique ou qui a donné lieu à une patine bleu ardoisé ou vert très foncé, patine qui caractérise la présence d'un oxyde d'étain au milieu du carbonate de cuivre.

1. Comme sur le poignard du Gorillac'h, qui est au Musée de Saint-Germain.

de chaque côté du milieu de la lame, les deux intérieurs écartés de 0<sup>m</sup>,035, les deux extérieurs de 0<sup>m</sup>,069, mesure prise d'axe en en axe. (35 est à peu près la moitié de 69.) Tous sont disposés sur une ligne courbe, concave vers la pointe, tangente au cintre et sensiblement parallèle à celle qui limite le bas de l'emmanchement. L'un d'eux est légèrement tordu. Le moins détérioré a conservé une longueur de 0<sup>m</sup>,0175 et un diamètre de 0<sup>m</sup>,004.

Le rudiment de languette observé à l'emmanchement sur certaines lames similaires n'existe pas sur le poignard 1. Il manque également sur les quatre poignards de la sépulture de Tanhoué-dou (en Bourgbriac, Côtes-du-Nord).

En tenant compte de la forme actuelle de la pointe de notre arme et en la comparant à celle des armes du même type, il semble qu'elle n'a perdu qu'une minime partie de sa longueur, quelques millimètres seulement. La longueur actuelle de la lame, à partir du bas de l'emmanchement, est de 0<sup>m</sup>,228, sa largeur maximum, la même que celle de l'emmanchement (dimension qui nous paraît avoir conservé, à bien peu de chose près, sa valeur primitive), est de 0<sup>m</sup>,078. Notons que le triple de 78 est 234, chiffre qui ne diffère de 228 que de 6 unités. La longueur de la lame a donc été très voisine du triple de sa largeur.

Sur le poignard du tumulus de Carnoët (Musée de Saint-Germain) nous mesurons<sup>1</sup> : longueur de la lame, prise à partir du bas de l'emmanchement, 0<sup>m</sup>,245; largeur, 0<sup>m</sup>,084. Le rapport entre les deux dimensions est encore très voisin de 3. Sur le poignard de Gorillac'h, il est voisin de 4<sup>2</sup>.

*Manche.* — L'exploration des déblais entassés dans la fosse ayant été conduite du centre vers le sud-est, le manche du poignard a été rencontré avant sa lame. De même teinte et présentant la même consistance que le bois qui l'entourait, il a passé

1. Dimensions prises sur la figure 1 de la planche III des *Trésors archéologiques de l'Armorique occidentale*; mais les figures de ce recueil de grand luxe sont-elles d'une exactitude rigoureuse?

2. Dimensions prises sur le dessin donné dans le tome XVII (1880) des *Comptes rendus de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*.

inaperçu. Lorsqu'est apparue la lame avec sa vive couleur verte, ses débris avaient même été jetés aux rebuts, car, par un hasard fâcheux, je venais à ce moment même d'interrompre le passage des déblais au crible, pour aller mettre en sûreté quelques fragments de bois bien conservés.

La perte du manche est d'autant plus regrettable que cet objet, ainsi que nous allons le voir, était une pièce d'une grande rareté. Assurément, il eût été difficile, sinon impossible, de le conserver en bon état dans une collection, mais il eût été très simple de lui donner une consistance suffisante pour permettre de l'étudier et de le dessiner avant sa déformation.

Le soir même du jour où avait été trouvé le mobilier funéraire, en examinant les objets et les débris que nous avions recueillis, ce qui n'avait pu se faire sur le terrain des fouilles, nous remarquâmes un point brillant au milieu des poussières de bois, et reconnûmes un de ces très petits clous d'or qui constituaient l'ornementation des manches des poignards de Kergourognon, de Porz-an-Saoz et de Normanton. Au moins un des poignards de Cruguel portait donc une telle ornementation. Nous découvrîmes bientôt une dizaine de clous semblables au premier; mais, masqués les uns par une couche de vert-de-gris, les autres par une coloration brune due à leur contact avec le bois, ils ne se distinguaient que très difficilement. Pour continuer nos recherches, il a fallu procéder avec méthode, et : 1° ranger autour de chacun des objets les débris avec lesquels ils avaient été apportés; 2° faire le triage de ces débris pour en retirer les fragments de manche ornementés ou l'ayant été; 3° soumettre toutes les poussières au lavage pour en extraire l'or. Le travail a été long : il n'a donné que de maigres résultats. Seulement quatre petits fragments de manche portant leur ornementation, cinq menues parcelles du bois de la partie inférieure de l'emmanchement, ayant encore leurs clous d'or ou les ayant perdus, et près de huit cents clous d'or, le tout appartenant au poignard 1.

*Clous d'or et leur disposition sur le manche.* — On peut partager ces clous en deux groupes, d'après leurs diamètres : la figure

8 de la planche A nous montre, en place, des spécimens de chacune de ces séries. Les plus gros (1<sup>er</sup> groupe) ont en moyenne 0<sup>m</sup>,0007 de diamètre, et les autres (2<sup>e</sup> groupe) 0<sup>m</sup>,00047. Dans le premier groupe, un géant (fig. 7, *a*) dépasse notablement la taille des plus grands, il atteint la longueur de 0<sup>m</sup>,0021, un des plus courts (*c*) ne mesure que 0<sup>m</sup>,0006. Dans le second groupe, un des plus longs arrive à 0<sup>m</sup>,0013, un des plus courts n'a que 0<sup>m</sup>,0004. Mais il en existe encore de plus petits, tellement minuscules qu'il a fallu les rechercher à la loupe; nous avons sans doute dû perdre quelques-uns de ces derniers. Le premier groupe ne contient que les douze centièmes du total.

Les clous proviennent du découpage de fils cylindriques d'un or de couleur normale. Ils n'ont une tête que d'un seul côté, ce ne sont donc pas des rivets, comme ceux qui ornaient les fragments de cuir trouvés dans la sépulture de Tanhouédou, mais de vrais clous. L'autre extrémité est généralement cisailée en biseau plus ou moins long; mais souvent, dans le second groupe, elle est coupée perpendiculairement à l'axe des fils. Le poli des têtes est parfait.

Le fragment représenté par la figure 8 appartenait à cette partie du manche qui se tenait à la main. Il nous a montré que les clous étaient directement implantés jointifs dans le bois dont leur tête affleuraient exactement la surface, surface dépourvue de garniture de cuir et de tout enduit. Ils étaient disposés au moins sur trois rangs jointifs (le troisième rang a été mis en désordre par la rupture du fragment); un des rangs extérieurs était formé de clous de la grande dimension.

A l'aide de silicate de potasse nous avons consolidé le moins petit des fragments du manche orné; celui-ci faisait corps avec le bois du plancher dont il partageait la coloration très foncée; la surface de séparation était la surface ornée. Le bois étranger au manche a été enlevé élément par élément. En opérant ainsi et malgré les plus grandes précautions, nous avons à peu près détruit le fragment, mais nous avons pu constater une ornementation à quatre rangs jointifs (un seul rang, extérieur, étant



composé de clous de grand diamètre) rectilignes sur toute sa longueur, 0<sup>m</sup>,025. Nous n'avons donc pas retrouvé les chevrons constatés sur le manche de Normanton<sup>1</sup>, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils aient manqué sur celui de Cruguel.

Le mailletage serré dont la figure 8 peut donner une idée devait constituer une très riche et très brillante ornementation à laquelle étaient certainement employées plus d'une dizaine de milliers de clous d'or.

La mince parcelle de bois représentée par la figure 9 porte quatre trous vides; elle a été trouvée sur cette partie du manche qui recouvrait la lame, mais elle n'était pas à sa place; l'aspect du côté *ab* semble indiquer qu'elle provient du bord inférieur de l'emmanchement. Nous n'en pouvons dire plus : nous ne savons jamais si les bords de la partie plate du manche étaient garnis d'une ligne et si les rivets étaient entourés d'un cercle de clous d'or, comme sur un poignard de Kergourognon et peut-être sur celui de Porz-an-Saoz. Remarquons seulement que les trois trous en ligne droite sont espacés de 0<sup>m</sup>,002. Le même intervalle existe entre ceux du manche de Kergourognon<sup>2</sup>.

*Cloison et cintre.* — La partie inférieure de l'emmanchement était limitée par une mince cloison métallique normale à la lame, décrivant une courbe légèrement concave vers la pointe, courbe qui se relevait, au milieu, en un cintre un peu surbaissé. Le cintre portait une ornementation dont il ne subsiste que des vestiges.

A son centre, ayant son axe vers 0<sup>m</sup>,0015 au-dessus de la courbe limite du manche, s'élève un rivet qui a conservé 0<sup>m</sup>,002 de diamètre. Sa tête dépasse un peu le niveau de la cloison; de son pied s'étendent, jusqu'aux bords du cintre, quatre nervures assez larges, en forme de secteurs, laissant entre elles trois espaces creux égaux. Sur la nervure inférieure de droite

1. Evans, *L'Age de bronze*, p. 251.

2. En supposant exactes les dimensions de la figure 1 de la planche VI des *Trésors archéologiques de l'Armorique occidentale*.

se voit, posé dans le sens d'un rayon, un petit cône creux en bronze dont la base de 0<sup>m</sup>,002 de diamètre appuie son bord sur la cloison-limite du cintre. Sur la nervure inférieure de gauche se remarquent les débris d'un cône semblable. Nous pensons que la décoration était complétée par l'implantation de petits clous d'or dans la matière qui remplissait les espaces creux, matière qui n'a laissé aucune trace; nous en avons, en effet, recueilli trente-deux, empâtés dans du vert-de-gris pulvérulent qui comblait les trois cavités. Cintre et cloison-limite sont solidement reliés à la lame, mais l'oxydation du bronze est trop profonde pour qu'il nous soit possible de reconnaître par quel procédé.

Du côté postérieur du poignard (celui qui était en contact avec le plancher), le cintre est détruit; à l'aplomb de la place qu'il occupait est la naissance du renflement central.

Le peu de bois qui reste au-dessus de la lame n'a pas été noirci par le contact du plancher; il semble être de la même essence que celui du fourreau. Dans les interstices que laissent entre elles ces lamelles de bois, nous avons relevé un grand nombre de clous en or.

*Fourreau.* — Ses deux arêtes ont été détruites par le foisonnement (épais de 0<sup>m</sup>,008, mesure prise sur le renflement) du carbonate de cuivre sur la lame; nous ne savons donc pas comment en étaient réunies les faces.

Il était en bois revêtu de son écorce, bois qui semble être le même que celui dont il ne reste plus que des débris sur l'emmanchement, et que celui du fragment de manche qui sera décrit plus loin. L'épaisseur ne dépassait pas 0<sup>m</sup>,003.

La chape présente un galbe que fait bien ressortir la figure de la planche B. Elle a 0<sup>m</sup>,028 de hauteur; son arête inférieure est rectiligne, son arête supérieure affecte la même courbure que le bas de l'emmanchement; l'une et l'autre sont bordées par une petite tresse de lin ou de chanvre, large d'environ 0<sup>m</sup>,004. Un bout de cette tresse est visible sur la figure, au bas de la chape.

Les battes se prolongeaient en languette plus bas que la chape, peut-être jusqu'à 0<sup>m</sup>,030. Chape et battes forment un ensemble

de constitution énigmatique. Voici ce que nous croyons reconnaître : les deux objets sont d'une même pièce — pièce percée dans un plan parallèle à celui de la lame, par des conduits cylindriques aux parois intérieures très lisses — et dont les directions convergent vers l'extrémité de la languette des battes. L'aspect intérieur de ces conduits est celui des coques de nymphes, et nous les aurions considérés comme telles, si nous n'avions vu, remplissant complètement deux d'entre eux, un fil de lin ou de chanvre, de 0<sup>m</sup>,00050 à 0<sup>m</sup>,00075 de diamètre, enroulé en hélice à spires serrées, et dont les extrémités aboutissaient aux deux tresses de la chape. Nous croyons, d'après la présence de quelques vestiges, qu'une virole métallique posée sur la tranche supérieure de la chape masquait les orifices des conduits. Très vraisemblablement tresses et fils contribuaient à relier le manche à la chape et aux battes ; mais que signifie l'enroulement en hélice ? Peut-on penser que les fils entouraient de minces tiges et qu'en tournant ces tiges on tordait les fils autour d'elles, ce qui avait pour effet de les raidir et d'assurer la tenue du manche soit sur le bas de la chape, soit sur l'extrémité des battes ? Le procédé est bien compliqué et d'un emploi difficile à admettre.

Il nous semble voir que les conduits, de 0<sup>m</sup>,002 environ de diamètre, étaient réunis, trois par trois, autour d'un groupe central, chaque groupe étant séparé du voisin par un intervalle de 0<sup>m</sup>,004 à 0<sup>m</sup>,005.

La matière qui constitue l'ensemble de la chape et des battes est le bois d'un cervidé ou l'os.

Entre les vestiges de la virole de la chape et la cloison-limite de l'emmanchement, existe une solution de continuité de plus de 0<sup>m</sup>,001 ; nous pensons qu'elle était occupée par une bande de cuir dont nous retrouvons les restes très durcis, rabattus sur la partie supérieure de la chape avec laquelle ils adhèrent fortement.

Au voisinage de la lame, la couche de 0<sup>m</sup>,008 de vert-de-gris prenait, sous une très faible épaisseur, une teinte gris clair. Avec cette mince couche grise s'enlevait une fine pellicule noirâtre d'un oxyde métallique, pellicule qui portait l'empreinte des fibres du

fourreau, et que l'on voit encore en place sur la minime partie du tranchant qui n'a pas été détruite par l'oxydation. La surface de la lame aurait-elle été, par liquation, recouverte d'étain?

Ajoutons enfin qu'à en juger par le peu qui reste en place d'une des arêtes de la lame, celles-ci n'ont pas été affûtées.

B. *Poignard* 2. — Encore plus détérioré que le poignard 1. Une forte portion de la pointe et quatre rivets se sont détachés depuis qu'il est entre nos mains.

Lame à renflement central et ornée de sept filets en creux.

Manche en bois, à cintre, maintenu par six rivets.

Fourreau en bois recouvert de cuir. A chape et à battes. Sans bouterolle.

Dimensions actuelles : longueur totale (le manche manque), 0<sup>m</sup>,185 ; largeur maximum (à l'emmanchement), 0<sup>m</sup>,081 ; épaisseur hors fourreau, 0<sup>m</sup>,033 ; poids (avec le vert-de-gris pulvérulent, et deux rivets, sans le fourreau ni sa chape) : 149 grammes.

La lame ne porte pas de languette d'emmanchement. Son renflement central, de 0<sup>m</sup>,025 de largeur au bord supérieur de la chape, est d'un faible relief ; les filets ont dû être plus profonds que ceux du poignard 1. Les rivets sont pleins et cylindriques, leur disposition est celle indiquée plus haut. Le moins endommagé d'entre eux a conservé 0<sup>m</sup>,0052 de diamètre et 0<sup>m</sup>,015 de longueur. La lame proprement dite (à partir du bas du manche) est longue de 0<sup>m</sup>,161. Sa largeur, égale à celle de l'emmanchement, est de 0<sup>m</sup>,081. Il a été perdu plus de substance à la pointe qu'à la partie supérieure ; le rapport de ses dimensions devait donc être très voisin de 2.

Le manche manque ; quelques débris de bois, probablement de même essence que celui du fourreau, sont restés en place sur l'emmanchement et autour du cintre qui était rempli par un demi-cercle d'écorce. Aucune trace ne se voit d'une cloison ayant limité le bas du manche.

Le fourreau en bois, épais de 0<sup>m</sup>,003, était recouvert de cuir d'une épaisseur moyenne de 0<sup>m</sup>,0023, cousu à simples points de faufilage, à l'aide d'une très fine lanière en cuir également<sup>1</sup>. Les

trous de poinçon ou d'aiguille, remarquablement circulaires, et d'un diamètre variant entre 0<sup>m</sup>,001 et 0<sup>m</sup>,00075, sont espacés de 0<sup>m</sup>,003 en moyenne. Les deux bouts de cuir qui restaient en dehors de la couture étaient rabattus ensemble sur un même côté du fourreau. La chape était d'écorce, et les battes de la même matière que celles du poignard 1. Nous ne savons pas comment la chape et les battes étaient reliées au fourreau, et nous n'avons pas pu déterminer l'espèce de bois de celui-ci : il semble que c'était un bois blanc.

C. *Poignard 3*. — lame sans renflement central, ornée de trois filets en creux. Sans manche et sans fourreau.

Quelques rares débris du bois de l'emmanchement et du fourreau sont encore en place.

La lame semble avoir été prolongée par un rudiment de languette, ou plutôt par une soie, car je ne vois que des traces très douteuses de rivets. Également très douteuses les traces d'un cintre.

Dimensions : longueur actuelle, 0<sup>m</sup>,183 ; largeur maximum, 0<sup>m</sup>,056 ; épaisseur au milieu, 0<sup>m</sup>,0086. Poids : 171 grammes.

D. *Poignard 4*. — Cet objet a été reconstitué par l'assemblage très exact de neuf fragments en feuillet. Ses dimensions et sa forme ont été considérablement altérées par l'oxydation. Était-ce un poignard-couteau ou une hache ?

Dimensions : longueur, 0<sup>m</sup>,414 ; largeur, 0<sup>m</sup>,039 ; épaisseur très variable à cause du boursoufflement et l'exfoliation de la matière. Poids : 40 grammes.

E. *Hache*. — A tranchant arrondi, à bords latéraux rectilignes et peut-être très légèrement relevés. Des deux côtés, juste au milieu de chacun des bords latéraux, est une entaille de 0<sup>m</sup>,008 de largeur et d'au moins 0<sup>m</sup>,002 de profondeur, destinée sans doute à recevoir le lien qui assurait la tenue du manche.

Dimensions : longueur, 0<sup>m</sup>,109 ; largeur maximum (à l'extrémité opposée au tranchant), 0<sup>m</sup>,020. L'une de ces deux dernières

1. Et non en nerf. A été étudiée au microscope.

dimensions est le double de l'autre. Sur une hache trouvée dans la sépulture de Porz-an-Saoz, les dimensions similaires sont respectivement 0<sup>m</sup>,150, 0<sup>m</sup>,075 et 0<sup>m</sup>,37<sup>1</sup>; ici les rapports sont 4, 2 et 1. Cette dernière hache, dont les arêtes latérales ne sont pas rectilignes, mais légèrement concaves, était munie d'un manche dont l'axe coïncidait avec celui de la lame. Nous croyons que la hache de Cruguel était emmanchée de la même manière. Épaisseur maximum (au tranchant), 0<sup>m</sup>,009; épaisseur minimum (à l'extrémité opposée au tranchant), 0<sup>m</sup>,0035. Poids : 97 grammes.

F. *Objet indéterminé*. — Est-ce un fragment de manche de rasoir?

4° *Pointes de flèche en silex à pédoncule et à ailerons* (pl. XVII). — Au nombre de quatorze. Quatre en silex jaune cire, dix en silex jaune grisâtre ou gris, avec quelques rares taches de cacholong.

De forme à peu près triangulaire : à peu près, car la pointe est très légèrement ogivale, et les arêtes ne sont pas rigoureusement rectilignes; elles affectent une courbure presque insensible qui, convexe vers l'extérieur au tiers supérieur, devient bientôt concave vers la hauteur de la naissance du pédoncule, pour se relever ensuite, de telle sorte que les extrémités des ailerons paraissent être un peu en dehors des angles inférieurs du triangle.

Les retouches des arêtes sont d'une finesse extrême, nous en avons compté 63 sur une longueur de 0<sup>m</sup>,0415.

La base des ailerons décrit une courbe voisine d'un arc de cercle à convexité tournée vers la pointe. Les pédoncules sont très fragiles.

A la base du pédoncule d'une des flèches (celle qui est représentée à la gauche du rang inférieur de la planche XVII), se remarquent des restes de la matière résineuse et du lien qui la maintenaient sur sa tige. Nous avons pu voir en place quelques

1. Dimensions relevées sur la figure 5 de la planche VI des *Trésors archéologiques de l'Armorique occidentale*.



portions de ces tiges ; mais elles sont tombées en poussière dès que nous les avons touchées.

Dimensions : longueur de la plus grande, 0<sup>m</sup>,0516 ; de la plus petite, 0<sup>m</sup>,0398 ; largeur de la plus grande, 0<sup>m</sup>,0225 ; de la plus petite, 0<sup>m</sup>,0215. Les rapports extrêmes des longueurs aux largeurs (pris sur treize flèches), sont 2,30 et 1,86 ; il semble qu'on a voulu obtenir le rapport 2 entre les dimensions principales. Épaisseur, de 0<sup>m</sup>,0041 à 0<sup>m</sup>,003.

Les belles pointes de flèche en silex, finement retouchées, trouvées dans les sépultures du même type que le monument de Cruguel, sont de forme ogivale. Cependant celle qui a été recueillie à Plouvorn (Finistère) « paraît être plutôt triangulaire »<sup>1</sup>.

Deux des flèches de Cruguel sont au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

5° *Fragment de manche de poignard* (pl. A, fig. 6). — Fragment de la partie supérieure. Le pommeau devait être de forme ovale ; il n'est pas possible d'en donner les dimensions, même approximativement. Les intervalles compris entre les très minces filets en relief que l'on remarque sur ce manche devaient être revêtus d'une matière dont malheureusement il ne reste en place aucun vestige. Nous ne savons à quel poignard il appartenait. Il paraît être du même bois que les deux fourreaux déjà décrits. Il est représenté avec la déformation causée par sa dessiccation.

6° *Fragments d'os. Nervures de feuilles*. — Parmi les menus morceaux de bois dont nous avons fait le triage pour rechercher des fragments du manche portant ou ayant porté des clous d'or, nous avons relevé une quinzaine de parcelles d'os, plus petites que la moitié d'un pois. Assez dures et d'une coloration très foncée, elles nous semblèrent, à première vue, être le produit de l'incinération d'un corps. Mais, ensuite, en examinant les débris de bois du coffrage, nous avons trouvé, sur ceux qui avaient porté le poignard 2, une dizaine de fragments d'os qui, cette fois,

1. *Bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, tome XXIX, 1881, note de la page 128.

nous parurent n'avoir pas été brûlés. Modérément colorés par leur contact avec le bois pourri, ils sont encore aujourd'hui; trois mois après avoir été retirés de la sépulture, d'une grande friabilité. Les uns étaient écrasés entre des morceaux de planches, d'autres étaient libres. A la surface du plus gros, long de 0<sup>m</sup>,04, se remarque, sur l'empreinte d'un objet, une fine poussière de vert-de-gris et de bois coloré par l'infiltration d'eau chargée de cette matière.

Un micrographe expérimenté a bien voulu étudier ces ossements et me donner l'assurance qu'ils n'ont point été brûlés<sup>1</sup>.

Sur quelques fragments de bois du plancher nous avons vu des nervures de feuilles, mais seulement des nervures.

7<sup>e</sup> *Charbon, poteries, éclats de silex dans la masse du tumulus.* — Sauf à la partie supérieure de la couche A", le tumulus était parsemé de menues parcelles de charbon de bois. Les morceaux de la grosseur d'un pois étaient rares. Le plus fort que nous ayons trouvé ne dépassait pas la dimension d'une petite noix.

La distribution des tessons était la même que celle du charbon. Rares étaient les fragments de plus de 0<sup>m</sup>,05, le plus long n'atteignait pas 0<sup>m</sup>,08. Ces tessons sont de pâte grossière, ils ne portent aucune trace de l'emploi du tour. Rien ne les distingue de la poterie des dolmens de l'âge de la pierre polie. Il en a été recueilli environ trois cents, dont une cinquantaine sont d'une pâte fine, rouge et assez bien cuite. Un seul tesson présente une ornementation, il appartenait au bord d'un vase brun qui portait

1. « L'os était tellement friable, qu'au moment où j'ai voulu l'user pour en faire une coupe, il s'est réduit en poussière. Cette poussière, plongée dans la glycérine pour être examinée au microscope, a montré des lamelles brunâtres dont quelques-unes étaient percées d'un orifice régulier.

« Je crois que le fragment d'os examiné appartient à la substance spongieuse; de plus, il n'a pas dû être soumis à la crémation, à cause de la régularité des cellules des tissus spongieux et des orifices que présentent les lamelles osseuses. La substance organique a dû disparaître par simple putréfaction, laissant intacte la texture de la charpente osseuse. » (Extrait d'une note du docteur Le Dantec.)

en relief un épais et large cordon découpé de distance en distance par des encoches faites d'un seul coup d'ébauchoir.

Dans toute la masse de nos déblais il n'a été rencontré que sept éclats de silex. Deux ont appartenu à des outils indéterminables, les autres sont de simples morceaux de rognons sans caractère.

*Résumé.* — Les considérations suivantes, qui résument le procès-verbal de la fouille, vont mettre en relief quelques particularités sur lesquelles nous croyons devoir appeler l'attention.

Dans le sol naturel a été creusée une fosse de 1 mètre de profondeur, dont les parois latérales, jusqu'à une hauteur indéterminée, peut-être jusqu'aux bords de l'excavation, certainement au-dessus de 0<sup>m</sup>,80, ont été garnies d'un boisage continu, épais de 0<sup>m</sup>,03 à 0<sup>m</sup>,04, et probablement en châtaignier. Un revêtement semblable a été trouvé sur le fond, excepté dans sa partie centrale. L'état de décomposition du bois aux angles de la fosse n'a permis de reconnaître ni comment étaient assemblés les éléments de ce coffrage, ni même s'ils étaient simplement juxtaposés.

A-t-il existé un couvercle en bois? Il n'a été vu, ni sur la berme, ni à la surface ou dans la masse de l'éboulis, de débris de planches ayant pu avoir été placées horizontalement; le bois du fond de la fosse peut provenir de l'effondrement d'un couvercle, puisqu'il y avait solution de continuité à la partie centrale; cependant il était tellement jointif avec celui du pied des parois que nous le considérons comme appartenant à un plancher.

Quant aux planches qui recouvraient le mobilier funéraire, elles ont appartenu soit à un couvercle, soit aux parties supérieures des boisages latéraux.

Le corps *non brûlé* a été déposé dans la sépulture avec des armes, bronze et silex. Rien ne nous a indiqué son gisement.

Le long des bords de la fosse ont été rangées des pierres plates sur lesquelles on a fait glisser une table dont l'épaisseur, de 0<sup>m</sup>,48 au sud, se réduit progressivement jusqu'à n'être plus que de 0<sup>m</sup>,07 au nord. Cette table était trop courte pour abriter la sépulture dans toute sa longueur : nous avons mesuré une distance de 0<sup>m</sup>,50 entre son bord AB et l'angle sud-ouest *p* du coffrage (pl. A, fig. 3).

Comme il est bien clair que la pierre n'a pas été choisie à cause de sa dimension insuffisante, le nom d'entrée ne doit pas être appliqué à l'espace *pqu*.

Aucune des dalles de la partie sud du galgal n'atteint la longueur de 0<sup>m</sup>,50 : l'espace *pqu* n'a donc pu avoir été recouvert qu'à l'aide de pierres posées en encorbellement. La cloison *k* servait probablement à soutenir ces pierres, et cela sans l'interposition d'une planche horizontale, aucun reste d'un tel support n'ayant été vu. La parfaite verticalité de *K* et son appui bien franc contre la paroi *pu* semblent prouver que cette cloison ne provient ni de la chute d'un couvercle, ni de celle des parois supérieures d'un coffrage.

Les déblais de la fosse ont été relevés autour de la table jusqu'au niveau de sa surface supérieure. Puis a été amoncelé un galgal d'une épaisseur de 0<sup>m</sup>,45 à son point le plus élevé, et dont la base ne s'étendait pas au delà de 0<sup>m</sup>,80 des bords de la table.

Le galgal a été recouvert d'une butte de 1<sup>m</sup>,30 de hauteur, faite d'une terre lourde, A'', chargée d'argile et très tassée.

C'est sur cette première butte qu'a été établie la pyramide de menhirs déjà décrite.

Dans l'intérieur du faisceau formé par 4, 5, 6, 7, 8, et calé par 9 et 10, a été placée intentionnellement une petite masse d'argile jaune, pure de toute matière étrangère<sup>1</sup>.

Le menhir 2 avait, à 0<sup>m</sup>,05 près, son pied à mi-hauteur de la butte en son état actuel; le prolongement de son axe tombait beaucoup plus près du bord AB que du centre de la table.

La pyramide de menhirs a été ensuite englobée dans une couche D épaisse de 1<sup>m</sup>,30, d'argile très compacte, devenue extrêmement dure. Ainsi a été formé un tumulus intérieur, haut de 3<sup>m</sup>,70, tumulus dont la base, à en juger par les profils relevés dans la tranchée et dans le puits, doit être un cercle d'environ 11 mètres de diamètre.

1. La forme de cette masse et sa position ne permettent pas de supposer qu'elle provenait de l'entraînement des plus fines particules de la terre D par les eaux d'infiltration.

La tête du menhir 2, lequel était exactement placé sur l'axe du tumulus intérieur, dépassait de 0<sup>m</sup>,30 le sommet de celui-ci. Elle a été masquée par une mince strate de sable granitique.

Enfin, le monument a été complété par un nouvel apport AA' de terre lourde, chargée d'argile, très tassée. Dans cette dernière couche, coupée en deux parties presque égales par une étroite zone d'argile C, a été posée à plat la pierre 1, sur la tête du menhir 2, laquelle tête était à 1<sup>m</sup>,30 en contre-bas du sommet de la butte.

La distance du sommet à la couche D, 1<sup>m</sup>,60 égalait ainsi forcément la hauteur de la pyramide de menhirs.

Nous venons de constater que le tumulus était formé de deux couches de terre de 1<sup>m</sup>,30 d'épaisseur, que la surface de la seconde couche était percée par la tête d'un menhir qui semble un des éléments principaux du monument, et que cette tête était surmontée d'une troisième couche de terre présentant encore l'épaisseur de 1<sup>m</sup>,30.

Nos mensurations verticales <sup>1</sup> ayant eu pour point de départ le sommet du tumulus, nous n'avons observé cette triple répétition d'une même dimension qu'en dessinant la figure 2 de la planche A.

Ici se posent deux questions :

1<sup>o</sup> L'épaisseur des trois couches n'a-t-elle pas diminué depuis l'époque de la construction de la sépulture ?

2<sup>o</sup> La hauteur du tumulus n'a-t-elle pas été altérée, soit par le ruissellement des eaux pluviales, soit par des remaniements de la couche terminale ?

Réponses :

1<sup>o</sup> Les terres lourdes prennent très vite leur tassement maximum. Si nous considérons, en outre, que le piétinement des travailleurs préhistoriques pendant l'amoncellement des matériaux de la butte a produit l'effet d'un damage, nous n'hésiterons pas à répondre que l'épaisseur des deux couches intérieures n'a pu

1. Les dimensions étaient prises à 0<sup>m</sup>,02 près, et les chiffres étaient forcés jusqu'à la demi-dizaine de centimètres.

varier que de quelques centimètres depuis l'époque de la construction du monument.

2° La courbure de la pente nord, seule pente qui paraisse ne pas avoir été endommagée, est continue et se raccorde bien avec celle du sommet, laquelle conserve une grande régularité jusqu'aux entailles dont il a été parlé au commencement du procès-verbal.

Je ne crois donc pas à un remaniement des terres du sommet, la fouille ne nous en ayant d'ailleurs dévoilé aucun indice. Mais il serait assurément très étonnant que pendant le laps de temps extrêmement long qui s'est écoulé depuis la construction du tumulus, le sommet de celui-ci n'ait pas subi une érosion sensible; le peu d'épaisseur de l'humus qui recouvrait la calotte terminale est un argument en faveur de cette opinion, argument que combattent : 1° l'insistance de la dimension de 1<sup>m</sup>,30 au dessus de la tête du menhir 2; 2° la position du pied de ce menhir à mi-hauteur de la butte dans son état actuel.

Quoi qu'il en soit, le double ou le triple emploi de la longueur 1<sup>m</sup>,30 est incontestablement intentionnel. Il est d'autant plus remarquable que, sur une autre sépulture préhistorique, nous avons retrouvé celui d'une dimension très voisine, ou d'un de ses sous-multiples.

En octobre 1889, à Kercavès (commune de Plœmeur, Morbihan)<sup>4</sup>, nous avons exploré un tumulus qui contenait un monument d'une

1. Sépulture de Lann-Fétan-Oual, près Kercavès. Grande chambre et petite chambre, sans communication entre elles, trouvées à ciel ouvert. Entrée carrée de 0<sup>m</sup>,33 de côté pratiquée au niveau du sol dans la face sud-ouest, face dont les angles sont constitués par deux menhirs de 0<sup>m</sup>,67. Avait été bouleversée en partie. Nous y avons recueilli : 1° un vase entier de poterie dolménique à enduit extérieur noir lustré mais non plombaginé, ayant la forme d'un pichet à une anse, grossièrement modelé à la main, et dont le col est de même hauteur que la panse; capacité, environ 1 l.,16; 2° un second vase fragmenté, portant en creux sur le col une ornementation à chevrons, et dont le diamètre à la panse est double de celui du fond. Des fragments de deux autres vases de même forme et de même taille; 3° une pointe de flèche triangulaire en silex, à pédoncule et à ailerons, beaucoup moins finement retouchée et plus épaisse que celles de Cruguel, mais d'une forme générale à peu près semblable, puisque sa longueur est le double de sa largeur (longueur, 0<sup>m</sup>,0502; largeur, 0<sup>m</sup>,0254); deux autres pointes de flèches ébauchées et deux brisées; 4° une pointe de quartz, brisée, d'une acuité extrême, obtenue en détachant,



espèce très rare. La partie principale était un prisme en maçonnerie sèche, très grossière. Ce prisme haut de 0<sup>m</sup>,64 à 0<sup>m</sup>,70 (moyenne 67) avait pour base un hexagone régulier de 4 mètres de côté.

Si nous multiplions 67, hauteur du monument, par 6, nombre des faces de sa base, nous obtenons 402, chiffre très voisin de la longueur de la face. Un pareil fait ne peut être fortuit.

Remarquons maintenant que 67 diffère à peine de 65 qui est la moitié de 130.

Quoique très frappé par ces deux constatations faites sur les deux dernières sépultures que nous avons fouillées, nous nous garderons bien de nous hasarder à conclure que les constructeurs préhistoriques ont été en possession d'un système de mesures, système dont la base se rapprocherait du double d'une unité de longueur; le pied, qui a été employé aux époques historiques les plus reculées, n'a que peu varié jusqu'à nos jours, et est encore en usage chez des peuples de races et de civilisations très différentes <sup>1</sup>.

Les sépultures dans lesquelles ont été trouvées de très belles flèches en silex, à ailerons et à pédoncule, associées à des armes de bronze, poignards et haches, sont, dans l'Armorique occidentale, celles de :

par pression, de minuscules parcelles; 5° un fragment, côté du tranchant, d'une hache polie en diorite; 6° des éclats de quartz, des pointes de quartzites, un fragment de polissoir, deux mortiers brisés et environ douze cents tessons de poteries très diverses, dont quelques-unes rouges, lustrées et très fines. Pas de bronze, mais il ne faut pas oublier que le monument n'était pas vierge.

|                                                     | centimètres |                                                                                                |
|-----------------------------------------------------|-------------|------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1. Anc. Asie grecque (du Pont à la Cilicie), coudée | 35          | } <i>Annuaire des m-<br/>rées.</i>                                                             |
| Asie hébraïque, Babylonie, coudées commune.         | 37          |                                                                                                |
| Grèce, coudée pythique.                             | 37          |                                                                                                |
| Macédoine, pied philitérien.                        | 35          |                                                                                                |
| Colchide et Arménie, aploun (pas simple).           | 69          | } <i>Atlas de Bouché-Le-<br/>clercq pour servir<br/>à l'Histoire grec-<br/>que de Curtius.</i> |
| Grèce { πούς.                                       | 31 et 33    |                                                                                                |
| { πύγμή.                                            | 35 et 37    |                                                                                                |
| { πύγών.                                            | 39          |                                                                                                |
| Turquie, pic endazé.                                | 67 et 69    | } <i>Annuaire du Bureau<br/>des longitudes ;<br/>William, The mid<br/>dle Kingdom.</i>         |
| Chine, chih.                                        | 33 à 38     |                                                                                                |
| Pieds français, allemand, anglais.                  | 32, 31, 30  |                                                                                                |

- 1° Plouvorn, Finistère . . . . . explorée entre 1825 et 1830<sup>1</sup>  
 2° Le Gorillac'h (en Plounevez-Lochrist, Finistère), explorée en 1867<sup>2</sup>  
 3° Porz-an-Saoz (en Trémel, Côtes-du-Nord). . . — 1875<sup>3</sup>  
 4° Kerhué-Bras (en Plonéour-Lanvern, Finistère). . — 1879<sup>4</sup>  
 5° Tossen-Kergourognon (en Prat, Côtes-du-Nord) . — 1880<sup>5</sup>  
 6° et 7° Kervini (en Poullan, Finistère) . . . . — 1887<sup>6</sup>  
 8° Cruguel (en Guidel, Morbihan) . . . . . — 1890  
 (Les cinq premières ainsi que celles de Carnoët  
 (Quimperlé, Finistère) . . . . . — 1843<sup>7</sup>  
 et de Tanhouédou (en Bourbriac, Côtes-du-Nord). . — 1865<sup>8</sup>  
 ont été étudiées par M<sup>r</sup> Micault)<sup>9</sup>.

Dans ces relations de fouilles on ne signale aucune trace de fer; il ne faudrait pas s'appuyer sur ce document négatif pour conclure que le fer n'était pas encore employé à l'époque où ont été élevées ces dix sépultures.

## LÉGENDE DES PLANCHES

### PLANCHE A

Fig. 1. — *Tumulus*. — Coupe par un plan parallèle à la direction de la tranchée (N.-25°-O.), et projection sur ce plan de la pyramide de menhirs, ainsi que de la fosse.

Fig. 2. — *Tranchée*. — Coupe par un plan perpendiculaire à la direction de la tranchée (N.-25°-O.) et projection, sur ce plan, de la pyramide de menhirs ainsi que de la fosse.

1. *Comptes rendus de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, tome XIX, 1881, note de la page 128.

2. *Comptes rendus de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, tome XIX, 1881, page 125.

3. *Comptes rendus de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, tome XVII, 1880, page 173.

4. *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, 1880, p. 289, et *Revue archéologique*, avril 1880, p. 310.

5. *Comptes rendus de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, tome XIX, 1881, p. 15.

6. *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 1887, p. 186.

7. *Revue archéologique*, tome XVI, 1863, p. 364.

8. *Comptes rendus de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 1866, p. 31.

9. *Comptes rendus de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, tome XIX, p. 121.

A, A', A'', terre lourde chargée d'argile. B, argile. C, sable granitique. D, argile très compacte. G, galgal. T, table.

1, pierre posée sur la tête du menhir 2; 2 et 3, menhirs posés sur un faisceau de cinq autres menhirs 4, 5, 6, 7 et 8, calés eux-mêmes par les menhirs 9 et 10. Le menhir 10 est couché; 11, 12 et 13, menhirs placés à droite et à gauche de la pyramide.

gg', affleurement du bois du coffrage sur l'éboulis de la fosse.

Les traits pleins indiquent la position primitive des planches du coffrage; les traits en pointillé, la position dans laquelle nous les avons trouvées. k, cloison verticale en bois.

Fig. 3. — *Table et fosse.* — Plan.

A, B, D, E, N, Table.

gg' affleurement du bois du coffrage sur l'éboulis de la fosse.

pqu, espace non recouvert par la table. k, cloison verticale en bois. M, mortier. S, pierre à sept cupules.

P<sup>1</sup>, P<sup>2</sup>, P<sup>3</sup>, poignards. P<sup>4</sup>, poignard-couteau? H, Hache. F, pointes de flèches en silex.

tr, tr', traces des parois de la tranchée.

Fig. 4. — Pierre à une cupule.

Fig. 5. — Pierre à sept cupules.

Fig. 6. — Fragment d'un manche en bois.

Fig. 7. — Clous d'or.

Fig. 8. — Fragment du manche du poignard 1, avec mailletage de clous d'or.

Fig. 9. — Fragment du bois de la partie plate de l'emmanchement portant quatre trous ayant contenu des clous d'or.

#### PLANCHE B. — *Objets en bronze.*

P<sup>1</sup>. — Poignard n° 1. Lame à renflement longitudinal, ornée de trois fins filets en creux, maintenue par six rivets.

A. — Face qui était posée sur le plancher du coffrage.

B. — Coupe de la lame sous la chape.

C. — Face supérieure. Chape, cintre avec les débris de son ornementation et de sa cloison.

b. — Débris des battes.

c. — Débris de la chape.

d. — Débris de la tresse qui bordait la chape en haut et en bas.

W. — Ligne pointillée indiquant la limite inférieure des battes.

P<sup>2</sup>. — Poignard 2.

P<sup>3</sup>. — Poignard 3.

P<sup>4</sup>. — Poignard-couteau ou hache?

H. — Hache.

O. — Fragment d'un objet indéterminé.

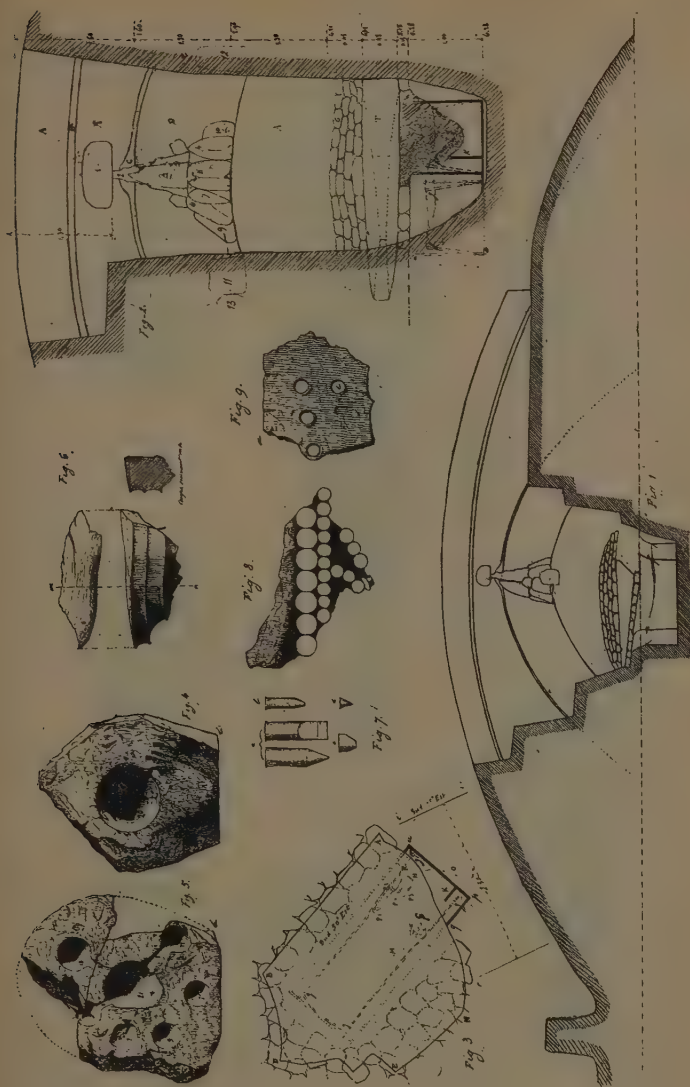
#### PLANCHE XVII (hors texte)

Neuf des quatorze pointes de flèches en silex (les plus grandes et les plus petites). En vraie grandeur.

L. LE PONTOIS.

# EXPLORATION DU TUMULUS DE CRUGUEL

## PLANCHE A



EXPLORATION DU TUMULUS DE CRUGUEL

PLANCHE B



LES

## BARQUES VOTIVES D'ALCOLÉE

---

(PLANCHES XVIII ET XIX)

Derrière Alcolea-del-Rio, gros bourg situé sur le Guadalquivir, à 10 lieues environ en amont de Séville, s'étendait, sur le plateau qui domine le fleuve, une ville romaine que Hübner a identifiée avec le *municipium Arva*<sup>1</sup>. Des restes de constructions, des mosaïques, des débris de tuiles marquent suffisamment l'emplacement de l'antique cité, qui, à en juger par le nombre et la valeur des objets qu'elle a déjà fournis aux collections du pays, devait avoir une certaine importance.

Me trouvant à Séville pendant l'hiver de 1889, j'eus la bonne fortune d'acquérir, par la gracieuse entremise de MM. Julio et Guillermo Mateo, toute une trouvaille qui venait d'être faite sur le plateau dont je viens de parler, dans le voisinage immédiat du fleuve. Elle consiste en huit petites barques en terre samienne, de l'époque romaine, dont une percée d'un trou sans doute destiné à recevoir le mât. Leur longueur varie de 0<sup>m</sup>,115 à 0<sup>m</sup>,145; leur largeur de 0<sup>m</sup>,045 à 0<sup>m</sup>,075; leur poids, de 200 à 350 grammes; elles présentent toutes une dépression centrale sur les faces interne et externe, et, sauf une, un petit rebord latéral; deux sont ornées, sur leur face externe, d'inscriptions tracées à la pointe. Elles étaient accompagnées de deux petites coupes en terre, l'une grise, l'autre rouge, mesurant 0<sup>m</sup>,04 de hauteur sur 0<sup>m</sup>,08 d'ouverture, de plusieurs grands clous de fer atteignant

1. C'est probablement une erreur. D'après une inscription du Musée de Carmona, il faudrait placer Arva à la *Peña de la Sal*, à 7 kilomètres au-dessus d'Alcolée.



jusqu'à 0<sup>m</sup>,25 de longueur, et enfin de gros morceaux de fer semblables à des scories et du poids de 100 à 250 grammes. L'authenticité de ces objets est indubitable : elle m'a été confirmée par MM. Héron de Villefosse et Salomon Reinach, deux archéologues d'une autorité bien connue, auxquels je suis également redevable du déchiffrement des grafittes cités plus haut. Cela dit, je passerai à la description de ces barques, uniques dans leur genre, du moins en Andalousie, si j'en crois nos confrères sévillans :

1. Barque de 0<sup>m</sup>,115 de longueur sur 0<sup>m</sup>,075 de largeur au milieu (pl. XVIII). Dépression centrale interne et externe, comme sur toutes les suivantes. Grafitte en deux lignes séparées par deux phallus et terminé par une feuille de lierre :

|            |                 |            |
|------------|-----------------|------------|
|            | EX · INGENIO    |            |
| (Phallus.) | (Dépression.)   | (Phallus.) |
|            | B V B A L I C I | (Lierre.)  |

Le nom *Bubalius* est connu (cf. l'*Onomasticon* de V. de Vit) ; *Bubalicus* n'a par conséquent rien d'extraordinaire. Quant à *ex ingenio*, cette locution signifie sans doute ici « de l'invention de ».

2. Barque de 0<sup>m</sup>,12 sur 6 (pl. XIX). Grafitte en cinq lignes, la troisième en cursive :

|          |                                   |
|----------|-----------------------------------|
|          | MANVS AVRELI                      |
|          | PACATIANI FILIVS                  |
| (Palme.) | POSSESSOR (Dépression.) LEOPARDOR |
|          | DENVDTOR GIMA                     |
|          | NASIVS ARESCV                     |

que je proposerai de lire : *Manus, Aureli(i) Pacatiani filius, possessor leopardor(um), denudator gimanasi(i), v(otum) s(olvit) Arescu...*

*Manus* est certainement un nom d'homme. Une inscription de Tarragone cite un nommé *Mannus* (C. I. L., II, 4127).

*Aurelius* et *Pacatianus* sont des noms bien connus.

*Denudator* : La fonction désignée par ce mot nouveau nous est complètement inconnue. S'agit-il d'un déshabilleur dans les

gymnases? d'un préposé au vestiaire? C'est ce qu'il m'est impossible de déterminer.

*Gimnasi* : L'a intercalaire peut, à la rigueur, s'expliquer par une certaine difficulté qu'auraient eue les habitants du pays à prononcer deux consonnes de suite<sup>1</sup> : c'est ainsi qu'un dialecte italique donne *aragetum* pour *argentum*. Peut-être aussi n'est-ce qu'un *lapsus* du scribe.

*Arescu* est bizarre. Sommes-nous en présence d'un nouveau nom de dieu? L'analogie avec certains noms de dieux espagnols *Aracus*, *Banderaeicus*, *Endovellicus*, cités par le *Corpus* (II, p.758) pourrait le faire supposer. Mais cette fois encore je n'oserais rien affirmer<sup>2</sup>.

3. Anépigraphe, de même que les suivantes, 0<sup>m</sup>,145 sur 0<sup>m</sup>,055. Fabrique grossière; à droite une palme; à gauche, quelques traits sans aucune signification.

4. 0<sup>m</sup>,135 sur 0<sup>m</sup>,055. A droite, palme et dauphin assez bien figurés; à gauche, palme.

5. 0<sup>m</sup>,125 sur 0<sup>m</sup>,05. Des deux côtés, une palme; et au milieu de la dépression centrale, trou traversant la barque de part en part.

6. 0<sup>m</sup>,125 sur 0<sup>m</sup>,04. Fabrique très grossière; pas de trace de graffite.

7. 0<sup>m</sup>,115 sur 0<sup>m</sup>,055. Même observation.

8. 0<sup>m</sup>,115 sur 0<sup>m</sup>,045. Même observation; un trait au graffite suit vaguement les contours de l'objet.

Arthur ENGEL.

1. Cette supposition m'a été confirmée par M. Bonsor, qui a observé cette même difficulté chez les paysans d'Andalousie.

2. Au moment de mettre sous presse me parvient l'opinion de M. Fröhner. D'après lui, il ne faudrait pas songer à *votum solvit*, car le nom de la divinité serait au commencement de l'inscription, non à la fin. Si, comme tout porte à le croire, le possesseur de la barque remplissait les fonctions de *denudator* dans un gymnase, on pourrait à la rigueur prendre *gimnasiun* pour le génitif barbare de *gymnasium*, et supposer que l'objet a été offert à une femme du nom d'*Arescusa*.

## NOTE

SUR

# LA FORME DES CHIFFRES USUELS

---

La genèse historique des chiffres usuels, dits arabes, n'est pas faite. Si on consulte les tableaux que donnent Montucla et Cantor dans leurs *Histoires des mathématiques* et où ils reproduisent ces chiffres tels qu'ils apparaissent dans les premiers documents où on les rencontre, on ne voit pas du tout que leur forme évolue régulièrement vers celle qu'ils ont gardée. Les travaux de M. Émile Chasles sur l'*Abacus* de Gerbert ne nous disent rien sur les raisons historiques ou logiques de la forme des chiffres employés.

La première apparition de ces chiffres dits arabes avait été rapportée à un manuscrit de Boèce, qui attribuerait l'invention de ces « *apices* » aux Pythagoriciens. Je crois bien que ce passage du manuscrit est tenu pour une interpolation. Au moment où j'ai imaginé le système dont on va lire la brève exposition, j'ignorais tout de ce manuscrit, même son existence. Je savais seulement, et d'une manière vague, que l'invention des chiffres dits arabes avait été rapportée aux Pythagoriciens. Étant alors à la campagne, loin de toute source d'information, et réfléchissant par hasard sur la forme de ces chiffres, il me sembla, en effet, comme on va le voir, que leur construction pourrait bien s'accorder avec la doctrine pythagoricienne et en résulter, et je refis en quelques heures la genèse des chiffres usuels telle qu'elle aurait pu se produire dans cette école philosophique, si celle-ci l'a réellement élaborée. Je ne me dissimule pas du tout ce qu'il y a d'aventureux et d'arbitraire dans cette construction;

mais après l'avoir exposée à plusieurs personnes, il me semble vraiment qu'elle est curieuse. Je ne prétends pas fermer ainsi la voie de la recherche historique. Si cette recherche peut aboutir, ce qui est douteux, elle confirmera ou infirmera mon hypothèse. En attendant, je ne propose qu'une hypothèse. De même en mathématiques, quand il s'agit de résoudre un problème, on fait une hypothèse et si elle satisfait à toutes les conditions du problème, on conclut qu'elle est vraie. Si la mienne satisfait au problème de la construction des chiffres usuels, j'en augurerai seulement qu'elle est possible et non pas vraie, tout au plus vraisemblable.

Je partis de cette observation fortuite que le chiffre 3 avec ses trois pointes, pourrait bien n'être que trois points (:) reliés par un double trait cursif (3). L'idée de ces points me fit souvenir des Pythagoriciens qui représentaient l'unité mathématique par un point et à qui je savais qu'on attribuait l'invention de nos chiffres. Ils ont pu avoir la pensée de représenter les nombres ou groupes d'unités mathématiques par un groupe de points et particulièrement les neuf premiers nombres.

J'écrivis donc, après quelques tâtonnements, les neuf premiers nombres comme il suit :


|    |      |       |        |      |     |      |      |      |
|----|------|-------|--------|------|-----|------|------|------|
| .  | .    | .     | .      | .    | .   | .    | .    | .    |
| .  | .    | .     | .      | .    | .   | .    | .    | .    |
| .  | .    | .     | .      | .    | .   | .    | .    | .    |
| un | deux | trois | quatre | cinq | six | sept | huit | neuf |


J'avoue que dans cette disposition des points (bien que d'un nombre à l'autre, elle se poursuive d'une manière qui me semble à la fois simple, logique et pratique <sup>1)</sup>) je suis guidé dans une certaine mesure par la forme de nos chiffres ; mais quoi de plus légitime, puisque c'est elle qu'il s'agit de retrouver ?

1. A partir du quatre, les points sont disposés en faisant le tour de cette figure-type, d'abord en haut, puis en bas. A partir du huit, toute la figure est remontée et c'est pourquoi on ajoute en bas un point pour faire neuf, sur le modèle du sept.



ligne moins haut que les autres chiffres, parce qu'il a perdu son carré supérieur; et il garde une petite ligne transversale qui coupe sa branche la plus longue et qu'on devait ajouter d'abord à la ligne géométrique pour rappeler qu'il y avait eu là un point et que cette branche représentait deux traits.

Le huit n'a pas changé; les deux carrés se sont rapprochés et arrondis :  a donné 8.

Le neuf a seulement perdu son carré supérieur, comme le sept; de là vient qu'on l'écrit aussi, souvent, peu élevé au-dessus de la ligne. Il la dépasse en dessous dans l'écriture, comme le sept, parce que sa branche du bas a dû d'abord aller chercher là le point qui y était placé. Donc  a donné 9, en arrondissant sa forme <sup>1</sup>.

Restent à expliquer le quatre et le cinq.

Conformément aux lois qui ressortent de ce qu'on vient de voir, le quatre carré aurait dû donner un cercle et le cinq un cercle surmonté d'un petit trait, à peu près comme notre six (6) actuel. Le cinq se serait donc confondu avec le six et le quatre avec le zéro, dont il est temps de faire voir l'origine.


Alors que les nombres étaient encore représentés par des points, les points chargés de représenter chaque nombre ont dû être entourés par un cercle.

Il y avait à cela une double raison, théorique et pratique.





La raison théorique, c'est que le nombre, dans la doctrine pythagoricienne, comme d'ailleurs au point de vue du bon sens, n'est pas seulement une addition d'unités mathématiques, c'est une nouvelle unité enveloppant une certaine pluralité. Par exemple, 5 n'est pas seulement  $1 + 1 + 1 + 1 + 1$ . C'est plus qu'un total; c'est un tout saisi par un acte de l'esprit. La preuve: des cerveaux infirmes, certains sauvages, dit-on, peuvent compter jusqu'à trois, quatre. Ils peuvent donc compter l'unité. Mais faites-leur compter l'unité cinq fois de suite, vous n'arri-


1. N'a-t-on pas quelque souvenir d'avoir vu des 7 et des 9 surmontés d'un petit trait ou d'un petit cercle?...



verez pas à leur donner l'idée du nombre cinq. Or l'unité enveloppant la pluralité était figurée dans la doctrine pythagoricienne par la sphère, qui est en effet simple en quelque manière et renferme la pluralité par la division possible de ses parties jusqu'à l'infini en points mathématiques. L'unité d'un nombre enfermant une pluralité déterminée devait donc être figurée par la projection d'une sphère, soit par un cercle enfermant une quantité de points égale à la pluralité, au nombre qu'on voulait représenter. Ainsi le nombre cinq ne devait pas s'écrire seulement ::; il devait s'écrire .

Il y avait à cela aussi une raison pratique. Si on admet que les savants qui ont inventé ce système d'écriture des nombres cherchaient un moyen commode d'obtenir une numération de position ou qu'ils ont été amenés à cette pensée par les facilités que leur a données tout d'abord ce système lui-même, il a fallu que les points chargés de représenter un nombre fussent nettement séparés les uns des autres; sans quoi, il se serait produit des confusions qui eussent frappé tout le système d'incapacité. Par exemple, on n'aurait pas su si cette figure :: signifiait 4 ou 22; si celle-ci ::; signifiait 35 ou 62, etc., etc.; tandis qu'il n'y a plus de confusion possible si on écrit 35 comme ceci :

  et 62 comme ceci :  . Il était donc utile, nécessaire, naturel d'envelopper d'un anneau les points chargés de représenter par leur agglomération un nombre donné.

Mais quand le nombre d'unités, puis encore de dizaines, de centaines, etc., à représenter était nul, rien n'était plus simple que de faire tenir sa place par l'anneau seul, par le cercle vidé de toute pluralité, comme je l'écris ici , soit par zéro <sup>1</sup>.

1. Il paraît en effet que l'idée du zéro s'est d'abord exprimée par le mot *tzephera* (d'où vient chiffre) qui veut dire : *vacuus seu inanis fuit* (v. Montucla, t. I, p. 362). Littré, au mot chiffre, dit qu'il vient de l'arabe *çafar*, vider, et qu'il a d'abord été appliqué au zéro. Ce serait donc une forme vide ou vidée, mais qui peut avoir eu un contenu. D'autre part le mot *tzephera* a une

Le zéro étant ainsi formé, il a fallu, pour éviter toute confusion de formes avec le quatre, renoncer à tirer du carré  $\square$  une forme cursive ronde. Il suffisait de laisser subsister les angles et de transporter un des traits à une autre place de la figure, ce qui a été fait en prenant la barre d'en haut et en l'écrivant à droite et en dessous de la nouvelle figure obtenue, en la dirigeant de haut en bas. Voici l'opération : de  $\square$  on a fait 4.

Appliquant la même méthode au cinq 5, pour éviter qu'en se déformant il se confondit avec le six (6), on a transporté en haut et dirigé de gauche à droite la barre située à la gauche du carré et on a eu 5.

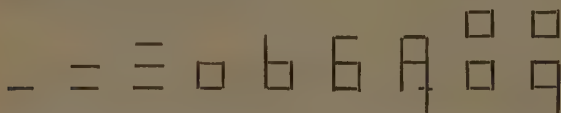
Ce sont là exactement les chiffres dont nous nous servons aujourd'hui. N'est-il pas possible qu'ils aient été inventés par ces Pythagoriciens qui poussèrent la science assez loin pour imaginer probablement l'hypothèse héliocentrique? Ils se seraient conservés comme un secret d'initiés ou simplement comme les signes algébriques sont encore un secret de savants pour la foule. Ils auraient ainsi passé aux Arabes et les premières figurations que nous en avons dans des documents n'en seraient que des images, plus au moins déformées volontairement ou par l'ignorance, des variantes incertaines. Enfin le vrai type se serait divulgué. La civilisation arabe n'en aurait été que le véhicule momentané. Montucla croit qu'ils viennent des Indiens et la légende fait voyager Pythagore dans l'Inde. Si la théorie qu'on vient de lire est une présomption pour rattacher cette invention merveilleuse aux Pythagoriciens, elle tendrait à en contester aux Arabes le grand honneur et à le revendiquer pour la race aryenne.

ressemblance merveilleuse avec *sphera*. Ne faudrait-il pas chercher là l'origine purement phonétique du vocable appliqué par les Arabes aux chiffres?

## TABLEAU SYNOPTIQUE

| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 0 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |

Second état : les points remplacés par des barres et les chiffres débarrassés de leur anneau :



Liaison des barres et arrondissement des angles amenés par l'écriture cursive ; simplifications :

1      2      3                      6      7      8      9      0

Formation particulière du quatre et du cinq :



d'où

4      5

Georges DUMESNIL.

## NOTES ARCHÉOLOGIQUES

---

Mon but en publiant ces pages n'est pas de faire œuvre d'archéologue; je n'ai pour cela ni compétence, ni autorité; je veux seulement signaler quelques faits et présenter quelques observations à propos d'objets que j'ai pu réunir. Je ne ferai que soulever des questions dont la solution appartient à de mieux informés que moi, ou apporter un supplément de lumière à une enquête déjà ouverte par autrui.

*Dragages de la Seine, à Corbeil.* — Lors des dragages opérés dans la Seine, en 1885, au gué dit le *barrage du Coudray*, près Corbeil, on a découvert un certain nombre d'objets dont nous allons donner une rapide description. Ce sont d'abord des outils ou armes de pierre de l'époque néolithique, puis une série de bronzes qui ont les plus grands rapports avec ceux qui ont été déjà rencontrés à Villeneuve-Saint-Georges, dans un ancien gué analogue, et dont plusieurs échantillons sont entrés au Musée de Saint-Germain. Je commencerai mon énumération par les objets de pierre.

Je citerai en première ligne une belle pointe de silex blond, de 132 millimètres de longueur sur 16 millimètres de large. Elle est très analogue à celle que Boucher de Perthes a trouvée à La Motte, près Soissons, et qui a été publiée par M. de Mortillet dans le *Musée préhistorique* (*fig. 147*). Le talon se termine carrément; le dessous est parfaitement lisse dans son plan d'éclatement. La partie du dessous est convexe; la coupe de la pièce affecterait donc la forme d'un petit segment de cercle. Avant d'être retouchée, cette lame de silex a été soumise au polissoir afin de lui donner sa forme générale. C'est ce qu'indique clairement une partie réservée près du talon et qui n'a pas été

entamée par les retouches, peut-être afin de ne pas diminuer l'épaisseur déjà minime en cet endroit. Les coups de gouge qui constituent les retouches se juxtaposent avec symétrie et sont l'œuvre d'une main très sûre. Les autres objets de l'époque néolithique sont : une large lame de silex, qui n'a pas moins de 120 millimètres de longueur sur 57 millimètres de large, des couteaux, un poinçon, enfin une série de belles haches polies, dont l'une, en pierre verte dure, est exécutée avec une grande perfection. Elle a 95 millimètres de long ; le tranchant a 55 millimètres de largeur : son talon se termine en pointe aiguë.

Parmi les objets en bronze, nous remarquerons :

Six pointes de lance, l'une de 225 millimètres de long et d'une belle patine lisse. Les autres plus rugueuses varient, comme longueur, entre 8 et 12 centimètres. Ces dernières sont d'une fabrication plus barbare ; elles portent encore les bavures du moule dans lequel on les a coulées ; toutes sont percées à la base de deux trous placés vis-à-vis l'un de l'autre, afin de les fixer à leur manche de bois. Elles rappellent les haches trouvées à Villeneuve-Saint-Georges et cataloguées au Musée de Saint-Germain sous les n<sup>os</sup> 26325, 26010, 26012.

Deux longues épingles de toilette. La tête de l'une affecte la forme d'une sorte de vase ; l'autre se termine par une capsule aplatie comme un cachet ; elle est presque identique avec celle qui porte le n<sup>o</sup> 26339 dans l'inventaire du Musée de Saint-Germain et qui est inscrite comme ayant été trouvée, « dit-on », dans la Seine.

Deux fragments appartenant à une même épée de bronze pistilliforme. — Les deux tronçons sont tordus ; les brisures sont anciennes. De chaque côté de la nervure centrale est un ornement, composé de cinq traits juxtaposés et formant ruban.

Une hache à bords droits, du type reproduit par la figure 661 du *Musée préhistorique*.

Une autre hache à ailerons.

Un bouton de bronze, ou plutôt un double bouton, dont le plus grand côté affecte une forme légèrement conique.

Ces différents objets sont semblables aux bronzes de la cachette de Larnaud.

Enfin, un croissant de bronze correctement dessiné et que nous reproduisons à la figure 1. Il porte en dessous deux tenons pour l'attacher. La façon dont les pointes se terminent en s'affinant, indique que l'objet est complet et n'est certainement pas la moitié d'un cercle. C'était sûrement un croissant, et les tenons devaient faire office de bélières de suspension.

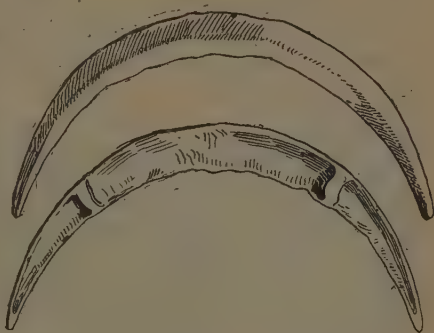


Fig. 1. — Croissant de bronze (Corbeil).

*Sépultures mérovingiennes à Ermont (Seine-et-Oise).* — Lors de la reconstruction de l'église d'Ermont, au mois de juin 1886, on trouva, sur son emplacement et au-dessous de sépultures de toutes époques, un cimetière mérovingien, dont rien jusqu'alors n'était venu révéler l'existence. L'abbé Lebœuf avait bien signalé l'antique origine de l'église, et parlé d'un oratoire érigé sans doute vers le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Mais nos renseignements vont maintenant beaucoup plus loin; nous avons la certitude que cet oratoire avait été construit sur un terrain vénéré depuis des siècles et consacré par d'antiques sépultures.

Les plus anciennes n'ont laissé d'autres traces que des fragments de poterie funéraire en terre noire, mal cuite et de fabrication grossière. Ils ont été brisés dans l'un des nombreux remaniements du sol et enfouis ensemble dans un trou. La réunion de ces fragments serait-elle l'effet du hasard, ou ne pourrait-elle s'expliquer par une tradition de respect dont on trouve de nombreux exemples, le vase offert au mort ne devant être ni profané,



ni perdu? Au cimetière mérovingien de Hermes, un fossoyeur obligé de relever une sépulture antérieure avait remplacé soigneusement le petit pot en terre noire dans le crâne même de son ancien possesseur, afin de ne pas le séparer de son *porte-bonheur*. A quelle époque rattacher les fragments trouvés à Ermont? Nous n'oserions trancher cette question. Mais nous croyons pouvoir affirmer qu'ils sont très antérieurs à l'époque mérovingienne. Peut-être sont-ils contemporains des tuiles à rebords et des fragments de poterie en terre rouge dite *samienne* retrouvés au même niveau et qui semblent appartenir à l'époque gallo-romaine.

Les inhumations qui ont pu être le mieux étudiées appartiennent à l'époque mérovingienne<sup>1</sup>. On a retrouvé environ quatre cercueils de plâtre ornés de croix insérées dans un cercle, d'ornements en zigzags, de rouelles et cercles concentriques analogues aux sarcophages exhumés des cimetières mérovingiens d'Ableiges, de l'abbaye Saint-Vincent à Paris, etc. Malheureusement, ces cercueils avaient été brisés et n'ont pu être recueillis que par fragments. Ceux qui étaient intacts n'avaient pas d'ornements; quelques-uns étaient en pierre, avec leurs parois striées en forme de feuilles de fougère.

Parmi les cercueils de pierre, il en est un que nous tenons à signaler, parce qu'il offre une particularité dont nous ne connaissons pas d'autre exemple. Le sarcophage, en pierre blanche, mesure 2<sup>m</sup>,45 de long. Le coffre inférieur, composé de trois morceaux juxtaposés, est peu élevé par rapport au couvercle, soigneusement évidé intérieurement en forme d'arc de cercle. Le dessin ci-joint (fig. 2) vaudra mieux que toute description. Du côté gauche, une des parois du sarcophage était ouverte, carrément coupée à vive arête; une communication s'établis-

1. Je ne dois pas, dans cette rapide étude, omettre de citer le nom de M. Alfred Magne, l'architecte très distingué qui a construit la jolie église actuelle. C'est grâce à ses soins que les sépultures ont pu être observées. Il a, du reste, consacré aux fouilles d'Ermont un article plein de curieux renseignements, qui a paru dans le *Bulletin de la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise* (1886).

sait ainsi avec un cercueil d'enfant, juxtaposé au grand, afin de permettre à la mère, sans doute, de surveiller le corps couché près du sien. Cette petite tombe est ouvree avec grand soin. Le couvercle a des arêtes plus fermes que celles du grand sarcophage; il est à deux pentes et affecte la forme d'un toit; les proportions générales sont bien équilibrées et dénotent un véritable goût.

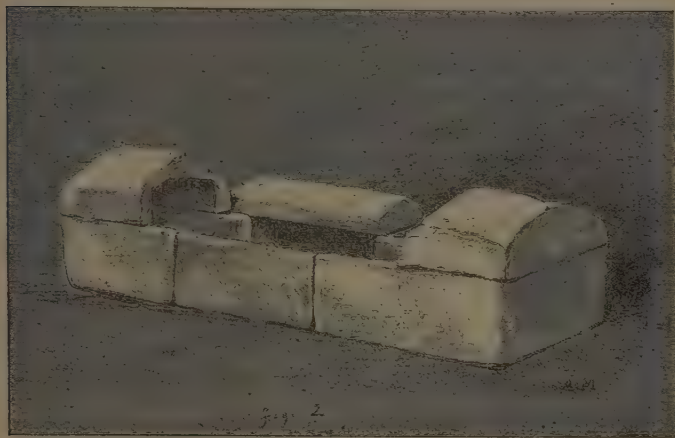


Fig. 2. — Sarcophage d'Ermout.

Dans les tombes explorées, on a retrouvé divers objets dont nous sommes devenu possesseur. Les plus importants sont une large boucle avec sa plaque et sa contre-plaque. Elle est en fer et très dégradée; mais on devine encore les traces d'une fine incrustation d'argent dont l'ornement figure des sortes de grecques tronquées, formant bordure à un dessin géométrique rehaussé de points lenticulaires. La plaque est aussi ornée de clous de fer à tête de bronze; l'un d'eux porte des traces d'étoffes adhérentes. Cette boucle était dans une tombe de plâtre qui contenait aussi un collier en perles de verre, une monnaie romaine en bronze de grand module et quelques traces d'étoffes tissées

de métal. Un vase de terre rosée était placé aux pieds du squelette.

Deux tombes de femmes, l'une enterrée seule, l'autre avec son enfant, ont donné des colliers en pâte de verre. Les perles côtelées, variées de forme et de couleur, mériteraient une étude particulière. L'enfant portait un petit collier de perles de verre, opaques et allongées, d'une couleur rougeâtre très rare, mélangées avec quelques autres perles et de gros grains d'ambre. Dans cette même sépulture se trouvait une amulette en forme de petite cuiller, pourvue d'un anneau de suspension et destinée peut-être à être appendue au collier. Dans une tombe de pierre avec quelques petites perles très menues, on a rencontré trois grains de collier en forme d'olives d'or; le métal en feuilles minces estampées était orné de chevrons gravés. Ces olives d'or étaient près de la tête et on les prit d'abord pour des boucles d'oreilles. Elles appartenaient certainement à un collier tout semblable à celui que possède le Musée de Saint-Germain. La collection Caranda en renferme aussi d'analogues.

Mais les objets les plus intéressants sont la bague en or et la boucle dont nous donnons le dessin. La bague, d'une conser-



Fig. 3. — Bague (Ermont).

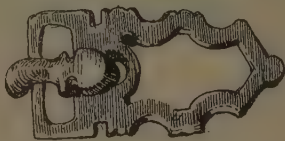


Fig. 4. — Boucle (Ermont).

vation parfaite (fig. 3), a été trouvée dans un cercueil de pierre; elle se compose d'un fort jonc en or soigneusement forgé et retouché à la lime, de façon à lui donner extérieurement la forme d'un hexagone. Le chaton, soudé à la bague et assez proéminent, se compose d'une verroterie imitant le grenat et de forme sphérique. Elle est enfermée dans un alvéole d'or. Une seconde enveloppe, ornée sur le bord de petites dents arrondies, se rabat sur la première, qui la dépasse de quelques millimètres. La boucle est

du métal blanc, très employé à l'époque mérovingienne et qui ne serait qu'un alliage à forte proportions d'étain. Sa forme ajourée est rare, et c'est à ce titre que nous en donnons le dessin (fig. 4).

*Sépultures mérovingiennes à Saint-Prix (Seine-et-Oise). —*

Les découvertes faites à Ermont m'ont donné le désir de savoir si l'existence d'objets semblables pouvait être constatée dans les villages voisins. Au mois de juillet 1887, j'ai fait exécuter des fouilles autour de l'église de Saint-Prix, anciennement appelé « Tour » et dont la famille du templier Jean de Tour tirait son origine. Des travaux faits il y a une trentaine d'années avaient déjà mis au jour des cercueils de plâtre et de pierre, dont le souvenir était resté dans la mémoire des habitants ; je savais qu'on y avait trouvé des vases ; mais là s'arrêtaient mes renseignements. Je dois dire que l'église de Saint-Prix, desservie par un prieur dépendant de Saint-Martin de Pontoise, a été construite dans les premières années du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Elle a conservé la tour centrale et quelques fragments de cette époque. Après quelques tâtonnements, qui me firent rencontrer les restes du prieuré, détruit seulement au commencement de ce siècle, je fus assez heureux pour retrouver un coin de l'ancien cimetière, resté intact au milieu des nombreux remaniements du terrain. Au nord de la nef de l'église, près du portail, au bord même du fossé qui isole le mur de ce côté, j'ai découvert un cercueil de plâtre. Malheureusement, il avait été brisé lors de la réfection du talus dont il arrasait presque le gazon. Le couvercle n'existait plus ; les os avaient été dispersés, sauf ceux d'un bras dont le cubitus et le radius étaient encore à leur place. J'ai pu constater que ce cercueil était en tous points semblable à ceux d'Ermont. Il portait comme eux la trace des planches de bois qui avaient maintenu le plâtre liquide. J'ai tout lieu de croire qu'il avait dû être moulé sur place.

En poussant les fouilles un peu plus loin, au même niveau, c'est-à-dire à environ 1<sup>m</sup>,50 au-dessous du sol actuel et à 0<sup>m</sup>,50 du cercueil de plâtre, j'ai rencontré un squelette intact, puis, sur la

même ligne, un second squelette, les pieds à 1 mètre environ de la tête du premier.

Celui-ci appartenait à un enfant de huit ans environ, mort en plein travail de dentition. Les os du premier étaient ceux d'un adulte, mais de très petite taille. Nous avons supposé que c'était une jeune fille. On pouvait reconstituer l'attitude du corps qui, déposé en plein dans la terre et sans cercueil, s'était infléchi avec un mouvement plein de souplesse. Les avant-bras étaient croisés l'un sur l'autre et à angle droit avec la partie supérieure. La tête intacte, avec toutes ses dents, était calée des deux côtés par des pierres formant une sorte d'oreiller. Sous l'occiput était placé un fragment carré de cercueil de plâtre, afin de surélever la tête ; les pieds étaient disposés comme ceux des statues sur les tombeaux gothiques, et, pour les maintenir ainsi, on avait échafaudé de gros cailloux sur lesquels ils s'appuyaient. En enlevant la terre avec précaution, j'ai constaté que tout le long des bras on avait placé symétriquement une rangée de petites pierres ayant la dimension et un peu l'aspect des grattoirs si nombreux à l'époque néolithique, simples éclats, du reste, de la pierre du pays. — Enfin, près de la tête, j'ai trouvé des fragments de vases noirs, l'un lisse, l'autre grenu, et appartenant à la céramique mérovingienne. Près du squelette d'enfant, j'ai retrouvé un autre morceau de vase analogue. Le fait de n'avoir rencontré que de très petits tessons d'ancienne poterie semblerait prouver que les squelettes appartiennent à des inhumations superposées à d'autres plus anciennes. C'est ce qui semble attesté jusqu'à l'évidence par le fragment de cercueil de plâtre placé, comme un coussin, sous l'une des têtes. Les trois sépultures observées avaient les pieds dirigés vers l'orient.

Il est donc bien établi qu'à Saint-Prix aussi bien qu'à Ermont, l'église du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle n'était pas le premier sanctuaire bâti sur cet emplacement. Là, comme dans tant d'autres lieux, les traditions religieuses attachées à la même parcelle de terrain remontent à une époque des plus reculées.

*Fouilles de Viré près Brûlon (Sarthe).* — Sur un mamelon assez élevé, à quelques centaines de mètres du village de Viré, s'élève le château, haute maison seigneuriale, bâtie dans les dernières années du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, sur de fortes substructions plus anciennes. On y reconnaît les restes du château dont parlent les historiens locaux et qui remonte jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle. Cet emplacement fut de tous temps un point stratégique important : la terrasse actuelle domine de 27 à 28 mètres le Treulon, petite rivière qui forme la limite des départements de la Sarthe et de la Mayenne. De ce poste d'observation, on découvre les côtes rocheuses et la vieille enceinte fortifiée de Sainte-Suzanne, puis Saint-Denis-d'Orques, et tout un horizon de bois et de petits champs entourés de chênes trapus. Le pays a conservé l'aspect général de l'immense forêt dont il est sorti. Refoulée et morcelée pour les besoins de l'agriculture, on la sent toujours vivante et prête à reprendre ses droits. Avant les vieux murs du xi<sup>e</sup> siècle, y avait-il sur cette hauteur une autre construction, château ou oratoire ? Toujours est-il qu'une agglomération d'hommes y vivait et qu'ils y enterraient leurs morts. C'est ce qu'a démontré l'existence de sépultures de l'époque mérovingienne, trouvées dans le terrain qui, tourné vers le sud-ouest, descend en pente douce du château jusqu'à la petite rivière. Une tranchée, ouverte du nord au sud pour planter une haie, fut l'occasion de la découverte. Malheureusement, le hasard seul a présidé à ces fouilles ; aucune observation ne fut faite et l'on dut s'en rapporter au dire des ouvriers. Parmi les objets exhumés, quelques-uns furent donnés au Musée du Mans, où nous n'avons pu en retrouver les traces ; d'autres furent perdus, dispersés ou enfouis de nouveau. Un petit nombre s'est conservé ; nous avons pu les acquérir et nous en donnons ici la courte nomenclature :

- 1° Un scramasax en fer ;
- 2° Un couteau en fer ;
- 3° Une boucle en bronze ;
- 4° Deux fragments de vases avec masques humains en pastillage ;



### 5<sup>e</sup> Une petite hache votive en pierre verte polie.

Les armes de fer et la boucle de bronze portent les caractères très évidents de l'époque mérovingienne.

La boucle est très grande, et mesure avec sa plaque 0<sup>m</sup>,17. Nous remarquerons incidemment que la plupart des boucles trouvées dans le département de la Sarthe ont des dimensions exceptionnelles. Les deux boucles du cimetière de Conlie (fouilles de 1838) n'atteignent pas moins de 0<sup>m</sup>,185; d'autres même ont jusqu'à 0<sup>m</sup>,20. — La plaque seule de la boucle de Viré a une largeur maximum de 0<sup>m</sup>,080 et une longueur de 0<sup>m</sup>,125. L'anneau, d'une forme elliptique très allongée, a 0<sup>m</sup>,085 de hauteur. La plaque de l'ardillon est elle-même étalée et large. Le caractère général est très opposé à celui qu'on observe dans les bijoux analogues de la Bourgogne, de l'Ile-de-France et de la Champagne. Le bronze est d'une belle patine lisse, d'un vert foncé à la partie supérieure; le dessous est plus rugueux et varié de tons bleus, comme les bronzes de Pompéi. La fabrication en est des plus soignées: le métal, façonné au marteau, a été repoussé, afin de faire saillir le dessus, en ménageant un rebord, ce qui donne au bijou une plus grande épaisseur, avec la plus grande légèreté possible. La même intention de modelé, si je puis employer ce terme, se retrouve dans l'anneau de la boucle. Cet anneau, aujourd'hui à demi ouvert, était jadis complété par une sorte de tige en fer, dont on peut voir les rudiments et qui a laissé des traces de rouille sur le bronze. Cinq tenons saillants maintenaient en dessous le métal sur le ceinturon de cuir. Cinq gros clous de bronze, gravés au bord et rivés, ornent la plaque, suivant la mode mérovingienne.

Mais la particularité sur laquelle nous voulons appeler l'attention, c'est la représentation de deux animaux placés au-dessus l'un de l'autre et séparés par une sorte de galon d'ornements non symétriques (fig. 5). Les deux animaux sont absolument identiques d'aspect; les petites différences qui s'y observent ne viennent que de l'espace plus restreint laissé au graveur dans la partie qui forme la pointe de la plaque. Les traits de la gravure sont

nets et fins, ils dénotent une extrême habileté de main. Les intervalles, laissés entre les contours et la petite bordure qui forme cadre, sont remplis par des petits points juxtaposés, exécutés à la roulette, de façon à donner plus d'importance et une autre coloration aux animaux ou entrelacs qui restent lisses et sans détails.

Il est intéressant de comparer la gravure de la boucle de Viré avec celle des cistes étrusques, dont elle se rapproche à beaucoup d'égards. Comme pour ces dernières, la gravure a été faite sur la pièce nue, et les reliefs, c'est-à-dire les clous rivés, ont été surajoutés après le travail du décorateur.

Prendrons-nous la responsabilité de déterminer l'animal que l'on a voulu représenter? Je ne crois guère la chose possible, et les identifications les plus variées pourraient se soutenir. La forme générale nous donnerait l'idée d'un lièvre : le calque d'un lièvre correctement dessiné pourrait presque s'y superposer. Les grandes lignes en arc de cercle figureraient alors assez bien les oreilles. Quelques remarques viennent cependant détruire cette hypothèse. Les lignes sont au nombre de cinq ; alors que quatre auraient suffi pour indiquer les oreilles ; un appendice carré placé sur la tête est inexplicable ; l'œil semble dessiné se retournant de droite à gauche, tandis que le corps marche de gauche à droite. Enfin, la queue est figurée longue et repliée. Nous proposerions alors un animal plus héroïque, quelque félin

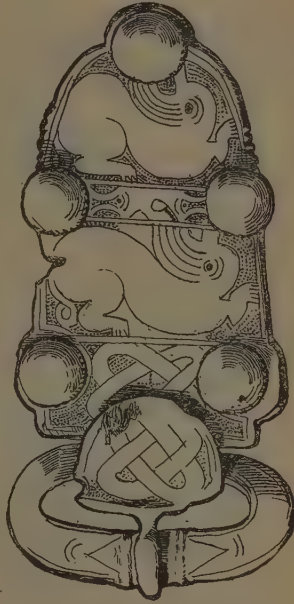


Fig. 5. — Boucle de bronze (Viré).

sans doute, peut-être un lion. La tête se retournerait en arrière, les cinq lignes juxtaposées seraient une sorte de barbe, l'appendice carré serait une rudimentaire indication de museau. Les animaux dits « à pose rétrospective » sont fréquents dans les bijoux de cette époque et particulièrement sur les agrafes de bronze trouvées dans la Sarthe.



Fig. 6. — Fragment de vase (Viré).

Mes renseignements ne me permettent pas de savoir si on a recueilli dans les sépultures de Viré les vases de terre noire qui caractérisent l'époque mérovingienne ; mais, dans la tranchée, on a rencontré un fragment important dont nous donnons la reproduction (fig. 6). C'est celui d'un grand vase, sorte de cuvette à bords droits. Il était muni d'une ou de deux fortes anses. Les parois sont très épaisses (environ 0<sup>m</sup>,01) ; le bord seul a plus de 0<sup>m</sup>,03 d'épaisseur. La terre, semée de parcelles de mica, est fortement mêlée de sable et de petits cailloux. Elle

n'est parfaitement cuite qu'à la surface, de sorte que la couverte est d'un jaune rosé lisse, tandis que les cassures des parties épaisses sont restées grises et rugueuses. Le bord, soigneusement aplati, est renforcé d'une sorte de boudin formant saillie sur l'intérieur. Le pourtour et l'anse étaient ornés de masques humains en pastillage : une boulette écrasée pour le masque et un rudiment de cou ont suffi pour les exprimer. Les yeux ont été indiqués par deux annelets à point central, formés par l'application d'un outil, sans doute en métal, qui a laissé une empreinte nette et profonde. Une demi-empreinte a suffi pour figurer la bouche ; puis le même outil a semé le reste du vase d'autres petits annelets, à titre de simples ornements. On a appelé ce type de céramique : *vase à œils de perdrix*. Notre fragment n'est pas un échantillon isolé dans les sépultures de Viré ; j'en ai recueilli moi-même un autre, provenant d'un vase identique. Je l'ai trouvé dans une section du même terrain, dans les couches les plus profondes de la terre remuée, et, circonstance qui a son importance, à moins d'un mètre d'une petite hache votive en pierre verte polie.

D'autres fragments analogues, provenant des fouilles faites à Angers, sont actuellement déposés au Musée Saint-Jean. On les a trouvés soit superposés, soit mêlés à des poteries rouges dites *samiennes* ; quelques-uns d'entre eux se sont rencontrés dans une construction, joints à des fragments mérovingiens très caractérisés. Le Musée de Laval en possède d'également importants échantillons, attribués de même à l'époque mérovingienne ; enfin, aussi bien que le Musée départemental, le Musée archéologique du Mans en a une véritable collection. Une quantité considérable de ces vases était réunie dans le sol d'une cave : aucun d'eux n'a été trouvé entier. Leur forme et leur ornementation offrent mille variantes ; mais les caractères généraux restent constants et tous les fragments ont entre eux une similitude presque complète. Tous sont très épais ; l'anse est large et aplatie, le bord renforcé ; le vase a plus ou moins la forme d'un bassin ou d'une cuvette aux parois presque verticales ; la terre de la

plupart d'entre eux est fortement mêlée de parcelles de mica. Quelques-uns sont littéralement pétris dans une pâte micacée dont les paillettes brillent sur la surface de la terre rosée, au point qu'il semble qu'on ait voulu les faire contribuer à l'effet décoratif. La panse est souvent ornée de barres en relief, de chevrons gauffrés d'ornements en creux. Le potier paraît avoir voulu imiter la disposition d'un système d'attaches en cordes ou bien d'un ouvrage de vannerie. Les combinaisons de masques et d'annelets, avec ou sans point central, sont aussi extrêmement variées. Quelquefois les masques se juxtaposent et forment sur les parois un véritable revêtement de pastillages; souvent les masques sont grossiers et semblables à ceux de notre échantillon; quelquefois ils sont modelés avec un rudiment de talent: le nez est assez bien indiqué par son relief; la proportion de la tête est suffisamment correcte; les yeux, exprimés par une boule saillante percée d'un trou, ont une indication d'orbite; un trait sur le front simule le bord d'une coiffure.

Un même vase, de la collection Chaplain-Duparc, au Musée départemental, porte en relief un masque d'un modelé assez soigné et un autre très rudimentaire, ce qui ne permet pas de s'aider des caractères artistiques pour assigner une date à cette classe de poteries. Ce qui semble certain, c'est que ce type de vase était contemporain de la boucle à clous rivés qui caractérise l'époque mérovingienne; une grande quantité de fragments ont été trouvés au cimetière de Conlie, à 4 pieds des derniers squelettes, comme le dit une naïve étiquette du Musée du Mans, dont la précision vaut mieux que l'orthographe. Pour conclure, il faudrait déterminer jusqu'à quelle époque s'est maintenue la mode de nos boucles de bronze ou de fer, et rien jusqu'à présent n'est venu nous donner une véritable certitude à cet égard. Notre avis serait que la boucle de Viré, ainsi que celles qui ont été trouvées à Conlie, appartiennent à une époque relativement récente, très voisine de l'avènement des Carolingiens si elle ne leur est pas postérieure. Elles étaient jointes, à Conlie, à de nombreuses fibules ansées; leurs dimensions énormes, leur orne-

mentation plus fleurie, les redans fortement échancrés sur lesquels les clous sont rivés et qui caractérisent la plupart des boucles des musées manceaux, décèlent un art qui a cessé d'être naïf et qui cherche les élégances et les nouveautés. Si l'on nous objecte que les têtes, assez correctement modelées au pourtour des vases, ont la plus grande analogie avec celles que les architectes du <sup>x</sup><sup>e</sup> et du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle prodiguent sous les chéneaux de leurs églises, nous répondrons qu'elles n'ont pas moins de ressemblance avec des masques humains qui ornent certaines boucles mérovingiennes, entre autres celle que nous possédons et qui a été trouvée à Cazalrenoux (Aude).

Remarquons, en finissant, que les vases à masques humains dits à *cœils de perdrix* sont extrêmement nombreux dans la région du Maine et du haut Anjou. Je n'oserais dire qu'ils y soient localisés et que le centre de la fabrication fût là. Dans tous les cas, ils correspondaient à un goût local, qui s'est perpétué à travers les siècles et dont on retrouve des traces sur le vieux portail de la cathédrale du Mans. Ses chevrons, gaufrés de denticules disposés d'une façon si particulière, rappellent ceux qui se rencontrent sur la panse d'un grand nombre de nos vases. J'avoue même que, si l'on voyait dans cette similitude une raison pour faire descendre la fabrication des vases jusqu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, l'argument ne serait pas sans force, tant nous semble identique la source d'art d'où sont sortis les deux modes d'ornementation. N'en pourrait-on pas voir comme un écho éloigné, et cela en plein <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, dans le goût qui a présidé à la décoration des vases en terre de Ligrón, surchargés eux aussi de masques et de chevrons, et dont le Musée du Mans offre des spécimens remarquables ?

Nous ajoutons à cette rapide esquisse quelques dessins d'après d'autres objets qu'il nous semble intéressant de faire connaître.

Ce sont :

(Fig. 7). Un rasoir (?) de la première époque du bronze et de forme rare ; longueur, 14 centimètres ;



(Fig. 8). Un beau *torques* en bronze, patine lisse et foncée, trouvé aux environs de Sens;



Fig. 7. — Rasoir (?).



Fig. 8. — Torques.

(Fig. 9). Une fibule en bronze trouvée à Carthage (Tunisie) près des Citernes. Nous la rapprochons de deux fibules très analogues (fig. 10), trouvées dans le Rhône vis-à-vis d'Arles;

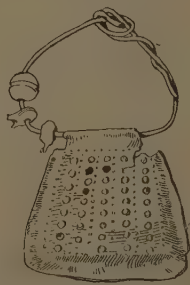


Fig. 9, 10, 11. — Fibules de Carthage et d'Arles; pendeloque de bronze.

(Fig. 14). Une pendeloque, sorte de sachet en bronze appendu à un gros fil de cuivre, dans lequel sont enfilées trois perles de verre, deux bleues et une opaque. Nous nous déclarons incapable de la rattacher à une époque quelconque et ne la présentons qu'accompagnée d'un grand point d'interrogation.

Albert MAIGNAN.

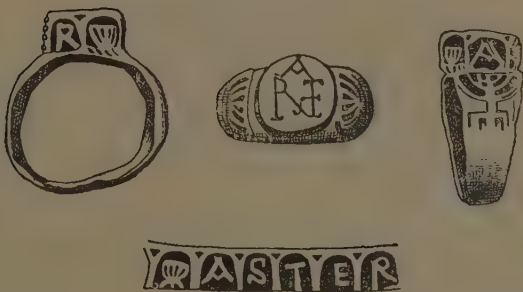
# ÉTUDES SUR QUELQUES CACHETS

ET  
ANNEAUX DE L'EPOQUE MÉROVINGIENNE

(Suite<sup>1</sup>)

CXXVI

BAGUE SIGILLAIRE DE LA JUIVE ASTER



Ce magnifique bijou, qui appartient à la collection de M. de Chasteigner, savant antiquaire de Bordeaux, a été découvert, en 1851, dans une rue de cette ville<sup>2</sup>, au cours de travaux de pose de conduites d'eau ou de gaz, et acquis sur place par son possesseur actuel. Au même endroit, furent trouvées quelques monnaies romaines.

1. Voir la *Revue archéolog.*, 3<sup>e</sup> série, année 1884, t. I, p. 141; t. II, p. 1, 193, 257; année 1885, t. I, p. 168, 305, et 348; t. II, p. 42, 44, 45, 46, 129 et 321; année 1886, t. I, p. 20, 216 et 341; t. II, p. 1, 40, 137 et 213; année 1887, t. I, p. 47, 180 et 289; t. II, p. 42 et 295; année 1888, t. I, p. 23 et 296; t. II, p. 175; année 1889, t. I, p. 38 et 309; t. II, p. 1 et 309; année 1890, t. I, p. 1, 177 et 321.

2. Rue dite *des Trois-Conils*.

C'est un anneau en or jaune, massif, pesant 26 grammes. La baguette en a été déformée par un accident, mais on peut néanmoins en déterminer très approximativement l'ouverture à 19 ou 20 millimètres; la largeur en est de 10 millimètres près du chaton, de 4 seulement du côté opposé. On y voit, gravé en relief à droite et à gauche du chaton, un chandelier à sept branches, sur un trépied.

Le chaton, qui a une saillie de 6 millimètres au-dessus de la tige, est de forme ronde; le diamètre en est de 11 millimètres. Au pourtour, sont gravés en relief six arceaux, portés par des colonnettes, et renfermant, le premier une troisième figuration du chandelier à sept branches, et les cinq autres, les lettres **A, S, T, E, R**.

Sur le plat du chaton, il y a un monogramme, dans lequel se retrouvent les mêmes lettres, c'est-à-dire la répétition du mot **ASTER**, et qui était destiné sans doute à l'usage de cachet.

Ce très intéressant monument a été d'abord sommairement signalé, en 1858, au Congrès archéologique de Périgueux, par M. de Chasteigner, qui a proposé de lire dans le monogramme le nom de **ASTERIVS**<sup>1</sup>.

En 1865, notre savant confrère M. Edmond Le Blant a fait mention, d'après une communication de M. Muret, le regrettable employé du Cabinet des médailles, de la même bague, « où, dit-il, le nom d'*Aster* est gravé au-dessous du monogramme »<sup>2</sup>.

Depuis, M. de Chasteigner, dans une lettre adressée à M. Camille Jullian<sup>3</sup>, chargé de la publication des inscriptions romaines de Bordeaux, a maintenu et cherché à justifier en ces termes la leçon *Asterius* : « En décomposant les lettres groupées dans le monogramme, nous avons, pour tous ceux habitués à ces lectures, incontestablement le mot **ASTERIVS** : l'**A** au sommet; l'**S** en bas, croisant la base de **R**; **T, E** réunis; l'**I**, formé par le prolongement, en haut, du jambage de **R**; **V**, formé par le jambage oblique

1. *Comptes rendus du Congrès archéol. de Périgueux*, p. 55.

2. *Inscript. chrét. de la Gaule*, t. II, p. 50.

3. Le 10 mars 1887.

de R et celui de E; enfin, le S final, fourni par la répétition du premier, coupant le jambage de V »<sup>1</sup>.

En dernier lieu, M. Jullian, dans l'important article qu'il a consacré à notre anneau, l'a fait figurer sous toutes ses faces, et il combat la thèse de M. de Chasteigner. Il fait remarquer que le prolongement de la partie supérieure de R, où ce savant a vu un I, n'est qu'un trait parasite, comme il y en a beaucoup dans les inscriptions de cette époque; qu'il en est de même de la barre qui flanque le bas de cette haste et, où, dans le cas contraire, il faudrait reconnaître un L. M. Jullian cite, comme exemple de ce procédé, le monogramme RVTE, gravé sur les triens mérovingiens du Rouergue. Si d'ailleurs le nom d'ASTER a été écrit en toutes lettres au pourtour du chaton, c'est évidemment, ajoute M. Jullian, pour qu'il n'y eût aucun doute sur la signification du monogramme. Le docte professeur termine sa discussion par une observation judicieuse au sujet du chandelier à sept branches représenté sur la bague en *trois endroits*; ce n'est donc point là, dit-il, un simple ornement, mais, indubitablement un symbole, le symbole cher entre tous, et la marque distinctive de la foi juive<sup>2</sup>. — Le vocable d'Aster, qui est au pourtour du chaton, est celui d'une femme juive<sup>3</sup>, et, rapproché de l'emblème du chandelier, il est aussi, d'une façon irrécusable, celui du monogramme.

La démonstration de M. Jullian me paraît complète et irréfutable.

Le monogramme qui est sur le plat du chaton, ne peut être

1. Lettre du 10 mars 1887, reproduite par M. Camille Jullian (*Inscript. rom. de Bordeaux*, t. II, Bordeaux, 1890, p. 103-105).

2. A la vérité, les Pères de l'Église ont songé à détourner vers un sens chrétien l'emblème du chandelier, comme d'ailleurs les autres symboles juifs. Et M. Jullian cite, à ce propos, Grégoire le Grand (*Hom. in Ezech.*, I, 6, 8), et Clément d'Alexandrie (*Strom.*, 5, 6), qui ont dit que le chandelier était une image du Rédempteur. Mais jamais un chrétien n'eût voulu employer comme signe de sa foi, ce qui, aux yeux de tous, caractérisait le Juif. (Jullian, *ubi supra*, p. 106-107.)

3. Il y a eu des païens appelés Aster; il y en a eu aussi de chrétiens, comme le prouve l'anneau de Sassari, où l'on voit ce nom entre une croix et une étoile. Mais alors c'est un vocable masculin, qui vient du grec ἀστὴρ et dont le féminin est *asteris* (Id., *ibid.*, p. 108).

séparé de la légende du pourtour, et celle-ci est l'interprétation fidèle de celui-là. La lettre célèbre de l'évêque Avitus à l'évêque de Valence Apollinaire, concernant les inscriptions que devait porter la bague offerte par celui-ci à l'illustre évêque de Vienne, atteste qu'à la fin du v<sup>e</sup> siècle et au vi<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> (c'est à cette époque que remonte la fabrication de notre anneau), on était d'accord pour voir une étroite corrélation entre ces deux parties graphiques du bijou. Mais le simple bon sens suffirait à l'imposer. Le nom en toutes lettres ne peut être que la traduction exacte, rigoureusement exacte, du monogramme, et il n'est permis d'y rien ajouter, non plus que d'en rien retrancher, puisqu'elle est, sinon l'œuvre, du moins l'expression de la volonté de celui-même dont le nom est en question.

Concluons donc que c'est le vocable féminin hébraïque d'*Aster* qu'on doit lire à la fois au pourtour et à la surface du chaton de notre anneau-cachet. La matrone, pour laquelle ce bijou avait été confectionné, appartenait à une des colonies israélites assez nombreuses alors dans le sud-ouest de la Gaule et particulièrement dans la vieille cité bordelaise<sup>2</sup>.

## CXXVII

### BAGUE SIGILLAIRE TROUVÉE PRÈS D'ANDERNACH (PRUSSE RHÉNANE)

Nous reproduisons ici la plateforme du chaton d'une bague provenant d'un tombeau découvert près d'Andernach (Prusse rhénane), l'*Antunnacum* des itinéraires romains<sup>3</sup> et d'Ammien Marcellin<sup>4</sup>.

1. Saint Avit fut sacré en 490 et mourut en 525 ; saint Apollinaire fut sacré en 486 et mourut en 520.

2. Voir les ouvrages historiques sur les Juifs de Bordeaux, cités par M. Jullian, *ubi supra*, p. 108.

3. Voir E. Desjardins, la *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 54.

4. XVIII, II, 5 ; collection Tauchnit, p. 122.

En 1886, M. Schaaffhausen, conservateur du Musée de Bonn, a adressé à notre savant confrère M. Alex. Bertrand, pour m'être communiqué, un dessin du monogramme dont le chaton du dit anneau est décoré.

Ce monogramme est des plus compliqués. Nous y avons reconnu la présence des lettres suivantes, en allant de gauche à droite : E, T, A, V, N, I, Q, C, et un second E, auquel il faut peut être joindre un L rétrograde. Il nous a été impossible de grouper ces caractères d'une façon rationnelle et d'obtenir une explication même conjecturale.



Nous croyons devoir mettre le problème sous les yeux de nos lecteurs, dans l'espoir de provoquer de leur part des efforts qui seront peut-être plus heureux que les nôtres, et de procurer au savant allemand une réponse plus satisfaisante.

Nous nous bornerons à noter ici que les monogrammes inscrits sur les bagues des régions du nord, du nord-est, et particulièrement de celles qui bordent le Rhin sont assez souvent compliquées et d'un déchiffrement très ardu. Ajoutons toutefois que nous n'en avons pas encore rencontré dont l'étude présentât autant de difficulté que celui de l'anneau d'Andernach.

### CXXVIII

ANNEAU-CACHET TROUVÉ A SAINT-JEAN-DE-CORCOUÉ (LOIRE-INFÉRIEURE)

Cet anneau inédit a été trouvé, en 1888, sur le territoire de la commune de Saint-Jean-de-Corcoué (Loire-Inférieure)<sup>1</sup>, tout

1. Canton de Légé, arrondissement de Nantes.



près du cimetière actuel; il y a, en cet endroit, qui porte le nom de *cimetière* ou *champ de Sainte-Radegonde*, de nombreuses tombes en calcaire coquillier, que le temps a désagrégées et que le soc de la charrue a brisées. C'était un lieu très vénéré, où les hauts personnages de la contrée tenaient à avoir leur sépulture.

Lors de la découverte de la bague dont il s'agit ici, il y avait deux tombeaux juxtaposés, distants de 0<sup>m</sup>,20; ils étaient intacts; les ossements qu'ils renfermaient paraissaient être ceux d'hommes dans la force de l'âge. Mais nul autre objet que notre anneau n'y a été recueilli.



Tels sont les renseignements que nous trouvons dans une note de M. le docteur Guiborteau, maire de Saint-Jean-de-Corcoué, possesseur actuel du bijou qui nous occupe, et principalement dans plusieurs lettres de M. le docteur Mignen, médecin à Montaigu (Vendée)<sup>1</sup>, qui, avec une obligeance dont nous lui sommes reconnaissant, nous a procuré les dessins à l'aide desquels nous avons pu faire figurer en tête de cette notice le petit monument qui en est l'objet.

C'est une bague en bronze, dont l'ouverture est de 18 millimètres de diamètre. La tige a 3 millimètres de largeur, et présente, aux deux points de réunion avec le chaton, deux renforts rappelant les deux et plus souvent trois cabochons que l'on rencontre si souvent, à cette place, sur les anneaux de l'époque mérovingienne.

Le chaton, ménagé à même le métal, est de forme octogone, et mesure 14 millimètres d'un de ses angles à l'angle opposé. Dans

1. Lettres de M. Mignen, des 29 mai, 17 juillet, 20 septembre et 6 octobre 1889.

un encadrement également octogonal, il y a une inscription circulaire, et, au centre, un objet dans lequel le graveur paraît avoir voulu représenter un marteau.

Cette inscription se compose de six lettres, que nous lisons ainsi, en commençant par la gauche (pour le lecteur) du manche du marteau : un O quadrangulaire (◊); puis un E couché, suivi d'un N, d'un second E, d'un second O quadrangulaire; et enfin un S rétrograde couché; soit pour l'ensemble

### OENEOS

Une circonstance à noter et qui est de nature à confirmer cette leçon, c'est qu'on l'obtient en commençant indifféremment par l'un ou l'autre des deux O de l'inscription.

Nous n'avons pas encore rencontré, dans les listes du moyen âge, le nom d'*Oeneos*; mais, comme il fut porté par un personnage célèbre de l'antiquité<sup>1</sup>, il a bien pu être porté, à l'époque gallo-franque, par le propriétaire de notre anneau.

### CXXIX

BAGUE TROUVÉE AU VILLAGE DE LA GARDE (LOIRE)



Voici une belle bague en or inédite, qui a été trouvée, en 1884, par un cultivateur, au lieu dit *La Garde*, commune de Boën

1. *Oeneos*, roi de Calydon, fut le père de Tydée et l'aïeul de Diomède, roi d'Éolie, un des héros grecs au siège de Troie.

(Loire)<sup>1</sup>. Au mois de novembre de cette année, elle fut, au nom de M. Coiffet fils, négociant à Leignieu, qui en était sans doute devenu acquéreur, communiquée à la Société de la *Diana*, et c'est M. Vincent Durand, secrétaire de cette Société et membre correspondant de la Société des Antiquaires de France, qui nous en a spontanément envoyé d'excellents dessins, avec un extrait du *Bulletin de la Diana*, contenant une description très détaillée, que nous n'avons qu'à reproduire :

« Cette bague, dont le faible diamètre intérieur (19 millim.) prouve qu'elle a dû orner un doigt de femme, est d'un travail très élégant. Le cercle est plat, large de 6 millimètres, et orné de trois rangs de grénétis, que séparent des fils d'or juxtaposés deux à deux et tordus en sens inverse de manière à simuler des tresses. Le chaton forme un plateau carré de 10 millimètres de côté, sur lequel repose un édicule à jour, de pareille hauteur, percé, sur chaque face, de deux arcades en gros fil d'or tordu et pourvues de petites bases; cet édicule est coiffé d'un toit à quatre pentes, dont la base et les arêtes sont garnies de filigrane. Un ornement aussi en filigrane et semblable à un V renversé dont les extrémités seraient recourbées en dedans, remplit chacun des triangles au sommet, et, dans un cercle de filigrane qui en relie les quatre arêtes, paraît avoir été sertie une très petite pierre ou une goutte d'émail<sup>2</sup>. »

M. Vincent Durand, répondant aux questions que je lui avais adressées, a joint à son envoi les renseignements suivants :

« L'inventeur ne paraît pas avoir fait attention à ce qui pouvait accompagner l'objet précieux que son outil ramenait au jour. Il est probable qu'il n'a rien trouvé d'intéressant. L'hypothèse d'une sépulture semble devoir être écartée. Outre que les défoncements pour plantations de vignes atteignent rarement plus de 0<sup>m</sup>,60 de profondeur, la sépulture d'un personnage possédant un pareil bijou eût très vraisemblablement été faite dans un sarcophage de pierre, dont l'existence ne serait pas restée inaperçue. Je n'ai ja-

1. Canton de Boën, arrondissement de Montbrison.

2. *Bulletin de la Diana*, t. III, p. 12.

mais ouï dire qu'il y ait eu un cimetière à La Garde. Ce lieu est contigu à une voie antique, appelée dans le pays l'*Estra Français*, tendant de Montbrison à Roanne, et j'ai reconnu, à peu de distance, des antiquités gallo-romaines ou mérovingiennes <sup>1</sup>. »

En présence de ces dernières informations, l'on ne s'explique guère que les auteurs de la communication aient attribué la bague dont il s'agit à l'époque carolingienne (sans appuyer d'ailleurs cette conjecture d'aucune raison), alors que les débris signalés par M. J. Durand auraient dû les faire incliner vers une attribution plus ancienne, que justifient d'autres rapprochements.

Le travail peu ordinaire et de grande recherche de ce bijou rappelle en effet :

1° Celui du magnifique anneau d'or de *Nona*, par nous décrit, qui présente un chaton s'élevant de 17 millimètres au-dessus de la baguette, et supportant des groupes de petits cabochons en or <sup>2</sup>;

2° Encore mieux le travail du bel anneau de la juive *Aster*, également décrit par nous <sup>3</sup>, dont le chaton en relief, offre cette particularité remarquable d'arceaux, non pas ajourés comme sur la bague de La Garde, mais gravés en relief, et dont les tiges sont confectionnées et ornées par le même procédé et dans le même style que celle de notre bague;

3° Une autre bague en or inédite, *provenant d'une sépulture mérovingienne* du village de *Herpes* (Charente), avec chaton ajouré et terminé par un dôme ou toit analogue à celui de La Garde <sup>4</sup>;

4° Enfin, trois anneaux également recueillis *dans des sépultures*

1. Lettre du 3 avril 1890.

2. Voir le n° XL des présentes Études. Il n'y a aucun doute sur l'origine mérovingienne de ce bijou.

3. Voir ci-dessus le n° CXXVI de nos Études. Comme M. Camille Jullian, qui a le premier édité cet intéressant monument, nous pensons qu'il appartient au VI<sup>e</sup> siècle.

4. Nous publions plus bas cette bague, ainsi que d'autres bijoux de même genre, recueillis dans des tombes gallo-franques par M. Delamain, savant antiquaire à Jarnac (Charente).

*franques*, de la province de Namur, et dont les tiges sont confectionnées et décorées par les mêmes procédés que celle de notre bague<sup>1</sup>.

Ces ressemblances et la circonstance du voisinage immédiat d'antiquités gallo-romaines et mérovingiennes conduisent naturellement à faire remonter l'origine de ce bijou aux temps de la première dynastie gallo-franque.

## CXXX

## BAGUE SIGILLAIRE TROUVÉE A KERITY (FINISTÈRE)



La bague inédite que nous reproduisons ici, a été trouvée au village de Kerity, commune de Penmarc'h (Finistère)<sup>2</sup>. L'inventeur, qui l'a portée à son possesseur actuel, M. P. du Châtelier, savant archéologue, résidant au château de Kernuz près Pont-l'Abbé, lui a dit l'avoir recueillie parmi des cendres et des pierres en faisant un défrichement. M. du Châtelier ajoute qu'elle était toute noire quand elle lui a été remise, et qu'elle avait certainement passé au feu<sup>3</sup>.

1. Ces trois anneaux sont inscrits au Catalogue du Musée archéologique de Namur, sous les n<sup>os</sup> 2, 7 et 8. Nous les donnerons prochainement avec une description détaillée.

2. Canton de Pont-l'Abbé, arrondissement de Quimper.

3. Lettre du 5 juin 1890. Nous prions l'obligeant érudit de recevoir ici nos sincères remerciements pour les dessins et les renseignements qu'il a bien voulu nous adresser relativement à notre bague et aux trois bijoux décrits ci-dessous.

Elle est en argent; elle a 20 millimètres d'ouverture; la baguette a 3 millimètres d'épaisseur, et est ornée de fleurons au point de réunion avec le chaton.

Le chaton, pris dans la masse, a 4 millimètres de hauteur. Il est de forme ovale, avec 24 millimètres dans le sens longitudinal, et 15 dans la hauteur.

Sur le plat du chaton, l'on voit gravé un cartouche, au-dessus et au-dessous duquel des traits insignifiants sont tracés. Dans le cartouche, deux lettres I et S, qu'il faut lire SI, et qui sont les deux initiales de *Signum*. Notre bijou était donc destiné à servir de cachet, soit pour la correspondance, soit au bas des actes où son possesseur en mettait l'empreinte, à côté de son nom écrit en toutes lettres. Nous avons déjà signalé des exemples d'anneaux sigillaires portant ainsi les initiales SI, ou seulement le S barré<sup>1</sup>.

## CXXXI

## ANNEAU SIGILLAIRE TROUVÉ A KERLAND (FINISTÈRE)



Voici un autre anneau d'argent inédit, trouvé, en 1879, dans un champ au nord du village de Kerland, commune de Penmarc'h (Finistère)<sup>2</sup>. La femme qui l'a porté à M. du Châtelier, son possesseur actuel, l'avait trouvé au cours d'un travail de culture maraîchère. La commune de Penmarc'h, ajoute le savant archéologue, est très riche en monuments de tous les temps, depuis l'époque néolithique<sup>3</sup>.

1. Voir les nos XXXV, LXV, XCVI et CIX des présentes Études.

2. Canton de Pont-l'Abbé, arrondissement de Quimper.

3. Lettre de M. du Châtelier, du 5 juin 1890.



L'ouverture de notre bague est de 24 millimètres; la tige a, près du chaton, 9 à 10 millimètres de largeur.

Le chaton, de forme ronde, a 15 millimètres de diamètre.

On y voit, gravée en creux et entourée d'un grènetis, une croix fichée dans une couronne, et dont les bras sont doubles et le sommet muni d'une croisette : deux traits, partant du grènetis circulaire, sont dirigés vers le deuxième canton de la croix.

Il y a, à la hauteur du bras gauche (pour le lecteur), un R, et à droite, un D ou un G rétrograde; ces deux lettres sont assurément les initiales du nom de la personne pour laquelle notre anneau-cachet a été confectionné.

## CXXXII

BAGUE TROUVÉE A BRÉHAN (CÔTES-DU-NORD)



Nous donnons ici la représentation d'une troisième bague d'argent inédite, découverte à Bréhan (Côtes-du-Nord)<sup>1</sup>. Elle a été achetée par M. du Châtelier à un horloger de Moncontour, qui ne savait rien des circonstances de la trouvaille. La pierre qui était probablement enchâssée dans le chaton n'a pas été retrouvée<sup>2</sup>.

L'anneau a une ouverture de 20 millimètres.

Le chaton, de forme circulaire et dentelé, a 5 millimètres de relief au-dessus de la tige. Celle-ci est ornée, des deux côtés, de figurines grossièrement gravées dont la tête se détache sur le profil de la bague.

1. Canton de Moncontour, arrondissement de Saint-Brieuc.

2. Lettre de M. du Châtelier, du 5 juin 1890.

## CXXXIII

ANNEAU TROUVÉ A MAROUÉ (CÔTES-DU-NORD)



Cet anneau d'or inédit a été découvert à Maroué (Côtes-du-Nord) <sup>1</sup>. Il a 20 millimètres d'ouverture. Le chaton, de forme ronde, a un relief de 3 millimètres et 1/2 au-dessus de la baguette, sur laquelle on remarque des ornements. Dans chacune des petites perles qui l'entourent est enchâssée une petite pierre rouge.

Sur le plat du chaton, on voit une profonde exclavation *circulaire*, au centre de laquelle il y a un vide qui devait être garni d'une pierre ou, plus vraisemblablement, d'un émail, car il n'y a pas de dentelure qu'on pût rabattre sur la pierre qu'on y aurait enchâssée.

M. du Châtelier l'a achetée à un bijoutier de Lamballe, qui lui-même la tenait d'un cultivateur de Maroué.

## CXXXIV

BAGUE EN OR PROVENANT DU CIMETIÈRE GALLO-FRANC  
DE HERPES (CHARENTE).

Cette superbe bague, un des plus beaux spécimens que nous connaissions, en ce genre, de l'orfèvrerie mérovingienne, est, comme un anneau de fiançailles ou de mariage précédemment

1. Canton de Lamballe, arrondissement de Saint-Brieuc.

décrit<sup>1</sup>, en la possession de M. Philippe Delamain, archéologue distingué, résidant à Jarnac (Charente). Depuis plusieurs années, M. Delamain a exploré, avec autant d'intelligence que de dévouement, les nombreuses sépultures (650 à 700) que renferme le cimetière gallo-franc par lui découvert dans le village de Herpes<sup>2</sup>, commune de Courbillac, canton de Rouillac, arrondissement de Jarnac. Il y a recueilli, avec une grande quantité d'autres objets, l'anneau de fiançailles précité, celui dont il s'agit ici, et onze bijoux de même espèce, tous inédits, que le savant antiquaire nous a très obligeamment communiqués, et auxquels nous consacrerons un nombre égal de notices.



Notre bague a été découverte, le 15 janvier 1890, dans la tombe d'une femme, au doigt de laquelle elle était encore<sup>3</sup>.

Elle est en or jaune, très pur, et pèse exactement 9 grammes. Elle a 19 millimètres d'ouverture, et se compose d'une forte tige et d'un chaton qui y est soudé.

1. C'est l'anneau de *Nennius* et de *Vadinehna* ou *Vadina*. Voir le n° CXV des présentes Études.

2. Le nom de *Herpes* a une forme exceptionnelle pour cette région, où presque tous les centres de population ont des vocables terminés par le suffixe *ac* ou par le mot *ville*. M. Salomon Reinach, le savant attaché du Musée de Saint-Germain, à qui M. Delamain a fait part de cette observation, lui a répondu en ces termes : « Je suis porté à voir dans *Herpes* un nom germanique. On trouve, en effet, en Allemagne, en Bavière, des villes anciennes appelées *Herpa*, *Herpley*, *Herpel*, *Herper*, *Herpesdorf*, *Herpf*. Vous auriez donc eu, à Herpes, une population franque assez importante. » (Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.) Les rapprochements ci-dessus sont concluants : aussi sommes-nous surpris de ne pas retrouver dans le livre de Förstemann, *Ortsnamen*, le radical *Herp*, ou l'un quelconque de ses dérivés dans la toponymie germanique.

3. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

La tige, qui a, près du chaton, 10 millimètres de large, est ornée de torsades sur tout son pourtour; de chaque côté, aux points de jonction de la tige et du chaton, il y a deux perles ou cabochons assez gros en or, au-dessous de chacun desquels quatre globules.

Sur cette tige est soudé le chaton, dont la partie inférieure, de forme quadrangulaire, mesure 14 millimètres du côté le plus large, correspondant à l'ouverture de l'anneau, et 12 millimètres de l'autre côté; elle est ajourée sur ses quatre faces, et a 10 millimètres de la base à la naissance de la partie cintrée, qui mesure 7 millimètres de chacun des angles au sommet, lequel était orné d'un grenat, qui, de même que ceux des quatre angles, était sorti de son alvéole.

Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails touchant la composition de ce remarquable bijou, sur lequel l'artiste a prodigué les ornements, et qui a dû être assurément porté par une fille ou matrone de haut rang.

Nous devons, en terminant, établir un rapprochement entre notre bijou et quelques anneaux déjà reproduits par nous, tels que ceux de *Nona*<sup>1</sup> et d'*Aster*<sup>2</sup> et principalement la bague de La Garde (Loire)<sup>3</sup>, qui offre une frappante analogie avec celle de Herpes.

Notons enfin que celle-ci était au même doigt que l'anneau qui fait l'objet de la notice suivante.

## CXXXV

ANNEAU SIGILLAIRE AVEC L'INITIALE C REDOUBLÉE, PROVENANT DU  
CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE).

Cet anneau inédit a été trouvé par M. Ph. Delamain dans la même sépulture féminine et au même doigt que le précédent<sup>4</sup>.

1. Voir ci-dessus, n° XL.

2. Voir ci-dessus, n° CXXVI.

3. Voir ci-dessus, n° CXXIX.

4. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

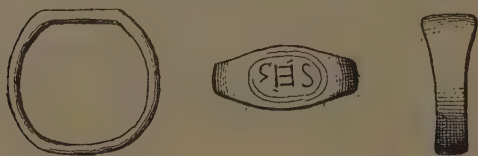
Il est en argent massif et pèse 5 grammes. Il a 19 millimètres d'ouverture entre le chaton et la partie opposée, et 20 dans l'autre sens. La tige a, près de la naissance du chaton, une largeur de 5 millimètres.



Le chaton, pris dans la masse, est formé par un simple aplatissement, sur 14 millimètres, de la tige, qui, dans cette partie, a une largeur variant de 5 à 7 millimètres. Il présente, gravés en creux : 1° un caractère où l'on peut voir, soit un S rétrograde, soit un Z, dont la barre centrale serait perpendiculaire au lieu d'être oblique; 2° un trait horizontal, qui traverse ce caractère et dont chaque extrémité est accostée et enveloppée d'un C. Si la lettre médiane est un S, elle aurait assez vraisemblablement sa valeur habituelle dans cette position, celle du S barré, abréviation de *Signum*; et les deux C seraient apparemment l'initiale redoublée du nom de la personne pour l'usage de laquelle le bijou avait été fabriqué.

## CXXXVI

ANNEAU-CACHET DE GISA, PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES  
(CHARENTE)



Cet anneau inédit a été trouvé, au mois d'avril 1890, dans une

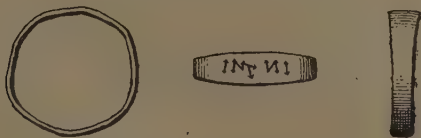
des sépultures de Herpes<sup>1</sup>, et fait partie, comme les deux précédents, de la collection de M. Ph. Delamain, à Jonzac. Il est en bronze et pèse 4 grammes 1/2; il a 18 à 19 millimètres d'ouverture; la tige a, près du chaton, 6 millimètres de largeur. Sur le chaton, pris dans la masse, est tracé légèrement, par un double trait au burin, un cadre ovale irrégulier de 12 millimètres de large sur 7 à 8 de haut. On y lit, en partant de la gauche (pour le lecteur), un G mérovingien, un I, un E rétrograde et un S : ces caractères forment le nom de

## GISE

génitif du vocable féminin *Gisa*, fort usité dans le haut moyen âge<sup>2</sup>. Le mot *Signum* est ici sous-entendu, ou peut-être et même probablement le S placé à la fin de l'inscription, a, comme nous l'avons remarqué déjà au cours des présentes Études, un double emploi, comme élément composant du vocable, et comme initiale du substantif *Signum*.

## CXXXVII

AUTRE BAGUE SIGILLAIRE AVEC INSCRIPTION, PROVENANT DU CIMETIÈRE  
DE HERPES (CHARENTE)



Cette bague a été, comme la précédente, recueillie au mois

1. Voir, au sujet du cimetière gallo-franc de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

2. Nous le trouvons notamment : 1° aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, dans la mention d'une fille du roi des *Rugii Feltbeus* ou *Feva*, et d'une fille du roi des Lombards (Paul Diacre, *Hist. Langobardor.*, lib. I, cap. xix, et V, VIII; apud *Monum. German. histor.*, édit. in-4, p. 19, 141 et 148); 2° au IX<sup>e</sup> siècle, dans le *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés*, édit. A. Longnon, p. 2; édit. Guérard, p. 1; 3° au VIII<sup>e</sup> siècle, dans les *Tradition. Wizenburg.*, n° 67; 4° au IX<sup>e</sup> siècle, dans le *Recueil des chartes de Lorsch* (*Cod. Laureshan. diplomatic.*, n° 597.)



d'avril 1890, dans le cimetière gallo-franc de Herpes<sup>1</sup>. Elle était encore au doigt d'un corps de femme, auprès duquel on a retrouvé, en outre, des agrafes, de petites fibules, un bracelet de perles incrustées d'émail, bleues, jaunes et noires à incrustations blanches<sup>2</sup>.

Cet anneau est en argent très mince; il pèse 1 gramme 1/2 et a 18 millimètres d'ouverture. La tige a, à la partie antérieure la plus haute, formant chaton, 5 millimètres. On y lit, gravées en creux, les lettres :

INTNI

pour lesquelles nous ne sommes en mesure de proposer ni même d'indiquer aucune explication, et dans lesquelles il faudrait naturellement trouver un nom de femme.

Il convient seulement de noter que l'inscription peut être lue indifféremment de gauche à droite, puisque, dans l'un et l'autre cas, on obtient la leçon INTNI.

### CXXXVIII

AUTRE ANNEAU SIGILLAIRE AVEC L'INITIALE M, PROVENANT DU CIMETIÈRE  
DE HERPES (CHARENTE)



Voici un autre anneau en argent inédit, recueilli, comme les précédents, dans une des sépultures mérovingiennes de Herpes<sup>3</sup>. Il a été trouvé à un doigt de femme, dont la tombe renfermait, en outre, deux agrafes en argent d'un travail soigné, et une

1. Voir, au sujet du cimetière gallo-franc de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

2. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

3. Voir, au sujet de ce cimetière, le n° CXXXIV ci-dessus.

deuxième bague en argent, mais privée de toute inscription, à la différence de celle qui fait l'objet de la présente notice<sup>1</sup>.

Celle-ci a 17 millimètres d'ouverture; la tige a 3 millimètres et demi dans sa plus grande hauteur, à la partie antérieure formant chaton, et sur laquelle est gravée la lettre **M**, initiale du nom de la femme pour laquelle le bijou avait été fabriqué et à laquelle il servait sans doute de cachet.

Il est à remarquer que, sur la queue des deux agrafes mentionnées plus haut, la même lettre **M** est reproduite deux fois de chaque côté<sup>2</sup>.

### CXXXIX

AUTRE BAGUE SIGILLAIRE AVEC INSCRIPTION, PROVENANT DU CIMETIÈRE DE  
HERPES (CHARENTE)



Voici une bague inédite en bronze, recueillie, comme les précédentes, par M. Ph. Delamain, dans une des sépultures de Herpes<sup>3</sup>. Elle était sur un squelette de femme; aucun autre bijou ne l'accompagnait<sup>4</sup>.

Elle a 19 millimètres d'ouverture; la tige, simplement ornée, a, près du chaton, 5 millimètres de large. A droite et à gauche, sous le chaton, une figurine en saillie, d'un travail rudimentaire. Le chaton, pris dans la masse, est de forme ronde et a 10 milli-

1. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

2. *Ibid.*

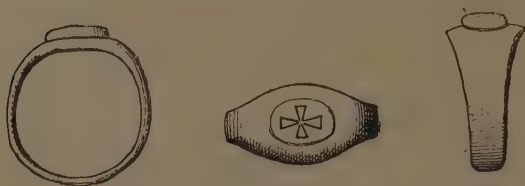
3. Voir, au sujet du cimetière gallo-franc de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

4. Lettre de M. Ph. Delamain, du 25 septembre 1890.

mètres de diamètre. On y a gravé en creux des caractères où nous distinguons, en considérant l'inscription dans le sens de la tige de droite et en partant de la gauche (du lecteur), un K et peut-être un I placé obliquement sur la haste de cette lettre, un A et un F. Nous ne pouvons proposer, ni même indiquer aucune explication de ces caractères, où il faut chercher le nom de la femme pour laquelle ce bijou avait été fabriqué.

### CXL

AUTRE BAGUE PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE)



Cette bague inédite a été trouvée, le 15 mai 1889, à Herpes<sup>1</sup>, à la main droite d'une femme, dont la sépulture contenait, en outre, un verre et deux agrafes<sup>2</sup>.

Elle est en argent et pèse 8 grammes. Elle a 19 millimètres d'ouverture. La tige a 12 millimètres dans sa plus grande largeur sous le chaton, 5 du côté opposé. Le chaton, soudé sur la tige, est de forme ovale, avec 7 millimètres de haut sur 10 de large. La croix qui y figure est un trait profond, fait au burin et rempli d'émail noir; les quatre branches en sont fortement renflées aux extrémités.

1. Voir, au sujet du cimetière gallo-franc de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

2. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

## CXLI

AUTRE ANNEAU PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE)



Voici encore un anneau inédit, qui a été trouvé dans une des sépultures de Herpes<sup>1</sup>, à la main droite d'une femme, auprès de laquelle on a recueilli, en outre, deux agrafes, et une quantité considérable de perles d'ambre<sup>2</sup>.

Il pèse 5<sup>gr</sup>,90; il est composé d'un ruban d'argent, qui a été légèrement déformé, et mesure 21 millimètres d'ouverture entre le chaton et la partie opposée, 19 millimètres 1/2 dans l'autre sens. La tige a 11 millimètres de large près du chaton, 3 du côté opposé; elle est ornée, à droite et à gauche, d'enroulements en relief, qui y ont été soudés. Le chaton, de forme presque ovoïde, irrégulière, a 9 millimètres dans sa plus grande hauteur, et 11 dans sa plus grande largeur : c'est un morceau de verre bleu, serti dans du bronze, lequel est serti lui-même dans de l'argent; il est accompagné, en bas et en haut, de trois globules ou cabochons en argent. On y remarque des trous résultant d'un accident ou d'une dégradation causée par l'humidité.

## CXLII

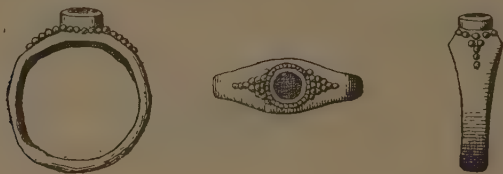
AUTRE BAGUE PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE)

Cette bague inédite a été recueillie, au mois de décembre 1888,

1. Voir, au sujet du cimetière de Herpès, le n° CXXXIV ci-dessus.

2. Lettre de Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

dans une des tombes fouillées à Herpes <sup>1</sup>, en même temps que deux boucles d'oreilles en os avec cabochons de grenat, des perles et des agrafes à têtes d'oiseaux aux yeux de grenat <sup>2</sup>.



Elle est en or et pèse 4<sup>gr</sup>,30. La tige est creuse, et le vide est rempli par une pâte d'argile fine. Elle a 18 millimètres 1/2 d'ouverture; 8 millimètres dans sa plus grande largeur sous le chaton. Dans celui-ci, qui est de forme ronde, et a 7 millimètres de diamètre, on a serti une rondelle de grenat de 5 millimètres; il est entouré et accosté de globules ou cabochons en or, se prolongeant, à gauche, sur la tige.

### CXLIII

AUTRE ANNEAU PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE)



Voici un bel anneau d'or massif, inédit, trouvé le 5 mai 1889, dans une des sépultures féminines de Herpes <sup>3</sup>, avec deux superbes agrafes en argent doré et des perles de verre <sup>4</sup>.

1. Voir, au sujet du cimetière mérovingien de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

2. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

3. Voir, au sujet du cimetière gallo-franc de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

4. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

Il pèse 6 grammes. La tige est un ruban d'or, orné, de 7 millimètres de large près du chaton; elle a 18 millimètres  $1/2$  d'ouverture. Le chaton, soudé sur cette tige, est une rondelle en or de 21 millimètres de diamètre, au centre de laquelle il y a une petite plaque ronde, d'où partent douze rayons où sont serties des plaques de grenat. Trois de ces plaques sont formées de deux pierres séparées par une cloison en or, sans doute à défaut de pierres assez grandes pour remplir chacun de ces trois rayons. Sous la rosace, il y a, de chaque côté quatre globules ou cabochons.

## CXLIV

AUTRE BAGUE PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE)



Cette bague inédite a été trouvée, au mois de juin 1889, par M. Ph. Delamain, dans une des sépultures féminines de Herpes<sup>1</sup>. La même tombe renfermait une plaque en argent, ornée de plaques de grenat et d'un gros cabochon de grenat<sup>2</sup>.

Elle est en or massif, d'un poids de 6 grammes. Légèrement comprimée, elle a 17 millimètres d'ouverture du chaton à l'extrémité opposée, tandis qu'elle n'en a que 16 de l'autre côté.

Le chaton, soudé sur la tige, est de forme légèrement ovoïde, avec 15 millimètres  $1/2$  de hauteur sur une largeur de 14 millimètres. C'est une intaille sur pierre dure noire, où, dans un encadrement, Jupiter est représenté assis, plaçant une couronne

1. Voir, au sujet du cimetière gallo-franc de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

2. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.



sur la tête de son aigle. Cette intaille est évidemment un ouvrage de facture antique, dont on s'est servi pour décorer la bague gallo-franque qui nous occupe. A un doigt de la main gauche de la femme qui portait cette bague et au-dessus de ce bijou, il y avait un anneau, simple cercle d'argent, orné, à sa partie antérieure, de croix de Saint-André, et dont l'ouverture, exactement égale à celle de notre bague, indique que les deux objets avaient été fabriqués pour la même personne.

Nous avons là un nouvel exemple de l'emploi, bien connu d'ailleurs, d'œuvres d'art païennes pour orner des anneaux beaucoup plus récents, emploi que nous avons constaté dans l'anneau sigillaire du médecin pharmacopole Donobertus, où l'on voit une cornaline gravée, représentant la figure de la Fortune<sup>1</sup>.

## CXLV

AUTRE ANNEAU PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE)



Cet anneau a été trouvé, comme les précédents, au cours des fouilles opérées par M. Ph. Delamain dans le cimetière gallo-franc de Herpes<sup>2</sup>. La tombe où il a été recueilli contenait, en outre, un vase en terre noire et quelques perles, ce qui indique une sépulture féminine<sup>3</sup>.

Le bijou ici figuré est un cercle d'or jaune clair, qui a 17 milli-

1. *Rev. archéol.*, 2<sup>e</sup> série, année 1880, t. II, p. 19.

2. Voir, au sujet de ce cimetière, le n<sup>o</sup> CXXXIV ci-dessus.

3. Lettre de M. Ph. Delamain, du 13 novembre 1890. La faible ouverture de la bague vient à l'appui de cette opinion.

mètres d'ouverture entre le chaton et la partie opposée de la tige, 18 dans l'autre sens. Le chaton paraît avoir été ménagé à même le métal, car il n'y a nulle trace de soudure; il est de forme carrée, mesurant 8 millimètres de côté; on y a serti un morceau de cristal de roche, taillé à facettes. La hauteur totale du chaton, y compris cet ornement, est de 6 millimètres, et le poids total de la bague est de 4<sup>gr</sup>,50.

## CXLVI

AUTRE ANNEAU PROVENANT DU CIMETIÈRE DE HERPES (CHARENTE).



Parmi les nombreux bijoux recueillis par M. Delamain au cours des fouilles par lui opérées à Herpes<sup>1</sup>, il y a un type d'anneaux dont nous faisons figurer ici un spécimen. Il est toujours en argent: il consiste en un ruban de ce métal roulé en une spirale, qui est quelquefois de deux tours seulement, quelquefois de quatre, mais généralement de trois. La largeur et l'épaisseur de ce ruban varient beaucoup<sup>2</sup>.

La bague représentée en tête de cette notice a 19 millimètres 1/2 d'ouverture et une hauteur totale de 10 millimètres. Le ruban dont elle est formée, a 4 millimètres 1/2 de largeur.

1. Voir, au sujet du cimetière mérovingien de Herpes, le n° CXXXIV ci-dessus.

2. Lettre de M. Ph. Delamain, du 16 juin 1890.

M. DELOCHE.

# NOTES ARCHÉOLOGIQUES

SUR

## LE MONT SIPYLE

---

### I

#### LE SANCTUAIRE DE CYBÈLE PLASTÉNÉ

En passant au mois de février 1887 le long du mont Sipyle, j'avais constaté dans le voisinage du Trône de Pélops, les restes fraîchement mis au jour d'une construction antique. Arrivé à Magnésie, je dus à l'obligeance de S. Exc. Chakir-Pacha, gouverneur du district, de voir plusieurs objets antiques, notamment un bas-relief représentant Cybèle et Hermès Cadmilos, objets trouvés précisément à l'endroit qui venait d'attirer mon attention. Me fondant sur l'opinion de Pline qui rapporte l'existence successive de cinq villes différentes sur l'emplacement ou dans le voisinage de la très antique citadelle de Tantale et de Pélops, je croyais, ainsi que je le disais dans la *Gazette archéologique*, avoir retrouvé dans ces ruines du mont Sipyle les restes d'une localité antique du nom de *Libadé*, nom en rapport avec les rochers voisins, autrefois arrosés de sources dans lesquelles les anciens voyaient les larmes de Niobé. Venu une seconde fois en Asie Mineure, au mois de juillet 1888, j'appris que les autorités turques, mises en éveil par des trouvailles réitérées, faites à l'endroit en question, y avaient entrepris des fouilles dont les résultats ont été exposés en partie dans les *Mittheilungen* de l'École allemande d'Athènes<sup>1</sup>. On avait notamment découvert un certain nombre d'objets ayant un caractère religieux, des

1. *Mittheilungen des k. d. archæol. Instituts. Athenische Abtheilung*, année 1888, vol. XIII, p. 271.

ex-voto, des statuettes représentant Cybèle et Aphrodite, un candélabre, des lampes, etc. En outre, plusieurs habitants de Magnésie possédaient des statuettes, généralement peu remarquables, hautes de 0<sup>m</sup>,60 environ, et représentant différentes divinités, statuettes qu'on disait provenir également des recherches faites au pied du Trône de Pélops, au *Jarik-kaïa*.

Un zélé épigraphiste de Smyrne, M. Al. Contoléon, se fondant sur plusieurs inscriptions trouvées en même temps que les objets mentionnés plus haut, crut alors reconnaître, dans les ruines en question, le temple de Cybèle Plasténé, mentionné par Pausanias comme se trouvant au-dessous du Trône de Pélops. Effectivement, la citadelle à laquelle Pausanias donne ce nom et sur laquelle nous allons revenir, se dresse à mille pieds de hauteur sur la rive gauche du Jarik-kaïa et domine de sa masse imposante le modeste sanctuaire situé sur la rive opposée du torrent.

Les inscriptions invoquées par M. Contoléon sont au nombre de trois. La première, gravée sur un bloc de marbre aujourd'hui déposé dans la cour du konak de Magnésie, exprime les remerciements de la ville à un certain Apollonius Scytala, citoyen généreux qui, de ses propres moyens, avait complètement construit (ou peut-être reconstruit à la place d'un sanctuaire plus ancien) et aménagé le temple de la déesse <sup>1</sup>.

La seconde inscription est la dédicace votive gravée au bas d'une statuette de Cybèle (Μητρί Πλαστήγη) <sup>2</sup>.

La troisième ornait également la base d'une statuette votive <sup>3</sup>.

Deux autres inscriptions, sans doute de teneur analogue, ont été retrouvées tellement mutilées qu'on n'a pu lire que le dernier mot [ἀνέ]θηκεν <sup>4</sup>.

1. *Mittheilungen*, tome XIII, 1, p. 252, n° 16. Bien que le texte ne donne pas le nom de la ville qui honore ainsi le patriotisme d'un de ses citoyens, nous croyons qu'il s'agit de Magnésie, puisque, d'après Pausanias (III, 22), l'image de Cybèle, qui est à quinze minutes environ du Jarik-kaïa, appartenait aux Magnésiens. Cf. aussi Plîne, cité vers la fin de ce travail.

2. *Ibid.*, p. 271.

3. *Ibid.*, p. 253, n° 17.

4. *Ibid.*, p. 274.

Le compte-rendu des *Mittheilungen* n'admet guère que la construction, alors partiellement fouillée, ait été un temple. On y dit cependant que si l'inscription relative à Apollonius Scytala a été trouvée, comme il paraît en effet, à sa place primitive, la construction en question devait pourtant avoir quelque rapport avec le sanctuaire de Cybèle. Aussi M. Conze regrette-t-il que les fouilles aient été abandonnées sans qu'on ait pu se faire une idée nette du plan des ruines<sup>1</sup>. Or, vers la fin du mois d'août de l'année 1888, j'ai pu reprendre, pour une quinzaine de jours, les recherches interrompues, et j'ai pu me convaincre du bien fondé de l'hypothèse de M. Contoléon. Bien que le plan de l'édifice diffère, par une excessive simplicité, de l'idée qu'on se fait généralement d'un temple grec, nous nous trouvons réellement en présence du sanctuaire de la μητήρ Πλαστήνη.

Voici le croquis des environs et le plan très exact de ce sanctuaire.

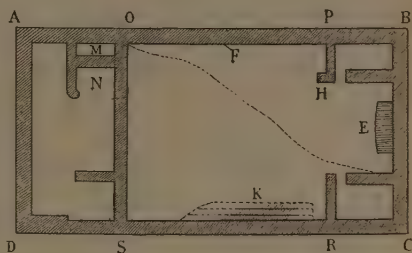


Le terrain choisi pour la construction de cet édifice n'était pas trop favorable, exposé, comme il l'est, aux éboulements

1. *Ibid.*, XIII, 2, p. 202.

des rochers du Sipyle et aux crues violentes de l'Achéloüs. Pour remédier à ces inconvénients, on avait construit une terrasse artificielle formée par deux murs d'une épaisseur de 1<sup>m</sup>,80 à 2<sup>m</sup>,20 qui se rencontrent à angle droit sur le bord du torrent.

Le temple proprement dit, placé sur cette terrasse, se compose d'un rectangle ABCD de 22<sup>m</sup>,50 de longueur sur 12 mètres de largeur, construit en petit appareil de moellons noyés dans un excellent mortier; il y a trois niveaux différents, la partie centrale OPRS étant d'environ 0<sup>m</sup>,30 plus basse que le chevet et d'environ 0<sup>m</sup>,60 plus



haute que la partie inférieure, marquée par le mur OS; en guise de dallage, il y avait dans la partie centrale et inférieure une assez forte couche de ciment que le temps et l'humidité ont, depuis, réduit en poussière. A cause de l'inégalité du terrain, la hauteur des murs restés debout varie aussi : tandis que, en BC, cette hauteur atteint 2<sup>m</sup>,50, au milieu il n'y a plus que quelques assises, alors que vers le bas les murs ont de nouveau près de 2 mètres. Tout cela avait été couvert de terre dans le courant des siècles, de sorte que le propriétaire du terrain avait pu y planter une vigne. Les quatre murs extérieurs ont une épaisseur de 0<sup>m</sup>,80; vers le bas, le mur qui regarde l'ouest présente à l'intérieur une petite saillie, ainsi que le plan l'indique, saillie ayant probablement pour but de renforcer le mur contre la poussée d'en haut due à l'inégalité du terrain. Chacune des encoignures du chevet présente une cellule formée par un mur de 3<sup>m</sup>,43, épais de 0<sup>m</sup>,81 et un autre mur de 2<sup>m</sup>,60, épais de 0<sup>m</sup>,70. Une pierre soigneusement taillée forme le seuil de chacune de ces cellules fermées probablement autrefois à l'aide d'un rideau. Dans l'espèce d'abside qui se trouve ainsi réservée au milieu du chevet, on a rencontré un bloc de maçon-



nerie dont la base mesurait 2<sup>m</sup>,45 de longueur sur 0<sup>m</sup>,95 de profondeur et qui avait 1<sup>m</sup>,30 de hauteur. Les terrassiers turcs qui ont fait les premières fouilles ont démolì ce bloc, dans la bizarre conviction qu'il masquait l'entrée d'une voûte secrète, alors qu'en réalité on se trouvait en présence d'un autel ou du piédestal d'une statue<sup>1</sup>.

La partie centrale de l'édifice forme un rectangle dont les dimensions intérieures sont d'environ 12 mètres sur 10<sup>m</sup>,70. Du côté de l'ouest, précisément là où il n'existe plus que quelques assises de pierre, le mur se renforce à l'intérieur de plusieurs rangées d'une maçonnerie très négligée, fourrée de terre, dans lesquelles j'ai cru reconnaître les restes d'un escalier ou perron qui, par trois ou quatre marches, aurait conduit du dehors vers le niveau plus bas de la partie centrale du temple. L'état de dégradation des murs n'a pas permis de constater directement en cet endroit l'existence d'une porte qui, pourtant, ne peut avoir été placée que là, vu que partout ailleurs les murs, plus hauts et mieux conservés, s'opposent à l'hypothèse d'une entrée; de plus, la façade occidentale est celle par laquelle on arrive en suivant le sentier venant de Magnésie et qui coïncide probablement avec une route antique. Ce qui ne laisse pas d'étonner, c'est que le mur OS, qui sépare la partie centrale de la partie inférieure et qui a conservé une hauteur de plusieurs pieds au-dessus du niveau de la partie centrale, n'offre aucune communication entre les compartiments qu'il sépare. Le compartiment inférieur contient en M une sorte de cachette, haute encore de près de 2 mètres et dont les murs sont restés nus, alors que les murs de la salle centrale étaient couverts de stuc, avec des plinthes, assez maigres, de même matière; en N le mur inférieur présente une légère courbure et est couvert d'un ciment rougeâtre. A l'intérieur, aussi bien qu'à l'extérieur de l'édifice, le terrain était rempli de tuiles; la couche dans laquelle ces fragments se trouvaient était généralement de plusieurs pieds au-dessus du niveau de l'inté-

1. Un pointillé indique sur le plan la partie du temple qui a été fouillée par les autorités ottomanes.

rieur, ce qui corrobore l'hypothèse d'un escalier descendant du dehors vers l'intérieur.

Par les ouvriers qui, quelques mois auparavant, avaient été occupés aux fouilles, j'ai pu connaître l'emplacement exact où a été trouvée l'inscription relative à Apollonius Scytala. Trois petits blocs oblongs, dont l'un se voyait encore à quelques pas de sa place primitive, avaient formé en H le soubassement sur lequel reposait le bloc de marbre portant l'inscription, bloc retrouvé absolument intact et *in situ*, adossé contre le mur. Comme, de plus, des tranchées et des sondages multipliés aux alentours m'ont convaincu qu'aucun autre édifice ne se trouvait dans le voisinage direct sur cette petite terrasse, et que les trouvailles qui y ont été faites présentent un caractère éminemment religieux, il n'y a aucune raison pour qu'on n'admette pas le témoignage des inscriptions qui désignent ces ruines comme le temple de la μήτηρ Πλαστήνη. Quant à la signification de ce surnom, elle est fort obscure, tellement que les éditeurs de Pausanias avaient cru devoir corriger ce mot en Πλακιάνη, c'est-à-dire la déesse de Plakia, petite ville située à l'ouest de Cyzique et également fort renommée pour le culte qu'elle rendait à la Mère des dieux; l'adjectif Πλαστήνη dérive probablement du nom d'une localité antique voisine, ou plutôt du lieu lui-même où se trouve le sanctuaire.

D'après ce qui précède, le temple et les ex-voto ne doivent pas être antérieurs à l'ère chrétienne; j'avais cru, autrefois, pouvoir attribuer une antiquité plus grande à un bas-relief représentant Cybèle et Hermès Cadmilos, dont M. Conze donne une reproduction et une description détaillée, et qu'il attribue à une époque antérieure à la domination romaine; mais il faut dire qu'il y a souvent une grande difficulté à dater des œuvres sorties des mains de simples artisans qui peuvent avoir copié un modèle ancien et dont le travail personnel manque de style; il se pourrait donc que nous fussions en présence d'une copie tardive, mais inspirée par une œuvre ancienne.

Comme Pausanias part du temple de Cybèle Plastôné pour

expliquer le site du Trône de Pélops, on aurait pu, *a priori*, croire qu'il parlait d'un de ces sanctuaires fameux par leur haute antiquité et la richesse des offrandes accumulées par les fidèles; il paraît cependant que Pausanias, par une sorte de patriotisme local, cite ici un édifice qu'il aurait passé sous silence dans la Grèce proprement dite.

Je serais tenté de croire que la statue d'empereur dont on a retrouvé la tête était placée dans l'espace que nous avons appelé l'abside, et que le bloc de maçonnerie dont nous avons parlé lui servait de piédestal. Cette tête, assez mutilée, se trouve à Magnésie; le possesseur la donnait pour celle d'Antonin le Pieux, ce qui est possible; la chevelure présente des trous dans lesquels avait été autrefois fixé un diadème ou une couronne de laurier.

L'abside était revêtue de plaques de marbre blanc indigène, à gros grain, épaisses de 0<sup>m</sup>,02, avec une plinthe reproduisant à peu près les mêmes moulures qui se trouvaient sur l'inscription en l'honneur de Scytala et sur le stuc des murs de la partie centrale. C'est dans la partie centrale que se trouvait, sans doute, l'image de Cybèle, placée peut-être au milieu, ou bien en F contre le mur oriental. Comme nous ne connaissons que très imparfaitement les cérémonies pratiquées en l'honneur de la Grande Déesse, il est difficile de dire à quoi servaient les cellules du chevet, ainsi que la partie basse de l'édifice. On est frappé de l'absence complète de colonnes; même dans les temples grecs les plus simples, comme, par exemple, celui des dieux étrangers à Délos, il y a au moins deux colonnes, placées entre les antes, qui forment une sorte de portique; ici, rien de semblable n'a pu être constaté. On trouve, il est vrai, des fûts élancés de colonnes antiques dans le mur d'un aqueduc, à vingt minutes de là, sur la route de Magnésie<sup>1</sup>; mais ces fûts doivent provenir de quelque autre construction antique, puisque, dans le cas contraire, j'aurais probablement retrouvé les bases en place.

1. Cf. Weber (G.), *Le Sipylus et ses monuments*. Paris 1880, p. 117 l. 3.

Tout près du temple, sur la terrasse, j'ai découvert plusieurs tombeaux renfermant des squelettes assez bien conservés; les cercueils étaient formés par la juxtaposition adroite de larges dalles de terre cuite et recouverts de plaques convexes également en terre cuite. Un autre tombeau, formé par six briques carrées de 0<sup>m</sup>,31 de côté, a été trouvé dans la partie centrale de l'édifice même; il contenait une urne brisée remplie de terre et de cendres.

Les objets recueillis au cours de mes recherches sont peu nombreux et de peu de valeur. Il faut citer d'abord un ex-voto à Cybèle, consistant en une main de marbre tenant une patère à *omphalos*; on sait que la patère et le tympanon jouaient un grand rôle dans les mystères de Cybèle. Cet ex-voto était destiné à être suspendu; au milieu de la section qui termine l'avant-bras, il y a un trou encore rempli de plâtre qui avait servi à fixer un crampon métallique. Il y avait encore une jambe en terre cuite, longue d'environ 0<sup>m</sup>,07 et perforée à sa partie supérieure; on aurait pu croire qu'elle avait appartenu à une de ces poupées articulées dont l'antiquité nous a légué un certain nombre d'exemplaires; mais, vu l'endroit où la trouvaille a été faite, c'est plutôt le modeste ex-voto d'un pauvre. De plus, mes ouvriers ont retrouvé un disque de bronze, des fragments de verre, de nombreux débris de lampes en terre cuite et une petite hache en pierre polie, sans doute destinée aux rites du sacrifice où l'usage d'un instrument en fer était parfois interdit.

Tels sont les renseignements que nous avons pu recueillir sur le hiéron de Cybèle Plasténé. Ce sanctuaire n'a ni la forme du temple, ni celle de la basilique; c'est simplement une maison, spacieuse, mais dépourvue de tout ce luxe, mosaïques, colonnes, revêtements de marbres précieux, que les riches particuliers déployaient dans leurs demeures. Par un archaïsme involontaire, dû à la décadence artistique de l'époque et au déclin du paganisme, on était revenu à la forme primitive du temple, à cette idée qui voyait dans le sanctuaire la *maison* de la divinité, *aedes numinis*, *ναὸς τοῦ Θεοῦ*.

## II

## LE TRÔNE DE PÉLOPS ET L'IMAGE DE NIOBÉ

Pausanias place le « Trône de Pélops » sur le sommet d'une montagne dominant le sanctuaire de Cybèle Plasténé. Confondant ce sanctuaire avec la statue de Cybèle de la colline de Coddinos, située à une quinzaine de minutes du Jarik-kaïa, M. Humann avait attribué le nom de Trône de Pélops à une forteresse presque inaccessible découverte par lui sur un contrefort du mont Sipyle. Or, bien que la distinction entre le hiéron et la statue de Cybèle soit maintenant établie, le nom donné par M. Humann restera néanmoins acquis à la citadelle en question, qui domine également les deux points consacrés à la Mère des dieux. Vu les dangers de l'accès de cette forteresse sans le concours d'un guide expérimenté, j'avais dû, lors de mon premier voyage, me contenter de passer au pied de la montagne; en 1888, par contre, j'ai pu y monter à plusieurs reprises et étudier dans des conditions favorables la ville de Tantale et de Pélops, dont voici la description succincte.

A partir de Magnésie, le côté nord du mont Sipyle se dresse, semblable à une muraille inaccessible, sur une longueur de plusieurs lieues; seuls, les chasseurs, les chauffourniers et les Yourouks nomades connaissent les étroits sentiers qui mènent à ces hauteurs abruptes.

Au Jarik-kaïa (nom qui veut dire la *Roche fendue*), cette muraille est fendue dans toute sa hauteur par une immense brèche qui, large d'une dizaine de pieds au niveau de la vallée, va toujours s'agrandissant vers le haut, et est sans doute due à l'action de l'eau, agissant sur une fissure causée par des ébranlements du sol si fréquents en ces lieux. Pendant la belle saison cette gorge est à sec, et l'on peut y pénétrer sur une longueur d'une centaine de pieds; mais pendant la saison pluvieuse, des eaux torrentielles qui y sont accumulées par une sorte de cirque

ou d'entonnoir naturel, placé en arrière, dans le massif central, sortent, en bouillonnant, de cette brèche pour rejoindre l'Hermus à quelques milliers de mètres de là.

A l'entrée de la gorge, à la droite du spectateur, les parois rocheuses du Jarik-kaïa montent perpendiculairement à plus de 190 pieds, pour s'écarter ensuite en formant des gradins abrupts dont chacun offre à son sommet une terrasse plus ou moins large, et se terminer enfin, à une hauteur d'environ 4,000 pieds, par ce plan incliné qui porte l'acropole dont nous allons nous occuper.

Le chemin qui y mène est des plus pénibles; on peut monter du lac de Tantale (le lac *Saloé* de Pline), en se dirigeant vers la maisonnette que M. William English occupe pendant la belle saison sur une petite hauteur plantée de vignes<sup>1</sup>. De là, on se dirige, d'abord à travers les vignes et autres cultures, puis à travers les terrains incultes, vers une grotte naturelle, visible également du Jarik-kaïa, au sujet de laquelle les indigènes racontent des fables absurdes; le sentier passe au-dessous de cette grotte et monte en zigzag vers les hauteurs; bientôt il faut s'aider à la fois des mains et des pieds pour escalader les parois rocheuses, dans lesquelles on voit des trous destinés à faciliter l'ascension et taillés probablement par les anciens. M. Humann avait constaté l'existence d'un sentier antique taillé dans le roc, sentier qu'il croyait devenu impraticable; pourtant, dans ma première visite, j'ai pu le suivre, bien qu'il présente un tournant fort dangereux, juste assez large pour permettre le passage d'une personne; il surplombe les abîmes à gauche, tandis que, à droite, le rocher monte droit et lisse comme un mur. C'est un chemin qu'il faut déconseiller à quiconque n'est pas absolument à l'abri du vertige, tout comme il serait téméraire de s'aventurer sans guide dans ces parages, même par l'autre

1. M. English, inspecteur du chemin de fer à Magnésie, est non seulement bon connaisseur des environs, mais encore curieux des choses antiques, et les archéologues étrangers le consulteront avec fruit; je lui dois de précieux renseignements; il a bien voulu m'accompagner dans ma première ascension, et me trouver un guide sûr pour la seconde.



sentier, moins dangereux, qui, après une montée très raide, aboutit devant une sorte de ravin presque vertical; on se hisse tant bien que mal, d'un arbuste à l'autre, pour arriver, après quelques minutes de cette gymnastique, sur un petit plateau où l'on trouve les premières citernes et les premières maisons taillées dans le roc. Ce plateau, large d'environ 50 mètres, continue, en se rétrécissant graduellement par un plan incliné, long à peu près de 150 mètres, et dont le sommet est à environ 45 mètres au-dessus du plateau<sup>1</sup>. La hauteur totale du rocher est de près de 1000 pieds au-dessus du lac. A l'extrémité d'une languette, qui n'a plus que quelques mètres de largeur, se dresse, dominant les abîmes, ce rocher évidé que M. Humann croit être le *Trône de Pélops*, et à propos duquel je m'empresse de rectifier une erreur contenue dans mon précédent travail sur Niobé. L'article publié dans le *Westermann's Monatshefte*, année 1881, p. 462, où M. Humann a décrit le premier cette forteresse, devait être accompagné d'illustrations, qui, ainsi que la rédaction le constatait, s'étaient malheureusement égarées en route. Dès lors, la description très concise de M. Humann, se rapportant toujours à ces dessins manquants, pouvait prêter à équivoque et faire croire que le rocher en question était taillé en prisme, forme assez usitée pour les autels, alors qu'en réalité le rocher est *évidé* d'après la forme d'un prisme reposant sur une face horizontale, formant angle droit avec la paroi du fond.

Il en résulte une sorte d'abri, long de 1<sup>m</sup>,55 et large de 1<sup>m</sup>,30, sur une hauteur de 1<sup>m</sup>,20, où, selon M. Humann, pouvait fort bien se dresser le siège ou trône du seigneur de cette forteresse inexpugnable. La paroi de derrière, fort mince, est percée, vers le haut, d'un petit trou circulaire qui permet de jeter ainsi un regard sur le massif du Sipyle, alors que, sur le devant, on jouit d'un coup d'œil grandiose sur la plaine de l'Hermus, appelée aussi

1. Cf. l'article et les dessins publiés par M. Humann dans les *Mittheilungen des k. d. Inst., Athenische Abth.*, XIII, 1, p. 22 [M. Schweisthal paraît ignorer que la citadelle de Iarik-Kaïa a été décrite et que les monuments en ont été figurés, d'après les notes et les dessins de MM. Fabricius et Humann, dans l'*Histoire de l'Art* de MM. Perrot et Chipiez, t. V, p. 59-64. — *Réd.*]

les Champs Pélopiens par les anciens. Malgré la forme du rocher, je ne puis adopter sans réserve la manière de voir de M. Humann, ni surtout abandonner l'idée d'un culte rendu à Jupiter en ce lieu. Tous les mythographes nous parlent de la présence de Jupiter sur les hauteurs du mont Sipyle; les poètes rappellent à l'envi le commerce habituel de Jupiter avec Tantale, et l'on n'admettrait pas que ce rocher a eu une signification religieuse, si conforme, du reste, aux usages grecs? Dans l'idée des anciens, les sommets des montagnes étaient presque exclusivement consacrés à Jupiter. Je n'ajouterai à mes citations antérieures que ces paroles de M. de Molin. « Praeterea quo res securior esset, videtur veterem fuisse usum, ut in locis vel minus vel magis inviis collocarentur arae omnibus tamen late conspicuae. Quam collocationem Socratem quam maxime probavisse Xenophon auctor est. Haec praecipue de Jove valent qui cum caeli mutationibus praecisset in omnibus locis excelsis saepe nubibus obductis (νεφεληγερέτη Ζεύς) et fulmine ictis aras habebat. In Iliade plus semel commemoratur τέμενος βωμός τε θυήεις Διός, in monte Idaeo. In Graecia non unum fuisse montem in quo non ara fuerit Jovis contendere ausim. In Helicone... in Cronio Olympiae,... in Lycaeo monte Arcadiae, in Coenaeo monte insulae Euboeae, in Hymetto... in Parnasso, in Arachneo monte apud Argos, in Cithaerone, in Ithome, in Oeta, in Atho, in Laphystio, in Olympo, in Atabyrio, in monte nigro insulae Cephaleniae, in monte qui dicebatur ὄρος Aeginae, ubique Jovis stabant arae <sup>1</sup>. »

Le mot θρόνος avait, déjà avant l'époque de Pausanias, par exemple dans les écrits bibliques, pris souvent le sens figuré de *royauté, pouvoir*, et pourrait avoir été pris par notre auteur dans le sens métaphorique de *siège du pouvoir, capitale*; car, comme je l'ai dit ailleurs, il semble que, si le mot avait été pris dans son acception propre, le rocher nous offrirait aussi la forme véritable d'un siège antique, et non seulement l'emplacement où l'on pouvait dresser un siège. Les anciens nous citent plusieurs

1. A. de Molin, *De hypaethris aris*. Dissert. Berol., p. 33.

sièges semblables, notamment dans le voisinage, au mont Tmolus, une *exedra* en pierre blanche, érigée par les Perses, probablement à l'endroit où l'antiquité plaçait la naissance de Ζεύς ἑταῖρος<sup>1</sup>.

Un autre trône avait été taillé sur les bords du Bosphore pour permettre à Darius d'assister au défilé de son armée; les archéologues en ont aussi vainement cherché des traces sur le mont Herméen aux environs de Roumili-Hissar; ici encore, il faut croire qu'un vrai siège monumental avait été taillé dans les rochers.

Dans les légendes relatives à Tantale comme à Niobé, il y a un double courant, curieux à observer. D'une part l'esprit hellénique est fasciné par la grandeur de Tantale, fils et commensal de Jupiter, chef d'un empire puissant, maître de richesses immenses; comme Prométhée, Tantale était admiré pour la grandeur de ses crimes, pour l'audace avec laquelle il tenta Jupiter même; sa chute et son châtimement final assuraient au héros une sorte de bienveillante sympathie; mais, d'autre part, le respect dû à la puissance des dieux combattait cette sympathie et commandait plutôt de vouer à l'exécration le tyran sacrilège qui avait violé toutes les lois divines et humaines. De ces deux sentiments contraires, que le mythe de Tantale éveillait dans le cœur des Grecs, c'est le dernier qui, peu à peu, a prévalu.

Mais ce que Tantale perd, son fils Pélops le regagne, lui qui était le héros éponyme d'une vaste contrée grecque, l'ancêtre de toute une tribu hellénique, et que la piété pouvait, sans crainte de sacrilège, honorer d'autels et d'offrandes.

Pélops devient de plus en plus populaire, et cette popularité

1. Strabon, XIII, 4, 5. D'après des renseignements particuliers qui m'ont été fournis par un haut fonctionnaire ottoman, cette *exedra* existe encore de nos jours; elle a la forme d'un fer à cheval, et des morceaux en ont déjà été descendus dans la plaine. Les archéologues qui dans les dernières années ont gravi le Tmolus pour retrouver des vestiges, ont fait fausse route, parce que ce n'est pas sur le sommet le plus haut qu'il faut chercher, mais sur un sommet secondaire, d'où la vue, d'après Strabon, domine les plaines environnantes, et principalement celle du Caystre. C'est d'Odemisch qu'il faut partir: tels sont les renseignements que j'ai obtenus à la dernière heure de mon séjour en Asie Mineure, et que je n'ai donc pu contrôler, mais dont je n'ai aucune raison de soupçonner la sincérité.

peut avoir fait nommer *Trône de Pélops* ce que Pline appelle encore *Tantalís, claríssima urbs*, la célèbre résidence du roi Tantalé<sup>1</sup>. Du reste, les auteurs anciens sont d'accord pour attribuer la possession de cette acropole à Tantalé d'abord, à son fils ensuite<sup>2</sup>, de sorte que la double dénomination que nous lui connaissons, n'implique nullement une contradiction. L'appellation de *trône* ne sera venue qu'après l'invasion des Perses, et à la suite de la coutume de ceux-ci d'élever sur les hauteurs des monuments commémoratifs de leurs hauts faits; alors l'ancienne tradition d'un sanctuaire de Zeus, tradition mentionnée par Eschyle et Strabon, aura été reléguée au second plan, et l'on aura appliqué le nom de Pélops soit, ce que je crois, à la citadelle tout entière, soit, comme le veut M. Humann, à ce rocher bizarrement taillé, pour lequel je réclame, au contraire, une signification religieuse.

En dehors de ce rocher, l'attention de l'archéologue est attirée à Tantalís par les citernes et les maisons. Les citernes, au nombre de sept ou huit, sont adroitement disposées partout où l'on pouvait, grâce à la déclivité du rocher, recueillir les eaux pluviales amenées par de petites rigoles artificielles ou naturelles; elles sont de forme cylindrique, creusées dans le roc vif, et se rétrécissent vers le haut, afin d'être plus facilement fermées et de donner moins de prise à la chaleur du soleil; leur capacité peut être de 4 à 6 mètres cubes; afin d'empêcher toute déperdition du précieux liquide ainsi recueilli, les parois sont revêtues d'une double couche de ciment, la première directement appliquée sur le rocher, à gros grain, la seconde excessivement fine et résistante; dans la plupart des cas, ce ciment est parfaitement conservé.

Lors de ma seconde visite à Tantalís, j'avais pris avec moi

1. Pline, *H. N.*, II, 41.

2. Le rhéteur Arístide appelle une ville du Sipyle qui, comme nous le verrons, n'est autre que Tantalís, Ταντάλου καὶ Πέλοπος οἰκισμὸν. Arist., I, p. 277, ed. Jebb. Un mythographe dit que Pélops a été l'échanson des dieux au mont Sipyle. Cf. Philostrate, *Imagines* I, 16.

des ouvriers qui sont descendus dans plusieurs citernes à l'aide de cordes et en ont nettoyé le fond, où un demi-pied de détritüs de toute espèce s'était amassé. En dehors du squelette desséché d'un gigantesque vautour, on remonta des morceaux du ciment que je viens de décrire et de nombreux fragments de poterie, parmi lesquels le col d'une hydrie dont la perfection technique exclut toute idée d'archaïsme. Ces débris semblent indiquer que l'acropole était encore habitée et utilisée à une époque relativement basse, au iv<sup>e</sup> ou au iii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Malheureusement, mes ouvriers ayant bientôt épuisé la provision d'eau, péniblement apportée du bas de la vallée, je n'ai pu continuer ici mes recherches; peut-être qu'un autre voyageur pourra les compléter.

Quant aux habitations, au nombre d'une vingtaine, ce sont des chambres taillées dans le roc. Comme le terrain est en pente, la paroi du fond est élevée de 6 à 8 pieds, et les parois latérales décroissent du côté de la façade qui était probablement faite de bois ou de matériaux très légers, puisqu'il n'en est resté trace; dans la paroi du fond, on voit parfois des trous carrés qui ont sans doute servi à fixer des poutres de la toiture. Somme toute, ces maisons reproduisent en grand la disposition du « trône » de M. Humann, qui donne, dans le recueil périodique déjà cité, des dessins très intéressants de l'acropole, du « trône », ainsi que des maisons. J'ai fait débarrasser l'emplacement de deux chambres contiguës des arbrisseaux et de l'humus qui l'avaient envahi; j'ai trouvé dans ces décombres beaucoup de briques rouges et brunes, ainsi qu'un morceau de fer; par la même raison que pour les citernes, je n'ai pas pu continuer ces recherches. Aucune trace de maçonnerie n'a pu être observée; en revanche, on peut constater une grande habileté à tailler le rocher, habileté qui se retrouve au tombeau de Tantale, situé à 2 kilomètres de là, et que Vitruve reconnaissait aux vieux Phrygiens.

Quant à l'image de Niobé, M. Humann se refuse à la voir avec moi sur un rocher voisin de Tantalus, et il admettrait plutôt que

cette image a complètement disparu. Inutile de reprendre ici les arguments que j'ai tirés des historiens et de faire valoir le voisinage de tant de souvenirs relatifs à Tantale et sa famille; je me bornerai à dire qu'on semble trop attendre d'un simple *lusus naturae*, qui ne peut évidemment pas présenter la précision des traits qu'on exigerait d'une œuvre d'art. En travaillant au temple de Cybèle Plasténé, j'ai passé une quinzaine de jours au-dessous de cette image; je l'ai montrée alors aussi bien à des visiteurs européens qu'à des indigènes, et tous ont parfaitement reconnu la silhouette d'une femme, silhouette visible à plus d'un kilomètre de là. Mais, objecte M. Humann, il y manque le signe le plus caractéristique, cette eau suintant le long des rochers qui devait donner l'idée de larmes. La réponse est facile : le terrible tremblement de terre du mois de juillet 1880 a bouleversé complètement les couches géologiques de la contrée; à chaque instant, on rencontre des fontaines restées à sec depuis cet événement, qui a également privé les environs du Jarik-kaïa d'une quantité de sources que les indigènes se rappellent avoir vu couler; ce sont eux qui m'ont assuré que la paroi de Niobé était autrefois arrosée d'eau, et, comme preuve évidente de cette assertion, il reste encore au-dessous du rocher une rigole qui réunissait ces eaux pour traverser le torrent du Jarik-kaïa sur un petit pont, aujourd'hui écroulé, et pour alimenter, à quelques centaines de pas plus loin, un moulin, abandonné et en ruines, depuis que les larmes de Niobé ne coulent plus.

Du reste, l'examen attentif du rocher de Niobé permet de constater les dépôts calcaires que les sources y ont laissés; précisément, à la hauteur de la tête, il y a deux trous, dont on trouve l'analogue dans la gorge du Jarik-kaïa, trous d'où l'eau devait couler avec plus de force, et donner ainsi l'idée d'une femme qui pleure. Le récit d'un auteur ancien, racontant comment un sculpteur aurait foré dans le rocher de Niobé des trous dans lesquels il aurait amené secrètement les eaux d'une source voisine, pour figurer ainsi les larmes, n'est donc pas tout à fait aussi absurde qu'il paraît.



A vingt minutes environ du rocher de Niobé, se trouve une source que j'avais, lors de mon premier voyage, considérée comme une source thermale; mais, en réalité, la température, toujours constante, de l'eau ne semble chaude qu'en hiver; pendant les grandes chaleurs de l'été, cette source, emprisonnée dans une sorte d'étuve voûtée, paraît au contraire d'une délicieuse fraîcheur, et des gens riches arrivent alors de de Magnésie pour s'y baigner; les arbustes voisins, tout couverts de rubans et de morceaux d'étoffe attachés par des femmes musulmanes, témoignent des vertus mystérieuses que la croyance populaire attache à cette eau. Néanmoins, je ne puis partager l'opinion de M. Ramsay qui y voit le siège d'Apollon ἐν Πάγδοις, le dieu invoqué par les Magnésiens dans leur traité avec Smyrne<sup>1</sup>. Une niche voisine, taillée dans le roc du mont Sipyle, que M. Ramsay attribue également à ce sanctuaire et dont il donne une reproduction, ne m'a semblé être qu'une grotte naturelle agrandie artificiellement et au fond de laquelle on a ménagé une sorte d'auge pour recueillir l'eau filtrant de la voûte. Des trous, pratiqués en guise d'escalier, permettaient de monter à la niche et d'y puiser cette eau qui, aujourd'hui, est tarie également.

### III

#### UNE CITÉ ÉOLIENNE

Au mois d'août 1888, j'ai entrepris, avec quelques autres voyageurs, une excursion dont le but premier était l'étude de ces restes antiques situés au delà de Petrota et de la vieille Smyrne, restes dont M. Weber, dans son ouvrage sur le Sipylus, a donné une description fort détaillée et fort exacte. M. Weber croyait alors y reconnaître le sanctuaire de Plasténé, dont les inscriptions qu'on sait n'avaient pas encore révélé le véritable empla-

1. *Journal of Hellenic Studies*. Avril 1882 p. 38.

cement. Notre petite caravane, après avoir de grand matin quitté en barque le port de Smyrne et abordé à Petrota, commença par visiter ce qu'on appelle *la Vedette*, rocher situé au-dessous de l'acropole de la vieille Smyrne, et probablement fortifié aux temps anciens, d'où l'on jouit d'un splendide coup d'œil sur Smyrne et le golfe. La description de ce monument a été donnée à plusieurs reprises, entre autres par M. Weber, de sorte que nous ne nous y arrêterons pas. Après avoir marché pendant trois ou quatre heures dans la direction de l'est, nous arrivâmes à ces ruines que les Turcs, à cause de la configuration du terrain, appellent *Ada*, c'est-à-dire l'îlot; elles occupent en effet un mamelon facile à fortifier qui émerge au milieu de collines plus basses.

A 300 mètres environ des ruines décrites par M. Weber, j'ai constaté sur le sol les traces d'un mur d'enceinte, resté inconnu aux visiteurs antérieurs, ainsi que le seuil d'une porte. Ces détails, de même que toutes mes autres constatations, n'ont fait que confirmer l'idée que je m'étais déjà formée sur les plans donnés par MM. Weber et Ramsay, à savoir qu'on se trouve en présence non d'un sanctuaire, mais d'une place forte, formée par une acropole longue de 22 mètres sur 13 mètres, entourée au moins de deux enceintes concentriques, et capable, par conséquent, d'abriter un certain nombre d'habitants. L'acropole était formée par un rocher abrupt facile à défendre; l'une des extrémités est même aujourd'hui inaccessible sans le secours d'une échelle; cette petite citadelle occupait le centre de l'enceinte marquée sur le plan de M. Weber et où nous relevons les restes d'un mur pélasgique ainsi qu'une tour flanquant la porte d'entrée, ce dernier détail prouvant, encore une fois, le caractère militaire des ruines. Entre cette enceinte et le mur extérieur, il y avait probablement de nombreuses constructions habitées par les membres de la communauté politique qui s'était fixée là, sous la protection de l'acropole. Des recherches, même superficielles, amèneraient rapidement, j'en ai la conviction, la preuve de mon hypothèse; du reste, en descendant du côté opposé à

Smyrne, nous remarquâmes sur le versant, masqué en partie par les broussailles, l'angle très régulièrement travaillé en appareil moyen d'une terrasse antique.

Ayant fait la rencontre accidentelle d'un chasseur yourouk, natif d'un de ces petits villages cachés dans les vallons du Yamanlar-Dagh, notre caravane l'avait engagé comme guide; quand cet indigène nous vit examiner si soigneusement les restes antiques d'Ada, il nous déclara que plusieurs forteresses semblables se trouvaient dans la montagne, dans la direction d'Émir-Alem.

Au lieu de retourner vers Smyrne, nous continuâmes donc notre route vers le nord-est sous la conduite de notre guide qui, tout en gardant sensiblement la même direction, dut pourtant faire de nombreux détours afin de retrouver des sources et de nous procurer l'eau fraîche si nécessaire aux voyageurs pendant les chaleurs torrides du mois d'août. Bientôt nous avions perdu toute trace de sentier et nous entrions dans des bois qui témoignent encore de l'ancienne richesse forestière de l'Asie Mineure et présentent les essences les plus variées, pins et sapins, mûriers, noyers, arbres à gomme comestible, chênes valonées, etc.; après avoir franchi la crête centrale du massif, nous rencontrâmes un paysage des plus pittoresques où, au milieu de la forêt, d'énormes rochers forment un pont bizarre. Bientôt notre guide nous montra ce qu'il appelait la première forteresse : c'était tout simplement un rocher, abordable seulement par un chemin large de quelques mètres, chemin qui avait été barré autrefois par une muraille dont on voyait encore des traces au niveau du sol; sur le plateau se retrouvaient çà et là quelques débris de poterie, mais rien d'autrement remarquable, de sorte qu'il nous fut impossible de dire si nous nous trouvions en présence d'une station antique ou simplement d'un refuge byzantin.

Après cinq heures de marche opiniâtre depuis Ada, nous arrivâmes enfin devant une colline ayant de loin la forme d'un cône arrondi, où nous trouvions des constructions dont l'antiquité,

cette fois-ci, n'était plus contestable. Dans la langue du pays, elle s'appelle *Gueuk-kaïa*, « le rocher bleu ». De loin, on pouvait déjà voir de grands murs de soutènement en pierre de moyen appareil; malheureusement, la colline entière est formée d'une roche schisteuse qui se décompose rapidement, de sorte qu'il n'est rien resté des ouvrages qui couronnaient l'acropole<sup>1</sup>; seule, une citerne élevée rappelle l'ancienne destination militaire; ce fait n'est pas isolé, comme le prouve le récit d'un voyageur moderne qui, à l'acropole de Sardes, a pu à peine trouver assez de place pour poser ses appareils topographiques<sup>2</sup>. Vers le bas de la colline, on remarque, tout comme à Ada, de nombreux fragments de poteries, entre autres un morceau de la gorge d'un vaste *πίθος*, puis des pierres taillées, munis de trous carrés, provenant probablement de quelque porte aujourd'hui disparue; au pied de la colline coule une délicieuse source, fort abondante, qui a été captée pour alimenter les conduites d'eau de Ménémén. Dans la forêt qui, aujourd'hui, entoure Gueuk-kaïa, on voit çà et là des murs antiques, d'un appareil merveilleusement régulier, formant des carrés qui marquent sans doute l'emplacement de maisons antiques. Mais le temps nous presse. Partis à quatre heures du matin de Smyrne, nous voyons le soleil toucher maintenant presque l'horizon. Après avoir pris le repos le plus nécessaire, nous nous remettons en route, et, toujours guidés par notre Yourouk, nous nous dirigeons vers l'Hermus pour arriver avec la nuit à Émir-Alem, pauvre village turc, dont le *kaphénion*, bien qu'il se trouve à côté d'une halte du chemin de fer, n'a rien d'engageant, de sorte que nous sommes obligés de continuer notre route le long des rails jusqu'à Ménémén, où nous arrivons tout harassés vers neuf heures du soir.

Si l'on se demande maintenant quelle est la signification des

1. M. Ramsay croit même que les citadelles, d'un type et d'une origine analogues à Gueuk-kaïa, qu'il a rencontrées, n'ont jamais possédé de fortifications très étendues, mais que leurs habitants se fiaient plutôt à la configuration naturelle du terrain qu'aux travaux d'art.

2. W. de Diest, dans *Petermann's Mittheilungen*, année 1880.

ruines de Gueuk-kaïa, je crois qu'on peut partir de la théorie émise par M. Ramsay qui voit dans Ada une forteresse éolienne, située à mi-chemin entre Temnos, qui est sa métropole, et le port de Smyrne; selon le même auteur, Ada a absolument les mêmes caractères que la vieille Smyrne, tout comme on retrouve aux deux endroits des fragments de la même poterie à reflets métalliques<sup>1</sup>. Or, Gueuk-kaïa est le pendant absolu d'Ada, sur le versant opposé du Yamanlar-Dag, et a failli du reste être découvert par M. Ramsay qui, parti d'Émir-Alem, a visité tout d'abord la petite acropole *of a pre-Greek race*, et recueilli ensuite la très intéressante inscription gravée, en caractères de 0<sup>m</sup>,15 de hauteur, sur un rocher naturel, ἔρια τῶν Μελαμπαγίτων, et puis, sur la face opposée, .... Ἡρακλεῶτων. Ses guides lui avaient bien dit que sur la montagne qui se voyait au loin, il y avait *many old things*, mais M. Ramsay, pressé par le temps, ne put faire ce détour qui nous aurait certainement valu des appréciations fort intéressantes. Se fondant sur l'inscription que nous venons de citer, M. Weber place sur sa carte des environs de Smyrne<sup>2</sup> un lieu antique, du nom de Melampagus, dans la direction de Gueuk-kaïa; cette dernière montagne, qui est parfaitement visible à Émir-Alem, dominant les autres mamelons de la chaîne, a été également relevée sur la carte publiée par M. de Diest dans *Petermann's Mittheilungen*, bien que, pour autant que je sache, aucun Européen n'en eût, avant nous, gravi le sommet. Pour moi, je suis convaincu du caractère identique d'Ada, de Gueuk-kaïa et de cette forteresse de Nemroud-kalessi, située sur la rive opposée de l'Hermus, dans laquelle M. Ramsay voit la ville éolienne de Temnos<sup>3</sup>. Dans cette dernière ville, ce qu'il y a de particulièrement remarquable, c'est le système par

1. *Journal of Hell. Stud.*, vol. II, 2, 302.

2. Σμύρνη μετὰ τῶν περὶ, κατὰ ἱερογράφημα Γ. Βεμπέρου.

3. Il ne faut pas confondre ce *Nemroud-kalessi* (personnellement, j'ai entendu prononcer *Nemourt-kalessi*) avec le *Nemroud-kalessi* dans lequel on vu la ville éolienne d'Aegae. Cf. *Journal of. Hell. Stud.*, l. c., et *Bulletin de Corresp. Hell.* avril 1886, p. 275, p. 511. — Strabon, XIII, 3, 5, relève le caractère montagneux de la contrée occupée par les villes éoliennes.

étages ou terrasses d'après lequel les maisons étaient groupées sur le flanc de la colline. Vu de loin, Nemroud-kalessi offre une certaine analogie avec l'Acropole d'Athènes; mais, quand on arrive plus près, les pentes sont moins raides; le chemin passe là où était autrefois une porte fortifiée, à quatre cents pas environ de l'acropole proprement dite, et il continue à travers les restes de murs qui se coupent à angle droit, et dans lesquels je voyais d'abord des enceintes semblables à celles qui entourent les châteaux forts du moyen âge; mais après avoir franchi successivement six ou sept de ces murs — dont il n'existe généralement plus que deux ou trois assises — je vis que j'avais devant moi, non seulement une ou plusieurs enceintes, mais encore tout un ensemble de terrasses, supportant les maisons de la cité éolienne, alors que le plateau était principalement réservé aux édifices publics. Or, les murs et la poterie ont à Nemroud-kalessi le même caractère qu'à Gueuk-kaïa et Ada; dans cette dernière cité, il existe aussi, comme je l'ai dit, des traces d'un système analogue de terrasses, auquel Gueuk-kaïa devait se prêter moins bien, à cause de sa pente trop raide.

Cependant sur le côté occidental, où la pente est plus douce, des murs que j'avais aussi pris pour des murs d'enceinte pourraient bien avoir eu une destination identique.

Pour ce qui est de l'analogie existant entre l'acropole de la vieille Smyrne et Ada, je ne voudrais pas l'admettre sans réserve; il me semble que la première, avec sa porte basse et un angle fortifié d'une façon fort primitive, doit remonter à une antiquité beaucoup plus haute qu'Ada, où il existe entre autres une sorte de caveau, dont la maçonnerie très soignée date d'une période où la technique avait acquis tout son développement<sup>1</sup>; mais cela n'exclut nullement la possibilité, je dirais volontiers la probabilité que les deux citadelles, à un moment donné, aient appartenu à une même race, à une même confédération politique et qu'on puisse par conséquent y retrouver des débris d'une même culture.

1. Cf. Weber, *op. cit.*, p. 28.



En tout cas, je crois à l'existence d'une ligne stratégique allant du golfe de Smyrne à Temnos, ligne qui avait des stations à l'endroit qu'on a si bien appelé *la Vedette*, puis à Ada et à Gueuk-kaia, et peut-être aussi à l'acropole de la vieille Smyrne. Du reste toute la chaîne du mont Sipyle était parsemée de fortifications pareilles. En dehors de celles que nous venons d'énumérer sur la route directe de Smyrne à Temnos, il y a dans le voisinage de Smyrne une seconde acropole signalée par M. Weber; puis, près d'Émir-Alem, les ruines baptisées du nom d'Héraclée et un autre petit plateau fortifié; puis Assar-kalessi, qui est entre Émir-Alem et Magnésie, Iaour-kalessi, dont le caractère byzantin est probablement dû à une reconstruction sur un emplacement antique, l'acropole de Magnésie, elle aussi remaniée, Bel-Caivé du côté de Nymphi, dominant la route de Smyrne à Sardes, et enfin Tantalís. Le mont Sipyle a donc été un vaste camp retranché, ardemment convoité, grâce à sa position géographique qui barre l'accès de la mer aux fertiles plaines arrosées par l'Hermus et ses affluents; et si une partie des fortifications ont été élevées pendant les guerres entre Éoliens et Ioniens, guerres dont la possession de Smyrne était l'enjeu, l'origine d'un certain nombre d'autres fortifications remonte sans doute à l'époque pélasgique ou phrygienne. Des recherches détaillées sur place peuvent seules porter la lumière dans cette intéressante question.

Il y a cependant des textes anciens qui constatent des relations entre la vieille Smyrne et les Éoliens, puis, évidemment pour une époque plus ancienne, entre la même Smyrne et Tantalís. Ainsi Pausanias assure que Smyrne était une des douze villes éoliennes, dont l'emplacement habité encore du temps de l'auteur, s'appelait la vieille ville<sup>1</sup>. D'un autre côté, le rhéteur Ælius Aristide fait en quelque façon de Tantalís la métropole de Smyrne.

1. Paus., VII, 5, 1. Cf. Kiepert, *Lehrbuch der alten Geogr.*, 1877, p. 110, 111 qui place les Éoliens entre le Caïcus et l'Hermus, depuis Pitane jusqu'à la vieille Smyrne. Au moment de corriger ces épreuves, je vois par le n° 29 du *Litt. Centralblatt* que la ville d'Aegae, citée dans une note précédente, est également construite sur terrasses; on peut donc reconnaître là un système éolien.

Dans un passage qui, je crois, n'a pas encore suffisamment attiré l'attention des archéologues, il dit : « La ville la plus ancienne était à l'intérieur du mont Sipyle, là où se trouvent les lits des dieux et les chœurs des Corybantes qui entourent la mère de Jupiter; elle a été d'abord extraordinairement favorisée des dieux qui lui ont prodigué des présents et y ont partagé les repas des héros: mais aujourd'hui elle n'est habitée que par les Nymphes, submergée qu'elle est dans un marais. La seconde ville est au dessous du mont Sipyle, entre la première et la ville moderne, près du rivage du port<sup>1</sup>, et par comparaison avec cette dernière on l'appelle maintenant aussi l'ancienne » : Ἡ μὲν οὖν πρεσβυτάτη πόλις ἐν τῷ Σιπύλῳ κτίζεται, οὗ δὴ τὰς τε θεῶν εὐνάς εἶναι λέγουσι καὶ τοὺς Κουρήτων χοροὺς περὶ τὴν τοῦ Διὸς μητέρα· οὕτω δ' ἦν ἐξ ἀρχῆς θεοφιλὴς ὥστε λέγουσιν οἱ ποιηταὶ τοὺς θεοὺς ἅμα τοῖς ἥρωσιν ἐρανίζειν εἰς αὐτὴν ἀναμιῖξ εὐωχομένους· ἐκείνην μὲν οὖν αἱ Νύμφαι δέχονται, καὶ νῦν ἐστὶν ὕφαλος ὑπελθοῦσα τὴν λίμνην ὥς φασι· δευτέρα δὲ μετὰ ταῦτα ὤκετο ὑπὸ τῷ Σιπύλῳ παρὰ τὴν χηλὴν τῆς ἡϊόνος ἐν μέσῳ τῆς ἀρχαίας καὶ τῆς νῦν, ἡ νῦν ἀρχαία πρὸς ταύτην καθεστηκυῖα..... Τρίτῃ δὲ ὡς οἱ ποιηταὶ καλοῦσι, βήματι κινηθεῖσα ἡ πόλις εἰς ἐν τόδῃ κατέσθη τὸ σχῆμα<sup>2</sup>.

Ailleurs Aristide confirme que la vieille ville du mont Sipyle est le lieu de naissance de Jupiter et le lieu de réunion des Curètes, serviteurs de Cybèle, et qu'elle a été construite par Tantale et Pélops, alors que la seconde doit son origine à Thésée et la troisième à Alexandre; et les « *Pélopes* », quand ils sont partis pour la Grèce, ont passé par Smyrne<sup>3</sup>.

Il est évident que l'auteur entend désigner Tantalus, dont il rappelle la signification et la destruction, de la même façon qu'Aristote, Strabon, Pline et Pausanias.

1. Strabon, XIV, 1, 37, nous dit en effet, absolument d'accord avec Aristide, que Smyrne possède deux rades, l'une pour la Smyrne de son temps, et l'autre, à vingt stades de là, à proximité de l'ancienne ville, c'est-à-dire, à peu près là où se trouve aujourd'hui l'échelle de Petrota, au-dessous de l'acropole.

2. Ael. Arist., ed. Dindorf, I, 361.

3. Id. *Palinodia in Smyrn.*, *Monodia in Smyrn.*, p. 425. De même Etienne de Byzance dit que l'ancienne Smyrne, alors appelée *Nautichon* (port), fut fondée par Tantale. Cf. Weber, *op. cit.*, p. 71.

Si l'on prenait à la lettre l'assertion que la vieille Smyrne est entre la toute vieille et la moderne, cette indication, comme le montre la carte de M. Weber, nous conduirait vers Ada. Mais Ada n'a rien à voir avec Tantale et Pélops, et l'on chercherait en vain le lac dans lequel, d'après le mythe, la cité a été précipitée. Il faut évidemment prendre ces mots ἐν μέσῳ dans un sens plus large, l'auteur ayant seulement voulu marquer la direction vers le massif du mont Sipyle. Outre l'allusion relative au lac de Tantale, il y en a d'autres qui se rapportent au culte de Zeus et à celui de Cybèle, dont les Curètes et les Corybantes formaient le cortège, et dont nous connaissons deux sanctuaires, le temple de Plasténé et l'image sur le rocher de Coddinos, au pied de Tantalís.

Il résulte de ces textes, comme M. Humann l'avait déjà constaté par d'autres motifs, que l'acropole de la vieille Smyrne et les collines environnantes n'étaient pas situées, pour les anciens, dans le mont Sipyle, mais que les anciens désignaient sous le nom de *mont Sipyle* les masses montagneuses qui s'élèvent derrière ces collines, et plus particulièrement le massif dont le centre est à Magnésie : *Sipylus in Magnesia* est le nom que Pline donna à la citadelle de Tantale<sup>1</sup>. C'est une preuve de plus que le tombeau de Tantale que Pausanias a vu ἐν Σιπύλῳ<sup>2</sup>, dans le véritable Sipylus, ne peut pas être situé ἐπὶ τῷ Σιπύλῳ, sur les collines qui sont au-dessous de cette montagne. Texier a donc donné à tort ce nom, aujourd'hui pourtant populaire, à ce tombeau fort ancien qui se trouve à côté de la vieille acropole; cette appellation revient de droit, je l'ai dit ailleurs, à ce tombeau à deux chambres qui est situé non loin du lac et de la citadelle de Tantale. Pourtant quand, de Smyrne, je voyais la colline couronnée des derniers restes de ce puissant tumulus dont Texier nous a donné le plan, je me disais que c'est peut-être la vue de ce monument, alors intact et dominant la ville et le golfe, qui a

1. Pline *H. N.*, II, 41; V, 117; cf. Strabon, XIII, 8, 2.

2. Paus., II, 22, 4; V, 13; voyez sur ce point aussi mon travail sur Niobé.

inspiré, sur les bords du Mèlès, le chantre d'Achille, quand il parle du tombeau élevé à son héros :

.....μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον  
 ... Ἀχτῇ ἐπὶ προῦχούσῃ, ἐπὶ πλατείᾳ Ἑλλησπόντῳ ·  
 ὥς κεν τηλεφάνης ἐκ παντόφιν ἀνδράσιν εἴη  
 τοῖς, οἳ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσσονται.

(Od., XXIV, 80.)

Martin SCHWEISTHAL.

## HENRI SCHLIEMANN

---

Le 22 juillet dernier, après une laborieuse campagne de fouilles à Hissarlik, Henri Schliemann écrivait au prince de Bismarck : « Mes ouvriers et moi, nous sommes exténués de fatigue. Je suis obligé d'interrompre mes travaux le 1<sup>er</sup> août. Mais, si le Ciel me prête vie, je compte les reprendre avec toute l'énergie dont je suis capable le 1<sup>er</sup> mars 1891. »

Une lettre particulière de l'illustre explorateur, écrite, comme presque toutes ses lettres, dans un grec classique d'une remarquable pureté, donnait en même temps une inquiétante nouvelle : M. Schliemann venait d'être atteint de surdité. Il se rendit à Halle pour y subir une opération douloureuse, qui paraît avoir fortement ébranlé sa constitution ; puis il alla chercher à Naples le soleil du Midi auquel il était habitué. C'est là qu'il vient de mourir presque subitement, d'une affection de l'ouïe compliquée de désordres cérébraux.

Avec lui disparaît un des types les plus extraordinaires de notre époque, singulier mélange d'aptitudes commerciales et d'enthousiasme scientifique, nature de *conquistador* pour qui l'Eldorado obstinément rêvé, patiemment découvert, a été le sous-sol inexploré du monde hellénique. Sa jeunesse misérable, sa fortune rapide, ses fouilles couronnées de succès si merveilleux à Troie, à Mycènes, à Tirynthe, tout cela tient du roman et paraîtrait à peine croyable si nous n'avions pas entre les mains et sous les yeux les pièces justificatives de cette prodigieuse histoire d'une volonté.

Dans la préface de son grand ouvrage sur Troie, traduit en français par M<sup>me</sup> Egger, Schliemann a publié son autobiographie, le récit à la fois naïf et calculé des angoisses de sa jeunesse, des labeurs féconds et des triomphes de son âge mûr.

Il naquit le 6 janvier 1822 à Neu-Buckow dans le Mecklembourg-Schwerin, où son père était pasteur protestant. A l'âge de huit ans, il reçut en cadeau l'*Histoire universelle pour les enfants* de Jerrer : il y vit une gravure représentant Troie en flammes qui fit sur lui une impression profonde. Dès cette époque (1829), il rêva d'être celui qui rendrait les ruines de Troie à la lumière : il s'en ouvrait à sa petite voisine, Minna, et ce grand dessein archéologique venait se mêler à leurs projets amoureux.

Le père Schliemann avait sept enfants et se trouvait dans une situation très précaire. Dès l'âge de quatorze ans, le jeune Henri dut entrer comme sauteur chez un épicier ; il y resta près de six ans, travaillant de cinq heures du matin à onze heures du soir. Nous le trouvons ensuite à Hambourg, où,

après des mois de maladie et de misère, il s'embarque comme mousse à bord d'un brick allant au Vénézuéla. Pour s'acheter une couverture de laine, il avait dû vendre son dernier habit !

À la hauteur du Texel, le brick fit naufrage ; Schliemann, sauvé à grand-peine, se réfugia à Amsterdam, où son extrême dénuement l'obligea à simuler une maladie pour être reçu à l'hôpital.

Grâce à la compassion de quelques bonnes âmes, le jeune Henri obtint une place de commis à Amsterdam : c'est là qu'il commença ses études, avec le secours d'un petit nombre de livres lus et relus pendant de longues nuits. Il apprit ainsi l'anglais, le français, l'espagnol, le russe et d'autres langues, qu'il parlait avec facilité, mais sans correction. En 1846, il fut envoyé comme agent commercial à Saint-Pétersbourg, où il acquit une petite fortune ; puis il se rendit en Californie et se fit naturaliser Américain. Revenu en Russie, il donna une vive impulsion à ses affaires, qui portaient principalement sur l'indigo ; pendant la guerre de Crimée, il doubla son capital. Devenu riche, Schliemann apprit le grec : ce fut le premier luxe qu'il s'accorda.

En 1866, à la suite d'un voyage dans l'Extrême-Orient, Schliemann publia en français son premier ouvrage : *La Chine et le Japon*. Mais bientôt ses préoccupations d'enfant redevinrent impérieuses et il tourna toute son activité vers l'exploration du monde homérique. C'est cette exploration qui l'a presque exclusivement absorbé de 1868 à 1890 : à la différence du plus grand nombre des rêveurs, il a vu, en partie du moins, ses rêves s'accomplir.

Schliemann a conduit cinq grandes campagnes archéologiques : à Ithaque (1868, 1878) ; à Troie, sur la colline nommée *Hissarlik*, c'est-à-dire *les palais* (1871-1874, 1878-1882, 1890) ; à Mycènes (1874-1876) ; à Orchomène (1881) ; enfin à Tirynthe (1884-1885).

Les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur ses fouilles sont de valeur très inégale ; les meilleurs sont si mal composés et si mal écrits qu'on peut à peine les qualifier de livres. Mais Schliemann laisse au monde plus et mieux qu'une œuvre littéraire ; il a rendu au jour, surtout à Troie, à Mycènes et à Tirynthe, toute une époque de la civilisation et de l'histoire.

Ses premiers travaux furent mal accueillis par les savants, surtout par ceux de l'Allemagne : on alla même, tant à Berlin qu'à Paris, jusqu'à le soupçonner d'être un mystificateur. Adrien de Longpérier ne crut jamais à l'authenticité du trésor découvert par Schliemann à Troie ; il a fallu la trouvaille des tombes royales de Mycènes, véritables magasins d'objets en argent et en or explorés sous la surveillance de savants grecs, pour imposer silence à des soupçons injurieux. Plus injurieux, d'ailleurs, qu'injustes, car les relations de Schliemann sont si vagues, si confuses, il y trahit à la fois tant de vanité et tant d'inexpérience, qu'aujourd'hui encore, à la lecture de ses premiers ouvrages sur Ithaque et sur Troie, on comprend, on partage le sentiment de répulsion et de méfiance qui prévalut si longtemps à son égard dans le monde des archéologues de profession.

À Troie, Schliemann exhuma les restes de plusieurs établissements superposés, dont le plus ancien est certainement antérieur à l'époque où la légende



place la guerre de Troie. Au-dessus sont les vestiges d'une bourgade qui a été détruite par un violent incendie : parmi les objets découverts dans cette couche de débris, il y a la fameuse série de vases et de bijoux en or où Schliemann reconnaissait sans hésiter le trésor de Priam.

Je ne sais pas, personne ne peut savoir s'il a jamais existé un roi du nom de Priam ; mais que le trésor découvert ait appartenu à un prince de ce pays, que ce prince ait vécu plusieurs siècles avant Homère, que la bourgade où il résidait ait été détruite par le feu, voilà des faits dont le premier est probable et dont les deux derniers sont certains.

On peut en dire autant des tombeaux découverts à Mycènes par Schliemann, tombeaux dont la richesse métallique est immense et qui sont assurément ceux de personnages royaux antérieurs à Homère, de princes dont l'opulence est célébrée par la tradition homérique. En y reconnaissant les sépultures d'Agamemnon, de Cassandre, d'Eurymédon, etc., Schliemann n'a pas émis une hypothèse déraisonnable : sa foi un peu naïve dans le fonds historique des légendes grecques est loin sans doute d'être partagée par les archéologues, mais, par l'effet même des prodigieuses découvertes où cette foi l'a conduit, on n'ose plus dire aujourd'hui, comme on le faisait il y a vingt ans, que les traditions homériques sont de simples mythes. Si nul ne peut distinguer ce que la poésie a ajouté à la tradition, personne ne conteste qu'il n'y ait une tradition, c'est-à-dire de l'histoire, à la source de toute cette poésie.

A Tirynthe, Schliemann débaya un palais, orné de peintures murales infiniment curieuses, qui appartient à la même époque que les tombeaux de Mycènes. Comme à Mycènes, il finit par avoir raison de ses contradicteurs, qui niaient la haute antiquité des monuments découverts par lui. Depuis 1874, toutes les trouvailles de Schliemann, annoncées avec un manque de modestie qui agaçait les plus bienveillants, ont suscité de vives polémiques : Schliemann répondait à ses adversaires par des injures d'abord, puis par de nouvelles fouilles, de nouvelles découvertes ; c'est pour confondre des objections qui lui avaient été faites au sujet de l'acropole de Troie qu'il a entrepris en 1890 des recherches plus étendues sur le même terrain. Si, dans le détail, il s'est souvent trompé, on peut dire que sur tous les points essentiels il a réduit au silence ses contradicteurs. La civilisation qui a précédé l'époque d'Homère, celle que l'on est maintenant convenu d'appeler *mycénienne*, a eu en Schliemann son Christophe Colomb.

Toutes ces fouilles, et bien d'autres qu'il n'a pas poussées aussi loin, ont été faites par Schliemann à ses frais ; il a retiré d'importants bénéfices de la vente de ses livres, mais il n'a jamais trafiqué d'un seul des objets précieux que sa persévérance a rendus au jour. En 1881, il apprenait à ses lecteurs qu'il possédait 300,000 francs de rentes et qu'il en dépensait annuellement environ la moitié, dont une bonne partie pour ses travaux archéologiques. Jamais, depuis que l'archéologie est une science, on n'a vu d'exemple d'une pareille libéralité : il est à craindre qu'on n'en revoie pas de si tôt. « Pourquoi l'Angleterre n'a-t-elle pas de Schliemanns ? » écrivait, en 1878, le directeur du Musée Britannique. On l'a laissé dire, et l'Angleterre n'a toujours pas trouvé un millionnaire qui

voulût acheter l'immortalité au même prix que l'ancien épiciër du Mecklembourg.

Schliemann était un homme bizarre, fantasque, passionné pour le grec et pour Homère au point d'infliger à ses enfants, comme aux gens qu'il prenait à son service, l'obligation de porter les noms les plus ronflants de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Ce sont là, après tout, de légers travers, et l'on ne peut pas non plus lui reprocher trop durement quelques vanités et quelques petites vanités de parvenu. Parvenu il l'était, dans le sens le plus élevé du mot, et avec une fierté bien légitime. La fortune n'avait été pour lui qu'une première étape dans la recherche de la gloire : il a vécu assez pour jouir honorablement de l'une et de l'autre. Tant que l'art grec aura des admirateurs, tant que la poésie homérique aura des dévots, le nom de Schliemann vivra, attaché étroitement à ces grandes choses, comme celui du plus persévérant et du plus heureux des chercheurs auxquels nous devons de les mieux connaître.

SALOMON REINACH.

Voici l'indication des principales publications de M. Schliemann :

1° TROIE. *Ithaka, der Peloponnes und Troja*, Leipzig, 1869; *Trojanische Alterthümer*, Leipzig, 1874 (éd. française par Rangabé, 1874); *Troy and its remains*, Londres, 1875; *Ilios, Stadt und Land der Trojaner*, Leipzig, 1880 (édition française très augmentée par M<sup>me</sup> Egger, 1885); *Reise in der Troas*, Leipzig, 1881; *Troja, Ergebnisse meiner neuesten Ausgrabungen*, Leipzig, 1884 (le contenu de ce dernier livre a passé dans l'édition française d'*Ilios*); *Hissarlik-Ilion*, Leipzig, 1890. Pour l'histoire des dernières fouilles de Schliemann à Troie, cf. *Rev. archéol.*, 1890, II, p. 254.

2° MYCÈNES. *Mykenae... und Tiryns*, Leipzig, 1878 (édition française par Girardin, 1878); *Catalogue des trésors de Mycènes au Musée d'Athènes*, Leipzig, 1882 (cf. *Zeitschr. f. Ethnol.*, 1888, p. 23).

3° TIRYNTHÉ. *Tiryns, der prähistorische Palast*, Leipzig, 1886 (édition française, 1886). Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 67.

4° ORCHOMÈNE. *Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen*, Leipzig, 1884 (en anglais dans le *Journal of Hellenic Studies*).

5° ITHAQUE. *Ithaka, der Peloponnes und Troja*, Leipzig, 1869; *Ilios* (édition allemande), p. 54 et suiv.

6° CYTHÈRE. *Ausgrabungen auf Cerigo*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1888, p. 20 (cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 76).

On trouvera des renseignements détaillés sur l'activité archéologique de Schliemann depuis 1883 dans la *Revue archéologique*, 1883, II, p. 393, 394; 1884, I, p. 335; 1884, II, p. 83; 1885, I, p. 80, 82, 89, 90; 1885, II, p. 87; 1886, I, p. 147; 1886, II, p. 80; 1887, I, p. 64, 66-68, 75; 1887, II, p. 77, 87, 95, 107; 1888, I, p. 62, 67, 76, 389; 1889, II, p. 123, 126, 135; 1890, I, p. 269, 289; 1890, II, p. 226, 237, 242, 254, 255, 256.

## BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 18 JUILLET 1890

M. Siméon Luce rappelle que dans un mémoire communiqué à l'Académie l'année dernière, et publié depuis dans son volume : *La France pendant la guerre de Cent ans*, il a signalé le rang de « dixième preux » donné, à partir du xv<sup>e</sup> siècle, sur l'initiative du duc Charles d'Orléans, au connétable Du Guesclin. Dans le même mémoire, M. Luce avait cru pouvoir appliquer à Jeanne d'Arc le nom de « dixième preuse ». Il vient d'apprendre, par une communication de M. Émile Bouchet, d'Orléans, que l'idée d'associer Jeanne d'Arc aux « neuf preuses » traditionnelles remonte à environ trois siècles. Dans la grande salle de l'hôtel de ville de Hondschoote (Nord), se voient des peintures de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle ou du commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, qui représentent dix figures de femmes : celles des neuf preuses de la légende et celle de la Pucelle d'Orléans.

M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, fait un rapport sur les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik (Troie). A la suite des attaques de M. Boetticher contre M. Schliemann et de la polémique qui s'était engagée à ce sujet, M. Babin a été désigné par l'Académie pour assister à une visite contradictoire des lieux, faite au mois de mars dernier, en présence de divers savants. Le résultat de cet examen a confirmé, sur tous les points essentiels, les conclusions de M. Schliemann et a démontré l'inanité des suppositions de M. Boetticher, qui ne voulait voir dans les ruines mises au jour que les restes d'une nécropole à incinération. On est en présence, non à la vérité d'une ville proprement dite (l'espace occupé est trop restreint), mais d'une citadelle, dans laquelle on distingue des constructions d'au moins quatre époques différentes. Les plus récentes sont d'époque grecque et romaine ; les plus anciennes ont encore été peu explorées et l'on n'en saurait rien dire ; la couche intermédiaire, celle de la seconde époque, se compose de monuments aussi anciens que ceux de Tirynthe et de Mycènes. Ces édifices paraissent avoir subi un ou plusieurs incendies, ce qui explique que M. Schliemann ait cru pouvoir y reconnaître les restes de la Troie homérique, brûlée par les Grecs après la prise de la ville.

M. George Perrot confirme les conclusions de M. Babin et insiste après lui sur la valeur et l'exactitude des constatations techniques dues à M. Dörpfeld, l'ingénieur qui assiste depuis quelques années M. Schliemann dans ses travaux.

M. Ravaisson, continuant sa lecture sur la Vénus de Milo, parle des travaux dont la statue fut l'objet dans l'atelier de restauration du Louvre. Ces travaux furent dirigés dans le sens de l'opinion préconçue, qui voyait dans la Vénus une figure isolée, élevant en l'air, de la main gauche, un symbole de victoire. M. Ravaisson explique les circonstances qui, à l'époque dont il s'agit, favorisèrent cette manière de voir. Il expose en outre comment les divers fragments de la statue ont été, par ses soins, remis dans leur état primitif et comment il est possible maintenant d'essayer la restitution de l'ensemble.

## SÉANCE DU 25 JUILLET 1890

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

SÉANCE DU 1<sup>er</sup> AOUT 1890

M. Deloche termine sa lecture sur le jour civil en Gaule. Au calcul légal des délais par nuits, usité depuis la conquête franque, on voit se substituer, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, selon les régions, deux modes nouveaux de supputation : le calcul par jours et le calcul par jours et nuits. Le premier ne tarda pas à prévaloir et est seul resté en usage jusqu'à aujourd'hui. C'est à tort que les historiens du droit français ont professé que la numération par nuits avait persisté d'une manière générale jusqu'en 1789.

M. Edmond Le Blant communique une inscription latine chrétienne, qui lui paraît remonter au VI<sup>e</sup> siècle, et qui a été découverte à Andance (Ardèche). Elle est ainsi conçue :

HIC TITVLVS TEGET DIAC  
EMILIVM QVEM FVNERE  
DVRO EV NIMIVM CELERE  
RAPVIT MORS IMPIA CVRSV  
XXXVIII ETATIS SVE ANNO MOR  
TEM PERDEDIT VITAM INVE  
NIT QVIA AVCTOREM VI  
TE SOLVM † DILEXIT

On reconnaît au commencement de ce texte deux vers défigurés :

*Hic titulus tegit Aemilium, quem funere duro,  
Heu! nimium celeri rapuit mors impia cursu.*

Le graveur de l'inscription a maladroitement ajouté, devant le mot *Aemilium*, le mot *diaconum*, qui fausse le vers. M. Le Blant signale, dans les inscriptions de l'antiquité chrétienne qui nous sont parvenues, un grand nombre d'exemples de fautes semblables. Il indique aussi des textes où est exprimée une pensée analogue à celle qu'on remarque dans les lignes de l'inscription : *mortem perdidit, vitam invenit*.

M. Salomon Reinach communique, de la part de M. D. Baltazzi, une inscription grecque découverte à Magnésie du Méandre. C'est un récit, historique ou légendaire, des origines du culte de Dionysos ou Bacchus à Magnésie. Un coup de vent ayant, dit le texte, fendu un platane auprès de la ville, on trouva une image de Bacchus à l'intérieur de l'arbre. Les habitants de Magnésie, qui entretenaient des rapports suivis avec le sanctuaire de Delphes, envoyèrent une députation pour la consulter. La Pythie rendit un oracle, en quatorze vers hexamètres, que l'inscription nous a conservés : elle ordonna aux Magnètes d'élever un temple à Bacchus et de s'adresser à Thèbes pour recruter les prêtresses du nouveau culte. Les ambassadeurs ramenèrent trois prêtresses ou ménades thébaines, Cosco, Boubo et Thettalé, qui organisèrent à Magnésie trois thiasos ou collèges diony-

siaques. Après leur mort, elles furent l'objet d'honneurs publics et reçurent la sépulture sur trois points différents du territoire de Magnésie, que l'inscription désigne par leurs noms; l'une d'entre elles fut enterrée auprès du théâtre.

#### SÉANCE DU 8 AOUT 1890

M. Ravaisson achève la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

De l'étude de la statue, des fragments qui en dépendent et de la configuration de la base, il résulte, dit M. Ravaisson, qu'elle était groupée avec un second personnage, sur l'épaule duquel posait sa main gauche et vers lequel s'élevait sa main droite. Ce personnage, d'après la comparaison de nombreux monuments antiques, était semblable à la statue du Musée du Louvre qu'on a longtemps prise pour un Achille et qui est en réalité un Mars. La composition primitive, dont la statue trouvée à Milo est la copie, représentait Vénus apaisant et peut-être désarmant le dieu de la guerre. Elle dut avoir pour premiers auteurs Alcamène et Phidias. On l'appelait la Vénus des Jardins, parce qu'elle était placée dans la région d'Athènes ainsi dénommée, comprenant le Céramique et l'Académie, où étaient ensevelis les morts illustres et où l'on élevait, comme en leur présence, la jeunesse. Le Mars Borghèse porte à la jambe droite l'anneau qu'on mettait aux captifs. Cette particularité doit faire reconnaître ici, divinisé en Mars, Thésée, fondateur et patron d'Athènes, qui avait subi, pour délivrer ses concitoyens, un esclavage volontaire.

Le groupe, ajoute l'auteur du mémoire, conforme, dans sa composition, et aux idées d'apothéose que rappellent presque tous les monuments funéraires de l'antiquité, et à l'idée qu'elle se faisait de l'héroïsme, représentait donc, par l'union de Vénus identifiée, comme elle l'était souvent, avec Proserpine, et de Thésée, transformé en Mars, la divinisation finale, couronnement de la vie héroïque. Aussi en fit-on, pendant des siècles, des imitations destinées à orner des sépultures.

M. Maspero communique un rapport de M. René de La Blanchère, directeur du service des antiquités et des arts dans la régence de Tunis, sur les fouilles exécutées par les soins de ce service depuis le commencement de l'année 1890. Sept chantiers ont été ouverts, savoir : à Tabarka, au Bardo, à Bulla Regia, à Bicharna, à Sousse, à Gafsa et à Mahédia. Cette campagne de fouilles est certainement, dit M. de La Blanchère, la plus fructueuse qui ait jamais été faite en Afrique et une des plus heureuses que l'archéologie française ait menée dans ces derniers temps en aucune partie du monde antique.

M. Menant communique à l'Académie la traduction d'un passage des inscriptions hétéennes de Hamath.

#### SÉANCE DU 13 AOUT 1890

M. Siméon Luce lit un mémoire sur *Louis d'Estouteville, le bâtard d'Orléans et la défense du Mont-Saint-Michel*.

Pendant trente-deux ans, au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, toute la Normandie fut au pouvoir des Anglais. Une seule place fit exception, le Mont-Saint-Mi-



chel, qui, sous le commandement d'abord de Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, puis du bâtard d'Orléans et enfin, à partir de 1425, de Louis d'Estouteville, seigneur d'Aubose, tint tête à l'ennemi et resta française. En 1428, le siège du Mont-Saint-Michel fut levé et les défenseurs, prenant l'offensive, purent conquérir plusieurs places avoisinantes. Louis d'Estouteville continua ses succès jusqu'à la bataille de Formigny, qui délivra définitivement du joug anglais la Normandie tout entière.

M. Digard communique une note sur la papauté et l'étude du droit romain au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

#### SÉANCE DU 22 AOUT 1890

M. Deloche commence la seconde lecture de son mémoire sur le jour civil et la supputation des délais légaux en Gaule.

M. Salomon Reinach lit une note sur le passage du pseudo-Scymnus, relatif aux Celtes. Ce passage dérive, dit-il, du roman d'Illécatee sur les Hyperboréens. Au même roman, pris au sérieux par plusieurs écrivains postérieurs, doit être rapportée l'origine des allégations de Solin et de Tacite sur des inscriptions grecques, relatives à Ulysse, qui auraient été trouvées dans la Grande-Bretagne et sur les bords du Rhin.

M. le Dr Prompt communique une étude sur le *Descors* de Dante.

M. Delisle lit une note sur un psautier latin-français du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle qui vient d'être acquis par la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit, certainement exécuté en Angleterre, offre des particularités paléographiques très intéressantes : le scribe a employé des *o* barrés pour figurer les diphtongues *oe* et *eo* ; il semble, en outre, avoir entrevu l'utilité de distinguer les *i* et les *u* voyelles des mêmes lettres employées comme consonnes (aujourd'hui *j* et *v*),

#### SÉANCE DU 29 AOUT 1890

M. Bréal lit un mémoire sur les rapports de l'alphabet étrusque et de l'alphabet latin.

L'alphabet étrusque n'est autre chose que l'alphabet grec, diminué d'un certain nombre de lettres qui représentaient des sons étrangers à la phonétique étrusque. C'est cet alphabet qui a été adopté, selon M. Bréal, par les Latins et les autres peuples de l'Italie, Osques, Ombriens. Plus tard, les Latins ont senti les lacunes d'un alphabet qui n'avait pas été fait pour eux et ont cherché à y remédier. Ils sont allés reprendre, dans l'alphabet grec, les lettres qui leur manquaient. Mais la suture est encore visible et certaines incohérences, inexplicables jusqu'ici, tirent de là leur explication naturelle.

M. Boissier fait des réserves sur les conclusions de M. Bréal. L'alphabet latin ne diffère pas seulement de l'alphabet étrusque par quelques lettres en plus, empruntées aux Grecs : on y trouve quatre lettres de moins et une de forme différente. Croira-t-on que l'influence des grammairiens grecs ait été assez forte pour faire abandonner l'usage de ces quatre lettres ? L'opinion de MM. Kirchhoff et Mommsen, qui rattache directement l'alphabet latin à celui des Grecs de



Cumes et de Naples, conserve, pense M. Boissier, une grande vraisemblance.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies des principaux monuments de la collection d'antiquités récemment offerte au Musée du Louvre par M. le commandant Marchant.

Ces monuments, au nombre de 220, proviennent de Carthage pour la plupart; ils ont été rapportés en France par les soins de M. Joseph Letaille et doivent prendre place dans la salle des antiquités africaines actuellement en préparation. En attendant, ils sont exposés provisoirement sous l'escalier Daru.

#### SEANCE DU 5 SEPTEMBRE 1890

M. Bréal communique diverses notes sur l'étymologie des mots *τύχη* (en grec), *invideo*, *uber*, *cervix* (en latin), *zelter* (en allemand), *convoiter* (en français), et sur l'examen de cette question : le mécanisme grammatical peut-il s'emprunter?

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Remi-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Il s'attache à démontrer que cette localité existait dès l'époque mérovingienne et qu'elle formait déjà alors une dépendance de l'abbaye de Saint-Remi de Reims. L'acte de l'an 1100, dans lequel on a voulu voir la fondation du prieuré de Saint-Remi, n'a eu pour but que d'améliorer l'état matériel d'une fondation déjà existante.

#### SÉANCE DU 12 SEPTEMBRE 1890

M. l'abbé Batiffol lit une note sur la chronique arabe de Sicile connue sous le nom de Chronique de Cambridge. Il montre que cet ouvrage n'est autre chose que l'adaptation musulmane d'une chronique grecque chrétienne, dont il a retrouvé des fragments manuscrits à la Bibliothèque nationale.

M. Ch. Grellet-Balguerie communique une étude sur l'annotation chronologique du prêtre Luceros, inscrite sur le plus ancien manuscrit de la Chronique dite de Frédégaire, à la Bibliothèque nationale. Il estime que cette annotation a été écrite au mois d'août 674, indiction II, l'an IV du règne de Dagobert II (670-680).

M. Oppert communique l'analyse d'un contrat, rédigé en caractères cunéiformes, par lequel une femme cède à sa fille la nu-propriété de toute sa fortune et s'en réserve seulement l'usufruit sa vie durant. Cet acte témoigne, dit M. Oppert, de la liberté civile dont jouissaient les femmes à Babylone.

#### SÉANCE DU 19 SEPTEMBRE 1890

M. Grellet-Balguerie fait une communication sur le poème du *Waltarius*, épopée latine du moyen âge relative à un prince d'Aquitaine. L'auteur de ce poème s'appelait Géraud et a dédié son œuvre à son frère, l'évêque Archambaud. On tient ordinairement cet auteur pour un Allemand. M. Grellet-Balguerie estime que c'était un moine de Saint-Benoît-sur-Loire, qui vivait au x<sup>e</sup> siècle et dont nous possédons d'autres œuvres en vers. Il rapporte à ce Géraud une épitaphe mutilée, conservée à Saint-Benoît-sur-Loire, et il identifie l'évêque Archambaud,

à qui est dédié le *Waltarius*, avec Archambaud de Sully, archevêque de Tours vers 984. Enfin, il pense qu'un certain Tifrid, qui a mis à la fin du manuscrit du *Waltarius* conservé à Paris une souscription plaisante (*explicit liber Tifridi episcopi crassi de civitate nulla*), est le même que Tedfrid, abbé de Saint-Florentin de Bonneval vers 1010, déposé, vers 1017, par l'évêque Fulbert de Chartres.

M. Oppert lit une note sur *Un passage de Ptolémée et sa source babylonienne*. Il s'agit d'un passage où Ptolémée mentionne une éclipse de lune, observée à Babylone, l'an 7 de Cambyse ou 225 de Nabonassar, dans la nuit du 17 au 18 du mois égyptien de Pamenoth, une heure avant minuit. Ce renseignement, ainsi que les autres du même genre qui se trouvent dans Ptolémée, avait été emprunté par lui à Hipparque, et celui-ci avait eu à sa disposition des textes chaldéens qu'il s'était fait expliquer. En ce qui concerne l'éclipse en question, le texte cunéiforme consulté par Hipparque a été retrouvé et vient d'être publié par le P. Strassmaier (*Babylonische Texte*, inscriptions de Cambyse, n° 400). Il y est dit que la lune fut éclipsée le 14 Thammuz de l'an 7 de Cambyse, 3 heures et demie après la tombée de la nuit. Cette date et celle que donne Ptolémée répondent au 16 juillet 523, selon le calendrier julien. On peut tirer de là une fixation plus précise pour certaines dates de la chronologie perse. Il en résulte, en effet, dit M. Oppert, que la mort du faux Smerdis et l'avènement de Darius doivent être placés en octobre 521, et l'avènement de Xerxès postérieurement au mois de septembre 485.

#### SÉANCE DU 26 SEPTEMBRE 1890

M. Edmond Le Blant lit un mémoire *Sur trois statues cachées par les anciens*.

Trois des plus belles statues de l'antiquité païenne, aujourd'hui conservées dans nos musées, ont été découvertes dans des réduits obscurs où les anciens les avaient cachés : la Vénus du Capitole, dans un mur du quartier de Suburra ; la Vénus de Milo dans un caveau étroit, au coin d'un rempart ; le colosse d'Hercule en bronze doré, dit l'Hercule Mastaï, que renfermait, à 8 mètres sous terre, une petite fosse murée et construite avec beaucoup de soin.

Ce ne sont pas là des hasards. Des textes, cités par M. Le Blant, prouvent que les idoles furent ainsi cachées à dessein, au moment du triomphe du christianisme, par les païens qui voulaient les sauver d'une destruction à peu près certaine. Ces dévots de la vieille religion mettaient d'autant plus de zèle à préserver les images de leurs dieux, qu'ils pensaient que la victoire du christianisme était éphémère et que l'ancien culte serait bientôt rétabli. Une prédiction, répandue parmi eux, affirmait que le règne du christianisme ne durerait que 365 ans. De toutes parts, on s'appliqua donc à dissimuler les idoles, et les chrétiens virent là l'accomplissement d'une prophétie d'Isaïe : *Abscondent deos suos in speluncis et cavernis petrarum, neque ibi celabunt eos*. Souvent, conformément à ces derniers mots, les cachettes furent découvertes et les images furent, tantôt détruites, tantôt simplement « désaffectées » et utilisées, comme de simples objets d'art, pour la décoration des édifices publics.

M. Michel Bréal lit une étude sur la prononciation du *c* en latin. La plupart

des linguistes admettent que le *c*, dans la langue latine, a conservé jusqu'à la fin de l'antiquité, même devant les voyelles *e* ou *i*, la prononciation du *k*. M. Bréal conteste cette assertion. Il indique diverses raisons de croire que, de très bonne heure, la prononciation du *c* devant l'*e* ou l'*i* se modifia et que cette lettre prit, dans cette position, un son intermédiaire entre le *k* et le *ci* italien.

M. Deloche rappelle que, dans un mémoire lu à l'Académie, il a étudié un vase gaulois du temps de Justinien, qui porte une inscription où le mot *officinu* est écrit OFIKINA.

M. Bréal incline à voir, dans l'exemple cité par M. Deloche, une simple faute de gravure. Au temps de Justinien, la syllabe *ci* ne se prononçait certainement plus comme *ki*.

M. Grellet-Balguerie communique une note sur l'emploi de l'ère chrétienne en France au VII<sup>e</sup> siècle. Il combat l'opinion commune, selon laquelle l'ère chrétienne ne fut d'un usage habituel qu'à partir de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, et il soutient qu'on rencontre, dès le siècle précédent, de nombreux exemples de cette façon de dater. Le plus ancien de ces exemples serait de 632, sous le règne de Dagobert I<sup>er</sup>.

M. Oppert, continuant sa lecture sur l'interprétation des données chronologiques contenues dans les tablettes babyloniennes, critique la traduction proposée par le P. Epping, au sujet de certains tableaux d'observations lunaires. Là où le savant jésuite a voulu voir des indications de degrés, M. Oppert ne reconnaît que des chiffres d'heures, et il montre que ces chiffres sont en accord exact avec les constatations des astronomes.

#### SÉANCE DU 3 OCTOBRE 1890

M. Léopold Delisle donne lecture d'un mémoire sur les traductions françaises de l'ouvrage de Pétrarque : *Remèdes de l'une et l'autre Fortune*. Il distingue deux traductions : l'une, exécutée pour Charles V, vers 1378, imprimée en 1524, et attribuée à tort par les bibliographes modernes à Nicole Oresme, est de Jean Daudin, chanoine de la Sainte-Chapelle ; l'autre fut faite en 1503, pour Louis XII, par un auteur dont le nom n'est pas connu.

M. Hamy signale les fouilles dirigées par M. le Dr Verneau, du Muséum d'histoire naturelle, sur le territoire de la commune des Mureaux, près Meulan (Seine-et-Oise). On a mis au jour une allée couverte, comprenant une chambre sépulcrale et un vestibule, et renfermant de nombreux squelettes accroupis, accompagnés de divers objets en os, en silex, etc. Les enfants étaient inhumés à part contre une des parois du monument. Les matériaux employés sont gigantesques ; la chambre sépulcrale mesure 9 mètres de longueur, 1<sup>m</sup>,60 à 2<sup>m</sup>,40 de largeur et 1<sup>m</sup>,55 à 1<sup>m</sup>,60 de hauteur. — L'entrée de la galerie a été en partie démolie lors de la construction d'une voie romaine qui passe immédiatement au-dessus du vestibule d'entrée du monument. Ce fait suffirait à démontrer, s'il en était encore besoin, l'antiquité relative des deux ordres de construction. — On a rencontré, aux environs, diverses antiquités de l'époque romaine, notamment un

petit édifice carré, couvert de peinture, où l'on distinguait encore, entre autres figures, une sorte de phénix polychrome.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Remi-de-Provence.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce qu'en vertu d'une décision prise par l'assemblée générale des cinq Académies, un même ouvrage ne pourra désormais être présenté à la fois à plusieurs concours de l'Institut.

M. Louis Batiffol communique une étude sur la magistrature du prévôt des marchands, à Paris, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xv<sup>e</sup> siècle. Il expose que sous le règne de Charles VI, la municipalité parisienne et toutes les libertés de la ville furent supprimées par l'autorité royale. Pendant plus de vingt ans, de 1399 à 1412, les fonctions du prévôt des marchands furent exercées par un commissaire ou délégué du gouvernement, une sorte de vice-prévôt. Les Parisiens, cependant, conservèrent l'habitude de considérer le prévôt des marchands comme le véritable chef du peuple de Paris.

#### SÉANCE DU 10 OCTOBRE 1890

M. René de Maulde-la-Clavière communique un travail sur les origines du canton du Tessin. Il formule dans les termes suivants le résultat de ses recherches : « Il n'est pas exact de dire que le canton du Tessin doit sa naissance, en l'année 1500, à une promesse ou à une tolérance de Louis XII, comme l'ont affirmé Prato et Guichardin. C'est par un acte de violence que les Suisses arrachèrent ce lambeau de la Lombardie. Ils s'y maintinrent par l'appui de l'Allemagne et des amis de l'Allemagne en Italie, c'est-à-dire des Gibelins, principalement des Gibelins de Lugano. »

M. Menant annonce en ces termes la découverte de quelques inscriptions hétéennes nouvelles : « J'ai l'honneur de vous faire part d'une découverte qui intéressera vivement ceux qui se préoccupent des études hétéennes. Je viens de recevoir une lettre de M. le prof. Sayce (6 de ce mois) qui m'apprend que MM. Ramsay et Hogarth ont voyagé tout l'été en Cappadoce, et qu'ils ont pris des estampages, des photographies et des copies des inscriptions de Bor, d'Ibreez, de Bulgovmaden, de Gurun et d'Ilgun. Ils ont découvert également une série de sculptures rupestres à Frathin. Les estampages des inscriptions de Bor et d'Ibreez peuvent être considérées comme faisant connaître de nouvelles inscriptions, car les copies qu'on en avait jusqu'ici étaient tellement défectueuses qu'elles ne pouvaient servir de base à un travail sérieux. Les autres inscriptions sont complètement inédites. M. Sayce a déjà sous les yeux les estampages des textes de Bor et d'Andaval, ainsi que les copies des inscriptions d'Ibreez, de Bulgovmaden et de Gurun; il attend dans quelques semaines des estampages et des photographies de tous les autres documents.

« L'examen sommaire, auquel M. Sayce s'est livré sur ces nouveaux textes, l'a amené à la confirmation de plusieurs de ses lectures antérieures, et quelquefois à en compléter ou à en rectifier d'autres. C'est ainsi qu'il a été conduit à reconnaître à un signe qu'il n'avait pas traduit dans les inscriptions de Hamath

la valeur idéographique de « *construire, faire, fonder* ». Or, c'est précisément le même signe auquel j'avais attribué de mon côté la valeur de « *construction, temple, palais, forteresse* », en m'appuyant sur le rôle qu'il joue dans le nom de Kar-Kemish, ainsi que je l'ai expliqué dans notre séance du 9 juin dernier; c'est aussi cette valeur qui m'a conduit à compléter également la lecture de la partie finale des trois inscriptions de Hamath dont j'avais entretenu l'Académie antérieurement. Permettez-moi de faire remarquer ici que M. Sayce n'a pu avoir connaissance de mes travaux actuellement sous presse, l'un dans vos *Mémoires*, l'autre dans le *Recueil* de M. Maspero; pas plus que je ne pouvais soupçonner l'existence des documents nouveaux sur lesquels M. Sayce s'appuie aujourd'hui. Je suis heureux de faire appel aux souvenirs de l'Académie en cette circonstance, pour constater qu'on peut déjà, dans cette science si nouvelle, arriver aux mêmes résultats en se livrant d'une manière indépendante à l'étude des textes hétéens. »

M. Théodore Reinach commence une communication sur l'histoire des rois de Commagène, d'après des inscriptions récemment découvertes dans ce pays par MM. Humann et Puchstein.

#### SÉANCE DU 17 OCTOBRE 1890

M. Théodore Reinach termine sa lecture sur les rois de Commagène, d'après les inscriptions découvertes par MM. Humann et Puchstein. Rectifiant et complétant, à l'aide des médailles et des textes, les conclusions de ces deux savants, il établit la série généalogique des rois de Commagène pendant sept siècles environ, depuis le règne de Darius, fils d'Hystaspe, jusqu'à celui de Trajan. L'ancêtre de ces rois est le satrape bactrien Oronte, gendre d'Artaxerxès Mémnon. Le fondateur de la dynastie est Ptolémée, satrape qui secoua, vers l'an 164 avant notre ère, le joug des Séleucides et se fit roi. Son fils et son petit-fils, Samos et Mithridate I<sup>er</sup>, épousèrent des princesses séleucides. Le dernier roi, Antiochus Épiphanes, fut déposé par Vespasien. Son petit-fils, Philopappos, fut consul à Rome et archonte à Athènes; son tombeau existe encore dans cette dernière ville. Le premier et le dernier personnage connu de cette grande famille, Oronte et Philopappos, furent tous deux citoyens d'Athènes.

M. Charles Grellet-Balguerie fait une communication sur la chronologie des papes, de 649 à 683. Selon lui, l'avènement d'Eugène I<sup>er</sup> devrait être fixé au 15 septembre 655, sa mort au 3 juin 658, au lieu de 657, et les dates des papes suivants reculées d'un an jusqu'à Agathon, dont il place la mort au 10 janvier 682, au lieu de 681. La vacance du Saint-Siège, après ce dernier pape, n'aurait été, dans le système de M. Grellet-Balguerie, que de sept mois et cinq jours, au lieu d'un an, sept mois et sept jours.

(Revue Critique.)

JULIEN HAVET.



## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

La *Dépêche* de Toulouse nous apporte d'intéressantes informations sur les fouilles que M. Albert Lebègue poursuit aux Martres-Tolosanes près de Toulouse, localité qui avait déjà fourni d'importantes sculptures, notamment une belle collection de bustes romains (Roschach, *Catologue des antiquités et objets d'art du Musée de Toulouse*, p. 15-39) :

« M. Lebègue a trouvé entre autres objets trois bustes d'empereurs romains, presque intacts, très expressifs et vraiment remarquables; deux têtes d'enfant d'une finesse charmante, deux statues grecques, l'une moyenne, l'autre de grandeur naturelle; il y manque la tête, mais les draperies sont, au dire des connaisseurs, un chef-d'œuvre. Il a été trouvé aussi ce qu'on peut appeler un buste d'empereur omnibus, en beau marbre bigarré, qui est sans doute du marbre italien; c'étaient des bustes sans tête qu'achetaient les municipalités économes. Quand un empereur mourait, on enlevait sa tête et on adaptait au buste immuable la tête du nouvel empereur. De nombreux et importants morceaux de sculpture se rapportent à la légende d'Hercule: il est probable qu'au moment où l'atelier fut surpris par les eaux, il exécutait une commande religieuse pour un temple d'Hercule. »

— École française de Rome, X<sup>e</sup> année, fascicules I-II, avril 1890 : — 1. A. Martin, *L'édition de Polybe d'Isaac Casaubon* (1594-1609). — 2. L. Guérard, *Les lettres de Grégoire II à Léon l'Isaurien*. — 3. G. Lafaye, *L'amour incendiaire* (pl. I). — 4. P. Batiffol, *Chartes byzantines inédites de la Grande-Grèce*. — 5. L. Auvray, *Note sur un traité des requêtes en cour de Rome du XII<sup>e</sup> siècle*. — 6. Max. Collignon, *Mursyas, tête en marbre de la collection Baracco, à Rome* (pl. II: c'est le reste d'une très bonne réplique d'une statue de Myron qui faisait partie d'un groupe célèbre consacré dans l'Acropole d'Athènes). — 7. E. Langlois, *Un document relatif à Richard de Fournival*. — 8. L. Duchesne, *Les régions de Rome au moyen âge*. — 9. A. Gellroy, *L'album de Pierre-Jacques de Reims. Dessins inédits, d'après les marbres antiques conservés à Rome au XVI<sup>e</sup> siècle* (pl. III, IV, V, plusieurs figures dans le texte). — 10. Bibliographie. Th. Schreiber, *Die hellenistischen Reliefbilder*. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 2<sup>e</sup> édition. Ch. Graux, *Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède*, mises en ordre et complétées par Albert Martin. R. de la Blanchère, *Un chapitre d'histoire pontine. État ancien et décadence d'une partie du Latium*.

— *Bulletino della Commissione archaeologica comunale di Roma*, 18<sup>e</sup> année, fascicule V. — R. Lanciani, *Recherches sur les quatorze régions urbaines* (pl. IX et X). — G. Gatti, *Découvertes relatives à la topographie et à l'épigraphie de Rome*. — C.-L. Visconti, *Découvertes d'objets d'art et d'antiquité figurée*. — Bibliographie, Fascicule VI. — Ignazio Guidi, *Inscriptions hébraïques trouvées récemment dans le Transtévère*. — Lugari, *La série des « Vicarii urbis Romæ » et les Actes de saint Urbain*. — G. Gatti, *Découvertes relatives à la to-*



pographie et à l'épigraphie de Rome. — C. L. Visconti, *Découvertes d'objets d'art et d'antiquité figurée*.

— *Excursions archéologiques en Grèce : Mycènes, Délos, Athènes, Olympie, Éleusis, Epidaure, Dodone, Tirynthe, Tanagra*, par Ch. Diehl, ancien membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, chargé du cours d'archéologie à la Faculté des lettres de Nancy. 1 vol. in-18, avec 8 planch. Armand Colin, 1890.

Comme le marque l'auteur dans la première page de sa préface, les recherches archéologiques que renferme ce volume n'ont nulle prétention d'être des recherches d'érudition. On n'y rencontrera ni savantes théories, ni révélations nouvelles; on y trouvera le simple exposé, aussi clair, aussi complet qu'il a été possible de l'écrire, des grandes découvertes que l'archéologie classique a faites en Grèce dans ces dernières années.

Le modèle que M. Diehl a eu sous les yeux, c'est, comme il le dit lui-même, les *Promenades archéologiques* de notre confrère M. Boissier qui, pour la première fois, ont initié le grand public aux résultats des fouilles récentes entreprises à Rome en Italie. Nous n'oserions dire à M. Diehl qu'il ait, du premier coup, égalé son ancien maître, ni pour la forme, ni pour le fond; mais il a pourtant qualité pour se réclamer de ses exemples et de son patronage; le livre est écrit avec agrément et, quoiqu'en le parcourant on y rencontre parfois des assertions qui seraient sujettes à discussion, la science y est, en général, suffisamment exacte et précise. M. Diehl a vu lui-même, pendant son séjour en Orient, la plupart des sites qu'il a eu l'occasion de décrire, et il fait un heureux usage des souvenirs qu'ils lui ont laissés. L'ouvrage ne peut que contribuer à répandre le goût des études archéologiques, à faire apprécier, par un public de plus en plus étendu, l'importance des résultats qu'elles livrent à tous les esprits cultivés, des points de vue nouveaux qu'elles ont ouverts, de tout ce qu'elles ont ajouté à notre connaissance de l'antiquité.

— Sommaire de la *Revue historique*, n° de juillet-août 1890 (15<sup>e</sup> année). — Alfred Baudrillart, *Les intrigues du duc d'Orléans en Espagne, 1708-1709* (suite et fin). — B. de Mandrot, *Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, 1433-1477*, (premier article). — Paul Marais, *Documents inédits sur la Révolution dans le département de la Gironde. Les frères Faucher, Laffont de Ladebat et leur correspondance inédite*. — Abonnements : Un an, Paris, 30 fr.; départements et étranger, 33 fr. La livraison, 6 fr. (Félix Alcan, éditeur).

— *The Journal of Hellenic Studies*, t. XI, n° 1, avril 1890. — J.-A.-R. Munro et H.-A. Tubbs, *Fouilles à Cypre, 1889. Polis tis Chrysochou, Limniti* (planches III, IV, V). — E.-A. Gardner, *Deux têtes d'enfant du quatrième siècle avant notre ère*. — E.-L. Hicks, *Ceramos et ses inscriptions*. — E.-A. Gardner, *Les procédés de la statuaire grecque d'après quelques statues inachevées des musées d'Athènes*. — C. Waldstein, *Τραπεζώ et κοσμός dans la frise du Parthénon*. — P. Gardner, *Stèle attique qui rappelle une victoire remportée dans une course de bateaux*. — D.-G. Hogarth, *Notes prises dans la Phrygie Parorée et la Lycæonie*. — Cecil Smith, *Un lécythe protocorinthien dans le Musée Britannique*, (pl. I et II). — L.-R. Farnell, *Différents ouvrages dans le style de Pergame*. — E.-A. Gardner, *L'Archéologie en Grèce, 1889-1890*. — Bibliographie.

## BIBLIOGRAPHIE

---

ROBERT MUNRO, *The Lake Dwellings of Europe*, being the *Rhind Lectures in archaeology* for 1888. Londres, Paris et Melbourne, Cassell and Company. Gr. in-8 de xl-600 pages, avec 200 gravures.

Depuis que Keller, en 1854, commença l'exploration des stations lacustres de la Suisse, il s'est accumulé à ce sujet une vaste littérature, où les rapports de Keller lui-même, les monographies de Desor, Troyon, Gross et Vouga occupent incontestablement le premier rang. Mais un ouvrage d'ensemble, tenant compte des découvertes faites en dehors de la Suisse dans les stations sur pilotis de Laibach, de Keutschach, de l'Italie du nord, de la Hollande, de la Prusse, de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, etc., faisait encore absolument défaut et l'extrême complexité du sujet, la dispersion infinie des matériaux semblaient devoir détourner les archéologues d'une aussi vaste entreprise. Fort heureusement pour la science, M. R. Munro, qui a déjà publié en 1882 à Edinbourg un excellent livre sur les stations lacustres de l'Écosse, s'est trouvé chargé en 1886, par la Société des Antiquaires de ce pays, de la *Rhind Lectureship in archaeology*; on lui imposa, comme sujet de cours pour 1888, les stations lacustres de l'Europe. M. Munro nous dit, dans sa préface, que cette injonction lui fut d'abord assez désagréable, car ses études antérieures ne l'avaient point conduit au delà des frontières écossaises. Mais sa résolution fut bientôt prise : il n'était pas au courant, il s'y mettrait. On sait avec quelle facilité les Anglais bouclent leur malle : M. Munro partit avec la gracieuse M<sup>me</sup> Munro, qui manie le crayon très habilement, pour visiter les principales collections de l'Europe où les vestiges des stations lacustres ont été recueillis. Il n'y a guère de musée qui n'ait vu arriver ces deux courageux touristes, en quête de toutes les sources d'information qui pouvaient être de quelque utilité à leur travail. Le résultat de cette longue enquête préparatoire, communiquée par M. Munro en 1888 aux auditeurs de ses leçons, se trouve aujourd'hui à la disposition du public, sous la forme d'un de ces livres excellents comme l'Angleterre seule en possède jusqu'à présent, sur les grands chapitres de l'archéologie préhistorique. Ce n'est pas, en effet, sans quelque confusion que l'on voit, à côté de cette belle monographie, les deux volumes de M. John Evans sur l'âge de la pierre et sur l'âge du bronze, celui de MM. Greenwell et Rolleston sur les tumulus de l'Angleterre, celui même de Fergusson — si précieux comme réunion de matériaux, malgré l'extravagance de sa thèse — sur les monuments mégalithiques de tous les pays. Ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Italie, n'ont de livres comparables à ceux-là, entrepris sur un plan aussi vaste, avec une connaissance aussi parfaite des lieux, des monuments et de la bibliographie qui les concerne.

Cette bibliographie, en ce qui touche les stations lacustres, est vraiment effrayante. M. Munro a très sagement jugé qu'il ne devait pas encombrer le bas de ses pages de références comportant d'innombrables redites; il s'est contenté d'insérer, dans son texte, des chiffres précédés de la lettre B, qui renvoient à la

bibliographie placée à la fin du volume (p. 555 à 583). On y trouvera la nomenclature de 469 ouvrages ou articles, classés par ordre chronologique, depuis 1822, date de la première exploration de quelques lacs de l'Écosse, jusqu'en 1890. J'ai pu m'assurer qu'elle était très complète, ayant moi-même, depuis longtemps, réuni des notes sur le même sujet. A elle seule, cette liste intelligemment dressée suffirait à assurer une valeur durable au livre de M. Munro.

L'illustration mérite tous les éloges; elle est à la fois très sobre, très précise et très abondante. Nous sommes loin ici de ces ouvrages insensés où, sans doute pour éblouir les badauds, on a reproduit en grandeur naturelle, dans le format in-folio, des objets de bronze ou de fer, qui méritaient tout au plus un croquis de quelques centimètres!

Cette préoccupation de la juste mesure, de l'utilité pratique, se retrouve dans la disposition même et dans la rédaction de l'ouvrage de M. Munro. Il aurait pu être confus et brillant, sauter sans cesse d'un lac dans un autre: il a préféré être plutôt sec, mais se conformer, dans l'étude de son vaste sujet, à l'ordre géographique le plus serré. Après un court historique de la découverte des palafittes de la Suisse, il a consacré son premier chapitre à une liste détaillée des trouvailles faites dans les lacs helvétiques; le second le conduit en Hongrie, en Carinthie, en Carniole; le troisième en Italie, où il étudie les terramares; le quatrième dans le bassin du Rhin, en Hollande (les *Terpen*) et dans la Prusse orientale; le cinquième dans les Îles Britanniques (*Crannogs* de l'Écosse et de l'Irlande). Enfin, dans le sixième chapitre, il examine les questions d'ensemble que suggèrent ces stations, l'état général de la civilisation qu'elles trahissent, la succession des différentes périodes industrielles. Ici, la critique aurait quelques réserves à faire; ainsi (p. 503), M. Munro n'accorde pas assez d'importance à la découverte de néphrite en Silésie, ni aux recherches qui paraissent définitivement écarter l'hypothèse asiatique des néphritoïdes de l'Europe; plus loin (p. 537), il qualifie de « champs de bataille helvético-romains » Alise St. Renne (*sic*) et le Mont-Beuvray, et paraît attribuer à la même époque des objets plus anciens découverts dans les tombes de la Champagne. On peut aussi reprocher à M. Munro d'avoir laissé de côté un chapitre très intéressant de la question qui l'occupe, à savoir la concordance de la civilisation des palafittes avec celle que la paléontologie linguistique permet d'attribuer aux Aryens avant leur séparation. M. Schrader a traité cette question en détail dans son bel ouvrage *Sprachvergleichung und Urgeschichte*; les résultats auxquels il est arrivé me paraissent dignes de toute attention.

Ni ces critiques ni de petites déficiences de détail ne diminuent en rien la très haute valeur du travail de M. Munro. C'est désormais le guide obligé — on pourrait dire aussi *obligeant*, — de tous ceux qui abordent l'étude de la période néolithique dans le bassin du Danube, telle qu'elle est représentée par les palafittes. Les découvertes ultérieures, qui ne paraissent pas devoir être bien nombreuses dans les lacs de la Suisse, viendront facilement prendre place dans les cadres que l'archéologue anglais a tracés. Mais si la question, dans son ensemble, doit jamais être complètement éclaircie, ce ne sera certainement point en Suisse, ni en Italie, ni en Carniole; il faut absolument que l'on aille étudier,

en Macédoine, les vestiges des stations lacustres signalées par Hérodote dans le lac Prasias. Ce que l'on sait à ce sujet (Lubbock, *L'Homme avant l'histoire*, p. 127; Dumont, *Rev. archéol.*, 1869, II, p. 297) est encore tout à fait insuffisant; à vrai dire, on ne connaît pas, dans les musées, un seul objet de cette provenance. Même depuis qu'on ne va plus chercher sur le plateau de Pamir les origines de la civilisation néolithique, il reste certain que notre Occident n'en a pas été l'initiateur et que le dicton favori de Pott, *ex Oriente lux*, vaut pour ce problème-là comme pour d'autres.

SALOMON REINACH.

W. EFFMANN, *Heiligkreuz und Pfalzel. Beiträge zur Baugeschichte Triers*. Fribourg, 1890. 159 p. in-4°, avec 107 gravures.

Après avoir résumé l'histoire monumentale de Trèves dans une esquisse sommaire, où l'on trouvera de nombreuses références, M. Effmann a étudié avec détail deux édifices encore peu connus, la chapelle d'Heiligkreuz, dans la banlieue de Trèves, et l'église collégiale de Pfalzel, à une heure environ de la ville. Le premier appartient à la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle et n'a subi que des modifications peu importantes; c'est un des plus anciens spécimens de l'architecture romane dans la vallée du Rhin. Le second, au contraire, est une de ces églises comme la cathédrale de Trèves où presque toutes les époques de l'art ont laissé leur marque. M. Effmann croit que Pfalzel a d'abord été un monument romain, transformé en église au VII<sup>e</sup> siècle, reconstruit au XI<sup>e</sup> et remanié encore au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup>. L'auteur de cette intéressante monographie donne d'affligeants détails sur l'état d'abandon où se trouve aujourd'hui l'église de Pfalzel, devenue une grange après avoir servi de magasin de bois. La ville de Trèves devrait tenir à honneur de racheter et de faire restaurer sobrement ce vénérable témoin de son passé.

Salomon REINACH.

La Persécution de Dioclétien et le Triomphe de l'Église, par M. PAUL ALLARD. 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr. — Paris, Lecoffre.

Ces deux volumes renferment le tableau des rapports de l'Église avec l'Empire romain pendant les années troublées qui vont de l'élection de Dioclétien, en 285, jusqu'à la victoire de Constantin sur Licinius, en 323. C'est le récit du dernier et terrible duel qui mit aux prises les chrétiens persécutés avec toutes les forces de la politique païenne. A aucune époque, les martyrs ne furent plus nombreux; les violences des bourreaux plus grandes et les procès de leurs victimes plus fertiles en touchants épisodes. M. Allard s'est servi des plus récentes découvertes de l'archéologie pour éclairer sa narration et lui a donné pour cadre l'histoire de l'empire romain, dont les fréquentes péripéties et les vicissitudes dramatiques influèrent sans cesse sur le sort des chrétiens. Les derniers chapitres racontent les victoires de Constantin et caractérisent, d'une façon souvent très neuve, sa politique religieuse.

# REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Juin—Décembre

## 1<sup>re</sup> PÉRIODIQUES

ARCHAEOLOGICAL JOURNAL, 1890.

P. 229. et suiv. F. Haverfield. Inscriptions trouvées en Angleterre en 1888-1889. Tous ces documents ont été insérés dans le VII<sup>e</sup> volume de l'*Ephemeris epigraphica*.

ARCHAEOLOGISCH - EPIGRAPHISCHE MITTHEILUNGEN AUS OESTERREICH, 1890.

P. 129 et suiv. Étude de M. Domaszewski sur les limites de la Mésie Supérieure et la douane de de l'Illyricum d'après les inscriptions.

P. 192 et suiv. Téglás et Király. Inscriptions nouvelles de Dacie.

P. 192, n<sup>o</sup> 1.

100. D E F G  
M A L A G  
B E L I  
I · F L · A P E R  
S C R I B · C O L  
E X V O T O

l. 3 [T.] ou [L.] *Flavius*.

P. 194, n<sup>o</sup> 14.

101. D · I · A · N · A · T · E  
S A C R V M  
P R O S A L · T  
C · A R R I · A N O  
N I N I · E G · A G  
P R · P R  
M · V E R I V S S V  
P E R S T E S · E G  
V · M A C · P · N G · S

l. 5 et suiv. : *leg(ati) Aug(usti) pr(o) praetore*; *M. Verius Superstes c(enturio) leg(ionis) V Ma(cedonicae) P(iae)... v(otum) s(olvit)*.

P. 196, n<sup>o</sup> 19. Près de Déva.

102. H E E C V L  
E T · S I L V A  
N O · V E X  
I L A T I O ·  
L · X I I I G A  
I · A V R · A R I  
M O · V · M · P  
· I M M V N I

l. 5 et suiv. *l(egionis) XIII G(eminae) An(toninianae) L. ? Aur(elius)*

*Arimo v(otum) m(erito) p(osuit).  
immuni(s).*

P. 198. Vase portant la marque

103) CINTVGNATV

*Id.* Briques portant la marque

104) LEG XIII G

trouvées à Nemet Csanád, à Város-  
viz, à Pusztá Kalán, à Vajasd, à  
Kis-Kalan, à Apulum.

P. 210. Inscriptions de Serajevo.  
Je citerai la suivante.

105) D Ø M

C Ø IVLIVS Ø MAXI

MVS Ø VETER

COH Ø I Ø BELG

V F

SIB Ø ED Ø AVIL Ø

AMABILI Ø CO

N Ø IVGI Ø SVE Ø

1. 5 à 16. *v(ivus) f(ecit) sib(i) e[t]  
Avil(liae).*

ARCHIV FÜR LATEINISCHE LEXICO-  
GRAPHIE, 1890.

P. 65 et suiv. M. Ihm. Étude  
sur l'orthographe et la forme en la-  
tin vulgaire des noms de nombre  
dans les inscriptions.

ARCHIVIO STORICO PER LE PROVINCIE  
NAPOLITANE, 1890.

P. 636. Découverte de deux ins-  
criptions à Naples. Copie de M. de  
Petra. L'une d'elles donne les dif-  
férents surnoms de la ville de Na-  
ples.

106)

COLONIA-AVRELIA-AVG  
ANTONINIANA · FELIX ·  
· NEAPOLIS ·

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU Co-  
MITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES,  
1890.

P. 74. Inscriptions romaines  
d'Angoulême. Sans importance.

P. 149 et suiv. Dr Carton. Fouil-  
les dans la nécropole de Bulla Re-  
gia (Tunisie).

P. 160 et suiv. Longue série  
d'inscriptions funéraires, dont au-  
cune n'offre d'intérêt spécial, sauf  
pour l'étude de la population an-  
tique de la cité.

P. 180 et suiv. Listes d'estam-  
pilles relevées sur les poteries ou  
les lampes de la nécropole.

P. 227 et suiv. R. Cagnat. Chro-  
nique d'épigraphie africaine. Ce  
sont pour la plupart des fragments  
ou des épitaphes. La suivante pro-  
vient de Lambèse :

107)

iul. aug. MATRI aug. n

ET CASTRORVM dedica

NTE · Q · ANICIO fausto

LEG · AVGG pr. pr. cos <sup>an. 198</sup>  
<sub>ou 199.)</sub>

AMPLISSIMO

VETERANI leg · iii

AVG · P · V · Qui mi

IIIIARE · Coeperunt

CN · CL · SEVERO

II · TIB CL Pompeiano ii (an. 173.)

Ces soldats sont donc restés au  
service pendant vingt-cinq ans en-  
viron.

P. 318. Inscriptions nouvelle-



ment découvertes à Saintes par M. le chanoine Jullien-Laferrière.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE  
HELLÉNIQUE, 1890.

P. 603 et suiv. G. Doublet et G. Deschamps. Inscriptions de Carie.

P. 615. Milliaire. A un mille d'Iasos.

108)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΛΑΡ:  
ΗΓΕΜΟΝΕΥΟΝΤΟ:  
ΚΛΩΔΙΟΥ ΚΕΛΑΪΝΟΥ?  
ΤΟΥ ΚΡΑΤΙΣΤΟΥ ἀνθύπατου  
ἀπο τῆς ΙΑΨΕΩΝ ΠΟΛΙΟ:  
M A

P. 616. A Mylasa.

109)

+ ΕΙΣ ΔΟΞΑΝ ΣΤΙΜΗΝ ΤΟ ΘΥ  
ΣΩΤΗΡΟΣ ΗΜΩΝ ΙΥ ΧΥ ΣΤΟ  
ΑΓΙΟΥ ΠΡΩΤΟΜΑΡΤΥΡΟΣ ΣΤΕ  
ΦΑΝΟ ΒΑΣΙΛΙΟΣ Ο ΟΣΙΩΤ ΣΗΜΩΝ  
ΕΠΙΣΚΟ ΕΚ ΘΕΜΕΛΙΩΝ ΕΚΤΙΣΕ  
Σ ΔΙΕΚΟΣΜΗΣΕΝ Σ ΕΠΑΗΡΩ  
ΘΗ ΤΟ ΕΡΓΟΝ ΜΗΝ Θ ΝΑΣ  
Δ ΕΥΤΥΧΕΣΤ +

Εἰς δόξαν (καί) τιμὴν τοῦ Θεοῦ  
Σωτῆρος ἡμῶν, Ἰ(ησοῦ) Χ(ριστοῦ)  
(καί) τοῦ ἁγίου πρωτομάρτυρος Στε-  
φάνου)· Βασίλειος ὁ ὁσιώτης (αὐτός) ἡμῶν

112)

Κ ΟΥΟΚΩΝΙΟΝ  
ΣΑΞΑΝ ΑΜΥΝΤΙΑ  
ΝΟΝ ΥΙΟΝ Κ ΟΥΟ  
ΚΩΝΙΟΥ ΣΑΞΑ  
ΦΕΙΔΟΥ ΠΡΕΣ  
ΒΕΥΤΟΥ ΚΑΙ ΑΝ  
ΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ  
ΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ  
ΕΠΑΡΧΕΙΩΝ ΑΥ  
ΚΙΑΣ ΚΑΙ ΠΑΜΦΥ

λίας

Κ ΟΥΟΚΩΝΙΟΝ ~~████████████████████~~ υἱὸν ..  
ΔΙΑ ΣΑΞΑΝ ΦΕΙΔΟΝ ΥΠΑΤΟΝ ΑΠΟΔΕΛΕΓΜΕ  
ΝΟΝ ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ ΚΑΙ ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΤΟΥ  
ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΕΠΑΡΧΕΙΩΝ ΑΥΚΙΑΣ ΚΑΙ ΠΑΜΦΥΛΑ  
ΙΩΝ ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ ΠΟΝΤΟΥ ΚΑΙ ΒΙΘΥΝΙΑΣ  
ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ ΣΕΒ ΑΓΕΓΩΝΟΣ ΔΕΥΚΥ  
ΘΙΚΗΣ ΕΠΙΜΕΛΕΤΗΝ ΟΔΟΥ ΟΥΑΔΕΡΙΑΣ  
ΤΕΛΕΒΟΥΡΤΕΙΝΗΣ ΚΑΙ ΕΝ ΤΟΙΣ ΑΛΛΟΙΣ  
ΤΟΠΟΙΣ ΣΤΡΑΤΟΛΟΓΗΣΑΝΤΑ ΣΤΡΑ  
ΤΗΓΟΝ ΔΗΜΑΡΧΟΝ ΤΑΜΙΑΝ ΚΑΙ ΑΝ  
ΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ ΜΑΚΕ  
ΔΟΝΙΑΣ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΠΛΑΤΥΣΙΜΟΝ  
ΑΓΕΓΩΝΟΣ Γ ΚΥΡΗΝΑΙΚΗΣ ΚΑΙ ΔΕ

γέωνος

ἐπίσκο(πος) ἐν θεμελίω ἐκτίσας (καί)  
διεκόσμησεν· (καί) ἐπληρώθη τὸ ἔργον  
μην(ι) ἐνάτῃ (ι)νδ(ικτιῶνος)ς τετάρτης  
εὐτυχέστ(ατα).

P. 621.

110) ΑΣΙΑΝΟΙ ΙΩΝΕΣ

ἀνθ. ΠΟ ΚΟΡΝΗΛΙΩ ΤΑΚΙΤΩ  
... ΙΟΙ ΕΥΓΕΝΕΙΣ ΔΙΚΑΙΟΙ  
ΔΟΥΚΙΟΣ ΓΑΟΥΙΟΣ ΔΑΒΕΩΝ  
ΔΟΥΚΙΟΣ ΓΑΟΥΙΟΣ ΔΑΒΕΩΝ ΝΕΟΣ  
ΔΙΚΑΣΤΑΓΩΓΟΣ ΧΡΥΣΙΠΠΟΣ  
.....ΟΣ ΑΓΑΘΟΣ ΔΗΜΟΣΙΟΣ

Il s'agit à la ligne 2 de l'historien Tacite. Ce texte confirme son prénom *Publius*. Il nous apprend en outre qu'il fut proconsul d'Asie. Ce dut être vers 110.

P. 624. Stratonicee de Carie.

111)

D M

FLAVIO S ~~██████~~ VIRO  
MILITI C O HORTIS  
LVSITANORVM VIXIT  
ANNIS XXX MILITAVIT  
STIPENDIA XIII MIIMO  
RIANVM R ~~██████~~ POSVIT

Les deux dernières lignes ne paraissent pas d'une lecture certaine.

P. 643 et suiv. V. Bérard et Colardeau. Inscription qui provient des ruines de Phaselis.

On savait déjà que Q. Voconius Saxa Fidus avait été légat de Lycie et de Pamphylie de l'an 142 à l'an 149 ou 150.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE  
DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,  
1889.

P. 231. Inscription de Petronius Proculinus et Papiria Nuptialica (*Année épigr.*, 1889, n° 142).

P. 246. Inscription relative à l'*ala Atecorigiana* (plushaut n° 27).

P. 253. R. Mowat. Marque de potier, à Vienne.

113) PVSTER · F ·

114)

Chrisme.

VICTORINVS

SEPTIMVID

MEMORI

VS SEPTMB

MIGGIN

A SACTA

§DV

? dī DABVLA IT DE LIGNV CRVCIS  
DE TERA PROMISONIS VBE NATVS EST CRISTVS  
APOSTOLI PETRI ET PAVLI NOMI  
NA M M RTVRV DATIANI DONA  
TIANI CIPRIANI NEMESANI

ITINI. ET VICTO

ANNO PROV

RECENTI VIGE

Sur la tranche inférieure on lit :

POSVIT BENENATVS

ET PEQVARIA

*Memoria sa(n)cta . Victorinus, Miggin, septim[o] idus sept(e)m- b(res) idu? . [D[e] t]abula [e]t de lign[o] crucis de te(r)ra promis- (s)ionis ub[i] natus est C(h)ristus, apostoli Petri et Pauli. Nomina*

P. 270. H. Thédénat. Trouvaille, dans le département de l'Ain, de monnaies en or dont une, à l'effigie de Victorin, mentionne la légion III<sup>e</sup> Gallica.

*Id.*, 1890.

P. 62. Photographie du dessin d'une mosaïque d'Orléansville dont l'inscription était déjà connue et qui porte : *Siliqua frequens fo- veas mea membra lavacro.*

BULLETIN DES MUSÉES, 1890.

P. 311. J. Letaille. Inscription trouvée à Tixter en Algérie (avec fac simulé, p. 312). Aujourd'hui au Louvre; ma copie d'après l'original.

*m[a]rt[y]ru(m) Datiani, Don[a]- tian[i], C[y]priani, Nemes(i)ani, ... itini, et Victo[r]is... s an(n)o pro- v(inciae) [t]recenti viges(imo) — Posuit Benenatus et Pequaria.*

BULLETTINO DELLA COMMISSIONE ARCHEOLOGICA COMUNALE DI ROMA, 1890.

P. 130 et suiv. Gatti. Trouvailles nouvelles de Rome.

115)

L·VINVLEIVS·L·F·  
POM·LVCVLLVS  
ARISPEX  
EX SEXAGINTA  
IN FR·P·VII·IN AG·P·XII

116)

IMP·DOMITIANI·CAESARIS·AVG·GERMANICI  
SVB·CVRA·BVCOLAE·L·PROC TI CLAVDIVS·PHILAETERVS FEC

Le *procurator aquarum*. Ti. Claudius, Aug(usti) lib(ertus) Bucolus, était déjà connu (*C. I. L.*, XI, 3612).

P. 194 et suiv. Cantarelli. Article sur la *lex de imperio Vespasiani*; cf. p. 235 et suiv.

P. 209 et suiv. G. Tomassetti. L'inscription du temple de Castor, sur le Forum.

P. 220 et suiv. L. Correr. Inscriptions sur cachets.

BULLETTINO DELL' IMPERIALE ISTITUTO ARCHEOLOGICO GERMANICO (Sezione romana).

P. 25 et suiv. A. Mau. Inscriptions nouvellement découvertes à Pompéi et relatives à des gladiateurs. Elles ont été trouvées toutes, moins une, dans la même maison, tracées sur l'enduit des colonnes du péristyle. Je citerai les plus curieuses.

1. 5. *in fr(onte) p(edes) VII; in ag(ro) p(edes) XII*. Ce texte qui est des derniers temps de la République ou du début de l'Empire prouve que le collège des haruspices existait avant Claude et que cet empereur ne fit que le réorganiser.

P. 179. Conduite d'eau en plomb avec l'inscription.

N° 5.

117)

V K AVG NV CERIAE FLORVS VIC  
XII K SEPT HERCLANIO VICIT

N° 42.

118) SVSPIRIVM PVELLARVM  
T R

CELADVS·OCT III J III

1. 2 et 3. *Tr(aex) Celadus, Oct(avii servus)... pugnorum III*.

M. Mau repousse l'explication (*pugnorum*) III c(*oronarum*) III parce que sur toutes ces inscriptions le nombre qui précède le J et celui qui suit cette sigle sont toujours les mêmes.

« Dans deux autres textes le même gladiateur est nommé *decus puellarum*. »

N° 52.

119) T R

CELADVS RIITIarius  
CRESCIIS  
PVPARV DOMNVS

*Tr(aex) Celadus, reti[arius]  
Cresce(n)s, puparu(m) domnus.*

N° 53.

## 120) CRESCES RETIA

PVPARVM NOCTVRNARVM MAT[ur]AR[um] ALIARVM C  
SER[us] ATIN[us] MEDICVS

*Cresce(n)s, retia(r)ius, puparum  
nocturnarum, mat[ur]ar[um] ??  
aliarum... ser[us] atin[us] que ??  
medicus.*

N° 60.

## 121)

SOCIS VICIISVMARIS  
NONIS IIT VIITIIRIBVS

*Soci(i)s vicesumari(i)s nonis (=   
novis) et veteribus. Il s'agit des  
fermiers de la vicesima libertatis.*

N° 64.

## 122) QVOS EGO SED

C'est le fameux vers de Virgile  
(*Aen.*, I, 135).

M. Mau suppose que la maison  
de Pompéi avait servi de caserne,  
avant quelque spectacle, à une  
troupe de gladiateurs réunie, pour  
la circonstance, par les soins d'un  
*impresario*.

P. 85 et suivantes. Article de  
M. Mommsen sur un recueil d'ins-  
criptions du xv<sup>e</sup> siècle de la biblio-  
thèque de Stoccarda. Contient peu  
de textes importants inédits. Le sui-  
vant (qui provient de Rome) porte :

P. 90.

## 123)

D · M

P · H E R E N N I O

P · F I L · A E M

M A C E D O N I · S T O B I S

M I L · C O H · X I I I · V R B A N · J · P R I S C I Q V I V

A N · X X X V I · M I L I T A V I T · A N · X V I · P

A R T O R I V S · D O C I L I S · S I G N I F E R · C O H · X I I I

V R B A N · J · S E X T I L I · H E R E S E T A M I C V S

D E · S E · B · M · M E M O R I A E C A V S A

BULLETTINO DELL' ISTITUTO DI DI-  
RITTO ROMANO, 1890.

P. 1 et suiv. Article de M. Gatti  
sur une inscription de Dalmatie  
(voir plus haut n° 12).

BULLETTINO DI ARCHAEOLOGIA CRIS-  
TIANA, 1890.

P. 103 et suiv. J'ai transcri

plus haut (n° 46 et suiv.) des ins-  
criptions trouvées dans le cimetière  
de Priscilla et relatives à la famille  
*Acilia*. M. de Rossi, continuant  
l'étude de ces textes, rapporte le  
graffite suivant qu'il a découvert au  
même lieu.

124)

CITO CUNCTI SUSCIPIA  
 DOMINAE PRISCILLAE BE-  
 LICTI KAUSI KAGI VOK  
 IKAATTI KIVETACI

*Cito cuncti suscipia[n]tur v[ot]is  
et precibus] dominae Priscillae be-  
[a]ta[e... pro de]licti kausis agi  
vo[s]...*

Cette Priscilla est précisément la  
sainte qui a donné son nom à la  
catacombe. Les conclusions de l'ar-  
ticle sont les suivantes : « Sainte

Priscilla est de la famille des Acilii  
Glabriones; l'hypogée des Acilii  
est le noyau de la nécropole, et le  
*coemeterium Priscillae* a été établi  
dans une propriété des Acilii. »

Dans le même lieu ont été trou-  
vés les fragments d'une épitaphe  
en vers du IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle.

125) qui legES AGNOSCAS TVMVLI NOMENQVE DECVSque  
 noSTRAE QVOD TANTI NOMINIS ORNAT  
 hesperias? duDVM SOLVS PRAEFECTVS IN ORAS  
 // ES SOLIS P // APTVS  
 // C L  
 // 1  
 // ROFI  
 // index SIC TOTO natus in ORBE  
 // ITEM DEC // IE IVV  
 // geNEROSQV // VLCVS  
 // M PRISCILLA

M. de Rossi suppose qu'il s'agit  
dans cette pièce de vers du célèbre  
Anicius Acilius Glabrio Faustus,  
consul ordinaire en 438.

Doukla (voir plus bas *Revue ar-  
chéologique*).

P. 236 et suiv. Inscriptions chré-  
tiennes d'Afrique (déjà signalées ici).

COMPTES RENDUS DE L'ACADÉMIE  
DES INSCRIPTIONS ET BELLES-  
LETTRES, 1890.

P. 139 et suiv. Inscriptions de

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE  
L'ACADÉMIE D'HIPPONE, 1890.

P. 41. A. Announa. Copie de  
M. Bernelle.

126)

SANTO SATVR  
M · VIRSANIVS  
MARTIALIS SACER  
DOS SANCITVS  
DE PECORIBVS

P. 64. A Medinet-el-Khedima. Copie de M. Farges.

127)

MARITVS GRATIAS SACTITATE TVE  
FORTVNVL Vxor  
VALENTINI CENTVRIONIS  
*leg*IONIS SECONDI FLAVIE VIRTV (sic)  
TVTIS ET VIXIT AN XL DVLCISSIME VXORI  
FECIT QVAE HABVIT PATRE L ~~SED~~ SEDONTE  
ET MATRE OLIMPIA IN VRBE

Quelques points sont douteux dans la copie. Cette inscription offre la première mention épigraphique de la *legio II Flavia virtutis*, troupe de la garnison d'Afrique d'après la *Notice des Dignités*.

COSMOS, 1890.

P. 104. Delattre. Inscriptions chrétiennes de Maktar. La suivante mérite d'être signalée.

128)

FAVSTINVS PRESB  
VIXIT IN DIACONA  
TV ANNIS XXXXIII ET IN  
PRESB ANNOS II ME  
ns 7

7 = VI.

JAHRBUCH DES KAISERLISCH DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, 1890. (ARCHAEOLOGISCHER ANZEIGER.)

P. 99. Tessère entrée au British Museum en 1889.

III<sup>e</sup> SÉRIE, T. XVI.

129)

MODERATVS  
LVCC EI  
SP III NON OCT  
L MINIC L PLOTIO

THE JOURNAL OF HELLENIC STUDIES, 1890.

P. 109 et suiv. Inscriptions de Keramo (Ceramus) copiées par M. W.-R. Paton et publiées par M. E.-L. Hicks.

P. 127. Une inscription déjà publiée dans les *Transactions of the Royal Society of literature*, vol. X.

130)

Τὸν θεοφιλέστατον  
Καίσαρα Γαίον Βάλεντα  
'Οσπλιανὸν Μέσ[σ]ιον  
Κούντον Εὐσεβή, Εὐ-  
τυχῇ, Σεβαστὸν, υἱὸν  
τοῦ κυρίου ἡμῶν αὐτο  
κράτορος Καίσαρος  
Γαίου Μεσίου Κούντου



Τραιανοῦ Δακίου Εὐσεβοῦς  
Εὐτυχοῦς Σεβαστοῦ  
ἡ Κεραιμητιῶν πόλις  
εὐτυχῶς ·

M. Av. B. Πολεῖτη β̄ τῶ  
αρχιάτρῳ πρώτῳ ἄρ-  
χόντι τὸ β̄.

Ce texte établit nettement la filiation d'Hostilien par rapport à Dèce.

Les trois dernières lignes indiquent que la statue a été élevée sous l'administration de M. Aurelius Valens Poleites, deuxième du nom, grand prêtre et premier archonte pour la seconde fois.

KORRESPONDENZBLATT DER WEST-  
DEUTSCHEN ZEITSCHRIFT, 1890.  
P. 186. Wiesbaden,

131)

I N H D D  
P R O P E R P E T V A I N  
C O L V M I T A T E I M P  
N E G O T I A O R E S · C · M

///SCHOL·D·S·F·DVOB·ASR a. 212

1. 1. *I(n) h(onorem) d(omus) divi-  
nae*; 1. 3 et 4. *Negotiatores c(ivi-  
tatis) M(attiacorum)...* schol(am)  
*d(e) s(uo) f(ecerunt)*, duob(us) As-  
pr(is consulibus).

MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HIS-  
TOIRE PUBLIÉS PAR L'ÉCOLE FRAN-  
ÇAISE DE ROME.

P. 317 et suiv. Delattre. Ins-  
cription de Carthage.

P. 333, n° 45. Trouvée à la Malga.  
Voir plus haut, n° 54.

P. 349, n° 102. Trouvée à Ga-  
mart.

132)

IVLIVS·PRIS·CVS...  
TIANVS CORIARIUS  
PVBLICVM Horreum? s. p  
FECIT ET Dedicavit

MITTHEILUNGEN DES KAISERLICH  
DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN  
INSTITUTS (Athenische Abthei-  
lung), 1890.

P. 162 et suiv. J.-P. Meier. Bas-  
relief représentant des gladiateurs.

133)



Le personnage de gauche, KPI-  
ΤΟΣ ou peut-être [Αγορα]κρίτος,  
est un *retiarus*; celui de droite,  
ΜΑΡΙΣΚΟΣ, un *secutor*.

L'inscription ἀπελύθη ἔξω λούδου  
signifierait, d'après M. Meier, que  
que le combat est terminé.

P. 217. H. Schliemann. Deux  
inscriptions de Troie en l'honneur  
de Tibère. La première contenait  
le nom de la ville.

134)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ σεβαστοῦ ΥΙΟΝ  
ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΚΑΙ ΔημαρχΙΚΗΣ  
ΕΞΟΥΣΙΑΣ ΤΟ ΔΩΔΕΚάτον  
ΜΕΛΑΝΙΘΗΔΗΣ ΕΥΘΥΔΙΚΟΥ Γλιέων πρό  
ΞΕΝΟΝ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

MUSEO ITALIANO DI ANTICHITÀ  
CLASSICA, vol. III, 1890.

P. 559 et suiv. F. Halbherr. Inscriptions de Crète.

P. 668. Inscription de Lyttos en

l'honneur de Plotina Augusta.

P. 669. Du même lieu, inscription en l'honneur de Paulina, sœur d'Hadrien.

P. 702. A Gortyne.

135) Μ Ρ Ω Σ Κ Ι Ο Ν Κ Υ Ρ Ε Ι  
Ν Α Λ Ο Υ Π Ο Ν Μ Ο Υ  
Ρ Η Ν Α Ν · Μ · Μ Ο Υ Ρ Η  
ΝΑ ΣΤΡΑΤΗΓΙΚΟΥ ΥΙΟΝ Μ ΜΟΥΡΗΝΑ  
ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ ΒΕΙΘΥΝΙΑΣ ΕΚΓΟΝΟΝ ΣΕΠΤΙΜ  
ΒΕΡΑ ΕΠΟΥΛΩΝ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΛΕΓΕΩΝΟΣ  
ΕΒΔΟΜΗΣ ΚΛΑΥΔΙΑΣ ΠΡΟСТАΤΗΝ ΛΕΓΕ  
ΩΝΟΣ ΤΕΤΑΡΤΗΣ ΦΛΑΒΙΑΣ ΤΑΜΙΑΝ ΚΑΙ  
ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ ΚΡΗΤΗΣ  
ΚΑΙ ΚΥΡΗΝΗΣ ΒΟΛΟΥΜΝΙΑ ΚΑΛΗΔΑ  
ΤΟΝ ΑΝΔΡΑ ΤΗΣ ΕΚΓΟΝΟΥ

Cette inscription fait connaître | et Cyrénaïque M. Roscius Lupus  
un questeur du proconsul de Crète | Murena.

P. 703. Même endroit.

136) ΣΕΙΤΟΜΕΤΡΙΟΥ ΤΟΥ ΡΩΜΑΙΩΝ ΤΑΧΘΕΝτα  
ΤΕΙΜΘΕΝΤΑ ΙΕΡΩΣΥΝΗ ΤΩΝ ΙΕ ΑΝΔΡΩΝ  
████████████████████ΡΙΑΝΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΙΤΑΛΙΑ  
πρεσβευτήν ΑΦΡΙΚΗΣ ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ  
στράτηγον πεΝΤΑΡΑΒΔΟΝ ΡΑΙΤΙΑΣ  
βουλουμνία ΚΑΛΗΔΑ ΤΟΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤ  
ον καὶ εὐΣΕΒΕΣΤΑΤΟΝ ΥΙΟΝ

P. 704. Même endroit.

- 137) ΕΠΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ Καίσαρ:  
 ΘΕΟΥ ΥΙΩ ΣΕΒΑΣΤΩ ΑΡΧΙΕΡΕΙ Μεγίστῳ δὴ  
 ΜΑΡΧΙΚΗΣ ΕΞΟΥΣΙΑΣ ΕΙΚΟΣΤΩ ΥΠΆΤΩ  
 ΤΩ ΤΡΙΣ ΚΑΙ ΔΕΚΑΚΙΣ ΠΑΤΡΙ ΤΗΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ  
 ΔΕΥΚΙΩ ΠΛΩΤΙΩ ΟΥΙΚΙΝΑ ΑΝΘΥΠΑΤΩ  
 ΓΝΩΜῃ ΠΑΝΤΩΝ ΕΛΘΕΕ ΤΟΙΣ ΑΡΧΟΥΣΙ καὶ τῷ  
 ΔΗΜῳ ΕΠΕΙΔΗ ΤΑΣ ΜΕΝ ΚΑΤΑ Τ  
 ΜΙ[ ] ΙΝΑ ΛΥΣΙΣ ΔΥΝΑΤΑΕ  
 ΤΩ[ ] ΣΤΩ[ ] ΑΣ ΔΕ ΔΥΝΑΤΑ  
 Τ[ ] ΣΘΑΙ ΠΡΟΣΗΚΟΝ ΕΣΤΙΝ  
 πλωτιος Ο ΥΙΚΙΝΑΣ Ο ΑΝΘΥΠΑτος  
 [ ] ΤΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΕΥΣΕ  
 [ ] ΦΙΛΟΤΕΙΜΗΤΑΙ ΤΑ ΠΡ

Le proconsul de Crète et Cyrène  
 L. Plotius Vicinas était inconnu.  
 (Cf. pourtant *C.I.L.*, IX, 935.) Son  
 gouvernement est de l'an 4/3 av.  
 J.-C., ainsi que l'apprend cette ins-  
 cription.

P. 708. Même localité. Dans les  
 ruines de la basilique.

- 138) FORTVNATIANVS  
 SERVILIVS·VC  
 CONSVLARIS CVRAVIT  
 ΕΦΕCΤΩΤΟC  
 ΤΗ CΠΟΥΔΗ ΤΗΣ  
 ΒΑΣΙΛΙΚΗΣ ΚΑΛΟΠΟΔΗ  
 ΤΟΥ ΔΟΓΙΣΤΟΥ ΤΗΣ  
 ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩC

La μητροπολις ici mentionnée est  
 Gortyne.

P. 709. Mêmes ruines.

- 139)  
 .....  
 τα εἰς κα[τ]αδί[κη]ν [εἵ]ποτέ?  
 τις εἰς ἑτέραν χρίαν ἄλλ' οὐ  
 κ' εἰς αὐτήν τήν διατρο  
 φήν τῆς πόλεως λαβεῖν  
 ἐπιχειρήσοι τὸν σείτον

τοῦτον ἢ τὸ ὑπὲρ αὐτοῦ  
 τίμημα; τὸ δὲ κατὰ λεπτόν  
 μέρος ἢ πιστεῖς τῶν πε  
 πραγμένων ὑπομνημά  
 των περιέχει καὶ πόσον  
 μὲν ἐν χρυσῷ πόσον δὲ  
 ἐν σείτῳ ὑπεδέξατο  
 Σεραπάμμων πρὸς τὸ  
 αἰετὴν ἐνθήκηην αὖξιν  
 τῆς Μητροπόλεως κατὰ  
 τὴν εὐκαιρον ἀγορασί  
 αν καὶ δικαίαν μετὰ πρ[α]  
 σιν. Ταῖς τε ἱεραῖς καὶ θείαις  
 προτομαῖς τῶν κοινῶν δεσ  
 ποτῶν καὶ τροπεούχων Αὐγούc  
 των Φλ. Γρατιανοῦ καὶ Φλ.  
 Βαλειτεινιανοῦ καὶ Φλ.  
 Θεοδοσίου καθέλωσεν τὴν  
 στήλην ταύτην μνήμην ἃ  
 θάνατον τῆς βασιλείας καὶ  
 διὰ τοῦτου τοῦ μέρους ἐθέ  
 λ[ων] φυλάττεc[θ]αι το Κρητῶν  
 ἔθνος. Ἐπράχθη τὰ ὑπο  
 μνήματα περὶ τῆς ὑποθέ

σεως τούτης τῇ προ ἰδ  
 καλανδῶν Ἰουλίῳ τῇ  
 μετὰ Σούργιον καὶ  
 Εὐχέριον ὑπατία (an. 381.)

On voit qu'il est question dans ce texte de l'emploi d'une distribution de blé en nature ou en argent donné par l'empereur.

P. 156. Mêmes ruines.

- 140) ΤΟΥΣ ΑΗΤΤΗΤΟΥΣ ΝΕΙΚΗΤΑΣ  
 ΚΑΙ ΑΙΩΝΙΟΥΣ ΤΡΟΠΕΟΥΧΟΥΣ  
 ΔΕΣΠΟΤΑΣ ΤΗΣ ΟΙΚΟΥΜΕΝΗΣ  
 ΓΡΑΤΙΑΝΟΝ ΒΑΛΕΝΤΙΝΙΑΝΟΝ  
 ΚΑΙ ΘΕΟΔΟΣΙΟΝ ΕΥΣΕΒΕΙΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥΣ (an 380/383.)  
 ΠΡΟ ΤΗΣ ΕΙΣΟΔΟΥ ΤΟΥ ΚΑΙΝΟΥ  
 ΠΡΕΤΩΡΙΟΥ ΤΟΥ ΕΚ ΘΕΜΕΛΙΩΝ  
 ΚΑΤΑΣΚΕΥΑΖΟΜΕΝΟΥ  
 ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΟΣ ΔΟΣΙΘΕΟΣ  
 ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΣ Ο ΛΑΜΠΡΟ  
 ΤΑΤΟΣ ΥΠΑΤΙΚΟΣ ΤΗΣ ΚΡΗ  
 ΤΩΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ ΚΑΘΙΔΡΥΞΕΝ  
 ΚΑΘΟΣΙΟΥΜΕΝΟΣ ΤΗ ΑΥΤΟΝ  
 ΕΥΣΕΒΙΑ

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ,  
 1890.

P. 109. Milani. Inscriptions de  
 Florence.

141) GENIO COLONIAE  
 FLORENTIAE  
 T D I V S  
 C V S  
 l. d. d D

P. 117. Lanciani. Inscriptions  
 trouvées en construisant la voie du  
 chemin de fer direct de Rome à  
 Naples.

142) IVL·TEP·MAR  
 IMP·CAESAR  
 DIVI·F  
 AVGVSTVS  
 EX·S·C  
 CIII  
 P·CCXL

*Jul(ia) Tep(ula) Mar(cia).*

P. 169 et suiv. Bertolini. Nou-  
 velles découvertes à Concordia.

P. 169.

143)

FL·VRSACIVS DVCENAR·DE NVMERO  
 LEONVM SEN·QVI VIXIT ANN P·M·XL  
 MILITAVIT·ANN·XX ARCAM SIBI  
 DE PROPRIO CONPARAVIT·SI QVIS  
 EAM APERVER·DAB·FISC·ARG·P·X

La mention des *Leones seniores* à Concordia s'était déjà rencontrée.  
P. 170.

144) FL·SINDIA SENATOR DE NV·MERO  
HERVLVRVM SENIORVM IN EAM ARCAM  
IACET QVEM EMIT PROPRIO SVO SI QVIS EAM APERI  
RE VOLVERIT DAVIT FISCO ARGENTI PONDO XII VITE  
SVE VIXIT ANNOS LX

Même observation pour les *Heruli seniores*.

P. 171.

145)

FL ODISCVS BIARCVS DE N·BR  
AC SEN·EQVIT·ARCAM SIBI DE PRO  
PIO CONPARAVIT SI QVIS EAM APE  
RIRE VOLVERIT DABIT FISCO  
VIRI ARGENT PONDO TRE

l. 1. de n(umero) *Brac(hi)atorum*  
*sen(i)orum equit(um)*; l. 5. *vir(i)bus*  
*ar[gent(i)] pon[do] tr[i]a*.

*Ibid.*

146)

EGO CVNTHIA ET FII VISSILVIMIV  
D N HERVLORVM EMIT  
ARCA DE PROPRIO  
SI QVIS  
RVIAV  
RERED PV

l. 2 et suiv. de n(umero) *Herulo-*  
*rum emi[t] arca(m) de propr[io]*  
*su]o*.

*Ibid.*

147)

FL·FASTA DVCE DE BATAVIS  
EQV SEN ARCA CONPARA  
SI Q EAM APERI VOLV DABIT  
ARG P V FIS

l. 1. *duce(narius) de Batavis equ(i)-*  
*tibus) sen(i)oribus*.

*Ibid.*

148)

FL BATEMODVS DVCENARI  
VS D N ERVLORVM SENI  
ARCA CONPARAVI SI Q EAM  
APERIRE VOLVERIT DAB FEIS  
CO ARG P V

P. 172.

149)

FL FLORENTIVS  
FABR ARCA DE PROPIO  
SVO VIVVS CONPA  
RAVIT

l. 2. *fabr(icensis)*.

*Ibid.*

150)

FL·MESSIO C·EX FAB SAG  
ARCA DE SVO PROPIO  
FIERI IVSSIT SI QVIS  
VOLVERIT IN HVNC  
LOCVM PONI DABIT  
IN SCOLA ARGENTI P·QVINQVE

l. 1. *c(entenario) ex fab(rica) sag(it)-*  
*taria*.

P. 173.

151)

P · C O M I n · i o . p . f .  
 C L · C L E m e n t i  
 H O N O R A T · E . . . . . p r a e f  
 C O H · V · L I N G o n u m t r i b . m i l . l e g . i  
 A D I V T R · P · F i n  
 E X P E D I T I O N e g e r m a n i c a c o r o n a  
 M V R A L I · H A S t i s p u r i s d o n . a b i m p e r a  
 T O R I B · C A E S · A N t o n i n o e t v e r o  
 A R M E N I A C · M E d i c . p a r t h i c .  
 P R A E F · A L A E · I · S I n g u l a r i u m c . v . p r o c  
 A D · X X · H E R E D · P E r h i s p a n i a m c i t e r i o  
 R E M · P R O C · A D · F a m i l . g l a d . t r a n s p a d .  
 P E R · I T A L I A M · P S . . . . . p r a e f  
 C L A S S I S · P R · M I S e n e t r a v e n n  
 P R O C D A C I A e a p u l e n s i s

Cf. une inscription relative au même personnage trouvée autrefois dans le même cimetière (*C. I. L.*, V, 8659).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1890,  
 (1<sup>er</sup> semestre.)

P. 403 et suiv. R. Mowat. Inscriptions de la cité des Lingons (suite). Cf. 2<sup>e</sup> semestre, p. 26 et suiv. (fin).

P. 436. Inscription trouvée par M. Rowinski à Doukla, l'ancienne Doclea. — Elles sont relatives à deux personnages importants de la ville à qui le conseil municipal avait élevé une statue.

*Ibid.* (2<sup>e</sup> semestre.)

P. 16 et suiv. A. Blanchet. Quel-

ques inscriptions de Saintes conservées dans un ms. de la Bibliothèque nationale.

La seule importante est la suivante, déjà connue, dont on peut maintenant tenter une restitution plus certaine.

152)

sacerdoti

ad araM · ROMAE · ET · AV · Gusti

tres PROVINC · GALLIAe

DE PVBLICO

REVUE DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE, 1890.

P. 146 et suiv. Th. Reinach. Explication du titre de *legatus pro praetore* dans une inscription de Nemi (*C. I. L.*, XIV, 2218) appliqué à un lieutenant de Lucullus.



REVUE DES PYRÉNÉES, 1890 (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres).

P. 41 et suiv. (pagination spéciale). Suite des inscriptions antiques des Pyrénées d'après le manuscrit laissé par J. Sacaze.

REVUE ÉPIGRAPHIQUE DU MIDI DE LA FRANCE, 1890.

P. 17. Inscription trouvée à Saint-Didier (Drôme). Fragment de milliaire.

153) *imp. caes*  
*m. aure*LIVS.....  
*pius* FELIX *invictus* aug  
 PONTIFEX MAXIMVS  
 GVTICVS MAXIMVS  
 TRIBVNICIA POTEST  
 III COS II *p. p. procos*

A la 2<sup>e</sup> ligne, il faut restituer *Probus* ou *Claudius*. M. Allmer préfère rapporter ce texte au dernier empereur; M. J. Chevalier, qui a découvert la pierre, au premier.

P. 27. Borne trouvée à Béziers.

154) DO · NO ·  
 · C · PIO · ESVVIO · TE  
 · TRICO · NOBILIS  
 · SIMO CAES · FILIO  
 · IMP · C · PII · ESVVI ·  
 · TETRICI · P · F · IN  
 · VICTI AVG P · M  
 TRIB *pot* II COS

P. 39. Fragment trouvé à Vieille-Fesc (Gard) et déposé aujourd'hui au Musée de Nîmes. Femme

assise derrière un comptoir à l'extrémité duquel se voit une couronne. De chaque côté de sa tête et de ses épaules, on lit :

155)  
 NON VE NDO NI  
 SI AMA NTIBVS  
 CORO NAS

RHEINISCHE MUSEUM, 1890.

P. 599 et suiv. Joh. Schmidt (156). Nouvelle explication d'une inscription que j'ai rapportée de Tunisie au Louvre, et publiée dans les *Archives des Missions scientifiques*, XI, p. 126 et suiv. (*Eph. epigr.*, V, 498). Nous y avons tous vu les statuts d'un collège funéraire. M. Schmidt y reconnaît la loi constitutive d'une curie municipale. Il établit au moyen d'autres textes que les curies (divisions électorales), en Afrique, étaient constituées comme les collèges et prenaient soin de la sépulture de leurs membres. Ce fait expliquerait pourquoi on rencontre si rarement la mention de collèges dans les inscriptions de l'Afrique romaine.

P. 639. M. Ihm. Nouvelle inscription de Cologne.

157)  
*ma t* | RIBVS · SVEBIS  
 | EVTHVNGABVS  
*i* | VLI · SECVN · DV · S  
*i* | VLI · PHILTATI · LIB  
*v* | S · L · M

[*Mat*]ribus *Suebis* [*L*]euthungabus.

IVISTA DI FILOLOGIA ED ISTRUZIONE  
CLASSICA, 1890.

P. 1 et suiv. Et. Ciccotti. Étude sur les sacerdoces municipaux et provinciaux de l'Espagne et les Augustales à l'époque impériale.

SITZUNGSBERICHTE DER PHILOSOPHISCH-PHILOLOGISCHEN UND HISTORISCHEN CLASSE DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN ZU MÜNCHEN, 1890.

P. 293 et suiv. Wölfflin. L'inscription de la colonne rostrale de

Duilius. Différentes remarques intéressantes sur cette inscription.

STUDI E DOCUMENTI DI STORIA E DIRITTO, 1890.

P. 209 et suiv. A. Parisotti. Les gouverneurs de Sicile depuis Dioclétien.

WIENER STUDIEN, 1890.

P. 98 et suiv. J. Jung. Étude sur l'organisation des *civitates* des Alpes sous l'Empire.

## 2° TRAVAUX RELATIFS A L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

Allmer et Dissard. — INSCRIPTIONS ANTIQUES DU MUSÉE DE LYON, t. III. Inscriptions funéraires.

BONNER STUDIEN. — AUFSÄTZE AUS DER ALTERTHUMSWISSENSCHAFT R. KEKULÉ).

P. 223 et suiv. M. Ihm. Études sur les *tabulae lusoriae* et *corpus* de toutes celles de ces inscriptions qui sont connues.

COLLECTIONS DU MUSÉE ALAOUÏ. — Nouvelle publication où M. de La Blanchère se propose de faire reproduire et commenter les monuments les plus importants du Musée Alaoui, à Tunis.

La 3<sup>e</sup> livraison contient un ar-

ticle de M. l'abbé Duchesne, sur plusieurs textes chrétiens.

5<sup>e</sup> livraison. M. Bréal et G. Maspero. Inscription sur une plaque de plomb trouvée dans les fouilles du cimetière romain d'Hadrumète (Souise).

### 158)

αδ. . . . . περ μηχανου θεουμ ετ  
περ ανθεροτας ετ περ εουμ και αβετ  
αρχεπτορεμ σουπρα χαπουθ ετ περ σε  
πατημ σθελλας ουθ εχ κουα ορα  
οχ Σομπουερε νον δορμιαθ Σεξ (sic)  
τιλλιος Διονισιε φιλιους ουραθουρ  
φουρενς νον δορμιαθ νεκουε σεδεατ  
νεκουε λοκουατουρ σεδ ιν μενταμ αδ  
ιατ με Σεπθιμχιμ Αμενε φιλιχ ουρα  
θουρ φουρενς αμαρε ετ δεσιδεριο

μεῶ ἀνιμα ἐτ χορ οὐραθοῦ Σεξτι  
 λι Διονισιε φίλιους ἀμορε ἐτ δεσιδε  
 ριο μεο Σεπτιμες Ἀμενεφιλιε. Του αου  
 ταμ. Ἀβαρ Βαρβαριε Εἰλοσε Σαβακοθ  
 Παχνουφου Πυθιπεμι φαχ Σεξτι  
 λιοιμ. Διονισιε φίλιουμ νε σομνου  
 μ χοντινγαθ σεθ ἀμορε ἐτ δεσιδε  
 ριο μεο οὐραθοῦ ουιους σιπιριτους  
 ἐτ χόρ χομβουραθοῦ ομνια μεμ  
 βρα θεθιους χορπορις Σεξθιλι Διοι  
 σιε φίλιους · σι μινους δεσχενδο ιν α  
 δυτους Οσυρις ἐτ διςσολουαμ. θεν  
 θαπσεν ἐτ μιτταμ ουθ  
 α φλουμινε φερατουρ  
 εγω ενιμ σουμ μαγνους  
 δεχνους δει μαγνι δει  
 ΑΧΡΚΑΜΜΑΧΑΛΛΑΑ

C'est une *exsecratio* rédigée en latin, mais écrite en lettres grecques.

E. Espérandieu. — INSCRIPTIONS DE  
 LA CITÉ DES LEMOVICES.

Recueil de toutes les inscriptions trouvées sur le territoire des Lemo-vices. Ce travail se recommande par les mêmes qualités que l'*Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge* que nous devons au même auteur. Tous les textes sont donnés en fac similé.

F.-X. Kraus. — DIE ALTCHRISTLI-  
 CHEN INSCRIFTEN DER RHEIN-  
 LANDE (1<sup>er</sup> vol.), 1890.

Volume précieux pour la con-naissance des antiquités chrétiennes de la Germanie, qui comprend

toutes les inscriptions depuis le début du christianisme jusqu'au viii<sup>e</sup> siècle. Un grand nombre de textes insérés dans le volume sont reproduits à la fin, sur des planches photographiques.

Ed. Le Blant. — L'ÉPIGRAPHIE  
 CHRÉTIENNE EN GAULE ET DANS  
 L'AFRIQUE ROMAINE.

Livre écrit avec la science de l'épigraphie et des antiquités chré-tiennes et la connaissance appro-fondie des inscriptions qui ont fait à juste titre la réputation de l'au-teur.

C. Leemans. — GRIEKSCHE OP-  
 SCHRIFTEN UIT KLEIN-AZIE IN DEN  
 LAATSEN TIJD VOOR HET RIJKS-  
 MUSEUM VAN OUDHEDEN TE LEI-  
 DEN AANGEWONNEN.

P. 21 et pl. IV.

159)

D Ø M

L CALPVRNIVS · VALENS Ø OPTIO Ø  
 COH · I · LEPID · EQ · C · R · T · PONTICI Ø  
 VIXIT · AN · XXXX · MIL · AN ·  
 XVIII Ø CALPVRNIA LEDA Ø  
 COIVX · FECIT ·

1. 3. coh(ortis) I Lepid(ianae) eq(ui-  
 tatae) c(ivium) R(omanorum), t(ur-  
 ma) Pontici.

G. Popa. — TABLELE CERATE DE-  
 SCOPERITE IN TRANSILVANIA, Bu-  
 karest, 1890.

Étude sur les tablettes de Dacie publiées au III<sup>e</sup> volume du *Corpus*.

# TABLE ANALYTIQUE

## DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent chaque inscription.

### I

#### NOMS ET SURNOMS<sup>1</sup>

- |                                      |                                            |
|--------------------------------------|--------------------------------------------|
| M' Acilius Glabrio, 46.              | C. Julius Pudens, 39.                      |
| M' Acilius Verus, 48.                | C. Julius Septimius Castinus, 82.          |
| P. Aelius Valens, 87.                | P. Licinius Crassus Junianus, 76.          |
| Aeto, 26.                            | Marcellinus, 80.                           |
| M. Agrippa L. f., 79.                | Miggin ( <i>martyr</i> ), 114.             |
| Anastasius ( <i>sanctus</i> ), 80.   | Nemesianus ( <i>martyr</i> ), 114.         |
| Q. Anicius Faustus, 107.             | L. Novius Crispinus, 75.                   |
| Arpo, Turei f., 89.                  | L. Plotius C. f. Sabinus, 35.              |
| C. Arrius Antoninus, 101.            | L. Plotius Vicinas, 137.                   |
| Asinius Pollio, 61.                  | Odiscus, 145.                              |
| P. Aurelius Symmachus, 53.           | Œcumenius Dositheus Asclepiodotus,         |
| Basilius, 109.                       | 140.                                       |
| Batemodus, 148.                      | Paulus et Petrus ( <i>apostoli</i> ), 114. |
| Benenatus, 114.                      | Priscilla (à Rome dans le cimetière de     |
| Calendio ( <i>martyr</i> ), 92.      | Priscille), 48, 126.                       |
| Cicero, 91.                          | Puster, 113.                               |
| Cintugnatus, 103.                    | M. Roscius, Quirina, Lupus Murena, 135.    |
| Tl. Claudius Bucola, 116.            | L. Septimius Leonticus, 88.                |
| Claudius Celsinus? 108.              | Servilius Fortunatianus, 133.              |
| Claudius Illyrius, 81.               | Sindia ( <i>vir</i> ), 144.                |
| C. Cominius, P. f. Cl. Clemens, 151. | Stephanus ( <i>protomartyr</i> ), 109.     |
| P. Cornelius Tacitus, 110.           | Valerius Maximus, 34.                      |
| Cutteus (Terentius), 37.             | Valerius Paulus, 21.                       |
| Cyprianus ( <i>martyr</i> ), 114.    | Vennus, 30.                                |
| Datianus ( <i>martyr</i> ), 114.     | Victor ( <i>martyr</i> ), 114.             |
| Donatianus ( <i>martyr</i> ), 114.   | Victorinus ( <i>martyr</i> ?), 114.        |
| Q. Fabius Q. f. Q. n. Maximus, 19.   | Q. Voconius Saxa Amyntianus, 112.          |
| Fasta ( <i>vir</i> ), 147.           | Q. Voconius Saxa Fidus, 112.               |
| Harbelex, 43.                        | L. Volusius Saturninus, 11.                |
| Juda, 97.                            |                                            |

1. Nous n'avons relevé que les noms qui nous ont paru vraiment dignes d'être signalés.

## II

## DIEUX ET DÉESSES

Aesculapios, 85.  
 Anterotes, 158.  
 Apollo Anaxiomarus, 78.  
 Apollo Vindonnus, 58.  
 Di Genitores (= Di Manes), 35.  
 Diana, 101.  
 Diana Venatrix, 89.  
 Fortuna (bona), 9.  
 Genius coloniae, 141.  
 Hercules, 84.  
 Hercules, 15.  
 Hercules et Silvanus, 102.  
 Heron deus, 5.  
 Jupiter Optimus Maximus, 3.

Jupiter Optimus Maximus, Juno Regina, Mars, 14.  
 Malagbel, 100.  
 Mars Magnus Victor, 90.  
 Matres Suebae Leuthungae, 157.  
 Mercurius Augustus, 4.  
 Montes Numidici, 96.  
 Nabia, 91.  
 Osiris, magnus deus, 158.  
 Sabazis sanctus invictus, 16.  
 Saturnus sanctus, 124.  
 Silvanus, 62.  
 Silvanus deus, 96.  
 Venus Genitrix, 29.

## III

## PRÊTRES

Arispex ex sexaginta, 115.  
 Episcopus, 109.  
 Laurens Lavinus, 42.  
 Presbiter, 128.  
 Quindecemvir sac. fac., 136.

Sacerdos ad aram Romae et Augusti, 152.  
 Sacerdos sanctus (Saturni), 124.  
 Septemvir epulonum, 135.  
 Sodalis Titialis, 35.

## IV

## NOMS GÉOGRAPHIQUES

Aeclanenses (curator), 82.  
 Africa (proconsul), 54.  
 — (leg. procos.), 136.  
 Alba, 25.  
 Apulia, Calabria, Lucania, Bruttii (juridicus), 82.  
 Asia (proconsul), 108, 110.  
 Bithynia (proconsul), 135.  
 Creta et Cyrenae (consularis), 138, 140.  
 — (procos.), 82, 137.  
 — (quaestor), 135.  
 Ceramiae (respublica), 130.  
 Dacia Apulensis (proc.), 151.

Dacia. (leg. Aug. pr. pr.), 101.  
 Dalmatia (procurator?), 53.  
 Dierna (respublica), 8.  
 Epirus (procurator), 83.  
 Florentia (colonia), 141.  
 Formiae, 35.  
 Galliae (Tres Provinciae), 152.  
 Herculanium, 117.  
 Hispania Citerior (proc. XX hered.), 151.  
 Ilium (respublica), 134.  
 Karales, 89.  
 Lycia et Pamphylia (leg. Aug. pr. pr.), 112.

Macedonia (*quaestor pr. pr.*), 112.  
 Mactaris (Colonia Aelia Aurelia Angusta), 70.  
 Margum (Municipium Aurelium Augustum), 3.  
 Mattiacorum (*civitas*), 131.  
 Mauretania Caesariensis, 27.  
 Mevania, 56.  
 Moesia Inferior, 27.  
 Narestini, 12.  
 Neapolis (Colonia Aurelia Aug. Antoniniana Felix), 106.  
 Nuceria, 117.  
 Numidia (*leg. Aug. pr. pr.*), 107.  
 Numidia (*praeses*), 21.

Onastini, 12.  
 Pagus Felix (*magister* — à Scafati), 45.  
 Pannonia Inferior (*leg. Augg. pr. pr.*), 82.  
 Photices, 83.  
 Placentia, 24.  
 Pontus et Bithynia (*procos.*), 112.  
 Raetia (*legatus*), 136.  
 Rusucurritanus, 40, 41.  
 Sardinia (*procurator*), 87, 88.  
 Stobi, 123.  
 Tomi (*navicularii*), 9.  
 Turrus, 87.  
 Verona, 51.  
 Vicus Lartidianus (à Pouzzoles), 65.

## V

## EMPEREURS — PRINCES — PRINCESSES

Imp. Caesar, 79.  
 C. Julius Caesar, dictator III, designatus III, 31.  
 Imp. Caes. Divi f. Aug., 142.  
 Imp. Caes. Divi f. Aug., pont. max., trib. pot. VIII, cos. XIII, p. p., 137.  
 Julia, Caesaris f., 29.  
 Imp. Caes. Aug. f. Aug., pont., max., trib. pot. XII, 134.  
 Livia, Drusi, 63.  
 C. Caesar Augustus Germanicus, 11, 12 (*nom martelé*).  
 Imp. Domitianus Caesar Aug. Germanicus, 116.  
 Imp. Caes. Trajanus Hadrianus Aug., pont. max., trib. pot. V, cos. III, 65.  
 Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius, p. p., imp. II, pontif. max., trib. pot. XII, cos. III, 75.  
 M. Aurelius Verus Caesar, filius imperatoris, 9.  
 Imp. Caes. Ael. ? M. Aurelius Antoninus Pius Aug., 42.  
 Imp. Caess. Antoninus et Verus, 151.  
 Julia Augusta, 107.  
 Imp. Caes. Maximinus Augustus, 14 (*nom martelé*).  
 Imp. Caes. C. Messius Q. Trajanus Decius Pius Felix Aug., 130.

Caes. C. Valens Ostilianus Messius Q. Pius Felix Aug. (*filius Decii*), 130.  
 Imp. Caes. M. Antonius Gordianus Sempronianus Romanus Africanus, pater, 98.  
*Id.*, filius, 98.  
 M. Julius Philippus, nobil. Caes., princeps juventutis, 87.  
 Imp. Caes. M. Julius Philippus Pius Felix Aug., trib. pot., p. p., cos., procos., 87.  
 Imp. C. Pius Esuvius Tetricus P. f. invictus Aug., p. m., trib. pot. II, procos., 154.  
 D. n. C. Pius Esuvius Tetricus nob. Caes., 154.  
 Imp. Caes. M. Aurelius Claudius Maximus Pius Felix Invictus Aug., pont. max., imp. II, cos., p. p., procos., 88.  
 Princeps d. n. Fl. Constantinus, 34.  
 D. n. Flavius Valerius Constantinus, nob. Caes., 70.  
 Imp. Caes. C. Fl. Val. Constantinus Invictus Pius Felix Aug., p. m., t. p. VIII, cons. III, imp. VII, p. p., 21.  
 Fl. Claudius Julianus P. Felix semp. Aug., 71.  
 Domini nn. Triumphatores Aug. Fl. Gratianus et Fl. Valentinianus et Fl. Theodosius, 139, 140.



D. n. Fl. Valentinianus, P. Felix semper  
Aug., 72.

D. n. Fl. Gratianus P. F. semper Aug.,  
73.

## VI

## POUVOIRS PUBLICS

1° *Dates consulaires.*

L. Minicio, L. Plotio cos. (a. 88), 129.  
Co. Cl. Severo II, Tib. Cl. Pompeiano,  
II cos. (a. 175), 107.  
Gentiano et Basso cos. (a. 244), 62.  
Duobus Aspris cos. (a. 242), 134.  
Grato et Seleuco cos. (a. 224), 22.  
Imp. Caes. Maximino Aug. et Afro cos.  
(a. 236), 14.  
Post consulatum Bassi et Antiochi, 21.

2° *Fonctionnaires supérieurs.*

Aedilis, 79.  
Aedilis curulis, 19, 35.  
Consul, 19, 107.  
Consularis (*Cretae et Cyrenar.*), 138,  
140.  
Consul designatus, 82.  
Curator (*Aeclanensium*), 82.  
Curator (*viae Salariae*), 82.  
— (*viarum Valeriae, Tiburtinae*), 112.  
Decemvir stl. judic., 35.  
Dilector, 112.  
Habens salutationem secundam imp.  
Antonini Aug. Pii, 35.  
Juridicus, 82.  
Leg. pro pr. (*Dalmatiae*), 11, 12.  
Leg. Aug. pr. pr. (*Daciae*), 101.  
— (*Lyciae et Pamphylicae*), 112.  
Leg. Augg. pr. pr. (*Numidiae*), 107.  
Leg. Auggg. pr. pr. (*Pannoniae Inferioris*), 82.  
Legatus (*procos. Afric.*), 136.

Legatus quinquescaldis (*Raetiae*). 136.  
Praef. frum. dandi?, 136.  
Praefectus urbi, 34.  
Praeses (*Numidiae*), 21.  
Praetor, 35.  
Praetor tutelarius, 82.  
Praetorius, 135.  
Primicerius scrinii tabulariorum Medio-  
lanensium, 20.  
Proconsul, 81.  
Proconsul (*Africae*), 54.  
— (*Asiae*), 108, 110.  
— (*Bithyniae*), 136.  
— (*Cretae et Cyrenarum*), 82, 137.  
— (*Dalmatiae*), 80.  
— (*Ponti et Bithyniae*), 112.  
Procurator (*aquarum*), 116.  
Procurator (*Daciae Apulensis*), 151.  
Procurator (*famil. glad.*), 151.  
Procurator (*Sardiniae*), 87, 88.  
— (*XX hered. per Hosp. Citer.*), 151.  
Quaestor, 39, 82.  
Quaestor pro praetore (*Cretae et Cyre-  
narum*), 135.  
— (*Macedoniae*), 112.  
Questor urbanus, 35.  
Triumvir reipublicae constituendae, 79.  
Quattuorvir viarum curandarum, 28.  
Ratio sacri patrimonii?, 17.  
Sevir eq. r., 35.  
Tribunus plebis, 39, 82, 112.

3° *Fonctionnaires inférieurs.*

Socii XX libertatis, 121.

## VII

## CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. I Adjutrix (*centurio*), 25 bis.

Leg. I Adjutrix (*trib. mil.*), 82.  
Leg. I Adj. P. F. (*trib.*), 151.  
— Pia Fidelis Maximina (*immunis*), 14.

Leg. I Minervia (*legatus*), 81.  
 — (*vexillatio*), 82.  
 — P. f. (*trib. laticl.*), 35.  
 Legio II Flavia Virtutis (*centurio*), 125.  
 Leg. III Aug. (*veterani*), 107.  
 Leg. IIII Cyrenaica (*trib. laticl.*), 112.  
 — Flavia (*legatus*), 135.  
 Legio IIII Cyrenaica (*centurio*), 77.  
 Legio IIII Flavia, 1.  
 — Galliena, 2.  
 — (*centurio*), 6.  
 Legio IIII Macedonica (*miles*), 25.  
 Leg. IV Scythica (*legatus*), 112.  
 Leg. V Macedonica (*trib. mil.*), 82.  
 Leg. VII, 51.  
 — (*tribunus*), 11.  
 Leg. VII Claudia (*miles*), 4, 7.  
 — (*tribunus*), 135.  
 Leg. VII [Gemina] (*tribunus laticlavus*), 28.  
 Leg. VIII Aug., 53.  
 — (*vexillatio*), 82.  
 Legio XI (*centurio*), 11.  
 Leg. XIII Gemina, 104.  
 Leg. XIII Gemina Antoniniana (*Immunis*), 102.  
 — (*vexillatio*), 102.  
 Leg. XIII, 57.  
 — (*ex signifero*), 24.  
 Legio XIII Gemina Martia Victrix, 68.  
 — (*coh. II*), 23.  
 Leg. XV Apollinaris, 15.  
 Leg. XXII Primigenia (*vexillatio*), 82.  
 — P. F., 67.  
 — (*eques*), 22.  
 Leg. XXX Ulpia (*vexillatio*), 82.

2° Ailes.

Ala Ateclorigiana (*decurio*), 27.  
 Ala Flavia civ. roman., 90.

Ala Pomponiani, 26.  
 Ala I Singularium c. r. (*praef.*), 151.

### 3° Cohortes auxiliaires.

Coh. I Belgarum (*veteranus*), 105.  
 Coh. Itryaeorum (*praefectus*), 53.  
 Coh. I Lepidiana eq. c. r. (*optio*), 159.  
 Coh. V. Lingunum (*praef.*), 151.  
 Cohors I Lucensium (*praefectus*), 10.  
 Cohors Lusitanorum (*miles*), III.

### 4° Numeri.

Batavi equites seniores (*ducenarius*), 147.  
 Brachiati seniores equites (*biarcus*), 145.  
 Leones seniores (*ducenarius*), 143.  
 Heruli seniores, 146.  
 — (*ducenarius*), 148.  
 — (*senator*), 144.

### 5° Troupes de Rome.

Coh. XIII Urbana (*miles*), 123.  
 — (*signifer*), 123.

### 6° Flottes.

Classis pr. Misen. (*praef.*), 151.  
 Classis Moesica (*praefectus*), 53.  
 — Ravenn. (*praef.*), 151.

### 7° Particularités (grades, emplois, guerres, etc.).

Dux vexillationum IIII Germanicarum, adversus defectores et rebelles, 82.  
 Exercitus Moesiae Inferioris, 27.  
 Expeditio Germanica, 151.  
 Fabrica sagittaria (*Concordia*), 150.  
 — (*centenarius*), 150.  
 Praefectus castrorum, 12.

## VIII

### ADMINISTRATION PROVINCIALE OU MUNICIPALE<sup>1</sup>

Curia municipalis (constituée en collège), 156.

Frumentum datum ab imperatore civitati, 139.  
 Scriba coloniae, 100.

1. Pour les municipalités et les collèges nous n'avons compris dans cette table que les faits importants.

## IX

## COLLÈGES

|                                 |                        |
|---------------------------------|------------------------|
| Collitores dei Heronis, 5.      | Idaeae et Attis, 59.   |
| — ( <i>pater collegii</i> ), 5. | Negotiatores, 131.     |
| Dendrophori Matris Deum Magnae  | Navicularii (Tomi), 9. |

## X

## PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

|                                                                              |                                                                                        |
|------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|
| Aqua Julia Tepula Marcia, 142.                                               | Lettre de Jules César aux habitants de Mytilène, 31.                                   |
| Aquagium novo opere a solo exstructum, 37.                                   | Ludus ( <i>gladiatorius</i> ), 133.                                                    |
| Basilica Hilariana, 60.                                                      | Margaritarius, 59.                                                                     |
| Columnae vicenariae celatae et exportae, 96.                                 | Medicus puparum nocturnarum, 120.                                                      |
| Coriarius, 132.                                                              | Notaria graeca, 44.                                                                    |
| Decanus magnus dei magni, 158.                                               | Protomartyr, 109.                                                                      |
| Dominus puparum, 119.                                                        | Quos ego, sed..., 123.                                                                 |
| Édit de Dioclétien de <i>pretiis rerum</i> (fragments nouveaux), 36, 55, 66. | Retiarius, 119, 120.                                                                   |
| Enseigne d'une marchande de couronnes, 155.                                  | Susprium puellarum, 118.                                                               |
| Exsecratio (rédigée en latin et écrite en lettres grecques), 158.            | Tabula de ligno crucis, 114.                                                           |
| Familia gladiatoria, 151.                                                    | Termini positi ex sententia quam dixit legatus pro praetore adhibito consilio, 12, 13. |
|                                                                              | Terra promissionis ubi natus est Christus, 114.                                        |
|                                                                              | Thraex, 118, 119.                                                                      |

# TABLES

DU TOME XVI DE LA TROISIÈME SÉRIE

## I.—TABLE DES MATIERES

|                                                                                                                                                        | Pages. |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Les nécropoles préhistoriques du nord de la Perse, par M. J. DE MORGAN.                                                                                | 1      |
| Contributions à l'épigraphie gallo-romaine de Saintes, par M. J.-ADRIEN<br>BLANCHET . . . . .                                                          | 16     |
| Inscriptions de la cité des Lingons conservées à Dijon et à Langres ( <i>suite</i> ),<br>par M. ROBERT MOWAT. . . . .                                  | 26     |
| Imitation d'anciennes écritures par des scribes du moyen âge, par M. L.<br>DELISLE. . . . .                                                            | 63     |
| Victoire ailée du Musée de Constantine, par M. AUG. AUDOLLENT. . .                                                                                     | 65     |
| Sur un passage de Sidoine Apollinaire. — Les prétendus volcans de la<br>France centrale au v <sup>e</sup> siècle, par M. SALOMON REINACH. . . . .      | 76     |
| Note sur l'emploi des triangles sur la mise en proportion des monuments<br>grecs, par M. C. BABIN. . . . .                                             | 82     |
| Restitution d'un « pagus » de l'Aude, par M. GASTON JOURDANNE. . .                                                                                     | 107    |
| Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions. . . . .                                                                                               | 115    |
| Société nationale des Antiquaires de France. . . . .                                                                                                   | 124    |
| Nouvelles archéologiques et Correspondance. . . . .                                                                                                    | 127    |
| Bibliographie : 1. BERTHELÉ (Jos.). Recherches pour servir à l'histoire<br>des arts en Poitou, par M. ANAT. DE BARTHÉLEMY. . . . .                     | 129    |
| — 2. BLANCHET (J.-Adrien). Nouveau manuel de numisma-<br>tique du moyen âge et moderne, par M. GUSTAVE<br>SCHLUMBERGER. . . . .                        | 130    |
| — 3. HAVERFIELD. Ephemeris epigraphica, par M. R. C. . . . .                                                                                           | 131    |
| — 4. JUBAINVILLE (H. D'ARBOIS DE). Recherches sur l'origine<br>de la propriété foncière et des noms de lieux habi-<br>tés en France, par M. X. . . . . | 132    |
| Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par<br>RENÉ CAGNAT. . . . .                                                      | 133    |
| La Vénus de Milo, par M. F. RAVAISSON. . . . .                                                                                                         | 145    |

|                                                                                                                                                          | Pages |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Voie romaine dans les départements de la Manche et de l'Ille-et-Vilaine,<br>par M. E.-A. PIGEON. . . . .                                                 | 158   |
| Les premières fouilles de Délos, par M. ALBERT LEBÈGUE. . . . .                                                                                          | 172   |
| Notes sur les nécropoles préhistoriques de l'Arménie russe, par M. J. DE<br>MORGAN. . . . .                                                              | 176   |
| Les villes de Pamphylie, par M. GEORGES RADET. . . . .                                                                                                   | 203   |
| Chronique d'Orient, par M. SALOMON REINACH. . . . .                                                                                                      | 225   |
| Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions. . . . .                                                                                                 | 274   |
| Société nationale des Antiquaires de France. . . . .                                                                                                     | 285   |
| Nouvelles archéologiques et Correspondance. . . . .                                                                                                      | 287   |
| Bibliographie : 1. HELBIG (J.). La sculpture et les arts plastiques au<br>pays de Liège et sur les bords de la Meuse, par<br>M. F. DE MÉLY. . . . .      | 290   |
| — 2. SCHLUMBERGER. Un empereur byzantin au x <sup>e</sup> siècle;<br>Nicéphore Phocas, par M. H. . . . .                                                 | 295   |
| — 3. D <sup>r</sup> HOERNES (Moriz). Die Gräberfelder an der Wall-<br>burg von St. Michael bei Adelsberg in Krain, par<br>M. J.-ADRIEN BLANCHET. . . . . | 296   |
| Tête en bronze de dieu cornu découverte à Lezoux (Puy-de-Dôme), et<br>appartenant au Musée de Saint-Germain, par M. SALOMON REINACH. . . . .             | 297   |
| Exploration du tumulus de Cruguel (commune de Guidel, Morbihan), par<br>M. L. LE PONTOIS. . . . .                                                        | 304   |
| Les barques votives d'Alcolée, par M. ARTHUR ENGEL. . . . .                                                                                              | 338   |
| Note sur la forme des chiffres usuels, par M. GEORGES DUMESNIL. . . . .                                                                                  | 342   |
| Notes archéologiques, par M. ALBERT MAIGNAN. . . . .                                                                                                     | 349   |
| Études sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne<br>(suite), par M. M. DELOCHE. . . . .                                                  | 365   |
| Notes archéologiques sur le mont Sipyle, par M. M. SCHWEISTHAL. . . . .                                                                                  | 390   |
| Henri Schliemann, par M. SALOMON REINACH. . . . .                                                                                                        | 416   |
| Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions. . . . .                                                                                                 | 420   |
| Nouvelles archéologiques et Correspondance. . . . .                                                                                                      | 429   |
| Bibliographie : 1. MUNRO (Robert). The Lake Dwellings of Europe, par<br>SALOMON REINACH. . . . .                                                         | 431   |
| — 2. EFFMANN (W.). Heiligkreuz und Pfalz, par SALOMON<br>REINACH. . . . .                                                                                | 433   |
| — 3. ALLARD (Paul). La Persécution de Dioclétien et le<br>Triomphe de l'Église. . . . .                                                                  | 433   |

## II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

### PAR NOMS D'AUTEURS

|                                                                                                                                                | Pages.   |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| AUDOLLENT (Aug.). — Victoire ailée du Musée de Constantine. . . . .                                                                            | 65       |
| BABIN (C.). — Note sur l'emploi des triangles dans la mise en proportion<br>des monuments grecs. . . . .                                       | 82       |
| BLANCHET (J.-Ad.). — Contributions à l'épigraphie gallo-romaine de<br>Saintes . . . . .                                                        | 16       |
| CAGNAT (René). — Revue des publications épigraphiques relatives à l'an-<br>tiquité romaine . . . . .                                           | 133, 434 |
| DELSISLE (L.). — Imitation d'anciennes écritures par des scribes du<br>moyen âge. . . . .                                                      | 63       |
| DELOCHE (M.). — Etudes sur quelques cachets et anneaux de l'époque<br>mérovingienne ( <i>suite</i> ) . . . . .                                 | 365      |
| DUMESNIL (G.). — Note sur la forme des chiffres usuels. . . . .                                                                                | 342      |
| ENGEL (A.). — Les barques votives d'Alcolée. . . . .                                                                                           | 338      |
| JOURDANNE (G.). — Restitution d'un « pagus » de l'Aude. . . . .                                                                                | 107      |
| LEBÈGUE (Albert). — Les premières fouilles de Délos. . . . .                                                                                   | 172      |
| LE PONTOIS (L.). — Exploration du tumulus de Cruguel (commune de<br>Guidel, Morbihan) . . . . .                                                | 304      |
| MAIGNAN (Albert). — Notes archéologiques. . . . .                                                                                              | 349      |
| MORGAN (J. DE). — Les nécropoles préhistoriques du nord de la Perse.<br>— Notes sur les nécropoles préhistoriques de l'Arménie russe. . . . .  | 1<br>176 |
| MOWAT (Robert). — Inscriptions de la cité des Lingons conservées à Di-<br>jon et à Langres . . . . .                                           | 26       |
| PIGEON (E.-A.). — Voie romaine dans les départements de la Manche et<br>de l'Ille-et-Vilaine . . . . .                                         | 158      |
| RADET (Georges). — Les villes de la Pamphylie. . . . .                                                                                         | 203      |
| RAVAISSON (F.). — La Vénus de Milo. . . . .                                                                                                    | 145      |
| REINACH (Salomon). — Sur un passage de Sidoine Apollinaire. — Les<br>prétendus volcans de la France centrale au v <sup>e</sup> siècle. . . . . | 76       |
| REINACH (Salomon). — Chronique d'Orient . . . . .                                                                                              | 225      |
| — Tête en bronze de dieu cornu découverte à Lezoux (Puy-de-Dôme),<br>et appartenant au Musée de Saint-Germain . . . . .                        | 297      |
| — Henri Schliemann . . . . .                                                                                                                   | 416      |
| SCHWEISTHAL (M.). — Notes archéologiques sur le mont Sipyle. . . . .                                                                           | 390      |
| Revue des publications périodiques relatives à l'antiquité romaine, par<br>M. RENÉ CAGNAT. . . . .                                             | 434      |



## TABLE DES PLANCHES

---

- X. Stèle funéraire gallo-romaine.  
XI. Fragment de stèle funéraire gallo-romaine.  
XII-XIII. Registre de Saint-Martin de Canigou (Arch. des Pyrénées-Orientales).  
XIV. Victoire ailée du Musée de Constantine.  
XV. Vénus de Milo.  
XVI. Tête en bronze de dieu cornu (Lezoux).  
XVII. Pointes de flèche de Cruguel (Morbihan).  
XVIII-XIX. Barques votives d'Alcolée (Espagne).



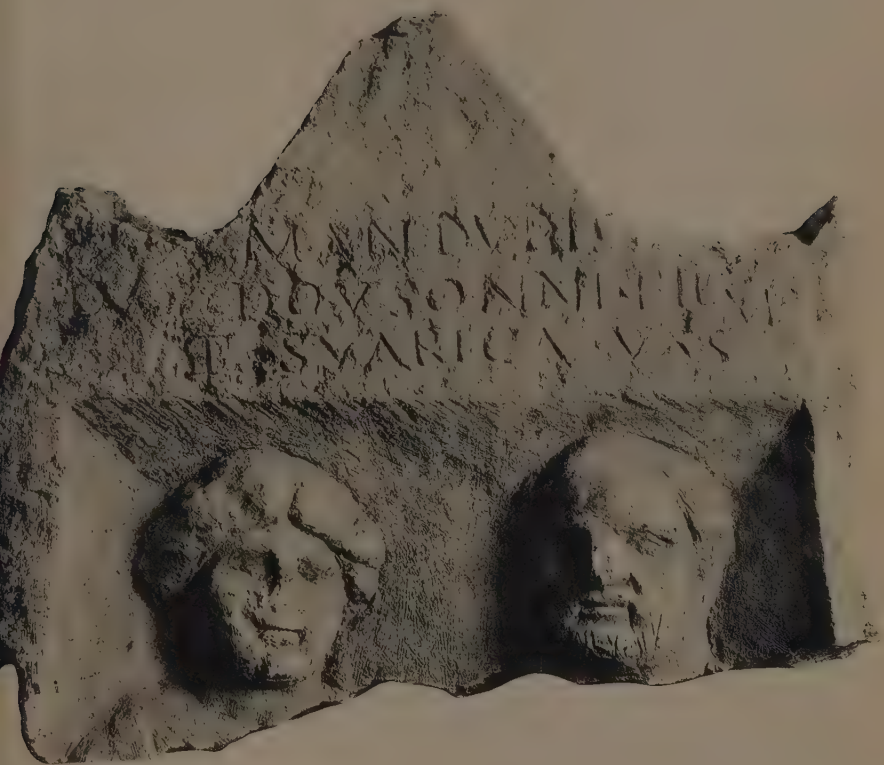
PHOTOTYPIC BERTHAUD

STÈLE FUNÉRAIRE GALLO-ROMAINE

DÉCOUVERTE A DIJON

CABINET DE M. DE TORCY.





FRAGMENT DE STÈLE FUNÉRAIRE GALLO-ROMAINE

DÉCOUVERTE A DIJON

CABINET DE M. DE TORCY.







& nra q̄ eius fungimus uicē. p̄petus nisi respuerit ana  
 thematis uinculis obligamus. Siq̄ autē scī cenobii  
 hui' ad uitior existens. illū inq̄ potuerit elegerit. dñi  
 uerte. ⁊ amauerit. hic dei ompis inuentu aplico re  
 pletus benedicēne. scandere se gaudet inuistate  
 de iustite.

Scriptum

Hic am pmanus. benedicta no xpi a xpi p̄cer

notari

# p̄gonupsi

# ferri

scē

romane

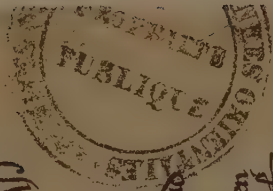
in mente

nomib

indcē decima

Idm actat In ment noua nba Ind decima.

† BENE VALLE E.



**A**lexander de Sauris  
Abbi monastij & sci martini augustinis eiusq; filio & in p'sentib' q' & suis

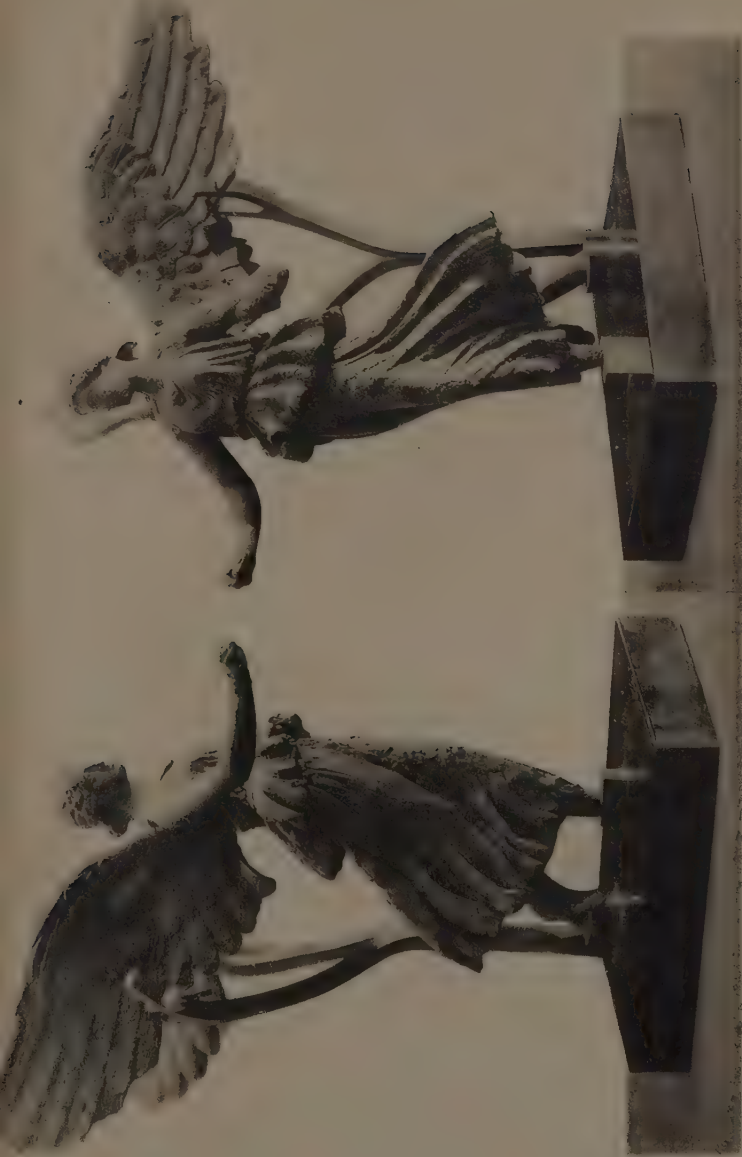
regis & p'sentis

**IN PPM**

uocans i iud

anobis petus quod rationi et honestati conuenire digneatur: animo nos deat licet ei concedere: et petitiuū desiderij congruum impertiri suffragium. Ea propter dūcē tu in dno filij. uris. ius. tis postulationibus clementer annuimus. et prepetu mo





PHOTOTYPÉ BERTRAND PARIS

VICTOIRE — STATUETTE EN BRONZE  
(MUSÉE DE CONSTANTINE)

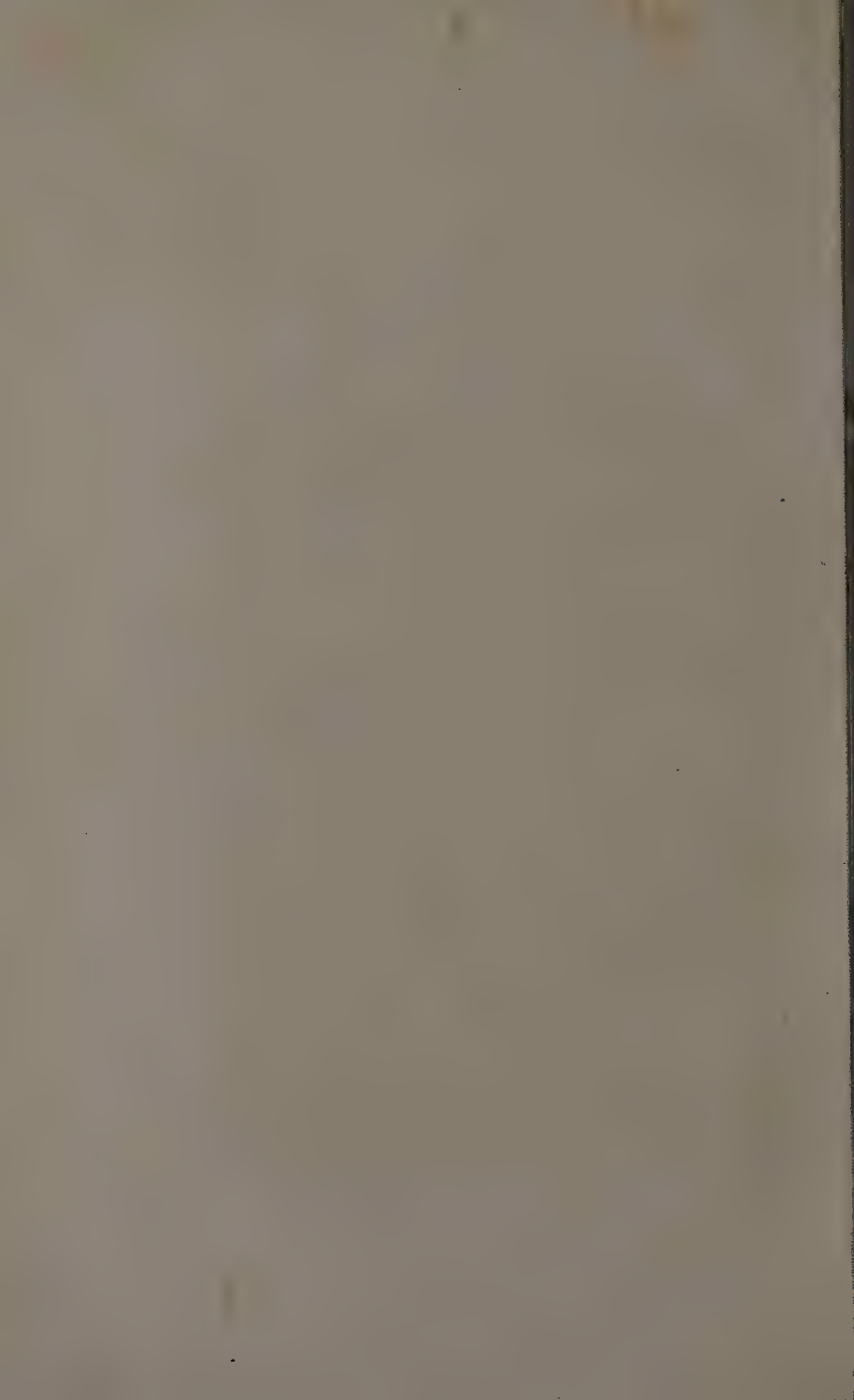




*Imp. Budes*

VÉNUS (de Milo) et MARS (Borghese)  
Groupe restitué



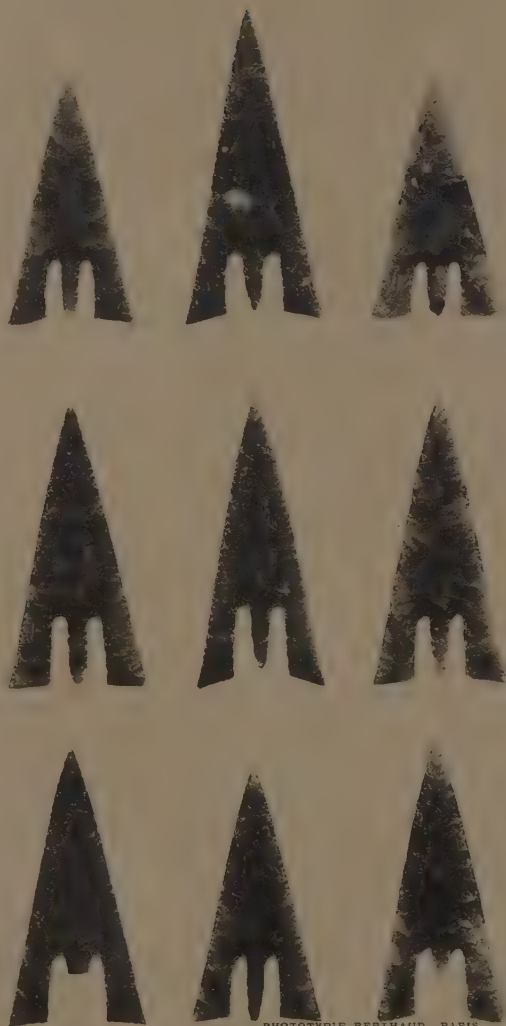




IMP. PHOT. ARON FRÈRES

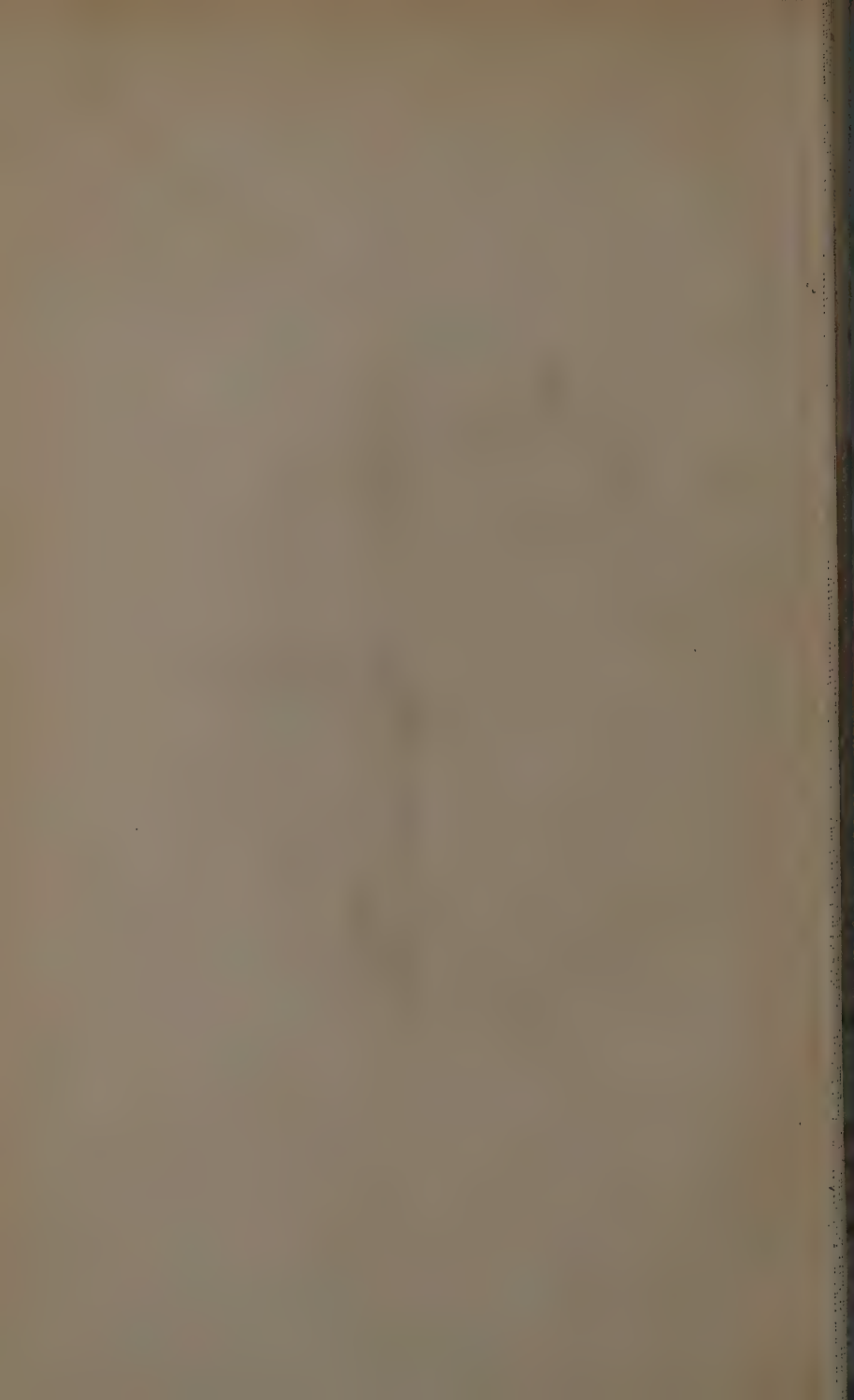
TÊTE DE BRONZE  
DÉCOUVERTE A LEZOUX  
(PUY-DE-DOME)

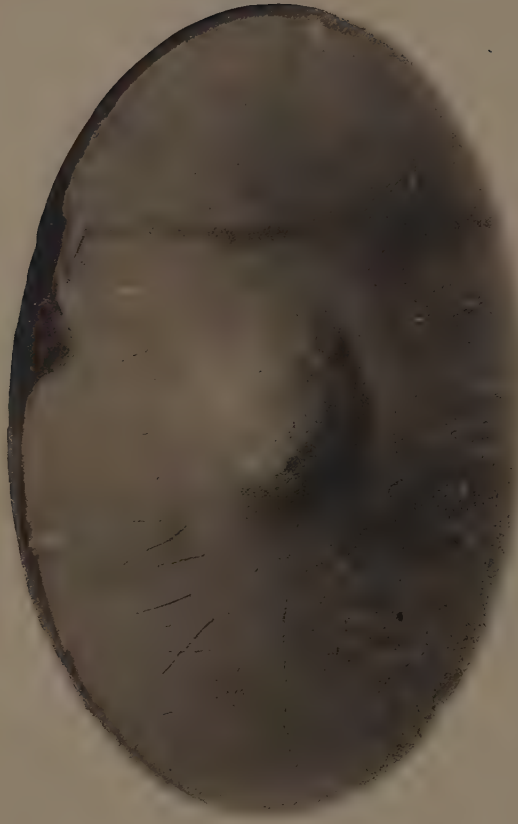




PHOTOTYPÉ BERTHAUD, PARIS

POINTES DE FLÈCHES DU TUMULUS DE CRUGUEL



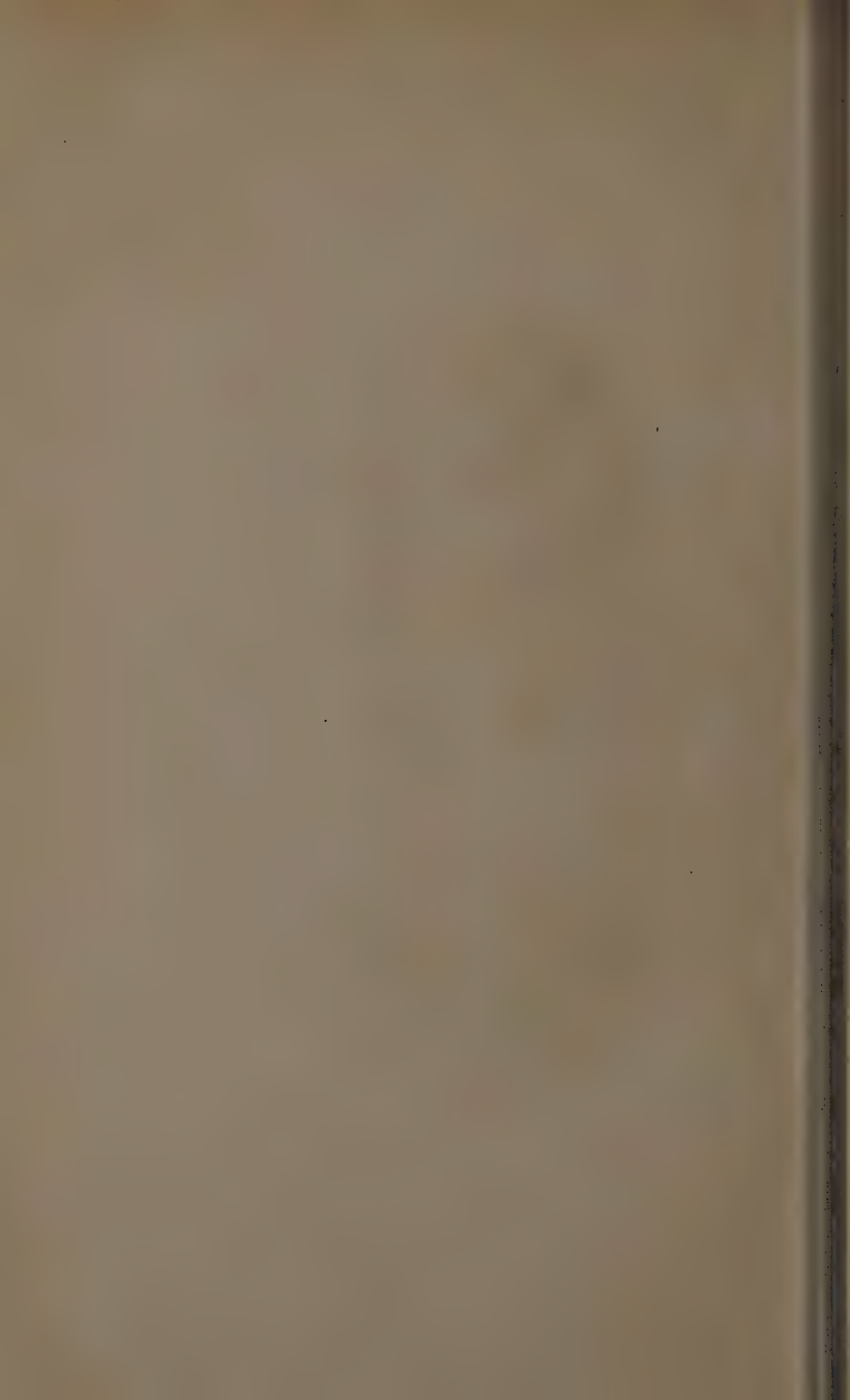


PHOTOGRAPHIE BENJAMIN

4, RUE CADET PARIS

BARQUE VOTIVE EN TERRE CUITE  
DÉCOUVERTE A ALCOLEA DEL RIO (ESPAGNE)



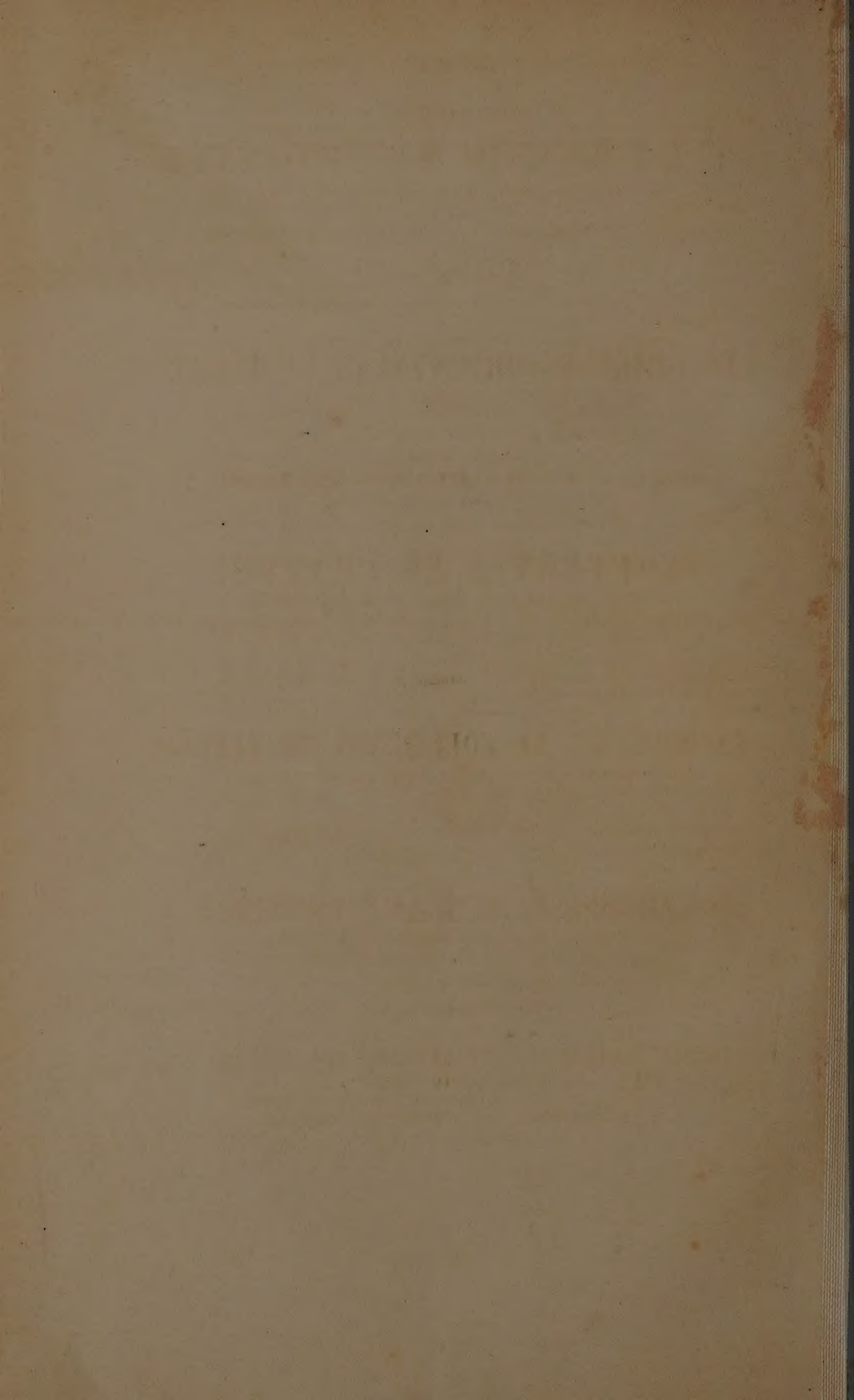




PHOTOGRAPHIE BRÉTHAUD

3, RUE CADRE, PARIS

BARQUE VOTIVE EN TERRE CUITE  
DÉCOUVERTE A ALCOLEA DEL RIO (ESPAGNE)



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

## ALBUM ARCHÉOLOGIQUE DES MUSÉES DE PROVINCE

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
ET SOUS LA DIRECTION DE **M. ROBERT DE LASTEYRIE**, MEMBRE DE L'INSTITUT

Première livraison, in-4, accompagnée de 8 planches en héliogravure. 42 fr.

## LES RUINES D'ANGKOR

Étude artistique et historique sur les monuments Khmers du Cambodge siamois

par **LUCIEN FOURNEREAU**, architecte  
et **JACQUES PORCHER**

Ouvrage illustré de dessins dans le texte, et accompagné de 101 planches et d'une carte.

Un volume in-4 en un élégant carton. . . . . 50 fr.

## FAC-SIMILÉS DES MANUSCRITS GRECS DATÉS

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU IX<sup>e</sup> AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE,

Publiés par **HENRI OMONT**

La première livraison vient de paraître.

Prix de souscription à l'ouvrage complet. . . . . 60 fr.

L'ouvrage est publié en deux livraisons de chacune 50 planches in-folio, accompagnées d'un texte explicatif. Ces 100 planches contiendront environ 150 reproductions en héliotypie, de tous les manuscrits à date certaine du ix<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle, conservés à la Bibliothèque nationale, et formeront le recueil le plus complet publié jusqu'à ce jour pour l'étude de la paléographie grecque au moyen âge.

## LA BRODERIE, DU XI<sup>e</sup> SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

D'APRÈS DES SPÉCIMENS AUTHENTIQUES ET LES ANCIENS INVENTAIRES

Par **M. LOUIS DE FARCY**.

L'ouvrage est publié en deux volumes in-folio,  
comprenant chacun au moins 50 pages de texte et 60 planches.

Prix de souscription. . . . . 80 fr.

Ce prix sera porté à 100 francs lors de la publication du second volume.

Le premier volume vient de paraître.

## PRÉCIS DE L'ART ARABE

ET MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA THÉORIE  
ET A LA TECHNIQUE DES ARTS DE L'ORIENT MUSULMAN.

Par **M. J. BOURGOIN**;

Livraisons 1 à 12. Chaque livraison . . . . . 7 fr. 50

*Sous presse :*

## LES MUSÉES ARCHÉOLOGIQUES D'ALGÉRIE

Par **M. R. DE LA BLANCHÈRE**.

PREMIÈRE LIVRAISON. — Musée d'Alger; in-4 avec 17 planches. 15 fr.



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

28, rue Bonaparte, 28

---

## HISTOIRE DE LA GRÈCE SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS

Par G.-F. HERTZBERG

TRADUIT DE L'ALLEMAND SOUS LA DIRECTION DE M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Tome troisième (et dernier). — Prix . . . . . 10 fr.

Les trois volumes . . . . . 30 fr.

Ce volume termine l'Histoire Grecque de CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG, traduite  
en français sous la direction de M.-A. Bouché-Leclercq.

12 volumes in-8, dont un atlas . . . . . 100 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Association pour  
l'Encouragement des Études grecques.

---

### PUBLICATIONS DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE — N° 1

#### LES ORIGINES DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

HISTOIRE ET DOCUMENTS

Par le docteur E.-T. HAMY, de l'Institut

Un volume in-8 . . . . . 5 fr.

#### LE MAHAVASTU

Texte sanscrit publié pour la première fois, et accompagné d'introductions  
et d'un commentaire.

Par EM. SENART, de l'Institut

Tome II, in-8 . . . . . 25 fr.

Le Tome I<sup>er</sup> est aussi en vente au prix de . . . . . 25 fr.

---

### PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE — TOME XIV

#### L'HISTOIRE DU TRAVAIL EN GAULE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Par SALOMON REINACH

Un élégant volume in-18, avec 5 planches en phototypie . . . 2 fr. 50

---

### HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Par G.-A. HEINRICH

Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon

2 volumes in-8 . . . . . 22 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

---

ANGERS. — IMP. BURDIN ET C<sup>ie</sup>, RUE GARNIER, 4